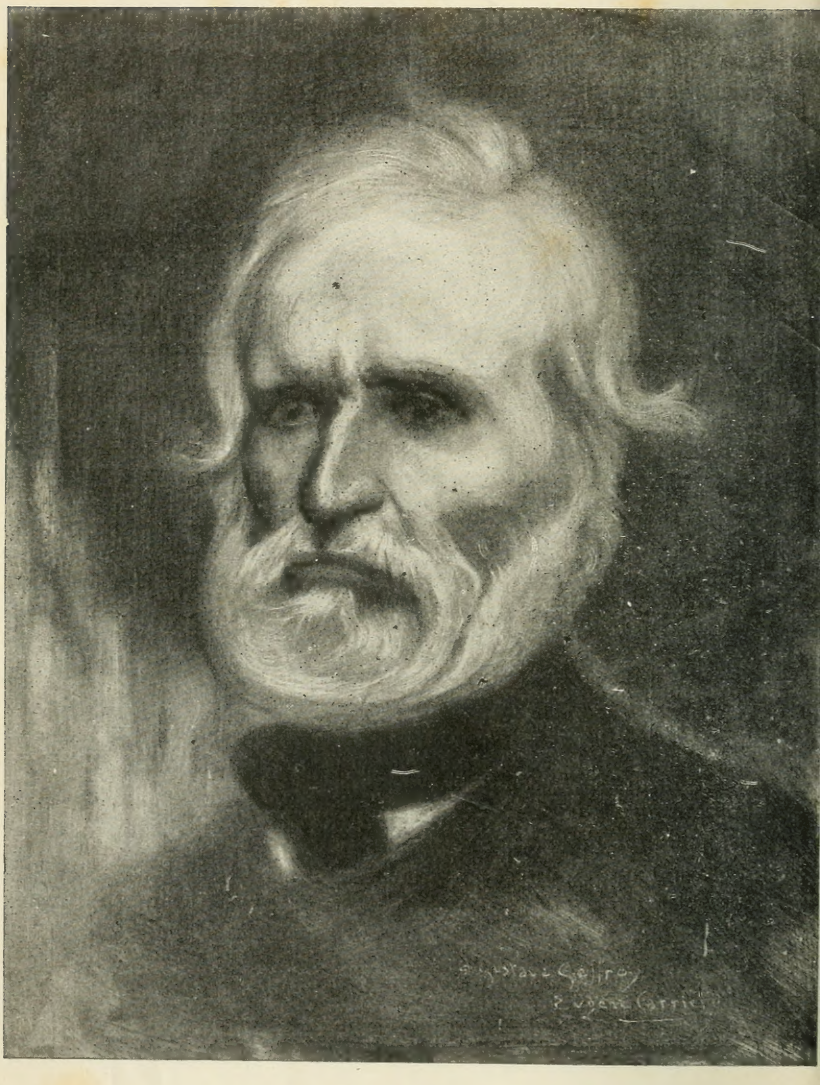
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s2lalecture02pari

24

496 m



BLANQUI

Portrait par Eugène CARRIÈRE.

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VOYAGES, MÉMOIRES ET SOUVENIRS, SCIENCES
BEAUX-ARTS, CRITIQUE, VARIÉTÉS
ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME

Nos 7 à 12

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
ser. 2
t. 2

GUSTAVE GEFFROY

Nos lecteurs ont apprécié l'œuvre magistrale, si dramatique et d'une si haute philosophie d'histoire, l'*Enfermé*, de notre collaborateur Gustave Geffroy.

Cette œuvre qui a été de la part de son auteur l'objet de documentations si abondantes et si variées, et d'un travail de forme si scrupuleux, touche à sa fin. L'occasion est donc toute naturelle, et je la saisis avec empressement, de tracer une rapide silhouette d'un homme qui, par son caractère et par son talent, s'est conquis une place des plus en vue dans la littérature critique de ce temps.

Un critique? Gustave Geffroy est-il seulement cela? Tout dépend de ce que l'on entend par critique. En somme, les critiques ont eu naguère une assez mauvaise réputation, dont souffrent encore par contre-coup les critiques d'aujourd'hui, pour que, tout en parlant d'un des meilleurs d'à présent, je précise un peu le sens dans lequel on peut entendre un mot pris parfois dans un sens si défavorable.

Pour la grande partie du public, et aussi des professionnels, écrivains ou artistes, un critique est un monsieur sans grande préparation à parler de ce qu'il juge, sans grand talent pour faire autre chose que « de la critique », et qui distribue des bons et des mauvais points suivant son humeur ou suivant ses intérêts. Il est fort possible que les temps passés aient présenté de pareils critiques, et que de notre temps encore on en voie qui ne diffèrent pas beaucoup de ce portrait.

Or, un critique tel que Geffroy est un penseur et non un chien de berger, ou un pion. Les idées générales l'intéressent beaucoup plus que les situations individuelles. Avant tout il voit et aime la vie, et il aime à parler d'elle, à la décrire, à en sonder le mystère, à en suivre autant qu'il le peut l'orientation. Et s'il s'occupe des œuvres des peintres et des sculpteurs, c'est uniquement à cause de leurs rapports avec la vie, dont elles sont le reflet, ou si l'on veut le signe.

La preuve, c'est qu'un critique comme nous l'entendons ne se spécialise pas dans ce restreint et piètre métier d'appréciateur qui excite chez les artistes tant de craintes pusillanimes, d'envie et de préjugés. Il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il peut parler d'autre chose que d'expositions, ou lorsqu'à travers des œuvres il peut deviner un grand caractère d'homme, un vrai cœur ou une haute pensée.

Ce qui le préoccupe, sans que pour cela il dédaigne les métiers par lesquels les hommes expriment leurs conceptions, c'est l'humanité. Aujourd'hui, il interroge la foule qui passe dans la rue, avec son va-et-vient de vague. Demain, il va dans quelque atelier où s'élabore une œuvre exquise. Un autre jour, c'est le théâtre qui l'attire. Enfin il passera de longues années en tête-à-tête avec tout ce qui reste de souvenirs de quelque homme d'action, tel ce Blanqui, si savamment étudié par lui et peint avec un tel relief.

Gustave Geffroy, ai-je dit, est un penseur. Il suffit de voir ce front solide, net, volontaire, ces yeux vifs et pénétrants, mais dont le regard va au delà des choses en les traversant directement, enfin cette bouche toujours un peu ironique, mais d'une ironie sans malveillance.

Une grande force de volonté, ou si l'on veut d'opiniâtreté, se lit sur ce visage. Geffroy est de famille bretonne. Il a du Breton l'entêtement rêveur. Il est né à Paris, mais il a fait de fréquents pèlerinages à son pays d'origine et il a tendrement gardé dans l'esprit et dans les yeux les spectacles éloquents de la lande et de la mer.

Poète, poète en prose, il eut dès le début le don de la forme, la faculté spéciale de décrire les choses en une attrayante langue, imagée, nerveuse, expressive entre toutes, évoquant d'un mot toute une image ou tout un état d'esprit. C'est ainsi que ses articles de la *Justice* éveillèrent de bonne heure l'attention du

maître styliste, de l'écrivain *artiste* comme peu l'ont été, Edmond de Goncourt.

Cette sympathie littéraire, si flatteuse, si encourageante pour un jeune écrivain, s'est changée depuis en une amitié profonde, en une intimité de cœur et d'esprit, à ce point que l'on peut dire Geffroy, parmi les jeunes, le véritable favori, le confident de la pensée de Goncourt, comme Alphonse Daudet l'est parmi les aînés.

La belle besogne de journaliste qu'il accomplit à la *Justice* n'a pas été perdue. Ces feuilles volantes ont été conservées en un volume, *Notes d'un Journaliste*, et elles en valaient la peine, car ce n'était point là de ce hâtif et superficiel travail comme le journal en est forcément rempli : chaque page était pensée et ciselée comme une page de livre. Aussi le livre était-il tout indiqué pour les recueillir.

En même temps que ses qualités de styliste le faisaient aimer d'Edmond de Goncourt, ses qualités de journaliste, d'observateur, sa sympathie pour les hommes qui, dans la vie, ont le sens de l'action ou de la domination le faisaient apprécier de M. Clémenceau, de qui il est également demeuré l'ami fidèle à travers vents et marées. Ce sont là deux répondants, deux parrains dont tout le monde ne peut obtenir le parrainage.

Pour que ces notes aient quelque allure de biographie, je signalerai qu'entre sa longue collaboration de la *Justice* et celle qu'il donne assidument au *Journal* depuis deux ou trois ans, il écrivit au *Gil Blas* et au *Figaro* des chroniques remarquées. Au *Gil Blas* ce furent, en partie, des nouvelles, réunies dans le volume intitulé *le Cœur et l'Esprit*. Il est de ces nouvelles qui indiquent l'esprit le plus tendre et le plus sensitif, l'imagination la plus délicate, par exemple, *la Voix* (1), une étude d'hallucination naturelle, si l'on peut la définir ainsi. Certaines de ces nouvelles révèlent l'homme qui serait parfaitement doué pour écrire des pièces de théâtre, ou de beaux romans, ce qu'il fera sans doute un jour. D'ailleurs, l'*Enfermé*, n'est-ce pas un roman véritable, avec toutes ses péripéties, ses descriptions saisissantes, le roman d'un homme ballotté par la vie, contrarié dans ses destinées, subissant les plus simples et en même temps les plus tragiques contre-coups. Un tel livre, qui est de l'histoire rigoureuse, est

(1) Voir le numéro 53 de *La Lecture*.

l'acheminement naturel au roman tout pur. Il n'en est même qu'une forme renouvelée.

Le jour où il voudra se livrer aux œuvres d'imagination pure ou de réalité interprétée par l'imagination, ni les sujets, ni le souffle, ni les facultés d'évocation ne lui feront défaut. Souvent les artistes, — et il faut voir lesquels, — prennent en pitié les critiques qui se mêlent de juger leur peinture et qui ne savent pas peindre! Avec Geffroy, ils tombent mal, car c'est un peintre, et un peintre excellent. Il possède l'art de décrire par les mots avec une puissance exceptionnelle. Certains, beaucoup de ses articles ont été des tableaux saisissants, bien plus éloquents que les tableaux peints dont se font gloire les décrocheurs de médailles. A cet égard, je ne saurais rien citer, dans toute la littérature et j'ajoute dans tout l'art contemporain, qui soit plus saisissant, mieux peint, plus détaillé, plus abondant en renseignements précis, tout en conservant une beauté d'idée générale et une portée philosophique, que ces articles qu'il vous sera loisible de trouver dans tel ou tel des recueils, la *Vie artistique* ou les *Types de Paris :* les petites ouvrières qui chantent dans la rue, en cercle autour de bardes ambulants, marchands de chansons; la rue Secrétan, à Belleville, avec sa vie ouvrière et ses boutiques où se détaille la nourriture durement gagnée; les « paysages d'alcool » où l'on voit les fumées fatales obscurcir les cerveaux, le poison s'infiltrer dans les veines, pâlir les visages, faire trembler les mains; ou enfin, par contraste avec ces pages de vie, des pages d'évocation ou d'art pur, telles que la description de la vénérable et abandonnée petite église de Saint-Julien-le-Pauvre, et celle d'un sarcophage égyptien, si pleine d'admirables images sur l'art et sur l'éternité. Après avoir lu ces morceaux, les peintres les meilleurs avoueraient qu'ils ont là un égal.

D'ailleurs, n'est-ce pas arrivé? L'amitié qui lie Geffroy à quelques-uns des plus grands artistes de ce temps, et il suffit de citer Carrière, Rodin, Monet, Raffaëlli, est tout autre chose que les relations les mieux affectueuses, les plus cordiales, d'artiste à critique. C'est une espèce d'égalité intellectuelle, de bon voisinage d'artistes préoccupés des mêmes visées, quoique par des métiers différents.

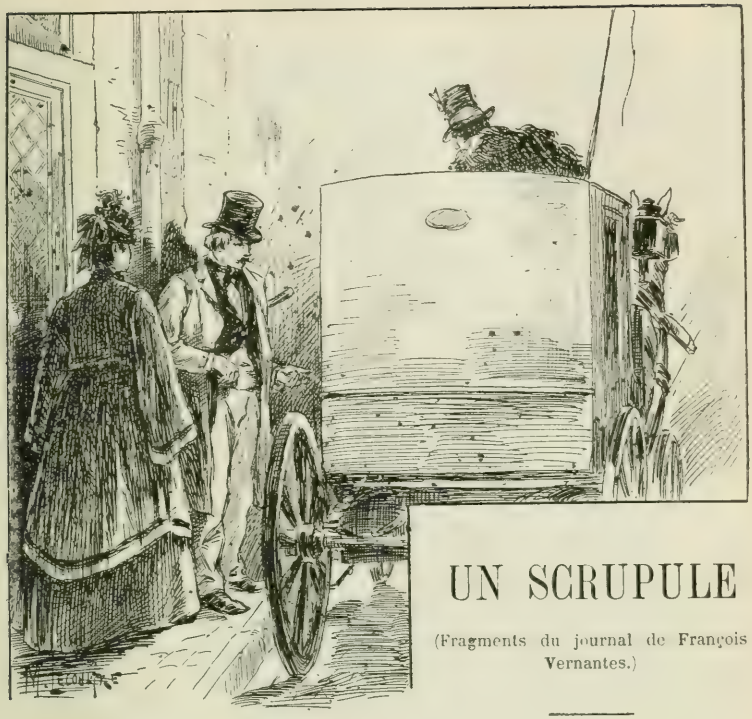
J'aurais voulu encore vous décrire plus longuement la carrière et l'œuvre de ce confrère qui est un de mes meilleurs amis; mais craindrais qu'on attribuât à cette amitié, dont j'ai l'imprudence

Gustave Geffroy dans son jardin à Belleville.

de faire l'aveu au cours d'un article, les grands et sincères éloges que j'ai tenté de tracer de ses qualités d'homme et d'écrivain. Mais ce que je dis, d'autres plus autorisés l'ont dit, et beaucoup le pensent, c'est ce qui fait que personne ne trouvera la moindre exagération dans ce portrait.

Il se compléterait par quelques lignes sur la vie même de l'homme, qui a été entièrement de labeur, de pensée et de délicats plaisirs intellectuels. Geffroy vit paisiblement, parmi ses livres, dans un coin familial qu'il s'est conquis de vive force en plein Paris laborieux et houleux. A Belleville, son quartier d'élection jusqu'ici, il a toujours su dénicher des coins aérés et égayés d'arbres, paisibles et touffus comme des coins de couvent. Et c'est bien dans un couvent que vit l'intellectuel moderne, dans un couvent qu'il se crée, et d'où il communique avec les petits couvents que, dans d'autres coins, se créent aussi ses amis. Lorsque parfois il en sort pour sa besogne ou ses amitiés, Gustave Geffroy se trouve, sa porte franchie, en pleine foule de faubourg, dont l'agitation rythmée, le flux et le reflux, le puissant souffle de vie, lui font croire qu'il n'a pas quitté le voisinage de ses mers bretonnes.

ARSÈNE ALEXANDRE.



UN SCRUPULE

(Fragments du journal de François Vernantes.)

PREMIER FRAGMENT

Paris. Nuit du 7 au 8 janvier 188..

... Quelle machine singulière que celle qui me sert de système nerveux et qu'en penser moi-même? J'ai fait la guerre et je ne me souviens pas d'avoir jamais dormi d'un sommeil plus intense qu'à la veille de Coulmiers, — sur une table de bois, dans une salle de ferme ouverte au vent, alors que je devais, le lendemain, assister à ma première bataille! J'ai eu un duel pour les beaux yeux de cette pauvre Pauline Raffraye, dont je n'étais pas l'amant, et j'ai dormi de même, dans la nuit qui précédait cette absurde affaire, de ce sommeil assommé qu'un coup de canon ne réveillerait pas. Et la moindre petite émotion sentimentale, pas même, le simple souvenir d'une émotion suffit à m'ébranler ces pauvres nerfs à une telle profondeur que me voici, à deux heures du matin, ayant rallumé moi-même le feu dans la cheminée de

ma bibliothèque et en train de griffonner sur ce *memorandum* abandonné depuis des jours, comme si j'étais un poète de dix-huit ans. — Hélas! j'en ai trente-huit et je ne saurais plus aligner deux vers! — Mais trop de choses ont été remuées dans mon souvenir ce soir, et il faut que j'emploie le seul procédé qui me les détende, ces nerfs malades, dans des occasions pareilles. C'est encore une anomalie, ce frénétique besoin de noircir du papier quand je suis dans un certain état d'excitation que je connais trop bien. Pourquoi? Comment?... J'ai renoncé depuis longtemps à trouver le mot, ou les mots, de mes énigmes intérieures. Si les années ne m'ont pas aidé à me comprendre, elles m'ont du moins aidé à m'accepter. Est-ce un progrès? Est-ce une décadence? Quel philosophe démontrera que ces deux mots ne sont pas synonymes?

Du diable si je m'attendais à cette attaque de *sentimentalite* aiguë qui m'inflige cette peu hygiénique insomnie, en entrant au club, il y a juste sept petits quarts d'heure. Je sortais du Théâtre-Français. J'y avais écouté du Marivaux, — c'est l'auteur dramatique dont je préfère la sensibilité à celle de tous les autres, parce que l'émotion lui donne de l'esprit, — et joué, ah! délicieusement! par cette coquine de Colette Rigaud de qui je sais vingt histoires affreuses. — Seconde énigme et plus inexplicable que celle de mes nerfs! Comment comprendre cette métamorphose quotidienne et à minute fixe d'une cabotine en une vraie grande dame et d'une drôlesse en un petit être fin, subtil, nuancé et qui vibre juste? Deux touches de rouge aux pommettes et sur les lèvres, une couche de kohl aux paupières, une mouche au coin de la joue, une perruque poudrée sur les vrais cheveux, un costume d'il y a cent ans, le gaz de la rampe, les trois coups de l'avertisseur et le songe du plus quintessencié des poètes marche et sourit, parle et soupire devant vous, au lieu et place de la fille abjecte qui disait des gueulées dans sa loge entre deux *sportsmen* spirituels comme leurs chevaux. Quel conseil de jouir des apparences sans rien leur demander que d'être un prétexte à une rêverie invérifiée!... J'eusse été certes plus sage de rentrer rue Murillo sur cette jolie sensation. Mais j'avais faim. Le cercle était sur ma route. Le temps de prendre un bouillon un peu plus authentique qu'au restaurant et de déchiqueter une aile de perdreau froid, — cet innocent programme ne semblait pas dangereux. Et

je l'eusse réalisé, bourgeoisement, si je n'avais choisi pour gagner la salle à manger l'enfilade des salons de droite au lieu de suivre ceux de gauche. Car alors je n'aurais pas rencontré Mazurier qui se préparait lui-même à sortir et nous n'aurions pas échangé le bonsoir qui va me coûter une nuit de bon sommeil. C'est pourtant comme les séances au théâtre où je ne m'ennuie pas à avaler ma canne, ces nuits-là. Je commence à les compter.

— Tiens, me dit cet homme aimable avec le plus joyeux étonnement, vous êtes à Paris... C'est une chance... Allons-nous souper avec quelques bébés?... Il y en a toujours un lot dans un bar que je connais...

— Vous ne vous rangerez donc jamais? lui répondis-je.

— Jamais! répliqua-t-il avec son bruyant rire dont la jovialité éclaira comme d'un reflet sa rouge figure d'athlète sanguin de quarante-cinq ans. Tel je l'ai connu au quai d'Orsay dans notre petite salle, au quatrième étage de ce palais aujourd'hui brûlé, tel il est resté, l'infatigable et invraisemblable soupeur qui n'est content qu'assis à une table de restaurant de nuit entre des créatures qui finissent de fouetter leurs rancœurs professionnelles à coup d'alcool et des camarades chauffés à blanc par le whisky, lesquels parlent d'aller voir lever l'aurore chez un marchand d'huîtres des Halles! Vingt ans de cette existence n'ont pas lassé Mazurier qui joint à ces goûts de noctambulisme un goût plus singulier. — Mais comment le définir? — Un mot grossier serait inexact, appliqué à la plus étrange et à la plus désintéressée des manies, celle de présider à des mariages très morganatiques et très momentanés. Cet excellent homme n'a jamais pu entendre les confidences d'une belle-petite dans le malheur sans soulager ce malheur dans la mesure où le lui permet la rigueur du plus mérité des conseils judiciaires et sans essayer de s'entremettre auprès de quelque camarade : « Si vous n'avez pas de bourgeoise en ce moment, vous devriez bien songer à la jolie... » Et il la nomme, et il vous détaille ses charmes comme un maquignon fait les talents d'un cheval, et, s'il aperçoit un certain éclair dans votre œil, il vous invite à dîner avec elle! — Décidément, je ne vois que des énigmes aujourd'hui! Comment expliquer qu'avec cela Mazurier ne touche jamais le coupon de reconnaissance que ces faciles clientes seraient prêtes à lui payer en nature, et qu'il ne fasse pas une infidélité à Mme de Rugle, sa maîtresse, — une femme de cinquante ans, et finie, et qui l'a trompé! Il l'aimait

déjà quand nous étions au Conseil d'État. — Et à cette époque déjà je lui répondais ce que je lui répondis dans cet angle de salon du club :

— Vous avez une de vos laissées pour compte à me proposer?...

— Il a presque deviné, dit-il en riant plus haut encore. Puis, avec un air de malice : « Non. Pas pour ce soir. Ce soir, c'était l'inconnu... C'est vrai que les oreilles ont dû vous tinter pas plus tard qu'avant-hier, car nous avons beaucoup parlé de vous... Et si je vous avais su dans nos murs, je vous aurais écrit... Voyons, puisque vous me lâchez à présent, quand voulez-vous que nous dînions avec Blanche de Saint-Cygne?

— Je ne sais pas de qui vous voulez parler, lui dis-je, et je ne connais pas l'objet... Mais quel nom!...

— C'est un peu jeune, fit-il en riant toujours, mais elle peut se permettre cette fantaisie. Elle est aussi jeune et aussi blanche que ce nom, et des yeux, et des cheveux, et des dents, et une taille!... Ah! elle ira loin si elle ne fait pas de bêtises... C'est Machault qui l'a lancée... Elle est avec le petit de Brèves, maintenant. Il en est pour sept cent mille francs déjà, mais ça n'empêche pas les sentiments. Le fait est que si vous ne la connaissez pas, elle vous connaît. Elle est même amoureuse de vous, tout simplement, et elle m'a supplié, vous entendez, supplié de vous faire dîner ensemble quand elle sera libre... C'est la saison des chasses, l'époque est excellente. De Brèves est toujours absent. Allons, fixez le jour...

— Voilà qui est un peu fort de café, l'interrompis-je, pour parler comme on parlait sans doute dans la loge où a pris racine la noble lignée des Saint-Cygne. Mais quel nom!... Je vous répète que je ne la connais pas et, par conséquent, elle ne peut pas être amoureuse de moi. Donc vous me mystifiez, mon cher Mazurier, ce qui n'est pas permis entre vieux collègues, et d'un. — Ensuite je ne dîne et ne soupe plus en compagnie de ces demoiselles, même avec vous pour amphitryon. J'ai une vieille camarade qui vient quelquefois manger chez moi la soupe et le bœuf, et c'est déjà trop. Jugez! Et de deux... Enfin je compte aller dans le Midi, au premier jour, réchauffer mes rhumatismes au soleil. Et de trois... Là-dessus, bonsoir et merci.

— Je n'ai pas fini ma commission, répondit-il en prenant la main que je lui tendais. La preuve que Blanche vous connaît bien, quoique vous fassiez l'assagi, — gardez donc ce rôle-là pour

des maris jaloux, — c'est qu'elle a prévu vos hésitations. « Et s'il ne veut pas, a-t-elle ajouté, tu lui diras que je suis *la petite sœur de la grande Aline*. Et il viendra. » Et vous viendrez. Je le vois à votre figure. Est-ce exact?

— C'est exact, répliquai-je, si stupéfié par ce que je venais d'entendre que je balbutiai : « Franchement, je ne pouvais pas deviner, » en répétant : « La petite sœur de la grande Aline. Et vous me dites qu'elle est entretenue par le petit de Brèves, le bas de plafond, celui qui fait courir?... »

— Notre Hector lui-même, répondit Mazurier.

— Et qu'elle est tout à fait lancée?

— Il n'y a pas mieux : petit hôtel rue de Prony, petit coupé, des chevaux hauts comme ceci et des diamants grands comme cela... Et nippée!... Gladys, qui a le mauvais goût d'en être jalouse, l'appelle : Sottise et Mâlines. Mais il n'y a de vrai que le second de ces mots...

— Eh bien! fis-je après un silence, c'est assez piquant, en effet! C'est même très piquant... Je vous conterai cela un jour, mon brave Mazurier, et, en attendant, j'accepte. Voulez-vous mardi?...

— Va pour mardi! A huit heures, chez moi. Nous serons mieux qu'au restaurant. Et qui voulez-vous?...

— Qui vous voudrez, lui dis-je, pourvu que je puisse causer avec *Sottise et Mâlines*... Je vous promets de vous mettre au courant...

— Pas besoin. Je sais que ce sera un dîner de noces, et cela me suffit, fit-il en riant. Puis avec solennité : « Ainsi donc il y a promesse de mariage entre Mlle Blanche de Saint-Cygne et M. François Vernantes ici présent. Voilà ce que je vois de plus clair dans cette conversation et qui me fait bien plaisir, mon cher François. Elle est si mignonne, cette petite, et de Brèves, c'est une position, — mais vraiment, ce n'est que cela...

Il rit encore de son gros rire en jetant cette petite phrase qui m'absolvait d'avance de profiter, moyennant un peu de gentillesse et quelques cadeaux, du fond de luxe payé par l'amant sérieux. A force de fréquenter les créatures, cet homme, fils d'honnêtes bourgeois et le plus honnête des bourgeois lui-même, a pris d'elles leur commode morale en matière d'amour, et n'en usant pas pour son propre compte, il y a une sincérité candide dans sa

Aline ayant relevé et ranimé la mèche de la lampe. (Page 23.)

conception du partage presque obligatoire. Je fis moi-même écho à son rire machinalement, et nous nous quittâmes. S'il se doutait du trouble maladif où m'a jeté le message dont sa complaisance s'est si volontiers chargée? S'il s'en doutait?... Eh bien! il me comprendrait peut-être. Car l'amant fidèle d'une femme de cinquante ans et qui ne veut pas la désespérer en la quittant, parce qu'il se sait son dernier bonheur, doit être romanesque à sa manière. Mais, confident pour confident, une feuille de papier vaut toujours mieux qu'un ami, elle nous soulage autant — et elle se tait. Le peuple a un proverbe profond : « Le papier souffre tout! » La petite sœur de la pauvre Aline devenue une impure de grande marque, et me faisant dire par Mazurier que je devrais bien venir souper avec elle, de quelles ironies le hasard n'est-il pas capable! Et que je devrais trouver cela piquant, en effet, excessivement piquant, comme je l'ai dit tout à l'heure à ce délicieux compagnon, qui, en ce moment-ci, dort à poings fermés, avec la conscience de sa mission remplie!

... De tout Cythère
Sois le courtier.
Ami Robin, quel bon métier!...

Des bataillons de filles heureuses par ses soins devraient bercer ce paisible sommeil par ce refrain étonnant de notre ex-poète national, et siffler ma mélancolie à moi par certain refrain moins truculent, mais trop exact :

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur...

Oui, à trente-sept ans passés, si passés qu'ils confinent aux trente-huit, avoir gardé cette sensibilité folle qui fait qu'un incident de cette vulgarité me laisse tout vibrant de rêves, tout frémissant de mélancolie! J'aurais connu Aline et sa petite sœur il y a trois mois, six mois, un an, cela aurait du sens. — Oh! Pas beaucoup! — J'aurais aimé l'une ou l'autre, ou l'une et l'autre, cela aurait du sens encore. Mais je n'ai aimé ni l'une ni l'autre, je n'ai pas été lié avec elles plus de quinze jours, et tant d'années, dix ou douze au moins, sont tombées de leur poids si lourd sur cette aventure qui n'en fut pas une, sur cette débauche qui fut une idylle, sur cette charité qui commença par la plus médiocre des faiblesses. Il tient un peu de ce que représentent ces mots disparates dans les

visions qui m'obsèdent en ce moment. Fixons-les du moins avant qu'elles ne s'évanouissent tout à fait ou qu'elles ne soient remplacées par d'autres, dans ce journal qui sera le livre d'images de ma seconde enfance, — si aux trente-huit ans succèdent les quarante-huit, puis les cinquante-huit, puis les soixante-huit, et puis... Et puis vous ne connaîtrez plus les insomnies en ce temps-là, monsieur Vernantes, et peut-être aurez-vous comme unique avocat pour plaider votre cause auprès du Juge qui ne se trompe pas la silhouette de cette petite fille que vous avez connue quand elle avait quinze ans et dont Mazurier vient de vous parler... Ce serait plus étrange encore que le reste. Mais y a-t-il un « et puis », une fois le dernier soupir poussé, et y a-t-il un Juge ?...

A coup sûr je ne me posais pas ces questions le soir où j'eus pour la première fois le plaisir de reconduire Aline chez elle dans l'appartement qu'elle occupait rue Linné, près du Jardin des Plantes. Le soir ? Non. Mais la nuit, et une nuit de Noël qui fut aussi — telles étaient ses mœurs — celle où j'eus l'honneur de lui être présenté... Les ténèbres de ma mémoire se dissipent et je retrouve la sensation de chaleur qui me prit au visage en entrant dans le cabinet de restaurant où trois camarades et leurs maîtresses m'avaient donné rendez-vous, — oui, juste quatre Noëls avant celui de la guerre, par un temps froid et sec, presque tout pareil à celui d'aujourd'hui. C'était une de ces trois aimables personnes qui avait organisé ce réveillon et qui nous avait annoncé une « payse » à elle pour nous divertir. Je l'entends encore :

— « Je l'ai rencontrée l'autre jour, dans une tournée que nous avons faite au Quartier Latin. Dame ! ça n'a pas beaucoup de *galbe*. » C'était le mot à la mode à cette lointaine époque. « Ça s'habille comme un trottin et sans *chic* aucun... Mais ce que c'est joli, et frais, et drôle ! Et puis elle chante. Vous l'entendrez, mes enfants... »

Ce boniment en style de cuisinière ne pouvait guère me faire prévoir la surprise qui m'attendait dans ce petit salon du cabaret que nous avions choisi pour la circonstance, tout près du Quartier — tout court, comme disaient alors ses habitantes, — au coin d'une des rues qui donnent sur les quais. On y mangeait bien à cette date, et les magnifiques exemples de fautes d'orthographe gravés sur les glaces avec des diamants de bague attestaient une

clientèle de l'ordre — ou du désordre — le plus commun. Une bacchanale d'amours vêtus de pampres et coiffés de chapeaux à haute forme, peinte sans doute par quelque rapin génial et facétieux pour payer une note en retard, courait en frise autour de ce salon meublé d'un meuble de velours outrageusement fripé. Au milieu était dressée une table de huit couverts. Et c'est dans ce décor de la plus banale orgie que j'aperçus la plus adorable tête d'un Prudhon vivant qui ait jamais souri hors des toiles de ce peintre unique qui fut le poète du rêve tendre dans la sensualité. Je ne me souviens plus si Aline portait une de ces toilettes de trottin stigmatisées par sa payse, et c'est bien probable! Mais son jeune corps était si souple, qu'elle eût donné de la grâce à des confections de vingt-cinq francs. Et puis, je ne vis d'elle à ce premier moment que son visage. Il était un peu long, avec des joues un peu rentrées, une bouche sinueuse, un nez droit, des yeux bruns et veloutés sous un front un peu large, et des cheveux ondés, de couleur brune avec des reflets blonds. Une précoce fatigue avait été répandue sur ce visage par d'innombrables parties comme celle de ce soir. Mais le charme de ces traits délicats était si profond, si intimement lié à la nature particulière de cette jolie enfant, que cette lassitude rendait sa physionomie au repos plus attendrissante encore, et plus magique la métamorphose que la moindre excitation opérait en elle. Ses yeux doux et sombres brillaient d'un éclat mouillé, ses lèvres et ses narines s'ouvraient comme pour aspirer la vie, ses dents apparaissaient humides et si fraîches, comme une clarté flottait dans le pli de ses joues. Il était impossible de la voir sourire ainsi sans s'imaginer cette tête sur un oreiller, noyée de volupté, parmi ses cheveux épars. — C'était une fille, et de quelle catégorie! Une campagnarde sans doute séduite par quelque commis voyageur de passage et depuis égarée dans quel milieu, entre des intrigues de brasserie et des aventures d'hôtels meublés d'étudiants! Oui, c'était une fille, et c'était l'Amour! — On dirait que l'ironique et cruelle destinée se fait un jeu de créer ces êtres-là, toute volupté, toute tendresse et toute caresse, précisément pour en faire des victimes vouées d'avance à la pire brutalité de l'homme. Si elles se marient, c'est toujours avec un butor. Si elles prennent un amant, c'est toujours un Alphonse. Et si elles sont dans la galanterie, elles achèvent à l'hôpital, ou dans quelque bouge à soldats, une existence durant laquelle toute la délicatesse

de leur fine nature s'est prodiguée en vain à des rustres qui les ont payées et possédées sans comprendre qu'ils avaient à côté d'eux le plus charmant génie féminin, tombé dans l'horrible esclavage de la prostitution. Mais qui pense à jamais distinguer le Sort et les Natures, et à plaindre ces dernières des humiliations que leur inflige cet injuste Sort ?

Je ne philosophai pas si abstraitement à cette table de réveillon, — ou, du moins, si je sentis vaguement ce que j'essaie d'analyser aujourd'hui, ce fut d'une manière toute concrète et toute pratique, car cette sensation des injustices du Sort — avec une majuscule ! — consista simplement à faire la cour la plus immédiate, la plus pratique et, je dois dire, la plus facilement victorieuse à ma jolie voisine. On m'avait mis, en ma qualité d'unique célibataire, à côté d'elle, et j'avais son pied sur le mien dès le second service. Au dessert, je lui avais déjà donné plus de baisers sur ses lèvres rouges qu'il n'y avait de grains de raisin dans les coupes de fruits préparées, — et au café il était déjà convenu que je la reconduirais. En rédigeant sous cette forme cynique ces quelques détails, je me rends trop compte que je ne reproduis rien de ce qui en fit, malgré cette abominable vulgarité, la délicieuse magie. J'ai eu mon lot de maîtresses, moi aussi, dans ma jeunesse déjà trop prolongée, et je pourrais presque me donner pour une manière d'homme à bonnes fortunes. De toutes les *premières fois* il n'en est pas une que je voudrais recommencer de préférence à celle-là, tant cette bohémienne avait des gestes jolis, une si caressante et si attirante manière de se défendre et de céder, de refuser un baiser et de le donner, tant elle avait d'esprit dans ses moindres mots, dans ses silences mêmes, tant il s'exhalait d'elle un effluve de volupté heureuse, tant elle gardait, à son insu, d'originalité dans sa nature demeurée enfantine et populaire à travers sa vie, — sauvage et fin bouquet de saveur rustique qui acheva de m'ensorceler ! — Son amie avait eu raison de nous annoncer qu'elle chantait divinement. Car vers la fin de ce réveillon où elle nous avait tous divertis par le je ne sais quoi de naturellement grisant — comme une odeur de foin coupé — qui flottait autour d'elle, et quand on lui demanda de « montrer ses talents », elle s'accouda sur la table, et les yeux perdus, d'une voix frêle mais qui tintait si juste, elle commença. J'appréhendais quelques-uns des airs d'opérette alors en vogue, notamment

l'horrible pont-neuf du *Petit Faust* ou de l'*Œil crevé : « ... Il se contente alors d'embrasser sa carrière !...* » Oh ! l'imbécile cauchemar ! Mais non. Ce petit rien de génie qui brûlait dans Aline lui avait fait comprendre le charme des simples chansons populaires qu'elle avait dû chanter toute jeune en Anjou, sa province natale. Il y en avait une que nous lui fîmes répéter à six ou sept reprises. J'ai dans le cœur la petite défaillance mortelle d'un souvenir trop doux en me la rappelant. C'était l'histoire d'une fille de roi qui causait avec des marins et qui leur décrivait une goélette « *partie pour la guerre — avec son bel amant* » et le refrain était à peu près :

... De trente matelots
Sur le bord de l'île,
De trente matelots
Sur le bord de l'eau...

La fumée du tabac emplissait la chambre. Les verres de chartreuse et d'eckau engluaient la nappe. Les créatures qui nous entouraient étaient bien infâmes, et nous-mêmes nous avions un peu estimable emploi de soirée pour des garçons de vingt-cinq ans qui venaient d'apprendre Sadowa... Tout cela est vrai et je le comprenais sur le moment même, moi qui avais voyagé en Allemagne et qui prévoyais dès lors l'inévitable conflit. Et pourtant la voix du Prudhon dégradé était si fraîche ! Cette fille d'un pays tout voisin de la mer voyait si distinctement de ses yeux bruns le bord verdoyant de l'île, et ce bord bleuâtre de l'eau, et la fine goélette avec sa blanche voilure prise dans le vent du large ! Son instinct d'enfant du peuple lui faisait si profondément sentir la puissance de légende cachée derrière les mots naïfs de sa chanson que cette impression m'est devenue inoubliable !... Ce qui s'est dit au juste, cette nuit-là, je ne saurais le formuler, ni de quels propos mes amis et leurs maîtresses accompagnèrent ces couplets sans rime ni mesure. Mais je sais que dans le coupé qui nous emportait, après le souper, du restaurant vers le petit appartement d'Aline, je la serrais dans mes bras, *comme si je l'aimais*. J'éprouvais à cette minute, une fois de plus, la sorte d'ardeur mêlée d'une âcre tristesse que j'ai toujours eue à tenir auprès de moi, m'appartenant pour une heure, une femme dont je sentais que si la vie eût été autre pour elle, elle fût sans doute devenue mon grand amour. C'est le symbole de toute mon existence de cœur, de cet avortement constant de mes passions,

que ce triste *si!* Au fond de tous les vases où j'ai voulu désaltérer ma soif de sentir se cachait une fissure invisible par où j'ai pu regarder s'écouler la liqueur divine qui m'eût enivré tout entier. Après tout, était-elle dans ces vases, la fissure, ou bien dans ce cœur pour qui ce fut toujours un funeste besoin de se désenchanter aussitôt qu'il a commencé d'être séduit?

A vrai dire, pour un Épicurien pratiquant, comme j'étais alors, habitué à ne jamais séparer l'idée du luxe de celle de l'amour, la maison où me conduisait ma conquête de cette nuit de Noël, si mal employée, n'était pas pour prolonger mon ensorcellement de la première heure. Nous descendîmes de la voiture, que j'avais commandée au club afin d'arriver plus vite, devant une porte minable qui mit du temps à s'ouvrir. Cette porte ouverte, je vis avec stupeur Aline chercher sous les marches de l'escalier un bougeoir et des allumettes. La petite flamme qui trembla bientôt à la pointe de la mèche fumeuse éclaira du même rayon son sourire toujours prudhonien, mais aussi les marches d'un escalier en pente raide, maculées de boue et à peine cirées. Je regrettai d'avoir dit au cocher de rentrer et la perspective de l'appartement où j'allais dormir commença de me faire regretter d'avoir joué au *griset* avec cette dernière grisette qui m'avait pris la main et qui me disait :

— « Ne fais pas trop de bruit, car il y a des locataires bien grincheux et on a déjà failli me donner congé. A moi, ça ne serait encore rien, mais c'est rapport aux concierges qui sont de si braves gens !... Allons, encore un étage... Tiens la bougie, nous voici arrivés. Je vais entrer la première et t'allumer la lampe... »

O goélette partie dans le vent, le perroquet debout, ô bords verdoyants de l'île, ô bords bleuâtres de l'eau, ô fille du roi pleurant son bel amoureux, qu'étiez-vous devenus? Mais j'étais jeune et Aline était jolie. Rappelé à la réalité de cette existence de fille, je me mis moi-même à rire intérieurement de l'espèce de demi-folie qui m'avait attendri sur elle et à regarder autour de moi, d'abord dans la petite antichambre, plus proprette, ma foi, que je ne l'eusse imaginée d'après l'escalier, puis dans la chambre à coucher où elle m'avait introduit. Ce modeste et gentil réduit ne ressemblait guère à certain gynécée somptueux dont j'étais alors l'hôte assidu, mais je n'eus point le loisir de pousser cette com-

paraison, car, presque aussitôt, Aline ayant relevé et ranimé la mèche d'une lampe baissée qui l'attendait, mon attention fut attirée par un soulier posé au coin du feu où finissait de s'écrouler une bûche. C'était un soulier trop grand pour être celui d'un enfant, trop petit pour être celui d'une femme, — un soulier qui avait dû beaucoup marcher, car le talon en était un peu tourné de côté, et l'empeigne passablement fatiguée, quoique le cuir fût fort convenablement ciré et que la peau noire de l'intérieur ne montrât pas trop d'éraillures. — Un moment je songeai que c'était sans doute de la part d'Aline un procédé détourné pour réclamer de l'amant qu'elle ramènerait un cadeau un peu plus généreux, à cause de la date! Mais, l'ayant regardée tandis qu'elle commençait de se déshabiller devant son armoire à glace, je constatai que le petit soulier quémandeur était vraiment trop petit pour lui appartenir. D'autre part le Prudhon était trop jeune pour avoir déjà une grande fille. La curiosité la plus naturelle me fit donc lui demander, en lui montrant cet inexplicable objet du bout de ma canne :

— « Qu'est-ce que c'est que cela ? »

— « Cela ? » dit-elle en me vouvoyant ou me tutoyant au hasard de ses phrases. « Dieu! Vous êtes gentil de m'y faire penser! Mais c'est le soulier de la petite. Et moi qui oubliais son Noël... » Et, allant chercher sa robe qu'elle avait déjà appendue sur un porte-manteau dans un petit cabinet attenant à sa chambre, elle tira de la poche un paquet enveloppé de papier, de ce papier une boîte, et de cette boîte une chaînette d'or à laquelle était attachée une croix, et avant de mettre ce bijou dans le soulier : « N'est-ce pas que tu trouves cette chaîne jolie ? » me demanda-t-elle.

— « Mais qui est la petite ? » interrogeai-je au lieu de répondre.

— « C'est ma sœur, » fit-elle ; « vous ne saviez pas ? »

— « Elle est avec toi ? » lui demandai-je.

— « Oui, » fit-elle encore, « depuis six mois. »

— « Et quel âge a-t-elle » insistai-je.

— « Seize ans aux cerises, » dit-elle en employant une de ces locutions de paysanne qui lui étaient familières. « Mais tu lui en donnerais déjà une pièce de dix-sept ou dix-huit. C'est un si beau brin de fille. »

— « Et elle couche dans l'appartement ? »

— « Dans la chambre qui est de l'autre côté de la salle à man-

ger, » répondit-elle. « Ah ! n'ayez pas peur de parler, » continua-t-elle, car j'avais baissé la voix involontairement pour lui poser cette question. « Elle dort si bien ! Jamais elle ne se réveille... Mais tu la verras demain. C'est elle qui t'apportera ton chocolat ou ton café... Tu ne m'as pas dit ce que tu préférais. Il faut que je le lui écrive sur un papier que je mettrai sur le buffet de la salle à manger. »

— « Je prendrai ce que tu prendras, » lui répondis-je.

— « Oh ! » dit-elle, « c'est que, depuis que la petite est ici, elle me trempe la soupe tous les matins, comme chez nous... »

— « Va pour la soupe, » fis-je en riant. « Et comment s'appelle-t-elle, ta petite sœur ? »

— « Blanche, » dit-elle.

— « Et elle est pieuse ? » demandai-je après un silence en montrant la croix dont l'or brillait sur le noir du soulier.

— « Très pieuse, » répondit Aline ; « mais que faites-vous ?... » Tandis qu'elle parlait j'avais tiré mon portefeuille. Elle rougit jusqu'à la pointe de ses fines oreilles. Était-elle jolie sous la masse crêpelée de ses cheveux défaits maintenant ! Je compris qu'elle s'était trompée sur mon geste :

— « Je veux joindre mon cadeau de Noël au vôtre pour la petite, » lui dis-je ; et je mis dans le soulier un billet bleu en ajoutant : « Elle a bien quelque tirelire dans un coin... »

— « C'est moi qui la lui garde, » dit Aline. Et, avisant un secrétaire dans un coin de la chambre, elle saisit dans un de ses tiroirs une grosse pomme de faïence avec une fente sur le côté. Elle la fit sonner à mon oreille, et, saisissant le billet bleu, elle le glissa dans cette naïve boîte à trésor. « Tous les deux mois je la casse, » dit-elle, « et ce qu'il y a, je le lui place sur son livret. Il faut qu'elle ait une dot pour ses dix-huit ans. Je la ramène chez nous alors... C'est à deux lieues d'Ingrandes... Là-bas on ne sait pas comme je vis. Maman me croit couturière... Je marierai Blanche à un brave garçon... Pas un ouvrier, on ne peut plus les supporter quand on a vécu avec des messieurs, » ajouta-t-elle en hochant la tête. « Mais il y aura bien un employé pour vouloir d'elle. Elle sera si jolie, et douce, et sage ! Car j'y ai l'œil, tu comprends. » Et gaiement, avec un éclair de tristesse et de gaminerie à la fois : « Je m'y connais !... Je ne serai plus jeune alors, et quand on n'est plus jeune dans le métier que je fais, ce n'est pas trop gai... Ce n'est même pas toujours gai quand on est jeune.

Je me retirerai auprès d'eux. Je me referai couturière. J'ai appris, tu sais... » Elle se tut et ses yeux bruns souriaient à l'image d'honnêteté bourgeoise et provinciale qui se peignait devant son rêve, et puis elle me regarda. Le cadeau que j'avais fait à la petite sœur avait sans doute achevé de l'attendrir, car elle s'assit sur mes genoux, et m'enveloppant la tête de ses beaux cheveux parfumés et souples, elle me dit : « Comme tu es bon ! Je sens que, si tu veux, je t'aimerai tant !... »

Évoquant, comme je viens de faire, cette conversation dans cet endroit, à cette heure, parmi de telles circonstances, et me connaissant tel que je me connais, je demeure étonné qu'elle ne se soit pas terminée sur un départ immédiat, — tant j'y trouve aujourd'hui de navrante mélancolie. Sur le moment même j'éprouvai bien une impression de vague remords au voisinage que m'avait révélé Aline avec un si singulier mélange d'inconscience et de bonhomie. Mais j'étais jeune. Nous avions soupé au champagne, et la délicieuse fille avait dans les yeux de quoi troubler un plus raisonnable que l'assoiffé d'émotions inédites qui caressait dans la solitude de la nuit ses longs et vivants cheveux. Je me dis ce que l'on se dit quand on a la morale facile des vingt-cinq ans, que, si je ne passais pas la nuit avec elle, un autre la passerait, qu'après tout je n'étais pas chargé de surveiller ses relations de famille. Je me dis... Ou plutôt je cessai de dire quoi que ce soit, et le résultat fut que je me réveillai le lendemain matin, dans cette chambre de hasard, encore tout vibrant de caresses, vibrant mais si lassé ! Et seulement à cet instant-là j'éprouvai cette impression d'une très vilaine histoire que j'aurais dû ressentir la veille et qui, d'ailleurs, ne tint pas devant la rentrée, dans la chambre, de ma maîtresse d'une nuit. Car Aline s'était levée durant mon sommeil. Elle avait fait sa toilette. Puis elle m'avait entendu remuer, et elle arrivait, rafraîchie par l'eau, les dents blanches dans son sourire, un peu fanée pourtant par le souper de la veille et par nos folies, mais c'était toujours, avec la pâleur nacrée de son teint, avec ses yeux tendrement creusés, avec les masses nouées de ses cheveux, la magicienne qui m'avait ravi au premier regard, et elle donnait de la grâce même à une « matinée » de flanelle rose et à un jupon de satinette noire élimé aux plis ! Ses petits pieds chaussés de bas de soie havane jouaient dans des mules algériennes achetées au rabais dans quelque

bazar, — et elle était plus délicieusement jolie encore, et gaie et rieuse !... Elle ouvrit les volets tout grands. Le soleil entra dans la chambre, un rayonnant soleil d'hiver qui éclaira devant moi les vertes profondeurs sombres du Jardin des Plantes d'où s'échappaient des cris de bêtes, et Aline disait :

— « N'est-ce pas qu'on ne se croirait plus à Paris ? Tu comprends pourquoi je t'ai demandé de ne pas faire de bruit ?... C'était pour moi aussi, car s'il me fallait quitter cet endroit, ça me fendrait le cœur ! Mais ne te lève pas. Blanche va t'apporter ta soupe... Et si tu ne l'aimes pas, elle t'a fait du café... Tu sens la bonne odeur ? Nous le brûlons nous-mêmes, nous en sommes si gourmandes... C'était le seul luxe de bonne-maman, qu'elle avait pris d'une vieille dame chez qui elle avait servi. Elle nous a passé ce goût... Blanchon-Blanchette, Blanchette-Blanchon... »

Elle appelait sa petite sœur ! J'avais déjà bien couru le monde et le demi-monde, à cette époque, et je me serais profondément moqué de moi-même, — ô étrangeté des renversements de conscience propres à la jeunesse ! — si je n'avais trouvé tout naturels les compromis quotidiens de l'adultère, par exemple. Oui, on dirait qu'autour des vingt ans et dans une certaine classe sociale la rigueur intransigeante de l'honnêteté, ou tout simplement sa délicatesse, soit un ridicule et une niaiserie quand il s'agit des choses de l'amour. Il faut avoir vécu et constaté à quels drames sinistres de la vie morale aboutissent ces commodes facilités de relations, pour y répugner, comme je fais aujourd'hui, de tout mon cœur. Mais en ces temps-là, m'asseoir à la table de la maîtresse d'un de mes camarades, coude à coude avec l'amant, pas très loin du mari, tout près du fils et de la fille, me paraissait aussi parfaitement naturel que de me mettre en habit le soir ou de porter des souliers jaunes aux eaux en été. Être cet amant moi-même me paraissait plus naturel encore. Cependant l'entrée de la petite Blanche dans cette chambre me sembla quelque chose de si étonnant, presque de si monstrueux, l'initiation de cette enfant à la vie intime de sa sœur comportait un si complet oubli de la plus élémentaire propreté morale, que je ne crois pas avoir éprouvé, ni auparavant ni depuis, une sensation de gêne et, pour tout dire, de honte plus complète ! Mais j'étais vraiment le seul à l'éprouver, et, quoique ce soit un mot divin à ne pas profaner, il faut bien que je l'avoue, la candeur la plus entière

souriait sur le visage de l'enfant de quinze ans en train de s'approcher du lit, avec l'assiette de soupe fumante, en équilibre entre ses doigts. Sa seule préoccupation était visiblement de ne pas répandre une goutte de bouillon dont le rustique et cordial arome se mélangeait maintenant dans la chambre aux fortes senteurs des eaux de toilette d'Aline et à la fine odeur du café. La petite Blanche n'était pas du tout le beau brin de fille dont avait parlé l'autre, et elle apparaissait toute mince, toute maigriote, au contraire, dans une robe grise qui avait appartenu à sa sœur et qu'elle s'était adaptée tant bien que mal. L'étoffe restée trop ample flottait autour de sa jeune poitrine presque sans sexe. On devinait, sous les cassures de la laine, des épaules et des bras à peine formés. Cette robe était relevée, sans doute pour le service de l'appartement, et découvrait ses pieds. Je reconnus la paire de souliers dans un desquels j'avais glissé mon billet bleu de cette nuit. Autour de ses chevilles, des bas de soie havane aussi, mais passée, tombaient en plis qui attestaient leur origine. Ils avaient, comme la robe, appartenu à sa sœur. Et le joli visage de la petite ressemblait aussi à celui de sa sœur. Mais, si invraisemblable que fût cette innocence dans l'infamie d'une telle familiarité, c'était bien l'âme la plus virginale, — la plus ignorante, la moins perverse des âmes d'enfant, — qui me regardait à travers ses beaux yeux bruns tout pareils à ceux de l'aînée, et une seule curiosité animait ce regard, celle de savoir, tandis que je prenais la soupe et que j'y trempais machinalement la cuiller, ce que je pensais de ce plat nouveau. Ce fut avec la plus enfantine des malices qu'elle me dit, quand j'eus repoussé l'assiette après cette première cuillerée :

— « Je savais bien que vous n'aimeriez pas cette pâtée de chez nous... Mais ma grande ne veut jamais me croire... Je vais vous chercher votre café au lait. »

Blanche se trompait. Je n'avais pas même senti le goût de cette soupe de campagne dont elle et sa sœur étaient si friandes. Tout d'un coup, en les voyant ainsi à côté l'une de l'autre, dans la chambre, la grande et la petite, une idée affreuse m'avait saisi. Je l'accueillis avec d'autant plus de facilité que je subissais dans ce second moment de mon réveil définitif cette terrible sensation du lendemain qui m'a empoisonné mes plus belles amours. — D'où vient-elle? Pourquoi m'a-t-il fallu toujours mettre des qua-

rante-huit heures et des trois jours, entre un rendez-vous de plaisir et une visite à la maîtresse avec qui je l'avais eu, pour n'être pas tenté de la brutaliser de lassitude, de dégoût, presque de rancune ? J'ai souvent pensé à cette ingratitude étrange de la volupté qui m'est si naturelle, en remarquant par les confidences de mes amis qu'elle est relativement rare, j'entends chez les hommes de mon éducation et de ma race. Je l'ai dissimulée, cette ingratitude, du mieux qu'il m'a été possible. J'ai lutté contre elle dans les faits. Je me suis astreint à de caressantes délicatesses d'attention vis-à-vis des maîtresses qui sortaient de mes bras. Mais toujours j'ai senti ce mouvement d'aversion frémir dans l'arrière-fond de mon animalité, après l'amour. J'en suis arrivé, tant ces passages d'injuste et féroce irritation contre un être que je viens d'étreindre avec idôlâtrie me font horreur à moi-même, oui, j'en suis arrivé à trouver que le plaisir de la possession ne vaut pas qu'on l'achète si cher, et à souhaiter de ne jamais être l'amant d'une femme que j'aime d'un amour véritable. J'aurais si peur de la désaimer de cette triste manière!... — Par le matin de Noël dont j'essaie aujourd'hui de mieux préciser le souvenir, ce remous d'antipathie physique contre la pauvre Aline se traduisit par cette soudaine pensée que j'assistais à la plus scandaleuse manœuvre de prostution familiale et que l'aînée des deux sœurs se préparait à vendre l'innocence de l'autre le plus cher qu'elle pourrait, — si ce n'était pas déjà fait ! La simple hypothèse de cette ignominie me rendit soudain insupportable d'être là, dans cette alcôve de fille, dans cette chambre où des photographies de jeunes gens et de jeunes femmes éparses un peu partout racontaient une si triste existence d'amours de hasard et d'amitiés vulgaires sinon ignobles. Le palissandre à bon marché du lit, de l'armoire à glace et des chaises, le débraillé d'Aline, tout me donna l'impression d'une telle médiocrité que le charme de grisette dont je l'avais vue la veille comme auréolée s'évanouit. Je n'eus plus qu'une seule idée, m'en aller, rentrer dans mon paisible et tiède appartement où ma vieille mère m'attendait sans doute avec une indulgente anxiété... Je me souviens. Je regardai brusquement ma montre. Je prétextai un rendez-vous oublié à la pauvre Aline, stupéfiée de mon inexplicable et si rapide métamorphose. Je m'habillai en deux temps, trois mouvements. Je me sauvai comme un voleur, et une heure après m'être réveillé dans ce lit étranger, je sonnais à ma propre porte, je commandais un bain à mon domestique !

Il me semblait que je ne me laverais jamais assez de cette fille, de cette nuit, de cette impression d'abject mauvais lieu subie à l'entrée de la petite, et, les nerfs peu à peu détendus, je me souviens encore que je monologuais dans ma baignoire avec une ironie qui n'était ni sans gaieté ni sans douleur :

— « Ai-je été cocquebin tout de même, hier soir! Ce soulier de Noël, cette petite sœur pieuse, ce retour au pays natal avec la dot de la tirelire! Et moi qui ai cru à toutes ces balivernes!... Et le chocolat du matin!... Elles avaient l'air un peu penaud tout à l'heure, quand elles ont vu que leur plan ne réussissait pas. La jeune sœur doit valoir encore moins que la grande. Il y a de ces dames de quinze ans qui rouleraient de vieux diplomates, rien qu'en baissant leurs paupières et en se composant des mines de premières communiantes. Voilà certainement une des plus dégoûtantes histoires auxquelles j'ai assisté de ma vie... »

Je n'ai guère été heureux depuis que je me connais et, si je comptais les sensations que je voudrais éprouver à nouveau, je crois que je n'arriverais pas au double chiffre ! Même le chiffre simple serait-il bien haut ? Y en aurait-il un seulement ? Cela, c'est le sort commun de l'homme, qui naquit pour démontrer la justesse du mot de l'Ecclésiaste : « Tout n'est que vanité et rongement d'esprit... » Ce qui m'étonne plutôt, c'est de ne pas m'être attiré, outre les communs ennuis, les pires malheurs par ces sautes subites de caractère et d'émotions qui me divertissent à distance. Mais elles ont fait de ma destinée intime le plus incohérent des paradoxes réels. Quand cette incohérence s'est appliquée à des résolutions aussi peu importantes que celle de revoir ou de ne pas revoir une fille galante du Quartier Latin et sa petite sœur, il n'y a eu que peu de mal. Hélas! Je me suis conduit avec la même logique, alors qu'il s'agissait des intérêts les plus réels de mon existence de cœur, et voilà pourquoi je vieillirai seul sans pouvoir même asseoir à côté de moi devant le feu, par les nuits d'hiver comme celle-ci, le fantôme d'un souvenir complet, d'un amour qui ait été tout à fait un amour, d'une joie qui ait été tout à fait une joie, d'une douleur même qui ait été tout à fait une douleur. Allons! A quoi bon recommencer cette élégie, que je me suis trop redite à moi-même, dans le silence de mon cœur ou la plume à la main ?... Tant il y a qu'une fois de plus, à l'occasion d'Aline, j'ai pu juger de mon impuissance à me fixer dans une

impression et dans une idée. Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis ma sortie si brusque, si injustifiée, presque si grossière, hors de l'appartement de la rue Linné. Déjà les incidents de cette nuit et de ce matin de Noël commençaient de s'évoquer pour moi sous un angle tout autre. Je me souvenais du charme de naturel qui m'avait tant plu chez Aline durant le souper. Certes, les visages sont menteurs. Mais celui-là ? Jolie comme elle était, et spirituelle, et fine, la pauvreté de son logis témoignait trop en faveur, sinon de son désintéressement absolu — car j'avais oublié trois ou quatre pièces d'or sur la cheminée qu'elle m'avait vu déposer sans protestation, — au moins de sa totale absence de calcul. C'en était un si compliqué, si noir, que ce brocantage de la virginité d'une toute jeune sœur ! Je me rappelai mon arrivée dans la chambre et sa manière de me parler de Blanche. Si elle avait voulu me la faire valoir, le procédé à employer était très simple et précisément le contraire de celui dont elle s'était servie. Elle eût essayé d'éveiller ma curiosité avec un portrait placé adroitement sur le mur, sur la table de nuit, dans un médaillon. Puis elle eût fait venir au matin la petite, mais comme par hasard, et couronné le tout par le grand jeu des remords. Au lieu de cela, ce pauvre soulier, si peu coquet avec son talon éculé, cette soupe aux poireaux et aux pommes de terre si peu ragoûtante, et apportée par la petite avec des mains de laveuse de vaisselle, j'avais remarqué ce détail aussi, l'accent de la grande sœur quand elle avait montré la chaînette avec la croix d'or, et raconté par avance l'avenir honnête de l'enfant, — bref, toutes les circonstances de cette aventure, si vulgaire à la fois par certains côtés et presque fantastique par d'autres, m'apparurent comme empreintes d'un caractère d'indiscutable sincérité. Était-ce, à cette semaine de distance, la réaction de la réaction, ce retour du désir qui suit les dégoûts du lendemain, comme ces dégoûts ont eux-mêmes suivi l'assouvissement du désir ? Était-ce une curiosité d'oisif à l'égard de la prodigieuse anomalie morale que représentaient les rapports de ces deux sœurs, de « Ma Petite » comme avait dit Aline avec celle qui l'avait elle-même appelée « Ma Grande ? » Était-ce une secrète pitié pour ces deux créatures, et un pressentiment que je pourrais leur être utile ?... Quand je réfléchis à mes actions une fois commises, j'y démêle toujours vingt motifs divers et contradictoires qui me paraissent tous m'avoir décidé également. Dans la réalité, j'ai toujours agi par des impulsions

irraisonnées qui contrastent d'une manière cruellement ironique avec la manie d'analyse personnelle et rétrospectivement lucide dont j'ai tant souffert. Mais il était écrit dans le grand livre de la Providence que j'aurais en moi juste assez d'entraînement pour ne pas me conduire avec sagesse, et juste assez de sagesse pour me paralyser au milieu de mes entraînements. Encore celui qui me ramena, dans la première semaine de janvier, du côté de la rue Linné et de ses énigmatiques habitantes, fut-il un de ceux dont j'ai, à dix ans de distance, le moins lieu de me repentir. Il est vrai que je ne soupçonnais guère dans quelles circonstances tragiques j'allais acquérir la preuve de la bonne foi absolue d'Aline et reconnaître l'innocence entière de sa jeune sœur...

C'était, je crois, le lendemain même du jour de l'An. Je me rappelle, en effet, que j'entrai chez mon bijoutier avant de passer les ponts afin d'acheter deux cadeaux d'étrennes qui me fissent pardonner d'être parti l'autre jour malhonnêtement avec une si évidente mauvaise humeur et de ne plus avoir donné signe de vie, quoique j'eusse formellement promis à Aline une visite dans la semaine. C'est comme pour les dîners, cela se doit. Je revois encore, avec cette étonnante mémoire que j'ai de la nuance du jour et de l'heure, moi qui oublie, dans mes instants de fatigue, jusqu'au numéro de ma maison, — je revois le ciel pommelé de nuages légers qu'il faisait par cette claire après-midi de janvier, un ciel froid, mais gai, mais sain, mais vital, si l'on peut dire. J'étais parfaitement content, avec une vague sensation de désir à l'égard d'Aline, ce désir heureux que l'on éprouve pour une de ces maîtresses de passage qui vous plaisent sans trop vous troubler, et dont on est sûr qu'elles vous appartiendront ou ne vous appartiendront pas, — à votre gré. Ce n'est pas à l'honneur de l'animal-homme, mais ce mélange de certitude égoïste et de détachement sympathique demeure une des joies les meilleures que nous puissions attendre d'une femme. Il s'y joignait pour moi le paradoxal attrait d'un problème à résoudre, qui ne me semblait plus du tout sinistre maintenant que mes nerfs étaient accordés sur un autre mode. Je monologuais, suivant mon habitude quand la fantaisie s'éveille en moi, et je me disais, ou mieux cette fantaisie me disait : « Tu n'as pas de liaison en ce moment, Aline te plaît. C'est un coin de monde et de mœurs que tu ne connais guère... Ce serait un motif déjà de renouveler cette douce aventure... Il y en a un autre : savoir au juste ce qui se passe entre ces deux

êtres, comment l'innocence de Blanche s'adapte au vice de l'autre, ce qu'elle en a deviné, ce qu'elle en ignore... Quel sujet de roman !... Dans la première aube de ma jeunesse j'avais rêvé ce rêve aussi : vivre avec ardeur jusqu'à trente-cinq ans, et, passé cet âge, écrire des livres avec mes souvenirs ! O naïveté ! Quoique j'eusse, dès l'époque où je m'acheminais vers la rue Linné, d'un pied si leste, jugé ces ambitions à leur vraie valeur, j'en ressuscitais le fantôme de temps à autre pour justifier à mes yeux quelques expériences qui eussent choqué trop fort mon fond incorrigible de vieille et pharisaïque bourgeoisie. La vérité vraie est que ce retour chez la grande Aline m'amusait, — tout simplement. Aussi n'avais-je qu'une peur en passant le seuil de la maison. Quoique, dans ses conversations de l'autre nuit, Aline m'eût dit que j'étais toujours sûr de la trouver vers une heure, elle pouvait être sortie. Elle pouvait surtout avoir quelqu'un avec elle. Je dus m'apercevoir que cette visite m'intéressait d'un intérêt un peu trop vif rien qu'à la légère émotion qui me saisit pour demander à la concierge :

— « Mlle Aline est-elle chez elle ? »

— « Pour sûr qu'elle n'est pas allée courir les rues avec le mal qu'elle a... » me répondit brusquement cette femme, une énorme créature hommasse et moustachue, qui avait peine à se mouvoir dans l'étroite loge encombrée de vêtements. Une petite affiche à la main collée sur le vitrage attestait les talents de l'époux de cette cuirassière, absent pour le quart d'heure, à travailler comme tailleur dans « le vieux et le neuf ». Avisant une casserole de fer qui chauffait sur un poêle, et comme pour commenter son mot, la grosse femme en tira une cuiller de bois tout engluée d'une bouillie grisâtre dont je reconnus aussitôt l'écœurante odeur : « C'est de la graine de lin que je lui prépare pour ses cataplasmes... » continua-t-elle.

— « Mais qu'a-t-elle donc ? » demandai-je.

— « Ce qu'elle a ?... » répondit la bourrue bienfaisante. « Elle a qu'elle devrait bien s'acheter une conduite, au moins pour deux liards, et qu'elle s'est donné quelque mauvaise fièvre intérieure à rentrer à des trois heures du matin... Gentille comme elle est, avec son bon caractère, elle aurait deux ou trois connaissances, des messieurs bien qui auraient chacun leur jour ; serait-elle pas plus heureuse qu'avec tous ces petits galvaudeux de carabins ?... Je vous le demande !... Avec ça que c'est eux qui s'occuperont de

la petite si elle venait à manquer... Et c'est qu'elle l'aime, sa petite. On n'a jamais vu deux amours de sœurs plus gentilles... Elles seraient à moi, toutes deux, je ne leur voudrais pas du bien davantage... Si ce n'est pas une pitié, monsieur, d'être coureuse comme ça avec un si brave cœur!... Elle s'ôterait le pain de la bouche, monsieur, pour l'autre... Et puis!... Enfin, il faut que jeunesse se passe... Monsieur, comme mon mari n'est pas là et que je ne peux pas trop quitter la loge, si c'était un effet de votre complaisance de dire à la Blanchette qu'elle descende chercher le cataplasme avec un linge?... Au second, la porte à droite... Mais vous savez bien... »

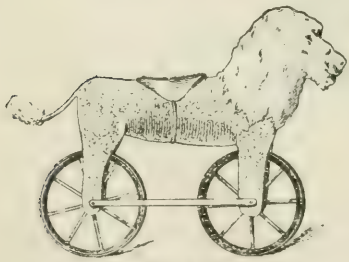
Paul Bourget.

(A suivre.)

Le 12 de ce mois ont lieu à Vincennes les courses du Grand Prix de Paris cycliste auxquelles assisteront le Président de la République et les ministres.

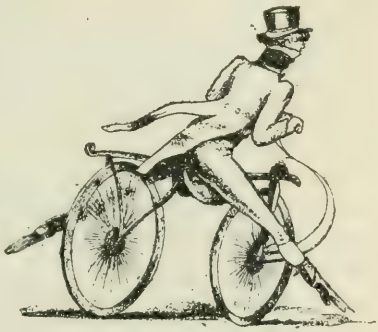
L'essor rapide qu'a pris le cyclisme, le bouleversement qu'il apporte dans nos mœurs, l'aliment qu'il fournit à notre industrie, à notre commerce, la part qu'il prend à la renaissance physique qui est un des signes les plus caractéristiques de notre fin de siècle, les brillantes promesses de l'automobilisme, à l'histoire duquel sa propre histoire est si intimement liée, tout cela nous incite à rechercher quelle fut son origine et à suivre les différentes phases de son développement.

Le premier homme qui soit parvenu à se déplacer sur des roues par la seule action de ses muscles semble être le jésuite Ricius, missionnaire dans l'Hindoustan au XVIIe siècle, qui, n'ayant pu arriver à temps pour prendre le bateau sur le Gange et devant franchir la distance de Chinchiamfu à Chequian Hamceu, eut l'idée de se construire une petite voiture qu'il faisait mouvoir au moyen de barres et de traverses. C'est du moins la description assez sommaire que nous fait de la machine l'Anglais


Célérifère (1690).

Fetherstone, qui raconte l'étonnement qu'il éprouva lorsqu'il le vit passer dans cet appareil.

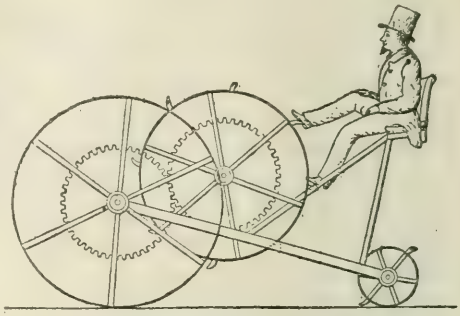
A la fin du dernier siècle, Ozanam lut un rapport à l'Académie des sciences sur une voiture à trois roues actionnée par les pieds d'un valet, placé debout à l'arrière entre les deux roues qui devaient être motrices. C'est vers la même époque (1690) qu'un Français, M. de Sivrac, a l'idée de faire construire une machine composée d'une barre de bois munie d'une selle et suspendue sur deux roues dans un même plan au moyen de deux traverses, dont celle d'avant est munie perpendiculairement d'une petite barre de bois sur laquelle se posent les mains. La hauteur du véhicule est telle qu'elle permet au cavalier de toucher terre. A cheval sur son instrument, celui-ci s'élance en courant sur un terrain plat ou incliné dans le sens de la descente et, le mouvement une fois imprimé, replie les jambes et se trouve emporté, suivant le cas, plus ou moins loin. Dès que la machine se ralentit, le cavalier frappe le sol à nouveau et ainsi de même chaque fois qu'il est nécessaire. On atteignait sur cette première bicyclette, la véritable aïeule de celle qui nous est familière aujourd'hui, d'assez bonnes vitesses. Le *célérifère* ou vélocifère, ce sont les noms sous lesquels on la désignait, eut sa vogue. Il affecta de nombreuses formes, principalement celles du cheval, du lion, du cygne. Les jeunes gens de bonne famille aimaient à pratiquer ce genre de sport ; le mot *vélocipède* s'appliquait alors au cavalier et non à la machine, l'étymologie étant plus respectée que de nos jours. Pourtant les pauvres vélocipèdes étaient bien souvent éprouvés : n'ayant aucune direction une fois lancé, le vélocipède ne pouvait souvent s'arrêter qu'au prix de ruptures de chevilles, de chutes graves, et les collisions en terrain plat étaient assez fréquentes. Aussi médecins, rebouteux et cordonniers voyaient-ils grossir l'importance de leurs affaires.



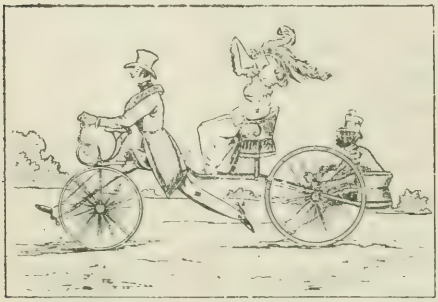
« A pleine vitesse ». (Cruikshank.)

Le vélocifère attendit jusqu'en 1818 un système de direction ;

ce fut un baron badois, M. Drais de Sauerbron, qui le lui trouva. Il consistait en un ressort courbe fixé de chaque côté au moyen de la roue d'avant articulée sous la barre au moyen d'un pivot et traversé à son extrémité par une barre de bois qui servait de guidon. Ce fut un grand progrès ; on frappait toujours le sol du pied, mais on pouvait suivre la courbe d'une route, éviter un obstacle. La *draisienne*, ainsi baptisée du nom de son inventeur, fit rage. En Angleterre, toute la haute société voulut y goûter. On en construisit en fer sous le nom de *hobby horse* et un loueur, nommé Johnson, qui avait ouvert un manège dans Golden Square, à Londres, fit fortune en quelques mois. C'est alors que, pour la première fois, les caricaturistes, qui florissaient à cette époque en Angleterre, s'en donnent à cœur joie. Cruikshank, le plus célèbre d'entre eux, nous peint les ladies et les lords à cheval sur deux roues ; souvent il enchérit sur la réalité et sa verve inépuisable l'entraîne à nous présenter le *hobby horse de famille ;* il ajoute une, deux, trois roues, un, deux, trois cavaliers, suivant les besoins de la cause, sans se douter que ses spirituelles boutades vont faire éclore bien des idées dans le cerveau des inventeurs : c'est Cruikshank qui a donné l'idée du tandem, de la triplette, de la quadruplette, du tricycle, du quadricycle et de tous les multicycles qui ont successivement vu le jour.



Machine de Julien.



Hobby horse de famille, d'après Cruikshank.

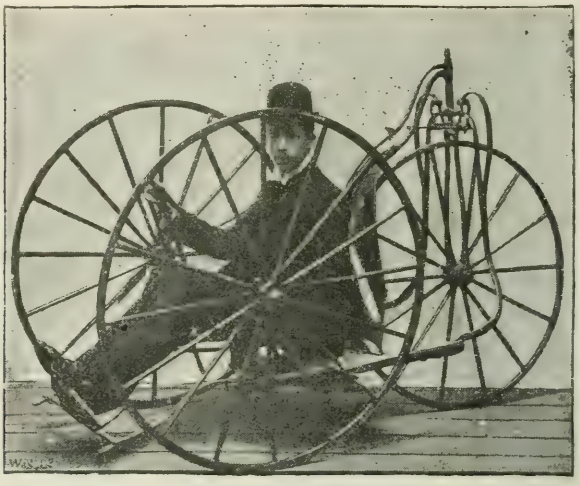
Smith, de Liverpool, songe alors qu'on pourrait peut-être

utiliser les bras au lieu des pieds et construit une machine qui n'est autre que la draisienne ou hobby horse sur trois roues et munie, en fait de guidon, d'une manivelle à transmission de chaîne qui actionne la roue d'arrière; cette machine est encore en usage de nos jours et fait la joie de nos enfants, sous le nom de *cheval mécanique*. L'invention de Smith ne devait pas servir au hobby horse, dont la vogue allait en décroissant, quand, en 1856,

Dandy horse du duc de Marlborough.

le jeune Ernest Michaux, né à Bar-le-Duc en 1842, fils d'un serrurier de Paris, inventa la pédale dans des circonstances assez curieuses. Ernest Michaux était employé chez son père à l'entretien de l'outillage. Toute la journée il affutait à la meule. Un jour, en l'absence de son père, un client lui apporta un hobby horse pour une légère réparation. Quelle aubaine pour lui, qui était un fanatique de ce sport et n'avait pas de machine. Il procède au plus vite à la réparation et, laissant là atelier et outils, s'élance sur la machine qu'il ne devait posséder qu'un jour. Bientôt fatigué par l'arrêt continu de sa machine, il songe qu'il doit y avoir un moyen d'actionner la roue, on actionne bien une meule; il revient à sa meule, l'examine; cinq minutes après il était devant sa forge à tordre une barre de fer qu'il fixait à l'axe de la roue d'avant : la pédale était trouvée! Quand il remonta sur

son hobby, l'ingénieux enfant fit chute sur chute, mais ne se rebuta pas, et lorsque le père Michaux revint, il ne fut pas peu surpris de voir son fils sur une machine qu'il actionnait sans mettre pied à terre et qu'il dirigeait bien : on peut dire que la bicyclette était née ce jour-là, car elle possédait tous les éléments nécessaires pour faire le tour du monde.



La première machine de Charsley.

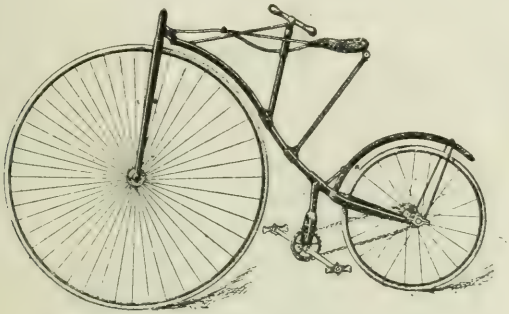
A l'Exposition de 1867, Michaux, qui a trouvé des capitaux, exhibe des vélocipèdes de toutes formes.

Malheureusement, la guerre franco-allemande éclate et arrête les progrès de l'industrie naissante.

L'Anglais en profite pour y appliquer toutes les ressources de sa riche métallurgie et Coventry, la Genève de l'Angleterre, pour les pièces de mécanique de précision, devient la métropole du monde vélocipédique.

Peu à peu le cycle se transforme. On veut aller plus vite et on songe à faire obtenir une plus grande avance à chaque coup de pédale : on augmente le diamètre de la roue d'avant motrice, d'où le grand bi. Puis les inconvénients de cette machine trop élevée et dangereuse dans les descentes transportent les recherches sur le problème de la multiplication : le centre de gravité

recule de plus en plus, les deux roues tendent à s'identifier, la roue d'arrière devient motrice; les manivelles actionnent enfin un grand pignon denté relié par une chaîne (nouvelle courroie de transmission) à un petit pignon d'un nombre de dents deux ou trois fois moindre et on trouve que ce système de multiplication à les avantages du grand bi sans en avoir les inconvénients. Puis peu à peu le cadre se forme jusqu'à ce qu'il arrive à sa forme actuelle. L'Anglais Starley, de Coventry, découvre le moyen d'appliquer le mouvement différentiel aux deux roues motrices d'un tricycle : Coventry lui élève une statue et son invention le fait archi-



La première bicyclette (1880).

millionnaire. Enfin, en 1880, le Coventry Tricycle C° met au jour la première bicyclette et elle a une telle vogue que, peu à peu, les pays industriels se mettent à en fabriquer.

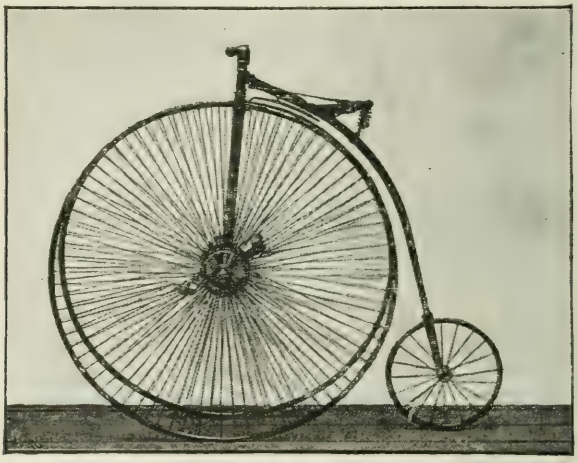
Cependant d'autres industriels essayaient d'apporter leur tribut à la petite machine qui devenait la reine du jour : les fabricants de caoutchouc cherchaient à annihiler le bruit et la trépidation du roulage. On commence par coller du caoutchouc sur la jante plate, puis, en 1875, un Français, M. Truffaut, découvrant la jante creuse, on fabrique un caoutchouc creux plus souple et plus léger; enfin, un Irlandais, M. Dunlop, cherche pour son fils et trouve le pneumatique.

On ne saurait rien prédire d'une machine qui a déjà subi tant de transformations, pourtant la bicyclette nous paraît arrivée à sa forme dernière, tant qu'on continuera à l'actionner par les jambes. D'autres métaux se substitueront probablement à l'acier dans sa fabrication; la chaîne disparaîtra peut-être pour faire

place à un transmetteur moins fragile et moins déperditeur; mais l'aspect de la bicyclette ne sera plus guère modifié.

Ce que nous sommes sûrs de voir avant peu, c'est la bicyclette à moteur; pas un ingénieur ne se désintéresse aujourd'hui du problème qui consiste à trouver à la bicyclette un moteur léger et peu encombrant : nul doute que la solution ne se fasse jour à bref délai.

Voilà toute l'histoire du merveilleux petit instrument qui a déjà



Le bi-tricycle.

conquis le monde entier et pénètre peu à peu toutes les couches de notre société moderne. Cette rapide conquête a été beaucoup aidée par le sport, mais ce n'est pas, croyons-nous, au sport qu'elle est appelée à profiter. La bicyclette est avant tout un instrument utile.

Grâce à elle, on peut se transporter, pour ses affaires ou pour son plaisir, à de grandes distances et ce transport s'opère au profit de la santé, sans compter la jouissance réelle et *sui generis* qu'on éprouve à se sentir emporter rapidement, presque sans efforts, sans bruit à travers l'espace. Grâce à la bicyclette, l'habitant des villes peut demander au silence des champs et aux vastes horizons la détente pour ses nerfs et l'oxygène pour ses poumons; la bicyclette tuera l'anémie, la névrose, les deux ma-

ladies de notre fin de siècle. La femme a fait fête à la bicyclette et c'est à elle surtout que la bicyclette doit d'être entrée dans nos mœurs; c'est la femme qui a fait de ce sport un sport charmant, le seul qu'elle puisse réellement partager avec l'homme et qui la rapproche autant de son compagnon que le café ou le cabaret l'en avait éloigné.

A peine son succès assuré, la bicyclette voit naître une rivale dans la voiture automobile. De plus grandes dimensions et pouvant supporter un plus grand poids, celle-ci n'a pas eu de mal à se trouver un moteur. On n'est pas encore arrivé à la perfection, mais on est sur la voie qui y mène et non loin de celle-ci. Nous consacrerons un article spécial à l'importante question de l'automobile.

J.-H. Aubry.

Bicyclette Valère, s'actionnant par les bras et les jambes.

Pièce en trois actes représentée sur la scène du Théâtre-Français.

PERSONNAGES :

ROBERT FERGAN, MICHEL DAVERNIER, FERDINAND VALANTON, RENÉ FERGAN, UN DOMESTIQUE, IRÈNE FERGAN, PAULINE VALANTON.

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, un jardin d'hiver. Portes à gauche et à droite Lampes allumées; luminaire de petites réceptions.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, PAULINE. *Au lever du rideau, Pauline raisonne sa sœur avec tendresse. Irène, agitée, nerveuse, traverse la scène dans toute sa largeur. Les hommes sont à fumer, en vue, derrière la porte vitrée du jardin d'hiver.*

PAULINE. — Enfin qu'est-ce que tu reproches à ton mari?

IRÈNE, *avec force.* — Je lui en veux de ne pas l'aimer.

PAULINE. — A qui la faute? Tu l'accuses de n'être pas aimé. Il te répondrait peut-être que tu n'es pas aimante.

IRÈNE. — Ah! je sens bien que je saurais chérir quelqu'un, que je le peux, que j'y aspire de toute mon âme! Mais celui-ci, en dix ans de mariage, de vie en commun, il m'a conduite, non pas même à la résignation ; c'est au désespoir que j'en suis.

PAULINE. — Ah ! quand j'ai vu, le mois dernier que cette satanée loi du divorce venait d'être décidément votée, j'ai aussitôt pensé au nouveau stimulant que vous alliez y trouver, toi et tes pareilles, ma pauvre Irène, qui jusqu'à présent vous contentiez de faire tout bonnement très mauvais ménage...

IRÈNE. — Je ne m'en suis jamais contentée.

PAULINE. — Pourquoi n'arranges-tu pas autrement ton existence ? Tu n'as pas d'enfant pour te consoler ; prends le monde pour te distraire. Ne refuse pas les occasions de vivre le plus possible au dehors. Ici, dans cette maison si bien faite pour recevoir, où il y a une grande aisance, un homme bon garçon, en somme, une femme charmante, recommence à te montrer accueillante. Rouvre cette intimité que tu as peu à peu rétrécie et qui ne compte guère que moi, ta vieille sœur, pas bien divertissante, ton beau-frère, et, de temps en temps, un passant comme ce soir.

IRÈNE. — Ce n'est pas de plaisir que j'ai besoin, c'est de bonheur. Je pleure l'absence de cette santé-là : tu me conseilles de me droguer.

PAULINE. — Encore une fois, Robert n'est sans doute pas l'idéal. Mais c'est toi-même qui fais ton malheur, avec les agitations de ta nature, avec tes songeries, avec les vivacités de ta jeunesse. Ça te passera, va, et plus vite que tu ne crois !...

IRÈNE. — Peux-tu me faire un crime d'être différente de cet homme qui ne s'enthousiasme pour rien, qui ne se révolte de rien, qui n'est rien, rien de rien que mon maître !... que mon maître absolu, à moi...

PAULINE. — A toi qui tends l'oreille à tout, qui te passionnes pour tout, qui es toujours prête à vivre ou à mourir de tout.

IRÈNE. — Je ne prétends pas être d'une essence supérieure. Je n'ai point de vanité. Je ne demandais pas à mon mari d'être un grand homme. Il m'aurait suffi peut-être qu'il fût un pauvre homme, un pauvre diable d'homme, ayant au besoin des défauts, même des vices, mais alors des émotions, des peines à la rigueur, un tourment de vie enfin pour le mêler à la flamme intérieure de ma vie. Mais le mien ne me laisse pas seulement une possibilité de le plaindre, de dépenser pour lui un peu de mon cœur, qui est si gros.

PAULINE. — Pourtant, tu aurais de belles occasions d'en avoir un peu pitié !... Voyons : vos dissentiments en toute chose,

Robert Fergan. (M. Raphaël Duflos.

Irène. (Mme Brandès.)

vos brouilles, vos querelles, il y a de quoi le rendre enragé.

IRÈNE, *avec une ironie méprisante.* — Tu ne le connais pas !... Les gens de son espèce se sentent toujours tranquilles, dans leur conviction d'avoir raison. En se levant le matin, il est déjà prêt à avoir raison toute la journée. Il a raison avec les domestiques, avec ses chevaux, avec n'importe qui. Dans toutes les histoires qu'il rapporte, il y a toujours quelqu'un qui avait tort, et lui qui avait raison.

PAULINE. — Il n'y a que contre toi...

IRÈNE, *farouche.* — Si !... Son droit de mari a raison contre moi, quand cela lui convient, et sans que cela me convienne.

PAULINE. — Je me permets un peu de te prêcher ainsi en paroles, parce que je te prêche aussi d'exemple. C'est moi qui t'ai mariée, en effet ; mais tout comme j'avais été moi-même mariée par notre mère. Mon mari est identique au tien. Ils ont tous deux les mêmes façons comme il faut de se comporter, le même genre d'oisiveté dans leurs fortunes équivalentes. Leurs habitudes de cercle, de sport, de chasse, sont à peu près semblables. Dans leur monde de fils de famille riches, ayant eu des papas laborieux, ils sont une légion de maris pareils, qui ont sagement épousé, avant d'être trop chauves, avant d'être trop laids, des jeunes filles bien dotées comme nous, bien élevées à des couvents comme le nôtre. Et je vois tous ces ménages composer très correctement la bonne société moyenne. Et pour mon compte, je me satisfais fort bien de mon sort. Et Ferdinand et moi nous nous aimons sincèrement... ainsi que nous le devons.

IRÈNE. — Oh ! je le reconnais : vous êtes un certain nombre d'épouses toujours contentes de votre sort. Mais c'est vous qui, à l'occasion, feriez aussi les veuves les plus résignées. Les unes et les autres sont du même bois.

PAULINE, *un peu piquée.* — Voilà un trait dont je ne saisis guère l'à-propos.

IRÈNE. — Ah çà ! tout à l'heure en dînant, pendant les récits que Michel Davernier nous faisait de son séjour en Grèce, tu ne te rappelles pas ce que ton mari a dit, dans cet ordre d'idées. Il a dit tout naturellement : « Si j'avais le malheur de perdre ma femme, et que je fusse encore assez jeune, je m'en irais faire un grand tour, partout par là-bas. » Toi aussi, tu as eu l'air de trouver cela tout naturel.

PAULINE. — Eh bien, quoi ?

IRÈNE. — Qu'un bon mari, en face de sa bonne femme, entrevoie ainsi un art d'être veuf : se mettre à voyager... avec un tout petit bagage...

PAULINE. — Tu vas toujours aux extrêmes.

IRÈNE. — Et toi, telle est donc ta manière de bien s'accorder en ménage ! Ce n'est pas comme cela que je veux être aimée, ni que je peux aimer. C'est contre cette misère que je crie et que je me débats ici.

PAULINE, *malicieusement*. — Si j'ai prêté peu d'attention à ce propos de mon mari, c'est sans doute que je m'amusais alors à te contempler.

IRÈNE. — Moi ?

PAULINE. — Oui, toi, pendant que Michel Davernier nous tenait sous le charme de sa parole. Ses idées m'ont paru diablement avancées sur toutes choses ; mais tu m'as eu l'air de le trouver fort éloquent !..,

IRÈNE, *avec embarras*. — Que vas-tu chercher là ?

PAULINE. — Veux-tu même que j'ajoute le motif auquel j'attribue l'irritation particulièrement nerveuse où tu es contre ton mari ? C'est qu'il a manqué, je l'avoue, de compétence, et un peu de finesse, en discutant avec Michel. Depuis que nous revoyons notre ami d'enfance, jamais ton mari n'avait eu l'occasion de donner aussi petitement sa mesure.

IRÈNE, *troublée*. — Alors tu penses... Que penses-tu ?

PAULINE. — Je pense que tu auras été blessée dans ton amour-propre et qu'il n'y a en tout ceci que des choses qui vont passer... (*Désignant le fond de la scène.*) On dirait que nos fumeurs se disposent à revenir. Je te préviens que tes yeux sont fort rougis. Tu devrais peut-être...

IRÈNE. — Oui, une fois de plus me recomposer une mine. (*Elle passe dans sa chambre en sortant par la droite.*)

SCÈNE II

PAULINE, FERGAN

FERGAN. — Comment, ma chère Pauline, ma femme vous laisse seule ?

PAULINE. — Vous arrivez juste à temps pour la remplacer.

FERGAN. — A vrai dire, je venais prendre congé de vous. Irène

n'avait pas daigné m'avertir que nous avions des invités. J'ai dû prétexter une affaire urgente pour fausser compagnie à votre M. Davernier. Je veux bien croire que c'est un garçon de grande valeur, mais il m'assomme. Je l'ai laissé à Ferdinand, qui a l'air de le supporter pas mal.

PAULINE. — Et vous vous en allez faire votre tour de flânerie indispensable au cercle.

FERGAN. — Oh ! indispensable, non ! Mais, vous savez, on est un petit groupe à ne faire sa partie qu'entre soi. On se quitte à sept heures en se disant : « Viendrez-vous ce soir ? — Je viendrai si vous venez. — Eh bien, je viendrai ! » Alors on a un but, un peu une parole à tenir.

PAULINE. — Ne vous demandez-vous jamais si vous n'auriez pas un but plus sérieux à poursuivre ? Oui : la pacification de votre intérieur. Que pensez-vous qu'éprouve votre femme toutes les fois que vous la laissez seule, à votre foyer ?

FERGAN. — Ma femme ? Elle est enchantée ! Vous avez pu constater combien elle était maussade, désobligeante pour moi pendant le temps du dîner ? Eh bien, dès qu'elle va me savoir parti, je parie qu'elle redevient tout aimable, toute gaie. Dès que j'arrive où elle est, je vois aussitôt sa figure se renfrogner ; je m'éloigne, il lui vient tout de suite un air de délivrance.

PAULINE. — Au lieu de vous complaire dans ce genre d'observations, vous feriez mieux de tout essayer pour remédier à un état de choses qui est grave.

FERGAN. — Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est Irène qui a pris les allures de ne plus pouvoir me supporter. Cela a commencé je ne sais comment, cela continue je ne sais pourquoi : je ne veux même pas me donner l'air de m'en apercevoir.

PAULINE. — Si vous vous entêtez ainsi de votre côté, elle s'entêtera du sien. Et le mal, entre vous, ira toujours en s'aggravant.

FERGAN. — Tant pis ! Moi, j'ai beau chercher, ma conscience ne me reproche rien. De quoi Irène se plaint-elle ?

PAULINE. — De rien précisément... De n'être pas heureuse.

FERGAN. — Croit-elle que je le sois ? Avec ses bizarreries de caractère, ses hostilités continuelles, ses figures désolées ou mauvaises !... Qu'elle le sache bien, plus elle se comportera de la sorte, plus j'irai prendre l'air et attendre, au dehors, que ça lui passe.

PAULINE. — Mais, alors, que deviendra-t-elle pendant ce temps-là ?

FERGAN. — Elle réfléchira.

PAULINE. — Oh ! c'est une nature dont il ne faut pas attendre de la soumission.

FERGAN, *avec autorité.* — C'est ma femme !

PAULINE. — Elle est elle-même d'abord, et n'est votre femme qu'ensuite.

FERGAN. — Je l'ai épousée pour lui faire une vie régulière, tranquille, agréable. Je lui demande de me faire une vie possible, ordinaire, comme celle de tout le monde.

PAULINE. — Irène est une personne qui n'est pas tout le monde.

FERGAN. — Je le regrette pour elle. Quiconque n'est pas pareil au reste des gens a forcément tort. Ce n'est donc pas moi qui aurais à me changer. Pour ma part, j'accepte la vie telle qu'elle se présente... Irène, elle, est constamment en rêverie. Je ne rêve pas, moi ! Je ne conçois seulement pas ce que l'on peut rêver l'autre que ce que comporte une existence organisée pour marcher comme sur des roulettes. C'est à votre sœur de se corriger... Et vous devriez le lui dire.

PAULINE. — Je le lui disais de mon mieux, il n'y a qu'un instant.

FERGAN. — Ah !... Et quel argument a-t-elle trouvé contre moi ?

PAULINE. — Le plus adroit de tous... Elle vous a passé la parole.

SCÈNE III

PAULINE, FERGAN, IRÈNE. *La physionomie d'Irène se rembrunit à l'aspect de son mari; elle a un petit temps d'arrêt.*

FERGAN, *bas, à Pauline.* — Voyez-la ! (*Haut.*) Voici de la compagnie qui vous revient, je me sauve. (*Irène se déride.*) Vous voyez ?... Au revoir !... (*Il adresse un petit salut de tête à sa femme, qui le congédie de même, et il sort par la gauche.*)

SCÈNE IV

PAULINE, IRÈNE

IRÈNE. — Vous causiez de moi ?

PAULINE. — Évidemment ! J'ai continué à vouloir être équitable, modérée...

IRÈNE. — Oh ! alors, tu as dû joliment t'entendre avec lui !

PAULINE. — Autant qu'avec toi !

SCÈNE V

LES MÊMES, VALANTON, MICHEL DAVERNIER.

(*Ces deux derniers arrivent du jardin d'hiver.*)

VALANTON. — Ainsi, je ne vous ai pas convaincu ?...

MICHEL. — Pas le moins du monde !...

VALANTON. — J'étais en train de vouloir marier M. Davernier.

MICHEL. — Avec qui ?

VALANTON. — Comment, avec qui ? Est-ce que je sais ! Nous n'en étions pas encore là ! Je lui disais : « Voici que vous avez trente ans. Votre mérite personnel, votre situation éminente et vaillamment acquise dans l'Université vous donnent le droit de recevoir des rentes de la femme... qu'il vous reste à trouver. Il y a peu de temps que vous avez réintégré Paris ; vous n'avez pas encore fait de mauvaises connaissances, vous n'avez pas ramené de liaison... »

PAULINE. — Oh !

VALANTON. — « Par conséquent, vous n'aimez personne : donc mariez-vous ! » Seulement, pour cela, le premier point est de se dire : « Je veux me marier. » Ensuite, il n'y a plus qu'à chercher une femme. De la sorte, on compare, on choisit, on donne la préférence. Cela vaut mieux que la méthode inverse : se pourvoir de la femme, d'abord ; et ne se décider à l'épouser que plus tard...

PAULINE, *à Michel.* — Et que répondiez-vous à ces exhortations ?

MICHEL. — Oh ! pour moi, se marier, naître et mourir, cela me paraît composer les trois grandes solennités de l'existence. Je leur attribue une égale importance, je les envisage avec le même esprit. Or, on ne s'occupe pas de naître, on meurt involontairement, quand il le faut. Ainsi donc, j'imagine que le mariage doit s'accomplir sans que l'on s'en soit plus mêlé que de sa propre naissance, sans qu'on l'ait plus préparé que sa mort. Je voudrais qu'il survînt tout seul, fatalement, instinctivement, par l'action souveraine de la nature. Le « oui » sacramentel, il me semble qu'il devrait vous sortir de la poitrine, parce qu'il a été mis là mystérieusement, à votre insu, comme y était le premier vagissement, comme y sera le dernier soupir.

IRÈNE. — La nature se charge de nous faire naître et mourir. Elle ne prend pas le soin de nous marier.

MICHEL. — Elle veille pourtant à nous rendre, malgré nous, amoureux d'un être à l'exclusion de tous les autres êtres. Et ce sentiment est aussi arbitraire, aussi indéfinissable, aussi divin que la loi qui nous fait d'abord ouvrir les yeux et, plus tard, les fermer à la lumière.

PAULINE. — Mais on reste libre de se marier ou non; on est libre de se marier sans amour, ou même contre l'amour.

MICHEL. — Ah dame! la nature s'est inspirée ici du sujet. Elle n'est plus brutale, comme dans la question de vie ou de mort. Elle est plus humble et toute galante. Elle insinue, elle supplie, elle atermoie, elle tourmente...

IRÈNE. — Et en fin de compte, elle est impuissante à préserver les gens de se marier par raison de famille, par raison de convenance, ou par toutes les espèces de raisons qui ne sont que de la raison.

MICHEL. — On peut, pour un temps, méconnaître la nature, ou ne pas attendre qu'elle se soit prononcée. Soyez certains qu'elle reprendra son œuvre, tôt ou tard, soit pour confirmer le mariage de ceux qui s'étaient passés, à l'origine, de son consentement, — et c'est là le cas de tant de bons ménages où l'on ne s'est aimé qu'à la longue, — soit pour remarier ailleurs... à la façon de nature... l'un ou l'autre des époux qu'elle n'avait pas unis.

VALANTON. — Moi, je ne connais qu'un procédé de mariage : c'est la mairie et l'église.

MICHEL. — Le mariage, c'est l'amour!... auquel de vertueux usages ont noblement fait d'ajouter la mairie et l'église. Dans votre système, il ne serait plus que l'action sérieuse de signer un contrat considérable. Je veux bien voir, dans ce genre d'engagement, le plus notable des actes bourgeois; je lui dénie le caractère, la beauté fatale d'être un des trois grands actes humains.

PAULINE. — Est-ce à l'École française d'Athènes que l'on vous apprend ces choses-là?

MICHEL. — Non, à l'école de la vie, où vous avez, chère madame, assisté à mes débuts.

VALANTON. — Il paraît qu'en effet vous avez été le premier compagnon de jeux de ma petite belle-sœur?

MICHEL. — Nous étions voisins de jardins, à Saint-James. Un jour vint où je n'eus plus ni père, ni mère, ni jardin. Et l'illusion

d'avoir encore une famille, d'avoir conservé ma part d'air au soleil, je la trouvai dans la bonne résidence d'à côté.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* — La voiture de monsieur Valanton est avancée.

VALANTON, *au domestique.* — Bien. Apportez les pelisses. (*Le domestique sort.*)

PAULINE. — Vous étiez bien délicat quand vous étiez petit, bien souffreteux...

MICHEL. — C'était là un de ces héritages qui restent.

IRÈNE. — Il était très méchant.

MICHEL. — Vraiment?

PAULINE. — Pas du tout. J'ai vaguement le souvenir qu'il était très gentil.

IRÈNE. — Vous ne saviez quelles choses inventer, où toujours je finissais par pleurer. Et là-dessus vous preniez un air très sec, tout fâché, et vous vous en alliez.

MICHEL, *mélancoliquement.* — Ce doit être ainsi la façon de pleurer des garçons. (*Sur ces entrefaites, Valanton s'est levé et a fait signe à sa femme, qui s'est aussi disposée à sortir.*)

VALANTON, *à Irène.* — Vous nous excusez, chère amie. Mais je me suis levé, ce matin, à cinq heures, pour aller à la chasse, et il faut que je recommence demain matin. Je suis éreinté : c'est tuant.

IRÈNE. — Pourquoi ne vous accordez-vous pas un jour de congé?

VALANTON. — Si c'était un travail, oui. Mais, puisque c'est un amusement... (*Allant à Michel.*) Au revoir, monsieur Davernier.

MICHEL, *qui s'est levé aussi.* — Je m'en vais. Pardonnez-moi si je vous ai peut-être retenu, en m'attardant un peu. (*A Pauline et à Irène.*) Mais c'étaient en quelque sorte des adieux que je vous faisais, et que je prolongeais.

IRÈNE, *émue.* — Des adieux?

PAULINE, *avec une simple curiosité.* — Vous allez repartir?

MICHEL. — Je suis chargé d'une mission de recherches en Asie-Mineure.

IRÈNE. — Et comme cela, tout de suite?

MICHEL. — Il faudrait que je me misse en route très prochainement.

PAULINE, *que son mari presse vers la sortie par le jardin d'hiver.* — Vous prendrez bien le temps de me faire une dernière visite?

MICHEL. — Certainement. (*Michel veut prendre congé d'Irène pendant que Pauline et Valanton sortent.*)

SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL

IRÈNE. — Qu'est-ce qui vous presse ? Ne pouvez-vous causer un peu de ce projet, si imprévu et si près, paraît-il, de se réaliser ? Un peu plus, vous n'en souffliez mot.

MICHEL. — J'aurais préféré n'en point parler.

IRÈNE. — Et c'est par une lettre de vous, alors, qu'il vous aurait semblé bon de nous apprendre que vous étiez parti, arrivé, et pour longtemps très loin ?

MICHEL. — Ne me grondez pas.

IRÈNE. — Pourquoi cette résolution ?

MICHEL. — Je suis déjà parti une fois, pour des motifs connus de moi seul. Avec le temps, l'éloignement, j'ai essayé de m'abuser ; puis j'ai eu le tort de revenir. Aujourd'hui, l'épreuve est faite, il faut que je m'en retourne.

IRÈNE. — Ces motifs que vous aviez et que vous avez encore, vous est-il impossible de me les faire connaître ?

MICHEL. — Non, il n'y a même que vous à qui je puisse les dire.

IRÈNE. — Ah !

MICHEL. — Interrogez-moi.

IRÈNE. — Je n'ose plus.

MICHEL. — Eh bien donc, c'est moi qui oserai. Au surplus, les longs mois que je viens de passer au cœur des choses antiques, m'auront sans doute formé dans le sens d'évoquer intimement le passé, d'être respectueusement familier avec les belles reliques de ce qui n'existera plus. Quittons le présent, et laissez-moi vous emmener dans mon souvenir, comme pour une douce et triste promenade dans un temple en ruine.

IRÈNE. — Ah ! je sens bien que vous allez encore inventer un de ces jeux, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui me faisaient toujours pleurer.

MICHEL. — A l'époque où votre mariage a été décidé, vous aviez dix-huit ans, j'en avais vingt. J'entrais à l'École normale ; vous deveniez la femme de M. Fergan. Tout cela s'imposait à moi, lourdement, comme un bloc de justice. J'ignore ce qu'une femme peut exactement être à dix-huit ans ; mais je sais qu'un garçon de vingt ans, cela n'est pas quelqu'un de bien conscient encore. Je continuai à vous voir, à vous revoir, jusqu'au jour où

je reconnus, non pas seulement que je vous aimais, mais qu'à mon insu, je n'avais jamais cessé d'amonceler en moi des forces et des forces d'amour pour vous. Quand on se découvre un passé pareil, on est renseigné sur son avenir. J'étais destiné à vous aimer toujours : et il m'était interdit de jamais vous aimer... Alors je cherchai un refuge dans le travail, puis dans l'exil. J'allai vivre trois ans vers un Orient lointain, m'efforçant de noyer la pensée, dont vous emplissiez mes yeux, dans le grand soleil, dans le vaste ciel pur de ces pays-là... Oh ! ce n'est pas parce que je me suis cru guéri que je suis revenu ; c'est parce que je n'allais pas mieux. Mais ici, il y avait du pire à éprouver...

IRÈNE, *l'interrompant.* — Je n'ai voulu vous suivre que dans le passé.

MICHEL. — D'ailleurs, je n'ai rien de plus à vous dire.

Un temps.

IRÈNE. — Il faut sans doute qu'il y ait une lacune dans l'âme des femmes ; mais, pour ma part, je ne réussis pas à comprendre comment on peut avoir le cœur de s'éloigner d'une personne que l'on aimerait. A moi, il me semble que tout me paraîtrait supportable en comparaison de l'absence. Je crois bien que le premier sentiment devrait être de ne point vouloir quitter, à aucun prix, l'être soi-disant si aimé.

MICHEL. — Et quand même ce serait une sorte de folie qui me pousserait à vous fuir ?... Que pourriez-vous voir dans ce mouvement d'instinct qui ne soit l'aveu le plus humblement passionné, le plus douloureux témoignage de ma sincérité et de ma soumission !

IRÈNE. — Vous avez pourtant reconnu que le sacrifice de rester dans mon existence serait encore le plus grand... Et vous n'y consentiriez pas ?... (*Silence de Michel.*) Même si je vous le demandais ?

MICHEL. — Je n'ai pas dit cela ! Je n'ai jamais pensé que cette question pourrait se présenter.

IRÈNE. — Moi non plus jamais jusqu'à maintenant.

MICHEL. — Et maintenant ?

IRÈNE. — Il me semble que je viens de cesser, à mon tour, d'être celle qui s'est si longtemps ignorée elle-même... Et à cette nouvelle si brusque qu'il m'allait falloir vous perdre... (*Fondant en larmes.*) j'ai senti que je m'étais habituée à vous considérer

comme un peu à moi... je ne sais comment... mais beaucoup même à moi...

MICHEL. — Je vous ai fait du mal, je suis très coupable. Pardonnez-moi !... Je n'ai pas le droit de comprendre ce que vous dites, d'oser le croire... C'est à moi seul qu'il appartient de souffrir. Je l'ai appris. Ne l'apprenez pas.

IRÈNE, *suppliante.* — Promettez-moi que vous ne vous en irez plus ?

MICHEL. — Que deviendrons-nous ?

IRÈNE. — Ah ! quoi que l'avenir nous réserve, ne m'abandonnez pas. Soyez ma providence, ma consolation !... Si vous saviez combien je suis malheureuse !... Non, ne faites pas que tout se referme devant moi, au moment où vient de s'y ouvrir la première pensée bienfaisante ! Je vous en prie, dans notre infortune, ne soyons séparés que de près. Laissez-moi vous regarder, vous écouter, vous savoir là. Et de toutes nos peines, faites-moi la joie que nous nous voyions les partager fraternellement ensemble !

MICHEL. — Vous me croyez plus fort que je ne suis.

IRÈNE. — Je vous crois fort ; et je me sens forte.

MICHEL. — Oui, vous me deviniez incapable d'aucun vœu, d'aucun espoir qui contiendrait pour vous une parcelle d'offense. Mais vous ne songez pas aux angoisses abominables, indicibles qui peuvent souiller le sentiment le plus pur...

IRÈNE. — Je ne vous comprends pas.

MICHEL. — Ici, je vois près de vous un homme dont les droits et le caprice disposent de vous !...

IRÈNE, *palpitante de honte.* — Vous n'êtes pas généreux.

MICHEL, *très douloureusement.* — Je suis jaloux ! (*Irène se cache le visage.*) Et vous comprenez bien qu'il n'y aura jamais assez d'espace entre moi... et cet autre à qui vous appartenez.

Un long temps.

IRÈNE. — Vous m'avez fait sentir toute la place que vous avez dans mon cœur... Et je sais aussi que je ne peux être à vous. Je ne dois être à personne. Aidez-moi... Restez pour me défendre : vous verrez toujours mes yeux se poser fidèlement sur les vôtres. A tout jamais, je me garde à moi. (*Elle lui tend la main qu'il baise respectueusement.*) Revenez bientôt et merci : ce soir, mon âme vient de renaître.

MICHEL. — Vous aussi, avez renouvelé ma vie. (*Michel sort par le jardin d'hiver.*)

SCÈNE VII

IRÈNE, *seule, après avoir regardé partir Michel, revient se laisser tomber sur un fauteuil dans une attitude pensive.*

SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN. *Fergan rentre par la porte de son appartement, à gauche. Il est resté en tenue de soirée, sauf pour le veston de chambre qu'il a revêtu. Il arrive sans avoir été entendu d'Irène, jusqu'à poser les mains sur le dossier du fauteuil où elle est assise.*

FERGAN. — Vous dormiez ?

IRÈNE, *sursautant.* — Vous m'avez fait peur !

FERGAN, *aimablement.* — Ce n'était pas mon intention. Je ne comptais pas vous retrouver au salon à cette heure... Il n'y a plus de feu ici. (*Il lui prend les doigts.*) Vos mains sont toutes froides...

IRÈNE, *se dégageant.* — Laissez-moi.

FERGAN. — Qu'est-ce qui vous prend ?

IRÈNE. — Je ne m'attendais pas à ne plus être seule.

FERGAN. — Vous avez vos nerfs ?

IRÈNE. — Oui.

FERGAN, *très galant.* — Cela vous va très bien. Vous n'en êtes que plus jolie encore...

IRÈNE. — Je vous en prie, laissez-moi !

FERGAN. — Êtes-vous méchante !... Mais je suis décidé à ne pas me fâcher... (*Il la prend par la taille.*)

IRÈNE, *se réfugiant vers son appartement.* — Vous marchez sur ma robe !...

FERGAN, *lui parlant à l'oreille.* — Je veux te conduire dans ta chambre...

IRÈNE. — Non !

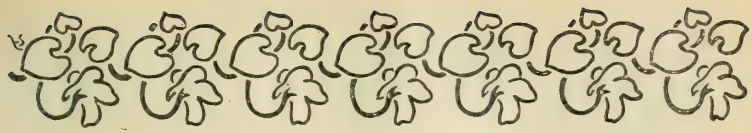
FERGAN. — Écoutez.

IRÈNE. — Adieu ! (*Elle a franchi le seuil de la porte et la referme vivement.*)

FERGAN. — Irène !... (*Il veut ouvrir. Un verrou résiste. Il crie furieusement, à travers la porte.*) Vous me payerez ça.

Paul HERVIEU.

(A suivre.)



L'ENFERMÉ [1]

(Suite.)

CXVIII

Les défiances et les haines s'oubliaient pendant ces distractions cherchées en commun. Elles s'oubliaient aussi à certaines dates d'anniversaires, quand il s'agissait de fêter les Glorieuses, le Vingt-quatre Février, ou de célébrer le funèbre Juin. Il y eut des repas pris en commun, des banquets, des agapes comme aux premiers âges chrétiens, le vin économisé pendant plusieurs jours, des toasts portés aux morts, des rappels d'hécatombes, des promesses de vengeances. Le drapeau rouge surgit parfois, au-dessus des groupes compacts, massés comme derrière une barricade, — le drapeau de révolte, trouvé, cousu à une hampe on ne sait comment, brandi par quelque poigne énergique. On le déploya aussi à des enterrements de camarades, où toute l'horreur de la condamnation et du séjour forcé apparaissait à tous. C'était donc fini, celui-là qu'on emportait ne reverrait plus les siens ni sa ville. Et combien, parmi ceux qui restaient, auraient un sort semblable. Le même vent de colère, le même instinct de violente manifestation qui jette parfois les foules derrière un corbillard au long des voies qui montent au Père-Lachaise, soulevaient alors la multitude des prisonniers, et c'était l'étoffe rouge déployée, et la *Marseillaise* violemment chantée par des bouches ardentes, que les vivants escortaient le mort, faisant trois ou quatre fois le tour du préau, impuissants, piétinant sur place, sans possibilité de sortir par les issues fortement gardées.

Il y eut des révoltes, révoltes de prison étouffées, réprimées à

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1896.

Erratum. — C'est par erreur que l'illustration de la page 600, numéro 6 de la *Lecture Illustrée* porte comme légende « Doullens »; c'est « Auray » qu'il faut lire.

huis clos, par des jours de cachot et de privation de l'ordinaire nourriture. Le directeur, qu'on pendait en effigie, mettait dans l'obscurité, au pain et à l'eau, les meneurs découverts, ceux qui avaient jeté leur nourriture, mis le feu à leurs paillasses, ceux qui étaient accusés d'avoir suscité des bagarres, engagé des rixes avec leurs gardiens. Ceux-ci non plus, n'étaient pas tous d'humeur pacifique. Quelques-uns frappaient dur et longtemps. Un détenu fut grièvement blessé d'un coup de hache. Puis, le calme revenait pendant quelque temps, jusqu'à la première bourrasque, toujours en suspens dans une atmosphère où évoluait un si grand nombre d'hommes.

Mais la tristesse, ce fut la haine des vaincus les uns pour les autres, le fossé toujours plus creux entre Barbès et Blanqui, les sectes qui se fusillaient des yeux et se méprisaient réciproquement, les bandes à part des Mastics et des Purs. La honte, ce fut quelquefois, il faut tout dire, la basse jalousie de certains, la dénonciation des méfaits, des tentatives d'évasion. Il y eut, comme dans toutes les agglomérations humaines, de mauvais levains qui firent apparaître de laides maladies morales, des vilenies commises qui révoltèrent les cœurs probes.

A l'automne de 1854, Barbès fut libéré, et son départ amena une détente dans la vie de disputes de la prison. Au moment où la question d'Orient produisit la guerre de Crimée, des lettres qu'il écrivait à l'un de ses amis furent communiquées à Napoléon III. Le sentiment qui animait Barbès apparaîtra suffisamment dans ce passage essentiel : « Si tu es affecté de chauvinisme, disait-il à son ami, parce que tu ne fais pas de vœux pour les Russes, je suis encore plus chauvin que toi, car j'ambitionne des victoires pour nos Français. Oui, qu'ils battent bien les Cosaques là-bas, et ce sera autant de gagné pour la cause de la civilisation et du monde. » La grâce, accordée sans condition, fut signée par Napoléon III, après la lecture de cette lettre. L'ordre de libération signifié à Belle-Ile le 5 octobre, Barbès refusa la faveur impériale, fut expulsé du pénitencier deux jours après, vint à Paris où il écrivit au directeur du *Moniteur officiel* une lettre, datée du 11 octobre, qui déclare repousser la mesure prise à son égard. Il terminait : « Je vais passer deux jours à Paris, afin que l'on ait le temps de me remettre en prison, et ce délai passé, vendredi soir, je cours moi-même chercher l'exil. » Il donnait son adresse : hôtel du Prince-Albert, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré ; il atten-

dait, rien ne venait, et il faisait ce qu'il avait dit, au jour indiqué, il partait pour Bruxelles : il ne devait jamais revenir en France.

C'est fort bien, nul ne songera à douter, à suspecter, et Blanqui ne dit mot, selon l'habitude qu'il eut toujours vis-à-vis des personnes, gardant ses attaques et sa virulence pour les idées et pour les faits politiques. Mais il est permis de se demander quelle aurait été l'attitude de Barbès et de ses amis, si pareille aventure, d'une grâce impériale, était advenue à Blanqui.

CXIX

Blanqui lisait, annotait ses lectures, causait, toujours calme d'apparence, mais la pensée active, sans cesse en course à travers le monde. Il ne cessait de réclamer à sa mère, à ses sœurs, aux amis restés fidèles, les aliments de sa prodigieuse faim de lecture : des livres, des brochures, des journaux, des revues, des atlas. A Belle-Ile, il absorba des bibliothèques. Ce fut là, alors qu'il devenait cinquantenaire, une prise de possession de ses moyens, une mise en équilibre de ses facultés, un plateau de pensée d'où il prenait conscience de l'ensemble des choses et de lui-même.

Il trouva, dans ce travail journalier, la sérénité philosophique, une sorte de fatalisme ironique basé sur les conditions nécessaires de l'évolution humaine. Sa conduite de l'avenir, les conversations qu'il eut depuis avec ceux qui reconstituèrent un parti de pensée et d'action autour de lui, prouvèrent qu'il s'était constitué une personnalité définitive pendant ces années de prison.

Sa sérénité, toutefois, ne fut pas la résignation. Il ne se refusa jamais à aller jusqu'au bout de ses anciens espoirs et de sa force persistante. Il vivait au Pénitencier comme s'il avait dû y finir ses jours, mais il ne renonçait pas à l'idée d'en sortir, et même, cette idée lui fut toujours présente, parallèlement menée avec ses préoccupations d'étude.

Tout en regardant et en étudiant les vastes étendues où évoluent les races et se joue le sort des peuples, les configurations de pays dessinées et raturées par la diplomatie européenne, il s'intéressait à l'immédiat, il se préoccupait du point de l'espace où il était échoué. Il put se procurer quelques livres et brochures, des descriptions de la Bretagne qui faisaient quelque mention de Belle-Ile, une carte quelconque où il put reconnaître l'aspect, la situation, l'orientation du pays. Qui sait? Il pouvait y avoir une

facilité insoupçonnée pour sortir de cet îlot qui semblait si bien gardé par cette mer. Précisément, c'est la mer qui pouvait être la grande libératrice. Il ne s'agissait que de pouvoir se confier à elle. Ses vagues se chargeraient d'emmener les fugitifs au large, au loin, loin des gardiens et des soldats, si loin que là ne serait même pas entendu le bruit du canon annonçant l'évasion. Mais comment?

Bien vite, Blanqui comprit qu'il n'y avait rien à tenter du côté du Palais. Il n'avait fait qu'entrevoir la capitale de l'île à l'arrivée, mais une enquête exacte n'était pas nécessaire pour deviner toute cette partie nord la plus surveillée, la plus remuante de mouvement militaire. C'était là que menaçaient la Citadelle, le Pénitencier, les forts, c'était là qu'erraient les curieux et qu'inspectaient les fonctionnaires.

En admettant même que cette agitation pût devenir une garantie pour une fuite, le passage entre l'île et le continent n'était pas très large, on pouvait y rencontrer les bateaux qui font des services réguliers entre Belle-Ile, Auray et Quiberon, les îles de Houat et d'Hœdik. Il faudrait toujours sortir des eaux françaises, descendre vers le sud. Mieux valait chercher tout de suite la vraie direction.

A Sauzon, au nord-ouest, à six kilomètres du Palais, la population est plus restreinte, mais la situation géographique est la même. Mêmes inconvénients à Locmaria, à l'est, en regard d'un autre couloir limité par le continent. Mieux vaut chercher vers le sud-ouest, au long de la côte de la Mer Sauvage. Et là, il n'y a vraiment que Port-Goulphar qui soit possible, qui soit un hâvre sûr où les pêcheurs de la région et les pilotes surpris au large par le mauvais temps, puissent trouver un asile en eau profonde. C'est de là, Blanqui, qu'il faut partir.

Les deux compagnons de prison entrevirent vaguement tout cela à travers l'imprimé des livres et les cartes des atlas. Mais les renseignements furent plus précis lorsque vinrent à Belle-Ile la mère de Blanqui, âgée de soixante-quatorze ans, et le fils de Blanqui, adolescent de quinze ans, avec lesquels le prisonnier put avoir de fréquentes entrevues.

CXX

Mme Blanqui parcourut l'île, s'en alla du Palais à Sauzon, à Bangor, à Locmaria, en compagnie d'un républicain du Palais,

Émile Houchoua. Elle habita le village de Kervillaouen, au sud, au pied du phare, à l'entrée du vallon de Port-Goulphar, profondément encaissé entre les pentes rocheuses, le fond envahi par une végétation aquatique d'oseraies et de glaieuls, le sol spongieux propice à la croissance d'une herbe grasse, à la pousse prodigieuse des fougères.

Là, elle put examiner l'aspect des choses, observer les êtres. Dans la basse maison même où elle habitait, maison de marin et de paysan, cabaret de village, entraient chaque jour les pêcheurs et les pilotes. A cinq ou six, ils venaient passer des heures, boire le pot de cidre ou le verre d'eau-de-vie. Rudes hommes de physionomies particulières, l'apparence abrupte, la parole lente, le regard droit. Sans doute parmi eux il s'en trouverait qui consentiraient à courir le risque d'aider à une évasion. Rien de plus facile que de s'embarquer dans l'anse rocheuse de Port-Goulphar, la nuit, à l'heure favorable d'une marée. Au large, on errerait jusqu'à la rencontre de quelque vaisseau anglais ou espagnol. Il n'y avait pas à aller très loin pour se trouver sur le grand passage des navires. Mme Blanqui eut avec l'un des pilotes un secret conciliabule.

CXXI

Au printemps de 1855, Blanqui et Cazavan se décidèrent.

Mais depuis longtemps déjà, ils vivaient dans les péripéties de l'évasion. Lentement, ils s'en rapprochaient, par des circuits insensibles. Avec des précautions infinies, ils la préparaient, ils la rendaient possible, ils lui donnaient une certitude mathématique, une fin logique.

Blanqui, presque dès son arrivée, avait pris une attitude singulière avec les gardiens. Il était peu poli (m'ont dit les anciens que j'ai retrouvés), affectait de ne pas les voir et de ne pas les entendre, leur répondait sèchement quand il lui était impossible de faire autrement, le plus souvent leur tournait le dos et lassait leurs interrogations. Au bout de quelque temps, il était bien acquis qu'il était inutile de lui adresser la parole, que c'était là un prisonnier revêche et dédaigneux, peu disposé à s'humaniser avec ses geôliers. Alors, il appliqua son système de mutisme dans toute sa rigueur. Jamais plus il ne répondit aux appels. Il ne détourna pas la tête, se força à

la complète immobilité aussitôt que les pas des gardiens se rapprochaient, que le bruit des clefs tournées et des verrous tirés retentissait à la porte. Il continuait simplement son occupation, il écrivait, ou il lisait, ou il était penché sur une carte, ou plongé dans sa rêverie. S'il était couché, il restait accoudé, son livre ouvert, ou faisait semblant de dormir. Les premiers jours, les gardiens insistèrent. Ce fut en vain. Le gardien-chef fut mandé, mais son costume aux liserés d'argent n'eut pas plus de succès que les uniformes vert sombre à liserés jaunes. Objurgations, menaces d'encellulement, rien n'y fit. Il fallut bien se résoudre à en passer par ces pratiques d'homme enfermé. Quand ces expériences, répétées tous les jours, patiemment, subtilement, se furent réparties sur des semaines et des mois, personne n'y apporta plus d'attention. Le gardien entr'ouvrait la porte, appelait : Blanqui ! constatait la présence de son gibier de prison, et se retirait, sans même faire un pas dans la pièce. De même chez Cazavan, devenu, lui aussi, muet et maniaque comme son compagnon.

Le procédé, peu à peu, insensiblement, s'accentua. Cazavan prit l'habitude de tourner le dos à la porte, de rester courbé au-dessus de sa table encombrée de papiers. Blanqui, couché, gardait sur la tête l'immense chapeau de paille de ses promenades, qui projetait une ombre épaisse sur ses yeux, sur son visage, laissant à peine voir la courte barbe rousse et grise. Pendant les veillées qu'ils prolongeaient tard, tous deux s'ingéniaient à prendre des attitudes de mannequins, le col raidi, les membres las, aplatis, jetés au hasard. Le gardien put s'approcher, surpris, une première fois, croyant à une syncope, et puis il se contenta bientôt du coup d'œil d'habitude de tous les soirs dans la pièce faiblement éclairée, et que n'éclairait guère davantage la lueur de la lanterne.

Le drame de l'évasion allait pouvoir se jouer.

CXXII

Ce fut bien, en effet, un drame émouvant, une succession de scènes rapides où la volonté de l'homme se heurte au destin.

Hâtivement, au moment de la dernière promenade de la journée, les deux prisonniers fabriquent leurs sosies, les mannequins qui prendront leurs places, et qui ne répondront pas plus

qu'eux, à l'appel ! Ils modèlent leurs traversins, bourrent de linge les vêtements auxquels ils donnent les formes et les postures d'habitude de leur corps, ils installent ce faux Blanqui et ce faux Cazavan, ils emportent quelques mètres de corde dissimulée depuis des mois, et ils sortent, mêlés aux groupes, marchant de leur pas ordinaire, faisant leur parcours de chaque soir. Ils sortent, mais ils ne rentrent pas. Ils choisissent leur minute, profitent d'une confusion et d'une inattention, se réfugient dans le jardin, se blottissent sous les rames de pois. Ils resteront là, sous la pluie qui vient de commencer et qui semble s'installer persistante, ils resteront jusqu'au soir, jusqu'à la nuit, alors que les formes peuvent bouger dans l'ombre sans être aperçues.

La rentrée se fit. Un par un, deux par deux, par groupes, les uns à pas pressés, les autres s'attardant, surveillés par les gardiens, les détenus rentrent comme les moutons autour desquels s'empressent les chiens. C'est fini. Les dernières portes se ferment. Le silence des maisons closes, la tristesse de la discipline, règnent sur le Pénitencier. Les rondes passent, on marche dans les couloirs, on ouvre les portes, on fait l'appel. Blanqui ! Cazavan ! Ils sont là tous les deux, Blanqui dans son lit, enfoui sous les draps, absorbé dans la lecture, son chapeau de paille sur la tête, Cazavan, le dos tourné, qui écrit à sa table. On referme la porte.

CXXIII

Rien de particulier ne s'est produit. Aucun va-et-vient. Pas de lanternes qui courent en zig-zags. La nuit s'annonce brumeuse, obscurcie de pluie. Il faut éviter la dernière ronde, quitter les rames de pois. Il y a un puits mitoyen, enclavé dans la muraille, entre le potager et le préau. C'est dans ce puits, de quatre mètres de diamètre, que les deux hommes descendent, s'aidant de la corde, s'arc-boutant contre les pierres. C'est là qu'ils restent, les jambes dans l'eau, jusqu'à l'heure où ils ont entendu les pas de la ronde de nuit qui s'éloigne. Ils sortent par le préau, trempés d'eau, perclus de froid. Il leur reste encore à traverser des jardins, à franchir deux petits murs, à éviter deux postes-lunettes. Ils jettent leurs capotes sur les crêtes des murs hérissées de verres cassés, et ils passent. Ils sont maintenant arrivés à la fortification principale. Encore un mur. Ils ne connaissent pas l'existence d'un escalier, ou bien ils ne voient pas les degrés dans le noir, car ils

accrochent leur corde au sommet du mur, et ils descendent. Ils longent la citadelle, passent sous les canons des talus, franchissent un premier fossé, puis un second, et les voilà dehors, passant contre la ville, et bientôt en pleine campagne.

CXXIV

Le vent de suroit est doux. La brume se résout définitivement en pluie fine et pénétrante. Mais il n'y a pas à s'égarer. La route commence là où finit le port, s'en va tout droit au sud. Elle part du Palais, aboutit au phare, traverse l'île dans sa largeur. La dernière usine à sardines dépassée, il y a encore, au bord du fossé, quelques maisons isolées, la porte et les fenêtres ouvertes sur les champs, tournant le dos au grand chemin. Il faut aller jusqu'à Cosquet pour traverser un village, — un village de dix maisons, — avec un moulin à l'écart. Pendant une marche qui dure plus d'une heure, c'est la solitude complète. Non seulement une solitude d'êtres, mais le décor même de la solitude. Au début, on aperçoit, à un horizon rapproché, une allée de pins poussés très haut, de troncs dégarnis, le feuillage taillé en parasol. A la fin de la course, le clocher de Bangor monte derrière les replis de terrain et l'on prévoit dans l'obscurité l'agglomération des maisons du bourg. Le sommet du phare paraît et disparaît à chaque détour, jetant à l'espace la lueur de sa lampe. Mais, pendant un moment, aucun de ces points de repère n'entre dans le champ de la vision. C'est la plaine, toute rase, toute ronde, c'est la lande sans une maison, sans un arbre. Ce fut aussi une nuit de mystère et de silence. Silence de pas et silence de voix. Un de ces calmes de campagne tels qu'on entend distinctement, à travers la vapeur de la pluie, l'heure qui sonne aux horloges dans des maisons éloignées aux fenêtres ouvertes, et qu'on n'est troublé et tressaillant que par le cri doux d'un oiseau de nuit qui appelle.

CXXV

Ils trouvent l'homme qui les attendait, ils entendent déjà la mer toute proche qui va les emporter avec elle, ils se croient libres. Ils payent le pilote auquel ils devront cette liberté. Ils ont été réconfortés, dans l'état de froid et de fatigue où ils se trouvent, par l'abord cordial, le visage qui leur apparut beau et

grave, de ce jeune homme. Oui, le guide a été bien choisi. Dans la petite salle basse où ils ont été conduits, ils comptent la somme convenue à leur libérateur. Il leur reste quelque or, des bijoux, ils pourront payer leur passage à bord du navire qui les recueillera, et vivre quelque temps sur la terre inconnue où ils

Belle-Ile : le Palais, le Port et la Citadelle.

aborderont. Mais il faut attendre la marée, et se rapprocher de la mer. L'homme s'en va tout préparer. Qu'ils s'en aillent, eux, à Radenec, par le village de Quérel, au-dessus de Port-Goulphar. Qu'ils entrent dans la première maison, qu'ils demandent Jean-le-Boiteux. Chez cet homme, ils espèreront l'heure du départ.

Il y a alors une allée et venue incertaine, des pas confus, Blanqui cherchant, interrogeant, un Jean-Marie, qui donne l'adresse de Jean-le-Boiteux, une maison de Radenec où entrent les fugitifs, et qui n'est pas la maison de Jean-le-Boiteux, mais de Thomas-le-Boiteux, un surgissement de laboureurs sordides, infirmes, parlant à peine quelques mots de français, et qui clopinent et grognent autour de leurs masures. Enfin, ils sont bien

à Radenec, le pilote va venir, ils n'ont qu'à attendre dans cette ferme qui leur est ouverte. Entre deux meules, c'est une maison basse, toute neuve, avec cette date au-dessus de la porte : 1848. En face, l'écurie couverte en chaume. C'est dans le grenier de cette écurie que montent Blanqui et Cazavan, par l'échelle, par la trappe. A genoux sur la paille, ils épient par la lucarne.

CXXVI

Ils sont là encore, au matin, quand la première lueur court à ras du sol. Quelle fin de nuit! quelle aube! La mer est venue, s'est retirée, on entend moins l'appel de sa voix. Personne n'a marché dans le chemin, ne s'est approché de la maison, qui semble morte, désertée par les habitants.

Tout à l'heure, ce sera le jour. Que faire? aller au port, chercher la barque? par quel sentier, dans quelle anfractuosité de rochers?

Six heures... la perception du tintement de l'angelus au clocher de Bangor... Du bruit au loin, un pas qui se rapproche, mais non le pas prudent et balancé de l'homme de mer, un pas qui bientôt se multiplie, toute une troupe de marche régulière, qui vient avec une rumeur confuse. Les voici, les gardiens verts, le gardien-chef Laculle, galonné d'argent, la brigade de gendarmerie du Palais. Ils viennent tout droit à l'écurie, ils cernent la maison, ils montent.

C'est la fin de l'aventure. Les fugitifs sont pris dans la paille, empoignés par des poignes solides, avec des rires de jovialité. On les pousse par la trappe, on les jette, sans leur laisser toucher l'échelle, sur le fumier de l'écurie, on bafoue ceux qui ont été si patients et si forts, mais qui n'ont pas pu mener jusqu'au bout leur entreprise, on se moque de ceux qui n'ont su s'évader qu'à moitié.

De toutes les manières, la vilenie a fait son œuvre. Les gens qui sont venus au Pénitencier annoncer l'évasion ont touché cent francs de prime, cinquante francs par tête d'évadé. Au même moment, une dénonciation sournoise se produisait à l'intérieur de la prison. Quelque indice avait suscité l'attention. Le gardien en chef passe, procède à un contre-appel. Pourtant, personne ne manque. Blanqui et Cazavan sont toujours présents, ont prolongé leur veillée. Mais un détenu a vu plus clair que les geôliers, un

vieux à barbe blanche, un combattant de 1830. Il hausse les épaules : « C'est des bonshommes, dit-il, vous ne voyez donc pas que c'est des bonshommes ! »

A présent, on les tient, et solidement, et pour longtemps. Menés dans une maison de Radenec, chez Jean-Marie Portugal, ils sont déshabillés, on cherche dans leurs vêtements, sur leurs corps, des armes et de l'argent. Des armes, ils n'en ont pas. Mais de l'argent, ils en ont, trois mille francs, de l'or, des bijoux. Cazavan porte un sac de cuir attaché par un fil solide passé dans la peau. Blanqui a cousu une ceinture dans sa chemise de flanelle. C'est le désastre complet. A l'avenir, personne ne pourra plus communiquer avec les prisonniers. Les deux compagnons seront séparés. Les mannequins ne tromperont plus personne. Allons ! en route pour la dure cellule ! Les deux hommes sont restés stoïques, la tête haute sous les quolibets. Ils refusent maintenant de marcher. Blanqui a froid, est envahi de frissons de fièvre. On ne peut, pendant plus d'une heure, les traîner, les pousser. Une charrette est réquisitionnée, et c'est dans cette charrette qu'ils reviennent, excitant la curiosité des paysans, qui s'arrêtent de travailler, se lèvent du champ sur lequel ils peinent, quelques-uns criant des exclamations de joie. Les cultivateurs boiteux sont rentrés dans leurs antres, et le pilote, lui aussi, est chez lui, à compter son or.

CXXVII

C'est lui, c'est ce misérable homme qui a livré ceux qui s'étaient confiés à lui. C'est lui qui est allé à la prison avec les gens de Radenec, et qui a touché le prix de la trahison après avoir empoché l'argent des fugitifs. Le pêcheur au visage loyal avait été mal regardé, son âme obscure n'avait pas été aperçue à travers ses yeux. A quelques années de distance, en livrant Blanqui et Cazavan, il a recommencé l'abominable action de celui qui livra la duchesse de Berry. Il est un de ceux dont l'Histoire vomit le nom. Ce nom, je l'ai là, écrit dans mes notes, je pourrais le laisser tomber de ma plume, le donner tout vif à imprimer, faire peut-être qu'il se perpétue en châtiment de l'acte abominable. Mais sans doute un tel écriteau d'infamie punirait-il aujourd'hui des innocents. Le coupable est mort, il a laissé des descendants, des enfants, des petits-enfants, qui savent la honte, qui ont connu la réprobation des bouches fermées, des regards détournés, des

mains fuyantes. A quoi bon condamner et frapper à nouveau des irresponsables ? Ce nom, Blanqui avait le droit de le prononcer, il ne l'a pas fait, il a gardé devant la trahison le silence du mépris, il a laissé dédaigneusement le traître dans son obscurité. Il n'y a qu'à enregistrer un tel arrêt, et qu'à passer devant une telle mémoire. Qu'elle soit perdue, dissoute, à jamais ensevelie, anonyme, dans la boue et la poussière d'autrefois.

CXXVIII

D'ailleurs, l'individu a connu l'inimitié et la répulsion. Au cours de l'enquête que j'ai dû mener pendant la préparation de ce livre, et pour laquelle j'ai suivi les chemins, vu les endroits, recueilli les noms, écouté les débats sur les incidents, j'ai appris, en dehors de toutes les prudences de langage lorsqu'il s'agissait des faits, que l'acte criminel blessait les esprits, révoltait les consciences. Le souvenir de Blanqui et de l'évasion manquée de 1855 est encore vivant à Belle-Ile. Les gens font allusion à ces événements d'il y a un tiers de siècle avec des airs de mystère. Les interrogations éveillent la méfiance dans les yeux et font hésiter les paroles. C'est avec des réticences, des regards circulaires et des chuchottements que certains consentent à parler de la route prise par les fugitifs depuis la prison du Palais jusqu'au Petit-Cosquet, jusqu'à Kérel, de l'écurie de Radenec où ils ont couché, où ils ont été arrêtés au matin. C'est avec répulsion qu'il est parlé de la trahison du pilote qui avait promis aux évadés de les embarquer au Port-Goulphar.

Elle est debout contre la route, la maison bâtie avec l'or du prisonnier fuyant sa geôle. Dans le pays, c'est le Château-Blanqui. Un mystère l'enveloppe. Deux fois, le feu, mystérieusement allumé, l'a léché, a brûlé ses fenêtres, ses poutres et sa toiture. Quelques-uns de ces hommes de mer au parler grave, quelques-unes de ces douces filles à la voix chantante, qui hésitent à parler des événements anciens et à prononcer les noms méprisés, ne sont pas loin de croire qu'il « y revient », dans ce Château-Blanqui solitaire dressé de biais entre deux chemins, à l'entrée de la lande.

CXXIX

Les prisonniers payèrent de vingt-neuf jours de cellule leur tentative d'évasion. Vingt-neuf jours, le maximum, passés au

Château-Fouquet, mais non plus dans les chambres du premier étage. C'est dans l'affreux sous-sol à gauche de l'entrée, dans la cour. Par la pente pavée, en contre-bas du sol, qui aboutit à une porte verte aux clous énormes, aux ferrures rouillées, on pénètre dans le couloir sombre où s'ouvrent les portes numérotées des

Belle-Ile : Rochers de la pointe des Poulains.

cellules, affreux in-pace voûtés, au sol de pierre mêlée de gravier.

C'est l'abominable cachot classique, meublé du baquet, du lit de camp, — une planche en pente pour s'étendre, une autre planche au chevet pour reposer la tête, — et d'une autre planche encore, fixée au mur pour poser le pain, le mettre à l'abri des rats. L'homme jeté là est sous terre, dans la nuit. Impossible de travailler, de lire. Il ne vient qu'une lueur, vite absorbée, avalée goulument par les ténèbres, du soupirail quadrillé qui s'ouvre à ras du sol. Par là, en se haussant sur le lit de camp, on peut apercevoir un coin de ciel, un bout de feuillage remuant. On retombe vite, fatigué, à la cave noire, à l'obscurité inquié-

tante. La maison seigneuriale a ses dessous, pis que des étables à porcs, que dissimulent sa façade à moulures et ses bouquets d'ormeaux. Le prisonnier enfermé en un tel réduit, condamné à l'inactivité, ramené à l'air quelques instants tous les jours, replongé dans le noir, dans le mouillé, dans le puant, est bientôt en proie à l'anémie, à l'obsession mentale. Il lui faut une singulière force de résistance pour échapper à toutes les maladies ennemies qui le guettent dans l'ombre glacée, il lui faut le plus énergique vouloir pour empêcher son cerveau de sombrer dans l'atonie.

CXXX

Blanqui était de ceux qui résistent. Il était déjà venu, deux ans auparavant, dans cette cellule en sous-sol du Château-Fouquet. On avait puni, sur lui et sur d'autres, la tentative d'évasion de vingt-quatre détenus qui essayèrent de s'enfuir par les fossés de la citadelle et qui furent dénoncés, eux aussi, par un de leurs camarades, loup de l'insurrection devenu mouton de la police. Blanqui avait connu aussi le séjour dans les cellules du Pénitencier, moins dures, plus claires, mais très obsédantes, elles aussi, par leurs murs nus et blancs, leur lucarne, leur porte rébarbative, leur espace restreint de deux mètres cinquante sur trois mètres. Il était sorti de tout cela affaibli, blanc de visage, les mains transparentes, mais indemne, en somme, et le cerveau jamais troublé, la pensée toujours vigilante. Il avait su prendre son parti du régime de la prison, faire les parts nécessaires, accepter les contingences, garder l'essentiel qui était la vie intérieure. Il sortit donc encore de sa station un peu prolongée au Château-Fouquet, en son ordinaire état cérébral, mais avec une fluxion de poitrine, dont il guérit.

CXXXI

Des occupations qui semblèrent puériles à beaucoup furent appelées en aide par sa prévoyante volonté. On le considéra comme fantasque et maniaque pour l'attention qu'il apportait à sa nourriture, pour ses goûts et ses répugnances vite taxés de parti-pris. Blanqui, sans cesse, fut préoccupé de l'hygiène de la prison. Pour sauver son esprit, il soigna son corps. Il mangeait rarement de la viande, buvait rarement du vin, s'en tenait

au sec ordinaire de l'établissement, au poisson bouilli et salé, aux légumes, aux lentilles, aux haricots. Il excitait la stupéfaction de ses gardiens par son habitude permanente de repousser toute sauce, de retirer ses aliments de tous les jus, de tous les brouets noirâtres qu'on lui servait. Il séparait soigneusement les morceaux solides de leurs condiments liquides, les râclait, les séchait, avant de les absorber. Les haricots, il les lavait un par un, les épluchait. Les lentilles furent son mets de prédilection. C'est en elles qu'il croyait trouver le plus de phosphore, la précieuse substance nécessaire au fonctionnement de son cerveau. Il était toujours friand, comme aux jours de sa jeunesse, de fruits et de laitage. Pour le laitage, il pouvait encore contenter ses désirs. Pour les fruits, les bonnes fortunes étaient plus rares. A Belle-Ile pourtant, des figues mûrissent à l'abri du vent derrière les murs des jardins, mais ces jardins sont d'intimes paradis fermés et une fois de plus se vérifiait ce fait que la campagne se refuse à l'étranger. Il restait donc au prisonnier les envois de sa mère, de ses sœurs, sans cesse préoccupées de lui. Il lui restait aussi ses fraisiers qu'il fumait lui-même de ses excréments jetés par les fenêtres. Tout cela, décidément, faisait de lui un personnage bien singulier. Mais ce qui le classa définitivement comme un être incompréhensible, ce qui fut considéré comme une aberration mentale, c'est qu'il lui arriva d'être vu goûtant ses excréments, par curiosité médicale, par quelque inquiétude de santé, ou par cette méfiance qui était en lui et qui grandissait, dans ce milieu où il savait l'hostilité, où il escomptait des menaces, où il supposait des embuscades et des tentatives d'empoisonnement.

CXXXII

En sortant de l'in-pace du Château-Fouquet, Blanqui avait repris l'existence cloîtrée dans le quartier réservé, mais sous une surveillance plus étroite, toutes les portes de communication fermées, les promenades suivies par des regards plus épieurs. Il n'y avait plus qu'à subir sa peine et qu'à compter sur l'imprévu.

Ce fut alors qu'il acheva d'acquérir la philosophie de la vie de prison. Il aperçut avec certitude que son sort était ainsi fixé, qu'il lui fallait tout installer là, le réel et l'imaginaire, que c'était de cette manière que s'accomplirait sur place, dans la monotonie des mêmes heures, sa course à travers le monde. On peut

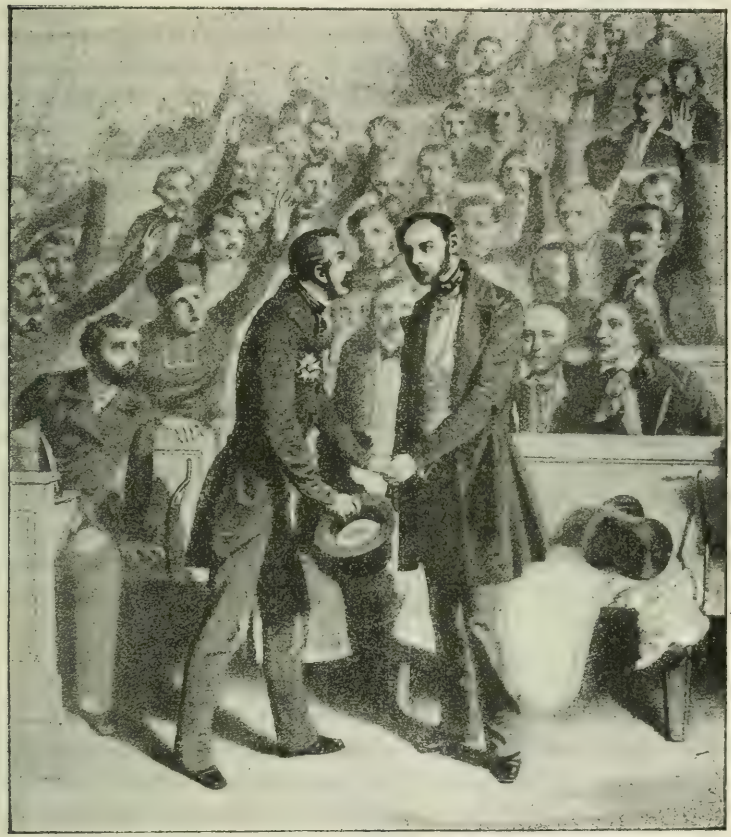
affirmer que cette course fut aussi complète que les courses qui apparaissent parmi les plus actives et les plus sillonnantes de l'espace. Peut-être même fut-elle ressentie davantage, puisqu'elle fut davantage réfléchie, et que l'homme eût tout le loisir de s'écouter penser et de se regarder ne pas vivre.

La période de 1848 qu'il venait de traverser était faite pour le renseigner durement sur la liberté de l'homme et la possibilité de l'action. Alors, il n'était pas enfermé dans une cellule, il pouvait aller et venir, marcher par les rues, voir des gens, publier ses idées, concerter des plans. Oui, il pouvait tout cela, et tout cela pouvait aboutir au néant, à l'inaction, et même, pis encore, pouvait aboutir à l'opposé du résultat cherché. Il partait dans une direction voulue, vers un but désiré, et il arrivait ailleurs, il se trouvait avoir tourné le dos au but de sa marche.

Napoléon, candidat. (D'après son placard électoral.)

Pendant quelques mois, il s'était trouvé maître de ses desseins et de ses pas sur le pavé de Paris, brusquement mis en présence d'une mêlée de forces dans laquelle il fallait déterminer un courant. Il avait essayé, avait coordonné quelques éléments, tenté de déblayer, au milieu de la confusion, un espace où le torrent social se serait creusé un lit régulier. Immédiatement, le brutal incident, le fait, avait surgi, Taschereau réduisait l'agitateur à peu près à l'impuissance en le séparant du gros de l'armée révolutionnaire, Blanqui n'avait plus guère été vraiment que le chef des blanquistes, d'un groupe, d'une secte. Il avait réussi, pourtant, à se maintenir, et même, par un vigoureux sursaut, à reprendre

l'offensive le 17 avril, le 15 mai. Mais un tel effort était épuisant, et la défaite, dans de telles conditions, n'était pas de celles qui peuvent se compenser immédiatement par une victoire. Il fallut



Louis-Napoléon serrant la main de Cavaignac après sa proclamation.

se cacher, puis se rendre, entrer à Vincennes, et de là entendre se livrer la suprême bataille, avoir la sensation de l'impuissance individuelle et de la fin de l'action populaire.

Et c'est seulement aujourd'hui, à Belle-Ile, enfermé pour jusqu'à la fin de ses jours peut-être, que Blanqui prend une sensation plus nette de sa vie.

Cette vie, pour être intense, n'a pas à se manifester par les éclats et par la mise en scène de la passion.

Un puissant subterfuge apparaît. L'action accomplie, l'action tentée, l'action voulue, deviennent les points de départ d'une création de la pensée.

Le souvenir et l'imagination se combinent, déterminent la profondeur de la vie intérieure.

Les drames de l'esprit se multiplient, occupent tous les points de l'espace et toutes les dates du temps.

L'homme vit et revit sans cesse sa vie individuelle : sa femme est disparue, mais son amour est persistant, son être est toujours possédé par le sentiment.

Il vit aussi la vie multiple de l'humanité. La Géographie, l'Histoire, ne sont pas pour lui des sciences mortes, d'arides exercices de mémoire. A travers les mots, par la prolongation de la réflexion, il anime les cartes, les pages, il s'incarne dans les vivants passés et présents, il s'identifie à leur manière d'exister. Il aperçoit qu'il n'est pas d'efforts inutiles, que le tracé parallèle de la pensée et de l'action n'est pas interrompu. S'il songe alors à cette tumultueuse année Mil huit cent quarante-huit qu'il a traversée si rapidement, il découvre que malgré les avortements et la défaite, c'est un sûr point de repère dans l'histoire du monde, que tout a été mis en question, qu'une bataille ainsi livrée ne pouvait être que perdue sur l'instant, mais qu'elle était à jamais gagnée devant l'avenir.

CXXXIII

C'est le 1er décembre 1857, après sept ans de séjour, presque trois années passées depuis la tentative d'évasion, que Blanqui est extrait de Belle-Ile pour être transporté en Corse. Il traverse la France, de l'ouest au midi, mais il ne connaît d'elle que des voies de chemin de fer et quelque rubans de route. Avec le prisonnier, on transporte la prison. C'est elle qui se change en wagon cellulaire, en voiture cellulaire, comme les gardiens sont transformés en gendarmes. La seule nouveauté est le changement d'atmosphère, l'épanouissement passager de l'être retiré tout à coup de la brume de l'océan, mis en contact avec la douceur de l'hiver méridional.

A Corte, qui devient le lieu de séjour de Blanqui, cette douceur retrouvée disparaît pour faire place à l'horreur d'un supplice : le

supplice de l'eau. La prison est au rez-de-chaussée et au sous-sol du « Palazzo di Corte », qui est aussi la Maison Paoli, école et musée en même temps que prison. Le prisonnier que l'on jette là peut croire habiter quelque grotte marine, ou quelque égout. L'eau ruisselle des murs, suinte des plafonds, des planchers. La moisissure qui ronge les murailles gagne l'homme jeté dans les caveaux glacés. Un tuyau de cuir qui a pour fonction d'aérer ces profondeurs malsaines ne sert qu'à contaminer les étages supérieurs : c'est lui qui apporte d'en bas l'atmosphère putride et les germes dangereux, et c'est cette atmosphère respirée par les enfermés de la prison qui rend malades les enfants de l'école. Par une rencontre singulière, avant Blanqui le révolté, Blanqui le conservateur était venu. Non pas en prisonnier, mais en visiteur. En 1840, Adolphe Blanqui, l'économiste, au cours de l'une de ces enquêtes comme les parlements en ordonnent de temps à autre pour se donner l'illusion de l'action, dénonçait la prison de Corte comme un « outrage à l'humanité. » En 1857, l'humanité était encore outragée dans la personne du propre frère de l'enquêteur, et elle le fut pendant un an et quatre mois, jusqu'à l'expiration de la peine de dix ans de détention prononcée par la Haute-Cour de Bourges.

Seulement le 2 avril 1859, Blanqui fut libre. Mais libre avec cette restriction qu'il cesserait d'être un prisonnier pour devenir un déporté. On le retira de sa prison inondée de Corte et on l'envoya se sécher en Afrique.

CXXXIV

C'est là, à Mascara, province d'Oran, sur le versant sud de l'Atlas, qu'après quatre mois et demi, le 16 août 1859, il fut libéré définitivement par la loi d'amnistie générale. Il put rentrer en France et à Paris, où il ne s'était pas trouvé, libre, depuis le printemps de 1848.

Il y trouva sa famille réduite. Son frère, avec lequel était rompue depuis des années l'affection ancienne, était mort en 1854. Sa mère, qu'il vit à Belle-Ile, était morte en 1858, pendant qu'il était à Corte, morte stoïquement, énergiquement, comme elle avait vécu, et trouvant qu'elle avait assez vécu. Il eut ses sœurs, les toujours dévouées, son frère Jérôme, menuisier, bon et intelligent, malheureusement affligé de surdité, à jamais enfoui dans

le silence. Il n'eut pas son fils : il le trouva, à l'âge d'homme, vingt-quatre ans, élevé contre lui par la famille Serre, fermé à son influence, pis encore, indifférent, incompréhensif, lui ressemblant physiquement, ressuscitant devant lui sa jeunesse, mais le dedans vide, rien de cette flamme ardente sous le dehors calme et volontaire, aucune étincelle à trouver, à ranimer. Leurs entrevues furent celles des étrangers qui n'ont rien à se dire, qui cherchent un sujet de conversation, qui se séparent avec des paroles molles, des formules vagues. Eusèbe Blanqui avait hérité de sa mère, se trouvait indépendant, enclin à végéter la vie dans quelque maison campagnarde. Toute sa manifestation filiale fut d'offrir à son père de venir vivre avec lui de la vie grasse et morne du petit propriétaire, et il était un écho des rancunes familiales lorsqu'il lui proposait ainsi, en échange de la sécurité, de renoncer à la politique. Blanqui ! renoncer à la politique ! C'était l'idée fantastique, folle, qui ne devait venir à personne, et qui vint au fils. Le père ne songea même pas à répondre. Renoncer ! Tout, le cachot, la déportation, le bagne, plutôt que cet abandon de son individu, cette mise à mort de son esprit. Sans même que l'idée de choix, de préférence lui vint, il garda, sans exhaler la tristesse qui fut certainement en lui, sa pauvreté et sa liberté.

Il eut une autre cause de tristesse, et celle-là, il ne la cacha pas. Tous ses papiers, ses écrits achevés, ses notes, ce qu'il avait élaboré en prison, confié aux siens, lors de leurs visites, avait été brûlé par son frère Jérôme, sur l'ordre et sous les yeux de sa mère, dans sa chambre de mort. Était-ce crainte de visite de police, inquiétude maternelle, ou un dernier acte d'autorité vis-à-vis de ses enfants. Elle avait sans cesse été l'autoritaire auprès du père faible, la violente et l'inflexible, d'une personnalité indomptable, maîtresse chez elle, combattant sans cesse les résistances, souveraine de ses enfants, et n'hésitant pas, comme les souverains, à diviser pour régner. Auguste Blanqui eut en lui la même force indomptable, et chose singulière, il ne l'eut que dans le domaine intellectuel, dans la politique à laquelle il s'était livré. Vis-à-vis de l'existence, il eut la même résignation que son père, mais sans plainte, sans protestation. Vis-à-vis des siens, il eut la douceur complète, la parfaite affection. Sa brouille avec son frère Antoine n'est pas ici contradictoire, car la politique y reparaît, la guerre sociale s'y affirme. Lorsqu'il apprit, revenant d'Afrique, la destruction de ses manuscrits, qu'il fit venir son

frère, il eut quelques vifs reproches, à peine devinés par le pauvre sourd, il passa la fin de la journée, sous les yeux de ses sœurs consternées, à se promener de long en large, le front dans les mains, répétant sans cesse d'une voix de reproche pour sa mère qu'il pleurait, qui l'avait aimé, qu'il aimait : « Mes papiers ! mes papiers sont détruits. » Puis, sa volonté intervint, ses plaintes cessèrent.

Armand Marrast.

Blanqui connut le Paris de l'Empire, toutes les anciennes ardeurs éteintes, ou assoupies, une ville en transformation, une population paraissant heureuse de sa promenade du dimanche, s'amusant, comme à une pièce de cirque, des régiments qui passent, des prisonniers autrichiens qui défilent, au retour de la guerre d'Italie, prenant peu à peu le goût du plaisir du soir, des bals, des terrasses de café, des concerts, de toutes les veillées éclairées et bruyantes, où le corps et l'esprit se fatiguent pour le lendemain, finissent par vivre une vie alternée de torpeur et de soubresauts.

Insensiblement, la force de réagir, l'habitude de penser, se perdent dans cette habitude de silence réveillée seulement par des éclats de fête.

La caractéristique de ces années d'Empire, ce fut vraiment, malgré les apparats et les décors illusoires, l'absence de vie

sociale. La vie ne peut exister que si des éléments contraires se font jour, se confrontent, s'opposent, se corrigent.

L'inertie n'est pas l'équilibre. En ces années, les éléments de vie, dispersés, étaient réduits à l'impuissance. Les rares journaux qui n'appartenaient pas au régime nouveau chuchottaient à peine leur opposition. Blanqui, dès ses premiers pas sur le pavé de la ville, se sentit enveloppé d'une atmosphère peu rassurante, qui lui conseillait l'isolement et la prudence. Tous ceux qu'il rencontra, des anciens compagnons du Mont-Saint-Michel, de Belle-Ile, étaient comme lui des suspects surveillés par la police, menant à peu près la vie des libérés restés en surveillance, ne sachant pas si tout-à-l'heure, pour quelque parole imprudente, quelque fausse démarche, ils n'allaient pas être incriminés, arrêtés et condamnés par des juges décidés à tout pour gagner leurs appointements.

Que l'on ajoute à cela, pour Blanqui, cette inquiétude particulière au prisonnier qui se retrouve au dehors, inquiétude déjà marquée chez lui, chez Barbès, à leur libération de 1848, et qui apparaît encore cette fois. La vie réglée n'existe plus, avec les ouvertures de porte à heures fixes, les apparitions de gardiens, les instants rigoureusement désignés aux repas, au travail, à la marche et à la respiration du préau, au sommeil. La sensation ne s'épuise pas vite, et Michelet, rencontrant alors Blanqui et le félicitant d'être libre, de respirer enfin au grand air, entendit le curieux aveu qui lui fut fait par l'éternel prisonnier, de sa gêne, de son inquiétude. Il étendait les bras, était étonné de ne pas toucher des murs. Sa volonté, si virile qu'elle fut, avait subi une empreinte, et l'historien surpris écoutait l'homme d'action qu'il croyait ivre de sa liberté reconquise, lui avouer qu'il lui manquait quelque chose, qu'il se sentait plus rassuré, plus maître de lui en prison.

CXXXV

S'il y avait, à cette date de 1860, une déperdition, un évanouissement de forces anciennes, une impossibilité de refaire un parti avec les débris des foules de Juillet 1830, de Février et de Juin 1848, il y avait, en revanche, un commencement de renouvellement du parti de la Révolution, un travail de reconstitution qui fut bientôt visible à la vue pénétrante de Blanqui L'humanité, en

somme, ne chôme pas. On peut croire toutes les énergies abattues, tous les ferments suppimés, par la terrible moisson des répressions violentes. Le sol semble à jamais infertile. Les plantes vivaces sont brûlées, les germes détruits par le feu et le sang. Mais voilà qu'au bout de quelque temps, de cette terre ravagée, de ces sillons défoncés, une nouvelle germination se lève, recommence malgré tout, contre tout, son travail d'envahissement.

Ce cheminement dans l'obscur existait. Quelques années encore, et tout ce qui était caché viendrait à la lumière, toutes ces attentes, toutes ces préparations aboutiraient à de l'action, tous ces désirs épars se souderaient en un effort commun. Peut-être pour une nouvelle défaite, mais quelle défaite de ce genre ne contient une part de victoire? Et puis, la vie ne raisonne pas, et les nouveaux venus voulaient vivre, consumer leur ardeur. Ce n'était pas en arrière que ceux-là regardaient, mais en avant, et il y avait en eux, plus que le regret de la défaite, l'espérance d'une bataille qui pouvait être une victoire.

Dans le passé, toutefois, ils ne se refusaient pas à trouver une attache, une tradition, et la réapparition de Blanqui leur fit naître une occasion toute naturelle de rétablir le courant révolutionnaire, dont le tracé allait se perdant depuis douze années. A côté de l'opposition libérale qui réunissait tous les opposants à l'Empire, depuis les légitimistes, les orléanistes, jusqu'aux républicains constitutionnels et même jusqu'aux républicains plus radicalement réformistes, il existait donc un petit groupe qui allait de jour en jour gagner des adhérents et qui voulait un changement social par le changement politique.

Les hommes de ce groupe, tout naturellement, allèrent à Blanqui. Les uns le prirent comme chef, les autres comme conseil. Et c'est ainsi que le parti blanquiste se trouva reconstitué, avec ceux que l'on appela fort justement des blanquistes du premier et du second degré. Sur tous l'influence de Blanqui fut réelle. Elle aurait été plus grande encore s'il s'était davantage livré aux bonnes volontés qui venaient à lui, si son caractère, naturellement clos, ne s'était pas encore verrouillé davantage sous les assauts de haine qu'il avait subis. Sa défiance, toutefois, eut des détentes. Il manifesta l'étendue de son savoir, l'acuité de son esprit, à ceux qui l'approchèrent. Ceux-là ne croyaient pas au document Taschereau, et se trouvaient ravis de ne pas trouver en cet homme d'hier une Belle au bois dormant de la politique,

ayant dormi en prison, ignorant tout de l'évolution continuée, des hommes et des événements. Cette jeunesse, d'étudiants, d'écrivains, de bourgeois, d'ouvriers, trouva bientôt, pour désigner celui qui revenait ainsi parmi elle, le nom qui prit un sens à la fois respectueux et familier, et Blanqui devint le Vieux.

Prison de Sainte-Pélagie : le chemin de ronde.

CXXXVI

Il ne tint pas longtemps ses assises, chez sa sœur aînée, chez quelque ami, dans la demi-liberté des démarches et des conversations surveillées. Que Blanqui eut ou non connaissance des projets rêvés et mis en train par les nouveaux hommes d'action du parti républicain, il n'était pas difficile de l'impliquer dans une affaire, à cette époque où le pouvoir avait sa liste de suspects, prévenait si aisément, et au besoin inventait les complots. Cela fut fait pas plus tard qu'en 1861. On invoqua le délit de société secrète, on incrimina des brochures, des feuilles distribuées clan-

destinement, où l'on crut reconnaître l'inspiration et la marque de l'esprit blanquiste, à défaut de la parole authentique de Blanqui.

Chez la sœur de celui-ci, on trouva des listes, qui étaient simplement des noms pris dans l'almanach Bottin pour l'envoi

Prison de Sainte-Pélagie, vue à vol d'oiseau.

de brochures de propagande. Il n'en fallut pas plus pour prouver un projet d'affiliation, et les juges dociles condamnèrent sans difficulté, à quatre ans de prison, et envoyèrent à Sainte-Pélagie celui qu'ils considéraient comme un cheval de retour de la politique, en rupture momentanée de pénitencier et de cellule.

Gustave Geffroy.

(A suivre.)

M. Dupuy.

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE (1)

(*Suite*)

Lundi 15 mai.

La dissolution est définitivement enterrée. C'était facile à prévoir. Le groupe d'études a décidé aujourd'hui à l'unanimité qu'il n'y a pas lieu de donner suite au projet tendant à inviter le gouvernement à prier le Sénat de dissoudre la Chambre.

Été à la représentation de la Bodinière. C'était élégant et joli. On y a joué *le Passant*, de François Coppée, et *La Tour d'Auvergne*, un drame en vers de Castellane.

J'ai regretté — oh ! légèrement — mais enfin j'ai regretté que ce drame ne fût pas plus mauvais. Castellane a, en politique, des façons de voir si diamétralement opposées aux miennes, qu'il ne

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1896.

saurait m'inspirer aucune sympathie. Je suis forcé de me rencontrer souvent avec lui et, comme il a plus de brio et plus de répartie, comme il est plus « quelqu'un » que moi, je lui envie son tempérament et je regrette qu'il fasse de ce tempérament un usage que je désapprouve.

On disait ce soir que les Tripoly partent ou sont partis pour les Frênes... Est-ce vrai ?...

Mardi 16 mai.

M. Carnot est malade — on ne dit pas de quelle maladie — mais quelle qu'elle soit, elle l'empêche absolument de recevoir le général Dodds.

Mercredi 17 mai.

Les bagarres continuent à la porte de la Sorbonne à l'occasion du cours de M. Aulard.

Il est très heureux pour *l'historien du Conseil municipal* que la naïveté de quelques très jeunes gens fasse tout ce tapage autour de son nom, si parfaitement inconnu jusqu'ici.

Tripoly m'a écrit un mot en m'envoyant une somme qu'il me devait pour l'affaire de Chicago. Il nous demande de venir passer une journée aux Frênes cette semaine et il me semble difficile de lui refuser cela. C'est aussi l'avis de Rolande.

Jeudi 18 mai.

J'attends une dépêche qui va probablement me faire partir ces jours-ci. Si c'est avant samedi, j'éviterai la journée aux Frênes. C'est pour samedi que nous avons accepté la corvée. Rolande a répondu aujourd'hui à Mme Tripoly.

Vendredi 19 mai.

Le révolutionnaire Achille Le Roy, candidat à l'Académie, accompagné de son secrétaire Marius Tournadre, fait des visites aux académiciens déguisé en général bolivien et monté dans une invraisemblable diligence jaune à bâche extraordinaire. Cette diligence contient, en plus du citoyen Achille Le Roy et de son secrétaire, le citoyen Maxime Lisbonne et quarante anarchistes.

Ce soir, chez ma tante de Laubardemont où nous dînions dans l'intimité, je me suis, à ce propos, disputé presque avec Mme de Givray et Barentin. Tous deux trouvent cette « fumisterie » très drôle, et cette pensée que l'Académie en est malgré tout ridiculisée, leur semble tout à fait plaisante.

Les anarchistes sont allés en cet équipage chez Meilhac qui les a très gentiment reçus, paraît-il. Il les a appelés, en les reconduisant, « affreux réactionnaires », et leur a dit qu'ils n'avaient pas « pour deux sous de fantaisie. »

Maxime Lisbonne.

Et Barentin rit en montrant une carte imprimée ainsi conçue :

Le révolutionnaire
ACHILLE LE ROY
Candidat à l'Académie

—

Et son secrétaire,
l'anarchiste
MARIUS TOURNADRE
Candidat
à Sainte-Pélagie

L'un possède une tante sous le pont des Arts ! l'autre est en état de vagabondage.

Et Mme de Givray affirme aussi que c'est « drôle comme tout. »

J'avoue humblement ne pas comprendre ce genre de drôlerie.

Samedi 20 mai.

Nous arrivons des Frênes. J'ai profité de ce que j'étais à la porte de Villiers-Neaufle, et j'ai prié Tripoly de m'y faire conduire un instant. J'ai vu seulement le maire et un de mes fermiers qui est adjoint, et je me suis rendu compte, à travers leurs réticences de paysans madrés, que mon élection, même *chez moi*, dans le village même de Villiers, n'est rien moins qu'assurée ; on ne croit pas que j'aie la majorité des voix, et il y a 270 votants ! Je crains un échec et, d'autre part, Rolande tient énormément à ce que je n'abandonne pas la partie.

Notre journée chez ces pauvres Tripoly a été lugubre. C'est un véritable effondrement. J'espère que ça ne durera pas, mais pour l'instant c'est terrifiant à voir.

Elle, ne dit pas un mot de l'aventure. Lui, n'est pas dix secondes sans en parler.

Je leur ai insinué de mon mieux qu'à Paris on oublie vite et, de fait, je crois que c'est très vrai et qu'on oubliera cette fâcheuse histoire. Rolande aussi le croit.

Dimanche 21 mai.

M. Carnot a enfin reçu le général Dodds !

J'ai manqué hier, en allant aux Frênes, une séance intéressante du Parlement.

M. Dupuy — qui est définitivement un malotru — a injurié Baudry d'Asson de la façon la plus grossière.

M. Baudry d'Asson.

Vraiment, le benjamin de M. Carnot manque un peu d'éducation première ! Tous les gens qui m'ont parlé de la séance étaient écœurés.

Lundi 22 mai.

Baudry d'Asson est bien vengé ! Le président du conseil a prononcé à Toulouse un discours si « prudhommesquement » grotesque de fond, et si magistralement bouffon de forme, que ses partisans eux-mêmes reconnaissent qu'il a, cette fois, été « mal inspiré. »

Le fait est que — à moins de croire à une gigantesque plai-

santerie des sténographes — il faut absolument reconnaître que M. Dupuy a été mal inspiré.

Mardi 23 mai.

J'ai reçu une lettre de Tripoly, me demandant si je lui conseille de venir jeudi à la réception de M. de Bornier à l'Académie ? Non, certes, je ne le lui conseille pas ! Mais ce m'était très difficile à lui répondre, et j'ai prié ma femme d'écrire à la sienne un petit mot pour lui faire comprendre, sans le lui dire formellement, qu'ils feront prudemment de s'abstenir.

Je ne me soucie pas que les Tripoly fassent leur rentrée dans le monde, pilotés par nous à l'Académie.

Mercredi 24 mai.

Le citoyen Achille Le Roy continue sa tournée de visites académiques, affolant les populations et terrorisant les concierges, à l'aide de ses anarchistes et de ses marmites.

Le discours de M. Dupuy a bien été prononcé tel quel, et les sténographes ne s'étaient pas permis la moindre facétie. Tant mieux ! Je ne suis pas fâché de voir comme président du conseil un ministre d'une aussi incommensurable niaiserie.

Jeudi 25 mai.

Les visites du candidat Achille Le Roy se sont terminées hier au poste. J'en suis ravi, mais Mme de Givray et Barentin vont être désolés.

Pour parler comme eux, je dirai que M. de Bornier a eu une beaucoup plus belle « première » que M. Lavisse, et que la salle de l'Académie était aujourd'hui très « dessus du panier. » Beaucoup de jolies femmes de tous les mondes, et les académiciens presque au complet.

Vendredi 26 mai.

Nous sommes allés ce soir au bal costumé des Lussac.

Rolande était en lis de velours blanc. Il me plaisait de lui voir représenter la fleur de la maison de France, mais je crois que, pour très bien porter ce costume, il faut être élancée de façon exagérée, et non avoir une aussi superbe taille que la sienne. Le lis est majestueux, mais frêle aussi. Moi, j'étais en aubergine de satin violet ; un costume d'homme sérieux, — autant qu'on peut être sérieux en représentant un légume.

Rolande était peut-être un peu trop décolletée. J'ai entendu vivement discuter ce décolletage à côté de moi, par des gens qui ne me savaient pas le mari de ce beau lis. On faisait des réflexions aimables, d'autres aussi.

— Une belle poitrine !...

— Un peu trop belle...

— Ma foi, non !... ça se présente si bien...

— Ça s'offre même...

Etc..., etc...

En somme, où et dans quelque costume qu'elle soit, Rolande fait toujours un grand effet. C'est une de ces femmes décoratives qui ne sauraient passer inaperçues. Elle est le type de la femme de cour.

Samedi 27 mai.

Nous sommes allés tantôt à l'exposition des chiens. C'était le concours des tout petits chiens « de dames », horribles petites bêtes à mon avis.

Mme Tripoly avait fait présenter le sien, qui est merveilleux pour ceux qui aiment ces petits monstres.

On lui a donné un prix, et Barentin s'est empressé, avec sa bienveillance ordinaire, de dire que c'était un prix « de consolation. »

Dimanche 28 mai.

La seule chose qui me plaise dans le discours bouffon de M. Dupuy et qui me ferait presque regretter que cette harangue n'ait pas porté, c'est la situation faite aux « ralliés » par le président du conseil.

Les Schlemmerei se sont décidés à donner aussi un bal costumé au commencement du mois prochain, la veille du Grand-Prix probablement.

Encore une corvée !

Lundi 29 mai.

Nous nous sommes encore « chamaillés » au Club, Barentin et moi, mais chamaillés gentiment, à propos du *Journal d'Eugène Delacroix*. Barentin prétend que, lecture faite, on reste convaincu qu'Eugène Delacroix était un pur imbécile, et moi (qui ai soutenu le contraire), je reconnais que ce jugement brutal trouble un peu le mien.

Il faut bien dire que ceux qui publient le journal d'un homme

célèbre font presque toujours une méchante action. Lorsqu'on se montre soi, vraiment soi-même, on est rarement bon à regarder.

Mardi 30 mai.

C'était aujourd'hui l'anniversaire de Rolande. Elle a eu ce matin quarante-huit ans et, quoi qu'en puissent penser les envieux, elle est encore superbement belle. Je lui ai offert un bijou qu'elle désirait : un collier de chien, formé de chaînes de platine, rattachées entre elles par des saphirs étoilés entourés de diamants.

M. de Bornier.

Quand, au moment du dîner, je le lui portais dans sa chambre où elle était à s'habiller, j'ai rencontré à la porte Joseph, le cocher, qui en sortait. J'ai été fort surpris, car jamais ma femme ne lui donne directement ses ordres. Je les donne ou elle les fait donner par les gens de son service, mais jamais le cocher ne met les pieds dans l'intérieur de la maison.

Craignant une nouvelle incartade de Joseph, j'ai demandé à Rolande ce qu'il venait faire dans son appartement, et il m'a semblé qu'elle se troublait... elle qui ne se trouble jamais.

Après cela, j'ai peut-être cru voir ce qui n'était pas ? Elle m'a dit qu'il était monté lui donner des renseignements sur un cocher que Mme de Lachèze veut prendre.

Mercredi 31 mai.

Je pars demain matin. Je ne serai que peu de jours absent, j'espère. Ma femme, qui veut aller au bal costumé des Schlemmerei, tient à n'y pas aller sans moi.

Rolande était en lys de velours blanc. (Page 86.)

Samedi 10 juin.

Je n'ai pu rentrer que ce matin, juste le jour du bal Schlemmerei. Heureusement, à ce bal, on allait comme on voulait, et j'ai mis le simple manteau vénitien que je trouve moins prétentieux que l'habit rouge.

L'événement de la soirée a été la rentrée — je ne dirai pas précisément triomphale, mais enfin très acceptable — des Tripoly. Ils ne pouvaient mieux choisir leur terrain. Ce bal, donné par un des leurs, était un lieu propice. Ils étaient dans leur milieu, et tous les gens du vrai monde qui se trouvaient là ne pouvaient qu'être polis, ou du moins parfaitement corrects vis-à-vis d'un allié et coreligionnaire de leurs hôtes. On sentait, d'ailleurs, que les Tripoly jouaient leur va-tout et qu'ils étaient décidés à prendre le taureau par les cornes. Tous deux avaient mis toutes voiles dehors. Elle, en *Cléopâtre*, éblouissante de pierreries et vraiment jolie avec ses trop longs yeux et son type oriental très pur. Lui, en *Jupiter*, dans un costume d'une richesse inouïe.

On a d'abord été un peu surpris de leur entrée, mais on ne l'a pas trop laissé voir. Si Tripoly eût été seul, j'ignore comment les choses se fussent passées, mais la présence de sa femme a immobilisé toutes les mauvaises intentions. Une jolie femme très jeune et très gentille, que l'on sait, ou du moins que l'on suppose trompée, attire toujours à elle les sympathies, même récalcitrantes.

Rolande a paru au début vivement contrariée de l'arrivée des Tripoly. Elle ne s'y attendait évidemment pas, et m'a dit à demi-voix et d'une voix qui n'était rien moins que bienveillante « Mais ils sont fous ! »

Puis, quand elle a vu qu'ils ne s'accrochaient pas à nous comme elle l'avait probablement redouté, elle a été très charmante et a fait contre fortune bon cœur.

Rolande, il n'y a pas à dire, est très belle joueuse.

Elle était en beauté aujourd'hui, beaucoup plus que chez les Lussac.

Elle avait encore modifié le costume qu'elle devait avoir — modifié de nom plutôt que de forme — et représentait *Madame de Sévigné*, mais une tout à fait belle Mme de Sévigné, ce qui, comme l'a fort bien fait observer Barentin, est une aimable erreur.

Et, à ce sujet, Barentin a encore dit de ces choses qui m'indignent.

Il est impossible de voir et de juger de tout plus différemment que Barentin et moi, et surtout d'exprimer nos idées dans des langages plus opposés. Cette façon de parler de Barentin me choque presque douloureusement et, s'il n'avait pas son grand air et son physique étonnamment distingué, il paraîtrait sans aucun doute vulgaire.

Ainsi, ce soir, comme nous discutions l'esprit de Mme de Sévigné :

— De l'esprit ?... allons donc !... une pipelette du monde, Mme de Sévigné, pas autre chose !...

Et voyant que je me récriais :

— Un vieux rasoir !...

J'admets que ces façons de dire soient expressives, — et je me laisse parfois aller moi-même à les employer, — mais non pas sans m'en excuser, sans leur faire, si je puis ainsi dire « un sort. »

Barentin et Givray ont encore parlé longuement de Rolande ce soir.

C'est singulier !... Givray est mon plus vieux camarade et m'aime assez, je crois ?... Barentin, — depuis ce bête de duel surtout, — me témoigne une sympathie qu'il serait incapable d'exprimer s'il ne l'éprouvait pas réellement, et tous deux ne laissent jamais passer l'occasion de tomber sur ma femme et, par conséquent, sur moi.

A propos du costume de Rolande que Barentin admirait, Givray a dit :

— Oui, mais il y a un costume qui lui aurait convenu davantage encore ?...

— Lequel ?...

— Celui de Junon d'abord, parce qu'il semble fait exprès pour son physique... ensuite parce que Tripoly est en Jupiter...

— Oh ! si c'est ça, — a répondu Barentin en riant, — Danaë eût été encore mieux !...

Tout cela est horriblement, abominablement méchant ! Comment est-il possible que des gens comme il faut, bien élevés, pas mauvais, disent ainsi dans un salon tant de mal d'une femme de leur monde ?... Comment se fait-il surtout qu'ils puissent penser ou croire tout ce mal ? Avec ces façons de faire, les pères, les mères et les maris sont exposés à entendre, à apprendre même, bien des choses qu'ils devraient ignorer ? Ce soir, quand je me

suis approché tout près d'eux, Barentin et Givray ont paru très penauds. Alors seulement, la pensée leur est venue que j'avais pu entendre.

A propos de ce qu'on pense et de ce qu'on ne doit pas dire, j'augure très mal de l'aînée des Schlemmerei. Elle a tout à fait mauvaise façon. C'est plus que du laisser aller, plus que du flirt. Je crois qu'elle a dû faire tout ce qui se peut prudemment faire, et donner tout ce qui se peut donner plusieurs fois. Je crois tout cela, mais je ne le dirais pas dans un salon, ni même à quelqu'un. Enfin !... Jalon la prendra toujours si on ne trouve pas mieux que lui. Elle est d'ailleurs assez jolie pour qu'il puisse faire croire au mariage d'amour.

Dimanche 11 juin.

J'ai eu un très pénible réveil.

Comme je m'étais couché à cinq heures du matin, je dormais quand mon valet de chambre est entré chez moi et ce n'est qu'en m'éveillant que j'ai trouvé mon courrier. Parmi les nombreuses lettres, il en était une qui tout de suite a attiré mon attention. Une lettre de format banal, de papier acheté sous les portes, adressée à « M. le marquis de Villiers-Neaufle, député. » L'adresse d'une encre qui semble délayée d'eau. Des lettres comme celle-là, j'en reçois chaque jour une demi-douzaine. Ce sont des demandes d'emploi ou des demandes d'argent ; des observations sur la ligne politique du parti ; des réclamations ou des avis de mes électeurs. Toutes ces lettres se ressemblent et celle-là leur ressemblait. Eh bien ! je ne sais comment cela s'est fait, mais elle a tout de suite attiré mon attention et je l'ai lue avant toutes les autres. Voici ce qu'elle contient :

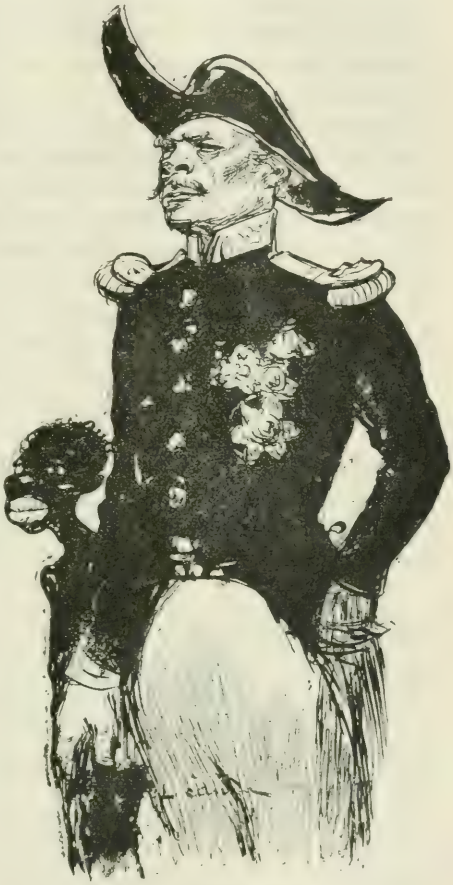
« Au lieu de tant vous occuper des affaires de votre prince,
« vous feriez mieux de vous occuper des vôtres. Au lieu de porter
« des toasts à des banquets, vous feriez mieux de regarder qui
« est-ce qui boit chez vous dans votre verre. Il court sur votre
« ménage des bruits qui ne sentent pas bien bon. Si vraiment
« vous êtes assez naïf pour ignorer le rôle que vous jouez,
« demandez donc à votre cocher Joseph de vous expliquer pour-
« quoi il a si souvent — depuis quelque temps — de longues
« entrevues avec Mme la marquise ? »

Cette infamie signée « quelqu'un qui s'intéresse à vous » m'a profondément bouleversé. — Qu'est-ce que cela veut dire ?...

Les insinuations perfides du début de la lettre, je les dédaigne,

mais je les comprendrais sans ce qui a rapport à ce Joseph ? Cela me trouble et m'agite malgré moi. Que vient faire, à propos de ma femme, le nom de ce misérable cocher ? Et pourquoi faut-il que, précisément, j'aie été frappé depuis quelque temps de son insolence et de l'insistance qu'a mise Rolande à le garder quand même ? Pourquoi ai-je rencontré l'autre jour à sa porte cet homme qui n'entre jamais dans la maison ? Pourquoi cet embarras, que j'avais bien aperçu, quand je lui ai demandé ce qu'il y venait faire ?... Mon Dieu !... que veut dire tout cela ? il me semble que tout craque ! que je suis menacé par quelque chose d'inconnu ? que ce calme où j'ai vécu jusqu'ici est perdu et que toute l'organisation de ma vie va s'embrouiller irrémédiablement ?...

Et il m'a fallu tantôt aller au Grand-Prix et être aimable !



Le général Dodds.

Lundi 12 juin.

On a beaucoup remarqué, — à la garden-party de la comtesse Armand, — l'absence totale des grandes étrangères de la haute banque, et j'ai, pour ma part, été contrarié et de l'absence et de la remarque. Il est fâcheux de voir ces mœurs intransigeantes s'établir dans certains salons. Fâcheux aussi d'amener des comparaisons entre ceux qui reçoivent les banquiers étrangers et ceux qui les excluent, le grand public se trouvant tout naturelle-

ment porté à donner la préférence à ces derniers et à louer leur attitude.

Le Gaulois d'hier, en rendant compte de la fête, disait, il est vrai, que :

« La comtesse, pour remplir ses salons, n'a, en somme, qu'à « inviter sa propre famille, une des plus nombreuses de notre « aristocratie. »

Pour remplir ses salons, soit !... mais son jardin ?...

Les grandes étrangères eussent pu, à la rigueur, y trouver place. La petite phrase conciliatrice du *Gaulois* n'a d'ailleurs donné le change à personne, car en arrivant tantôt au Parlement, Armand a été l'objet d'une espèce d'ovation dans certains groupes.

Il était facile de voir qu'on est ravi de ce signal donné par des gens très haut placés, très charmants, très riches, qu'une éducation irréprochable et des façons exquises mettent au-dessus de toutes les accusations d'impolitesse et des claubauderies de tout genre.

Tout cela est, à mon sens, déplorable, mais je ne peux refuser de reconnaître qu'un réel mouvement se produit. C'est égal, Armand pourrait bien payer cette indépendance aux élections prochaines...

Mardi 13 juin.

Encore une lettre anonyme ! Elle est courte, celle-ci :

« Avez-vous causé avec Joseph ?... »

Eh ! non ! je n'ai pas causé avec Joseph et je ne causerai pas avec lui ! C'est ignoble, à la fin, toutes ces choses ! Que prétend-on insinuer ?... Que Mme de Villiers-Neaufle est la maîtresse de son cocher ?...

Allons donc !... Rolande si hautaine !... si profondément fière de son origine et de sa beauté... mais c'est inadmissible autant qu'ignoble !... c'est misérable et fou !...

Mercredi 14 juin.

Il paraît que M. Carnot est à présent malade pour tout de bon. Son voyage de Bretagne est ajourné.

Quel singulier phénomène que cette « frousse » — je ne vois pas d'autre mot — inspirée à l'Élysée et dans les régions gouvernementales par le retour en France du général Dodds et son passage à Paris !

Faut-il que tous ces gens-là comprennent assez qu'ils occupent des emplois qu'ils ne méritent pas et ne savent point remplir ?... Faut-il qu'ils voient clairement que le peuple en a trop d'eux et veut autre chose à tout prix, pour qu'ils aient si peur de la première ombre honnête et brave qui se profile à l'horizon ? Ils ont bien compris que Boulanger — qui n'était heureusement qu'un naïf et un amoureux — a été servi, non par son mérite personnel, mais par le besoin excessif qu'on avait d'*un homme* quel qu'il fût, et ils tremblent de voir surgir un autre Boulanger plus heureux ou plus habile.

Je n'ai pas reçu encore l'argent que Tripoly devait m'envoyer sur les bénéfices d'une de nos opérations, et cela me contrarie, parce que je comptais précisément payer là-dessus le bijou que j'ai offert à Rolande pour son anniversaire.

Je déteste devoir, même une somme considérable, aux fournisseurs.

Jeudi 15 juin.

On s'occupe beaucoup du discours de M. Constans.

Je n'ai point à exprimer mon avis sur un homme intelligent entré en lutte avec les siens et, de ce fait, bon à recueillir dans un autre parti ; mais en somme, il me semble que M. Constans a vieilli ; qu'il s'est — comme on dit — « tassé. »

Il est certain qu'il a parlé autrement que Callypso-Dupuis, mais, tout de même, « ça n'est plus ça, » comme dit Barentin.

La Cour de cassation a cassé le jugement rendu dans l'affaire de Panama par la première chambre de la cour d'appel, sous la présidence de M. Périvier.

Et M. Charles de Lesseps est en prison depuis le mois de décembre !

C'est grotesque !... et épouvantable aussi.

Vendredi 16 juin

J'ai rencontré chez les Barentin Mme de Lachèze et, en causant chevaux (les Lachèze ont besoin de chevaux et moi aussi), j'ai trouvé l'occasion de lui demander très naturellement si elle était contente de son nouveau cocher.

Elle m'a répondu :

— Mon nouveau cocher ?... quel cocher ?... nous avons le même depuis cinq ans !...

J'ai éprouvé une sensation infiniment désagréable et, comme Mme de Lachèze semblait attendre une explication, j'ai dit :

— Tiens !... je croyais... je m'imaginais que vous aviez changé de cocher ?... je ne sais plus qui m'avait dit que vous en cherchiez un ?...

— Mais non... pas du tout....

Ainsi, l'autre jour, Rolande mentait quand elle me disait que Joseph était venu lui donner des renseignements sur un cocher pour Mme de Lachèze... Pourquoi mentait-elle, et qu'est-ce que ce domestique faisait là ?...

Comme il y avait un silence et que je me sentais mal à l'aise et pris du besoin de parler, j'ai dit à Mme de Lachèze, machinalement, pour dire quelque chose, pour entendre une voix :

— C'est bien ennuyeux de changer !...

Elle a demandé :

— Pourquoi dites-vous ça !... est-ce que vous perdez votre beau cocher ?...

Mon « beau » cocher ?... Joseph est beau, à cette heure !... Ah ! c'est vraiment horrible de penser à ces choses !... C'est horrible de sentir sa vie salie par des soupçons honteux...

Ah ! si je tenais le drôle qui m'a écrit ces lettres !

GYP.

(A suivre.)

LE 31 OCTOBRE 1870

(Suite et fin.)

Pendant qu'on commençait à battre le rappel conformément aux ordres de M. Picard, une affiche placardée sur tous les murs de Paris convoquait les officiers de la garde nationale dans la salle de la Bourse, à huit heures. Cette convocation était faite par les officiers du 148e bataillon. On avait fait des préparatifs pour une réunion nombreuse. Une table, placée dans l'espace occupé par la corbeille, devait servir à la fois de bureau et de tribune. Il vint environ deux cents personnes. Il fallut d'abord constituer le bureau, ce qui fut assez long et très difficile. Comme on se mettait à délibérer, un citoyen en habits bourgeois se présenta avec l'affiche qui annonçait pour le lendemain l'élection « des membres de la Commune ». M. de Molinari, rendant compte de cette réunion, dans son livre des *Clubs rouges*, dit que cette communication fut accueillie par ces mots : « Oui! oui! une Commune élue! Pas de Commune révolutionnaire! » Ce sentiment, qui n'était tout à fait favorable ni au gouvernement ni à l'émeute, paraissait assez général parmi les officiers présents. Ils acceptaient l'élection, parce qu'ils accusaient le gouvernement de réaction et de mollesse, et que, d'ailleurs, ils le croyaient tombé; mais ils se promettaient que l'élection amènerait aux affaires des hommes intelligents, républicains, libéraux, non des ambitieux, des brouillons et des incapables, comme ceux qui, se croyant déjà dictateurs, s'apprêtaient, dans cette même nuit, à faire revivre les doctrines des jacobins de 1793.

Le citoyen Rochebrune pensa que le lieu et le moment étaient opportuns pour exposer son plan de campagne, qui ne demandait d'ailleurs ni de grands développements de sa part, ni de grands efforts d'intelligence de la part des auditeurs. « Les Prussiens, dit-il, ne peuvent avoir sur un seul point de la vaste enceinte de Paris que quelques milliers d'hommes. En procédant par des sorties de 200,000 hommes, nous ne pouvons manquer de les écraser. » Cette conception, aussi simple que profonde, fut cou-

(1) Voir le numéro du 25 juin 1896.

verte d'applaudissements. Il ne fallait au citoyen Rochebrune que douze jours, pas davantage, pour sauver Paris, la France et la République. Un des auditeurs proposa de le nommer, séance tenante, général de la garde nationale. Cette mise en scène préméditée n'obtint aucun succès. On cria de tous côtés : « Pas de nomination révolutionnaire ! »

M. Rochebrune lui-même ne veut pas d'une élection prononcée par deux cents officiers. « Ce serait usurper les pouvoirs de nos camarades ! » Il veut être nommé par la Commune. « Nommons d'abord la Commune, dit-il, et elle nommera le général de la garde nationale. »

A ces mots, il se produit encore une faible tentative en faveur de MM. Blanqui et Delescluze. Un chef de bataillon aposté s'écrie que la Commune est nommée. Un groupe d'amis serrés autour de lui applaudissent. Mais on leur répond avec ensemble : « Elle s'est nommée elle-même, nous n'en voulons pas ! »

D'autres s'écrient : « Puisque vous dites que la Commune est nommée, citez les noms de ses membres ! » Le messager ne demande pas mieux ; il n'est pas là pour autre cause. Il cite les citoyens Dorian, Pyat, Ledru-Rollin, Blanqui, Millière, etc. « Les noms de Ledru-Rollin, de Blanqui et de Millière soulèvent de violentes réclamations », dit M. de Molinari. « Ils ont perdu la République de 1848. Ils perdront la République de 1870 ! » Tumulte extraordinaire dans lequel domine le cri de : « Pas de Commune révolutionnaire ! »

« Un partisan de la Commune arrive essoufflé, il s'élance sur la table, et il annonce à la réunion que le 106e bataillon vient de marcher sur l'Hôtel-de-Ville et y a délivré les personnes qui y avaient été mises en état d'arrestation dans l'après-midi. « Souffrirez-vous, dit-il, qu'un seul bataillon impose la loi à toute la garde nationale ? » Cette communication n'excite toutefois qu'une faible émotion. Les officiers présents refusent de réunir leurs hommes, comme les y invite l'orateur, pour empêcher la réaction de triompher à l'Hôtel-de-Ville.

« Un autre orateur a plus de succès. « On a voulu, dit-il, renverser le citoyen Trochu ; mais par qui veut-on le remplacer ? Il nous faut un général, un homme du métier, car on ne s'improvise pas général. S'il a démérité, qu'on examine sa conduite et qu'on le destitue, mais on ne peut le renverser par des moyens révolutionnaires. (*Applaudissements.*) Tout le monde peut com-

mettre des fautes; mais s'il a agi comme un brave et loyal citoyen, je demande qu'on le maintienne (*Oui! oui! Tonnerre d'applaudissements*), car nous ne pouvons rester sans chef en présence des Prussiens. » (*Applaudissements redoublés.*)

« L'Assemblée se sépare vers dix heures. »

Ce petit groupe de gardes nationaux appartenait certainement à l'opinion républicaine-avancée. Il était aussi hostile à l'insurrection qu'à la réaction. Ces deux cents officiers, dont le plus grand nombre étaient des chefs de bataillon, ne voulaient pas accepter le gouvernement qui venait de se créer lui-même à l'Hôtel-de-Ville, et pourtant, au lieu de se rendre chacun à leur poste dans un moment de crise, et pendant qu'on battait partout le rappel, ils restaient, de huit heures jusqu'à dix, à pérorer dans la salle de la Bourse. Ils comptaient, depuis qu'on leur avait lu l'affiche, qu'il y aurait des élections le lendemain et que Blanqui ne serait pas nommé. C'est cela qui les rassurait, et c'est aussi cela qui poussait beaucoup de républicains de la même nuance à ne pas engager de bataille à propos d'un incident qui devait se dénouer pacifiquement au bout de vingt-quatre heures. On ne réfléchissait ni à ce que les insurgés pouvaient faire en une nuit, ni à ce qui arriverait si l'ennemi prenait ce moment pour attaquer, ni aux conséquences d'une rixe sanglante qui pouvait à chaque instant éclater à l'Hôtel-de-Ville. On oubliait que des élections municipales, faites le 1er novembre, après ce qui s'était passé la veille, consacreraient aux yeux de tous les partis l'abdication du gouvernement et le triomphe de la Commune.

Règle générale : quand un événement extraordinaire et inattendu se passe, ceux qui n'en sont pas immédiatement les témoins, ou n'y croient pas, ou n'en comprennent pas la gravité. C'est par miracle que la bataille n'a pas été engagée, pendant la nuit du 31 octobre, dans une cour, dans un couloir, dans la salle où nous étions, et que le coup de revolver, tiré sur nous presque à bout portant, n'a pas fait de victimes. Qu'un de nous fût tombé sous la balle d'un fou ou d'un fanatique, à l'instant c'était une tuerie. On n'y pensait pas à la réunion de la Bourse, ni dans le reste de la Ville. Beaucoup se tranquillisaient, comme les officiers, en disant : « Il y aura des élections demain. »

Plusieurs dépositions entendues dans l'enquête montrent bien l'étrange situation de l'Hôtel-de-Ville pendant toute cette nuit. Je choisis celle du général Le Flô.

Le général Le Flô était venu à l'Hôtel-de-Ville, en bourgeois. Sa figure n'était pas connue ; il sortit de la salle du conseil sans aucune difficulté au commencement de l'envahissement. On lui apprit, lorsqu'il venait de donner ses ordres à des officiers, qui, probablement, étant en uniforme, ne réussirent pas à sortir, que nous étions prisonniers. Il se hâta de revenir dans la salle où nous étions. « On ne passe pas ! — Je suis Le Flô, le ministre de la guerre. Mes collègues sont prisonniers ; j'ai le droit d'être avec eux. » Il pensait que sa présence pourrait nous être utile, qu'il pourrait saisir une occasion. A une heure assez avancée de la nuit, il entendit que Millière parlait d'un bataillon de mobiles bretons rangé en bataille dans une cour et menaçant de faire feu contre les tirailleurs de Flourens. Cet Hôtel-de-Ville était si vaste, si rempli de couloirs, d'escaliers dérobés, de cours et d'arrière-cours, que des bataillons, dévoués à l'ordre y circulèrent pendant l'insurrection ; M. Charles Ferry amena plusieurs fois des compagnies entières dans l'espoir de nous dégager. Tout le monde reculait devant une décharge qui aurait été le signal d'un massacre général. Millière fut trop heureux de recourir au général Le Flô pour apaiser les Bretons. Le général descend, établit une trêve, non sans peine, et apprend des mobiles qu'ils ont quatre-vingts prisonniers. Ils en avaient même davantage, et de toutes sortes, car il y avait dans le nombre des femmes et des enfants. Ce fut, pour M. Le Flô, un trait de lumière. « Otages pour otages », se dit-il. Profitant de ce que les portes étaient ouvertes, il se rendit le plus vite possible chez le général Trochu pour lui donner cette nouvelle. Mais on lira avec intérêt, dans la déposition même du général, le récit de cet incident.

« On nous campa, dit-il, dans l'embrasure d'une fenêtre, on nous fit entourer par une douzaine de sacripants commandés par un officier qui avait l'air d'un parfait scélérat, et qui donna l'ordre à ses hommes de nous fusiller au premier coup de feu qui serait tiré au dehors.

« Pendant quatre heures, nous sommes restés continuellement sous cette menace. A chaque mouvement qui se produisait dans la salle ou au dehors, ces drôles armaient leurs fusils et faisaient le mouvement de nous coucher en joue. Cela dura jusqu'à une heure et demie du matin.

« A ce moment, au milieu de ce désordre, de cette confusion inexprimable, un personnage se précipita dans la salle, très

pâle, très ému, très agité. — « Citoyens, s'écria-t-il, nous sommes perdus ! Nous sommes trahis ! Les mobiles arrivent ! »

« A ce moment, en effet, les mobiles du Finistère montaient l'escalier. Bien avant leur arrivée, sept ou huit fois, des individus étaient venus demander la consigne à l'officier qui commandait le détachement chargé de nous surveiller. L'officier leur avait répondu : « Vous savez, citoyens, ce que vous avez à faire ; si ces gens-là bougent, vous les fusillerez ! »

« Lorsque cet individu dont je vous ai parlé tout à l'heure se précipita dans la salle en criant : « Les mobiles arrivent ! » nos gardes du corps armèrent leurs fusils et se mirent en mesure de nous coucher en joue. A ce moment, j'étais tout près de M. Millière ; je ne le connaissais pas cinq minutes auparavant ; mais il était monté sur une table, et il avait fait une sorte de discours assez modéré. Je l'avais entendu appeler par son nom. Alors que les gens qui nous entouraient armaient leurs fusils et se préparaient à nous fusiller, je sautai à la gorge de M. Millière, qui causait avec un individu dont je n'ai pas su le nom, je les saisis tous les deux par le collet et je leur dis : « Vous êtes tous perdus ; vous allez tous sauter par la fenêtre du premier au dernier. Il n'y a qu'un homme qui puisse vous sauver, c'est moi. — Arrêtez, crièrent-ils, aux hommes qui allaient nous passer par les armes ; et vous, me dirent-ils, courez, empêchez ces troupes d'arriver. »

« Je fus enlevé, porté sur les bras jusqu'en dehors de la salle... Je m'égarai, et j'arrivai dans une cour dont les deux extrémités étaient gardées, l'une par le 4e bataillon des gardes mobiles du Finistère, l'autre par un détachement du bataillon de Flourens. Les deux troupes avaient apprêté les armes et allaient faire feu.

« Je me rappelai que j'avais laissé dans la salle d'en haut Jules Favre, Jules Simon, Garnier-Pagès, le général Tamisier et trois officiers d'état-major. Pour moi, il était évident, certain, que le premier coup de fusil tiré dans cette cour entraînerait la mort de ces messieurs, et je voulais les sauver à tous prix. Je me précipitai entre ces gens pour essayer de les calmer et d'arrêter les coups de feu. Je parlementai. C'était la nuit, on n'y voyait pas beaucoup, et parmi les mobiles quelques-uns ne savaient pas même le français. J'eus l'idée de leur parler bas-breton... »

Il apprit donc, comme je le disais, que les mobiles avaient des prisonniers, et conçut la pensée d'un échange. En arrivant chez le général Trochu, il le trouva à cheval et entouré d'une véritable

armée. Il lui donna à la hâte son renseignement, et revint tout courant à l'Hôtel-de-Ville et jusque dans la salle où nous nous trouvions, pensant qu'il aurait peut-être à prévenir un massacre; mais quand il arriva, il était plus de trois heures du matin; M. Jules Ferry était déjà dans la salle à la tête d'un bataillon.

Tous ces détails, les démarches faites par M. Picard, les ordres qu'il avait donnés, le rassemblement de la garde nationale et des autres troupes, les apparitions de M. Charles Ferry dans les couloirs, les découvertes de M. Le Flò, la présence de M. Jules Ferry sur la place, étaient naturellement ignorés de nous, puisque nous n'avions de communication avec personne. Nous ne savions pas même ce qui se passait à l'Hôtel-de-Ville, dans la salle voisine, ou à deux pas de nous, dans la salle où nous étions. Placés derrière nos gardes du corps, adossés à la fenêtre, nous jouissions pleinement du spectacle; mais l'éloquence était perdue pour nos oreilles au milieu d'un tapage infernal. Nous ne pouvions juger que par conjectures; nous vîmes sur-le-champ qu'il n'y avait ni plan préconçu, ni accord entre les meneurs; et nous devinâmes, au bout de quelques heures, à leur air effrayé et aux propositions d'accommodement qu'ils nous firent, qu'ils étaient pris dans leur propre piège. Malheureusement nous y étions avec eux, et tout à fait à leur merci.

Nous avions reconnu, dès les premiers moments, que les meneurs étaient pris à l'improviste par leur succès. L'attitude inattendue pour eux comme pour nous, des bataillons de la garde nationale qui avaient levé la crosse en l'air, leur avait permis d'envahir l'Hôtel-de-Ville, et de séquestrer le gouvernement; mais ils étaient si peu préparés à cette bonne fortune que Flourens n'avait pas avec lui plus de 500 ou 600 de ses tirailleurs et que plusieurs des démagogues importants ne furent avertis et n'arrivèrent qu'à une heure assez avancée. Plus de la moitié des envahisseurs, assurément, étaient là sans parti pris; un grand nombre auraient été pour nous, s'ils l'avaient osé. M. Jules Favre raconte que deux ou trois inconnus lui serrèrent la main à la dérobée. Son secrétaire, M. Hendlé, pénétra dans l'Hôtel-de-Ville et put en sortir, pour aller donner des nouvelles à sa famille.

J'eus moi-même, du côté où je me trouvais isolé, avant notre séquestration dans la fenêtre, la preuve manifeste de l'état d'irrésolution où était toute cette foule. Le grand tumulte que j'ai essayé de décrire dura bien deux heures. La nuit tombait. On

donna l'ordre d'apporter des lampes. Les hommes qui s'appuyaient sur ma chaise et même sur moi étaient au nombre des plus violents; l'un deux surtout, chaque fois qu'il entendait parler des membres du gouvernement, criait de toute la force de ses poumons : « Il faut les fusiller! » Quand on donna l'ordre d'apporter les lampes et que la salle se trouva momentanément plongée dans une demi-obscurité, je fus fort étonné de l'entendre me dire à l'oreille : « Levez-vous et passez derrière moi; il y a là deux citoyens qui vous feront évader. — Oui! oui! dirent plusieurs voix contenues. — Comment! vous? lui dis-je. » Il me répondit : « Vous pouvez encore rendre de grands services à l'instruction. » J'aurais dû partir. Mais j'étais voisin des fenêtres; j'avais vu arriver plusieurs bataillons, quelques-uns sur lesquels je comptais, qui tous, en arrivant, avaient levé la crosse en l'air. L'insurrection durait depuis le matin, sans que personne eût pris notre défense. Je croyais que Paris nous avait lâchement abandonnés, et j'en ressentais une amertume profonde. Je souhaitais passionnément que M. Trochu ou M. Jules Favre pussent s'échapper, l'un pour nous ramener du secours, l'autre pour éclairer et remuer nos amis, s'il nous en restait; mais je pensais qu'il était nécessaire, soit pour l'intérêt commun, soit pour notre propre renommée, que la plus grande partie du gouvernement restât en séance, au risque de ce qui arriverait. Je dis à mes *sauveurs* que je voulais rester avec mes amis. Ils me témoignèrent, à partir de ce moment, quelques égards et causèrent avec moi de ce qui se passait sous nos yeux. Ils n'étaient dans le secret de rien. « Nous ne voulons plus de vos généraux, disaient-ils. Trochu est un endormeur. » Celui qui avait tant parlé de nous fusiller me reprocha la destitution de Mottu. « On vous fusillera avec un petit collet », me dit-il. Et il partit d'un grand éclat de rire. Les autres en firent autant. « Vous êtes aimé », me dirent-ils à plusieurs reprises. Je crois que, sans aucune arrière-pensée d'intérêt personnel, ils étaient prêts, selon l'événement, à me fusiller ou à me porter en triomphe.

Après cet épisode, on exécuta en partie les ordres de Flourens. Beaucoup de citoyens non armés quittèrent la salle. On apporta du papier et des encriers ; on dit que le nouveau gouvernement allait délibérer. Je pus enfin me lever de ma chaise, tout engourdi par cette longue séance, et faire quelque pas dans la salle. Un citoyen s'approcha de moi :

« — Je vous ai souvent demandé d'avoir l'honneur de vous présenter mon fils, me dit-il, avec la plus exquise politesse ; mais vos occupations vous ont empêché de le recevoir. Le voici. Permettez-moi de vous le recommander.

— Mais, lui dis-je, vous êtes en armes l'un et l'autre ?

— Sans doute ; Trochu nous perdait. Nous allons maintenant culbuter les Prussiens... »

Quelques autres insurgés m'entourèrent au moment où il me quittait, et me demandèrent comment j'entendais la gratuité de l'enseignement. Nous eûmes une discussion à ce sujet, avec autant de sérieux et de simplicité que si j'avais été dans mon cabinet ; ils paraissaient avoir étudié la question. Une des personnes présentes revint sur l'affaire Mottu, et me reprocha avec injures d'avoir « fait la cour au clergé ». Je lui répondis tranquillement que j'avais fait respecter la loi et la liberté des consciences ; que c'était mon devoir et l'intérêt de la République, et que je le plaignais de ne pas le comprendre. Il me dit alors je ne sais quelle impertinence, et porta même la main sur mon bras ; je le secouai violemment, et je courais le risque, pour couronner la journée, d'avoir une scène de pugilat dans laquelle je n'aurais pas été le plus fort, quand M. Flourens, en personne, accourut nous séparer, me fit les plus humbles excuses, s'écria à haute voix que c'était une indignité de me manquer de respect. L'individu en question balbutia quelques excuses, et dit qu'après tout, c'était moi qui l'avais malmené. M. Flourens m'expliqua tous ses regrets d'être obligé de me garder à vue comme otage. Il était flanqué d'une douzaine de tirailleurs qui entourèrent la large et profonde fenêtre où je me trouvais avec M. Jules Favre. « Ces messieurs, dit-il à ses tirailleurs, sont sous votre garde. Ayez pour eux les plus grands égards, et veillez à ce qu'on ne leur manque pas de respect. Si leurs amis font une tentative pour les délivrer, vous avez dès à présent l'ordre de leur brûler la cervelle. Vos fusils sont-ils chargés ? — Oui, commandant. » Il se retourna pour nous saluer. M. Jules Favre s'était établi au fond de la fenêtre dans un fauteuil. Je m'assis devant lui, sur une chaise. M. Flourens s'écria : « Je vais vous faire donner un fauteuil. — Je vous rends grâce, lui dis-je. ». Il n'en eut pas le démenti. Il fut lui-même chercher un fauteuil et me l'apporta. Puis il appela un personnage vêtu en bourgeois, qui accourut en faisant une foule de saluts, de l'air le plus amical, à M. Jules

Favre et à moi. « Vous garderez ces messieurs à vue ; vous veillerez à leur bien-être. Si on essaie de les délivrer, ils seront immédiatement passés par les armes. — C'est parfait. » M. Flourens se retira alors ; notre gardien prit un siège et parut vouloir nous faire jouir de sa conversation. Mais M. Jules Favre, après quelques mots d'amitié échangés avec moi, avait fermé les yeux et je crois qu'il s'endormit. Je feignis d'en faire autant. Notre petit groupe s'augmenta successivement du général Tamisier, de M. Magnin, de M. Garnier-Pagès, du général Le Flô. Le général, en arrivant, reconnut notre gardien, et se mit à renouveler connaissance avec lui d'un air de bonne humeur. Je le reconnus aussi ; c'était M. Allix, l'inventeur des escargots sympathiques.

Nous restâmes plusieurs heures dans cette situation. Je demeurai éveillé tout le temps, regardant de tous mes yeux, mais n'entendant que des mots insignifiants. On écrivait force décrets sur la table du conseil. Je vis qu'on nommait des maires. Puis, les curieux ou les importants forçant la consigne, les chefs se firent ouvrir un autre salon et y passèrent pour délibérer, de sorte que nous vîmes aller et venir devant nous tous ceux qui cherchaient des ordres ou retournaient au dehors pour en rapporter. Les arrivants accouraient d'abord derrière la haie de nos factionnaires, pour nous regarder comme des bêtes curieuses ; je reconnus un grand nombre de mes électeurs de Bercy et du faubourg Saint-Antoine, qui venaient là comme au spectacle et s'efforçaient par tous les moyens de me donner des marques de sympathie. Plusieurs marchandes étaient entrées dans la salle avec des paniers, vendant du pain, du vin, des cigares, de l'eau-de-vie. Aussitôt, vingt personnes nous demandèrent si nous avions faim ; M. Jules Favre but et mangea de bon appétit. Quand il voulut payer, ce fut un concert de protestations. Je crois qu'il se rendormit. A un moment, suffoqué par la mauvaise odeur et par la fumée, il se leva et voulut ouvrir la fenêtre. On cria de tous côtés de la fermer, avec une unanimité dont je n'ai compris le sens que plus tard. L'Hôtel-de-Ville était déjà cerné par la garde nationale, sans que nous pussions nous en douter. Dans le moment d'alarme, un exalté ou un étourdi tira un coup de revolver ; la balle passa par-dessus nos têtes. Les chefs se précipitèrent pour désarmer celui qui avait commis cette maladresse. Nous étions depuis quelque temps déjà sequestrés dans cette fenêtre quand je vis arriver un homme d'une soixantaine

d'années qui fut très fêté et très entouré. Quelqu'un même l'embrassa : je demandai son nom. Un tirailleur me dit que c'était Blanqui. Je le vis ce soir-là pour la première fois, et même je l'entendis, car il monta une ou deux fois snr la table pour donner des ordres ou faire des observations. Il était sans cravate, et j'entendis vaguement qu'on disait qu'il avait été arrêté.

Cette arrestation est un des plus curieux épisodes de cette journée, qui rappelle par plus d'un côté les romans d'Anne Radcliffe. On sait que, dans la nuit, nos sauveurs pénétrèrent par un souterrain. Longtemps auparavant, plusieurs bataillons dévoués à notre cause entrèrent dans la place, s'y promenèrent dans les couloirs et furent obligés de se retirer ou de se barricader dans quelque coin, en attendant les événements. M. Ch. Ferry y vint une fois avec le commandant Ibos et le 106e bataillon, qui délivra M. Trochu. Il parvint aussi à s'emparer du grand escalier et de la salle des secrétaires avec le 16e, le 17e et le 14e bataillon. Tout à coup une porte s'ouvrait, et les insurgés se précipitaient la baïonnette en avant...

C'est dans la salle des secrétaires que M. Ch. Ferry arrêta M. Blanqui. Il prit M. Tibaldi du même coup de filet et peu s'en fallut qu'il ne s'emparât aussi de M. Flourens, qui venait là cherchant M. Blanqui, dont la présence lui était bien nécessaire pour soutenir son rôle dans la salle du conseil. M. Ch. Ferry l'avait déjà saisi au poignet. M. Flourens se dégagea par un mouvement brusque. Au même moment, un coup de pistolet fut tiré. Il s'ensuivit une scène de confusion à la suite de laquelle le commandant du 16e ne voulut pas engager la lutte. M. Ferry n'abandonna pas pour cela ses prisonniers. Ils étaient tenus chacun par deux officiers du 16e. Il marcha devant eux et les conduisit jusque dans la cour. Mais là se trouvait, rangé devant la porte Saint-Jean, un des bataillons de Flourens, qui tira un coup de feu et les dégagea. M. Blanqui remonta aussitôt à la salle du conseil. Une fois entré, il devint le chef, et l'on saisit le lendemain dans diverses administrations des ordres signés de lui. Je ne connaissais de vue aucun des autres, à l'exception de M. Delescluze et de M. Félix Pyat, que je n'avais pas vu depuis la Constituante, et avec lequel je n'avais jamais échangé une parole.

Les heures s'écoulaient ; nous avions mille raisons de penser que nous ne serions pas secourus. M. Allix, qui nous gardait, alla aux renseignements et voulut bien nous dire qu'on nous

mènerait probablement à Mazas. M. Flourens s'excusa le lendemain de ne l'avoir pas fait, en disant, dans une lettre publique, qu'il n'avait avec lui que 500 de ses tirailleurs, et qu'il n'avait pas cru devoir diviser ses forces. « Il aurait fallu, disait-il, au moins 200 hommes pour conduire les membres du gouvernement à Mazas. » Je crois vraiment qu'il se trompait. Il aurait suffi de deux fiacres et de quelques estafiers dans la première heure ; et plus tard, si ses deux cents tirailleurs étaient sortis, ils auraient été immédiatement coffrés. Enfin les heures s'écoulaient, on ne nous menait pas à Mazas, et nous devions penser qu'au moins pour cette nuit l'insurrection était triomphante.

Comme MM. Trochu, Pelletan, Arago, Picard, Ferry, Edmond Adam étaient en liberté, j'étais sûr qu'ils feraient tout ce que peuvent inspirer le patriotisme et le courage ; mais l'abandon cruel où nous laissait la garde nationale me remplissait d'inquiétude pour le succès de leurs efforts ; j'étais bien loin de me douter que la garde nationale nous entourait déjà et que nos vainqueurs étaient plus réellement prisonniers que nous. Je pensais que s'ils étaient forcés de se disperser, ils nous garderaient avec eux dans quelque repaire pour leur servir d'otages, ou que même, si l'on tentait un coup de force sur l'Hôtel-de-Ville, ils nous tueraient. La vie, après cette journée, ne me paraissait pas digne d'être regrettée ; mais la pensée de ce pays deux fois vaincu, par l'ennemi du dehors et par l'ennemi du dedans, accablait mon âme.

Je compris, vers dix heures, à de nombreuses allées et venues, à la vivacité des paroles échangées, qu'il se passait quelque chose de nouveau. M. Magnin me dit : « Je suis sûr qu'ils sont cernés ». Il était cruel de ne pouvoir faire quelques pas pour nous en assurer. La fenêtre où nous étions claquemurés donnait sur le jardin. D'ailleurs, il aurait fallu se retourner (tout mouvement était un danger), se lever, ouvrir même, car les glaces étaient très épaisses et la nuit très sombre.

M. Millière s'approcha de nous. Il nous parla très poliment, nous montra notre situation, le danger que nous courions : « Et c'est un danger même pour nous, car on n'est jamais sûr d'empêcher les accidents et les violences. On nous a nommés membres du gouvernement, mais ce n'est qu'une fantaisie qu'il a fallu passer à Flourens. Il y aura des élections demain ; nous ne tenons pas à une autorité qui ne durerait pas vingt-quatre heures. Reprenez vos portefeuilles ; vous les donnerez demain à vos suc-

cesseurs élus. Seulement, signez vos démissions pour que nous soyons sûrs que les élections auront lieu. A ce prix, on va vous ouvrir les portes ». Il insista beaucoup, allant de M. Jules Favre à moi et obtenant pour réponse, de l'un et de l'autre, la déclaration formelle que nous ne signerions rien et ne ferions aucun acte de ministres tant que nous ne serions pas en pleine et entière liberté.

Il était facile de voir que M. Millière était inquiet pour les siens, et que Paris s'était réveillé. Après avoir insisté beaucoup, en bons termes, il nous déclara qu'il aimait encore mieux nous voir partir sans rien promettre que de nous garder au risque de ce qui pouvait nous arriver, monta sur la table, parla quelque temps, avec un succès qui nous parut assez douteux. Quelqu'un l'interrompit pour lui rappeler que le général Tamisier était là, qu'il pouvait donner l'ordre écrit de laisser sortir tout le monde. Le général se leva aussitôt et déclara qu'étant prisonnier, il ne donnerait aucune signature et ne permettrait de transmettre aucun ordre en son nom. M. Millière parla encore quelque temps; puis il revint à nous et nous dit que nous allions sortir, qu'on allait nous faire place. Nous nous levâmes alors en nous prenant par le bras et nous nous dirigeâmes vers la porte. Les personnes présentes se rangèrent en haie pour nous laisser passer; mais M. Blanqui demanda la parole et monta sur la table. La foule nous entoura aussitôt. Il parla simplement, comme M. Millière, et son raisonnement se réduisit à dire qu'il ne fallait pas se dessaisir des otages. « Ces messieurs sont d'honnêtes gens, dit-il. Qu'ils nous disent s'ils donneront l'ordre à leurs amis de nous laisser sortir, et si, dans le cas où ils le donneraient, ils sont sûrs d'être obéis ».

Nous répondîmes, sans nous être consultés, que nous ne ferions aucune promesse, que nous ne donnerions ni ordres, ni démissions, et que nos actes, si nous avions pu nous oublier jusqu'à en faire, seraient nuls à nos propres yeux, et sans doute aux yeux de nos amis. Il y eut pourtant après cela beaucoup de personnes qui se donnèrent du mouvement pour essayer de nous faire un passage; d'autres, et je crois que c'était le plus grand nombre, s'y opposaient. M. Jules Favre me dit : « Nous ne pouvons pas risquer une lutte ». C'était mon sentiment; nous retournâmes donc à nos places, mais bien persuadés désormais que les choses avaient changé de face.

A peine étions-nous assis que nous vîmes M. Dorian auprès de

nous. Il n'était pas seulement notre collègue, il était notre ami. Et de qui n'était-il pas l'ami ? C'était la bonté en personne. Il croyait que nous pouvions consentir à un arrangement. Il essaya d'abord de persuader M. Jules Favre ; mais il y perdit ses peines. Il s'entretint ensuite avec moi longuement, affectueusement ; il y avait entre nous une amitié plus étroite. M. Magnin, qui était aussi son ami intime, et M. Garnier-Pagès furent de la conférence. Dorian nous proposait d'entrer dans la salle voisine pour conférer avec les chefs de la sédition. « Ils sont certainement perdus ; mais vous pouvez l'être aussi ; on peut se venger sur place. » C'était évidemment pour lui l'objet d'une véritable angoisse. Nous voyant résolus et indifférents sur ce point, il essayait de nous déterminer par l'intérêt public. « Cette journée est un grand malheur ; mais, enfin, il n'y a pas eu de sang répandu. A présent, on ne peut plus répondre de rien. Les tirailleurs de Flourens et les mobiles bretons sont sur le point d'en venir aux mains ; et alors la victoire elle-même, qui est indubitable, sera un malheur affreux, car, après un massacre, nous ne pourrons plus tenir Paris, et les Prussiens entreront. » Il me serrait les mains : « Persuadez Jules Favre, me disait-il ; évitez l'effusion du sang. » Je souffrais beaucoup en l'écoutant, et même en le voyant : « Où avez-vous été toute la journée ? » lui dis-je. Il me comprit. « J'ai essayé de sortir comme Magnin, comme Le Flô, sans y parvenir. J'ai été gardé prisonnier dans le cabinet du maire, pendant que vous étiez ici. On a cru que je serais écouté ; on s'est adressé à moi d'abord pour que je m'adresse à vous. » Je lui serrai bien cordialement, bien tendrement la main. Mais j'ajoutai : « Il y va de l'honneur. »

M. Delescluze vint un moment après. Il ne parla qu'à Jules Favre, brièvement, sèchement. La réponse fut encore plus courte et très hautaine. Là se terminèrent les prétendues négociations dont on a tant parlé.

La garde nationale, au commencement de la journée, n'avait pas répondu à l'appel. Quand elle apprit enfin que Blanqui et Delescluze étaient à l'Hôtel-de-Ville, elle comprit dans quelles mains elle allait tomber, et arriva en nombre aux lieux de rassemblement. M. Trochu donna le commandement à M. Jules Ferry, qui partit avec les compagnies rassemblées sur la place Vendôme. Il était accompagné de son frère, M. Ch. Ferry, du colonel Ferri-Pisani et du colonel Roger (du Nord).

On a demandé pourquoi le gouverneur de Paris donna le commandement de la garde nationale, chargée de délivrer l'Hôtel-de-Ville, à M. Jules Ferry, membre civil du gouvernement, au lieu de choisir pour cette expédition un officier de la garde nationale ou un militaire. Si l'affaire avait demandé des connaissances militaires spéciales, M. Trochu aurait pu diriger lui-même le mouvement, ou en charger le général Soumain, commandant de la place, le commandant Schmitz, chef de son état-major, le général de Lignières, commandant des mobiles. Les généraux expérimentés ne lui manquaient pas ; mais, en vérité, il n'était nullement question de stratégie. Ceux qui auront le courage de parcourir l'amas confus de dépositions publiées par la commission d'enquête verront que plusieurs des commissaires s'efforçent d'établir par leurs questions que le général Trochu avait donné le commandement à M. Roger (du Nord), et que M. Ferry le lui enleva. Le but de ces insinuations ne se découvre pas à première vue. Il faut savoir, par une longue expérience, à quels absurdes soupçons l'esprit de parti peut se laisser entraîner, pour deviner qu'il s'agit d'établir la connivence de M. Ferry avec les insurgés. Le même M. Ferry, étant allé à Belleville donner des drapeaux aux bataillons de l'arrondissement, dans un moment où cette mission n'était pas sans péril, on prétendit le soir, dans un club, que nous avions vendu les bataillons de Belleville aux Prussiens, et que ces drapeaux n'étaient qu'un signe pour les faire plus aisément reconnaître par l'ennemi. Ces deux suppositions, que je rapproche à dessein, ne sont pas plus extraordinaires l'une que l'autre. M. Roger (du Nord), que j'ai tant désiré depuis voir à la tête de la garde nationale comme général, aurait été un choix excellent. La vérité est que le général Trochu confia cette mission à M. Jules Ferry. Il ne fallait pour la remplir qu'un courage à toute épreuve et un dévouement absolu à la République. Le général pensa que, si la lutte s'engageait, il importait qu'on ne pût pas dire que l'armée et la garde nationale avaient tiré l'une contre l'autre, et c'est pour cela qu'il refusa constamment de faire entrer les divisions qui étaient aux avant-postes, et de mettre en avant les officiers de l'armée. Il déféra le commandement à un membre du gouvernement, parce que le gouvernement ne pouvait se refuser à aucune responsabilité, et qu'on ne savait pas s'il n'y aurait pas de grandes questions politiques à décider sur l'heure. Il connaissait depuis ces deux mois la fermeté d'esprit de M. Jules

Ferry ; et, sans donner à la vie de quelques citoyens plus d'importance qu'elle n'en avait, je puis dire pour ceux qui étaient alors retenus comme otages, qu'on n'aurait pas pu mettre leurs intérêts en de meilleures mains.

M. Jules Ferry entoura l'Hôtel-de-Ville, et dans la pensée que les derrières seraient moins bien gardés, il vint frapper à la porte qui donne sur la place Lobau. On répondit de l'intérieur que, s'il voulait entrer seul, on lui ouvrirait le guichet. Pour toute réponse, il lança les tirailleurs du 14e : en un clin d'œil les grilles furent enlevées, et les coups de crosse commencèrent à pleuvoir sur la porte, en dépit des coups de feu tirés des fenêtres voisines. A ce moment, on annonça un parlementaire.

C'était M. Delescluze, accompagné de M. Dorian. M. Delescluze dit à M. Jules Ferry : « Ne poussez pas plus loin votre attaque de vive force ; c'est inutile. Les gens qui sont là comprennent qu'ils ne sont pas les plus forts. Je vous ferai observer qu'ils tiennent Jules Favre, Jules Simon, tous vos amis, que la vie de ces messieurs peut être en danger, et que, par conséquent, le plus sage est d'obtenir que l'Hôtel-de-Ville soit évacué purement et simplement. Je m'en charge. »

M. Ferry tenait beaucoup à sauver la vie des otages ; et il tenait infiniment plus à éviter une guerre civile. Il accepta et attendit.

Il avait stipulé une seule chose : c'est que le général Tamisier sortirait le premier, qu'il présiderait au défilé, et qu'il ne serait pas proféré d'autre cri que celui de : « Vive la République ! »

Il attendit deux heures. C'est pendant ce long espace de temps que, se promenant seul, à quelque distance de la colonne, il fut reconnu par des tirailleurs de Flourens, placés en embuscade à l'intérieur. Sortir à petit bruit, l'entourer et l'entraîner vers la porte en disant : « Vous êtes prisonnier du peuple », ne fut que l'affaire d'un instant. Il appela, on l'entendit heureusement, et il fut dégagé. Cette échauffourée, qui avait pour but et faillit avoir pour effet d'arrêter M. Jules Ferry au milieu d'une armée dont il avait le commandement, ne manque pas de caractère. Il dut se passer des aventures de cette sorte dans les guerres civiles de l'Italie au moyen âge. C'est pendant ces deux heures qu'on fit auprès de nous des tentatives si multipliées et si inutiles pour obtenir soit nos démissions, soit un ordre à nos amis de n'inquiéter aucun de ceux qui voudraient sortir, soit même la promesse

verbale d'employer notre influence, une fois que nous serions en liberté, à empêcher les vengeances et les représailles.

Enfin, après deux heures d'attente, M. Jules Ferry fit entrer les gardes mobiles par un souterrain qui lui était connu. Une fois entrés, les mobiles ouvrirent la porte aux gardes nationaux, qui escaladèrent les escaliers au pas de course. Il était près de quatre heures. En dépit de Millière, qui conseillait de sortir à tous risques, Flourens était remonté sur la table, d'où il haranguait ses tirailleurs pour les préparer à la résistance. Tout à coup, nous entendons des bruits de voix et des cliquetis d'armes derrière la porte; elle s'ouvre à deux battants, et M. Jules Ferry entre dans la salle, suivi d'une longue colonne dont on voit étinceler les armes. M. Flourens, toujours sur sa table, crie : « Aux fusils! » Ses tirailleurs tournent en désordre autour de lui, en proie à une véritable panique. Le détachement qui nous gardait s'enfuit comme les autres. M. Jules Ferry monte à son tour sur la table, qui avait servi toute la journée de tribune aux harangues, et la harangue qu'il prononça fut, sans contredit, la plus courte et la meilleure de toutes :

« Sachez, dit-il, que vous êtes mes prisonniers; que je vous tiens, que vous êtes à notre merci. Je veux bien pour aujourd'hui vous faire grâce; mais sortez à l'instant, et souvenez-vous que, si vous tentez un nouveau coup, nous serons sans pitié. »

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Le général Tamisier descendit le premier pour protéger la sortie de ceux à qui on aurait pu faire sur place un mauvais parti. Le départ de M. Jules Favre ne fut qu'une longue ovation. Je m'attardai un peu avec le général Le Flò. Quand j'arrivai sur la place, on voyait de nombreux bataillons défiler dans la rue de Rivoli. Il était cinq heures du matin; j'étais à l'Hôtel-de-Ville depuis dix-huit heures, sans avoir pris ni sommeil ni nourriture. Il n'y avait plus de fiacre. Je rentrai chez moi à pied, accompagné de mon ancien collègue au Corps législatif, M. Fould. Je dis en arrivant à ma famille que M. Jules Ferry venait de nous sauver la vie. Quand je me trouvai dans ma chambre, à six heures du matin, j'avoue que je fus un peu étonné de m'y voir. On me réveilla une heure après. C'était une députation des professeurs de Paris qui venait m'apporter une réclamation relative à leur traitement.

JULES SIMON.

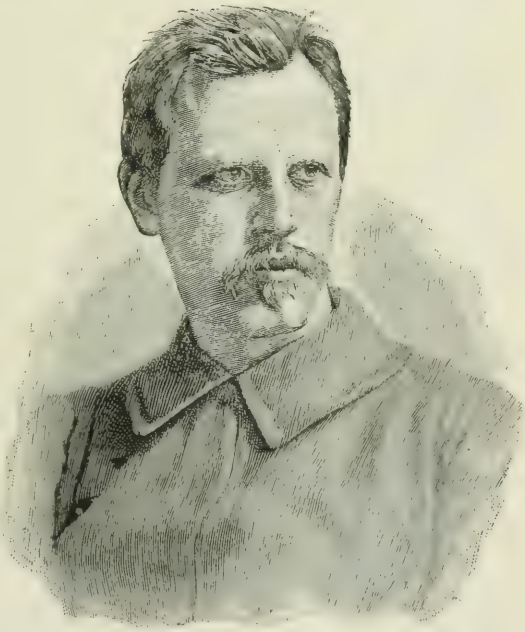
Le Gérant : F. JUVEN.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 68.4.96.

VERS LE PÔLE NORD

(Au moment où M. Andrée part en ballon, à la recherche du Pôle Nord et du Dr Nansen, il nous a semblé curieux de reproduire cet article spécialement écrit pour le *Strand Magazine* par le célèbre explorateur lors de son départ pour son aventureuse expédition. Les photographies ont été adressées à la même Revue par le Dr Nansen pour illustrer son article.)

Le trait caractéristique du plan que j'ai arrêté en vue de pénétrer dans la région polaire et, si possible, de la traverser, réside en ce principe : utiliser les courants marins au lieu de les combattre. Mon opinion est, en effet, comme j'ai eu l'occasion de l'expliquer en diverses circonstances, qu'il doit exister quelque part des courants pénétrant dans la région polaire, qui entraînent les banquises à travers l'océan polaire d'abord dans la direction nord vers le pôle et ensuite dans la direction sud vers l'océan Atlantique.



Dr Fridtjod Nansen, chef de l'expédition.

Que ces courants existent réellement, toutes les expéditions arctiques le prouvent, car la plupart des explorateurs ont eu à

les combattre et à éviter les banquises charriées par ces courants vers le sud à l'encontre de leur marche. J'en ai conclu qu'ils s'étaient dirigés vers le nord du mauvais côté. On ne peut nier, en effet, que ces banquises errantes ne nous viennent constamment du nord inconnu. Ces glaces et ces courants doivent passer évidemment par la région polaire, en vertu de la loi naturelle bien simple par laquelle l'eau qui sort doit être remplacée par l'eau qui entre. Il semble, malgré cette évidence, exister des gens qui ne veulent même pas admettre cette simple nécessité.

Le passage de tels courants par la région polaire est prouvé par de nombreux faits. Je mentionnerai d'abord la grande quantité de bois flottants sibériens qui, tous les ans, est transportée sur les rivages du Spitzberg et du Groënland. Ces bois viennent en telle abondance et avec une telle régularité qu'il paraît impossible qu'ils soient transportés si loin de leur pays originel par des vents ou des courants occasionnels. Il doit exister une communication régulière entre les côtes de Sibérie et celles du Spitzberg et du Groënland. C'est par ces courants que les débris de l'infortunée *Jeannette* ont été transportés sur la côte du Groënland. La *Jeannette* fit naufrage en 1881, au nord des nouvelles îles sibériennes, et, trois ans après, en juin 1884, une grande quantité d'objets lui appartenant ou appartenant à son équipage furent trouvés sur une île de glace flottante qui s'était formée sur la côte sud-ouest du Groënland. Cette île de glace ne peut avoir été transportée là que par le même courant qui y dépose chaque année les bois flottants de Sibérie. C'est par ce même courant qu'un outil d'Esquimau, avec lequel on lance le harpon, a été transporté d'Alaska sur la côte ouest du Groënland. Il ne peut, d'après moi, y avoir aucun doute sur l'existence d'une telle communication ou d'un tel courant à travers la region polaire entre la côte de Sibérie et celle du Groënland.

Mon intention est donc de me servir de cette communication que m'offre la nature. J'essaierai de découvrir où le courant a son origine, et je me dirigerai vers le nord jusqu'à ce que je sois bloqué dans les glaces polaires; alors je me laisserai transporter, à travers la région inconnue, de l'autre côté du pôle.

Telle est la base de mes opérations. Afin de pouvoir mener une vie relativement confortable pendant le voyage sur glace, la première condition était d'avoir un bon et solide navire spécialement construit en vue de supporter la pression des glaces et les vio-

lents coups de vent de la mer Arctique. Un tel navire ne se trouve pas tout fait : aussi ai-je dû faire construire le *Fram*, à bord duquel nous sommes en train de naviguer vers le nord inconnu.

Sa construction a demandé deux années; mais je crois que le résultat acquis est bon. C'est un navire d'une force peu commune; sa charpente est faite de durs chênes d'Italie, épaisse de 10 à 12 pouces ($0^m,25$ à $0^m,30$). A l'intérieur, le vaigrage est fait de planches en pitch-pin alternativement de 4 et 8 pouces d'épaisseur ($0^m,10$ et $0^m,20$). Cette carcasse est extérieurement couverte d'un bordage formé de trois épaisseurs : la première consiste en une garniture de chêne de 3 pouces ($0^m,07$ 1/2), la seconde en une autre de 4 pouces ($0^m,10$), la troisième enfin est en laurier dur de 3 à 6 pouces ($0^m,07$ 1/2 à $0^m,15$) qui augmente d'épaisseur de la quille à la ligne de flottaison, pour le protéger contre les glaces. Le laurier est un bois très dur, très résistant et lisse, mais aussi très lourd, puisqu'il s'enfonce dans l'eau. L'épaisseur totale des flancs du *Fram* est ainsi de 28 à 32 pouces ($0^m,70$ à $0^m,80$). Un peu de poix entre ces diverses couches assure la plus grande étanchéité.

On conçoit que des flancs de ces dimensions et faits de ces matériaux offrent une grande résistance à la pression de la glace; pour plus de sûreté, je les ai fait renforcer de nombreuses poutres à l'intérieur, de telle sorte que l'ensemble forme une masse cohérente, à tel degré qu'on peut considérer le *Fram* comme étant en bois massif. Mais, malgré ces précautions, le *Fram* n'eût pas encore été assez solide, si je n'avais pris soin de lui donner une forme particulière, car la force de la glace est capable d'écraser tout ce qu'elle saisit dans son irrésistible étreinte.

C'est cette forme qui constitue la caractéristique du *Fram*. Il est construit dans de telles lignes qu'en se serrant autour de lui, la glace ne puisse le saisir, mais l'enlève : ses flancs ne sont pas perpendiculaires, comme ceux des autres navires le sont généralement, mais biaisent du sommet à la quille, de telle façon que lorsque les glaces se pressent contre eux, au lieu de rencontrer un mur perpendiculaire qui donne prise à leur pression, elles glissent sur eux en suivant leur pente et passent sous la quille. Comme celle-ci ne présente aucune aspérité, les glaces ne pourront la saisir, elles se joindront sous le navire et le soulèveront hors de l'eau. En résumé, la forme du *Fram* est aussi unie et

arrondie que possible; elle ressemble assez exactement à une noix de coco.

La longueur du *Fram* est de 128 pieds (39 mètres); il mesure à sa plus grande largeur 36 pieds (près de 11 mètres); il est, par conséquent, très large proportionnellement à sa longueur. Son tirant d'eau est à peu près de 16 pieds ($4^m,87$) et son accastillage n'est que de 3 pieds ($0^m,91$). Il faut dire qu'il est très chargé, car nous avons pris autant de charbon que nous pouvions en emporter. Ce charbon s'épuisera graduellement dans nos machines et le navire se déchargera au fur et à mesure. Sa capacité est d'à peu près 310 tonnes et son déplacement est, en ce moment, avec sa lourde cargaison, d'environ 800 tonnes ou un peu plus.

Il est gréé comme un goélette franche à trois mâts. Le grand mât est élevé et le nid-de-pie est à environ 105 pieds au-dessus du niveau de l'eau. De là l'on jouit d'une vue splendide sur les champs de glace et l'on peut aisément diriger le navire à travers la mer ouverte.

Le *Fram* a une machine auxiliaire d'environ 200 chevaux. Chargé comme il l'est actuellement, il ne peut filer une vitesse supérieure à 5 nœuds avec la machine seule; mais avec une cargaison plus légère, il file de 6 à 7 nœuds. Ce n'est donc pas un navire rapide, mais la rapidité n'est pas de première importance dans une expédition comme la nôtre, où nous dépendrons principalement de la vitesse des courants ou de celle de la glace et non de celle du navire.

Les membres de l'expédition sont : Otto Sverdrup, maître du navire : il a été mon compagnon dans l'expédition à travers le Groënland; Sigurd Scott Hansen, lieutenant de marine norvégien : c'est lui qui dirigera nos observations météorologiques, astronomiques, magnétiques et géodésiques; Henrik Blessing, médecin de l'expédition et botaniste; Claudius Théodore Jacobsen, second du navire, ancien pêcheur de phoques et maître de navire dans l'océan Arctique autour de Spitzberg et de Novaya Zemlya; Peder Hendriksen, harponneur, ayant les mêmes antécédents que le précédent; Hjalmar Johannesen, lieutenant de l'armée norvégienne; Ivar Mogstad, ancien charpentier, faisant fonctions de chauffeur, d'économe et d'homme d'utilité générale; Bernhard Nordahl, chauffeur et électricien; Anton Amundsen, ingénieur; Lars Pettersen, ingénieur; Adolf Juell, maître d'hôtel et matelot; Bernt Bentsen, matelot. Nous sommes treize en tout.

Nous avons un salon commun, où nous prenons nos repas et passons nos heures de loisir. Autour du salon sont disposées six cabines, dont quatre séparées pour le capitaine Sverdrup, le lieutenant Hansen, le Dr Blessing et moi, et deux dans chacune desquelles couchent quatre ou cinq hommes. Ces cabines entourent le salon et le séparent des clôtures extérieures. Grâce

Maison du Dr Nansen.

à cette disposition, le salon est chaud et agréable. Les murs et le toit sont très épais. Les différentes couches de bois dont ils sont formés ont été calfeutrées avec des peaux de rennes, du feutre et de la poussière de liège.

On a pris toutes les précautions non seulement pour garder la chaleur, mais encore pour éviter l'humidité qui s'attaque si rapidement aux flancs des navires dans la nuit polaire et qui a été si nuisible à la plupart des expéditions arctiques. Nous, du moins, nous n'aurons pas trop à la redouter.

Dans ce but et aussi pour jouir d'une bonne température dans le salon, on a tout particulièrement soigné la ventilation. L'air

froid du dehors est aspiré par un appareil spécial de mon invention, qui le chauffe avant de le distribuer aux cabines et au salon; un autre appareil l'aspire du dehors et l'expulse.

Une bonne ventilation est nécessaire dans une expédition comme la nôtre; mais la chaleur est bonne aussi. En supposant que nous n'ayons pas assez de combustible ou qu'il fasse trop froid pour dormir dans les cabines, tout est disposé pour que nous puissions tous vivre et dormir dans le salon commun. Nous fermons alors les portes des cabines hermétiquement; pour nous rendre au dehors, nous passons par quatre portes épaisses et, ainsi, nous ne laissons pas pénétrer l'air froid. Il ne nous sera certes pas difficile d'entretenir la chaleur de cette manière, même sans aucun feu dans la cheminée, notre chaleur naturelle sera plus que suffisante pour nous empêcher d'avoir froid. Pour nous promener, nous avons le pont sur lequel nous dresserons, en hiver, une grande tente. Je pense, en somme, que nos quartiers d'hiver seront assez confortables. Notre salon est bien fait pour nous rappeler notre home : les premiers artistes norvégiens ont voulu décorer nos murs de belles peintures de notre pays. Chacun de nous a dans sa cabine les portraits des siens. Le salon, comme les cabines, est éclairé à la lumière électrique; les murs et le plafond sont peints en blanc, et, le soir, quand les lampes sont allumées, tout est gai et confortable autour de nous, et nous serions plutôt tentés de nous croire au foyer que dans l'immense solitude polaire. Nous avons aussi une grande quantité de livres de toute sorte, grâce aux amis de l'expédition, ainsi que des jeux de toute nature. Nous avons un orgue et tous instruments de musique. Nous pouvons nous donner des soirées musicales, des lectures, et, quand nous en sommes fatigués, jouer aux échecs, dominos, cartes, etc. Je crois que l'hiver ne nous paraîtra pas si long, malgré la nuit qui dure six mois!

Des provisions, nous en avons en grande quantité et en grande variété, beaucoup plus, je crois, que la plupart des expéditions précédentes. La variété de la nourriture est de première importance, si l'on veut éviter le scorbut qui a détruit tant d'expéditions bien préparées. Nous avons des viandes de conserve de toute sorte : du bœuf rôti, bouilli et salé, du mouton, du lapin, des grillades, des saucisses d'Oxford, des côtelettes, du porc, du lard, du jambon, etc.; du poisson en conserve de toute espèce, des fruits en conserve et secs, des confitures, marmelades, du

blanc-manger, de la poudre d'œufs, du jus concentré de citron, du riz, des pois, de la soupe aux pois, de la soupe aux haricots, du Bovril, des légumes secs, des biscuits, du chocolat, de la farine cuite à la vapeur et sèche, du poisson sec, des pommes de terre sèches, du lait stérilisé avec sucre et sans sucre, du thé concentré, du fromage, du sucre, etc., et, par-dessus tout, du beurre, qui est l'aliment le plus important dans les pays froids, où l'homme a particulièrement besoin de gras. Nous emportons six tonnes de beurre.

Pour les expéditions à traîneaux, nous avons de la nourriture spécialement concentrée et légère, consistant principalement en viande sèche avec gras. Nous userons aussi dans ces expéditions de biscuits, de beurre, de farine de porridge cuite à la vapeur, de lait, de chocolat, de poisson sec, de fruits secs, de sucre, de thé concentré et aussi des biscuits auxquels j'ai ajouté une certaine quantité d'un produit allemand appelé poudre *Aleuronat* qui contient beaucoup d'albumine. Ce produit entre dans une proportion de 30 0/0 dans les biscuits, de façon qu'un certain nombre de ceux-ci, avec une quantité convenable de beurre, puissent suffire à un homme pour sa journée. Je crois qu'une livre et demie de biscuits et une demi-livre de beurre seront une ration convenable. Quant à notre boisson, nous n'aurons rien que de l'eau que nous obtiendrons en faisant fondre la neige. Cette eau, nous pourrons l'additionner d'un peu de jus de citron, de sucre ou de lait, ou bien faire du thé, du chocolat, de la soupe. Nous aurons ainsi des boissons agréables. Les alcools ne seront pas permis; le tabac sera distribué en rations très modérées sur le navire et, dans les expéditions à traîneaux, il sera entièrement ou presque entièrement mis de côté.

Notre costume d'intérieur sera tout en laine : nous avons fait une bonne provision de vêtements de laine de toutes sortes. En hiver, pour l'extérieur, nous porterons une casaque qui nous mettra à l'abri des tempêtes de neige. Nous aurons aussi des fourrures de loup et de renne. Pour dormir dans la neige ou sous nos tentes, dans les expéditions lointaines en traîneaux, nous avons des couchettes faites de mêmes étoffes qui nous permettront de supporter une température de 100 degrés au-dessous de zéro.

Nos tentes sont en soie crue et d'une extrême légèreté, ce qui est pour nous de la plus haute importance, puisqu'il nous les

faudra emporter sur nos traîneaux. L'étoffe que nous étendrons sous nos pieds pour nous servir de tapis est un peu plus lourde, mais elle nous garantira contre l'humidité qui ne manque pas de se produire lorsqu'on dort sur la neige et qu'on n'a pour

Madame F. Nansen.

couchette qu'une mince étoffe de calicot. Cette étoffe étant plus épaisse pourra aussi nous servir de voile à traîneau, lorsque le vent soufflera du bon côté. Nous emportons naturellement un grand nombre d'instruments pour nos observations scientifiques. Ai-je besoin de dire que des chambres photographiques de toutes dimensions et espèces n'ont pas été oubliées.

Nous sommes maintenant (lorsque j'écris ces lignes) en train

de traverser, dans la direction est, la mer qui sépare la Norvège de Novaya Zemlya. Nous sommes au milieu d'un brouillard épais et nous avons le vent contraire. Hier, dans un court intervalle de temps clair, nous avons pu jouir de la vue de Goose Land ensoleillé (Novaya Zemlya) et nous nous dirigions droit dessus, quand le brouillard s'épaissit de nouveau et, de nouveau, nous isola du

Le Dr Nansen dans son costume de mauvais temps.

reste du monde. Il nous a fallu reprendre la pleine mer et nous diriger sur le détroit de Yugor, le détroit le plus méridional qui sépare du continent Novaya Zemlya, ou plutôt Waigats, l'île la plus méridionale. Nous espérons y rencontrer un petit navire que j'ai envoyé de Norvège, avec 50 tonnes de charbon, à Khabarova, dans le détroit de Yugor. Un Russe, nommé Trontheim, nous y attend aussi avec plus de trente chiens de traîneaux. Il a dû voyager, l'hiver dernier, de Tiumen en Sibérie aux Ostjaks pour acheter ces chiens, et de Sibérie, à travers le nord de la Russie, il lui a fallu se rendre à Péchora, puis au détroit de Yugor, en compagnie de Samoyeds qui se dirigent vers le nord au printemps. J'espère trouver les chiens en bon état, ainsi que Tron-

theim lui-même qui, probablement, nous accompagnera dans notre expédition.

Quand nous aurons nos chiens et notre charbon, si le détroit et la mer de Kara sont ouverts, nous nous dirigerons vers l'est, le long de la côte asiatique, aussi rapidement que possible. La première partie du voyage à travers la mer de Kara sera peut-être la pire, à cause de la glace qui y est généralement très mauvaise. Lorsqu'on est plus à l'est, l'eau venant des rivières force généralement la glace à s'éloigner des côtes, laissant un passage libre le long du rivage. Nous aurons à doubler le cap Cheluyskin, point le plus septentrional du continent, qui n'a encore jamais vu qu'un navire, la *Véga*, dans la fameuse expédition de Nordenskiold. Si nous trouvons encore un passage, nous continuerons vers l'est, le long de la côte, jusqu'à l'embouchure de l'Olenek, à l'est du delta de la Lena. Si nous en avons le temps, j'y mouillerai le temps d'embarquer les vingt-six chiens de traîneaux qui nous attendent. La raison pour laquelle je tiendrais à y prendre des chiens est que les chiens de l'est de la Sibérie sont plus forts et meilleurs que ceux de l'ouest. C'est la raison qui a poussé à m'en parler le baron de Toll qui voyage en ce moment en Sibérie et a eu l'obligeance de se charger de les trouver. C'est aussi lui qui m'a trouvé Trontheim et les autres chiens. Si nous sommes en présence d'un trop grand nombre de chiens, il sera toujours facile de faire un choix et de ne garder que les meilleurs.

D'Olenek je prendrai la direction nord-est vers la côte occidentale des îles de la Nouvelle-Sibérie. Si la saison est favorable, j'espère y trouver un passage qui me permettra de gagner le nord et de m'avancer un bon bout dans les régions inconnues. Nous irons aussi loin que possible vers le nord en mer libre et, quand nous ne pourrons plus avancer, nous choisirons bien notre endroit et lancerons le *Fram* à travers les glaces.

Alors notre œuvre sera pour longtemps accomplie et ce sera à la glace de nous transporter plus au nord. Je ne doute nullement que les choses se passent ainsi, si nous pouvons nous avancer assez au nord en mer libre. Nous nous efforcerons alors de faire à notre navire un confortable quartier d'hiver. Ce transport par la glace à travers le nord pourra durer plusieurs années : notre vie pourra être alors quelque peu monotone, mais nous aurons beaucoup à faire pour passer le temps. La nature dans ces régions inconnues nous fournira des éléments d'observation scien-

tifique : nous aurons à observer le climat à toute heure de la journée, à étudier les courants d'eau sous glace, la glace elle-même et sa formation, les lumières boréales, le magnétisme de la terre et, qui sait, peut-être à explorer des pays inconnus.

Durant les longs étés, la vie est presque gaie dans ces régions : le soleil inonde ce monde blanc d'une lumière glorieuse et réconfortante et cela, nuit et jour, durant des mois ; nous pourrons alors organiser des excursions sur skis ou à traîneaux traînés par nos chiens. Nous pourrons même sur skis nous faire traîner par nos chiens et parcourir les glaces à des allures rapides. Si nous découvrons une terre nous nous livrerons au plaisir de la chasse.

Mais après cette longue lumière d'été viendra la longue nuit arctique. La température s'abaissera peut-être plus alors que nul ne s'en doute. Nous ne pourrons plus faire grand'chose au dehors et notre vie extérieure se réduira à noter les observations météorologiques et astronomiques, à nous livrer à un court exercice et quelquefois à faire un tour sur nos traîneaux avec nos chiens quand il fera clair de lune. Il ne nous manquera pas d'occupations à l'intérieur de notre navire : en tous cas nous ferons de notre mieux pour ne pas nous ennuyer.

J'ai déjà décrit notre coquet salon où la lumière électrique nous remplacera le soleil absent. Mais beaucoup se demandent où nous trouverons une force pour produire l'électricité, car nous ne pourrons nous risquer à brûler du charbon pour cela. Ce n'est cependant pas très difficile. Nous aurons d'abord le vent et, à l'aide d'un fort moulin à vent, nous pourrons actionner le dynamo et nos accumulateurs emmagasineront l'électricité pour quelque temps. Nous mettrons à profit le moindre souffle. Si nous avons le calme plat, nous sommes là treize hommes et nous avons un cabestan sur le pont du navire. Nous irons faire le quart, comme les chevaux de manège font à la campagne autour des puits. Par séries de quatre hommes nous prendrons ainsi tour à tour un exercice salutaire, tout en étant utiles à quelque chose. Donc quand disparaîtra le soleil pour faire place à la longue nuit, nous produirons notre propre soleil en nous promenant en cercle sur le pont du *Fram*. C'est ainsi que l'homme fait la conquête de la nature ; malgré cela, je n'ose pas avancer que nous n'attendrons pas avec impatience le retour du vrai soleil et que nous n'interrogerons pas anxieusement l'horizon pour voir si ne commence pas à luire l'aurore printanière. Alors le soleil se lèvera lente-

ment et majestueusement sur l'horizon et inondera nos âmes de ses rayons bénis.

Pour me résumer, nous mènerons une existence relativement agréable tant que nous aurons notre navire ; mais il peut arriver que nous le perdions en dépit de toutes nos précautions. Ce sera un bien triste moment que celui où il nous faudra dire adieu à notre cher *Fram ;* mais nous ne serons pas perdus pour cela. Nous avons emporté un assez grand nombre de bateaux de différentes grandeurs, dont deux sont d'assez fortes dimensions et construits spécialement en vue de ce triste événement. Ils ont 29 pieds de long sur 9 de large ; ils possèdent un pont et peuvent être considérés comme deux petits navires de réserve. Tout l'équipage peut vivre assez confortablement dans chacun d'eux et il restera de la place pour de grandes provisions. Un désastre de cette nature ne peut guère survenir sans que nous l'ayons prévu d'avance et sans que nous ayons eu le temps d'équiper ces bateaux. Il n'y aurait pas alors de danger ; nous pourrions continuer à nous faire transporter sur la glace aussi sûrement que par le passé, car ces bateaux peuvent être facilement posés sur la glace et n'ont guère à craindre d'être écrasés par elle.

Nous n'aurions certes pas sur ces bateaux le même confort que sur le *Fram*, mais il ne serait pas bien difficile d'y installer de bons quartiers d'hiver en nous servant de la neige et de nos chaudes tentes de fourrure. En supposant même que nous perdions encore ces bateaux, nous pourrions construire des huttes de neige sur la glace.

Combien de temps durera notre expédition, il est très difficile de le calculer d'avance, puisque nous ne connaissons rien de la vitesse des courants que nous comptons mettre à profit. Je crois cependant que, selon toute probabilité, il ne se passera pas trois ans sans que nous ayons débouché en mer libre, quelque part d'où nous puissions regagner notre patrie. Or, comme nos provisions sont faites en vue d'une expédition de quatre et même cinq ans, je pense que nous n'avons pas à craindre de mourir de faim.

On a dit que notre expédition était très risquée et je crois que c'est en effet l'opinion générale. Telle n'est pas mon opinion. Les raisons qui la font regarder comme très téméraire sont de diverses espèces. Certains prétendent que les courants sur lesquels j'ai basé mon expédition n'existent pas réellement ; d'autres que la glace est transportée par des vents occasionnels ; d'autres enfin

qu'il existe bien des courants, mais que nul ne sait où ils nous emporteront. Quelques-uns reconnaissent avec moi qu'il existe des courants ; mais ils disent que la glace est dangereuse et peut facilement nous détruire, ou bien que nous pouvons être arrêtés dans le nord par des pays inconnus. Rien de tout cela ne me persuade. S'il n'y a pas de courants, je ne vois pas comment il serait

Le Dr Nansen sur son « ski », conduisant son chien.

téméraire d'y aller voir; en ce cas, nous ne pourrons pas avancer et serons obligés de revenir quand nous verrons que nous nous sommes trompés. Si cependant il existe des courants ou si seulement la glace est mise en mouvement par des vents occasionnels, l'effet est le même pour nous et nous devons avant cinq ou six ans déboucher quelque part près des côtes de l'Océan Arctique. Où que nous allions, il nous sera facile alors de trouver des logements humains que ce soit du côté de l'Amérique ou de l'Asie. Le bassin polaire est en effet si petit que dans le cours de cinq années il n'est pas possible que nous ne l'ayons pas traversé, à quelque faible vitesse que ce soit. Si le navire est détruit, nous

nous servirons de nos bateaux, comme je l'ai déjà dit, et si notre course est arrêtée par quelque pays, ou bien nous aurons à essayer de nous remettre à flot ou bien à voyager sur la glace et à nous diriger vers le plus proche pays inconnu. Le bassin polaire n'est pas si grand pour que la chose soit impossible, du moment que l'on est équipé en conséquence et que toutes les mesures sont prises en vue de voyager avec les courants et non contre eux.

Mais ces questions et bien d'autres encore ne pourront recevoir de réponses qu'à notre retour, que nous ayons réussi ou échoué. Nous sommes outillés pour lutter contre beaucoup de difficultés et nous en rencontrerons peut-être d'autres auxquelles nous n'avons pas songé ; mais nous sommes partis pour explorer et il n'est pas d'exploration sans souffrances, ni de victoires sans risques.

Nous sommes partis le 24 juin de Christiania pour notre expédition et nous avons fait voile vers le nord le long de la belle côte norvégienne. On est venu de loin visiter notre étrange navire et son équipage. Chaque fois que nous nous sommes arrêtés, même dans l'endroit le moins important, notre pont était noir de curieux accourus pour nous visiter. Le 21 juillet, nous avons quitté Vardo, notre dernier port en Norvège et maintenant nous faisons voile vers l'est à travers la mer de Barentz.

Dans quelques jours nous pénétrerons dans les glaces et recevrons le baptême de ce monde inconnu d'où nous ne sortirons plus avant des années et d'où les êtres qui nous sont chers ne recevront plus de nos nouvelles. Donner à ceux qui n'ont pas vu le monde de glace une idée de l'impression qu'il produit n'est pas chose facile, tant il est différent de tout ce qu'on a vu. C'est une chose étrange que, lorsqu'on est dans cette région, on la trouve monotone, et que l'on rêve de ses solitudes blanches, lorsqu'on l'a une fois quittée.

Quand on approche des champs de glace de la mer polaire, on entend au loin le bruit des flots sur les brisants. Ce bruit rappelle vaguement celui du tremblement de terre ou d'un orage. Au-dessus de l'horizon nord l'on perçoit une lumière étrange : c'est la réflection de la glace projetée sur le ciel. Quand vous naviguez, vous ne tardez pas à rencontrer les flots blancs qui courent sur l'eau sombre. C'est le long de la marge de ces banquises qu'opèrent les pêcheurs de phoques. Ils fraient leur route à travers ces flots terribles et lancent leur navire droit sur leur proie.

Leur lutte est terrible quand les éléments sont déchaînés. Rien de plus sauvage qu'une tempête sur la mer de glace, quand les rafales de neige et l'écume des flots vous cinglent avec une telle violence que vous ne pouvez rester sur le pont; quand les vagues s'élèvent en montagnes escarpées entre lesquelles disparaît votre navire; quand les vagues et les banquises se choquent, se dressent comme des tours, se brisent et retombent en cascades jaunes et vertes; quand les flots écument et lancent des blocs de glace vers le ciel. Et sur ce tableau, pas une étoile, pas une lueur quelconque. De lourds nuages chargés de tempête courent à travers le ciel : tout autour de vous les ténèbres, le bruit et le tumulte. C'est les démons sauvages de la nature en guerre. Il tonne, il siffle dans toutes les directions, le monde est comme ébranlé sur ses fondations.

Et, au milieu de cette terrible lutte, entre ces vagues semblables à des tours, un petit, fragile ouvrage de l'homme s'avance, un navire portant des hommes vivants. Malheur à eux, s'ils commettent la moindre faute; malheur à eux, s'ils s'approchent trop près de ces flots ou s'ils laissent le navire s'interposer entre eux au moment du choc, car ils sont écrasés et disparaissent à l'instant.

Mais à travers le bruit de la nature en furie, on entend la voix du commandant, les ordres sont ponctuellement exécutés, le navire recule vers la mer et échappe au danger.

Heureusement, il n'y a pas que des tempêtes dans la mer polaire, il y fait quelquefois aussi doux et le calme y est aussi grand qu'en un jour de printemps chez soi. Au-dessus de vous luit un beau soleil qui se joue dans les glaces. Il en est généralement ainsi quand vous avez pénétré plus avant dans les glaces et c'est cette paix étrange qui me revient le plus souvent à la mémoire quand je songe à ces régions. Je revois les milliers de phoques qui se reposent tranquillement sur la glace ou font leur toilette au soleil, tandis que d'autres jouent et se poursuivent dans l'eau. C'est là une vision de paix profonde et charmante dont la mémoire ne se fatigue jamais.

Lorsque vous pénétrez plus avant vers le nord, l'eau disparaît graduellement et la mer finit par être entièrement recouverte de glace en mouvement. L'océan entier ne présente plus que l'aspect d'un vaste champ de glace couvert de neige, de temps en temps seulement on distingue un mince filet d'eau sombre à travers

une étroite fissure. Alors toute vie disparaît, plus de phoques, plus d'oiseaux; le seul animal que vous puissiez rencontrer, c'est l'ours polaire; mais il disparaît bientôt aussi et vous restez enfin seul dans l'immensité glacée, qui vous transporte vers le sud, vers la lumière et le soleil, où cette glace se divise et fond graduellement.

Le « *Fram* » quittant le port de Brous, Norwège, pour le Pôle Nord.

Tel est l'aspect de la mer polaire.

En été le soleil brille jour et nuit et tourne sans cesse autour de vous dans le ciel, pour disparaître à l'automne. Alors commence la longue nuit d'hiver qui au pôle Nord dure six mois. Les étoiles brillent sur ces champs de neige désolés. Quand la lune luit, elle circule en rond dans le ciel et cela sans fin, jusqu'à ce qu'un nuage la dérobe à vos yeux. Viennent quelquefois aussi égayer la nuit les lueurs boréales, ce grand mystère du nord. La vie renaît : des lumières étincelantes et des rayons circulent en

tous sens dans le ciel jusqu'à ce qu'à leur tour ils disparaissent et laissent la scène aussi désolée qu'auparavant.

C'est dans ce monde mort et désolé que doit vivre l'explorateur. C'est là qu'en été il dévore les distances sur son traîneau traîné par des chiens. C'est de là que partent ses pensées vers ceux qu'il a laissés derrière et qui voient scintiller les mêmes étoiles qui égayent sa nuit glacée.

Fridtjof Nansen.

Onboard
the "Fram"
in the Barents Sea
26th July 1893.

Traduction de J.-H. Aubry.

COMPLET

Tel que vous me voyez, mes chers amis, je n'ai pas toujours roulé sur les millions en or monnayé. Mes écuries ne regorgeaient point de ces pur sang qui sont la gloire de l'élevage anglais — et même je n'avais pas d'écuries.

Mes remises — et même je n'avais pas de remises — étaient veuves (oh! que lamentablement!) du coupé cerise et du landau bouton d'or, honneur de la carrosserie française.

Des fois — vous me croirez si vous voulez — mes finances immédiates m'interdisaient toute nolisation de fiacre banal ou de sapin vulgaire.

Et quand mes affaires ou mes plaisirs me contraignaient à mobiliser mon corps humain, la seule ressource me restait des omnibus, et encore — tristement parfois — de l'usage exclusif des impériales.

Un jour (j'étais à cette époque tambour au cirque Plège — oh! ma jeunesse! — alors en représentation à Versailles), j'arrivai à la gare Saint-Lazare en destination pour le Panthéon, où je comptais une petite bonne amie, pas jolie, mais d'une bienveillance!

Les omnibus arrivaient à la Madeleine dans un état de plénitude vraiment indécent, les impériales surtout.

Et la chaleur qu'il faisait!

L'asphalte des boulevards semblait une pâte de réglisse en cuisson, où les talons des passants s'enfonçaient sans sonorité.

Je ne me rappelle plus bien pourquoi je m'obstinais à ne pas pénétrer dans l'intérieur.

L'excessive thermométrie de cette journée, ou si c'était le bas fond de mes ressources? Qu'importe!

Les omnibus arrivaient complets de la place Courcelles et regagnaient le Panthéon plus complets encore.

Alors, je m'avisai d'un stratagème dénué de scrupules, mais si malin...

Il y a si longtemps, mes chers amis, que je peux bien vous conter cette fripouillerie.

Un omnibus *Courcelles-Panthéon* poignait (du verbe *poindre*) à l'horizon.

Je n'ajouterai pas qu'il était aussi complet à lui seul que tous les autres précédents.

Sur le bout d'un banc de l'impériale (le bi du bout du banc, comme on dit maintenant avec juste raison) se tenait un gros monsieur sanguin d'apparence rageuse.

Personne ne descendit, et le véhicule se remit en route, lentement, à cause de la rue encombrée.

J'interpellai le monsieur sanguin en des termes d'où j'avais banni toute courtoisie.

Notamment, je lui reprochai de recevoir de l'argent d'une vieille dame anglaise morphinomane.

D'abord, le monsieur sanguin ne crut pas que ces reproches immérités s'adressaient à lui.

Il regarda ses voisins; ses voisins le regardèrent et, dès lors, il n'y eut plus d'erreur.

C'était bien lui.

Il leva le bras, brandit une forte canne et s'écria : « Sacré polisson! »

J'insistai.

Heureusement pour vous, mesdames mes lectrices, je suis trop bien élevé pour répéter ici les injures de toute sorte que je prodiguai au monsieur sanguin.

Toute l'impériale éprouvait une joie sans mélange, mais lui devenait de plus en plus gêné.

Son teint avait graduellement gravi les degrés qui séparent le rouge brique du plus vif écarlate.

Il criait toujours : « Sacré polisson! » mais tout de même il ne descendait pas.

Où est-elle, me disais-je, l'injure suprême qui le fera quitter le bi du bout de son banc?

Je m'aperçus à ce moment qu'il était décoré de la médaille militaire. Une révélation.

Avec une véhémence inouïe, je l'accusai d'adresser à M. de Bismarck une correspondance journalière fourmillant d'indiscrétions sur notre organisation militaire.

Je ne m'étais pas trompé.

Le plus vif écarlate abandonna la physionomie du vieux brave, qui se décolora, livide.

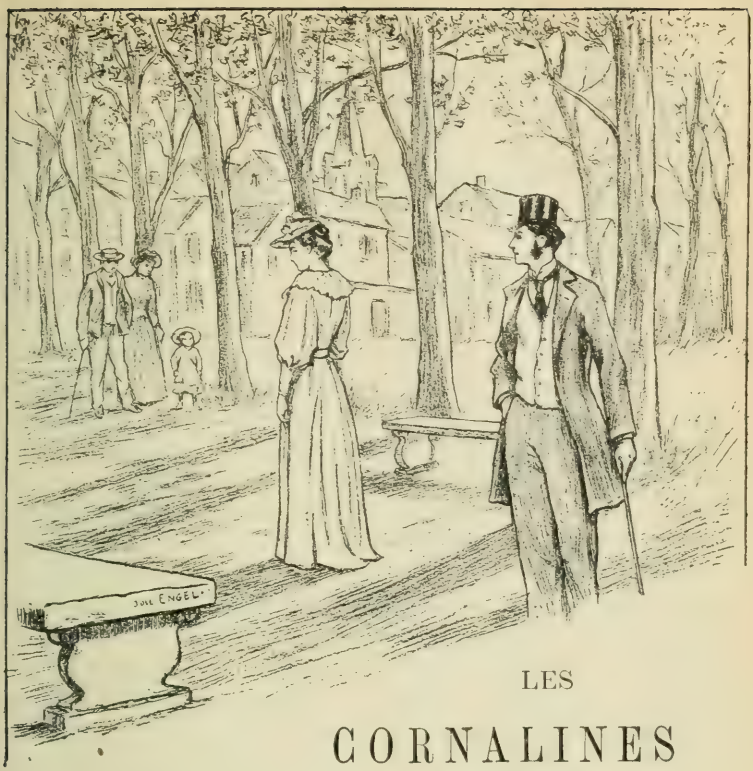
Il descendit.

Moi, par un habile mouvement tournant, je quittai le côté droit pour me ruer sur la gauche, en passant devant les chevaux, et tandis que l'homme sanguin cherchait son obscur blasphémateur, je m'installai confortablement à sa place, sur le bi, etc.

L'homme sanguin ne me rencontra pas, mais comme un gommeux idiot riait beaucoup de l'aventure, il lui administra une homérique raclée.

Et je ne plaignis pas le gommeux idiot, car on ne doit jamais se moquer des gens dans l'embarras.

ALPHONSE ALLAIS.



LES CORNALINES

I

L'IMMORTEL EN PANTOUFLES

Dans le vestibule frais et spacieux, le reporter tira son carnet et prit vivement des notes :

« Rue de Tournon, — vieille maison Louis XVI, très paisible. — Escalier de pierre, larges marches, rampe de fer forgé. »

Puis il monta au premier et sonna :

— Monsieur Émile Cornalin ?

Le valet de chambre, un grand maigre, à la face pâle encadrée de favoris très noirs, eut un retroussement de son nez pointu pour flairer le personnage.

Méfiant, il répondit :

— Je ne sais si monsieur est là... Si vous voulez bien me dire votre nom ?

Le jeune homme tendit sa carte :

— Georges Cripp, rédacteur à *la Rumeur*.

Peu après, il traversa l'antichambre, une grande salle à manger à dalles noires et blanches, et fut introduit dans la bibliothèque.

— Prenez la peine de vous asseoir. Monsieur ne tardera pas.

Le journaliste ne s'assit pas ; il alla à la fenêtre, souleva le rideau de tulle et, tournant le dos à la porte, se blottit dessous. Certain d'une contenance avouable en cas de surprise brusque, il tira de nouveau le petit carnet de sa poche, de nouveau griffonna : « Grande pièce nue, un peu froide, au moins cinq mètres de haut. — Anciennes boiseries grises. — Grands rideaux de vieux damas vert. — Jolie vue sur les jardins de l'hôtel de Chambreuil. — Sur deux fûts de colonne, deux bustes en marbre : Bossuet et Boileau... ou autres (*vérifier ?*). — Parquet d'assemblage bien ciré, fauteuils et chaises Empire. — Sur les rayons, en reliures sombres, tous les classiques bien alignés. — Ordre parfait, pas un grain de poussière. — Sur la table de travail, feuille blanche, plume sèche, buvard immaculé. — Même impression qu'en une salle déserte de musée provincial. — Petite odeur de moisi. »

Sur le parquet, non le bruit, mais le glissement des bourrelets de la porte avertit le reporter. Il escamota le carnet dans la poche large de son veston et affecta de regarder le jardin. Une petite toux solennelle, annonçant le grand homme, lui permit de se retourner. Une superbe voix grave articula lentement :

— Je suis Émile Cornalin.

L'autre eut une courbette ni trop longue ni trop profonde.

— Très flatté, cher maître, excessivement flatté d'être reçu par vous. Votre discours a fait sensation. On n'a d'oreilles et d'yeux que pour le nouvel Immortel. Aussi *la Rumeur*, jalouse d'offrir à ses lecteurs des détails complètement inédits, m'envoie...

La narine insensible à cette montée d'encens, très droit, très grand, très beau, Cornalin écoutait le boniment de haut. Vêtu de flanelle de Chine, en négligé savant, il avait enfoui sa main droite entre deux plis de sa ceinture de soie. L'autre main, bien faite et potelée, retombait mollement. Il demeurait immobile entre les fûts de colonne, le torse très cambré, plus rigide, plus marmoréen que les bustes de Bossuet et de Boileau. De la large croisée que frôlaient des feuillages, une lumière verdâtre tombait sur son noble masque encadré de favoris d'argent soigneusement lustrés et parfumés : cette lueur idéalisait encore sa face

pâle, finement burinée d'imperceptibles rides. En ses yeux bleu de mer, profonds et caressants, les hantises des rêves métaphysiques semblaient vaguer en brumes légères. Dans ce regard d'au delà, dans le demi-sourire spirituel de ses lèvres d'un dessin pur et ferme, un dédain s'accentuait pour les choses terrestres. Tel, Cornalin était vraiment le demi-dieu tant admiré des femmes.

Le reporter dégoisait toujours, accumulant les adjectifs, sans trop penser à ce qu'il disait. Il était déjà tout à son interview, l'écrivant de tête, traduisant ses impressions à mesure selon l'esprit de *la Rumeur :*

« Le profil-type du *brodé de vert*, imposant et solennel ; le profil qui, depuis dix ans, figure à l'huile, au pastel, en bronze, en plâtre, en marbre, au Champ-de-Mars, au Palais de l'Industrie, à l'Épatant, aux Pieds-Crottés, à tous les salons ou publics ou privés. — C'est bien le nez grec dix mille fois cliché pour la joie des chromos. — C'est l'endosse-redingote et le mannequin d'habit impeccable des fêtes de charité, des délégations ministérielles, des congrès, des comités, des présidences, de toutes les blagues officielles. — C'est bien *la noble tête de vieillard* approuvée, sanctionnée, estampillée, dont la beauté conventionnelle alimente les croquis de première page de nos grands illustrés. — C'est enfin la doublure brevetée de notre chef de l'État, celui qui le remplace dans les grands enterrements, pérore sur les tombes, couronne les rosières et tient la truelle prête aux poses de première pierre. »

Et Cripp en lui-même concluait :

« Pas très utile, peut-être... mais si décoratif ! Et puis il plaît aux femmes... et cela, c'est une force contre laquelle on ne peut rien ! »

Absorbé par l'article qu'il écrivait tout bas, le jeune homme s'aperçut que, tout haut, il balbutiait. Un geste bienveillant de l'académicien lui désigna une chaise.

— Prends un siège, Cinna... — pensa involontairement le reporter ; mais la suite ne vint point.

Tandis que le grand homme, drapant son vêtement, s'installait dans un large fauteuil, Cripp entra dans le vif de sa démarche.

— Vous imaginez, cher maître, combien le public est avide de détails sur tout ce qui vous concerne. Et ma foi, ces détails, n'osant les inventer, je viens vous les demander.

L'Immortel eut une lassitude qui l'engonça — toujours noble et droit — dans le fond du fauteuil. Mais il comprenait les obli-

gations de la gloire et il s'y soumettait. Il eut, de sa belle main, un nouveau geste encourageant :

— Disposez de moi... interrogez...

— Tout d'abord,— et je vous demande pardon pour le décousu de mon questionnaire, — votre menu ?

— Très frugal. A dix heures, un sandwich, une ou deux tasses de thé, un morceau de sucre dans de l'eau-de-vie. Le soir, je dîne en ville. Où que ce soit, même réserve : cinq cuillerées de potage, une languette de viande, un soupçon de légumes, deux ou trois friandises, une demi-tasse de café avec un doigt de kummel.

— Et c'est à ce régime sobre que vous attribuez votre santé splendide, la transparence étonnante de votre teint, la sveltesse et l'élégance exceptionnelles de votre corps, et cette vivacité d'allure que tous nos jeunes gens envieraient ?

— Oh ! oh ! — fit modestement Cornalin — *vivacité d'allure* est bien exagéré. — Et il acheva avec un fin sourire : — Mettons que je *me maintienne*, c'est tout ce que je vous accorde.

— Votre lever, à quelle heure ?

— A sept heures, en toute saison. Je me couche vers minuit, souvent après, rarement avant. Dès mon lever, une douche froide ou tiède, selon le temps. Je l'aime parfumée.

— Pardon de vous interrompre, mais l'occasion est trop belle : votre parfum préféré ?

— La peau d'Espagne. Après la douche, j'écris jusqu'à dix heures. Toilette ensuite et promenade au Luxembourg ou sur les quais, sauf averse ou brouillard. Après midi, lecture, correspondance, travail, jusqu'à trois heures. Toilette pour visites, obligations du monde, ceci jusqu'à sept heures. A sept, régulièrement, je rentre endosser le frac... car vous savez...

— Je sais que vous êtes aimé, choyé, adulé par toutes nos belles mondaines ! Et jamais engouement ne fut mieux justifié.

— Ce n'est pas tout à fait cela que je voulais vous dire, — répliqua Cornalin avec un demi-sourire, nuancé de satisfaction et ne disant pas non.

Puis, conscient du prix de ses paroles, il eut un mouvement de tête lassé, signifiant clairement :

— En ai-je dit assez ?... N'êtes-vous pas satisfait ?

— Oh ! cher maître — insinua Cripp très cajoleur — puisque j'ai la bonne fortune de causer avec vous, je veux en user et

abuser. Je désire — et toutes les Parisiennes désirent avec moi — savoir encore bien d'autres choses.

— Vous allez me parler de mes œuvres ! — exclama le grand homme avec une affectation de désespoir.

Ces œuvres, à vrai dire, tenaient en un volume unique, in-octavo d'ailleurs et comptant six cents pages. Le journaliste n'en connaissait que le titre : *De l'âme féminine ;* — aussi, prenant au sérieux le désespoir de Cornalin, saisit-il avec empressement l'occasion de n'en rien dire.

— Eh bien, ne parlons pas de vos livres ! Parlons de ceux des autres.

L'Immortel prit une mine profondément indifférente.

— Croyez-vous que cela intéresse vos lectrices ?

— Je ne le crois pas, j'en suis certain. Quel est votre poète préféré ?

— Homère, sans conteste.

— Votre auteur dramatique ?

— Euripide.

— Hum ! Il ne se compromettra pas — pensa Cripp.

Et il rompit à brûle-pourpoint :

— Quelles chaussettes portez-vous ?

Le grand homme eut un soubresaut. Le reporter s'excusa :

— Je vous ai prévenu... je suis très décousu.

— O combien, — semblèrent dire les regards de Cornalin, — ô combien les jeunes hommes d'aujourd'hui sont futiles et indiscrets !

Mais il réfléchit que *la Rumeur* avait le plus fort tirage des grands journaux de Paris et son dédain des jeunes resta dans ses regards.

Il répondit, la mine beaucoup moins ennuyée :

— Puisque ce détail infime intéresse vos lectrices... — il ne s'avisait plus d'en douter et pourtant il reprit vivement, — ... vos lecteurs, veux-je dire, je vous avouerai que je ne porte jamais que des chaussettes de soie bleu de roi, à broderies noires ou rouges. Dans mon existence simple, cela, puis le linge fin, c'est presque mon seul luxe. Je suis un peu coquet, c'est de mise à mon âge. D'ailleurs la faute en revient à...

— A vos belles amies ?

— Oh ! oh ! — fit l'académicien légèrement roidi, — comme vous dites cela ! J'ai des *amies*, c'est vrai, et presque toutes sont

belles, mais ces deux mots-là réunis donneraient d'elles et de moi une bien fausse idée. La naissance, le rang, la fortune des femmes qui me font l'honneur de leur accueil, tout mon passé de respect des autres et de moi-même, n'ont rien qui autorise l'appellation vulgaire dont vous venez de vous servir. La sympathie qui rapproche ces âmes exquises de moi demeure inattaquable. Un seul soupçon, les effleurant, me ferait cruellement regretter mon goût — peut-être un peu trop vif — pour les mondanités. C'est ma seule faiblesse de vieillard...

Il dit *vieillard*, en caressant ses favoris soyeux, d'une belle voix ferme, le regard très hautain et dans un redressement de tout l'être qui démentait le mot.

— Le voilà qui remonte sur son piédestal! — pensa Cripp.

Tout haut, il s'excusa :

— Je me défends, cher Maître, de toute blessante allusion. J'insinuais seulement que par votre renom, le charme de votre parole, votre élégance innée, votre beauté tout olympienne... si vous me permettez le mot?

Cornalin le permit d'une lente inflexion de main.

— ... Vous vous êtes ouvert les salons les plus fermés et les plus aristocratiques. Il y aurait peut-être une modestie exagérée de votre part..,

Et, toujours encouragé par le petit mouvement de la main, le journaliste continua :

— Même un manque de franchise, à ne pas avouer que vous êtes le directeur intellectuel, l'arbitre, l'inspirateur des cénacles du grand monde.

— De grâce, n'outrez rien ! Quelques-unes de ces très grandes dames sont charmantes pour moi...

— Quelques-unes! — exclama Cripp, sentant le sol très ferme et désireux d'en arriver à quelques confidences. — Parions que depuis hier vous avez reçu plus d'invitations qu'il n'y a de jours dans le mois. J'en prends à témoin cette corbeille de faïence, pleine de cartes armoriées.

— Huit ou dix *cartons*, tout au plus, — rectifia l'Immortel en passant sa main blanche sur les plis de ses vêtements. — En somme, que voulez-vous me faire avouer? Faut-il vous confesser que je suis le vieil enfant gâté d'un tas de femmes exquises? Cela m'est tout à fait pénible : j'aime à ne pas chagriner mes collègues.

— Et ne savent-ils pas ce que sait le Tout-Paris? N'ont-ils pas

vu hier, à l'entrée, sur les marches, cette bataille de laquais chamarrés, ce grouillement de livrées vert, bleu, or et argent? Pas une famille riche et titrée qui, sur le seuil de *votre palais*, du palais Mazarin, ne fût représentée par un valet écussonné! Puis, dedans, quelle chambrée, cher Maître, quelle merveilleuse chambrée! Rien que des femmes... et quelles femmes!

Le marbre se dégelait, gagné à l'enthousiasme bien joué du reporter :

— Il est vrai qu'elles furent toutes exactes. Aucune n'a voulu manquer à *mon sacre*, ainsi que le disait, en son dernier mardi, la duchesse de Lorraine qui est bien la plus adorable et la plus fine fleur de l'armorial français!

Et son regard, quittant son au delà coutumier, vif et joyeux, croisa le regard du journaliste. Il dit, la voix plus chaude, la phrase plus fiévreuse, la face presque rosée :

— La marquise de Talmond, cette vraie beauté romaine, était là, elle aussi! Et Mme Houdassol, la femme du député, et Mme Bourgeron, née duchesse de Morlaix, et la baronne des Estocades, — si fière, si hardie! — et Mme Barady et Mme Chamusot (*Revue verte* et *Revue jaune*), et la vicomtesse de Saint-André, un peu pâle, en velours mauve! La duchesse de Chambreuil, Mme de Valmajour, la petite de Trégus — mésalliée, pauvre enfant! — et la princesse d'Aigues-Mortes se trouvaient juste au centre. Avez-vous remarqué Mme Dugazon, entre Mme Firmin, du Crédit bordelais, et Mme Biquet, la richissime Mme Biquet? C'est le trio des vieilles et des millions. Mais, sur les tabourets, une vraie corbeille de fleurs : Mme de Guibernier, la comtesse Dalgotti, la marquise de Paimbeuf, Mme des Ornières, la douce Mme Aveline et lady Buckingham. Et dans les tribunes mêmes, applaudissant à faire craquer leurs gants, depuis Mme Fébert jusqu'à Mme Frossel, j'ai compté toutes mes petites bourgeoises!

— Aucune de vos fidèles n'a manqué à l'appel.

— Oh! non, les chères! Aucune. Je ne vous cèle pas qu'en cette journée glorieuse leur présence fut ma plus douce joie. Songez donc! Les plus grosses fortunes et les plus grands noms de France, tout ce qu'il y a de femmes jeunes, belles et spirituelles, réunies là pour m'acclamer, moi, Émile Cornalin, humble professeur en Sorbonne!

— Et miss Derry?

— Elle est venue, la pauvre Lucette, encore toute secouée d'une grosse toux !

— Et Mme Gaud ?

— Aussi, en satin vert bourgeon, bordé de taupe sibérienne, — une trouvaille, cette toilette !

— Enfin, cher Maître, un vrai triomphe, un triomphe sans précédent ! Toutes les femmes sont pour vous, vous avez toutes les femmes ! Savez-vous que jamais pacha dans son sérail...

— Oh ! pas ce mot-là ! — fit Cornalin, portant un mouchoir fin à ses lèvres, comme pris d'une nausée. — Pas ce mot-là, vous me faites mal ! Puis l'Orient, c'est tellement pressuré par Loti !

— Disons que vous êtes le roi du *flirt*.

— Du flirt, si vous voulez, mais tout intellectuel...

— Vous avouez enfin votre empire sans partage sur toutes nos belles mondaines ?

— Vous êtes un homme terrible ! — dit l'académicien, non sans quelque afféterie. — Vous voulez m'arracher ce que je ne veux pas dire... Vous me torturez très cruellement.

— Et quel est le secret de votre prestige ? Notez, cher Maître, que le charme de votre érudition, la grâce de votre parole et de vos façons ne sont pas contestés. Mais, vous qui connaissez les femmes pour être leur suprême confident, vous conviendrez qu'elles sont trop frivoles pour s'enthousiasmer de qualités si solides. Il faut que vous ayez quelque moyen secret de séduction...

— Traitez-moi de sorcier !

— Non, pas de sorcier, mais d'enchanteur...

Cette fois la bouffée d'encens fut si forte que les narines de l'Immortel vibrèrent. Il répondit pourtant :

— Soit ! J'avoue que ma vie est un conte de fées. Les contes de fées ne s'expliquent pas. Leur charme principal est dans leur illogisme...

Et il se leva, un peu las, redoutant quelque plus forte indiscrétion qu'il ne pourrait peut-être détourner aisément.

Le reporter étouffa un soupir de regret : le congé venait trop tôt. Il tenait vaguement *la sensation* de l'article, mais la phrase à effet, le mot de la fin lui échappaient encore. Il n'en voulut pas avoir le dernier :

— Savez-vous que cet *emballement* de femmes pour un philosophe est unique, presque sans précédent ? Vous avez un parti,

un parti redoutable, celui de vos disciples, de vos élèves, de vos amies... vraiment, je ne sais trop comment dire... vos *fidèles*... vos *partisanes?* Non, ce ne serait pas français. Il me faudrait un mot... et je ne trouve pas le mot.

— Voulez-vous que je vous le donne ? — murmura l'Immortel souriant.

Et du bout de ses lèvres fines, tout bas, mystérieusement, il souffla au reporter :

— Dites les *Cornalines*.

— Les *Cornalines !* — cria Cripp enthousiaste. — Le voilà, le vrai mot, le voilà !

— Il n'est pas de moi, — dit l'académicien. — Il est de la marquise de Talmond. Devant les Ducs en dissidence, optant tantôt pour le poète Marginel, tantôt pour moi, la Marquise a crié hardiment : — « Moi, je n'hésite pas... J'avoue hautement mon culte : je suis une *Cornaline !* » — Les Ducs ont ri et se sont ralliés.

— Le mot fera fortune, — dit Cripp, — et je me charge de le faire circuler.

— L'anecdote est jolie aussi, n'est-ce pas ? — reprit le grand homme en entr'ouvrant la porte de l'antichambre. — Seulement ne la répandez pas... l'appellation non plus... j'en serais désolé ; je me suis fié à votre discrétion...

— Comptez sur moi, — dit le jeune homme d'une voix qui promettait le contraire.

Mais Cornalin n'en parut pas autrement alarmé.

Ils se trouvaient maintenant à l'autre extrémité de la bibliothèque. Le journaliste avait saisi le bouton de la porte, puis il se ravisa :

— Mais au fait, hier, sous la coupole, pourquoi aucun de nous n'a-t-il vu *la Princesse ?*

Cornalin perdit son sourire bénévole et ses lèvres se pincèrent. Roidi subitement, il prit une mine distraite et dit négligemment :

— De quelle princesse parlez-vous ?

— Je parle de la vraie, de l'unique pour tous les Parisiens, de la Princesse Hortense.

— ... Hortense?

Affectée ou non, à l'actif d'un mondain tel que Cornalin, cette ignorance était si exorbitante que le journaliste demeura inter-

loqué. Le grand homme, impatient, faisant un pas vers la porte, coupa court à cet étonnement.

— Je vous demande pardon, mais ayant fort à faire...

Le jeune homme, flairant quelque chose, une brouille, une jalousie, une rivalité, retrouva son aplomb.

— Je parlais de la Princesse Hortense Djorowska. Assistait-elle hier...?

Cornalin se redressa et, tout à fait de haut, du ton le plus détaché, il lança sèchement :

— Il me serait difficile de satisfaire votre curiosité : je ne connais pas la Princesse Djorowska.

— Une gaffe! — pensa Cripp.

Il pensa aussi que le grand homme mentait, car il avait dû voir, et maintes fois, la Princesse. Pourquoi donc ne l'avouait-il pas? Qu'y avait-il là-dessous?

Il devenait difficile d'insister. Le jeune homme se rappela presque aussitôt que Marginel, le vaincu de la veille, était le familier de la Princesse. Peut-être tenait-on rigueur à Cornalin de son trop grand succès. Peut-être lui fermait-on le salon Djorowski, Oh! le joli *écho* de première page à faire avec cela! Mais il fallait être certain du fait et le Maître, mis en méfiance, ne voulait plus rien dire.

Comment savoir?

Cripp franchissait le seuil, très refroidi par l'aveu de l'Immortel.

— L'ami de toutes les femmes? Pas tant que cela, — se disait-il, — puisque la plus illustre, la plus riche et la plus noble de toutes, la Princesse Djorowska, n'est pas venue hier?

Le philosophe, à la mine grise de l'autre, flaira une diminution de son prestige; il songea, simultanément, au formidable tirage de *la Rumeur* et il lui parut tout à fait nécessaire, pour le souci de sa propre gloire, de raviver l'admiration de son futur apologiste.

Avant de quitter Cripp, le grand homme reprit donc d'un ton tout amical et tout confidentiel :

— Je me suis fié à vous, ne répandez le mot qu'avec discrétion, si joli qu'il vous semble; ne me faites pas repentir d'avoir été bavard!

Impressionné par l'incident de la Princesse, le reporter dut

faire effort pour se souvenir de ce fameux mot. Il y parvint promptement et, déjà sur le seuil, répliqua en riant :

— Ah! oui, les *Cornalines*... Charmant, les *Cornalines!*

L'académicien mit un doigt sur sa lèvre fine et, alors grave, bien que dissimulant mal le sourire charmé qui pardonnait d'avance toutes les indiscrétions, il souffla doucement :

— Chut! surtout. Chut! chut!... Chut!

II

LE BOULINGRIN

La porte refermée, Cornalin se tourna vers le domestique :

— Et maintenant, Bernard, je n'y suis pour personne... les dames exceptées.

En entrant dans sa chambre à coucher, il eut un saisissement. Devant les fenêtres, sur les tables et le marbre de la cheminée, près des meubles, partout, c'était une éblouissante invasion de roses, d'azalées, de lilas blancs, de camélias. Durant l'interview, Bernard avait, amoureusement et prestement, disposé dans la pièce les fleurs qui depuis la veille arrivaient à foison. La surprise était délicieuse et le maître la savourait en véritable dilettante, les yeux charmés, les narines ouvertes, les doigts caressant les pétales, la poitrine dilatée dans ces bouffées de printemps. C'était vraiment divin d'être gâté ainsi! Seules les âmes féminines ont de ces délicatesses...

Le regret lui vint de n'avoir pas amené le reporter dans sa chambre : l'effet eût été infaillible.

Il flânait d'une fleur à l'autre, attiré partout à la fois, véritablement enivré. Et au pied de son lit, jetée, puis oubliée sous une jonchée de roses, il découvrit une menue corbeille de cyclamens mauve pâle, si frais, si délicats, d'un parfum si discret, qu'il les isola du restant.

Ce faisant, il s'érafla les doigts à une chose fichée dans la mousse. Il prit la carte et lut : — *Madame Louis Aveline.*

Son visage s'éclaira d'un attendrissement passager.

— Pauvre Louise! — soupira-t-il; — elle a songé à moi, elle aussi... pourtant je la néglige. Ah! je suis bien coupable!...

Son sourire se nuança d'une vague fatuité.

Quoique très haute, la pièce s'emplissait de senteurs lourdes;

la respiration en était oppressée. Cornalin alla vers la fenêtre, l'ouvrit, huma le souffle encore froid qui faisait onduler les cimes du jardin de l'hôtel de Chambreuil. Accoudé à l'appui, très rêveur, hanté par l'odeur fine des cyclamens, il ne pensa ni à la Duchesse, ni à la Marquise de Talmond, ni même à cette impérieuse Princesse Djorowska qui se refusait toujours à l'appeler près d'elle. Il évoquait Mme Aveline.

En même temps qu'il songeait à cette timide bourgeoise, il revoyait la ville de province où, professeur de philosophie, désœuvré en dehors des classes, il tuait les soirs de printemps et d'automne en promenades solitaires le long du boulingrin. A vrai dire, son visage calme et son regard pensif, l'éclat de neige de ses cols, sa tenue parfaite, sa barbe et ses mains si soignées avaient déjà fait sensation au thé de M. le proviseur. Mais, prudes et surveillées, redoutant la médisance, aucune de ces dames de l'Université n'avait trahi ses très vives impressions. Le jeune philosophe — il avait trente-quatre ans — continuait à promener son vague à l'âme dans les allées désertes.

Trop fier pour s'abaisser à d'inavouables intrigues, il se consolait de son exil sans amour auprès des héroïnes de romans, non de romans modernes dont le réalisme aigu blessait ses goûts innés de tenue et d'élégance, mais il chérissait tour à tour les dames du grand siècle, celles que, avant lui, avait aimées aussi le Maître, Victor Cousin.

En ces lectures, sa tendresse, sommeillante mais profonde pour la femme, prit cette teinte de ferveur et de galante déférence dont il devait plus tard voiler ses plus vives impressions. Et jamais, elles ne devaient être plus vives, ces impressions d'amour, qu'à la première idylle.

Le soir où, sous les charmilles séculaires, il croisa une toute jeune fille, svelte, blanche et toute vague en l'ombre crépusculaire, il tressaillit sous le pressentiment superstitieux que cette jeune fille était l'amoureuse attendue. Au passage, il avait senti sa douce caresse de regard, la caresse de deux grands yeux mouillés qui le cherchaient, le fuyaient et le recherchaient encore. Dans l'allure subitement hésitante et troublée de la jolie promeneuse, il avait deviné le contre-coup de sa propre émotion. Et elle avait passé ainsi un soir, puis un autre soir, puis chaque soir. Chaque soir Cornalin revenait. Étaient-ce l'heure poétique, l'ombre, les senteurs errantes d'une belle nuit étoilée ou bien la

A l'ouverture du cours, elle s'était assise au premier rang. (Page 148.)

rareté de l'aventure? Le cœur du professeur se mit à battre très fort. Il se sentait soudain une âme d'illusion et d'espérance légères. Il ne s'expliquait rien, mais s'abandonnait au charme et trouvait, en la confusion même de nouvelles sensations, une joie d'inconscience savoureuse.

Le passage, le frôlement, le sourire de cette fugitive inconnue lui laissaient une souvenance délicieusement berceuse. Par elle, peu à peu, la vraie magie de la femme se révélait à lui. Il accueillait cette révélation tardivement mais dévotement, avec une ferveur réfléchie. Il lui semblait avoir vécu dans un crépuscule où venait d'entrer un rayon d'or. Et il entourait, embellissait, idéalisait cette rencontre du reflet des amours rêvées dans le silence et la nuit de sa chambrette; il était prêt à reporter sur cette provinciale modeste les tendresses murmurées, les caresses vainement faites aux héroïnes de ses livres préférés. Et ce fut presque assez pour qu'il crût au bonheur. Heureusement ces dames de l'Université, au thé de M. le proviseur, s'empressèrent de le détromper.

La petite personne svelte et blanche, qui passait et repassait sous les séculaires charmilles, avait dix-sept ans, s'appelait Louise, était fille d'un mercier de la rue Magenta. Jolie, suffisamment timide, et sans un sou de dot, elle n'avait de sa vie frôlé d'autre homme que le beau philosophe. Mais pour une passion, c'était une passion. Comme elle n'allait point au thé du proviseur, elle l'avouait franchement, narguait la médisance et se compromettait. Ah! si elle n'eût compromis qu'elle! Mais l'Université n'admettait pas de taches sur sa blancheur d'hermine. Pour Émile Cornalin, ancien normalien, lauréat de l'Académie, professeur d'un très grand avenir, invité chaque trimestre au dîner de la préfète, c'était un piteux mariage. Tout ce qui avait une position officielle dans la ville se chargea de le faire comprendre au jeune homme. Lui, comprit. Le difficile c'était de le faire comprendre à la fille du mercier. Quelques vauriens de la garnison assuraient que l'affaire aurait pu s'arranger à la satisfaction des deux parties et sans l'intervention de M. le proviseur. Mais l'honnêteté de la petite, le caractère de Cornalin, la pruderie de l'Université, le bruit qu'avait fait l'aventure ôtaient toute chance de succès à ce compromis douteux. L'homme aimé se chargea — et lui seul le pouvait — de faire entendre raison à la gentille promeneuse.

Le long du boulingrin, sous les charmilles séculaires témoins de leurs amours premières, il obtint de l'entretenir, toutefois à portée d'oreille, sous les yeux du proviseur et du mercier.

Ce qu'il lui dit, personne ne le sut jamais. Certainement, hanté de souvenirs classiques, il dut être éloquent. Le proviseur, qui écoutait sans en avoir l'air, saisit le nom de *Bossuet*, mais comme le mercier entendit *Mancini*, on resta dans le doute. Louise partit persuadée, mais nullement convaincue. Dès le lendemain de cette rencontre suprême, la petite personne blanche ne se vêtit plus que de noir. Dans ses courses, si pressée qu'elle fût, si chaud que flambait le soleil, elle faisait des détours pour éviter l'ombre des charmilles. Elle s'écartait des gens de peur de les frôler. Son sourire s'était effacé, elle portait sans cesse, à ses yeux rouges, un mouchoir roulé en tampon. Elle attirait l'attention, mais elle n'avait pas peur d'afficher sa douleur. Le jour où elle apprit que Cornalin quittait la ville pour aller professer dans un lycée de Paris, son désespoir la mena à la rivière. De la rive très plate, elle se jeta dans l'eau très peu profonde. On la repêcha quelques secondes après, à peine pâmée et presque autant mouillée par ses pleurs que par l'onde. Après une langueur de seize mois, elle renonçait au noir pour adopter le gris; elle épousait, en une subite résignation, un ami de son père, Théophile Aveline, gros fabricant de chaussures aux environs de la ville.

C'était un mariage raisonnable, sans amour et sans illusion. Dans le jardinet, séparé de la fabrique par un treillage couvert de maigres capucines, Mme Aveline s'obstinait à rêver charmilles, boulingrins et professeur de philosophie, pâleur très distinguée et regards d'au delà. Cela, sans bruit, sans humeur, sans révolte, jusqu'au jour bienheureux où, inopinément, Théophile Aveline l'emmena à Paris.

La République proclamée, la guerre terminée, un espoir revenait tout à coup au fabricant de chaussures et à d'autres collègues du pays, de revendiquer à nouveau les millions dus par le vieux prince Djorowski, ancien intendant général des armées de l'Empire. Ce fameux procès de fournitures, intenté par deux générations à tant de reprises et sous tant de formes diverses, suspendu dix-huit ans par Napoléon III, entra dans une nouvelle phase. Les Djorowski s'exécutèrent : pour en finir d'un coup, pour sauvegarder leurs propriétés françaises du séquestre, ils payèrent. Bien qu'il s'agit de plusieurs millions, leur fortune, ra-

vivée à quatre cours d'Europe, affermie par le mariage inespéré de la princesse Hortense avec son cousin le grand-duc, s'en trouva à peine ébréchée. Soixante-six ans avant, ces mêmes revendications mettaient l'illustre famille à deux doigts de la ruine : il avait fallu fuir. De cette déroute humiliante de ses aïeux, solliciteurs alors, parasites et traqués par les créanciers de France jusque sur les marches des trônes, la princesse avait dû garder une rancune profonde. Presque souveraine maintenant, du haut de sa splendeur, elle sentait de la colère pour les années de honte et de misères souffertes par sa mère et, par sa mère aussi, racontées bien des fois. Des paperasses, de la procédure, de la justice de la requête, elle ne s'occupait pas. *A priori*, elle jugeait le gain de cause donné aux Aveline et Cie comme l'inévitable résultat d'une revanche politique et d'un esprit de parti. Les millions payés lui demeuraient à cœur, tels qu'une aumône forcée à d'éhontés mendiants.

Mais de l'opinion de la princesse, Aveline s'inquiétait peu. Riche, après tant d'années de lutte et d'incertitude, il arrangea sa vie pour la joie et les aises de sa jeune femme. Et, galant jusqu'au bout, après lui avoir assuré sa fortune, il était mort, bien qu'involontairement, sans trop se faire prier.

La fille du mercier s'installa à Paris. A l'ouverture du cours de la Sorbonne où Cornalin venait d'être appelé comme suppléant, elle s'était assise au premier rang. Plus élégante, plus parisienne, plus posée et moins étourdie d'apparence, elle restait foncièrement la même, tendre et sensible, légèrement romanesque, toujours fidèle au boulingrin. Son argent, vis-à-vis de lui surtout, ne lui donnait pas d'aplomb. Fort timide, gardant de sa première, de son unique et malheureuse histoire d'amour, un grand doute d'elle-même, elle se demandait comment Cornalin l'accueillerait. Elle n'entendit pas un seul mot de la leçon, les yeux sur lui, épiant dans son geste, dans son regard, un signe de reconnaissance. Il ne la voyait pas, tout à sa réfutation fougueuse du sensualisme. L'ovation finale, la triple salve d'applaudissements de mains finement gantées, la sortit de son attente folle. Elle quitta précipitamment l'amphithéâtre. Dans la cour, Cornalin parlait à ses collègues, et cela n'en finissait plus. D'instinct, elle recommença à passer et à repasser, à le frôler, à lui sourire, mais moins ouvertement, sans la belle confiance de ses seize ans lointains. Il l'aperçut et, remué sans néan-

moins se trahir, il vint tout de suite à elle, ses deux belles mains tendues. Ce fut une délicieuse minute pleine de mélancolie et de silence recueilli. Ils écoutèrent chanter leurs jeunes souvenances... puis il offrit son bras et partirent tous deux, lui se penchant vers elle, elle se haussant vers lui, et d'un même pas si souple, si léger, si égal, qu'ils semblaient être allés ainsi toute leur vie, souriants et côte à côte. Depuis, ils n'avaient cessé de se voir.

Elle était son amie, *son Égérie*, — disait-il, — la seule femme auprès de qui il fût vraiment lui-même. Et si aimante, si heureuse d'un rien !

Charles Foley.

(*A suivre.*)

L'ENFERMÉ [1]

(*Suite.*)

CXXXVII

Il avait déjà été enfermé à Sainte-Pélagie, en 1831, après sa plaidoirie du procès des Quinze, et en 1835, à l'issue du Procès des Familles. Il y rentra en 1861, en compagnie de deux ouvriers, Senique et Chaumette, condamnés comme lui pour motif de société secrète. La maison n'avait guère changé, dans le triste paysage urbain des rues de la Clef, du Puits-de-l'Ermite, du Battoir, Lacépède, qui enferment la prison dans leur quadrilatère, proche le Jardin des Plantes et l'hôpital de la Pitié. Ce sont les trois bâtiments, du Nord, de l'Ouest, de l'Est, les trois cours, de la Dette, de la Préfecture ou des Travées, de l'Infirmerie ou des Politiques, les cours pavées semblables à des fosses, les maigres acacias, les hautes murailles surmontées de plates-formes, où marchent les factionnaires, fusils chargés. La dernière cour était affectée spécialement, comme on le devine, aux condamnés pour délits politiques et aux malades de toutes catégories. Là, l'écrivain, le journaliste, l'homme d'action, pouvaient apprendre par les intéressés eux-mêmes, le régime de la prison pour les condamnés de droit commun : les prisonniers affermés, l'exploitation des entrepreneurs, les travaux de couture, de cordonnerie, etc., le tiers du salaire gardé par l'administration, un autre tiers gardé

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, et 10 juillet 1896.

jusqu'au jour de la sortie, le gain immédiat de cinq centimes par jour pour douze heures de travail, le développement des industries de la prison, de l'exploitation du travail repris en sous-ordre par des banquiers achetant d'avance, à bas prix, le salaire d'une quinzaine, d'autres achetant les vêtements, la nourriture. Et quelle nourriture ! un bouillon peu différent d'une simple eau tiède, des légumes secs souvent gâtés, deux fois par semaine un soupçon de bœuf bouilli et de l'eau. Et toutes les horreurs de la promiscuité d'une troupe d'hommes, de la démoralisation des enfants, enfermés pleurants, pour des délits, relâchés cyniques, prêts aux crimes.

Les politiques n'étaient soumis qu'à l'exploitation des commissionnaires et des auxiliaires qui leur étaient dévolus comme servants et espions, et ils avaient la ressource de faire venir leur nourriture du dehors. Les facilités furent toujours réelles, dans cette prison où arrivait la rumeur de Paris. Sauf aux jours de Quatre-vingt-treize où vinrent là Mme Roland et quelques Girondins en une de leurs étapes pour la mort, Sainte-Pélagie fut le plus souvent, la prison des délits politiques, le lieu de passage des journalistes, des pamphlétaires, des affiliés aux sociétés secrètes : Nodier, Béranger, Courier, Jay, Jouy, Marrast, Philippon, Carrel, les accusés du procès d'avril 1834 : Godefroy Cavaignac, Guinard, Imbert, etc., dont l'évasion en bande fit sensation, les vaincus du cloître Saint-Merry, les inculpés de l'affaire des Prouvaires, puis Lachambaudie, Daumier, Lamennais, Pyat, les insurgés de juin 1848, Proudhon, les représentants arrêtés en 1851, et tous les condamnés du second Empire : pour les affaires de l'Hippodrome, de l'Opéra-Comique, des Deux-Rives, de la Bastille, des Francs-Juges.

CXXXVIII

Blanqui, en 1861, trouva là une société assez diverse : politiques, littérateurs, journalistes, éditeurs, ouvriers. La même année, il fut rejoint par son ami Emile Villeneuve, condamné pour outrage au clergé, par Vacherot, auteur de la *Démocratie*, par le poète Catulle Mendès, condamné pour outrage littéraire à la morale publique. En 1862, toute une fournée de forgerons, cordonniers, perruquiers, corroyeurs, etc., entre avec Jules Miot, ancien représentant du peuple, tous condamnés aussi pour affiliation à une société secrète. La même année, passent le seuil de la prison :

Taule, Tridon, Germain Casse, pour outrage à la morale publique et religieuse commis par le journal le *Travail*, puis Scheurer-Kestner, pour manœuvres et intelligences à l'intérieur, Alfred Sirven, pour outrages à un culte reconnu, Scherer, du *Temps*, Vermorel, de la *Jeune France*, Eugène Pelletan, du *Courrier du Dimanche*, Laurent-Pichat, du *Phare de la Loire*, pour excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres. Et plus tard, en 1863 et 1864, arrivée de Charles Longuet, pour délit commis par le journal *Les Ecoles de France*, Gustave Naquet, Poupart-Davyl, Xavier de Ricard, Castagnary.

E. Villeneuve.

CXXXIX

Blanqui en 1861 habite une chambre au troisième étage du pavillon de l'Est, dit Pavillon des princes, puis au deuxième étage : le Salon de la Gomme, d'abord, puis le Parloir. Il a pour voisins Jules Miot, Taule, Casse, Tridon, Alfred Sirven. Mais le régime admis rue de la Clef comportait une liberté relative, et tous les locataires de la prison avaient la faculté de voisiner, de mener la vie commune des repas et de la conversation. La chambre de Blanqui devint tout naturellement un rendez-vous de curiosités et de sympathies. Il se ferma, autant qu'il fut en son pouvoir, aux premières, et tâcha même de n'accepter les secondes qu'à bon escient. Nul détenu ne fut plus discret, moins liant. Pendant les trois années qu'il passa à Sainte-Pélagie, s'il descendit au préau aux heures réglementaires, il ne prit guère part aux promenades et aux groupements. Il se condamnait à nouveau lui-même, se contentait du logis de quelques mètres carrés de surface qui lui avait été concédé, de l'air qui lui était donné à respirer.

Son attitude éloignante, son mutisme avec les indifférents et

les suspects, n'empêchaient pas les tentatives pour pénétrer davantage dans son intimité. Il n'acceptait ni ne refusait les avances, il ne leur opposait que la barrière de sa volonté, l'inertie de sa parole. Il avait été tellement haï, poursuivi, défiguré ! L'acharnement du mauvais sort rend méfiant. Au moins son retrait en lui-même ne fournissait aux adversaires et aux curieux que les armes qu'il voulait bien abandonner. Il lui importait peu, sans doute, à ce moment de sa vie, d'être accusé de froideur et de hauteur. De même qu'il se préoccupait peu des étonnements devant son hygiène, sa nourriture de maïs, de lait, de lentilles, ses fenêtres ouvertes la nuit en toute saison. Il savait trop qu'il était regardé, même par des codétenus, comme la plus extraordinaire bête en cachot qu'il y eût jamais, et il devait, logiquement, devant tous les regards qui l'épiaient, avoir l'immobilité lassée et le froncement de sourcil des félins captifs.

Levraud.

CXL

Qu'il ait tendu, exagéré, cette manière, qu'il ait refusé, par raideur, des tendresses d'esprit qui venaient à lui, qu'il ait découragé des timidités, confondu de maladroites et sincères avances avec des indiscrétions vulgaires, cela est presque certain. Qu'il ait refusé des collaborateurs de valeur intellectuelle alors qu'il acceptait des concours, des instruments inférieurs, cela est tout à fait sûr, car cela est ici fatal. Il était faillible, en proie aux souvenirs, à la désillusion, au doute. Il avait été atteint, traversé par le soupçon, et il gardait, avec sa blessure inguérissable, la fierté de l'abandon, il se refusait à condescendre à la recherche d'une popularité facile.

Il fut ainsi, mais, malgré ses airs éloignés, il eut une joie certaine à voir venir vers lui une admiration pour son esprit et son caractère, une affection pour sa vie solitaire. En lui on peut noter les signes de fébrilité, de parti pris, de manie, par où se reconnaît le type du bourru bienfaisant, du vieillard devenu misanthrope pour avoir aimé l'humanité et lui avoir rêvé de beaux destins. La pudeur du sentimental apparaît dans un soin à dissimuler son émotion par une impatience ou un mutisme, mais sous sa brusquerie une cordialité se révèle par un regard, par un sourire, par une parole inattendue. Il eut, malgré tout, parfois malgré lui-même, un charme de séduction qui ne serait pas explicable sans la sincérité de sentiment, sans l'émotion réelle. Il garda les amis qu'il prit, il s'attacha non-seulement des dévouements farouches de séides, séduits par la forte personnalité du politique, par l'autorité qui émanait de lui en même temps que le mystère, mais il conserva les tendresses persistantes d'hommes qui ont côtoyé seulement ses idées, son action, et qui sont restés unis à lui par un mystérieux aimant, par delà des années, par delà la mort.

Avec ceux-là, il se détend, il repose ses nerfs toujours bandés pour la défensive, il se laisse aller à la conversation. Il a gardé de son éducation première le goût de la causerie, de la dissertation savante, il se plaît comme aux jours d'autrefois aux discussions philosophiques et littéraires.

Il a gardé aussi certaines opinions acceptées par sa jeunesse. Si le sens historique et scientifique s'est accru chez lui, il n'est pas venu à donner aux manifestations de la littérature toute leur signification. L'art, par lui, n'est pas scruté comme la preuve magnifique de la vie supérieure de l'humanité, mais accepté pour la distraction charmante qu'il apporte à l'esprit chargé de soucis et de peines. Son goût des anciens auteurs persiste justement, il adore les âpres historiens et les poètes légers et comiques, admire Tacite, se plaît à Horace, mais qu'un Tacite nouveau écrive d'autres annales brûlantes, et Blanqui, par un phénomène singulier, sera rebuté par la vie écrite : parmi les livres qui lui viennent de toutes parts, qu'il ait à se prononcer sur Balzac et About, il méconnaîtra le prodigieux créateur, et trouvera sa récréation dans les élégantes narrations et les courtes épigrammes.

Ce qui a grandi chez lui, pendant les années d'isolement et

d'amertume, c'est l'ironie. Il dissout volontiers par l'acide et le sel les arguments qui s'opposent à son passage. Sa fine bouche sourit malicieusement, ses yeux dardent une lumière aiguë, tout son visage brille de joie. Il est alors bonhomme et jovial, parmi ses amis certains, il les amuse de sa critique, comme il les émeut de sa conviction persistante, de sa pensée sans cesse projetée vers l'avenir.

CXLI

En ces mois de recueillement et de monotonie de la prison, il fut distrait et intéressé, non seulement par ses lectures, ses travaux, ses songeries, mais encore par de plaisants intermèdes, par des aubaines de conversation. Un rédacteur du journal de Sirven, Jean Dolent, qui débutait dans les lettres par l'apprentissage social, et qui a gardé de ces années un charme pensif dans l'esprit et le talent, fut le bienvenu auprès de Blanqui comme joueur d'échecs. Pendant la période où il est le visiteur de Sainte-Pélagie, le jeune écrivain devient l'hôte attendu, accaparé, du vieux révolutionnaire, impatient de son arrivée, la physionomie éclairée dès qu'il aperçoit le partenaire. Tout de suite l'échiquier, et l'absorption dans la combinaison et le calcul, la fièvre de la stratégie grandissant dans le silence de la cellule, la longue partie souvent ajournée au lendemain. Le temps resté libre était encore employé : un des secrets de la durée, de la résistance du prisonnier, fut de ne jamais être inoccupé. Au préau, à l'heure de l'exercice et de la prise d'air, Blanqui, assis sur un banc, hanté de l'idée de changer les cerveaux, de donner le savoir à ceux qui en ont le plus besoin, s'entourait de voleurs auxquels il apprenait à lire. Jean Dolent me dit l'avoir trouvé ainsi, comme un apôtre attirant vers lui les vagabonds, les criminels, et attendant l'heure de la partie d'échecs.

Il manifesta aussi une évidente confiance à un autre écrivain, Théophile Silvestre, qui le vit régulièrement à Sainte-Pélagie pendant quatre mois de 1862, qui eut de lui une curiosité passionnée et a laissé des notes précieuses où il a résumé les entretiens et les confidences. C'est de lui, ce signalement, autrement vivant que les mortes descriptions des passeports et des pièces de police, où il fait réellement vivre le front « élevé, étroit à la base, évidé aux tempes, très plein et très large dans sa partie supérieure, divisé vers le milieu en deux compartiments sensibles »,

les pommettes « d'une saillie exagérée, ressentie : acharnement terrible », les sourcils « appauvris », le blanc de l'œil « un peu injecté, fatigué par la lecture, » les prunelles « bleu gris, au milieu desquelles éclate une fine rosace de rayons fauves, d'un caractère très âpre et très ardent », la lèvre supérieure « fine comme un trait de plume, violemment tordue en arbalète », la lèvre inférieure « épaisse et avancée, exprime tout simplement la bonhomie plaisante et tempère ainsi la violence de l'autre lèvre », les deux angles du front, à la naissance des cheveux, « extrêmement fins et délicats », le crâne « renflé derrière l'oreille », le cou « excessivement maigre et plein de plis et de rides très relâchés, comme des entrelacs de cordes, avec un trou profond à la naissance du sternum », la barbe, les cheveux « d'une blancheur douteuse (pour incertaine), prématurée, » des airs de tête « pointés en avant, il pique du nez, il fauconne », l'ensemble du visage « à la fois fort et grêle, la partie inférieure très étroite et très pointue, et contrastant sensiblement avec la largeur du crâne et la force des pommettes : le bas du visage est un angle aigu. » Les mains, « petites, nerveuses, courtes, noueuses, aux phalanges très blanches, très proprettes, les ongles très soigneusement faits, à l'annulaire de la main gauche, une bague alliance triple. »

Ch. Longuet.

Théophile Silvestre note ensuite des traits de tempérament : le besoin de grand air, la fenêtre ouverte jour et nuit, le lit parfois couvert de givre, comme aux jours de la jeunesse, à Blagnac, — des traits de caractère : la patience, la ténacité, et en même temps, l'insouciance, tour à tour très inerte et très actif. Il est ennemi de la mysticité et, à ce moment, adversaire du fatalisme : « Je ne suis pas, dit-il, de ceux qui prétendent que le progrès va de

soi, que l'humanité ne peut pas reculer ; je sais, au contraire, que le mal est la faute des hommes et non de la fatalité. Le mal même vaincu peut reprendre à tout instant le dessus. Non, il n'y a pas de fatalité, autrement l'histoire de l'humanité, qui s'écrit heure par heure, serait tout écrite d'avance. »

Sur ses lectures, sur les écrivains, il émet des opinions parfois justes, parfois étranges, car il n'est vraiment préoccupé, passionné, que de politique, et de la science et de la philosophie qui l'étayent. Il admire la langue de Veuillot, est indulgent pour Georges Sand, trouve Baudelaire purement descriptif et spécialisé dans l'horrible, appelle Lamartine « un écrivain désossé » en admirant le style de l'*Histoire des Girondins*. C'est décidément à Balzac qu'il en veut, à qui il reproche d'avoir armé les individus les uns contre les autres, d'avoir calomnié l'espèce humaine : singulier reproche de ce combatif et clairvoyant Blanqui. Et encore, il le dénonce comme n'ayant eu d'autre idéal que la fortune, sans doute parce qu'il a été l'historien de l'argent. Il l'accable d'invectives, et c'est Paul de Kock qu'il proclame le premier romancier du siècle, Paul de Kock, non pas négligeable, certes, véridique et profond à sa manière, — mais Balzac !

Delescluze.

CXLII

Sur la politique et la Révolution, il fournit quelques détails. En 1830, Blanqui, étudiant en droit, habitait rue de la Harpe, hôtel de Nassau : « J'ai porté, dit-il, la première cocarde tricolore de 1830, faite par Mme Bodin, passage du Commerce. » Les clubs de 1848 lui réapparaissent plaisants et touchants à distance : « Ces pauvres théâtres de Paris ont dû bien souffrir de la concurrence que nous leur faisions. La plupart des clubs étaient bien plus comiques que le Palais-Royal. »

Mais ce qui vaut surtout d'être retenu, c'est son explication si longtemps réservée, enfin fournie, de l'animosité de Barbès contre lui. Ses ennemis ont eu assez longtemps la parole pour qu'elle lui soit donnée à son tour, et que son accusation soit aussi mise au dossier. Elle est d'ailleurs purement humaine, psychologique, ne touche rien que le caractère de Barbès, mais le touche à fond, jusqu'à la vanité secrète et l'insuffisance intellectuelle cachées sous la pompe des mots et la solennité de l'attitude.

Aux jours de 1862, cette animosité de Barbès paraît à Blanqui une monomanie grotesque, un cas pathologique.

« Le secret, — dit-il à Théophile Silvestre en reprenant l'histoire de 1839, — était connu par bon nombre de chefs, et Barbès sait bien que je ne pouvais engager l'affaire du 12 Mai pour la perdre, me perdre moi-même, et perdre ma femme qui était ce que j'aimais le plus au monde. J'ai été longtemps sans pouvoir me rendre compte de la cause cachée et réelle de tant d'animosité. La jalousie de Barbès ne me semblait pas une explication suffisante. J'ai enfin trouvé le vrai motif.

« C'est moi qui avais Barbès pour lieutenant en 1836 dans l'affaire des poudres de la rue de Lourcine : je fus condamné à deux ans de prison, Barbès à un an. Rester un an en prison fut un grand sacrifice pour Barbès qui était accoutumé à toutes les aises de la vie, qui aimait se promener, ne rien faire, aller à la chasse, aller et venir de chez lui à Paris, de Paris en province. J'avais été bien aise d'engager Barbès dans la cause populaire ; il était bien posé et d'un bon exemple, à cause de sa fortune. Il était pour nous un auxiliaire assez rare, car ce n'est pas dans les émeutes qu'on trouve ordinairement les rentiers, comme lui.

« Sorti de prison, où sans doute il avait amèrement réfléchi et résolu de ne plus se faire prendre, il voulut, néanmoins, par va-

nité, profiter du prestige que la prison lui avait donné et jouer au personnage dans l'état-major de la démocratie, où son intelligence seule n'eût jamais suffi à le mettre en relief. Tandis qu'il se croyait à l'abri de tout sacrifice, le cours des circonstances fit que je devins encore pour lui l'occasion d'un sacrifice plus considérable, et, en quelque sorte, son tentateur, son mauvais génie.

« Quand je fus sorti de prison, je repris aussitôt mes relations et mes projets de renversement du gouvernement de Louis-Philippe; et devant plusieurs adhérents, je demandai de nouveau à Barbès si la cause pouvait compter sur son concours et sur son dévouement. Pressé de toutes parts, Barbès donna sa parole d'honneur de revenir de Carcassonne à ma première réquisition.

« Barbès partit, et au lieu de rester une quinzaine de jours chez lui, comme il avait dit, il ne revenait pas. La prise d'armes du 12 mai, devenant à mes yeux une nécessité pressante, je mandai Barbès. Barbès arriva; et vous savez que ce voyage provoqué par moi a failli lui coûter la tête. Voilà ce qu'il ne m'a pas pardonné.

« Je n'aurais jamais trouvé cela, autrefois; à présent, je connais le cœur humain, suffisamment pour être bien certain de ce que je viens de vous dire. »

Théophile Silvestre dit alors à Blanqui : « Barbès serait donc un conspirateur malgré lui? Il n'en aurait que plus de mérite. »

Et Blanqui répond : « Aussi a-t-il été récompensé par le surnom de Bayard de la démocratie. »

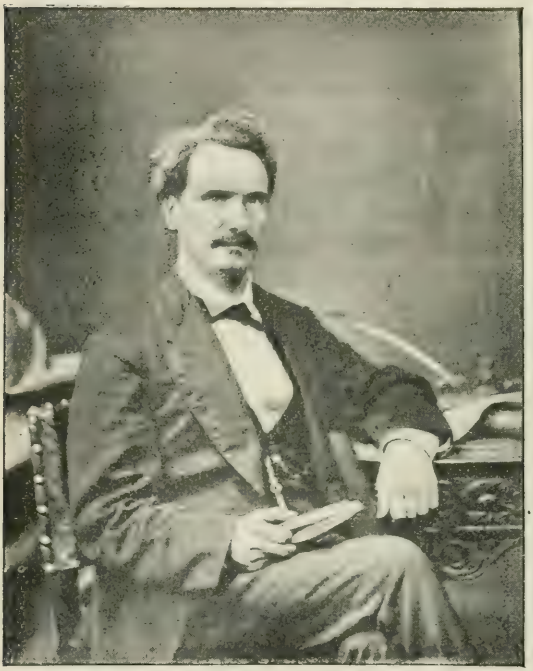
Et d'autres fois, avec d'autres interlocuteurs, jusqu'à la fin de la vie de Blanqui, si le nom de Barbès apparaissait, dit ou écrit, avec son appellation ordinaire de « loyal Barbès », Blanqui ne manquait jamais d'affirmer en souriant : « Je n'ai jamais connu personne d'aussi menteur que Barbès. »

Il faut bien, ici, aligner encore ces attaques et ces défenses, ranimer ces vieilles rancunes, puisque les événements passés, les adversaires morts, leurs ombres irritées, que l'on voudrait réconcilier, combattent encore dans la nuit de la tombe et le lointain de l'histoire.

CXLIII

La véritable raison, profonde, irréductible, de la haine de nombre de démocrates, de révolutionnaires, contre Blanqui, à toutes les époques, de Barbès jusqu'à Delescluze, il faut la cher-

cher dans la supériorité d'intelligence de Blanqui. Les autres, avec tant de beaux côtés, de désintéressement, d'héroïsme, qu'ils ont prouvés, étaient incapables, comme lui, d'une vision d'ensemble et d'une continuelle évolution d'esprit. Un abîme intellectuel les séparait, les uns, tout d'abord fixés, ayant adopté une foi, fermés à des notions nouvelles, et l'autre, Blanqui, sans cesse au travail, ne perdant pas un instant, avide de connaître, de s'annexer encore et toujours une parcelle nouvelle du domaine infini de la connaissance.



Rochefort en 1870.

Ce désir de savoir le possédait tout entier, le faisait s'enquérir à tout venant, à tout propos, des découvertes nouvelles, des spéculations philosophiques récentes. Il suivait de son esprit hardi et compréhensif la lente construction de l'édifice de science bâti par l'élite humaine. Il comprit immédiatement que la conception sociale de justice et d'harmonie qu'il avait voulue ne reposait pas sur un dogme, mais faisait corps avec l'évolution elle-même, que pour savoir où l'on allait, il fallait savoir d'où l'on venait, et par quelles étapes on avait passé. Son rêve de bonheur pour l'humanité future prenait comme point de départ le réalisme scientifique, acceptait la nécessité du développement de l'être. Dès ce jour, Blanqui aperçut que la grande question était celle de l'édu-

cation, que l'œuvre à accomplir était de libérer la mentalité humaine de tous les despotismes et de tous les parasitismes d'idées, de préjugés, d'habitudes, de manies héréditaires.

Il le comprit, mais on pourrait facilement concevoir qu'il ait été un peu effaré, au commencement du déclin de sa vie, par l'énormité de la tâche, et qu'il ait eu seulement la volonté de ne travailler qu'à l'affranchissement de lui-même, ce qui est, d'ailleurs, travailler à l'affranchissement de tous.

CXLIV

Sur son individu, Blanqui, comme tous les autres, avait fort à faire. Cet homme était un champ de bataille où l'instinct et la pensée se livraient d'étranges, de terribles, de longs combats. La race, la première éducation, les fatalités de la vie, comptèrent pour lui comme pour tous. On peut tenir pour certain que son goût pour Machiavel, et pour une politique à la Machiavel, lui venait de l'obscur atavisme, d'un tressaillement dont il n'était pas maître, tout au fond de lui-même, et qui manifestait l'âme du seizième siècle italien, aventurière et ténébreuse, éveillée au danger et à la cruauté, gardée par la défiance, servie par la ruse. Cette œuvre de Machiavel, le *Traité du Prince*, qui fut en effet un livre de chevet de Blanqui, est, d'ailleurs, une œuvre d'observation et de philosophie supérieures, où notre temps, après Jean-Jacques, a su démêler la vérité. La haute vertu de l'auteur, exilé, emprisonné, torturé, sa grande vision en avance de l'unité de l'Italie, sont venues éclairer les pages de son livre, et faire admettre comme preuves de connaissance de la vie et de science politique ses maximes implacables et ses froids conseils. Son livre est une œuvre de circonstance, son appel au Prince est l'appel à une force capable de créer l'unité. Au temps de Machiavel, on ne savait pas encore que de telles entreprises ne se forment et s'achèvent que par l'effort accumulé, que par l'agrégation d'intérêts, de passions, d'idées, qui aboutit à la plénitude du sentiment national. Chez le patriote et le républicain que fut Machiavel, l'idée était grande et le moyen était empirique. Il voulait faire un pays fort et libre de cette Italie dépecée par les partis et par les étrangers, où chaque région était une proie entre les griffes et sous la dent d'un pape, d'un duc, d'un capitaine français, espagnol ou allemand. Il voulait,

parmi ces rapaces, choisir le plus rapace, parmi ces cruels, ces violents, ces habiles, choisir le plus cruel, le plus violent, le plus habile, le moins scrupuleux, le plus courageux, et par celui-là, vaincre les autres, avoir raison de tous les grands fauves et de tous les perfides félins, de l'empereur au tyran de ville, du pape au chef de partisans. C'est en somme, ce qui s'est passé ici, où le féodal de l'Ile de France a mangé les autres féodaux, a fait sa royauté en faisant l'unité, de Capet à Louis XIV, par Louis XI et Richelieu... L'unité faite, et le dernier féodal debout, le peuple l'a renversé, a fait sa Révolution. Quelle meilleure preuve de la sûre ascension de l'instinct. Et n'est-ce pas aussi ce qui s'est passé en Italie, où le roi de Turin a fini par jouer, contre les autres rois, contre le pape, contre l'étranger, le rôle du Prince rêvé par Machiavel. Mais en Italie, le vrai Prince, qui est le pays italien lui-même, n'a pas encore surgi pour terminer l'œuvre. Les foules cheminent lentement.

C'est donc le caractère de nécessité du *Traité du Prince* qui s'imposait à Blanqui à Sainte-Pélagie, et c'est cette politique de dissimulation, de violence, de moyens adoptés tels quels pour arriver au but, qui trouvait un écho en lui, à trois siècles de distance. Il savait, pourtant, après la Révolution, après le bilan philosophique et historique accessible à son esprit clairvoyant, que toute la question se résolvait par l'éducation à faire d'un nouveau Prince qui était l'Homme. Il le savait, puisque, désormais, il le dit, et jusqu'à la fin de ses jours. Et pourtant, malgré lui, contre le Blanqui français, si lucide, si merveilleux de compréhension et d'ironie, sortait de temps à autre ce vieux Blanqui italien, venu de Florence ou de Venise, qui croyait aux plans ténébreux et à la réussite possible d'un coup de force.

CXLV

C'est ce Blanqui là qui restait fermé, autoritaire, défiant, devenant lui-même une sorte de Prince ténébreux de la démocratie, ne répondant pas aux interrogations, donnant aux blanquistes leur côté machiavélique, suspectant le plus dévoué, le plus confiant. La prison avait contribué à aggraver cette nature inquiète et farouche. Tout d'abord séduit par l'intelligence, par le charme de la parole fine, par la gaieté tenace, le nouveau venu voyait subitement un plan s'interrompre, les relations

cesser, et il restait étonné, s'il demandait la raison de ce changement subit, d'apprendre par quelle démarche insignifiante, par quel acte puéril, il avait alarmé la susceptibilité du chef. Ce fut une des raisons pour lesquelles, à un moment donné, les relations s'interrompaient entre Blanqui et les hommes de valeur qu'il attirait tout d'abord. Il voulait trop faire d'eux, à la manière des anciennes sociétés secrètes, des instruments bien façonnés à sa main, des disciples qui auraient agi sans savoir le dernier mot de ses desseins. La plupart n'admettaient pas ce régime sans examen et sans discussion avec cet admirable discuteur, si prompt à trouver le défaut d'un système, à prévoir la conséquence d'une pensée fausse, à désagréger les idées et à jauger les actes des adversaires. Ses pairs restèrent à distance, après avoir pris contact, et avoir subi quelque échec. Il garda des disciples, mais il se priva de contrepoids.

CXLVI

Alors, pendant les années de prison de Sainte-Pélagie, cela n'avait pas d'autre importance. Certainement, il vécut là le temps le plus heureux de sa vie. Pour la première fois, il se vit compris, apprécié à sa valeur par une jeunesse pensante, par une élite bourgeoise venue à la Révolution. Il eut des interlocuteurs aptes à le comprendre et à l'intéresser à leur tour. Il séduisit ceux qui représentaient le parti socialiste en formation, par sa nette et virulente appréciation du parti républicain parlementaire. Il prévoyait les pires fautes et les plus absolus reniements, et ceux qui pouvaient le trouver sévère alors le reconnurent seulement perspicace par la suite. Enfin, la grande cause de son influence sur les esprits de ce temps-là, fut la philosophie scientifique qu'il affirmait contre les conceptions religieuses et déistes. Sous l'Empire et jusqu'à la fin, il y eut un renouveau et un développement des idées du dix-huitième siècle, tout un mouvement qui reste marqué dans l'imprimé d'alors, depuis le livre du philosophe et du savant jusqu'à l'article du journaliste. Il y eut des revues, des feuilles spécialement fondées pour l'examen et la polémique, et la hardiesse de pensée qui parcourt le monde depuis l'antiquité grecque et latine s'affirma à nouveau, la tradition interrompue en apparence parut se renouer. On se dit volontiers, en ce temps-là, athée, matérialiste, positiviste, et le républicain vaguement religiosâtre ou nettement catholique de 1848 devint

une anomalie, une curiosité. Par là, Blanqui, en désaccord si net avec le déiste et chrétien Barbès, — encore une cause profonde de séparation, — se trouva en harmonie avec ses nouveaux jeunes amis.

CXLVII

Parmi eux, un des plus distingués, est Albert Tridon, l'auteur futur des *Hébertistes*, spirituel et sceptique de parole, ardent et actif de pensée, riche et capable de sacrifice. Tridon est aussi l'ami du baron de Ponnat, l'auteur des *Variations du Christianisme*, une manière d'Holbach du groupe, bientôt amené à Blanqui. Celui-ci prise encore très fort le marquis de Montègre, qui anime la cellule de sa parole facile, éloquente, qui apparaît toujours un peu singulier et mystérieux, bien vêtu de drap noir, sans que l'on sût trop et comment de quoi il vivait : il vivait de pauvreté et d'apparence, comme on l'apprit plus tard, au jour où il se coupa la gorge parce qu'il n'avait décidément plus le morceau de pain nécessaire à sa subsistance. Puis, Ranc, et tout le groupe des étudiants en médecine, Villeneuve, Taule, Clemenceau, d'autres encore. Clemenceau, à vingt-deux ans, sortant de Mazas, où il avait été enfermé en vertu de la loi sur les attroupements, est très séduit par l'attitude et la physionomie de Blanqui, auquel il est présenté par Taule, prisonnier à Sainte-Pélagie. Il le trouve assis sur son lit, l'accueillant d'un sourire à la Voltaire, le fixant, dès son entrée, d'un regard extraordinaire qui éclate comme un feu noir dans son visage d'ivoire. Il est tout blanc dans sa chemise, le corps soigneusement frotté de mie de pain. Il est sobre, buvant du lait, mangeant des lentilles qu'il cuisine lui-même sur son poêle. Clemenceau amène son père, et la mémoire de Blanqui se manifeste : il se souvient que son visiteur a dû lui procurer un passeport, en 1848, par un maire vendéen, de Bazoges-en-Pareds.

L'étudiant en médecine revient tous les jours, pendant une année, causer avec le prisonnier. Il est bientôt le confident de ses projets, s'en va chercher en Belgique, chez le docteur Watteau, proscrit de 1851, une presse et des caractères pour monter une imprimerie clandestine. Il est interne à la Pitié, la fenêtre de la chambre de Blanqui donne précisément sur la cour de l'hôpital, et ce sont, à chaque instant, des signaux, une télégraphie de conspiration. Tout cela s'interrompt brusquement, un fidèle de

Blanqui vient chercher les presses et les caractères chez Clemenceau ; celui-ci les livre et va s'étonner ensuite auprès de Blanqui, lequel lui dit franchement son déplaisir d'avoir appris qu'il conversait volontiers, au café de Cluny, avec Delescluze, son ennemi. Clemenceau, très peu de temps après, partait en Amérique, pendant que Blanqui restait à Sainte-Pélagie, et la conspiration en restait là. Elle n'eut jamais, d'ailleurs, de précise entrée en matière, et Clemenceau rencontra le doute de Blanqui, au jour où il lui transmit une proposition d'action directe contre Napoléon III et l'Empire, de la part d'un révolutionnaire de ce temps, — sénateur républicain très modéré depuis.

CXLVIII

Tous ces projets, toutes ces velléités d'agir, furent d'ailleurs traversés par la maladie. Dès son entrée à Sainte-Pélagie, à l'automne de 1861, Blanqui avait dû être transporté à l'hôpital de la Clinique pour y subir une opération chirurgicale devenue nécessaire. Il y resta vingt jours, fut réintégré à Sainte-Pélagie, non après guérison, mais après l'opération, et dut passer encore trois mois au lit en rentrant à la prison. Puis, de nouveau, l'état de sa santé, ses maux d'estomac, sa débilité, exigèrent d'autres soins que ceux de l'infirmerie de la maison de la rue de la Clef, et il fut, le 12 mars 1864, transporté à l'hôpital Necker, rue de Sèvres, où il devait finir sa peine qui expirait en décembre 1865, selon la jurisprudence de la Cour de cassation.

Il fut là, dans la salle Saint-Jean, lit 24, puis dans une chambre du premier étage, du service du docteur Desormeaux, isolé, servi par les religieuses de l'établissement, visité par le médecin et par les internes, gardé à vue par un agent de la Sûreté placé dans le couloir, à la porte de sa chambre, recevant le jeudi et le dimanche la visite de ses sœurs, de Cazavan, bien vite retrouvé, et de ses nouveaux amis.

Ceux-ci n'étaient toujours pas très nombreux. La plupart des militants étaient à Sainte-Pélagie et à Mazas. Il y eut, parmi ceux qui se lièrent avec Blanqui à Necker, Léonce Levraud, présenté par Villeneuve, et son frère Edmond Levraud, il y eut Cléray, il y eut Jaclard, venu de Nancy à Paris pour faire sa médecine, qui avait fait la connaissance de Villeneuve à Lariboisière et fut aussi présenté par celui-ci à Blanqui, au commence-

ment de 1865. Toutes les semaines, le jeudi, le dimanche, pendant ce séjour à Necker, ces amis vinrent causer avec le prisonnier, lui apporter des livres, lui faisant connaître les jeunes gens d'alors qui paraissaient à Blanqui pourvus d'intellectualité et d'activité. C'est ainsi qu'il vit Charles Longuet, publiant alors le journal des *Écoles de France*, où Rogeard fit paraître les *Propos de Labienus*, et qu'il lui proposa la publication des *Damnés de l'Histoire*, titre changé plus tard en celui des *Hébertistes*, l'ouvrage de son cher Tridon, qu'il goûtait fort, lui, le classique, le clair, le direct, malgré l'enjolivement et la rhétorique romantique de la phrase.

A travers ces relations, ces causeries, peu à peu l'idée de précipiter le combat contre le régime impérial réapparaissait. Tous ces hommes, jeunes, dans la première fièvre de l'idée républicaine, passionnés pour une juste rénovation sociale, pressaient Blanqui, et celui-ci revenait à ses idées d'organisation, de groupement, en somme aux mêmes conceptions de sociétés secrètes, et de coups de main tentés brusquement, qu'il avait eues au temps de la Restauration et de Louis-Philippe. Pourtant, il se faisait beaucoup d'objections à lui-même, envisageait les conséquences, le sang répandu, et bien souvent les entretiens finirent par des conseils de prudence. Il exhortait Longuet à conserver son journal, à en faire un centre de propagande, à ne pas compromettre son existence par des articles d'inutile violence.

CXLIX

Pendant un instant de cette année 1865, Blanqui eut lui-même son journal : *Candide*, journal à cinq centimes, paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine, et dont le premier numéro est daté du mercredi 3 mai 1865. Il n'y avait pas à songer à la politique. *Candide* fut consacré à la critique religieuse et à l'exposé scientifique et philosophique. Il eut pour collaborateurs, avec le chef : Gustave Tridon, qui publia des études sur Charlotte Corday, le serrurier Gamain, Servet et Giordano Bruno, — P. Vaissier, E. Villeneuve, Baron de Ponnat, Louis Watteau, Losson, Viette, Sumino (Dr Onimus), etc.

Blanqui signait Suzamel, d'un nom abréviatif des deux prénoms de sa femme : Suzanne-Amélie. C'est lui qui rédige la courte introduction : « *Candide* ne veut pas être un journal futile.

Ce genre est peu de son goût. Il désire encore moins être un journal ennuyeux. La concurrence l'écraserait. Instruire et plaire serait son vœu. C'est beaucoup d'ambition sans doute. Tout le monde ne sait pas mêler l'utile à l'agréable. Être à la fois sérieux et amusant, c'est un gros problème. Si *Candide* ne sait pas le résoudre, il ira rejoindre tant d'autres qui ne l'ont pas résolu, et bien d'autres, à leur tour, le rejoindront par le même chemin. Il n'y a pas de cimetière plus peuplé que ce rendez-vous. »

Un autre avertissement, signé P. Vaissier, pour toute la rédaction, fait du personnage ressuscité de Candide un portrait dont le signalement semble applicable à Blanqui. C'est le philosophe dégoûté qui ne pouvait rester cultiver son jardin et qui est devenu le champion de la morale et du droit, mais qui l'a payé cher. Il a subi toutes les vicissitudes, dénoncé par l'envie, proscrit par la violence, calomnié par la lâcheté. Il a pu croire un jour à la réalisation de ses vœux, mais il a été vaincu, emprisonné, torturé, vilipendé. Candide, est-il ajouté, n'a pu traverser de si rudes épreuves sans froissements meurtriers. Il ne faut plus attendre de lui les saillies de sa première naïveté. L'indifférence l'attriste, l'abaissement des caractères l'irrite, le spectacle continu des prostitutions et des turpitudes glorifiées lui arrache des rugissements et des larmes. Candide n'a plus seulement à combattre ses ennemis d'autrefois, les inquisiteurs ennemis de la pensée, il reconnaît leurs successeurs dans les philosophes de l'équivoque, les prêcheurs de la religion naturelle. Ses maîtres sont les poètes de la nature, les martyrs de l'humanité, ceux qui vouèrent leurs noms à la haine pour le salut du monde.

Très régulièrement, Blanqui publia dans *Candide* des pages nées de ses lectures et de ses réflexions : *Notre Morale*, *Un Père de l'Église au IVe siècle*, en deux articles, *Le Monothéisme*, *Science et foi*, réponse au Père Gratry, en quatre articles. Il définit nettement la morale : produit humain, guerroie contre le surnaturel qu'il qualifie un guet-apens, dit tout le danger d'exagérer l'idéal au delà des forces humaines. Il sait que le sacrifice est le privilège et la vertu des grandes âmes, ne s'impose point à la conscience, tandis que la justice, au contraire, s'impose, trouve sa sanction dans notre cœur, est le vrai, l'unique lien. Il veut tout l'effort de l'homme pour l'humanité. L'évolution de la conscience publique lui apparaît dans l'Histoire, toujours en accord avec la science publique, et il voit le futur âge d'or possible

régi par la maxime philosophique antérieure au Christianisme : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

Son article du *Monothéisme*, très court, est un des résumés les plus substantiels qui soient, tout gonflé de sève intellectuelle, de force historique. Il dit le mouvement de la science chaldéenne, une immense civilisation dans la voie du génie moderne, vaincue par le fléau lugubre du monothéisme sémitique. Il voit nettement le polythéisme, qui devenait peu à peu la science et la philosophie, il dénonce la Bible, réhabilite Babylone avec la Grèce.

Sur saint Jérôme, Père de l'Église au IVe siècle, troublé par la pensée de l'Antiquité, sur le Père Gratry, religieux du XIXe siècle, essayant de pallier les ignorances des livres saints en conciliant la science et la foi, Suzamel-Blanqui reste éloquent de sa belle éloquence ordonnée qui se répand en ondes brûlantes : « La nuit ! voici la nuit ! s'écrie-t-il. Des rochers de la Palestine, le monothéisme sémitique s'est précipité sur le monde romain. Dans moins d'un siècle, il en fait un cadavre. Les sciences, les arts, toutes les cultures de l'esprit disparaissent sous ses pas. Le fanatisme chrétien, torche et marteau en main, courait à travers l'Empire, rasant les temples, brisant les statues, trépignant avec des transports de rage les beaux livres d'Athènes et de Rome. La trombe de simoun, sortie du désert, passait dévorant les chefs-d'œuvre de l'intelligence humaine. Cette magnifique littérature du génie et du bon sens, qui réunissait la majesté, l'éloquence, la vigueur, la grâce... proscrite, maudite, anéantie. Plus rien que la frénésie religieuse et le hurlement de sa note monotone et lugubre : Dieu ! Dieu ! l'Enfer ! l'Enfer ! »

Mais son éloquence n'empêche pas son humour. Il caractérise l'histoire du clergé chrétien et de ses captations : « Seize siècles durant, il a vendu le ciel pour la terre. » Sur l'astronomie du Père Gratry, il est intarissable, en phrases brèves qui s'envolent comme des flèches, vont percer les raisonnements de l'oratorien. C'est lui qui le rappelle à Dieu, au surnaturel : « Dieu tombé en mécanique ! devenu *force* et *moteur !* Dieu affublé de l'uniforme de l'athéisme ! Terrible signe du temps !... » Il termine, offre le fauteuil d'Académie au religieux, en ne sachant pas être si bon prophète : « Allez, ne péchez plus, ne courez jamais deux lièvres à la fois, ne prenez point de thé chez Madame Gibou et n'oubliez mie le pèlerinage de Jérusalem. Au nom de Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous proclame un grand innocent. Ainsi soit-il. »

C'est ainsi, très souvent, une manière de nouveau Voltaire qui parle, un Voltaire renforcé par la science acquise depuis un siècle.

CL

Le journal ne pouvait durer, il fut supprimé, avec distribution de mois de prison et d'amendes après huit numéros pour avoir traité de matières d'économie sociale sans être autorisé ni cautionné et pour le délit d'outrages à des cultes reconnus. Puis, Blanqui reconnaissait qu'il était impossible d'agir efficacement du fond d'une prison, ou d'un hôpital où il était gardé à vue. Son temps allait finir, il est vrai, mais il contestait la procédure de la Cour de cassation employée à son égard, les délais dépassés de cent jours. De plus, il se savait surveillé et craint particulièrement, la loi de sûreté générale existait toujours, ne devait être abolie que le 31 octobre 1870, il savait qu'il pouvait être, à l'issue de sa peine, pris, enlevé et déporté à Cayenne, sans une minute de discussion, de répit. Il dit donc à ses amis son intention bien arrêtée de ne pas attendre un tel mauvais coup et de s'évader un peu avant le jour où finiraient, selon lui, les quatre années de détention auxquelles il avait été condamné. On se mit immédiatement à l'œuvre pour combiner l'évasion.

Cazavan et Blanqui ranimèrent leurs souvenirs de Belle-Ile, racontèrent comment ils avaient préparé l'occasion, rendu l'événement possible : par une série d'habitudes insolites auxquelles ils avaient habitué leurs geôliers. En somme, l'entreprise avait merveilleusement réussi, n'avait échoué que par la trahison du pilote qui avait juré sa parole. Il n'y avait pas nécessité, ici, à Necker, de fabriquer un mannequin. Mais l'important, pour gagner du champ, passer la frontière, était de réussir à cacher l'évasion pendant quelques heures. Pour cela, Blanqui imagina de se trouver absent très souvent, au moment où la sœur lui apportait son repas du soir. Il sortait de sa chambre, vaguait dans le couloir, descendait au jardin. La première fois, la seconde, on put s'informer de lui. Puis on n'y fit plus attention.

On alla ainsi jusqu'au mois d'août et jusqu'au jour fixé, le 27. Ce jour était un dimanche. Les deux Levraud vinrent, accompagnés d'un de leurs amis, Lemblin, étudiant en médecine, et de Cazavan. Lemblin n'était pas un politique, ne s'était jamais trouvé devant Blanqui. Il fut choisi exprès pour que l'agent,

le concierge, fussent déroutés par les visages nouveaux parmi les visages connus des habitués. Car il s'agissait de faire à Blanqui un visage nouveau. On s'en occupa pendant le temps de la visite. Ce fut Léonce Levraud qui coupa les cheveux, la barbe du prisonnier, qui lui rasa soigneusement le visage. Débarrassé de ses boucles blanches, de sa barbe en broussaille, Blanqui n'était pas reconnaissable. Ses amis le regardèrent stupéfaits, avec la sensation d'avoir un étranger devant eux. Le bas du visage s'était prodigieusement aminci, le front et le crâne avaient pris un développement énorme. On ne le reconnaissait qu'aux yeux restés brillants, au regard rapide, à la voix fine et riante. Et ce fut avec les plaisanteries dernières et le tremblement de l'espoir que l'on affubla le prisonnier d'une perruque blonde, longue et bouclée, extraordinaire, ou qui, du moins, sur le moment, parut telle, et d'un chapeau mou qui sembla, lui aussi, destiné à faire se retourner les passants. Blanqui, dans tous ces préparatifs un peu fiévreux, restait calme, s'amusant du barbier improvisé, lui défendant les entailles, se regardant, satisfait, au petit miroir de la cellule qui lui fut présenté par Levraud et que celui-ci a gardé.

Enfin, l'instant arrive. On entend, dans les chambres voisines, l'agitation des départs, les gardiens qui viennent annoncer que le temps de la visite est passé. Chez Blanqui, on n'attend pas l'avertissement, on organise le cortège, on ouvre la porte, et c'est le défilé devant l'agent : Lemblin en tête, Blanqui ensuite, auprès de Léonce Levraud, puis Edmond Levraud. Cazavan, le dernier, parle très haut sur le seuil de la porte, comme il faisait chaque fois, le visage tourné vers l'intérieur de la chambre, disant au revoir à Blanqui, lui promettant de revenir le jeudi : « Oui, oui, c'est entendu, cher ami, à jeudi! » Il ferme la porte, rejoint ses compagnons, qui sont déjà dans le flot des visiteurs du dimanche, qui défilent devant la loge du concierge. Personne n'a reconnu Blanqui, l'agent a regardé et écouté machinalement Cazavan, le concierge a inspecté le défilé par habitude, la sœur pourra venir tout à l'heure apporter le pain et le lait du soir, ne s'étonnera pas de l'absence de l'habitant du logis, on ne saura l'évasion que le lendemain matin.

Les amis sont dans la rue, rencontrent Pierre Denis, qui connaissait Blanqui, mais qui ne le reconnaît pas. Longuet était venu, avait aperçu Villeneuve, qui guettait, lui avait trouvé un

drôle d'air, n'était pas entré, se doutant de quelque chose.

Le soir même, Blanqui était parti. De Necker, il s'en était allé chez Jaclard, rue Dupuytren, attendre l'heure du train de Bruxelles. Un ami avait pris le billet, Blanqui arrive en fiacre devant la gare du Nord, deux minutes avant le départ de neuf heures, il reçoit le billet dans une poignée de main, traverse la salle d'attente, monte en wagon, et le train part, franchit la frontière.

CLI

Avant de partir, il avait écrit une lettre qu'il data de Paris, 28 août, et qu'il adressa aux journaux. Il en fut publié des extraits çà et là, et le texte complet parut dans la *Rive gauche*, journal de Longuet et de Rogeard, qui remplaça *Les Écoles de France*, supprimées. Blanqui s'explique sur son départ, attaque l'illégalité de la cour de cassation qui n'a statué sur son pourvoi qu'après cent quarante-deux jours, au lieu des quarante et un ours prescrits par la loi : « J'ai subi, dit-il, non pas quatre ans, mais quatre ans et six mois de prison, douze pour cent en sus du principal. Je ne dois pas aller plus loin. Se soumettre à une illégalité flagrante quand on peut s'y soustraire, fût-ce au prix de l'exil, c'est la légitimer. Je ne le puis. Il est de mon devoir de ne pas accepter les cent jours de gratification qu'a daigné m'octroyer la cour suprême, et je lui tire ma révérence. »

Et cinq jours après, le 2 septembre, il écrit, de Bruxelles, une nouvelle lettre qui vise un article de la *Gazette des Tribunaux* et insiste sur la durée de la peine.

On discuta, on épilogua, Rogeard trouva à reprendre au formalisme et au souci de la légalité de la lettre de l'évadé, tout en soupçonnant l'ironie et en apportant son hommage à Blanqui. Mais, de part et d'autre, il fallut bien reconnaître que Blanqui avait raison de se mettre à l'abri. Son départ lui interdisait, une fois encore, l'action publique, la propagande à ciel ouvert, le rejetait à la conspiration. Mais la déportation aurait supprimé bien davantage encore son rôle. En dehors du repos qu'il avait bien gagné, du droit d'aller et de venir, il gagna au moins de rester en communication directe avec le monde vivant, sans les efforts de volonté inouïe qu'il lui fallait avoir en cellule, sans la tension de pensée nécessaire pour se faire une idée de l'existence du

dehors, des mille événements et incidents qui composent et modifient perpétuellement la vie sociale.

CLII

A Bruxelles, Blanqui loge chez le docteur Watteau, installe sa vie de travail, sa correspondance avec ses amis restés à Paris. D'autres sympathies viennent à lui, de la jeunesse militante. Il revoit Longuet, dont le journal a été supprimé, qui fuit la prison à Bruxelles et continue en Belgique avec Rogeard la publication de la *Rive gauche*. Le congrès de Liège, puis le congrès de Bruxelles, lui donnent à connaître nombre d'étudiants délégués. Parmi eux, apparaît celui qui devait être l'un des plus fidèles amis de sa vie, Granger, de race bourgeoise et paysanne normande, venu de l'Orne à Paris pour faire son droit, esprit fin, amoureux de lettres et, en même temps, enthousiaste de politique. Il revint, amena avec lui Eudes, son compatriote, strictement homme d'action celui-là, brave, résolu, parlant, criant, d'un verbe désordonné souvent gênant, mais qui plut à Blanqui par sa perpétuelle décision et par sa faculté de faire garder le silence à sa hâblerie.

Avec ceux-ci, un nouveau groupe d'action acceptait la direction de Blanqui, mais, forcément, le groupe seulement intellectuel formé depuis 1861 se trouvait contre-balancé par les impatiences et parfois les violences. Il y avait bien le trait d'union d'intellectuels militants, mais il fallut tout de même en arriver à choisir une méthode et à prendre des décisions.

Pour le moment, il s'agissait d'organisation, de formation de groupes. Jaclard et ses amis de faubourg, Genton et Duval, s'y occupaient déjà activement. Granger et Eudes s'employèrent au même travail, tous en rapport avec Blanqui, recevant de lui les instructions les plus précises, de longues lettres, sur papier pelure, écrites d'une écriture fine, acérée, élégante, lettres qui étaient de complets exposés de la situation politique et des avis très détaillés sur la méthode à employer pour recruter et rassembler des adhérents capables d'action révolutionnaire.

CLIII

On pouvait concevoir cette politique de force contre un pouvoir de force, mais aujourd'hui, à réfléchir sur la haute intelligence et

la fatalité de la destinée de Blanqui, le regret vient pour lui, pour son parti, que ses rares facultés n'aient trouvé là encore leur emploi que dans la politique secrète et la chance du coup de main. Pour se révéler homme d'État, il fallait à Blanqui plus que le hasard d'une émeute triomphante, il lui fallait la réussite d'une révolution. Il pouvait occuper Paris pendant quelques jours avec une troupe de partisans. Pour se maintenir, il lui fallait l'acquiescement d'une grande partie de la population de la ville. Et pour faire la politique générale capable de lutter contre les circonstances et de tenter les grandes réformes sociales, il lui fallait apparaître comme possible, être admis à la discussion.

Naturellement, il n'est pas seul responsable de sa mise en dehors. La fausse idée que l'on se fit de lui en 1848 fut soigneusement entretenue par son parti même, par ceux qui auraient dû faire de lui un des personnages représentatifs des idées qu'ils servaient. Ici, on se trouve en présence des tares d'esprit et des laides passions des hommes. La haine, la jalousie, l'intérêt l'emportèrent. Ceux qui auraient dû donner l'exemple du sacrifice de leurs préférences personnelles à l'honneur et au succès de leur cause restèrent tapis dans leur égoïsme et leur hostilité.

Ceci ne vise pas les opposants officiels d'alors. La plupart avaient été vus à l'œuvre en 1848, et Blanqui suivait et analysait avec trop de perspicacité les phases de leur évolution pour admettre la possibilité d'une entente avec eux. Eux, de leur côté, ne lui auraient même pas rendu la stricte justice auquel tout homme a droit. Il y avait là un fossé, un abîme infranchissable. Mais les autres, ceux qui auraient dû vouloir constituer fortement, avec tous les éléments existants, le parti de conquête sociale qu'ils évoquaient avec tant d'ardeur, ceux-là ne devaient pas laisser à Blanqui ce renom d'épouvantail que créa pour lui la peur affolée de la bourgeoisie de 1848. Ils devaient dire la valeur réelle de l'homme, sa conviction éprouvée, le sortir de l'obscurité où on l'entrevoyait tout différent de ce qu'il était, aérer sa vie. Ceux-là savaient, et pouvaient, et se turent. On compte les sympathies qui se manifestèrent publiquement, les explications qui furent tentées pour définir Blanqui avec vérité.

Pour lui, l'impossibilité de pénétrer le milieu réfractaire lui apparut évidente, et il se terra. Que n'a-t-il essayé davantage, même sans croyance au succès ! Il était homme de pensée. Que n'a-t-il fait sans cesse œuvre de pensée ! Le journal se refusait à lui. Il lui

restait la brochure et même le livre pour s'élucider devant tous. Mais, plus homme de pensée que d'action, il avait néanmoins le goût de l'action, il voulait des réalisations immédiates, et le livre ne représente que la lente pénétration, de l'action à longue échéance, de l'influence sur l'avenir. Doué comme il l'était, en laissant même de côté sa faculté de parole lucide, avec son cerveau, son pouvoir d'écrire, Blanqui eût obtenu rapidement sa situation d'écrivain, et s'il n'avait pas chance de faire la moisson, il eût vu, au moins, le commencement de germination de ses idées. C'est, en somme, ce qui attend son nom, un avenir équitable qui aura connaissance de ses écrits, ceux qui sont publiés déjà, ceux qui attendent depuis les jours de prison et de solitude en liberté où il se donna tout entier à lire, à songer, à écrire.

Mais, tout cela dit, il reste ce qu'il a été : le désir d'action, courageusement affirmé dès les jours de la jeunesse, et toujours réprimé, toujours vaincu. C'est le désir d'action représenté par lui qui a été immédiatement mis à l'index, surveillé, arrêté à la première manifestation ou préventivement, et c'est ainsi que Blanqui est devenu le prisonnier, l'enfermé. La société contre laquelle il se levait a donné à son nom une signification farouche et redoutable, il est devenu comme le symbole de l'action révolutionnaire, et c'est cette action que les défenseurs de l'ordre factice et de l'injustice légale ont cru museler, verrouiller, enfermer avec lui.

C'est ainsi que la personnalité vraie se complique et se change par l'idée que le milieu social se fait de cette personnalité. Tout en étant, en restant soi, on devient autre, et il faut faire effort, plus tard, pour retrouver la vérité d'un être sous cette cristallisation produite par la réaction des idées adverses, sous cette patine particulière déposée par l'opinion, où il entre fatalement le renseignement erroné et le mensonge intéressé.

CLIV

Les années que Blanqui passa après son évasion de Necker, de 1865 à 1870, furent dans un mystère inviolé, malgré le nombre de ceux qui prirent contact avec lui pendant cette période. Jamais secrets de séjour, de domicile, ne furent mieux gardés, même et surtout aux moments les plus graves.

D'abord, Blanqui, après un voyage en Suisse, vécut à Bruxelles de la vie la plus paisible, en dehors des passages, des visites

d'amis politiques. Il faisait son choix, ne se prodiguait pas. Puis, tranquillement, malgré la loi de sûreté générale, il vint à Paris, soit pour se concerter avec ses amis plus complètement que par correspondance, soit lorsqu'il crut deviner une agitation imminente, soit simplement lorsque la nostalgie du sol français et de l'atmosphère parisienne s'emparait invinciblement de son esprit.

Ce fut de Bruxelles qu'il assista au détraquement européen de 1866 et qu'il vit l'apothéose de l'Empire en 1867, avec la catastrophe du Mexique comme avertissement en pleine fête d'Exposition universelle, le déclin s'annonçait visiblement. La prospérité était au comble, l'argent affluait, l'Empire s'étant trouvé à la tête des conditions économiques nouvelles, des inventions de machines, des chemins de fer, du développement industriel. Mais, en même temps que la fortune rapide, se développaient l'enflure de la satisfaction imprévoyante et le goût morbide du plaisir. Tous ceux qui réfléchissaient quelque peu prévoyaient que la fête s'abîmerait en un cataclysme, et ceux qui voulaient la Révolution continuée et la France définitivement républicaine cherchaient ardemment la solution énergique, la bataille suprême qui détruirait ce dangereux Empire.

Enfin, l'opinion semblait se réveiller, les masses commençaient à s'émouvoir au spectacle de la poignée d'hommes qui luttaient sous les condamnations et maintenaient la tradition d'autrefois, qui parut blessée à mort en 1848 et définitivement ensevelie en 1851. Le mal du paupérisme avait grandi au milieu de la prospérité industrielle, l'Association internationale des travailleurs s'était fondée à Londres en 1864, quelques semaines avant la mort de Proudhon. Les théories socialistes réapparaissaient, autrement certaines, scientifiques, qu'en 1848, avec la différenciation des systèmes, toutefois. Mais Blanqui, tout en travaillant sur les questions à l'ordre du jour, tout en élucidant pour son compte les problèmes de l'économie politique, revenait à son idée permanente de courir au plus pressé et de mettre d'abord le pouvoir entre les mains de ceux qui permettraient, hâteraient, ou tout au moins ne contrarieraient pas l'expérience de l'évolution.

CLV

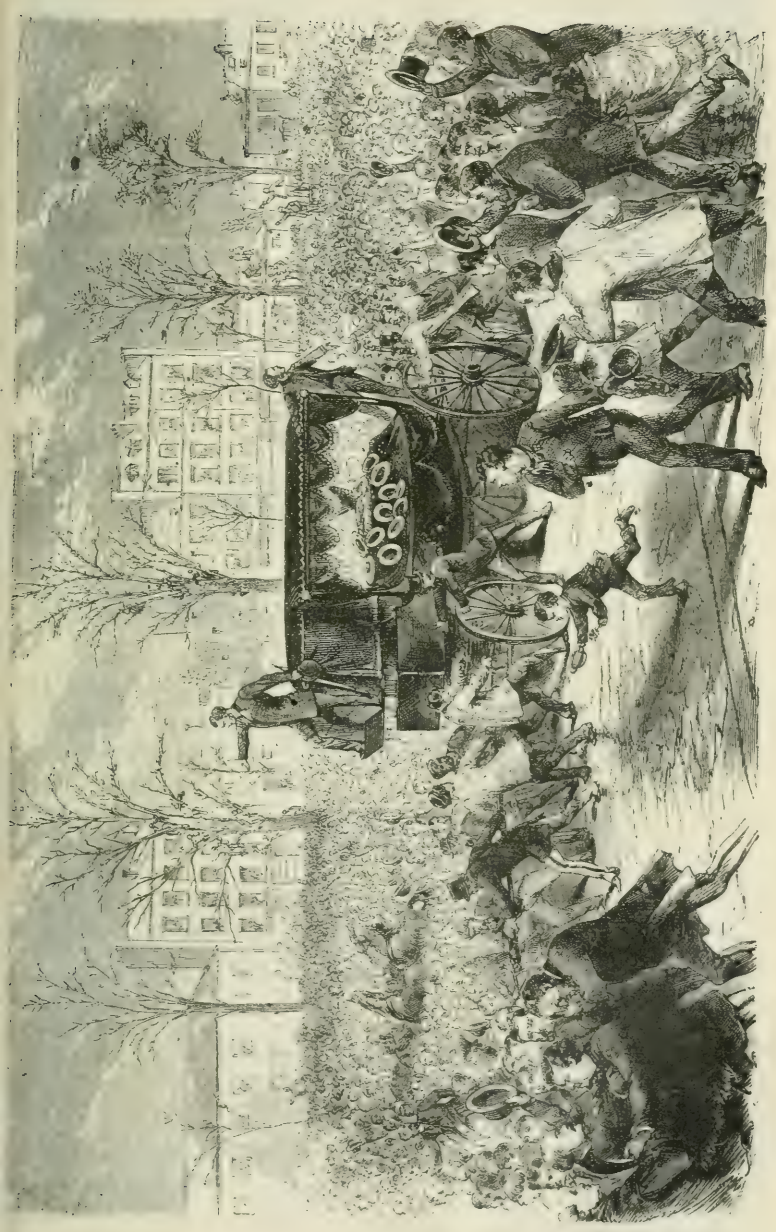
Dans ce but, il revint aux pratiques usitées au temps de la Restauration et de Louis-Philippe, à la formation d'un groupe

central recrutant peu à peu des adhérents, s'adjoignant prudemment des nouveaux venus pour une action à accomplir, à une date indéterminée, dans des conditions à fixer. Blanqui redevenait là le chef approché de quelques-uns et dont l'autorité allait rayonnant, s'exerçant sur tous les groupes particuliers à l'aide des intermédiaires.

Ce fut à l'établissement de ces districts révolutionnaires, de ces réunions d'hommes résolus, que se vouèrent et s'acharnèrent les amis de Blanqui, devenus ses lieutenants : Jaclard, Genton, Duval, Granger, Eudes. En 1866-67, le travail de propagande commença lentement, sourdement, derrière la façade du régime impérial, et il fut mené avec une prudence et une sûreté sans pareilles. Sous le Paris visible, donné au plaisir, tout éclatant de lumière, tout bruyant d'une clameur de fête, un autre Paris, que l'on croyait mort, ressuscite sans bruit, répare ses pertes de sang, refait son organisme. C'est le Paris de la Révolution et de la République qui renaît, se retrouve, reprend conscience de lui-même. Il a fallu quinze années, depuis l'écrasement de Juin de 1848, pour que des générations nouvelles d'ouvriers s'éveillent, non plus à l'espoir, mais à la volonté d'une transformation sociale. Cette fois, c'est une classe séparée qui s'annonce, qui va rédiger ses cahiers; c'est un mouvement réaliste qui se définit, après les dures leçons données au populaire enivré de sentiment et croyant aux bonnes volontés des dirigeants et des possesseurs. La philosophie positive et la littérature de vérité ont créé une atmosphère qui s'étend, qui envahit les esprits par le pouvoir des paroles répétées et par l'imprimé des journaux. Le romantisme a achevé son évolution, fait sa grande transformation, visible dans l'œuvre de Hugo, et le poète des *Orientales* est devenu le romancier des *Misérables*. Toutes les pensées et toutes les énergies, encore une fois, vont au rendez-vous de l'action.

Gustave Geffroy.

(*A suivre.*)



Enterrement de Victor Noir, d'après l'*Univers Illustré*.

LES TENAILLES [1]

(Suite)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le même décor qu'au premier acte, mais à la lumière du jour. Les stores sont abaissés sur la porte vitrée du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

IRENE, FERGAN. *Au lever du rideau, Fergan est en train de boire une tasse de café sur la table de droite. Irène, assise dans un fauteuil, à l'autre extrémité de la pièce, lit obstinément un livre. Fergan, après des signes manifestes d'impatience, vient fermer le livre entre les mains de sa femme, et le lui enlève dans un mouvement de résolution nette.*

FERGAN. — Quoique vous m'ayez fait passer le goût de vous entretenir de nos affaires, je ne puis plus différer de vous mettre au courant des dispositions qui se sont imposées à moi. (*Irène s'est croisé les bras, et l'écoute sans le regarder.*) Voici déjà longtemps, plusieurs mois, que vous avez fait naître entre nous la

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1896.

question de votre santé. L'état de vos nerfs, vos migraines, vos vapeurs ont pu m'alarmer d'abord ; aujourd'hui, mon opinion est faite sur ces maux imaginaires, dont je déplore que vous ayez encore l'air dupe. Je me suis résolu à employer les grands moyens... pour vous guérir. Si la vie de Paris doit continuer à ne pas vous réussir, je vais profiter de ce que le bail de cet hôtel arrive à une époque de renouvellement pour en donner congé. Auriez-vous quelque objection à faire ?

IRÈNE. — Non.

FERGAN, *avec un ton sournois et rancunier.* — Il me resterait donc à vous consulter sur le choix entre deux domaines que j'ai en vue. Ils ont d'égales raisons pour vous fournir un climat salutaire, l'un et l'autre en pleine campagne, loin de toute ville, avec un bon air de grands bois alentour... Je m'inclinerais volontiers devant une préférence de votre part, puisque vous êtes destinée à habiter l'un de ces deux endroits d'une façon plus constante que moi. Car je serai encore appelé parfois au dehors par l'administration de nos biens, ou par tous ces imprévus dont aucun n'existera pour vous, dans votre vie bien uniformément réglée... Quand serez-vous disposée à examiner les détails de cette question ?

IRÈNE, *se levant.* — Jamais. Je n'avais rien à opposer, tout à l'heure, à ce qui constituait dans vos projets une liquidation de nos affaires. Je me refuse à intervenir dans quoi que ce soit que vous me présenteriez en vue de l'avenir. Nous ne saurions avoir aucun projet à préparer ensemble. Je n'envisage plus la possibilité de l'existence commune entre nous : vous me haïssez comme je vous hais.

FERGAN. — C'est vous qui m'obligez à vous haïr. Vous m'imposez une situation de mari outrageante, ridicule, unique !... Changez, je changerai.

IRÈNE. — Cela ne dépend pas de moi ! j'éprouve quelque chose de plus fort que moi !

FERGAN. — Vous n'avez pas toujours été ainsi ?

IRÈNE. — Ah ! parbleu ! je n'ai demandé, d'abord, comme toute jeune fille qui se marie, qu'à aimer celui dont je devenais la femme. J'ai essayé, j'ai lutté. J'ai tourmenté mon cœur, comme on se macère envers ce que l'on vous enseigne être la foi. Je n'ai pas pu triompher de moi. Je ne le peux pas ! je ne le peux pas ! Et je vous jure, de toute mon âme, que je ne le pourrai jamais.

C'est par expérience que je ne vous aime point, par habitude, par progrès.

FERGAN, *hors de lui.* — Il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit une violation de votre devoir et un défi à tous mes droits.

IRÈNE. — Je ne prononce pas un mot qui ne soit la plainte et le cri vrai de tout mon être !

FERGAN. — Je ne comprends pas où vous en voulez venir.

IRÈNE. — Moi, je ne m'explique pas où vous en voulez rester !

FERGAN. — Q'espérez-vous ?

IRÈNE. — Et vous ?

FERGAN. — Que vous êtes folle ! Au moins, ça se soigne.

IRÈNE. — J'espère, moi, que vous serez sage.

SCÈNE II

LES MÊMES, PAULINE. *Pauline entre, à travers les éclats de la querelle.*

PAULINE. — Mon Dieu ! mon Dieu ! Encore ! Vous ne vous accordez donc jamais de trêve ni de merci !

FERGAN, *à Pauline.* — Je vous abandonne la place. Écoutez-la. Il n'y a même pas à lui répondre. Laissez-la parler. Vous allez voir que vous faites une visite dans un cabanon. (*Il sort.*)

SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE

PAULINE. — Toujours la crise aiguë ?

IRÈNE. — Suraiguë !... De semaine en semaine, d'heure en heure, le mal empire.

PAULINE. — Oh ! patiente encore !

IRÈNE. — C'est fini !... Hier, tu as entendu ses menaces vagues, Aujourd'hui, elles sont en voie d'exécution. Oui, m'arracher d'ici, m'isoler du reste du monde, me sequestrer je ne sais où. La vraie prison, enfin, avec lui pour geôlier !

PAULINE. — Irène ! ma pauvre Irène !

IRÈNE. — Au point où j'en suis, je n'ai donc plus que le divorce, ou bien...

PAULINE. — Ou bien quoi ?

IRÈNE, *désespérément.* — Ah ! l'on prend la porte... ou l'on saute par la fenêtre !

PAULINE. — Je t'en supplie, ne m'épouvante pas !

IRÈNE. — Vas-tu reculer encore ?... Si tu es avec moi, il n'y a plus de temps à perdre pour agir.

PAULINE, *l'embrassant.* — Mauvaise !... Mais n'est-ce pas servir ta cause que de tâcher, jusqu'à la dernière minute, de te démontrer que c'est toi qui est dans l'erreur ? Ton mari n'est pas un vilain homme. Voyons, crois-tu qu'il y en aurait un autre pour supporter que sa femme... ne soit pas sa femme ?... Il y a même une reconnaissance que tu lui devrais bien...

IRÈNE. — Laquelle ?

PAULINE. — Celle de ne pas être un brutal, comme plus d'un se le permettrait. Et tu n'aurais que ce que tu mérites.

IRÈNE. — Non, Pauline, du fond de ta conscience, tu ne peux me conseiller l'immolation de ce grand sentiment de soi-même qu'une femme éprouve par-dessus tous les autres !...

PAULINE. — C'est pourtant ton devoir d'honnête femme.

IRÈNE. — Non ! non ! Je n'admettrai jamais qu'il puisse y avoir un devoir... honnête, dans une pareille contrainte !

PAULINE. — La religion, là aussi, te commande l'obéissance.

IRÈNE. — Non, la religion, toute faite qu'elle soit d'abnégation, n'en peut commander d'aussi humiliante à aucune de ses créatures !... Ne nous enseigne-t-on pas, d'ailleurs, que la chasteté est l'état le plus proche de Dieu ?... Et je n'imagine pas de péché plus misérable que d'imposer une complaisance à sa chair... Quoi ! ce serait là le mariage ? On aurait transformé le mensonge en institution sacrée ! Sentir dans un être le seul obstacle à tout son bonheur, l'abominer de toutes ses forces, et lui laisser confondre l'instant de ses plaisirs avec celui où l'on rêverait le plus ardemment sa mort !... Ah ! la profanation ! la honte ! la sale canaillerie lâche !

PAULINE. — Irène, tu aimes quelqu'un ?

IRÈNE. — Pourquoi ?

PAULINE. — Parce que l'on ne s'exalte pas ainsi *contre* quelqu'un mais *pour* quelqu'un.

IRÈNE. — Et quand même cela serait !... je n'en aurais donc qu'une raison de plus pour aspirer à ma délivrance !

PAULINE. — Mais, ma pauvre chérie, un nouveau mari, tu le prendrais en grippe à son tour, comme tu as pris l'ancien, par ces causes indéfinies qui sont en toi.

IRÈNE. — Je ne suis plus l'inconsciente jeune fille qui m'en suis

rapportée bien plus à toi qu'à moi-même, quand tu m'as déterminée à épouser Robert Fergan. Tu avais ton expérience. Je m'en suis remise à ta grande et chère autorité ! Enfin, ce n'est pas moi qui me suis mariée, il y a dix ans ; c'est une autre que j'ai été à peine, et dont je ne me souviens presque pas. Mais, maintenant, je me sens être quelqu'un, je suis devenue Moi... Je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas, et ce que je ne peux plus !... cette lutte qui me déchire mon cœur, qui m'étouffe, et les envies... terribles... de me tuer !...

PAULINE. — Ah ! tais-toi ! au nom du ciel !... Que devenir ? que faire ?

IRÈNE. — Tu le sais bien : c'est entendu, c'est promis. Tu avais jusqu'ici toujours retardé l'heure... La voici arrivée, c'est pour cela que tu viens...

PAULINE. — Tu le veux donc absolument ?

IRÈNE. — Tu vas tout de suite aller chez mon mari. Dis-lui ce que tu trouveras de mieux, de plus touchant, de plus décisif. Moi, je n'ai aucun crédit sur son esprit. Il se bornerait, une fois de plus, à me traiter de folle. Toi, il t'écoutera. Il me vante toujours ton sérieux, ton bon sens. La gravité de ton avis le fera réfléchir.

PAULINE. — Mais, enfin, pour divorcer, faut-il au moins articuler un motif... présenter un prétexte...

IRÈNE. — Il suffira que mon mari se mette d'accord avec moi sur les moyens que nous devrons accepter, inventer, simuler, pour obtenir un jugement qui m'affranchira. Oh ! dis-lui tout au monde jusqu'à ce qu'il te cède ! Ne te laisse pas repousser de prime abord. Insiste, supplie, fais-lui peur : va, tu le peux bien... Et, toi-même, aie très peur : il y a de quoi !

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. — M. Davernier demande si madame peut le recevoir.

IRÈNE. — Priez-le d'entrer. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE V

IRÈNE, PAULINE

PAULINE. — Que pourras-tu avoir à dire avec Michel, dans un instant pareil ?... (*Avec une ombre de méfiance.*) Est-ce qu'il sait ?...

IRÈNE. — Michel n'a pas même un soupçon de ce que tu vas faire. (*Très loyalement.*) Mais... s'il le savait ?... (*Avec angoisse.*) Tu m'abandonnerais ?... (*Pauline a un instant de silence dans l'émotion. Puis, embrassant sa sœur avec une miséricorde infinie.*)

PAULINE. — Ma pauvre chérie ! (*Et elle se rend auprès de Fergan.*)

SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL

MICHEL. — Pardonnez-moi d'être venu.

IRÈNE, *tendrement.* — Oui !... (*Gravement.*) Mais vous ne l'auriez pas dû... Vous ne le deviez pas.

MICHEL. — Je sais !... Je vous l'avais promis. Je me l'étais juré. Mais, en admettant même que vous m'aimiez autant que je vous aime...

IRÈNE. — Admettons.

MICHEL. — Cependant, la résolution de ne nous voir que de loin en loin m'est plus difficile à tenir qu'à vous.

IRÈNE. — Comment cela ?

MICHEL. — Parce que je sais, moi, que si je ne viens pas, je ne vous verrai point. Tandis que vous, vous pouvez toujours croire que je viendrai.

IRÈNE. — Et alors ?

MICHEL. — Alors votre temps se passe à espérer que peut-être vous me verrez, pendant que, moi, je sens, de minute en minute, se répéter la certitude de ne pas vous voir, si je ne vous désobéis.

IRÈNE. — Durant ces jours si longs et si nombreux où nous existons loin l'un de l'autre, ne pensez-vous jamais que notre sort pourrait changer ?

MICHEL. — Je n'ose rien souhaiter... Vous pensez cela, vous ?

IRÈNE. — Malgré votre absence, je vois toujours votre front pâle, tous ces traits douloureux, d'une maladie que je voudrais

guérir et qui me fait avoir, de vous seul, une pitié plus grande encore que cette si grande pitié que j'ai de nous deux... Je songe à ce que vous soyez délivré de cet air de souffrir, et que vous deveniez peut-être heureux, très heureux !... Quand je ne suis pas là, vous me voyez aussi, n'est-ce pas ?... telle que je suis... et puis telle que je pourrais être !...

MICHEL. — Oui, il y a des heures où vous m'apparaissez, tout éperdue de réalité, toute frémissante de vie, tout inconnue encore de moi, et pourtant c'est bien vous, mais vous-même tout à fait, pour toujours, m'appartenant par miracle, sans qu'il flotte sur nous l'ombre d'un remords, d'un reproche, ni même celle d'un deuil fait de la mort d'un autre !...

IRÈNE. — Ah ! que votre âme est pareille à la mienne, et que notre amour me paraît plus grand dans toute l'étendue de nos fiertés !... Ni l'un ni l'autre, nous n'avons conçu la possibilité d'un semblant de bonheur dans la déloyauté... Aussi, depuis longtemps, sans vous en avoir parlé, je ne vis plus que dans le but de nous unir à jamais...

MICHEL. — Que voulez-vous dire ?

IRÈNE. — En cet instant même, notre sort, à tous deux, se décide. Pauline met en demeure mon mari de prononcer s'il veut que nous nous rendions, l'un à l'autre, légalement, nos droits et nos libertés, comme deux adversaires qui finissent par signer ensemble un traité honorable...

MICHEL. — Et vous espérez ?...

IRÈNE. — J'espère qu'il va céder. Je ne saurais m'attendre à un acharnement insensé, de sa part, contre la seule solution imaginable... Comment n'aurait-il pas aujourd'hui le même besoin que moi de se libérer ? On ne peut pas vouloir rester en enfer !

MICHEL. — Oh ! je veux vous croire... je vous crois !

IRÈNE. — Mais, pour répondre au grand événement qui s'agite, là, en dehors de nous, une grande résolution aussi s'impose, à vous et a moi. Ce projet de partir, auquel je me suis opposée naguère, il va falloir maintenant que vous l'exécutiez.

MICHEL. — Vous quitter !

IRÈNE. — Oui !... S'il m'est donné de pouvoir devenir votre femme... alors, ce sera dans un an peut-être qu'il vous sera permis de revenir, après les délais qui nous sépareraient encore... Mais si ma chaîne ne devait pas être brisée... (*Avec un sanglot.*) nous ne nous reverrons plus...

MICHEL. — Irène !

IRÈNE. — Nous serons pour toujours séparés, chacun dans la dignité de notre deuil, dans le deuil des mariages promis, qui ne doivent plus se conclure !... Du fond de l'âme, sommes-nous d'accord ?

MICHEL. — Mais je ne peux plus m'éloigner de vous, à présent ! Je n'ai plus cette espèce d'énergie sauvage qui me soutenait jadis. Je ne saurais désormais me passer de votre présence ou de votre voisinage. Quand nous ne sommes pas ensemble, il me faut le souvenir tout chaud d'avoir ainsi tenu vos mains, et l'espérance que je vais bientôt me pencher sur vos yeux, respirer le parfum de vos paroles. (*Il veut l'attirer à lui, la presse et l'émeut.*)

M. Le Bargy (Michel Davernier).

IRÈNE. — Michel, ne me troublez plus, ne m'ôtez pas ma confiance en moi, ne diminuez pas la foi que j'ai sincèrement dans mon honnêteté. Si notre bonheur doit dater de ce jour, faites que j'y sois restée toute vaillante, sans avoir entrevu la possibilité d'une défaillance, sans un doute dans la mémoire... Laissez-moi ! (*Elle se dégage vivement.*) Je suis votre fiancée...

MICHEL. — Ah ! je vous adore !... Votre volonté sera faite.

IRÈNE, *prise d'une autre inquiétude.* — Vous êtes déjà trop resté ici... Vite, retirez-vous.

MICHEL. — Sans savoir ?... Qu'est-ce que vous voulez que je

devienne ? Comment aurai-je la patience d'ignorer ce qui se sera passé ?

IRÈNE. — Je vous préviendrai tout de suite.

MICHEL. — Mais si vous ne le pouvez pas ? Si quelque chose, ou si quelqu'un vous empêche de m'écrire ? de sortir ?

IRÈNE, *lui désignant le jardin d'hiver.* — Eh bien, attendez là... Vous ne vous montrez pas, voilà tout. Mais vous ne vous cachez pas non plus. Vous êtes chez moi, et autorisé contre quiconque à vous tenir où je vous ai prié de m'attendre... Allez, allez, le temps passe... Je suis pleine d'angoisse... J'entends des pas venir... (*Michel disparaît dans le jardin d'hiver.*)

SCÈNE VII

IRÈNE, *puis* PAULINE. *L'oreille aux aguets, Irène se dirige vers l'autre porte, par laquelle Pauline entre vivement.*

PAULINE. — Michel n'est plus avec toi ?... (*Tout essoufflée.*) Ne te fâche pas, ne t'étonne pas : j'ai eu tout à coup une peur folle que ton mari le rencontre... et qu'il en prenne une impression... dans sa colère...

IRÈNE. — Il refuse ?

PAULINE. — Il va te le dire... Il vient...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FERGAN

FERGAN. — Voilà donc la belle machination que vous me préparez avec votre sœur !...

PAULINE. — Nous n'avons rien machiné.

FERGAN, *à Irène.* — C'est à cette proposition piteuse que vous avez compté faire aboutir vos sournoiseries, vos efforts blessants de tant de semaines !

IRÈNE. — Vous savez bien que je n'ai jamais fait de diplomatie avec vous. Depuis que je souffre d'être votre femme, je ne vous l'ai pas dissimulé. Je vous l'ai dit très loyalement, très haut. Aujourd'hui je vous dis de même que je suis à bout de pouvoir souffrir. Et comme cela dépend de vous, je vous ai fait demander, je vous demande de bien vouloir que je ne souffre plus.

FERGAN. — Ouais ! Vous me demandez, à moi qui représente la

défense du droit et le respect des mœurs, de vous céder, à vous qui représentez la révolte contre la société !

PAULINE, *intervenant.* — Écoutez, Robert, ne vous drapez pas dans les principes. Il ne s'agit plus de savoir si vous avez raison ou tort...

FERGAN. — Vraiment !

PAULINE. — Quant à moi, j'ai tout tenté pour empêcher une crise suprême d'éclater...

FERGAN. — Mes compliments.

PAULINE. — Mais maintenant, au nom de ma tendresse pour ma sœur et de ma très affectueuse estime pour vous, je vous adjure de vous montrer généreux. Soyez bon, soyez faible même, si c'est cela qu'il vous faut, à cette heure, pour être grandement humain.

FERGAN. — Ma chère Pauline, votre sœur a jugé convenable de vous prendre comme intermédiaire. Pour mon compte, je n'ai besoin de personne. Et je désire régler notre débat, une fois pour toutes, entre elle et moi.

IRÈNE, *à Pauline.* — Ne me quitte pas !

FERGAN, *à Irène.* — Ne craignez rien. Je ne vous battrai pas. Du reste, cela ferait trop votre affaire. (*A Pauline.*) Mais je vous répète, ma chère amie, que si ce n'est pas moi que vous écoutez tout d'abord, vous en compliquerez encore ma tâche de faire comprendre à votre sœur que c'est moi seul qui commande ici.

PAULINE. — Vous êtes bien dur.

IRÈNE, *la détournant de passer par le jardin d'hiver.* — Va m'attendre dans ma chambre.

PAULINE, *l'embrassant.* — Pardon ! pardon de ne pouvoir rien pour toi ! (*Pauline sort.*)

SCÈNE IX

IRÈNE, FERGAN

IRÈNE. — Vous voulez donc me pousser à bout, me réduire à je ne sais quelle extrémité ?

FERGAN. — Je veux tout simplement vous mettre à la raison.

IRÈNE. — Mais quel motif de me garder opposez-vous aux motifs de nous séparer que je viens de vous redonner encore ? Je ne vous comprendrais que si vous prétendiez m'aimer, malgré tout.

FERGAN. — Non, je ne vous aime plus. Je vous reproche même très vivement d'avoir gâté mon existence. Et si c'était à refaire!...

IRÈNE. — Alors vous obéissez à une envie de vous venger, de m'infliger une expiation sans fin?

FERGAN. — Ce serait mon droit. Mais j'ai mieux à vous répondre. Voici : le jour de notre mariage, j'ai conclu avec vous, de tout cœur et de bonne foi, un contrat très clair, qui faisait de moi un homme marié. Ce contrat doublait ma situation, moralement et matériellement. Ce contrat, j'en ai observé toutes les clauses, je me suis conformé à son esprit, sans une arrière-pensée. Aujourd'hui, vous venez délibérément me demander de m'amoindrir, de n'être plus qu'un homme divorcé, un homme qui vend la moitié de ses immeubles, qui vide à moitié son portefeuille, auquel il ne reste qu'une demi-façade dans la société. Tout cela parce qu'il vous plaît de ne plus avoir de goût pour ma compagnie?... Allons, avouez que mes motifs sont un peu plus sérieux que les vôtres?... En tout cas, tel serait l'avis de tous les conseils de famille et de tous les tribunaux du monde!

IRÈNE. — Moi, je crie mon horreur de feindre cette vie de mariage que nous n'avons pas, d'être l'un et l'autre, sans cesse, à nous attiser dans la haine, alors que l'on n'est ici-bas que pour aimer et faire son bonheur du bonheur que l'on fait. Vous, vous me parlez de respect humain, d'actes notariés et de choses de cette espèce!...

FERGAN. — Vous avez voulu m'imposer que votre existence, à mon propre foyer, fut celle d'une étrangère pour moi : je vous traite en partie adverse, contre qui j'ai titres et signatures, sans autre sentiment que celui de mes droits.

IRÈNE. — Ah! oui, j'admets toutes les lois qu'on voudra pour régir les fortunes, déterminer le sort des biens, assurer aux uns leur argent et même celui des autres : — car le mien, dans tout ceci, je n'y avais seulement pas songé... Mais je n'admets pas que la loi fasse d'un être la propriété à tout jamais d'un autre être!...

FERGAN. — Vos propos sont la négation même du mariage, dont le premier principe est qu'on n'en puisse pas sortir à volonté!...

IRÈNE. — Allons donc! Il y a une époque toute récente encore, où, ici même, en France, la décision d'un seul des époux suffisait pour faire rompre son mariage...

FERGAN. — Qui vous a enseigné cela?

IRÈNE. — L'avoué.

FERGAN. — Ah ! ah ! Vous en étiez déjà là !...

IRÈNE. — Dans les premières années de ce siècle, dans un temps qui valait bien le nôtre, c'était cela qui était la loi conjugale. Je ne rêve donc pas des choses monstrueuses, incompatibles avec l'ordre social !... Haïr désespérément son conjoint, le haïr aujourd'hui plus qu'hier, demain encore plus qu'aujourd'hui, c'était une cause accueillie de divorce. Ma parole ! cela aurait dû rester la raison suprême. Je n'en vois pas qui vaille celle-là !...

FERGAN, *dédaigneusement*. — La loi nouvelle n'a seulement pas admis le divorce par consentement mutuel !...

IRÈNE. — Eh ! quand un mari et une femme sont capables de s'entendre sur le divorce, ils en auraient déjà moins besoin !... C'est pour ceux qui sont incapables de tout accord, même de celui-là, que le divorce aurait dû être inventé !...

FERGAN. — Prenez-en votre parti : tous les moyens vous sont fermés.

IRÈNE. — J'en trouverai un.

FERGAN. — Aucun !... Je ne vous inflige ni sévices ni injures graves. Je ne suis pas adultère. Je n'ai pas encouru, que je sache, de condamnation infamante. En dehors de ces trois cas, et contre le mari que je suis, vous ne pouvez rien demander aux tribunaux.

IRÈNE. — Je puis faire, et tant faire, que ce soit vous, alors, qui leur demandiez de vous débarrasser de moi !

FERGAN. — Nullement.

IRÈNE. — Pourtant, si je vous crée je ne sais quelle situation impossible ?

FERGAN. — Vous ne triompherez pas de mon caractère.

IRÈNE. — Nous verrons bien !

FERGAN. — Quelque grief que vous me donniez, je n'y répondrais qu'en vous bridant plus étroitement.

IRÈNE. — Je quitterai le domicile conjugal, je prendrai la fuite...

FERGAN. — Je vous ferai ramener par les gendarmes... (*Soubresaut d'Irène.*) J'en ai le droit.

IRÈNE, *outrée*. — Et si la révolte faisait de moi une femme qu'un homme d'honneur ne puisse pas garder.

FERGAN, *intraitablement*. — Je vous garderais !... Il me plaît de ne pas vous rendre votre liberté. Et quand ce ne serait là que mon bon plaisir, c'est légitime que je l'oppose au vôtre. Je vous tiens, je ne lâcherai pas !

IRÈNE. — Oh ! qu'il n'y ait plus d'esclaves, plus de serfs nulle part ; et que l'on doive pourtant être esclave, être serve, parce que l'on a un mari !... Qu'il n'y ait plus de vœux éternels devant Dieu, puisqu'une religieuse, de nos jours, peut quitter le couvent, et qu'il y ait un vœu éternel de l'époux devant l'autre époux ! Que chacun ne soit pas le premier à posséder la disposition de son âme et de son corps ! Non, cela me dépasse, je ne le reconnais pas, je ne le supporte pas, je ne le veux pas !

FERGAN. — Vous vous y ferez... Plus que jamais, vous le pensez bien, je suis résolu à cette réforme de nos habitudes que je vous avais annoncée. Nous allons quitter Paris. Je vais vous procurer une atmosphère calmante, qui vous fera, sans doute, le bien nécessaire ; et mon repos en profitera aussi quelque peu.

IRÈNE, *éperdue.* — Ce n'est pas votre dernier mot ?...

FERGAN. — Si !

IRÈNE, *le suppliant à mains jointes.* — Vous ne serez pas impitoyable ?... Vous ne voulez pas ma perte...

FERGAN, *la repoussant.* — Ah ! je vous en prie, pas d'enfantillages ! Quand ç'a été votre tour d'être intraitable pour moi, je vous ai épargné la formalité des supplications. Mon parti est désormais arrêté.

IRÈNE, *se jetant à ses genoux.* — Grâce ! grâce ! Sauvez-moi !

FERGAN. — Ma volonté est inébranlable !... Tâchez de vous remettre... Plus tard, un jour, je suis convaincu que, vous-même, vous m'approuverez de vous avoir maintenue dans la voie régulière. (*Fergan sort par la porte qui mène chez lui.*)

SCÈNE X

IRÈNE *seule, puis* MICHEL. *Irène reste un instant dans une attitude de désolation. Puis, avec égarement, elle se dirige vers le jardin d'hiver, d'où Michel s'élance vers elle et vient la recevoir dans ses bras.*

IRÈNE. — Ah ! toi ! toi !... Fais de moi ce que tu voudras.

Paul HERVIEU.

(*A suivre.*)

LA GLOIRE

Sur l'esplanade. Un invalide traîné dans une petite voiture se fait arrêter près d'un banc, par l'infirmier qui le mène, et reste un moment assoupi. Un passant s'est approché de lui, il s'aperçoit qu'il porte sur sa capote la médaille de Sainte-Hélène, un ruban devenu tellement rare ! Une curiosité le prend de causer un moment avec ce survivant, le dernier peut-être, des guerres de l'Empire. Il l'aborde.

LE PASSANT. — Eh bien, l'ancien !... Vous voilà encore gaillard, tout de même.

L'INVALIDE. — Comme ça, sauf que mes sacrées jambes ne fonctionnent plus et que mes bras sont paralysés... Dame, à mon âge ! Faut pas trop se plaindre, la tête y est encore.

LE PASSANT. — Excusez-moi, mon brave, mais je suis un peu chauvin... comme tout le monde... et ça me fait plaisir de parler à un héros comme vous, un homme qui en a vu de toutes les couleurs, et qui, je le vois à votre ruban, a servi sous Napoléon.

L'INVALIDE. — Ah ! c'est loin.

LE PASSANT. — Un vrai vieux de la vieille, un soldat des temps épiques, qui a connu Murat, et Ney, et Cambronne, et les autres... Positivement, la rencontre me fait battre un peu le cœur...

L'INVALIDE. — Vous ne pourriez pas me tirer mon mouchoir de ma poche ?... L'infirmier est allé boire un coup.

LE PASSANT, *avec un empressement où il y a quelque chose comme de la fierté !* — Comment donc !

(Il prend dans la capote de l'invalide un grand mouchoir jaune, à carreaux, assez malpropre. Mais n'est-ce pas là le mouchoir d'un vétéran glorieux, qui a porté l'uniforme sous le grand empereur ?)

L'INVALIDE. — Merci... Là... vous ne pourriez pas me moucher, pendant que vous y êtes?

LE PASSANT. — J'allais vous prier de me le permettre. Ah! un vaillant, un vieux guerrier comme vous... c'est sacré, cela! Tant de souvenirs qui revivent!... Vous étiez dans la garde, peut-être?

L'INVALIDE. — Non, pour cela, je n'étais pas dans la garde.

LE PASSANT. — Mais les autres troupes avaient l'exemple des grognards. « Mes jeunes soldats, disait Napoléon, l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores! » Et j'en revois un de ceux-là!... Vous avez fait la campagne de Russie, sans doute? Il fait meilleur ici qu'à la Bérésina, n'est-ce pas?... Que de bravoure, que de constance dépensées!...

L'INVALIDE. — Non, la campagne de Russie, je ne peux pas dire que je l'aie faite.

LE PASSANT — Mais, sûrement, vous étiez de ceux qui rejoignirent l'empereur en Allemagne... Hein, à Lutzen, à Bautzen, ça chauffait!

L'INVALIDE. — Paraît que ça chauffait... Mais je n'y étais pas.

LE PASSANT. — Alors, vous avez fait partie de ces régiments qui luttèrent si intrépidement à Leipsick la « bataille des nations! » Vous avez opéré cette trouée inouïe, pendant laquelle vos canons roulaient sur une boue de chair humaine!... Vous avez vu Poniatowski se lancer à cheval dans l'Elster?

L'INVALIDE, *surpris de ce débordement d'éloquence.* — Vous dites?

LE PASSANT. — Vous n'étiez donc pas en Allemagne?

L'INVALIDE. — Ma foi, je n'y ai jamais été.

LE PASSANT. — Mais la campagne de France, les quatorze batailles en un mois?... Là, vous y étiez?... Ah! mon brave, quelle époque!... Il faut que je vous serre la main!... Cette médaille de Sainte-Hélène, c'est un ruban que je n'avais pas vu depuis mon enfance... Ça me retourne le cœur... Pouvoir ainsi entendre parler de Napoléon par un de ses soldats!... Hein? l'empereur était admirable? Il suffisait à tout... Mais il ne vous laissait guère de repos par exemple!

L'INVALIDE. — Paraît qu'il n'était pas commode, en effet. Mais je ne peux pas dire, moi.

LE PASSANT. — Vous n'étiez pas à Brienne, à Champaubert, à Montmirail?

L'INVALIDE. — Mais non... Tenez, monsieur, mouchez-moi donc encore un peu, sans vous commander.

LE PASSANT. — Du moins, vous avez vu Napoléon. Comment était-il? Terrible, n'est-ce pas, et tendre tout de même, à vous autres, ses braves?

L'INVALIDE. — Ma foi, c'est un hasard comme cela, mais, dans les temps, je ne l'ai jamais rencontré.

LE PASSANT, *étonné*. — Vous n'avez pas aperçu Napoléon, vous, un vieux de la vieille, vous qui portez la médaille donnée à ses troupiers?

L'INVALIDE. — Dame, vous savez, il ne venait pas souvent là où je me trouvais...

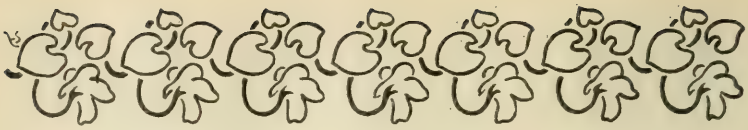
LE PASSANT, *inquiet*. — Mais où donc vous trouviez-vous?

L'INVALIDE. — J'étais dans les magasins... J'étais caporal tailleur.

LE PASSANT, *déçu tout à fait*. — Ah!...

Paul GINISTY,

Directeur de l'Odéon.



UN SCRUPULE[1]

(Suite.)

Le pittoresque de ce discours dont la fin était soulignée par un clignement d'œil indulgent, la nuance des relations des deux sœurs avec cette concierge compatissante et bougonne, les causes attribuées par la faiseuse de cataplasmes à cette indisposition d'Aline, m'empêchèrent d'attacher trop d'importance à cette nouvelle. Je pensai que ma maîtresse d'une heure avait pris froid dans quelques-unes de ces expéditions nocturnes, comme les *bandes* du Quartier en commettent dans les semaines fériées, où l'argent abonde. Quoique la transformation de l'idéal Prudhon de l'autre soir en une pauvre diablesse de coureuse tordue par quelque colique ne correspondît guère à mon attente, je ne me serais pas estimé si je n'avais gravi cet escalier avec un égal empressement. « Elle aura toujours bien besoin de quelques douceurs », pensai-je, « et je les lui enverrai... » Et l'air des « *Trente matelots sur le bord de l'île...* » que je sifflotais en gravissant les marches ne s'accordait guère à l'impression vers laquelle je marchais ainsi. Mes connaissances médicales étaient bien courtes à cette époque. Elles le sont un peu moins, aujourd'hui que j'ai traversé de véritables crises d'hypocondrie durant lesquelles j'ai compulsé manuels sur manuels et expérimenté drogues sur drogues. Mais quand la petite Blanche fut venue à mon coup de sonnette et qu'elle m'eut introduit tout naturellement dans la chambre d'Aline, je compris, au premier regard, que la jeune femme était très profondément atteinte et ma gaieté tomba du coup. Ses traits décomposés, la décoloration de son teint, le pli de sa bouche, les soupirs affreux que lui arrachait la douleur,

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1896.

tout révélait une attaque aiguë d'un mal trop violent pour qu'elle ne fût pas en danger. — Elle se mourait tout simplement d'une péritonite ! — Je n'ai su le vrai nom et la vraie nature de cette fatale indisposition qu'un peu plus tard, mais il n'était pas besoin d'être docteur pour comprendre combien la pauvre fille souffrait. Même à travers cette souffrance elle avait gardé ce joli esprit de femme dont la grâce m'avait enchanté dès mon entrée dans le banal salon de restaurant où je lui avais été présenté. Elle ne m'eut pas plutôt aperçu qu'elle drapa autour de ses cheveux et de son cou un fichu mauve, d'une étoffe souple et fanée, qu'elle avait à portée de ses mains. Elle avisa un pulvérisateur sur une table de nuit et elle fit signe à la petite de parfumer la chambre. Puis, forçant ses lèvres séchées à sourire, et s'appelant elle-même tour à tour de son nom de Quartier et de celui que je lui avais donné l'autre nuit. — « Ah ! vous êtes revenu voir votre Prudhon ?... » dit-elle. « Il est bien malade... Il croyait que vous l'aviez déjà oublié... Vous êtes parti, l'autre matin, si brusquement... Il ne vous en voulait pas, allez. Une pauvre Line n'est pas faite pour les élégants de l'autre côté de l'eau, comme vous... Ah ! si vous saviez comme je souffre ? C'est là !... » Et elle mit par-dessus le lit sa main sur son estomac et sur son ventre. — « C'est un peu votre faute », ajouta-t-elle d'un air de gentil reproche, « je me suis ennuyée de vous. C'est bête, mais c'est vrai. J'ai senti que j'allais prendre une toquade... Alors j'ai un peu couru les cafés pour secouer ça. J'ai été mouillée l'autre soir, et voilà comment c'est venu !... Voulez-vous me donner à boire ? » demanda-t-elle, en me montrant une tasse devant la cheminée. « Quelle drôle de devise pour un Prudhon, pas : — camomille et cataplasme ?... »

— « Allons, » lui dis-je, « vous riez, vous êtes guérie. »

— « Je crois, au contraire, que je suis bien malade », fit-elle d'une voix sérieuse en se recouchant. « Ah ! s'il n'y avait pas la petite, ce serait tant mieux, mais un peu tôt tout de même !... »

— « Est-ce que vous avez vu le médecin ? »

— « Pas encore... J'ai écrit à Dubau, l'interne. J'ai été avec lui un an... Il n'a pas répondu... Il n'a jamais eu très bon cœur... Il y a bien un petit étudiant qui m'a commandé cette tisane et cette graine de lin. Mais avant-hier, et depuis il n'a plus repassé. Il doit être dans sa famille pour les fêtes. Et puis, les médecins !... Chez nous, quand on est malade, on mange et on boit le

plus qu'on peut et on est guéri tout seul... Mais je ne peux pas, j'ai trop de dégoût... Bon ! C'est la petite qui revient avec le cataplasme... Vous savez, il faudra me laisser... Je dois déjà tant vous répugner. Tenez, entrez dans la salle à manger pendant que mon Blanchon me changera... Pauvre petit Blanchon-Blanchette, ne te fais pas de peine surtout! »

La petite sœur était en effet rentrée, pendant ce discours, tenant dans une serviette la graine de lin préparée par les soins de la concierge. Elle avait des larmes dans ses yeux, rouges déjà d'avoir trop veillé et trop pleuré depuis cette fin de semaine. Je me retirai dans la salle à manger, comme Aline me l'avait demandé, le cœur serré par les propos que m'avait tenus la malade, par cette coquetterie d'enfant galante qu'elle avait montrée à travers la souffrance, par l'abandon où je la trouvais, par l'inexplicable mélange de dégradation et de simplicité, de désordre et de bonhomie que je venais de constater une fois de plus. Cette existence avait son image dans cette salle à manger, dont les meubles avaient dû être achetés à tempérament, — par billets mensuels de vingt-cinq à trente francs, payés? Je devinais trop comment. — Mais le choix du vieux chêne, le bronze doré de la pendule au-dessus de la cheminée, les chaînettes luisantes de la suspension au-dessus de la table attestaient l'Idéal d'installation si provincialement commune poursuivi à travers cette vie de bohémienne à « toquades », comme elle avait dit, — pendant que sur le buffet une abondance d'objets hétéroclites et gagnés à des tourniquets de foires racontait les humbles plaisirs de l'étudiante en partie fine. Une porte était entr'ouverte, que je poussai. C'était celle de la chambre de la petite sœur. J'y entrai et je vis un petit lit de fer sous deux gravures de première communion, une toilette de servante, mais propre, sur une table de bois deux lampes déjà faites, un bougeoir nettoyé, des bottines avec une boîte à cirage, d'autres brosses et des balais, de quoi vaquer au gros ouvrage de la maison, et à côté d'une photographie d'Aline en robe décolletée, — le chef-d'œuvre d'une couturière du boul' Mich', pour parler toujours comme elle... — le portrait d'une vieille paysanne qui devait être leur mère, et un portrait de Blanche elle-même, de deux ou trois ans plus jeune. Cette étroite chambre achevait de me donner le mot de ce qui m'avait paru être un mystère, tout simplement parce que j'avais voulu une fois de plus demander de la logique à la vie, au lieu qu'elle

procède, pour les âmes comme pour les terrains, par alluvions successives. La phrase significative d'Aline sur les ouvriers me revint. Je l'aperçus qui, arrivée à Paris, comme bonne sans doute ou comme demoiselle de magasin, se laissait gagner par ce demi bien-être, si médiocre pour moi, si réel pour la fille de cette paysanne en sabots dont j'avais devant mes yeux le visage travaillé par le rude labeur des champs. La prostitution avait suivi, mais douce, mais presque innocente, toute pareille à celle que j'avais déjà pu connaître en Espagne, chez ces jolies *niñas* du peuple, les Conchas, les Carmelas, les Transitos, les Dolorès qui se gagnent une dot dans les maisons de plaisir de Séville ou de Cadix. C'est un métier qui tantôt les ennuie, tantôt les amuse, et il ne les empêche pas d'être bonnes filles ni d'être bonnes sœurs. Dans un voyage chez elle, Aline avait vu la pauvre Blanche mal nourrie, mal habillée, mal logée, leur mère endettée, leur père misérable. Elle avait offert d'emmener la petite avec elle, peut-être avec l'idée de la mettre en apprentissage. Puis elle l'avait gardée, et l'autre avait accepté cette existence en commun, tout naturellement, tout innocemment encore. Deux ou trois des amants de sa sœur avaient dû être bons pour elle, lui donner des cadeaux, l'inviter à dîner. La petite sœur avait aidé la concierge dans les soins de l'appartement. De là au chocolat du matin, qui avait tant épouvanté en moi l'incompressible Prudhomme, il y avait juste la distance qui sépare un service d'un autre, puis d'un autre, et voilà qu'au lieu de m'indigner, comme la première fois, je me sentis saisi d'un attendrissement qui me mit à moi aussi presque les larmes aux yeux lorsque la petite me rappela en me disant tout bas :

— « Est-ce que vous croyez que ma Grande est vraiment malade ? »

— « Ce n'est que l'affaire de quelques jours », lui dis-je, et, pour la distraire :

« Tenez, prenez cette boîte, c'est vos étrennes à toutes deux... »

Blanchon-Blanchette ouvrit l'écrin de velours dans lequel le joaillier avait mis deux bagues exactement pareilles, — deux de ces serpents d'or articulés comme on les fabriquait alors et qui se développaient tout entiers. Son jeune et naïf visage s'empourpra d'une rougeur de plaisir devant ce bijou qui était aussi un joujou. Ses yeux brillèrent de reconnaissance, et elle courut

vers la chambre de sa sœur, qui passa une des bagues à son doigt tremblant de fièvre et qui dit :

— « Comme il t'a gâtée ! — L'as-tu remercié au moins ? »

Et avant que j'eusse pu me dérober à cette humble caresse, la petite sœur m'avait pris la main qu'elle me baisa !...

Oui ! Humble caresse et qui me toucha plus que je ne peux dire, par cette humilité même, comme si j'y avais senti un appel vers ma protection ! Cette enfant, toute voisine de la nature, avec son âme si passive, si désarmée devant les réalités cruelles de la vie, devina-t-elle, par un instinct presque animal, comme celui d'un pauvre chien en détresse, que le hasard allait faire de moi, l'inconnu de l'autre semaine, son plus efficace soutien dans une circonstance affreuse ?... Le mot jeté pour la tranquilliser que « c'était seulement l'affaire de quelques jours » se trouva être sinistrement prophétique, mais dans un tout autre sens, et j'en eus la certitude presque aussitôt. Malgré les préjugés que la malade professait à l'égard des médecins, je ne voulus pas que l'après-midi se passât sans qu'elle eût été examinée par un vrai savant et j'allai moi-même à la recherche d'un de mes bons amis, le docteur Louvet, qui n'était pas encore l'homme à la mode, dont toutes les étrangères raffolent, et qu'une archiduchesse réclame à Vienne, tandis qu'une grande-duchesse l'appelle à Pétersbourg. Il est si occupé aujourd'hui, que je n'ose même plus le voir pour moi-même. En ces temps-là, et quoiqu'il fût déja un observateur de premier ordre, les clients n'abondaient guère dans son second étage de la rue Bonaparte. Aussi l'enlevai-je sans le moindre remords. Nous devions aller chez Aline d'abord et dîner ensuite. Je lui avais raconté dans la voiture la peu aristocratique fantaisie qui m'avait conduit à rendre visite aux deux sœurs le jour même :

— « Ce ne sera sans doute rien », me dit-il en riant ; « mais ce qui m'amuse, c'est ton étonnement devant une de ces jolies aventurières du Quartier que nous appelions quand j'étais à l'hôpital, — pardonne-moi ce latin de pharmacie : *Grus vulgaris* ou *officinalis*... C'est plein de créatures comme cela, ces ruelles entre le Val-de-Grâce et le Panthéon. Il en pousse par milliers, entre les pavés, de ces petites fleurs de campagne, toutes fraîches encore et à peine transplantées, avec leur arome de terroir à peine adouci. Puis, ou ça meurt, ou ça devient les féroces rouleuses du trottoir parisien !... Quant à la petite sœur, j'ai tant vu la même situation avec des mères, tu entends, et aussi inconsciemment

immorales ! Nous nous imaginons, nous autres, tas de rentiers et de philistins, qu'entre la prostitution et la famille il y a un fossé, l'honneur d'un côté, le déshonneur de l'autre... C'est méconnaître la nature humaine. On n'irait pas souvent jusqu'au bout du mal si on ne commençait par y mêler beaucoup de bien, puis un peu, tout court. Et puis, c'est comme les marguerites qu'on effeuille, il ne reste plus qu'un pétale, et à cet un peu succède le pas du tout, et après le dernier pétale on trouve quelquefois un cœur d'or... »

Cette gaieté philosophique eut bien vite cédé la place au sérieux du praticien en présence d'un cas très grave, lorsqu'il eut causé avec la malade. Il me demanda de passer avec la petite sœur dans l'autre pièce. Quand nous revînmes, je vis, moi qui suivais quelquefois ses visites à la Charité, qu'il avait sa physionomie des mauvais jours :

— « Je reviendrai demain matin, » dit-il à Aline ; et quand nous fûmes dans l'escalier : « Elle est perdue, sans un miracle, » fit-il, et il entra dans le détail des phases qu'allait suivre la maladie. Puis brusquement, avec un certain coup d'œil cynique et perçant que je lui connais bien : « Et veux-tu que j'ajoute une consultation pour toi ? Donne de l'argent s'il n'y en a pas dans la maison, mais n'y va pas trop... »

— « Et pourquoi ?... » demandai-je, stupéfait du ton sur lequel il avait prononcé cette phrase.

— « Pourquoi ?... Parce que tu es en train de devenir amoureux de la petite et la petite amoureuse de toi... »

— « J'espère pour le pauvre Prudhon, » lui répondis-je, « que tous tes diagnostics sont aussi exacts... »

— « Tu as tort de plaisanter, » reprit Louvet à son tour, très sérieusement. « Méfie-toi de toi-même et surtout de cette petite. »

— « Mais c'est une enfant, » m'écriai-je, « à peine si elle a seize ans. »

— « Raison de plus pour être sur tes gardes... Tu feras ce que tu voudras de mon conseil... Après tout, toi ou un autre, il vaudrait peut-être mieux que ce fût toi... Mais rappelle-toi ce que je te dis : c'est toujours de cette manière que commencent ces malpropres choses qui s'appellent des séductions, et qu'en ma qualité de médecin je considère comme les plus ignobles des crimes... Et puis, comme cela ne me regarde pas, pardonne-moi si je t'ai froissé... Et n'en parlons plus... »

Dois-je croire que ce rare observateur avait démêlé dans les arrière-fonds obscurs de mon être une fibre cachée de désir, que moi-même je ne soupçonnais pas ? Toujours est-il que pendant les quelques journées que dura encore la maladie d'Aline, journées où je passai beaucoup d'heures à son chevet, je fus extrêmement réservé et très embarrassé aussi devant la petite sœur. C'était vrai qu'à la voir aller et venir autour de cette agonie, il était impossible de n'être pas touché profondément de la délicate tendresse qu'elle montrait à « sa Grande », n'ayant jamais un mouvement d'impatience, toujours prête aux soins les plus minutieux et les plus pénibles, ne dormant et ne mangeant pour ainsi dire pas, et trouvant le moyen que cet appartement encombré de remèdes fût toujours tenu avec cette propreté angevine comparable à la propreté flamande... Mais non, Louvet avait eu tort, au moins pour mon compte. De par delà les années, je me souviens de la réelle admiration, du respect plutôt que la brave petite personne m'inspirait et de la pitié qui continuait à s'y mélanger lorsque je me trouvais assister à quelqu'une des rares visites que recevait la mourante. Il arrivait de temps à autre des jeunes hommes, tantôt avec des cheveux longs sous un feutre mou, tantôt la coiffure astiquée sous un chapeau haut de forme à bords plats, sans aucun doute des anciens amants d'Aline. Ou bien c'étaient des femmes aux chignons outrageusement jaunes, aux yeux cernés, aux lèvres peintes. La petite recevait les uns et les autres dans l'étroite antichambre qui précédait la petite pièce principale. J'entendais les voix des hommes qui se faisaient pourtant toutes basses et celles des femmes qui se faisaient aiguës pour prononcer des phrases imbéciles comme il s'en murmure autour de toutes les maladies, et la voix de la petite leur répondait, sans que jamais l'émotion dont je la savais dévorée se manifestât par quelqu'une de ces exagérations de langage qui sont trop naturelles. Aline souffrait tant qu'à peine si elle y prenait garde. La mort continuait son œuvre, et un matin, en arrivant prendre des nouvelles, rue Linné, j'appris de la concierge qu'elle avait passé dans la nuit ! — Je ne demandai pas de détails. Le simple fait que j'eusse été un des derniers à posséder ce corps que depuis j'avais vu se tordre dans une si affreuse agonie me remuait d'un frisson physique où il entrait un indéfinissable remords. Je ne voulus même pas voir la pauvre morte, mais je questionnai la concierge sur la survivante :

— « Elle est étonnante de raison, » me dit la brave femme. « Seulement, quand tout sera fini... »

— « Et l'argent ?... » interrogeai-je.

— « Elle avait une petite réserve qui suffira pour les premiers frais... Ça m'a fait mal au cœur, » ajouta la brave femme, « quand elle a cassé devant moi sa pauvre tirelire... Pour le reste, on verra... »

Ainsi mon billet bleu, posé dans le soulier au coin du feu par la nuit de Noël, allait servir à payer une partie de l'enterrement de celle qui s'enlaçait à moi d'une étreinte si caressante, par cette nuit toute voisine et déjà irréparablement lointaine. Ce détail qui me serra le cœur, la délicatesse de la pauvre petite fille qui n'avait pas pensé une seconde à s'adresser à ma bourse, la sorte de prédestination qui m'avait si subitement mêlé à leur vie à toutes deux, et dans un tel moment, tout eût dû me décider à continuer ma mission d'ami improvisé, voire le respect humain, vis-à-vis de l'excellente Mme Mourlevat. — Je me rappelle maintenant que tel était le nom copieux de la concierge bourrue et moustachue. — Et voilà qu'au lieu de monter mettre à la disposition de la petite et mon argent et mes démarches, je repris place dans la voiture qui m'avait amené, en disant le plus menteur des « je dois faire une course. Je repasserai... » Je venais d'éprouver, sur ce seuil de porte, une fois de plus, cette espèce d'invincible horreur de la mort qui fait que je pourrais compter les enterrements auxquels j'ai assisté. — Il n'y en a pas cinq ! — Soigner un malade me paraît tout naturel, et fût-il atteint de l'éruption la plus contagieuse, je le veillerais et je le panserais sans répugnance et sans peur. Il m'est physiquement insupportable de m'approcher non seulement d'un cadavre, mais d'une chambre où il repose, mais du cercueil où il est enfermé, — n'eussé-je pas connu vivant l'être humain dont c'est l'inerte dépouille. Il faut croire que cette aversion nerveuse procède en moi des arrière-fonds les plus intimes de mon organisme, pour que je n'aie pas même essayé de la dominer dans plusieurs circonstances de ma vie, notamment dans celle-ci. Hélas ! N'ai-je pas évité de même les convois de quelques-uns des amis que j'ai le plus aimés ? N'était que depuis bien longtemps je me suis habitué à regarder mon caractère d'une façon historique, — comme disait Gœthe, c'est-à-dire avec autant de curiosité impersonnelle que s'il s'agissait d'un étranger, — j'aurais honte de

noter ce que la franchise m'oblige à noter dans ces pages. Mais je me suis donné ma parole d'y être vrai jusqu'au cynisme. Sans quoi, vaudrait-il la peine d'user mon encre à me peindre en beauté, — comme ce vieux fat de d'Avançon qui retouche lui-même à la plume ses photographies pour les donner aux dames, après s'être mieux noirci la moustache et les cheveux ! — Et puis, quoi ? Ai-je eu la moindre prétention au titre de petit manteau bleu ? J'aurai été, dans mon existence obscure, un homme à qui n'aura jamais manqué la bravoure de ses façons de sentir. Soyons juste en avouant que cette bravoure mérita cette fois la définition de l'humoriste qui disait que le courage civil se distingua du courage militaire en ce que ce dernier consiste à braver le danger et l'autre à fuir ! Et enfin que de périphrases, pour me rappeler à moi-même qu'une fois la rue Linné quittée, j'entrai dans le premier café qui se présenta, — je le vois encore, un estaminet long et pauvre, où trois bourgeois de la rue jouaient au piquet voleur, et par les fenêtres se dessinaient les toits en briques rouges de la *Halle aux vins*. Là, je demandai une plume, du papier et de l'encre. J'écrivis à la petite Blanche un billet de sympathie où je prétextais une nécessité absolue d'aller pendant quarante-huit heures à la campagne. Je lui fis porter ce mot par un commissionnaire, — et je ne reparus pas à l'appartement de la rue Linné que trois jours plus tard, c'est-à-dire au moment où j'étais très sûr que la cérémonie funèbre était bien terminée.

Cette fois, c'était du vrai courage qu'il me fallait pour reparaître devant la pauvre petite sœur. De deux choses l'une, ou bien elle croirait au prétexte que je lui avais donné pour ne pas l'assister dans les derniers devoirs à rendre à la morte, ou bien elle n'y croirait point. Dans le premier cas, sa confiance me serait un triste reproche. Dans le second, comment lui expliquer une anomalie de ma sensibilité particulière, tout aussi bizarre que l'anomalie de son innocence à elle, au temps où elle vivait à côté de la prostitution de « sa Grande » comme elle eût vécu du plus vertueux travail, paisiblement, ingénument, familialement ? Je la trouvai dans l'appartement ouvert sur les massifs du Jardin des Plantes, comme au matin où je m'étais réveillé dans le lit, maintenant sinistre sous son couvre-pied, sans drap et sans taie autour de l'oreiller de coutil. Il ne restait plus du Prudhon disparu que ce chétif mobilier gagné au prix de son joli corps aujourd'hui à jamais enfoui sous terre, les brimborions de son humble luxe

frelaté et les portraits, cette légion des portraits de ses amants de quelques jours ou d'une heure ! La petite Blanche était tout en noir, — vêtue d'une robe d'Aline qu'elle avait encore moins bien adaptée à sa taille que celles dont je l'avais déjà vue habillée. Le temps lui avait manqué. Elle était occupée à ranger des papiers qu'elle jetait dans le feu de la cheminée. — C'était, je le reconnus tout de suite, la correspondance amoureuse de la morte !... — Quand la pauvre enfant était venu m'ouvrir, elle avait poussé un petit cri, et une rougeur avait empourpré ses joues. Ce saisissement, le regard dont elle m'enveloppa, l'émotion que je devinai dans sa voix, tout cela était trop vif, trop spontané, trop singulier aussi pour que la phrase cynique du docteur Louvet ne me revînt pas à la mémoire. Puisque j'ai pris le parti d'écrire ici toute la vérité, pourquoi n'avouerais-je pas que moi-même, durant les premières minutes de notre entretien, je sentais un trouble pareil me gagner ? C'est que Blanche était si adorablement jolie dans cette chambre où flottaient pour moi des souvenirs mélangés de volupté et de tristesse, si jolie et si vraiment la sœur de sa sœur avec la grâce de ses quinze ans à peine mûris, — plus mûris pourtant depuis ces deux semaines que s'il se fût écoulé six mois. Elle avait grandi. Sa voix avait un peu mué, et surtout son regard avait changé. Ce n'était pas la première fois que j'observais ce phénomène si particulier dans ces âges de métamorphose où l'être incertain confine à deux périodes. Une grande douleur hâte soudain la définitive éclosion de la jeune fille ou du jeune homme. Je n'avais plus devant moi la gamine de l'autre semaine. C'était une vraie femme qui me parlait dans ce dangereux tête-à-tête. D'ailleurs, la souffrance avait-elle été seule à faire cette œuvre ? Des lettres éparses sur la table, n'en avait-elle pas lu quelques-unes ? Que restait-il à éclairer en elle avant cette dernière lueur ? Enfin, si vraiment Louvet ne s'était pas trompé, cet éveil de sa sympathie à mon égard n'avait-il pas achevé cette éclosion intérieure, — qui précéderait l'initiation, de combien, maintenant qu'elle était ainsi, toute seule, sans défense et si attirante avec le charme de sa frêle nervosité, charme si puissant que j'en étais remué moi aussi ? Je crois m'être confessé assez franchement pour avoir le droit de dire que ce trouble du moins demeura bien involontaire. Si ce fut une tentation, je la domptai tout de suite. Je n'hésitai pas une minute sur mon rôle d'honnête homme. C'était très simple, n'est-ce pas ? J'ai pourtant plaisir à

me rappeler que malgré ce petit frisson qui m'envahissait je n'eus pas besoin d'effort pour faire ce que je devais dans cette heure décisive... Je dis : *J'ai* plaisir. Il me faudrait dire : *J'avais* plaisir ! Car à présent que Mazurier m'a transmis la commission de Mlle Blanche de Saint-Cygne, une teinte affreuse d'ironie se répand pour moi sur le souvenir de cet entretien que nous eûmes, elle et moi, au coin de ce feu alimenté par les billets doux des don Juan du Quartier, durant cette après-midi d'hiver, et dans la chambre de la morte !

— « Et que comptez-vous faire maintenant ? » lui demandai-je après qu'elle m'eut donné des détails sur l'enterrement de cette pauvre Aline sans même faire une allusion à mon absence.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Ce serait si dur pour moi de quitter cet appartement. »

— « Me permettez-vous de vous parler comme un ami ? » lui dis-je, un peu étonné du conditionnel qu'elle venait d'employer. « Vous le comprenez, que je suis votre ami ? » Elle me regardait avec des yeux d'une reconnaissance si tendrement émue ! « De combien est le loyer ? »

— « La concierge m'a dit qu'on devait cent cinquante francs pour ce terme... Elle ne voulait pas que je paie tout de suite, mais Aline avait préparé de quoi dans une enveloppe et demain tout sera en ordre. »

— « Et quand vous aurez payé, que vous restera-t-il ? »

— « Encore plus de trois cents francs, » dit-elle.

— « Et votre sœur n'avait pas d'autres dettes ? »

— « Je ne pense pas, » dit-elle. « Aline n'était pas désordre du tout. Nous avons toujours payé comptant chez l'épicier, chez le boucher, chez le boulanger... Nous faisions nos chapeaux nous-mêmes, et ses robes les derniers temps... »

— « Alors vous comptez sans doute rentrer chez une modiste ou chez une couturière ? » lui demandai-je. Il y avait quelque chose qu'elle ne me disait pas, je le sentais. « Mais y gagnerez-vous de quoi garder l'appartement ? » ajoutai-je.

— « Non, » fit-elle avec embarras ; « mais ma sœur avait des connaissances qui m'aideront peut-être. »

Je la regardai. Tous les soupçons que j'avais conçus le premier jour affluèrent de nouveau dans ma pensée, et elle, comme si elle avait lu dans cette pensée, elle continua, soucieuse d'empêcher que je ne me commentasse cette phrase à moi-même :

— « Vous avez été si bon pour moi, j'attendais votre retour pour vous consulter... J'ai reçu la visite de M. Bertrand... C'est un vieux monsieur qui est marié, paraît-il... Il me donnait toujours des cadeaux quand il venait voir Aline... Il ne savait pas qu'elle était morte. Il est resté longtemps à me consoler... Il a été si bon lui aussi !... Il m'a offert de me prêter de l'argent jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose... Je lui donnerai réponse demain, car il doit revenir... »

Je la regardai de nouveau. Je n'ai pas éprouvé souvent dans ma vie d'anxiété pareille. Les mots qui me venaient sur les lèvres, pouvais-je les lui dire quand je l'avais connue comme je l'avais connue, elle, servante officieuse de sa sœur, et moi couché dans le lit de cette sœur avec qui je venais de passer la nuit? D'autre part, pouvais-je me faire la moindre illusion sur ce personnage respectable dont elle me parlait, qui était venu la voir aussitôt l'autre morte, et sur les projets qui avaient déterminé ce vertueux bourgeois, sans doute déguisé sous un faux nom, à cette offre complaisante? Aussi distinctement que je voyais le lit où j'avais dormi auprès d'Aline, je la vis, elle, la petite Blanche, circonvenue peu à peu par ce soi-disant bienfaiteur. Je vis les scènes successives, les baisers sur le front d'abord, les tapotements de joue, la taille prise, tout un jeu d'infâmes et séniles caresses à travers une comédie d'intérêt, — et le reste, — et son existence ensuite toute pareille à ce qu'avait été l'existence de sa sœur ! Blanche était juste sur le bord de cette destinée, je le sentais si bien, assez innocente encore pour ne pas se défier, assez éveillée déjà pour qu'elle fût embarrassée de sa propre confiance, — comme si elle devinait qu'il y aurait de sa part à recevoir le premier bienfait de ce vieux protecteur un marché tacite dont elle ne comprenait pas toute la portée... J'éprouvai alors, à l'idée que cette pauvre enfant, toute attendrissante, toute jeune, toute fine, allait être livrée en proie à l'immonde luxure de ce débauché inconnu, à la sienne ou à celle d'un autre, — à la mienne peut-être, si je ne la sauvais pas et de nous et d'elle-même, et de celui qui la corromprait et de celui qu'elle aimerait, — j'éprouvai, dis-je, un accès de pitié si profond, si intense, si passionné, qu'il m'inspira le plus sûr moyen dont je pusse me servir. Je lui pris la main avec une tendresse qui, cette fois, était aussi pure qu'eût pu l'être celle d'un frère aîné, et je lui parlai dans toute la vérité de mon honneur, ne craignant pas, tant je

sentais la minute solennelle, de toucher en elle à l'inconsciente affection qu'avait diagnostiquée le brutal Louvet.

— « Écoute-moi, ma chère enfant. — Tu as de la sympathie pour moi, je le sais. Tu viens de me le prouver encore... Et moi aussi je t'aime, quoique je te connaisse à peine, comme si je te connaissais depuis longtemps... Je t'ai rencontrée dans des circonstances qui ne me permettent pas de te gronder sévèrement... Mais crois-moi, tu le peux encore, reste une honnête fille... C'était la volonté de ta pauvre sœur que tu ne juges pas, et que tu as raison de ne pas juger... Elle n'était pas heureuse et elle voulait que tu le fusses, toi, heureuse, et comme tu peux l'être, en épousant un brave garçon qui t'estime et que tu estimes. Il ne faut pas recevoir ce M. Bertrand demain. Il ne faut rien accepter de lui. Il ne faut ni le revoir, ni personne qui t'ait connue ici, ni me revoir moi-même, mais t'en aller, partir pour ton pays. Je me chargerai de régler tous tes intérêts, l'appartement, les petites dettes, tout enfin, je t'en donne ma parole... Les meubles te seront envoyés pour te meubler quand tu te marieras. Les objets t'arriveront tous. Tu n'auras à t'occuper de rien... Mais si tu veux que je garde de toi un gentil souvenir, celui de la petite amie que tu m'es aujourd'hui, va-t'en. Pars dans trois jours, pars dans deux jours, demain, tu m'entends, demain. Je viendrai te prendre et t'emmener à la gare. Et ne pleure pas. — Ne crois pas qu'il y ait une mauvaise idée de toi ni de ta pauvre sœur dans ce que je te dis... Je te parle comme elle te parlerait, elle, si elle pouvait revenir et t'ouvrir son cœur... Tu n'as qu'à me répondre que ta mère te laisse libre et que tu veux rester ici, je te répète que je ne te gronderai pas. Mais si tu as éprouvé que j'avais pour ta sœur et pour toi un véritable intérêt, entends ton bon destin qui te dit par ma voix : « Va-t'en, va-t'en !... »

Elle m'avait écouté avec des yeux effarés et tout grands ouverts sur moi, ses beaux yeux bruns et doux de gazelle apprivoisée, dans lesquels je vis lentement, lentement, germer deux grosses larmes. Et puis, à mesure que je lui parlais, prononçant d'autres phrases dont je ne me souviens plus, mais qui toutes exprimaient la même supplication de fuir ce que je sentais un danger — pour moi peut-être autant que pour elle, — des sanglots la secouaient, convulsifs. Était-ce son sentiment pour moi encore inconnu d'elle-même qui la bouleversait ? Mes paroles finissaient-elles d'éclairer cette conscience obscure ? Exprimais-je tout haut

ce qu'elle se disait tout bas et qu'elle ne voulait pas entendre ? Toujours est-il qu'elle avait pris mes mains et qu'elle les couvrait de ses pleurs en gémissant :

— « Oh ! merci ! merci !... Je vous obéirai. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Je m'en irai de Paris... Ah ! que vous êtes bon ! que vous êtes bon !... »

Mon Dieu ! que cette heure-là est loin ! Fallait-il que je fusse jeune alors et naïf malgré que j'eusse traversé déjà bien des aventures ! Et le suis-je resté, malgré bien d'autres, puisque le message de Mazurier m'a fait mal à une portion de mon cœur, celle qu'embaumait d'un petit parfum subtil la fleur bleue de ce souvenir !... Je voyais toujours la petite Blanche penchée à la portière du wagon où je l'accompagnai le lendemain de cette conversation, et me souriant d'un sourire si ému. Je lisais dans ce sourire la reconnaissance d'une enfant sauvée ! Oui, je m'imaginais l'avoir sauvée de la destinée de sa sœur. J'étais assez niais pour avoir chaud à toute l'âme lorsque je me la figurais dans son coin de province, mariée au brave demi-bourgeois que lui avait souhaité sa sœur. Quoique notre correspondance eût cessé dès les premiers trois mois, et qu'elle se fût bornée, de sa part à elle, à deux épîtres monumentales d'enfantillage et d'orthographe, je nourrissais toujours un vague projet d'aller à Beaumont, près d'Ingrandes, — j'avais retenu le nom du village, — afin de me caresser les yeux et la conscience à l'honnêteté de son mariage et de sa famille. Car je ne doutais pas que la Providence eût béni ma bonne action... Et je vais dîner mardi avec Mme de Saint-Cygne, — de la meilleure noblesse de lit, comme dit Gladys. — Oui, c'est très piquant, ainsi que je l'ai confié à Mazurier, extrêmement piquant, si piquant que j'en ai comme une pointe au cœur et que pour un peu les larmes m'en viendraient, comme à Blanche quand je lui parlais !... Il est plus raisonnable d'éclater de rire et c'est le parti que je viens de prendre.

Paul Bourget.

(*A suivre.*)

CROQUIS DE BRETAGNE

Ouessant.

Le transport des passagers pour Ouessant est fait par un petit vapeur attaché au port du Conquet et qui, moyennant un subside fourni par l'État, est chargé du service de la poste et du ravitaillement des îles. En été, le courrier part trois fois par semaine. En hiver et par les gros temps, le service est des plus irréguliers ; la mer, brisant avec fureur sur les rochers de l'archipel, rend la navigation terriblement dangereuse dans ces parages redoutés. Aussi, pendant dix ou quinze jours, quelquefois, les Ouessantins restent-ils privés de toute communication avec le continent, mais ils sont trop habitués aux tempêtes pour s'étonner de ces retards.

Sur la foi des émouvants récits de quelques naufrages récents, je m'attendais tout au moins à un peu de grosse mer dans la traversée du Chenal du Four, et voici que, par cette splendide journée de juin, l'océan, apaisé, changé en plaine d'azur, sans une lame, sans une écume à la crête des vagues, affecte une sérénité digne de la Méditerranée. Malgré la calme douceur de cet immense lac bleu et bien que le départ ait eu lieu de bon matin, le trajet se fait lentement. Cependant, d'une brume d'opale, au milieu d'un archipel de roches, une île plus grande émerge, toute blanche, peu élevée sur l'eau.

C'est l'île Molène devant laquelle le vapeur stoppe un instant

pour envoyer à terre le courrier et débarquer trois ou quatre passagers. La côté y est jonchée de coquilles d'*ormeaux*, ces coquilles nacrées, percées de trous, qui, polies, se vendent comme bibelots d'étagère. Le port est un hameau de quelques maisons exiguës, à trois fenêtres, qui, de loin, ressemblent à des dominos posés de champ. En saillie, le clocher pointu d'une église et quelques moulins à vent. A notre arrivée, les barques de pêche, larguant leurs voiles rouges, appareillent pour aller relever les *casiers*, coulés de la veille dans les rochers où rôdent les homards.

Le vapeur reprend sa route vers le Nord-Ouest. Au bout d'une heure de marche environ, l'île d'Ouessant paraît sur l'eau, comme une côte basse et plane, rousse d'aspect. A mesure qu'on approche, on distingue, çà et là, des rangées de maisons, petites, à trois fenêtres, blotties dans des plis de terrain, comme pour échapper aux violences des ouragans. Dans cette côte de rocs tailladés, ravinés par les assauts des marées et des vagues furibondes, et qui bientôt se dressent comme les parois de granit d'une âpre forteresse, se découpe une anse profondément cachée, à l'entrée de laquelle un rocher abrupt, le Corce, refuge des oiseaux de mer, hérisse son bizarre déchiquetage.

Le petit bourg, qui est à la fois le port et la capitale de l'île, est construit sur la pente de la baie de Porspaul. Au-dessus se dresse le clocher carré de l'église de Lambol, qui n'a jamais été achevé, par prudence, dit-on, de peur qu'un coup de vent n'emportât la flèche.

Dans les jardinets du pays qu'arrose un maigre ruisseau, poussent des légumes, quelques arbres fruitiers chétifs croissent à l'abri des maisons ; l'on y voit même des fleurs. En sortant du village, on rencontre des parcelles de terre cultivées, du blé, des pommes de terre, protégés par des enclos de pierres sèches. Puis des landes et des étendues en friche où une herbe rare, jaunie par la sécheresse et les souffles du large, sert de pâturage à des vaches de petite taille qui donnent d'excellent lait et à des moutons minuscules, aux pattes grêles, à la laine foncée, qu'on prendrait à distance pour des jouets d'enfants. De loin en loin, quelques pauvres maisons ; pas un arbre sur la surface de cette île où se dessinent à peine de faibles vallonnements. Toujours le même aspect pendant une lieue, jusqu'au phare du Stif, situé à la pointe Nord-Est, qui signale au large le dangereux archipel.

Malgré leur pauvreté, les habitants d'Ouessant n'ont pas l'air misérable. Tandis qu'à la mer, les hommes pêchent le homard qu'ils vont vendre à Brest par les plus mauvais temps, les femmes travaillent la terre, avec leurs traits durs, leur peau brune, leurs petits yeux bridés, leurs cheveux noirs coupés court sur la nuque, à l'esquimaude, ces femmes aux bras robustes ont une physionomie rude, presque farouche, qui contracte avec le visage placide et résigné des Bretonnes du continent. Vieilles ou jeunes, toujours habillées de noir, sur les épaules un petit fichu noir qu'elles rentrent dans le corsage, et des manches de mérinos sur leur camisole de tricot, elles portent une coiffe d'une forme très originale, fortement empesée, qui leur encadre la figure et se casse à angle droit sur le sommet de la tête, comme le *fazzoletto* des Romains.

A Lambol, elles ont pour lieu de réunion la principale boutique d'épicerie-mercerie. Sous prétexte d'acheter un sou de fil ou un paquet de chandelles, elles y viennent s'enquérir des nouvelles apportées par le courrier, faire causer la patronne qui, outre son approvisionnement de denrées de toute sorte, tient aussi la seule auberge d'Ouessant. Pauvre auberge qui reçoit, parfois entre deux départs de bateau, quelque intrépide voyageur de commerce, venu pour placer des lainages ou des cotonnades. Quant aux simples visiteurs de l'île, ils iront forcément déjeuner dans cette unique hôtellerie dont le plus somptueux ornement consiste en une large glace cintrée, ornée d'une horloge dans son cadre doré, dont l'éclat criard jure avec la froide nudité de la salle basse ; cette glace provient des épaves d'un navire naufragé sur les récifs d'Ouessant.

Georges Servière.

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE[1]

(Suite et fin.)

Samedi 17 juin.

M. *Quesnay de Beaurepaire* — du moins je présume que c'est lui, — cherche sous la signature de *Vidi*, à expliquer aujourd'hui dans *Le Figaro* son attitude dans l'affaire de Panama.

Le fait est qu'elle est bizarre, cette attitude! Si les administrateurs de Panama bénéficient, (ce dont je suis pour ma part fort heureux), de la prescription, c'est parce que M. Quesnay de Beaurepaire, qui dirige la parquet depuis 1889, a laissé passer trois années sur les délits reprochés avant de les poursuivre. Il explique, ou du moins *Vidi* explique, qu'il a été entravé par des « ordres supérieurs » et que, pendant vingt-six mois, on s'est interposé entre la justice et les coupables.

En admettant que M. Quesnay de Beaurepaire reconnaisse à « *On* » le droit de diriger sa conscience, aucun ministère n'a duré 26 mois et ne peut avoir exercé une telle pression. « *On* » ne saurait donc être que M. Carnot, qui survit aux pouvoirs éphémères.

Et pourquoi M. Carnot avait-il intérêt, dans ce temps-là, à cacher ce qu'il a dévoilé depuis?... C'est ce que nous ne saurons vraisemblablement jamais...

L'an dernier, à pareille époque à peu près, *Le Gaulois* cherchait à restaurer, dans un article signé X..., la réputation du procureur de la Haute-Cour. Aujourd'hui, *Vidi* essaye de recoudre les lambeaux de cette réputation totalement déchirée. Il

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, et 10 juillet 1896.

serait bien surprenant que M. Quesnay de Beaurepaire eût réellement trouvé deux défenseurs.

Et voici que, également à la même date que l'an dernier, on recommence à s'entretenir sans relâche de M. Zola à propos du *Docteur Pascal*, le dernier volume de la série des Rougon-Macquart.

Barentin, — qui a pourtant du goût, — affirme que ces vingt volumes sont merveilleux. Moi, je n'en ai guère lu que des bribes, mais ces bribes me déplaisent au suprême degré. Je n'admets pas qu'au lieu de les cacher, on étale ainsi des turpitudes; qu'on les pousse jusqu'à l'invraisemblance, comme par exemple dans *Pot-Bouille*, où l'on voit des gens relativement bien nés et bien élevés commettre les plus basses actions.

Et dans *La Terre*, dont j'ai aussi parcouru quelques passages, c'est pis! Je sais bien que Barentin prétend que c'est au contraire fort « adouci », et que dans la Seine-Inférieure les mœurs des paysans sont beaucoup plus épouvantables encore; mais Barentin est un emballé, doublement emballé dans ce cas, et contre les paysans qu'il exècre et pour M. Zola qu'il adore.

On ne peut, dans ces conditions, tabler sur ce qu'il dit.

C'était ce soir le banquet de la presse monarchique au Palais-Royal.

Quand je considère, — en tête à tête avec moi-même, — la situation, je reconnais qu'elle ne s'est guère modifiée et qu'elle ne se modifiera pas davantage. Certes, nous avons, dans certains milieux aristocratiques et bourgeois, de vaillants défenseurs et de braves partisans. Les premiers n'hésiteraient pas à se faire casser la figure pour leur prince, et les autres à voter pour lui si l'occasion s'en présentait. Mais ce que je suis bien forcé d'admettre, quand je suis enfermé au verrou et que personne ne peut m'entendre ni même me voir, c'est qu'il n'existe pas en France (comme je l'affirme pourtant chaque fois que je prends la parole) de parti *ouvrier monarchiste*.

Non, le parti ouvrier monarchiste est — sauf peut-être dans quelques coins du Midi — un mythe, et nous sommes assez exactement dans la situation d'une armée qui aurait d'excellents généraux, de très bons officiers, voire des canons, mais pas un seul soldat.

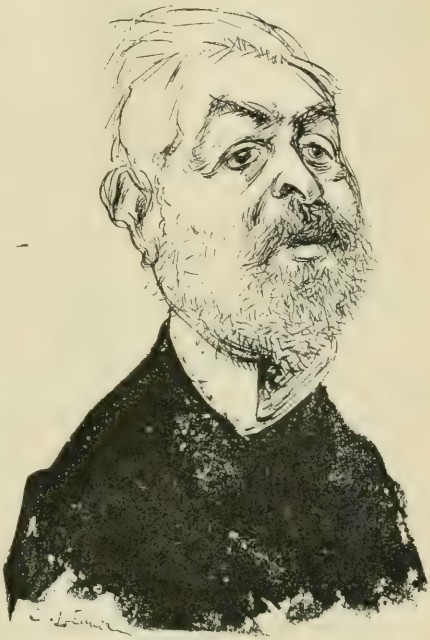
C'est bien triste!

Lundi 19 juin.

M. Clémenceau a voulu tantôt monter à la tribune. Il a été violemment interrompu par Deroulède qui a crié :

— Voyons ce que pense Cornélius Herz du renouvellement partiel?... Le malade de Bournemouth va parler?... qu'il parle en anglais!...

Puis, comme M. Clémenceau voulait riposter, Déroulède l'a accusé d'être un agent de l'étranger et l'a invité à se taire, attendu que « le renouvellement de l'intégrité ne le regardait pas »! Millevoye est arrivé aussi à la rescousse. C'était un vacarme à tout casser; on ne s'entendait plus. Et toute la Chambre, autrefois aplatie sous la parole de M. Clémenceau, hypnotisée presque par lui, affectait aujourd'hui de ne pas vouloir l'entendre et de dominer sa voix par le bruit des conversations particulières.



M. Constans.

Vraiment, les hommes « groupés » sont lâches! Clémenceau dégringolant n'a pas trouvé, parmi ses anciens fidèles, un seul défenseur.

Par deux fois, il a réclamé l'appui du président de la Chambre et M. *Casimir-Périer* n'a pas entendu son appel. Lui, c'était son son droit — non pas peut-être comme président, — mais comme député, puisqu'il s'est toujours montré opposé à Clémenceau — mais les autres?

Millevoye a envoyé ses témoins à Clémenceau, mais le duel n'aura lieu qu'après jeudi, l'interpellation de Millevoye sur Cornélius Herz devant remettre certainement sur la sellette le député du Var.

Mardi 20 juin.

Je suis allé tantôt pour voir des chevaux chez différents marchands. La paire que Tripoly m'a vendue est encore en parfait état, mais les alezans ne vont plus et je veux les remplacer avant de quitter Paris.

Comme j'expliquais à Hawes que je veux des chevaux dans le genre de mes gris, et que je désire ne pas les payer plus de 4 à 5,000 francs, il s'est récrié :

— Comment, dans le genre de vos gris?... mais vous ne pouvez pas avoir des chevaux comme ça pour 4 à 5,000 francs?... ils valent 10,000 francs comme un sou, vos chevaux gris?...

— Mais.., M. Tripoly me les a vendu 2,000...

Il s'est mis à rire.

— Ah! bien, monsieur le marquis, c'est donné, c'est le cas de le dire!,..

J'étais mal à l'aise, j'ai expliqué :

— Il était pressé de s'en défaire...

— Il n'avait qu'à me prévenir... je les lui aurais pris tout de suite à 10,000, moi!... et je ne les aurais pas gardés longtemps!.,.

Et il a encore répété, en me regardant drôlement :

— Deux mille francs, ces chevaux-là!.,.

Je suis rentré chez moi mécontent et n'ayant pas trouvé ce que je voulais.

Mercredi 21 juin.

D'Haussonville s'est battu hier avec Floquet à l'île Rothschild. Ils ont échangés leurs deux balles sans résultat.

L'autre soir, au banquet de la presse, d'Haussonville avait « blagué » l'ancien président du conseil. Il en avait dit d'ailleurs des choses fort justes et amusantes aussi. Je cite le passage qui a motivé le duel :

« Quel spectacle nous a donné également l'effondrement de « tout ce haut personnel républicain, qui, aux yeux des crédules, « avait fini par briller d'un certain prestige! Celui-ci, honnête « homme dans sa vie privée et inoffensif à tout prendre, qui n'a « jamais eu de Mirabeau que les cheveux et de Robespierre que « le gilet, commençant par nier absolument, du haut de son fau- « teuil présidentiel qu'il ait jamais participé directement — ou « indirectement — à la distribution des fonds de la Compagnie « de Panama ; puis, finissant par avouer en balbutiant devant la

« Cour d'assises, qu'il avait canalisé ces fonds vers les journaux « qui soutenaient sa politique et son ministère. »

Et M. Floquet vexé avait écrit à d'Haussonville :

« L'ancien président du conseil a lu votre discours et vous donne un démenti. »

MM. Charpentier et Fasquelle, les éditeurs de M. Zola, lui ont offert, au Châlet des Iles, au Bois de Boulogne, un déjeuner de deux cent cinquante couverts, pour fêter *Le Docteur Pascal*, le volume qui termine la série parue tout entière chez Charpentier,

M. Zola est décidément une de nos gloires !

Millevoye a eu une entrevue avec MM. Dupuy et Develle au sujet des papiers volés à l'ambassade d'Angleterre et qui doivent motiver son interpellation de demain.

Jeudi 22 juin.

Cette journée a été très heureuse pour M. Clémenceau ! Non, certes, qu'elle le réhabilite dans l'esprit des honnêtes gens d'aucun parti, mais parce que, au lieu de l'écraser comme on s'y attendait — je dirai même comme on l'espérait — en *prouvant* sa participation à des bénéfices honteux, elle le laisse, pour cette fois, parfaitement indemne.

En effet, Millevoye pressé, forcé par les sommations du Parlement et par l'attitude des ministres, de lire des pièces qu'il se refusait à communiquer, a dû à la fin céder et donner lecture d'une liste sur laquelle figure le nom de Rochefort, ce qui rend cette liste absolument invraisemblable et prouve, à n'en pas douter, qu'on a été victime d'une mystification.

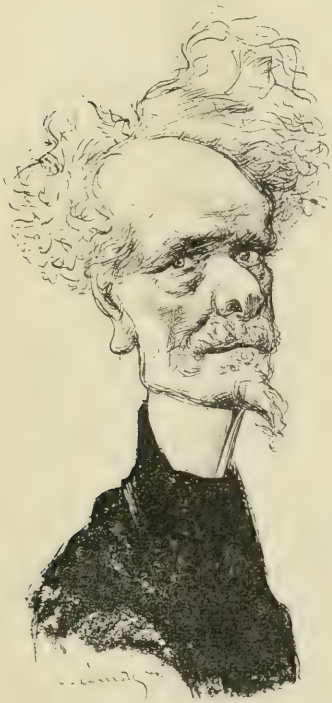
Comment ce nom, planté dans une liste de *vendus*, n'a-t-il pas attiré l'attention de Millevoye, ne l'a-t-il pas fait réfléchir ?... Comment n'a-t-il pas senti, en voyant ce nom, qu'il était roulé, non seulement par le nègre qui lui a vendu les papiers, mais surtout par ceux ou celui pour le compte de qui marche le nègre ?

Il me semble que, si emballé qu'il fût, cela aurait dû le ralentir. Nul ne suspecte sa bonne foi, tout le monde déplore son étourderie.

Au cours du tapage, Deroulède donne sa démission et quitte son banc.

Millevoye, à la fin de la fin de la journée, donne également sa démission.

A la fin de la séance, M. Develle répète à qui veut l'entendre, qu'il a toujours cru à une mystification; mais ceux qui ont vu hier matin le ministre des Affaires étrangères à l'issue de son entrevue avec Millevoye, affirment au contraire qu'il était fort perplexe. Et M. Clémenceau redressé, guilleret, approprié en quelque sorte par ce nettoyage négatif, part pour le Var, afin de se montrer bien vite à ses électeurs.



Rochefort.

Vendredi 23 juin.

Il est à remarquer que dans cette regrettable affaire, le nom de Rochefort *seul* a soulevé d'universelles protestations. Tous les gens auxquels on parle de la séance d'hier, tous sans exception, sans distinction d'opinions (je ne parle pas des gouvernementaux), disent en riant et en haussant les épaules :

— Rochefort?... comment n'ont-ils pas compris que c'était une sinistre farce en voyant Rochefort sur la liste?...

Et pas un ne dit :

— Un tel?... ou un tel?... jamais!... comment, en voyant son nom sur la liste, a-t-on pu croire, etc., etc.

C'est bien agréable pour les autres.

Samedi 24 juin.

Encore une lettre ou plutôt une phrase anonyme. C'est odieux!...

« Si vous continuez, votre élection est frite. »

Si je continue « quoi »?...

Qui donc peut m'écrire ces lettres?... Cela m'est insupportable de les lire, et je n'ai pas assez de volonté pour les déchirer ainsi que je le devrais. Je ne peux pas, c'est plus fort que moi!...

Je ne puis dire combien je regrette l'absence de Deroulède à la Chambre.

Bien que ses idées et son tempérament me soient également

— Ce n'est pas assez, j'ai besoin de plus que ça... (Page 220.)

antipathiques, je l'étudiais avec intérêt. Je suis persuadé d'abord que c'était le député le plus foncièrement, le plus infiniment honnête de tout le Parlement. Je veux dire qu'il poussait, — à mon sens, — l'honnêteté jusqu'à la candeur.

C'était aussi, je crois, le seul parmi les députés qui, quoi qu'on ait pu penser et dire, n'avait pas, même au fond, tout au fond de lui-même, le plus petit levain d'ambition.

Pour la France, Deroulède est un grand ambitieux. Il ne trouve rien d'assez beau, rien d'assez pur, rien d'assez grand! Il veut tout pour elle!... Pour lui-même, il n'est accessible à rien : ni à l'argent, ni aux honneurs, ni même à la gloire; car je suis sûr qu'au rôle brillant du général qui commande, il préférerait celui du canonnier ignoré qui, en pointant juste au bon coin, a décidé de la victoire. Deroulède est un grand cœur et une belle âme, et je l'admire d'autant plus que je ne suis ni l'un ni l'autre. Je l'admire, comme nous admirons les choses d'une espèce très différente de la nôtre, c'est-à-dire sans les aimer et avec un sentiment très net de la distance et une volonté très arrêtée de ne la pas franchir.

Dimanche 25 juin.

Je suis allé à la messe d'une heure à ma paroisse et j'ai ensuite été pris pour toute la journée par un courrier très important. Ce soir, nous avons dîné chez ma tante de Laubardemont.

On a beaucoup parlé du potin du jour. Jalon, las de flirter inutilement avec Lina de Schlemmerei sans arriver au seul résultat intéressant pour lui, a imaginé, — dit-on, — d'être « tout à fait très bien » (c'est Mme de Givray qui parle) avec la mère Schlemmerei, qui est d'ailleurs encore agréable. Il paraît qu'il a un appartement délicieux et un phaéton idéal. Enfin, changement de train complet. Si cela est vrai, c'est singulièrement dégoûtant!... mais, est-ce vrai?... On dit tant de choses! J'ai cherché à défendre Jalon qu'on abîmait de toutes parts. Alors la petite de Givray m'a pris à partie :

— Mais ne le défendez donc pas comme ça, monsieur de Villiers-Neaufle... il n'a rien d'intéressant, voyons?...

— Mon Dieu... madame, c'est un bon garçon.

— Je ne trouve pas ça du tout...

— Mais si... il n'est pas méchant...

— A quoi voyez-vous ça?...

— A mille choses... d'abord il ne dit jamais de mal des absents...

— Lui?... Ah! on voit bien que vous n'êtes jamais là quand vous n'y êtes pas!. .

Cette phrase grotesque, qui a fait rire tout le monde, m'a donné cruellement à penser.

Cette idée que l'on parle de moi quand je ne suis pas là m'étrangle.

Je comprends si bien tout ce qu'on en peut dire...

Mercredi 26 juin.

Tripoly m'a envoyé ce qu'il me devait et j'ai été payer le bijou de Rolande.

J'ai trouvé des chevaux ; mais ils sont chers et j'hésite un peu à les prendre.

Enfin, je vais voir cela. Je toucherai probablement de nouveaux dividendes, car si l'Exposition de Chicago est, — comme on le dit, — un four, il n'en est pas de même de notre affaire qui s'annonce à merveille.

La séance du Parlement a été dénuée de tout intérêt. On devrait bien s'en aller. Il faut s'occuper des élections et chacun a affaire dans son département.

Je reçois de Pont-sur-Dhuys de très mauvaises nouvelles, et on m'envoie des journaux locaux qui m'attaquent dès maintenant d'une ignoble façon. Ils ne se contentent plus de critiquer ma vie politique, ils s'occupent de ma vie privée. Ils calomnient à mots couverts. Je ne sais que faire ?... Je crains, pendant la période de lutte, des accusations plus formelles, des insinuations plus précises, des attaques violentes qui pourraient atteindre non plus seulement moi, mais aussi mes amis et mes proches.

Tout le pays lit *La Libre Parole*. Eh bien, il est très possible qu'on me reproche ma liaison avec Tripoly... et bien d'autres bêtises de ce genre. On n'aurait qu'à découvrir aussi que je suis ou que j'ai été membre de différents conseils d'administration, que j'ai participé à des affaires ?... Si les Roncevaux apprenaient cela, ils se dresseraient tous comme un seul homme pour me maudire et me renier. Je suis très hésitant.

Mardi 27 juin.

Je suis allé déjeuner chez les Tripoly. J'avais à causer d'affaires avec Tripoly. Je toucherai le mois prochain plus d'argent qu'il ne m'en faut et je vais prendre les chevaux qui plaisent à Rolande. Je n'ai pas voulu profiter de ce que j'étais aux Frênes pour me faire conduire à Villiers-Neaufle comme l'autre jour,

parce que je crois qu'il vaut mieux ne pas trop me promener chez moi dans les voitures de Tripoly, ni montrer que je suis avec lui en relations aussi suivies.

En rentrant des Frênes à sept heures et demie il m'a semblé voir, au moment où je montais l'escalier, Joseph qui montait devant moi... Après cela, j'ai l'imagination tellement occupée de cet homme que j'ai pu rêver!...

Mercredi 28 juin.

C'est fini!... L'effondrement que je redoutais s'est produit! Ma vie est désorganisée, mon avenir gâché, perdu!...

Ce que je soupçonnais au sujet de ce cocher, ce que ces affreuses lettres m'insinuaient était, certes, bien immonde, mais je crois que j'aurais encore préféré cela à ce qui est. C'eût été plus honteux et moins pénible; plus douloureux dans le présent, mais moins troublant dans l'avenir.

Je suis encore tellement bouleversé que je ne sais par où commencer.

Ce soir en rentrant, un peu avant le dîner, j'ai voulu aller prévenir Rolande que j'avais acheté la paire de chevaux qui lui plaisait. En arrivant près de sa porte, j'ai entendu qu'on parlait très haut chez elle et, naturellement, je suis entré sans frapper.

Ma femme, vêtue d'un peignoir de crépon rose thé garni de dentelles (un peignoir qui la drape divinement), était debout au milieu de sa chambre, dans une attitude presque suppliante, en face de Joseph, en gilet d'écurie, qui semblait la menacer. Lui, me tournait le dos et ne m'avait pas vu entrer; elle, au contraire, placée juste en face de la porte, me regardait d'un air terrifié. Au moment précis où j'entrais, Joseph disait :

— Ce n'est pas assez, j'ai besoin de plus que ça...

Et Rolande, très rouge, répondait :

— Mais je vous assure que je ne peux pas vous donner davantage...

Je me suis avancé :

— Qu'est-ce que vous réclamez?...

Il a eu d'abord un sursaut, mais il s'est remis très vite, et m'a répondu de son même ton à la fois traînard et agressif :

— J' réclame c' qu'on m' doit...

— Comment, ce qu'on vous doit?... Je vous ai payé comme toujours...

— C'est pas ça... ça, c'est des aut' affaires...

Et voyant que je marchais sur lui :

— Des affaires entre Mme la marquise et moi...

J'ai dit :

— Quelles affaires? Expliquez-vous?...

Rolande, devenue verte de rouge qu'elle était à mon entrée, s'était laissée glisser au fond d'une bergère, affalée, les bras allongés au corps, résignée à tout entendre.

Joseph, retourné vers elle, a demandé, goguenard :

— Madame la marquise, faut'y l'dire?...

Elle a répondu sans lever les yeux :

— Faites ce que vous voudrez... je ne donnerai plus rien...

Certes, cela ne ressemblait guère à une querelle d'amoureux, mais je me demandais, terrifié, ce que j'allais apprendre et, comme Joseph ne se décidait pas à parler, je lui ai saisi le bras et je l'ai secoué durement :

— Vous expliquerez-vous, à la fin?...

C'est un commissionnaire qu'a fait le coup. Page 222.

Il s'est dégagé d'une bourrade; il est vingt fois plus fort que moi.

— Pas la peine de m' bousculer comme ça!... Vous l' saurez toujours assez tôt, allez!...

Et ricanant :

— Monsieur l' marquis s' rappelle-t-y l' jour du noyé?... oui?... ben c'est ça qu'est l'histoire!...

— Quelle histoire?...

— Ah! ben, voilà! c'est qu' justement y en a pas d' noyé, ni d' pauvre, ni de rien... y a rien qu'un seau plein de... — j' veux pas dire quoi, par respect pour monsieur l' marquis — qu'madame Tripoly avait coiffé Mme la marquise avec... c'est-à-dire « fait coiffer », car c'est un commissionnaire qu'a fait l' coup...

J'étais effaré, anéanti. J'ai demandé :

— Mais alors, pourquoi dites-vous que c'est Mme Tripoly?...

Il s'est mis à rire.

— Pac' qu'y avait des cartes d' visite piquées partout... et y avait d' quoi en piquer... c'était un plein seau!... Quand Mme la marquise a eu reçu ça, elle s'a trottée un peu vivement à l'eau, où elle a jeté sa pelisse et son chapeau, et barboté jusqu'à tant qu'elle a eu enlevé tout l' plus gros!... encore que quand elle a revenu, elle sentait pas trop bon!... et tout d' suite, elle a raconté l'histoire du noyé aux passants qui la voyaient remonter comme ça du petit quai!... Fallait la voir!... Quel aplomb, quand on lui faisait des compliments d' son courage! « Tout l' monde à ma place en aurait fait autant », qu'elle disait... Parbleu!... j' te crois, qu' tout l' monde en aurait fait autant!... N'empêche qu'on a gobé la farce... mais l' malheur, c'est qu'Bibi avait tout vu, lui, et qu'il a fallu compter avec!... du reste, j' sais pas pourquoi Mme la marquise est si effarée que j' raconte ça?... y a six mois qu' tout Paris l' sait!... bien sûr qu'y a qu' Monsieur l' marquis tout seul qui l' savait pas... aussi bien, puisque M. Tripoly est l' bon ami d' mad...

— C'est bon... sortez!...

Il est sorti en ricanant toujours.

Rolande n'avait pas fait un mouvement.

Je lui ai demandé sévèrement :

— Vous n'avez rien à me dire?...

Elle s'est redressée :

— Non!...

Puis avec un sourire fermé et mauvais :

— Et vous ?...

Je n'ai rien répondu et nous en sommes restés là...

Jeudi 29 juin.

Qu'est-ce que je vais faire?... J'ai la tête perdue! Je ne puis accepter à présent cette situation!... Je suis dans une impasse... comment en sortir?... Je n'ai personne à qui me confier, à qui demander un conseil!,..je n'ai pas de parents... J'ai peu d'amis... Givray m'aime bien, mais il est si brouillon!... Il y a bien Barentin, mais Barentin va rire, et je suis bien malheureux!... oui!... il rira peut-être, mais il me dira si je dois provoquer un scandale pour prouver que j'ignorais tout... ou s'il faut, au contraire, me séparer doucement, avec calme, sans aucun bruit.

Vendredi 30 juin.

Barentin a été parfait. Aux premiers mots il m'a arrêté, m'épargnant ainsi une douloureuse confidence.

— Je sais... je sais...

— Ah!...

— Oui... tout le monde savait, mon pauvre ami... excepté vous?...

« Excepté vous » me paraissant dit d'un ton un peu ironique, je suis resté sans oser continuer. Alors Barentin a repris :

— Mais, pourquoi venez-vous me raconter tout ça?... Je n'y peux rien, moi!...

— Si... vous pouvez me donner un bon conseil... vous pouvez m'indiquer quelle est, selon vous, la conduite la plus propre à tenir en pareil cas?..,

— La plus « propre », c'est, à n'en pas douter, de flanquer votre femme et les Tripoly à la porte...

— Ah!... vous pensez que...

— C'est profondément dégoûtant, ces deux femmes qui, après que l'une en est venue à une pareille extrémité, se revoient, se reparlent, se retolèrent comme auparavant...

— Oui... vous avez raison... c'est abject!...

J'ai quitté Barentin au moment du dîner... il est quatre heures du matin et je ne sais toujours quel parti prendre?... Je pourrais

me refaire une situation en vivant en garçon à Villiers-Neaufle et en brûlant ce que j'ai adoré. On verrait que j'ai tout brisé, tout perdu par excès de dignité, et mon élection, dans ces conditions nouvelles, serait — sinon sûre — du moins probable?... Oui... mais ce sera horrible, cette vie solitaire dans une gène relative; cette vie sans Rolande!... Rolande qui m'a fait ce que je suis; qui m'a toujours si bonnement, si sagement guidé?... Et puis, somme toute, le pardon est plus chrétien, plus humain aussi... J'incline certainement au pardon et je voudrais pardonner... mais le puis-je, — à présent que Barentin sait ce que je sais?...

. . . . . .

GYP.

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 69.7.96.

ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS

Le théâtre a toujours exercé sa séduction particulière sur les peuples vivement épris de toutes choses artistiques. En France surtout il n'a cessé de passionner, depuis longtemps déjà, toutes les classes de la population, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il exerce sur elles sa puissante attraction. Aussi, après s'en être longuement occupé au point de vue historique, critique et anecdotique, devait-il forcément arriver un jour où l'on s'en occuperait au point de vue à la fois didactique, pittoresque et amusant, et les grandes Expositions semblaient-elles tout naturellement amenées à lui faire la place qu'il mérite. Notre Exposition universelle de 1878 fut en ce genre comme une sorte de point de départ, et on y fit au théâtre une part bien petite encore, mais qui ne laissait pas d'exciter vivement la curiosité du public. Celle de 1889 lui réserva une place bien plus considérable, sinon tout à fait suffisante, et dont l'intérêt était vraiment puissant. Il l'était à ce point qu'il donna aussitôt l'idée d'expositions spéciales, exclusivement consacrées au théâtre et à la musique, les deux arts se touchant à ce point que dans cet ordre d'idées on ne peut les séparer l'un de l'autre. On sait le succès qui accueillit, en 1892, la première exposition de ce genre, ouverte à Vienne sous les auspices de Mme la princesse de Metternich. La France ne pouvait se laisser distancer sous ce rapport, et voici qu'à son tour elle organise, au Palais de l'Industrie, une exposition théâtrale et musicale qui, avec les ressources qu'offre notre pays, avec son amour du théâtre, avec la coopération empressée qu'apportent à cette occasion tous les collectionneurs, — et ils sont nombreux chez nous, — laissera certainement loin derrière elle tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. C'est à l'occasion de cette exposition

qu'il nous a semblé intéressant de rappeler, dans un tableau rapide et animé, la physionomie de tous les artistes qui ont illustré la scène dans notre pays, de faire revivre toutes ces figures curieuses de comédiens, de chanteurs, de danseurs, de mimes qui, dans tous les genres, ont porté chez nous à un véritable idéal de perfection cet art enchanteur et charmant du théâtre qui passionne à la fois la foule et les individus. Nous avons fait en sorte, dans les chapitres qu'on va lire, de tracer en raccourci, mais d'une façon à la fois aussi complète et aussi amusante que possible, comme une sorte d'histoire anecdotique du théâtre en France depuis environ trois cents ans. Ce sont des annales, des annales vivantes et sans autre prétention que l'exactitude, qui formeront un tableau d'ensemble et présenteront l'art du théâtre sous les mille aspects qu'il a revêtus tour à tour dans notre pays.

I

LE THÉATRE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

On sait que le théâtre a pris naissance chez nous au moyen âge, avec la représentation des mystères. C'est donc l'Église elle-même qui l'a non pas seulement encouragé, mais en quelque sorte enfanté, elle qui devait plus tard poursuivre et excommunier sans pitié les comédiens. C'est elle, c'est-à-dire ce sont ses prêtres et ses clercs qui ont été précisément les premiers comédiens, puisqu'ils formaient les acteurs des mystères qui se représentaient dans le temple. Lorsque, plus tard, de l'intérieur de l'église ce spectacle passa à l'extérieur, on vit, aux prêtres et aux clercs se mêler comme acteurs des étudiants, des artisans, des ouvriers, qui peut-être n'étaient pas sans montrer quelque talent dans les rôles qu'ils avaient à remplir. Qu'on se rappelle ce qui se produit aujourd'hui dans un petit pays de la Bavière, à Ober-Ammergau, où tous les dix ans ont lieu des représentations solennelles du drame de la Passion joué par de simples paysans qui, dit-on, s'y font remarquer par le sentiment très naïf et très sincère qu'ils apportent dans leur jeu.

C'est justement ce drame de la Passion qui provoqua chez nous la réunion de ce qu'on pourrait appeler la première troupe dramatique qui ait existé en France. Cette Compagnie, qui

devint si célèbre sous le nom de Confrères de la Passion, et dont l'existence remonte à l'année 1398, tirait son nom du premier mystère qu'elle ait représenté, *la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Elle eut bientôt des imitateurs, parmi lesquels il faut signaler les Clercs de la Basoche, les Enfants sans Souci, la Confrérie des Sots, qui, eux, ne jouaient plus de mystères, mais des *moralités*, des *farces* et des *soties*. Les Confrères de la Passion, qui avaient obtenu un privilège, songèrent enfin à établir un vrai théâtre, qu'ils firent construire en 1548 sur l'emplacement de l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne, rue Mauconseil. C'est ce théâtre qui devint si fameux et qui occupe une place si importante dans notre histoire artistique sous le nom de l'Hôtel de Bourgogne. On peut dire que c'est vraiment la première scène régulière qu'ait connue Paris.

Les Confrères ne l'occupèrent pas très longtemps par eux-mêmes, et au bout de vingt-cinq ans environ le louèrent à une troupe de comédiens de profession. C'est alors que l'Hôtel de Bourgogne commença à établir cette immense renommée qui dura tout un siècle. C'est là que se formèrent nos premiers grands comédiens; c'est là que, durant près de cinquante ans, trois farceurs prodigieux, trois grotesques de génie : Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin, qui de leurs vrais noms s'appelaient Hugues Guéru, Robert Guérin et Henri Legrand, faisaient la joie et l'enchantement des Parisiens et, après avoir excité leurs rires dans la farce et dans la parade sous ces trois sobriquets, prenaient, pour se montrer dans le genre sérieux, les surnoms moins burlesques de Fléchelles, Lafleur et Belleville.

L'Hôtel de Bourgogne est, avec le théâtre du Marais, le véritable berceau de notre Comédie-Française. C'est sur ses planches que furent jouées les pièces de Jodelle, de Garnier, de Hardy d'abord, puis celles de Théophile, de Racan, de Mairet, de Gombauld, et enfin la plupart de celles de Quinault, de Rotrou, de Corneille et de Racine. Quelques-uns de ses meilleurs comédiens lui en fournirent aussi un certain nombre, entre autres Montfleury, Hauteroche et Raymond Poisson.

C'est précisément ce Raymond Poisson, chef de la dynastie, comédien de premier ordre, qui fut le créateur du premier rôle de Crispin et qui en imagina le costume tout noir. On sait combien ce type a été employé sur la scène française, où il fut personnifié successivement pendant plus d'un siècle (cent trois ans!)

par trois membres de la même famille : le père, Raymond Poisson, le fils, Paul Poisson, qui lui succéda, et le petit-fils, François

Raymond Poisson dans son costume de Crispin.

Poisson, qui continua les traditions de la race. De Raymond Poisson un annaliste disait : « Il jouait le personnage de Crispin,

qui, dit-on, était de son invention ; il parlait bref, et, n'ayant pas de gras de jambes, il s'imagina de jouer en bottines ; de là tous les Crispins, ses successeurs, ont bredouillé et se sont bottés. » L'auteur qui a fait cette remarque ajoute qu'il s'étonne qu'ils n'aient pas poussé l'extravagance jusqu'à s'agrandir la bouche, parce que Poisson l'avait fort grande. Il était d'ailleurs « bien facé et d'un belle taille. »

Portrait de Dominique, l'Arlequin célèbre de la Comédie-Italienne.

Mais à côté du nom de Raymond Poisson, il y a bien d'autres noms de comédiens fameux à citer parmi ceux qui brillèrent sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne : Bellerose, Lafontaine, L'Épy, Lenoir, Floridor, Valeran le Comte, Lafrance, Saint-Martin, de Villiers, Resneau, Beauchâteau, Hauteroche, Champmeslé, Jodelet, La Thorillière Ier, Montfleury, Brécourt, La Thuillerie, Lafleur, Mmes Beauval, Champmeslé, Poisson, Beauchâteau, Dennebaut, Floridor, Beaupré, Brécourt, La Thuillerie, Belonde, Bellerose, Montfleury, Boniface, Valliot, etc.

En 1600 une scission se produisit parmi ces comédiens, dont quelques-uns s'en allèrent fonder à l'Hôtel d'Argent, rue de la Poterie, avec le concours de quelques acteurs de province, un théâtre qui prit le nom de Théâtre du Marais et qui se transporta ensuite rue Vieille-du-Temple, puis rue Michel-le-Comte. Celui-ci

n'eut pas moins de succès que son aîné, le Parisien donnant dès cette époque le témoignage de son goût très vif pour le spectacle. Le chef de cette troupe du Marais (il n'y avait point de directeurs alors, et les comédiens étaient toujours en société) était le fameux Mondory, comme le chef était Bellerose à l'Hôtel de Bourgogne. Parmi les autres acteurs on cite les noms de Beauséjour, Laporte, Gandolin, Bellefleur, Jacquemin Jadot, Lenoir, Beausoleil, Champvonneau, Jodelet, Duclos, Belleombre, des Urlis, d'Orgemont, Chevalier et l'excellent Rosimont, que sa profession de comédien n'empêcha pas de publier un livre intitulé *Vies des saints pour tous les jours de l'année;* pour les femmes, c'étaient Mmes des Urlis, de Beauchamp, Marotte Beaupré, Lenoir, Laporte, Marie Vallée, Clérin. On vit au Marais la *Pulchérie* de Corneille, le *Germanicus* de Boursault, la *Marianne* de Tristan l'Hermite, puis des pièces de l'abbé Boyer, de De Vizé, le directeur du *Mercure galant*, de Chevalier, de Claveret, de Rosimont, qui ne se bornait pas à ses *Vies des Saints*, et de bien d'autres auteurs.

Lorsque Molière, protégé par Monsieur d'abord, par Louis XIV ensuite, vint s'établir à Paris, en premier lieu dans la salle du Petit-Bourbon, puis dans celle du Palais-Royal, on eut trois troupes de comédiens : celle de l'Hôtel de Bourgogne, celle du Marais et celle de Molière, toutes trois excellentes d'ailleurs. Il faut croire que le public prenait de plus en plus goût au théâtre. Et ce n'était pas tout. Il y avait encore la troupe des Comédiens-Italiens, qui de son côté attirait aussi les spectateurs par le talent des artistes qui la composaient. Les premiers Italiens étaient venus en France en 1570, sous le règne de Charles IX. A diverses reprises ils étaient partis et revenus, jusqu'au jour où, vers le milieu du dix-septième siècle, ils s'établirent ici solidement et d'une façon régulière. Leurs types charmants et caractéristiques : Scaramouche, Arlequin, Mezzetin, Trivelin, Pantalon, Isabelle, Colombine, enchantaient véritablement le public. Ils étaient pleins de talent, du reste, ces Italiens, et leur voisinage ne fut pas inutile à nos acteurs français, qui surent profiter de leur exemple et indirectement prendre d'eux d'utiles leçons. On sait pertinemment que Molière les étudia d'une façon toute particulière, et ils étaient ouvertement protégés par Louis XIV, surtout à cause de leur excellent Scaramouche, qu'il avait en grande affection.

Ce Scaramouche, qui de son vrai nom s'appelait Tiberio Fiurilli, était venu en France sous le règne de Louis XIII, et un chroniqueur

du temps rapportait cette anecdote : « La reine se plaisait beaucoup à lui voir faire des grimaces. Un jour qu'il était avec cette princesse dans l'appartement du Dauphin (depuis Louis XIV), ce prince, qui avait alors environ deux ans, était de si mauvaise humeur que rien ne pouvait apaiser ses cris. Scaramouche dit à la reine que si Sa Majesté voulait lui permettre de prendre M. le Dauphin entre ses bras, il se flattait de le calmer. La reine le permit, et Fiurilli fit au petit prince les mines et les figures les plus plaisantes. Cette scène donna au Dauphin une si grande envie de rire, qu'il satisfit un besoin qu'il eut dans le moment sur les mains et sur l'habit de Scaramouche. Depuis ce jour-là, Fiurilli eut ordre de se rendre tous les soirs à la cour pour amuser le jeune prince. Bien des années après, Louis XIV prenait plaisir à rappeler à Scaramouche cette scène, et riait beaucoup aux grimaces que le comédien faisait en racontant cette aventure. »

Ce Scaramouche était d'ailleurs un comédien de premier ordre, et il joua la comédie jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On assure même qu'à ce moment il avait encore tant d'agilité, que dans les scènes de pantomime il donnait prestement un soufflet avec son pied. Mais là n'est pas le plus extraordinaire. Ledit Scaramouche s'avisa, en quittant le théâtre à cet âge, de tomber amoureux d'une toute jeune fille, de demander sa main et de l'épouser. Il ne tarda pas beaucoup à être... ce que vous devinez sans peine, et alors il fit à sa jeune épouse un procès en adultère et voulut la faire enfermer. Heureusement pour elle, il mourut dans ces entrefaites. Il avait quatre-vingt-huit ans, et se prétendait encore solide !

Pendant un siècle on vit se succéder, dans cette troupe de comédiens italiens, nombre d'artistes d'un talent supérieur, en tête desquels il faut citer le fameux Arlequin Dominique, acteur merveilleux qui enchantait et la cour et la ville, et qui, lui aussi, fut le favori de Louis XIV, ce que deux anecdotes suffiront à prouver. Un soir, soupant à la table du roi, et comme on servait des perdrix sur un plat d'argent, ce prince dit au valet : « Donnez ce plat à Dominique. » Dominique, alors, d'un air étonné, s'écrie : « Eh quoi ! sire, avec ce qu'il y a dedans ? » Louis XIV comprit, et répliqua : « Eh bien, oui, tout est pour toi. »

Dans une circonstance plus grave pour lui et pour les siens, Dominique obtint encore du roi, par surprise et grâce à son esprit, ce qu'il n'eût peut-être osé espérer d'autre façon. Nos

comédiens italiens s'étaient avisés, peu à peu, d'introduire dans leurs pièces italiennes d'abord quelques mots français, puis des dialogues burlesques moitié dans une langue moitié dans l'autre, puis des scènes entières en français. Bref, on sentait qu'une transformation se préparait insensiblement, que petit à petit le répertoire tendait à se modifier, et que progressivement les pièces italiennes finiraient par faire place à des pièces françaises. Cela ne faisait pas l'affaire de la Comédie-Française, qui montrait quelque inquiétude à ce sujet et qui songeait à entraver des em-

Constantini

Biancolelli

piètements qu'elle jugeait, à tort ou à raison, dangereux pour son avenir et sa prospérité. Elle adressa donc ses doléances au roi, qui voulut en personne être juge du différend et entendre le plaidoyer de l'un et de l'autre théâtre. Baron fut chargé de soutenir la plainte de la Comédie-Française, Dominique de présenter la défense de la Comédie-Italienne. En sa qualité de plaignant, Baron parla le premier, faisant valoir toutes les raisons qui justifiaient selon lui la réclamation qu'il était chargé de formuler afin d'empêcher les acteurs italiens d'employer la langue française. Quand il eut fini, et que le roi eut donné la parole à Dominique pour sa défense, celui-ci, sans paraître songer à mal, s'écria tout d'abord : « Sire, comment parlerai-je ? — Parle comme tu voudras, lui répond le roi. — Il ne m'en faut pas davantage réplique aussitôt Dominique ; j'ai gagné mon procès. » Louis XIV sourit de la finesse de l'Italien, et reprit : « Ma foi, ce qui est dit est dit ; je n'en reviendrai pas. »

Icy de Mezetin rare et nouveau Protée
La figure est representée
La Nature l'ayant pourveu
Des dons de la Metamorphose
Qui ne le voit pas n'a rien veu.
Que le void a veu toute Chose. De la Fontaine

Mezzetin.

Aux noms de Fiurilli et de Dominique il en faut ajouter bien d'autres parmi les excellents acteurs qui firent la fortune de notre ancienne Comédie-Italienne. Après Fiurilli on vit en Scaramouche, Gandini. Dominique eut pour successeurs, comme Arlequin, Gherardi, Angelo Constantini, Thomassin et Carlo Bertinazzi, dit Carlin. Pantalon fut joué par Turi, Alborghetti, Fabio, Colalto, Veronèse ; le Docteur, par Costantino Lolli, Matterazzi, Benozzi ; Pierrot, par Geraton, Dominique Biancollelli fils et Sticotti ; Scapin, par Bissoni et Ciavarelli ; Ottavio, par Zanotti et J.-B. Constantini ; on avait Locatelli pour Trivelin, Tortoriti pour Pascariel, un autre encore pour Mezzetin, sans compter Baletti, Romagnesi, Riccoboni, qui se montraient dans différents caractères. Les femmes aussi ont laissé le souvenir de comédiennes charmantes, dont on vantait la beauté, la grâce, l'élégance et un talent qui souvent était de premier ordre. C'était d'abord Rosa Benozzi, femme Baletti, connue au théâtre sous le nom de Silvia, qui pendant quarante-deux ans joua les rôles d'amoureuses avec un succès soutenu, et à qui l'on adressa ces vers :

Toi que les Grâces ont formée,
Sois sûre, aimable Silvia,
Que tu seras toujours aimée
Tant que le bon goût durera.

C'était encore Virginie Baletti, femme Riccoboni, dite au théâtre Flaminia, qui n'était pas moins remarquable. Puis, dans ce même emploi des amoureuses, Marie Biancolelli et Camille Véronèse. Dans l'emploi des Colombines ou des servantes, c'était Catherine Biancolelli, Coraline Véronèse, Marguerite Rusca, dite Violetta, d'autres encore.

La plupart de ces comédiens étaient de premier ordre, tous avaient du talent. Il faut ajouter que parmi les hommes plusieurs se distinguèrent comme auteurs, et fournirent à leur théâtre un grand nombre de pièces. Si Colalto, Véronèse, Sticotti ne se montrèrent pas absolument féconds sous ce rapport, on n'en saurait dire autant de Dominique, de Riccoboni et de Romagnesi, qui souvent travaillaient ensemble et qui laissèrent un répertoire considérable. Dominique, pour sa part, a signé plus de cinquante pièces, dans lesquelles il y avait de la verve, de l'esprit et un excellent sentiment comique.

La Comédie-Italienne partageait donc les faveurs du public avec les deux troupes françaises de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais, puis avec celle de Molière lorsque le grand homme vint, en compagnie des camarades avec lesquels il avait parcouru la province, s'établir pour la seconde fois à Paris, et d'une façon définitive. On sait quels étaient les noms de ces compagnons qu'il amenait avec lui : Béjart aîné, Béjart cadet, Du Parc, De Brie, Dufresne, Mmes Madeleine Béjart, Du Parc, De Brie et Hervé, tous excellents comédiens, auxquels vinrent se joindre successivement, par la suite, La Grange, Du Croisy, La Thorillière, Brécourt, Hubert, Baron, Beauval, Mmes Beauval, Du Croisy et la jeune Armande Béjart, fille de Madeleine, qui ne tarda pas à devenir la femme de Molière. C'est avec cette troupe remarquable, dont il était lui-même l'un des sujets les plus précieux, que Molière fit représenter tous ses chefs-d'œuvre, et aussi un certain nombre d'autres pièces, soit tragiques, soit comiques : *Attila* et *Bérénice*, de Corneille ; *Alexandre* et *la Thébaïde*, de Racine ; *la Mère coquette*, *la Veuve à la mode*, *les Maux sans remèdes*, *les Maris infidèles*, de De Vizé ; *le Désespoir extravagant*, de Subligny ; *le Riche impertinent*, de Chapuzeau ; *le Tyran d'Égypte*, *Huon de Bordeaux*, de Gilbert ; *Tomaxare*, de Boyer ; *le Grand Benêt de fils aussi sot que son père*, de Brécourt ; *Cléopâtre*, de La Thorillière ; *la Coquette*, de Mlle Desjardins ; etc., etc.

L'un de ces artistes au moins mérite une mention spéciale, non seulement parce que, s'il faut en croire la légende accréditée, il fut l'auteur du malheur de Molière en devenant l'amant de sa femme, cette séduisante et coquette Armande Béjart, mais aussi parce qu'il fut réellement le plus grand acteur de son siècle, ce qui lui valut le surnom de « Roscius français. » Tous les contemporains s'accordent à dire qu'il était sublime, se confiant à son inspiration, se souciant peu des coutumes et des règles établies, et disant lui-même : « Les règles défendent d'élever les bras au-dessus de la tête, dit-on, qu'importe ! si la passion les y pousse, laissez faire la passion, elle en sait plus que toutes les règles. » Baron avait d'ailleurs la conscience de sa valeur, et il le prouvait avec un orgueil naïf, car c'est encore lui qui disait avec une sorte d'ingénuité : « Tous les cent ans on voit un César, mais il en faut deux mille pour produire un Baron. »

La mort subite de Molière, tombant sur la scène pour ne plus se relever le 17 février 1673, à la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, allait jeter un trouble profond dans les coutumes théâtrales de Paris. A peine l'événement était-il connu que Lully, qui trouvait son Opéra mal à l'aise dans la salle qu'il lui avait fait rapidement construire rue de Vaugirard, dans les entours du Luxembourg, venait solliciter du roi, qui la lui accordait aussitôt, la salle du Palais-Royal, occupée jusqu'alors par Molière. Louis XIV ordonne en même temps que la troupe de celui-ci se fonde avec celle du Marais, et bientôt en effet les deux troupes réunies s'en vont occuper non le théâtre du Marais, qui reste vide, mais, rue Guénégaud, la salle qui avait été aménagée deux ans auparavant pour le premier Opéra que dirigeaient Perrin et Cambert, les prédécesseurs de Lully. Il n'y aura donc plus désormais à Paris que deux troupes de comédie française, celle de l'Hôtel de Bourgogne et celle de la rue Guénégaud, et cela jusqu'au jour prochain (1680) où, à la suite d'une nouvelle fusion ordonnée par le souverain de ces deux troupes restantes, il n'en subsistera plus qu'une seule. Mais j'ai prononcé le nom de l'Opéra ; le moment est venu de parler de ce spectacle, alors tout nouveau, mais qui dès sa naissance affolait en quelque sorte les Parisiens.

L'Opéra avait pris naissance, en 1671, par les soins d'un poète de quinzième ordre, Pierre Perrin, qu'on appelait à tort « l'abbé » Perrin et qui exerçait les fonctions d'introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et d'un musicien de grand talent nommé Robert Cambert. Déjà, grâce à Mazarin, des chanteurs italiens, attirés en France à grands frais, avaient représenté à la cour divers opéras de leurs pays, entre autres *la Finta Pazza*, *Orfeo e Euridice* et *Serse (Xercès)*. Perrin, qui lui-même avait fait un long séjour en Italie, en avait rapporté la pensée et le désir d'acclimater chez nous ce nouveau genre de spectacle, en l'adaptant au goût français. Il avait donc écrit le livret d'une pièce lyrique simplement intitulée *la Pastorale*, avait confié à Cambert le soin d'en écrire la musique, et tous deux avaient fait jouer cet ouvrage à Issy, dans la maison de campagne d'un particulier nommé de la Haye, en présence d'une nombreuse assemblée d'invités. Ce n'était qu'un essai, fait en quelque sorte pour tâter l'opinion, mais cet essai avait si bien réussi qu'il avait fallu donner ainsi plusieurs représentations de

la *Pastorale*, que le roi lui-même avait voulu l'entendre, et qu'on avait dû l'aller jouer solennellement à Vincennes, devant le souverain et toute la cour.

COMÉDIENS FRANÇOIS GALLI COMEDI

Ceci se passait en 1659. Enhardi par un résultat qui avait même dépassé ses espérances, Perrin songea alors à fonder un véritable théâtre public d'opéra. Mais la chose n'alla point toute seule, et il lui fallut attendre dix ans la réalisation de son projet.

Il obtint enfin, en 1669, des lettres patentes qui l'autorisaient à établir à Paris une « Académie des opéras. » Aussitôt en possession de ce privilège il se mit à l'œuvre, organisa son entreprise et se mit en devoir de faire construire rue Mazarine, en face de la rue Guénégaud, la salle qui devait abriter son théâtre; puis il fit venir du Midi des chanteurs, écrivit les paroles d'un nouvel ouvrage intitulé *Pomone*, dont Cambert fit encore la musique, et lorsque tout fut prêt, ouvrit ce théâtre, le 18 ou le 19 avril 1671, par la première représentation de *Pomone*, qui avait pour principaux interprètes Clédière, Beaumavielle, Rossignol, Tholet, Miracle et Mlle Cartilly. Cette fois encore, le succès fut complet, à tel point que *Pomone* fut jouée pendant huit mois entiers et qu'elle rapporta cent mille livres de bénéfices.

Un tel succès devait, semble-t-il, assurer l'existence de l'entreprise. Mais la mésintelligence se mit, pour diverses raisons, entre Perrin et ses bailleurs de fonds, des tiraillements s'en suivirent, qui dégénérèrent en toute une série de procès, si bien que Perrin, ne trouvant d'autre moyen d'en sortir, finit par céder son privilège à Lully, alors surintendant de la musique du roi, qui obtint de Louis XIV de nouvelles lettres patentes pour la création d'une « Académie royale de musique. » On voit que le titre était changé ; mais ce titre, qui depuis lors est toujours resté officiel, n'a jamais été du goût du public, qui, dès son origine, a appliqué à notre grande scène lyrique le nom plus court et plus expressif d'Opéra, et n'a cessé de le nommer ainsi.

Lully, qui était un homme de génie pour tout ce qui se rapporte à la musique et au théâtre, qui avait, comme Molière, dont il avait été le collaborateur, le sens le plus complet de tout ce qui se rapporte à la scène, à la fois grand musicien et administrateur plein d'habileté, fit construire à la hâte un théâtre sur l'emplacement d'un jeu de paume situé rue de Vaugirard. Il réunit à son tour un personnel, dont il trouvait déjà les éléments dans la troupe recrutée par Perrin et dans la musique du roi, dont il était le chef, s'associa le fameux décorateur italien Vigarani, son compatriote, mécanicien remarquable, qui devint à la fois son décorateur et son machiniste, et s'attacha le poète Quinault, à qui il assura un traitement de 4,000 livres pour lui fournir chaque année un livret d'opéra. Pressé d'affirmer les droits que lui donnaient ses lettres patentes, il brocha avec celui-ci une pièce d'ouverture qui avait

pour titre *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, et le 15 novembre 1672 ouvrit son théâtre avec cet ouvrage.

Protégé de Louis XIV, surintendant de sa musique, auteur de plus de vingt ballets représentés à la cour, Lully jouissait déjà d'une immense renommée, et son nom seul était une garantie de succès pour son Opéra. Nous avons vu que, Molière étant mort (trois mois seulement après l'inauguration de celui-ci), il avait sollicité du roi, qui la lui avait accordée, la jouissance de la salle du Palais-Royal qu'occupait sa troupe. Une fois installé dans cette salle, l'Opéra prit tout son essor. En possession d'une troupe superbe qu'il instruisait lui-même et dans laquelle on rencontrait les noms de Beaumavielle, Clédière, Dumény, Hardouin, Dun, Moreau, de Mlles Le Rochois, Desmatins, Saint-Christophle, Marie Aubry, Marie Brigogne, Louison et Fanchon Moreau, Marie Verdier, Lully y avait joint un personnel chorégraphique de premier ordre avec des danseurs tels que Beauchamps, Pécourt, d'Olivet, Favier, Mlles de La Fontaine, Subligny; il montait ses pièces, que leurs sujets presque toujours mythologiques rapprochaient de la féerie, avec un luxe, une splendeur de mise en scène, de décors, de costumes dont notre Opéra a conservé jusqu'à nos jours les traditions et qui en font un théâtre essentiellement original et unique dans le monde en son genre. Si l'on joint à cela la beauté poétique des livrets de Quinault, l'incontestable valeur des partitions de Lully, on se fera une idée de la vogue que l'Opéra conquit dès les premiers jours, de l'empressement du public à s'y rendre, en dépit des critiques que ne lui ménageaient pas certains écrivains parmi lesquels on peut surtout citer La Bruyère, La Fontaine et Saint-Evremond.

On connaît les titres de la plupart des chefs-d'œuvre de Lully : *Cadmus et Hermione*, *Atys*, *Bellérophon*, *Roland*, *Isis*, *Armide*, *Persée*, *Phaéton*... Pour jouer ces ouvrages, il prenait ses chanteurs où il les trouvait. C'est ainsi qu'il alla chercher Dumény jusque dans les cuisines de M. de Foucault, intendant de Montauban. Ce qui fait qu'un jour un spectateur, enthousiasmé de la façon dont ce Dumény chantait le rôle de Phaéton, s'écria comiquement, en plein spectacle : « Ah ! Phaéton, est-il possible que vous ayez fait du bouillon ! » Une des chanteuses les plus fameuses de ce temps, illustrée depuis par Théophile Gautier dans un roman célèbre, était la Maupin, espèce d'androgyne dont les exploits rappellent ceux de la fameuse chevalière d'Eon. Celle-ci était

fille d'un nommé d'Aubigny, secrétaire du comte d'Armagnac, et avait épousé un certain Maupin, qu'elle ne tarda pas à abandonner pour faire la connaissance d'un prévôt d'armes avec lequel elle devint de première force à l'épée. Belle comme le jour, avec une admirable chevelure blonde, on la voyait vêtue tantôt en homme, tantôt en femme, et souvent, lorsqu'elle était en costume masculin, cherchant querelle au premier venu pour un motif futile, mettant l'épée à la main et vous couchant son homme à terre de la meilleure grâce du monde. Ses penchants d'ailleurs ne connaissaient point de sexe, et elle fut l'héroïne d'une aventure étrange, ainsi racontée par un contemporain. Elle était alors engagée à l'Opéra de Marseille : « Mlle Maupin y resta quelque temps, dit le chroniqueur, mais un accident l'en fit sortir, et l'obligea à quitter le pays. Nouvelle Sapho, elle avait conçu un attachement trop tendre pour une jeune Marseillaise, que ses parents firent mettre dans un couvent à Avignon. Quand Mlle Maupin sut le lieu de sa retraite, elle alla se présenter en qualité de novice dans le même monastère et y fut reçue. Au bout de quelque temps, une religieuse vint à mourir, Mlle Maupin la déterra, la porta dans le lit de son amie, mit le feu au lit et à la

Le célèbre comédien Baron.

Mademoiselle Maupin de l'Opera

chambre et profita du tumulte causé par l'incendie pour enlever la fille qu'elle aimait. Dès qu'on se fut aperçu de cette évasion, on lui fit son procès et sous le nom de d'Aubigny, car elle se faisait toujours passer pour fille, elle fut condamnée au feu par contumace ; mais comme, dans la suite, la jeune Marseillaise fut retrouvée, et que son amie avait eu la précaution de s'évader, la sentence ne fut pas mise à exécution. » Voilà certainement, par ses détails, une histoire aussi extraordinaire que celles imaginées par Edgar Poë.

Mais l'Hôtel de Bourgogne, le théâtre du Marais, celui de Molière, la Comédie-Italienne et l'Opéra ne sont pas les seuls dont nous ayons à constater l'existence au dix-septième et au dix-huitième siècle. Tous ces théâtres étaient les rendez-vous des nobles et des bourgeois, des gens de condition ou de ceux des classes aisées de la population. Mais il fallait bien que le peuple eût les siens, lui aussi, et l'on peut croire qu'ils ne lui manquaient pas. Où les trouvait-il donc? A la foire, dans ces foires nombreuses qui étaient alors la joie du Parisien, où le populaire se rendait en foule et où ne dédaignaient pas de se montrer même les gens de robe ou d'épée, et jusqu'aux personnages de la cour. Les foires Saint-Laurent et Saint-Germain, Saint-Clair et Saint-Ovide n'étaient pas seulement, les deux premières surtout, des sortes d'immenses bazars, d'énormes dépôts de marchandises qui sollicitaient l'acheteur de tous côtés : elles étaient aussi des lieux de réunion et de plaisir où se trouvaient multipliés les divertissements et les distractions de toutes sortes : cabarets, guinguettes, jeux divers, bals en plein vent, curiosités et spectacles pour tous les goûts. Je dis bien « spectacles », car les théâtres qu'on y rencontrait n'avaient pas le droit de prendre ce nom de théâtres et portaient celui de spectacles forains. Mais qu'importait le nom si l'on avait la chose ?

Dès la fin du seizième siècle, en 1596, on signalait à la foire Saint-Germain la présence d'une troupe de comédiens de province. Bientôt, là comme à la foire Saint-Laurent, s'établirent une foule de théâtres, de baraques et de loges de saltimbanques. Tout cela n'était point permanent et ne durait d'abord que la durée des foires; mais tout cela se renouvelait chaque année, pour la plus grande joie du public. La foire Saint-Germain se tenait au mois de février et durait environ deux mois, quelquefois plus; il en était de même de la foire Saint-Laurent, qui se tenait au mois

d'août. La première était plus brillante, plus fastueuse, plus aristocratique; la seconde, plus vraiment populaire. Dans l'une comme dans l'autre, les spectacles affluaient, et un annaliste du dix-huitième siècle nous renseigne à ce sujet. « Ce sont, dit-il, les marionnettes qui ont l'avantage de l'ancienneté; le fameux Brioché y transporta ses machines, et il fut suivi de beaucoup d'autres dans le même genre. Ensuite parurent les animaux sauvages, tels que les lions, les tigres, les ours et les léopards qu'on faisait voir dans différentes loges. Les géants succédèrent, et après eux vinrent les animaux familiers, comme les chiens, les chats, les singes, qu'on avait formés à toutes sortes de tours pour tirer de l'argent du peuple qui venait en foule à ces spectacles. On y vit ensuite des joueurs de gobelets, des sauteurs et des danseurs de corde qui attiraient aussi à leurs jeux beaucoup de monde; mais ce n'est qu'en 1678 qu'on commença à y représenter pour la première fois des pièces de théâtre. La plus ancienne que l'on connaisse est intitulée *les Forces de l'Amour et de la Magie*. C'est un divertissement comique en trois intermèdes, ou plutôt un mélange assez bizarre de sauts, de récits, de machines et de danses. Ces sortes de pièces étaient représentées par des sauteurs, qui formaient différentes troupes. On en comptait trois principales en 1697. »

Ces trois troupes étaient celles dirigées l'une par Alard, l'autre par Maurice, la troisième par Bertrand, qui toutes trois comptaient de véritables comédiens. Il y en eut une foule d'autres par la suite, dont quelques-unes furent célèbres, celles d'Octave, de Selle, de Dominique, de Francisque, d'Honoré, de Ponteau, de Restier, de Saint-Edme, de Baxter, etc. C'est là que naquit notre premier Opéra-Comique, et plusieurs de ces troupes prirent ce titre successivement. On ne jouait dans ces primitifs Opéras-Comiques que des vaudevilles et des parodies d'opéras (d'où le nom d'opéras comiques, c'est-à-dire opéras rendus comiques). Peu à peu ces théâtres prirent de l'importance et de la consistance; ils soignèrent leur personnel, dans lequel on trouvait des acteurs d'une réelle valeur, et ils eurent, pour leur fournir des pièces, toute une série d'écrivains dont la plupart n'étaient point les premiers venus, puisqu'ils répondaient aux noms de Le Sage, Fuzelier, d'Orneval, Dominique, Panard, Piron, Le Tellier, Raguenet, Carolet, Favart, Boissy, Legrand, Laffichard, Largillière, Ponteau, Autreau, La Font, Le Noble, Mainbray, Verrière, Fro-

maget, sans compter ceux que j'oublie. Ces petits théâtres, d'ailleurs, n'étaient pas sans quelque utilité pour leurs grands confrères, à qui il leur arrivait de fournir des sujets distingués. C'est ainsi que l'Opéra y trouva une chanteuse fort distinguée, Mlle Petitpas, et trois danseuses remarquables, Mlle Delisle, Mlle Rabon

Un danseur burlesque du théâtre de la Foire.

et Mlle Sallé, dont la dernière surtout devint célèbre, tandis que la Comédie-Italienne venait s'y emparer de Dominique fils, de Paghetti et de Romagnesi. C'est aussi aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent que prirent naissance deux de nos théâtres encore existants, l'Ambigu-Comique, fondé par Audinot, transfuge de la Comédie-Italienne, et les Grands Danseurs de Corde, qui furent plus tard le théâtre de Nicolet et qui, de transformation en transformation, sont devenus la Gaîté actuelle.

Mlle Sallé, danseuse de l'Opéra

Il est difficile de se faire une idée de l'empressement avec lequel les Parisiens de toutes conditions envahissaient, chaque année, les foires Saint-Germain et Saint-Laurent, et de la façon dont ils se ruaient sur les spectacles de tous genres qu'ils y trouvaient rassemblés. En dehors des théâtres proprement dits, où l'on représentait de vraies pièces jouées par de vrais acteurs, il y en avait d'ailleurs, on peut le dire, pour tous les goûts et pour toutes les bourses. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire cette nomenclature, exactement et scrupuleusement reproduite d'après un journal du temps, et dont la publication même donne la mesure de l'importance qu'on y attachait :

« Comme la plupart des spectacles particuliers de la foire Saint-Germain ne sont ouverts que depuis peu de jours, nous avons été obligés d'en différer jusqu'à présent l'annonce, pour rendre en une fois cet article aussi complet que possible. On y voit :

« Sur le théâtre des Grands Danseurs de Corde, *la Récréation militaire*, pantomime nouvelle.

« Sur le théâtre du sieur Bienfait, *le Rossignol*, précédé des *Marionnettes*. — Au bout de la rue Mercière.

« Chez le sieur Prévôt, *les Plaisirs du Gaillard-Bois* ou *le Bacchanal anglais*, suivi de *la Gibecière dévoilée;* et un petit *Cheval* qui a six jambes, et qui fait des tours surprenants. — A la troisième traverse de la rue de la Lingerie, vis-à-vis le cadran.

« Chez le sieur Renaud, machiniste, de nouvelles *Marionnettes*. — Rue de la Lingerie, vis-à-vis la quatrième traverse.

« Chez le sieur Myoli, Vénitien, une *Académie de singes et de chiens*, deux *Vénitiennes* qui font des tours de force extraordinaires, et un *Animal sauvage*. — Rue de Paris, auprès des Grands Danseurs de Corde.

« Chez le sieur Baudoin, une *École militaire* et des *Animaux* étrangers de différentes espèces. — A la troisième traverse, au coin de la rue de la Lingerie.

« Chez le sieur Dupin, un petit *Cheval* turc, qui fait toutes sortes d'exercices amusants. — Rue de Paris, vis-à-vis l'Académie des chiens.

« Les *Tours de gibecière* du sieur Palatine. — Vis-à-vis les Grands Danseurs de Corde.

« Les *Exercices d'une troupe d'enfants*. — A la seconde traverse, rue de la Lingerie, à gauche.

« Les *Tours d'adresse du fameux paysan de la Nord-Hollande.* — Au bas de l'escalier de la rue Mercière.

« Les *Petits Danseurs anglais et hollandais.* — A la quatrième traverse.

« Différents *Animaux singuliers.* — Au coin de la seconde traverse, en descendant par la Porte-Royale.

« Un *Petit Homme* âgé de dix-huit ans, qui a 23 pouces de haut, et dont les membres ont une conformation extraordinaire. — Au coin de la quatrième traverse.

« Un *Lion* de la grosse espèce, un *Bouquet artificiel qui se change en fruits*, etc. — A l'entrée de la rue de la Chaudronnerie.

« Une *Chienne* dressée à connaître les cartes, à compter, à distinguer les couleurs et les personnes. — Rue Mercière, en entrant par la rue de Tournon, à gauche.

« Un *Rhinocéros* âgé de quinze ans. — A la quatrième traverse. »

On voit ce qu'il en était, et quel choix avait le public parmi tous ces baladins, saltimbanques et montreurs de curiosités. Assurément les amateurs ne pouvaient se plaindre du manque de variété. Mais ceci nous écarte un peu de notre sujet, qu'il ne fait que compléter d'une façon indirecte. Revenons maintenant aux véritables théâtres, qui nous intéressent particulièrement.

Ces petits théâtres de la foire, qui étaient entreprenants et hardis, avaient souvent maille à partir avec leurs grands confrères, qui jalousaient leurs succès et prétendaient trouver en eux une concurrence redoutable. Aussi leur existence était-elle souvent remise en question, l'Opéra prétendant les empêcher de chanter tandis que la Comédie-Française les voulait empêcher de parler. Les grands étaient puissants, les petits étaient spirituels et, dans leurs pièces, raillaient avec une impitoyable impertinence leurs impitoyables persécuteurs. La lutte toutefois n'était pas égale, et il fallait toujours arriver à céder. Mais alors, soutenus qu'on se sentait par le public, on employait les moyens les plus singuliers pour éluder jusqu'à un certain point les défenses. Si l'on interdisait aux théâtres forains d'avoir en scène plus d'un personnage parlant, les dialogues se faisaient d'une façon burlesque, l'acteur qui venait de parler se retirant dans la coulisse, tandis que celui qui devait lui répondre venait prendre sa place, disait ce qu'il avait à dire et s'en retournait à son tour pour laisser l'autre re-

venir. Si on leur défendait de chanter, que faisaient-ils ? ils jouaient ce qu'on appela des « pièces en écriteaux. » Quand le moment du couplet était venu, l'acteur qui aurait dû le chanter tirait de sa poche un énorme écriteau de toile sur lequel ce couplet était inscrit en lettres énormes, et alors tous les spectateurs, véritables complices de leurs amis les comédiens, l'entonnaient en chœur sur l'air indiqué.

Le chanteur Laruette.

Mais, je l'ai dit, les grands théâtres étaient impitoyables envers les pauvres forains, pour lesquels ils se montraient cruels et lâches, leur intentant sans cesse des procès, les faisant condamner à des amendes excessives, obtenant même des jugements de suppression et, avec l'aide du lieutenant de police, faisant sans pitié démolir leurs loges et leurs salles, — qui, parfois, après appel victorieux du premier jugement, étaient reconstruites au bout de huit jours. La Comédie-Italienne, qui elle-même avait eu souvent des démêlés avec l'Opéra et la Comédie-Française, ne se montrait pas plus tendre qu'eux, et elle parvint un jour à faire supprimer définitivement l'Opéra-Comique, qui était devenu pour elle un véritable rival.

Arthur Pougin.

(*A suivre.*)

Edmond de Goncourt.

LE PÈRE THIBAUT

Avril est fini.

Les feuilles poussent.

Les froids s'en vont.

Sur les ruisselets flottent encore les couvercles des boîtes à fromages, avec leurs petits bouts de chandelle éteints, lancés par les enfants, le soir du vendredi saint.

Les jours s'allongent, et les paysans se lèvent à l'aube et taillent melons et concombres, et découvrent les artichauts et les œilletonnent. Dès le grand matin, âme ne chôme; on fait dans le jardin du maire de nouveaux plants de fraisiers et les cœurs s'enlacent.

Dans le sentier vraiment les rouges-gorges s'éveillent; et

même on entend une voix douce et chevrotante, et ironique un peu, qui chante plus haut que les rouges-gorges.

Sur le chemin où passait la chanson, Minette était montée sur l'échalier pour ouvrir la barrière à ses bêtes; et Pierre quasi l'entr'aidait, appuyant contre elle par manœuvre, et la pressant sans paraître, de fine force d'accolade. A la chanson, saut de chatte, sabots passés aux pieds, bêtes entrées, Minette rouge, et révérence : Bien le bonjour, monsieur Thibaut.

Les veillées se noient,
Les toits gouttent,
Pâques revient,
C'est un grand bien
Pour les chats et les chiens,
Et toutes les gens
En même temps.

Il marche au bon pas, le père Thibaut. Il n'est pas plus vieux que l'année dernière. Il a sa grande balle sur son dos, son bâton, et ses mêmes bretelles. Il faut que le père Thibaut ait de l'huile de bras pour porter depuis le temps ce qu'il porte là. Dieu merci! il n'a pas plu, et ses souliers lacés sont propres et nets comme s'il venait d'une petite promenade sur la route aux Gendarmes.

Et de clos en clos, par-dessus les haies et buissonnets, à la chanson qu'il dit, les fillettes actives, et tous les paysans lèvent le nez du travail : C'est le père Thibaut.

Il arrive chez Collot, son compère. Collot fait une croix blanche à sa cheminée par façon de joie de le revoir et de bon accueil. Le père Thibaut met sur la table ses soixante livres pesant; — c'est dur au dos du vieil homme, savez-vous? De franc gosier, il lape le verre de vin frais tiré. Il ouvre sa grande boîte à deux battants; et elle brille comme le triptyque de l'église que le curé a fait redorer. Il prend sa prise.

Chez Collot, le village entre, s'empresse, guigne et reguigne la grande boîte. Même ceux qui cueillaient des salades pour le soir, ont dit aux salades : « Attendez », et sont venus.

Le père Thibaut sourit de l'œil à tous les vieux visages; il tâche de se rappeler les plus jeunes et derniers venus. Et puis, prise humée, vin lampé : — « Eh! eh! vous m'attendiez, nem'? Un peu plus tôt, un peu plus tard, que voulez-vous? c'est affaire du temps qu'il fait, plutôt que péché de mes deux jambes, qui ne

m'abandonnent pas encore trop, quand je ne suis pas à l'heure du cadran de votre place. — Ne faut pas que les demoiselles regardent si fort là-dedans, avec des petits yeux de c'te façon-là, ça userait les affiquets! — C'est-y beau ce que j'ai aujourd'hui! et ça reluit, et ça pare, et ça requinque, et les blanches et les brunettes! Voyons, Manon, cette année-ci, plus d'excuses, que je t'accommode, ma fille, c'est-y pour toi qui fleurit ce beau bouquet d'imitation, là, dans le fond, que l'on dirait une gentille aubépine poussée par miracle? Tiens! toi, la Grande, qui mange ta pomme, veux-tu que je te dise la première lettre du nom de ton galant? Jette ta pelure par-dessus ton épaule : je lirai tout courant. Mesdames, les demoiselles, je suis arrangeur à cette heure, et de compte rond; c'est-il ça ou ça qui vous fait affaire? le père Thibaut est là pour la réponse. Pour un demi-écu, fichus rouges à ramageures, et comme en ont les filles de ville; Lucienne, à toi, Lucienne! et d'un beau rouge qui se lave, rouge comme soleil couchant sur bois. — A toi, Roussette, le tour de cou à fleurs jaunes! — A toi, bonne caquetière, qui trouves toujours le mot quand on joue aux *devinottes*, nem'? quarante épingles pour un sou, et de bonnes qui surnageront si vous allez les jeter dans la fontaine de Sainte-Sabine, à la forêt de Fossard, pour voir si vous aurez des épouseux; — deux liards l'aune, la tresse! des peignes, père Milon, que votre bru peigne vos chérubins de petits fillots! »

Le père Thibaut reprend haleine, et refait son verre plein, et le refait vide en moins de temps que ne part une volée de perdreaux. De lui verser chacun se peine et prend hâte. Ses sourcils sont blancs, sa bouche grande, sa veste bleue. Son gilet croisé a des boutons de cuivre. Les bretelles de sa balle sont de cuir. Ses bas sont des bas bleus à côtes. Sa voix, sans être aussi belle et redondante que celle des charlatans en habit rouge, avec des épaulettes d'or, qui battent la caisse pour étourdir le pauvre monde et les souffrants de dents, et paraître grands savants, — sa voix est encore bonne, et prend les gens à sa caresse. Une gaie fleur de verte santé rit dans son bon vieux visage. Il a toutes ses dents, le père Thibaut.

— « V'là les collerettes, cousine Mariotte, et des fines plissures! Ça a l'air du fichu blanc autour du cou des marguerites. — Alliances poinçonnées et luisantes à se regarder dedans, Ninette! Si vous avez un soupireux, il a bien des piécettes en sa poche; il n'y a pas besoin de lui dire de vous en donner une, nem'? — Des

pièges à taupes qui vous feront grand ouvrage et tuerie, père Fleury! — Ah! ah! n'allez pas par là, c'est pas pour vous, Jean-Pierre; c'est des choses de paresse : de l'encre et des plumes, à c'te fin qu'il y ait aussi de quoi pour M. le curé et le maître d'école... De la belle toile, nem'? et qui n'est pas d'usure! faites passer à ça deux nuits à la rosée : c'est une soie sur le corps. — Je sais bien que la moisson n'est pas sur le feu; tout de même, je vous apporte des pierres à aiguiser des faux. — Voulez-vous des rigoles de buis pour vos futailles? C'est-y des pommades avec une fleur dorée dessus? des tabatières de bouleau qui fraîchissent? — Il vous faut des mouchoirs bleus à petits carreaux. — Chut! chut! je serais à l'amende comme fraudeur : c'est du tabac... de là-bas... suisse, pour les vieilles pipes d'ici. Si je courais avec tout ça au dos, ça ferait carillon, hein? tous ces chapelets et médailles de la Vierge pour le cou de vos petits poupinets et poupinettes! — Et des petites croix de cire bénites, à mettre sur les ruches, crainte que les abeilles ne s'ensauvent. — Tenez, je retrouve des couteaux, beaux manches jaunes à fleurettes, comme des bêtes à bon Dieu. — Une belle jupe pour la danse et les assemblées! A toi, Marie-Jeanne, un casaquin couleur de bois qui ne se salit pas. Tu te rouleras des ans au coin de ton feu, que pas une tache ne marquera. — Du savon à détacher la laine, et qui savonne en un clin d'œil, — et de beaux miroirs à serrer en poche; miroirs qui se referment, avec un joli drap sur la glace, qui vous diront vos vérités, Jeannette; mais n'allez point par chaque minute à c'te confesse-là, coquette! — Et du fil, et des boutons, toutes les cognandises pour les ménagères qui ont homme à pourvoir et maintenir; — et des ceintures, et des rubans, — ceux-là bleus, comme quand il fait beau, nem'? Eh! eh! ruban bleu, mes enfants, c'est jarretière de mariée. »

Automne amène hiver.

Voilà qu'on laboure et qu'on taille les arbres.

Aux *tendues*, dans les bois, il n'y a plus de passage d'oiseaux. A peine si, de loin en loin, près des places à charbon, une bécasse se prend dans un lacet abandonné.

Les feuilles se rouillent.

Les fumées des saboteries se voient à travers les futaies moins vêtues; on a mangé le pain de Noël, le *Rama*, garni de quartiers

de noix et de poires sèches. Dans les nuits longues les chiens hurlent à la mort.

Pourtant, sur les feuilles du chemin de la commune, un pas crépite et s'approche; et dans le taillis sans musique à présent, une chanson vole, vole de branche noire en branche noire :

Dieu a gardé vos bêtes
Et les yeux de vos têtes,
Et des larrons, vion, vion!...
La petite Saint-Sauvé, vite donc! vite donc!

C'est le père Thibaut.

— « Oui-dà, mes enfants, c'est le vieux père Thibaut. » — Il déroidit un peu ses doigts bleus, s'asseyant sur une chaise dans le grand âtre de la cheminée, à côté d'un jambon pendu. Il lui faut maintenant toquer à chaque porte, et aller s'asseoir à chaque cheminée; car les portes sont bien closes à présent; même le trou où passe le chat familier, on l'a bouché; et les vieilles femmes filent près du feu.

— « Ne m'ayez pas rancune, les amis, si je vous apporte neige, mauvais froids, vilains ciels, toutes les colères du bon Dieu; je vous apporte aussi du chaud et du doux : c'est-y vous, la Colombey, qui voudriez que votre homme eût froid? A ne pas lui acheter de ces bas aussi chauds qu'haleine de four, et qui chaussent les genoux comme des bottes de marais, vous n'auriez pas un gentil cœur. Une bénédiction, ces bas, pour le labour d'avant le jour, quand la terre est roide gelée! — Ça, nem'? des petits chaussons pour mettre aux fanfans qui ne tiennent pas au feu, et vont s'éjouir à la neige. — C'est-y pas toi, Jean les bé-jambes, qu'as toujours un regret de douleur dans les épaules? Prends-moi de c'te boule-là; c'est de la santé en barre, mes agneaux! — Ne montre pas tes dents, la grosse Jeannette : il n'est pas beau de rire comme ça contre la marchandise du père Thibaut, parce qu'on a été en condition à la ville; — une vraie boule de Nancy, à mettre dans de l'eau, à s'en frotter le rhumatisme, et qui vous remet une foulure mieux que tous les rebouteux! »

Il entre chez le père Valence. — « Bonjour, mère Valence! v'là votre eau qui bout sur le feu. Vous savez ce qu'on dit à Cor-

nimont : que c'est âme du purgatoire qui prend un bain? Faudrait avoir pitié. »

Le père Valence rentre. Pour ne pas les perdre, il était allé donner aux bestiaux qu'il a achetés hier une tartine beurrée tournée trois fois autour de la crémaillère.

— « Bonjour, père Valence, je ne vous ai pas mis dans les oublis, père Valence. Les yeux, comment que ça va? Le blé a grainé cette année; le diable n'a pas chevillé les moulins; l'argent n'est pas cher; c'est pas une pièce de vingt sous de plus ou de moins... Des lunettes à tous yeux, bien montées de fer-blanc, qu'on marcherait dessus sans qu'elles cassent, — un bel étui, là ; — et qui vous feront lire dans votre vieux livre de messe, comme dans un tout neuf. — Et votre enfant, le malingre, ça lui irait-il pas, un tricot comme ça? ça le sauvera de l'hiver, c'te enfant ; tâtez, virez, c'est du soleil dans le dos, qu'un tricot calibré de c'te épaisseur. Des bonnets de coton doubles de Troyes qui vous enfournent jusqu'aux oreilles, et que la bise siffle en démon, que les carreaux le matin soient tout blancs, vous ne prendrez pas de ces vilains rhumes qui ne se détachent pas. »

Le père Thibaut va plus loin à la ferme. Les marmots qui étaient à l'écurie, à fouailler les poules avec le grand fouet, l'entendant arriver, rentrent pêle-mêle, les cheveux pleins de paille, dans la grande chambre. — « Les petiots! les petiots! c'est toujours des alouettes, monsieur Landry; les petiots, ne sautez pas après mes images, que vous me les déchireriez. L'*Histoire du Juif-Errant*, *Sainte Geneviève de Brabant*, les *Hussards français à pied*; voyez, il ne m'en reste plus qu'une de cette belle-là. »

Les marmots prennent d'assaut les épaules du père Thibaut pour regarder l'image. L'image a une légende en français et en espagnol. Elle porte à l'un de ses coins : *Dubreuil, rue Zacharie*, 8. Il y a un catafalque jaune, coupé de guirlandes vertes avec des Renommées roses, adossées aux angles, des brûle-parfums jetant au premier plan des fumées bleues et violettes, des horizons de drapeaux tricolores, des groupes de lustres, dont le rayonnement est fait par le blanc épargné du papier, des femmes en robes rouges, des messieurs en habit bleu cobalt; et un groupe principal composé d'une femme en chapeau vert pois, un boa au cou, un châle bleu-de-ciel, avec des franges oranges, et une robe rouge, d'une femme ainsi vêtue qui donne la main à un jeune

enfant en redingote polonaise avec un collant et des bottes à la hussarde.

— « Et puis que je vous souhaite bonne année, récolte bonne ! Savez-vous que voilà bientôt la Saint-Sylvestre, et v'là encore une gueuse d'année finie? Bien des maux, une année! Faut que vous sachiez le temps, est-ce pas? et donnez-vous un almanach! Bleu, vert, jaune, la couleur n'y fait rien. Le *Grand Messager boiteux des cinq parties du monde*, le *Messager à la Girafe* ou le *Postillon lorrain*, monsieur Landry; vous trouverez là tout ce qui vous est d'utilité et d'avantage, à savoir : le comput ecclésiastique, l'horoscope de vos caractères, les remèdes contre la rage et les remèdes contre le piétain, le crapaud, le fourchet et les autres. Faites emplette, monsieur Landry; les routes s'embourbent; je ne viens pas tous les huit jours; qui ne m'achète, regrette; et puis ça me délourdit de ma charge pour m'en aller. Vous retournez à mon image? Une fois, deux fois, monsieur Landry, ça vous va-t-il? topez là pour l'image et le *Liégeois!* »

Partout et toujours, dans la chaîne des Vosges, trottinant, marchant, ouvrant sa balle et la refermant avec toutes sortes de bonnes et gaies paroles, — ici l'été, là l'hiver, — à Pompierre, venant comme avril vient, à Allarmont, arrivant comme janvier arrive, — toujours chanson voltigeant aux lèvres, appétit en poche, et cœur content, oui-dà, c'est le père Thibaut. — Du bisaïeul au grand-père, du grand-père au père, du père au fils, le petit commerce s'est légué; et bien sûr, mes amis, que c'était un Thibaut qui colportait de village en village, tout par là, dans les vieux temps passés, le vieux *Kalendrier des bergiers*, qui tant contenait : *Tables des festes mobiles. Tables pour congnoistre chacun iour en quel signe la lune est. Figures des éclipses de lune et de soleil et les jours, heures, minutes. Larbre et branche des vices. Les peines denfer, le livre du salut de lame. Lanathomye du cors humain. Lart de fleubothomye des veines. Le régime de santé du corps humain. Lastrologie des bergiers. Des quatre complexions. Les iugements de phizonomie. La division des cages. Les dits des oyseauls. Les méditations sur la passion, Dictiez et epitaphes des morts. Loraison que bergiers font a notre dame. Et plusieurs autres choses.*

Edmond de Goncourt.

LES CORNALINES [1]

(Suite.)

Connu, fêté, le maître prenait à ses yeux un prestige croissant. Elle n'imaginait pas que sa grande fortune l'eût rapprochée de lui ; la distance lui semblait la même que jadis. Elle osait la franchir en rêve seulement. Elle connaissait peu le monde, gardait de la province une méfiance d'elle-même, une crainte de révéler ses ignorances premières qui triplaient son amitié reconnaissante. Cornalin se montra indulgent, très bon. L'intimité gentiment s'établit : il dînait, déjeunait et passait la soirée, quand il n'avait rien de mieux. Pour sa vanité propre, il l'initiait aux élé-

(1) Voir le numéro du 25 juillet 1896.

gances apprises ou devinées chez les femmes en vogue. Il indiqua le coiffeur, la lingère et le couturier. Les millions de Mme Aveline permettant des caprices, il dessinait pour elle des évocations de mode athénienne ou romaine. Elle s'en parait pour lui. Il lui fit prendre une loge aux Français et l'y accompagnait quelquefois. Ce fut toute une éducation, aisée et amusante, mêlée de flirts et de coquetteries, où jamais professeur n'eut élève plus docile. Mme Aveline vivait ainsi d'un reflet de bonheur, dans une atmosphère de tendresse épurée qui l'énervait un peu et la faisait plus pâle; car, chaque jour, à mesure que les succès mondains accaparaient le grand homme, elle s'ingéniait davantage à le retenir près d'elle, à l'enlacer de mille soins infimes, pareils à des chaînes délicates. Il lui revenait, certes, mais plus blasé, plus distrait, plus hautain. Et malgré tout, en dépit des obstacles croissants, elle aspirait à plus d'intimité, elle rêvait mieux encore que les joies déjà eues... sans toutefois oser le dire, dans la crainte, en pourchassant le rêve, de perdre les douceurs de la réalité. En somme, comme eussent dit les dames prudes au thé du proviseur, *elle frôlait toujours...*

Se rappelant la plupart des choses, pressentant superficiellement le reste, le philosophe s'était imprudemment attardé à la fenêtre. Le souffle frais était devenu brise; les cimes ombreuses de l'hôtel de Chambreuil n'ondulaient plus, elles frémissaient. Cornalin eut peur de prendre froid et ferma la croisée; puis il sonna Bernard pour emporter les fleurs.

Les roses, les lilas, les camélias, les azalées passèrent dans le salon, dans la bibliothèque, dans la salle à manger. Il n'en restait plus qu'une senteur attardée et légère. L'Immortel s'était assis dans une bergère et, suivant négligemment le manège du valet de chambre, il se laissait bercer de ces bonnes souvenances.

— Cette histoire d'autrefois — murmurait-il — est presque invraisemblable comme un conte de Nodier, romanesque et sentimentale comme une nouvelle de Musset. Même aujourd'hui dans cette maison quasi provinciale, loin des bruits de la rue et tout à mon passé, j'ai peine à me figurer que cette rencontre du boulingrin soit jamais arrivée !

Comme Bernard enlevait les cyclamens mauve pâle, le Maître l'arrêta :

— Non ! Laissez ces fleurs-ci... elles ont si peu de parfum que je puis les supporter.

Il se pencha, respira leur senteur très fine, eut un semblant de remords :

— Oui, demain... J'irai, demain, chez cette douce Aveline.

Cette douce Aveline était le seul roman sincère de toute sa vie.

III

LOUISE AVELINE

Entre la rue de Varenne et la rue de Babylone, derrière la haute rangée des maisons de rapport, deux ou trois impasses, sablées et tapissées de lierre, donnent accès en de coquets hôtels ignorés du passant, enfouis sous de spacieuses ombelles de verdure. C'est, d'avril à juillet, au sein de la ville immense et de sa marée toujours montante de pierre, une fraîche oasis de minuscules jardins.

De ces rares demeures, entrevues toutes blanches à travers les percées et les remous de feuillage, celle de Mme Louise Aveline est peut-être la plus petite, mais bien la plus jolie. Devant les hautes verrières qu'abritent du soleil des stores aux couleurs vives, les balcons Louis XV évasent leurs balustrades à précieux dessins de fer dans un fouillis de rosiers et de géraniums grimpants. Sur le marbre du perron, en de ventrues potiches de barbotines, foisonnent les scolopendres aux mille langues luisantes. Des tours et des retours d'allées, au gravier finement tamisé, serpentent dans le velours éblouissant et touffu des gazons d'Angleterre. Partout, de toutes nuances, un étoilement de fleurs. Les vignes vierges, les lierres, les troènes, les jasmins escaladent les clôtures, prolongent à l'infini l'illusion du parc. Et, sous l'ombre des sorbiers, des polonias et des marronniers roses, s'exhale sans cesse la moiteur bleue et fraîche des gramens arrosés.

— Vraiment gai, élégant et moderne ! — pensait Émile Cornalin en traversant le jardin.

Et une fois de plus, complaisamment, il se laissait ressaisir par le charme de ce riant cottage.

Puis il évoqua la longue colonnade de l'hôtel de Lorraine, les terrasses étagées du manoir de Chambreuil, les hauts combles et le beffroi du castel d'Aigues-Mortes, le donjon de Valmajour et, en pleine avenue d'Iéna, le palais à loggia de la marquise de Talmond. Mais, les écrasant tous de sa magnificence massive et

séculaire, le portique à grand cartouche de la rue de Grenelle le hanta tout à coup. Encore et toujours fermé, celui-là, implacablement fermé, voilant à ses regards de profane le sanctuaire mondain de la princesse Djorowska.

Quand son regard, qui voyageait très loin vers ces demeures nobles et fabuleuses, retomba sur la porte qu'on ouvrait, le cottage lui parut subitement tout petit, presque mesquin, et il pensa avec une petite moue fugace :

— Bourgeois!... Vraiment bourgeois! Cette chère Louise n'a pas la conception grandiose.

Il traversa en familier le vestibule dallé, très frais avec ses verdures claires, et pénétra dans le petit salon Louis XVI, en soie pâle à bouquets. Près de la fenêtre aux rideaux de mousseline, devant une conque de cristal où languissait des iris de Florence, une délicate silhouette de femme était penchée sur une boîte d'atelier. Les doigts en aile de pigeon, à petites touches méticuleuses de gouache, elle peignait des fleurs sur une fine peau de cygne.

A l'entrée de Cornalin, avec un petit cri, elle se leva vivement, repoussa sa traîne du pied et s'élança vers lui.

L'altération subite des traits du visiteur, son regard découragé, l'immense accablement de ses gestes expliquaient amplement ce mouvement de frayeur.

— Ciel! qu'avez-vous, mon ami? Comme vous semblez souffrant! Voulez-vous quelque chose? Je vais appeler...

Elle allait en même temps vers la cheminée, ses doigts longs et fins allongés vers le timbre. Elle avait fait cela vite, sans toutefois s'empêtrer dans sa jupe qui se drapait joliment. Et en suspens, sa taille, son cou, ses bras, se tendaient en une courbe gracieuse.

Sa hâte, moins réelle qu'apparente, satisfit l'académicien : son petit effet dramatique n'était pas perdu. Comme trop éprouvé encore pour prononcer un mot, il fit signe à Mme Aveline de revenir et de s'asseoir près de lui. Elle obéit, rassurée à présent, mais gardant sur ses traits une légère tension d'angoisse qui ne l'enlaidissait pas. Il lui prit doucement la main et la garda. Elle le laissait faire, forçant l'inquiétude de ses jolis yeux mauves, et il la contemplait longuement, amoureusement, sans qu'elle en fût gênée.

Elle portait, ce jour-là, la *stola* blanche qu'il aimait, à man-

ches courtes serrées au bras par des camées. D'un tissu transparent, souple et soyeux, la tunique était fixée au corps par deux galons d'argent, un passant sous les seins, l'autre au-dessus des hanches. Entre ces deux ceintures, des plis flottants, irréguliers, dessinaient vaguement, mais très harmonieusement, les attitudes du corps. Un ruban blanc, *à la vestale*, ceignait la tête frêle, laissant rouler sur les épaules les boucles d'un blond foncé. Une grâce un peu timide, un beau regain de jeunesse, un vif désir de plaire et une tendresse, nuancée, mais très sincère, avivaient toutes les cajoleries de Mme Aveline.

— Vous m'avez fort troublée ! — murmura-t-elle d'un ton de reproche voilé et souriant de ses lèvres d'un rose un peu forcé. — C'est mal de me faire peur... Bien vite, rassurez-moi ?

Malgré la prière de ses regards, il demeurait silencieux, prolongeant avec plaisir la scène d'abattement, savourant les vibrations d'émoi de cette jolie femme souple. Mais Louise Aveline connaissait trop son Cornalin, lui-même avait joué trop de fois cette entrée de désespoir, pour que, d'une part ou de l'autre, la dupe fut très naïve. En cette comédie mutuelle, cependant, ils trouvaient, encore et malgré tout, une sorte de sensation charmante de l'art pour l'art. Bientôt une détente dans la pose angoissée de son amie avertit le grand homme que le jeu la fatiguait. Il daigna s'expliquer :

— Pardon de vous avoir alarmée, ma bonne Louise, mais depuis cette séance, j'ai dû défendre ma porte contre de si rudes et de si nombreux assauts que j'en suis terrassé. Ma vie n'est plus une vie, c'est une torture de toutes les heures. Vous savez si je suis ennemi de la réclame....

— Ah ! certes, pauvre ami ! — confirma Mme Aveline en levant vers le ciel ses mignonnes mains jointes.

— Au sortir de ce tumulte, comme le voyageur quittant la route poudreuse et l'aveuglant soleil, j'ai, chez vous, l'impression d'entrer dans une fraîcheur pleine d'ombre et de parfums...

De sa voix belle et grave, il laissa mourir la phrase dans une demi-teinte savante de chanteur. Et Mme Aveline, chatouillée, sentit comme un frisson de plaisir courir à fleur de peau.

Cornalin n'avait pas de rival pour ces petits frissons-là.

Il y eut un silence recueilli, plein de sensations subtiles. L'Immortel savourait réellement le bien-être de ce home élégant, attiédi, capitonné par une tendresse intime. Il savourait surtout

la présence de Louise, les cajoleries de ses regards, la prévenance de ses gestes et ce désir de lui plaire et de lui plaire uniquement qui émanait si clairement d'elle toute. Il la contemplait dans un attendrissement de leur passé mutuel, si chaste et poétique, un passé que rien de laid n'avait jamais fané. Il la trouvait encore si svelte et si jolie en sa grâce alanguie et sa pâleur d'âme souffrante. Pourquoi donc, pour quelles vaines ambitions fuyait-il le bonheur si simple qu'elle offrait?

Tandis qu'il rêvait, émue des mêmes pensées, elle ne disait plus rien de crainte d'en trop dire et, voulant secouer son émotion, elle se leva dans un frou-frou soyeux et velouté.

Elle prit le journal, tout ouvert, sur la table.

— Avez-vous lu l'article de la *Rumeur?*

— De la *Rumeur?* Dieu non! Est-ce qu'on y parle de moi?

— De qui parlerait-on?

— Hélas, — gémit le grand homme, s'affaissant sur lui-même. — Cela n'aura donc pas de fin?

Se dressant, il brandit son poing crispé, éclata d'une colère tragique.

Très savamment stylée, dès qu'il eut donné le *la*, Mme Aveline vibra.

— Que leur ai-je donc fait, à tous ces misérables, pour qu'ils s'acharnent ainsi! Ah! les bourreaux, les bourreaux odieux! Je ne leur demande qu'une chose, qu'ils me laissent mourir, mourir en paix!

— Si j'avais su vous bouleverser, — reprit l'Egérie très émue, — je n'aurais point parlé de ce méchant journal... et cependant...

Elle ne put se tenir d'esquisser un sourire.

— Cependant?... — fit Cornalin plus calme.

— L'article est amusant, pas mal écrit du tout... C'est signé Georges Cripp. Connaissez-vous ce nom?

— Je ne connais aucun journaliste, même de nom! — exclama l'académicien avec un implacable dédain. — Ma porte leur est fermée... c'est un principe chez moi.

— Il faut être vous, cher Maître, pour oser cela. La presse est une telle puissance! Pour une fois seulement, veuillez faire exception et me permettre de vous lire...

— Racontez seulement, — dit Cornalin qui avait lu l'article il n'y avait pas une heure.

— On a trouvé un nom pour vos adoratrices...

— Pour mes adoratrices, Louise, quelle folie!

Elle s'était assise auprès de lui, tout près. Il avait pris sa pose de dieu superbe, de dieu attentif aux prières. Il était vraiment beau, ainsi, les bras croisés, le buste élargi, le regard profond et dominant. Ses lèvres s'ombraient d'un fin sourire, prêtes à s'ouvrir au vol d'un mot d'esprit. Il portait sur son front une telle sérénité; une si grande assurance de force et de majesté émanait de tout son être; on lisait en ses yeux tant de foi en lui-même qu'en ces minutes-là il s'imposait à tous, subjuguait, fascinait même les familières, même les initiées à ses faiblesses d'homme.

Plus qu'aucune de celles-là, Louise Aveline subissait l'ascendant tout-puissant du Maître. Son renom déjà ancien, sa vogue toujours plus grande, enfin, — gloire suprême, sanction inespérée, — cette immortalité récemment décernée, tout cela n'était pas fait pour atténuer le sentiment de la riche et jolie veuve.

Elle leva vers lui un regard mouillé d'extase et reprit d'une voix plus douce, mais d'un souffle moins sûr :

— Oui, vos adoratrices... le mot n'est pas trop fort... et vous le savez bien!

— Que je voudrais vous croire! — murmura Cornalin.

— Faut-il vous en nommer une?

Il eut envie de pousser plus avant sa pointe de coquetterie, de provoquer le décisif aveu qu'il esquivait toujours, d'y répondre par ses propres aveux et de fixer enfin leur tendresse hésitante en un serment vainqueur. Mais, brutalement, le portail toujours clos de la rue de Grenelle se dressa devant lui. Sa fantaisie reprit son vol et se posa sur le large écusson de l'hôtel Djorowski. Ainsi il allait déserter le champ de bataille des salons, renoncer à l'assaut des demeures fastueuses, lui qui entrait dans les cénacles, comme en des villes soumises! Triomphant à l'Académie, il allait reculer devant un piteux Marginel! Car épouser Louise Aveline, hélas, c'était tout cela, c'était renoncer à toutes les vanités qui lui demeuraient si chères! Quelle chance avait-il en effet que la princesse oubliât l'asservissement par un Aveline de toute sa noble famille aux humiliations d'un procès de concussion? Quelle chance lui restait-il de pénétrer jamais au palais Djorowski, sanctuaire de toutes les gloires, si jamais il s'y présentait amenant à son bras la veuve de celui que la princesse, en son orgueil de race, méprisait comme un exacteur éhonté?

Il cessa immédiatement ses ronrons d'angora caressé. Ramené

à la plus stricte prudence, il coupa court au tour inquiétant que prenait la causerie et soupira nonchalamment :

— Gardez-lui son secret, à cette adoratrice unique... et parlons de l'article. Comment nomme-t-on mes amies?

— Les *Cornalines*.

— Les *Cornalines!* — répéta-t-il. — Est-il possible qu'on ose désigner de mon nom plébéien toute la fine fleur de l'armorial de France? J'ai réellement peur que mes belles protectrices n'aient à rougir d'une telle égide.

— Rougir! — exclama l'Egérie. — Il faudrait qu'elles fussent bien vaines! Qui ne serait fière de se dire *Cornaline?* J'en suis une, moi, et toutes mes amies, et toutes les femmes de France, oui, toutes, toutes *Cornalines!*

— Cela vous distraira combien de jours, enfants?

C'était encore chanté *mezza-voce*, avec une expression de mélancolie douce qui remuait délicieusement.

— Ah! que vous jouez bien de nos cordes sensibles! — dit Mme Aveline, caressée de nouveau et répondant plutôt à sa sensation d'aise qu'aux propos de son ami. — Que vous vous sentez bien maître de tous nos nerfs! Vous avez le secret de toutes les séductions.

— Oh! les grands mots pour une chose simple! Le secret de mes séductions? C'est toute une vie de patience et de labeur, jusqu'au jour où — nommé professeur en Sorbonne — mon cours attira l'attention. Mes premières auditrices — vous étiez de celles-là — ont amené des amies, mon nom s'est répandu... L'amphithéâtre est devenu trop petit. A la sortie du cours, quelques-unes de vous m'ont demandé des éclaircissements. J'ai répondu de bonne grâce. Mais ces conférences en plein air, au milieu de groupes nombreux, n'étaient pas sans inconvénients... par le froid et la pluie surtout. Quelques-unes de mes élèves m'ont prié de leur donner des leçons chez elles. J'étais leur professeur; je devins leur ami. Invité à dîner, puis aux villégiatures, sans agir pour ou contre, j'ai vu s'étendre mes relations et, insensiblement, la bienveillance du monde m'a fait un homme en vogue...

— Mais, cher Maître, vous décrivez votre prestige. Vous ne l'expliquez pas.

Cornalin réfléchit, puis dit de sa voix grave, très franchement cette fois :

— Est-ce bien un prestige? Si je plais aux femmes, c'est peut-être qu'elles aussi me plaisent extrêmement. Peut-être suis-je aimé d'elles parce que... je les aime infiniment. J'ai le culte de la femme élégante et jolie. Je songe à des attentions minuscules, à d'imperceptibles soins. C'est le charme de ma vie. Je n'ai jamais été très expansif, ni très sensuellement tendre. J'ai l'apparence froide; la maîtrise de moi-même fut ma constante étude. En dépit de tout cela, de ma ferveur, sans cesse voilée de respect, quelque chose doit émaner qui avertit l'idole et la rend favorable. Devant la beauté, le silence est plus flatteur qu'un cri d'admiration. N'avez-vous jamais cru à ce sixième sens qui, sans manifestation extérieure perceptible, prévient d'une sympathie l'objet intéressé? Près ou loin de moi, les femmes éprouvent cela. Elles pressentent un adorateur, une entente tacite s'établit... et leur cœur m'est ouvert avant le premier regard et le sourire d'accueil.

Il demeura quelques instants pensif, puis ajouta mollement, avec une pointe d'amer désenchantement :

— Peut-être que tout cela n'est qu'illusion de ma part et caprice de mes adorées! Le caprice passé, j'en serai pour ma déception. Si ces jours-là arrivent, ils me seront d'une lourde tristesse...

— Vous nous calomniez!... Une de vos amies sera fidèle et dévouée, aux heures de soleil ainsi qu'au crépuscule.

La déclaration n'eut pas d'écho. Malgré ses mines penchées et ses soupirs dolents, le dieu n'était décidément pas disposé aux crises sentimentales. Le plafond l'absorba de nouveau. Il y voyait passer, sur l'écusson doré, largement éployée, l'aigle or et noir des Djorowski. Il arrêta Mme Aveline sur la pente où elle l'entraînait, pour mieux se replonger dans son rêve ambitieux. Bien que l'obsession fût forte et que le nom de la princesse lui tremblât sur les lèvres, son orgueil l'empêchait encore de le prononcer.

Il avait mis beaucoup d'habileté, un peu de fierté aussi, à ne jamais conter ni ses déboires, ni ses déceptions. De son existence il n'avait avoué que les gloires. Son influence s'en était accrue. Il paraissait désirer ce qu'il avait, rien au delà. On en concluait qu'il ne s'était heurté à aucune difficulté, qu'il avait le *Sésame* magique de toutes les portes. Le bonheur attire; on se frotte aux heureux. Son renom, sa popularité bénéficiaient de cette attitude.

Mais en ce moment sa préoccupation devenait si lancinante

Cornalin chez la princesse.

qu'il ne put se tenir de découvrir sa blessure d'amour-propre, la seule de ces dernières semaines. Il taxait en lui-même cette expansion de faiblesse, mais son triomphe l'excusait. Puis la faiblesse d'un Immortel s'appelait-elle faiblesse? D'ailleurs ne se confessait-il pas à une amie ancienne, à la plus docile et à la plus vibrante de toutes ses Cornalines? Quelle apparence que l'aveu d'un échec mondain pût atténuer l'admiration de cette petite provinciale, riche, jolie et point sotte, mais bourgeoise après tout, alors que son seul geste en imposait encore aux plus grandes dames de France? Il entama la confidence, mais toutes ces belles raisons ne l'empêchèrent pas d'y mettre des précautions.

Il reprit en sourdine :

— Est-il donc si réel, l'engouement de mes Cornalines?

Il tournait et retournait ses fines bottines vernies, regardant son pied long, mais bien cambré, mince, élégant, très mâle.

— Je voudrais bien savoir qui ne vous accueille pas d'une façon triomphale? Vous faites la loi dans les cénacles, vos moindres mots sont des oracles. Vous trônez en vrai roi aux célèbres mardis de la duchesse de Lorraine... et toutes les portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant vous!

— Hum! toutes les portes, dites-vous?... Je connais des hôtels — *des hôtels où l'on cause* — qui me demeurent clos.

Quoique mieux de profil, elle se tourna vers lui roidie, jouant la surprise; mais un pressentiment, une crainte l'avertirent; elle pensa immédiatement : « Oui, l'hôtel Djorowski! »

Tout haut, elle demanda :

— Quel hôtel? je ne vois pas...

— Dites *lesquels* plutôt, — fit Cornalin qui travaillait sa voix et sa physionomie pour ne pas trahir la force et la vivacité d'un désir si longtemps comprimé.

Il ajouta :

— Je n'ai jamais dîné chez la comtesse d'Écosse.

— Oh! celle-là, dit Mme Aveline avec un soupir de bien-être, — ne la regrettez pas! On doit dîner fort mal, fort tristement, chez elle. Elle est timide et ne vit que d'une rente minime servie par les princes d'Angoulême. Si elle ne vous invite pas, c'est — sûrement — qu'elle n'ose pas, et vous la rendriez bien heureuse et bien fière en la sollicitant...

— Je ne sollicite jamais, — dit Cornalin très digne. — C'est chez moi un principe.

Comme tout le monde, d'ailleurs, il se souciait fort peu de la comtesse d'Écosse. Il n'avait parlé d'elle que pour préparer et amortir le choc du second aveu. Il hésita encore. Encouragé par la candeur immense des yeux de Mme Aveline, — qui pourtant saisissait le nom rien qu'au mouvement de ses lèvres, — il articula, le regard ailleurs, affectant une nonchalance toute désintéressée :

— D'une importance bien moindre que la comtesse d'Écosse (car c'est une noblesse mésalliée par le premier Empire, bien que *regreffée* depuis au trône de Russie), je puis citer aussi la princesse Djorowska.

Il continua avec une naïveté pleine d'emphase et de fatuité comique :

— Le silence de la princesse m'étonne!

Et, pour tous deux, la chose était d'une telle importance, qu'ils ne dirent plus rien, abîmés dans leurs réflexions, accumulant en leur esprit toutes les raisons imaginables du *silence étonnant* de la princesse.

— Que j'avais raison de craindre! — songeait Mme Aveline.

Et elle se rappelait — il y avait quelques années seulement, avant la duchesse de Lorraine, la marquise de Talmond et la princesse d'Aigues-Mortes — la douce intimité quasi quotidienne, les dîners fins à deux, les soirées au théâtre, les promenades prolongées où les passants sans doute la prenaient pour *sa femme*. Ce mot-là lui faisait battre le cœur! Puis la réputation, les honneurs étaient venus. Et il avait de plus en plus espacé ses visites. Maintenant elle le voyait rarement, très rarement, toutes les deux ou trois semaines. Il lui parlait fort peu, distrait, fiévreux, et, de peur de le rebuter tout à fait, elle en souffrait sans en rien dire, — toujours sa tendresse timide de frôleuse...

Elle demeurait attristée, en butte à des sentiments très divers. D'abord elle jalousait ces femmes fières et titrées qui, chaque jour davantage, lui volaient Cornalin. Cet hôtel Djorowski, surtout, lui faisait peur. Il lui semblait qu'une fois entré dans ce palais d'enchanteresse, son ami ne sortirait plus. On disait la princesse si impérieuse, si entière... si séduisante aussi, malgré ses quarante ans sonnés! Puis son nom, sa parenté impériale et royale, le colossal revenu de ses mines de Sibérie la faisaient sans rivales. Qu'aurait pu, contre l'Altesse glorieuse, une Madame Aveline, humble petite bourgeoise, veuve d'un fabricant

de chaussures pour l'armée et — malgré ses trois ou quatre millions — roturière, oh! si roturière! Puis il y avait le procès des fournitures : même au bras de Cornalin, même portant son nom, ellene serait pas reçue à l'hôtel Djorowski. Entre elle et l'Immortel c'était donc l'obstacle infranchissable...

Elle savait tout cela, elle y pensait pleinement à cette minute même... et pourtant, de l'attitude chagrine et humiliée que le philosophe cachait mal, une pitié vint à Mme Aveline, une pitié tendre qui la fit mentir encore afin de mieux lui plaire :

— Chez la princesse aussi, il ne tiendrait qu'à vous...

— Peut-être, — fit Cornalin, reprenant vivement son visage insoucieux. — Mais je ne le désire pas. Je n'ai déjà que trop d'obligations mondaines... c'est un engrenage terrible. Puis le salon de la princesse est-il intéressant? On y parle beaucoup, sans doute, mais parler n'est pas causer. Enfin ce pauvre Marginel y récite ses vers... et des vers d'un banal! C'est un très bon garçon, mais fade et ignorant... pas de substance du tout, pas la moindre substance! Ajoutez à cela une femme inavouable. D'ailleurs, je suis de la maison rivale : la duchesse de Lorraine est parfaite pour moi. Alors que ce ne serait pas lâcher la proie pour l'ombre, l'abandonner serait une indigne trahison.

— Le salon rival, depuis quand? — exclama Mme Aveline.

— Depuis bientôt deux ans.

— Cependant la duchesse de Lorraine est au mieux avec la princesse!

— Par exemple! Que me dites-vous là?

La nouvelle l'intéressait vivement. Tout le buste en avant, le regard scrutateur, il oubliait ses poses. Il reprit hâtivement :

— La semaine dernière encore, elles ne se saluaient pas.

— Hier, elles se saluaient.

— Comment savez-vous cela?

— Je les ai vues.

— Je les croyais fâchées.

— La paix est toute récente. Je tiens le renseignement — ne m'en raillez pas trop! — du second de chez Paul, vous savez, mon coiffeur? Depuis fort longtemps, paraît-il, l'Altesse enviait les belles ondulations de Mme de Lorraine. Paul avait refusé d'en livrer le secret, son honneur étant engagé. N'y pouvant plus tenir, faisant taire sa rancune, la princesse a sollicité par elle-même. Touchée de sa démarche, d'un élan spontané, la duchesse

a donné la recette. Depuis, l'alliance est faite, elles sont du dernier bien. Cela date d'avant-hier.

— Vraiment, — fit Cornalin prenant un ton de persiflage hautain où il retrouva toute sa supériorité, — voici un événement qui bouleversera la politique européenne. La communication est, en tout cas, digne de l'Académie. Je cours la lui faire.

Il se leva pour sortir. Aussitôt Louise Aveline eut regret de sa confidence. Elle avait cédé au plaisir de distraire et d'amuser le philosophe, mais n'était-ce pas cette confidence qui, précisément, le faisait partir si vite, qui l'attirait ailleurs... chez la princesse, peut-être?

En posant sa main fine sur la main de son ami, d'une voix caressante où tremblaient ses appréhensions, elle demanda :

— Quand vous reverrai-je?

Mais déjà ressaisi par les soucis mondains, tout gonflé d'importance, il répondit évasivement :

— Prochainement, sans doute... j'espère prochainement... Je ne puis fixer le jour, j'ai tellement à faire! Ayez confiance, je ne vous oublierai pas.

— Bien vrai?

— Bien vrai, très chère. Ne vous attristez pas et soyez raisonnable!

— Au revoir, alors...

— Au revoir.

Et, sur le seuil, dans l'envoi d'un baiser sur le bout de ses doigts, il répéta plus souriant :

— Au revoir... *ma Cornaline!*

Elle resta sur le perron, à voir la grille feuillue se refermer sur lui, à écouter son pas sur le gravier de l'allée. Tout se perdit... alors elle rentra dolente. Dans sa coquette salle à manger, l'aspect d'un seul couvert sur la petite table carrée lui arracha le soupir qu'elle s'était promis d'étouffer. Elle avait si bien disposé sa vie pour la vie de son ami! Comme il en profitait peu! L'avait-il jamais réellement aimée? L'aimerait-il jamais assez pour faire d'elle Mme Cornalin?

Elle aussi revoyait les charmilles, le boulingrin de province... mais elle connaissait mieux la vie et, de beaucoup d'illusions envolées, son souvenir demeurait plus terne, doux encore et charmeur, mais mélancolique comme une ancienne grisaille. Elle n'avait plus idée de se jeter dans la rivière. Ses collerettes et ses

guimpes de dentelle n'étaient plus mouillées que rarement par des larmes, de petites larmes discrètes qui n'auraient pas taché toute la blancheur d'hermine de l'Université. Et pourtant elle aimait comme par le passé, fidèlement, de tout son cœur. Ainsi déçue, découragée, n'osant rien, — ou si peu! — elle croyait entendre encore à son oreille le chuchotement mauvais des dames de la petite ville :

— Elle frôle... elle frôle... elle frôle toujours...

IV

LA DUCHESSE DE LORRAINE

L'académicien, arrivé à l'extrémité de l'impasse, s'était jeté dans son coupé et avait lancé au cocher, d'une voix impatiente :

— A l'hôtel de Lorraine... et le plus vite possible!

Blonde, frêle et pâle, très nerveuse, très résistante sous ses attitudes de *voluptueuse mourante*, la duchesse achevait sa toilette quand on annonça Cornalin.

Sur son fourreau de satin onde-claire, elle disposait elle-même, de ses longues mains diaphanes et fines, les merveilleux béryls de la maison de Lorraine, ceux qui, d'un vert bleuâtre, donnent les plus beaux songes. Il y avait un peu de ces songes-là dans les yeux de la duchesse.

L'immortel lança son chapeau sur le divan du boudoir et, dominant la jeune femme de sa haute taille, les bras croisés, la tête rejetée en arrière, il s'exclama dans une emphase superbe :

— Vous me trahissez, madame!

— Moi? — fit la duchesse interloquée, subitement nerveuse. Et, pour se donner une contenance, elle massa de son pied effilé sa traîne de velours derrière elle. — Comment cela, cher Maître?

Cornalin voyait les doigts de la jeune femme trembler sur les pierreries. Il reprit de la même voix vibrante, usant de toutes ses ressources tragiques :

— Vous demandez comment, perfide que vous êtes! N'avez-vous pas signé la paix avec la princesse Djorowska?

— Vous savez cela déjà? Pourtant le traité est secret...

Elle s'efforçait de rire, mais il l'interrompit avec autorité :

— Rien n'est secret pour moi!

Il reprit haleine et continua avec moins d'emphase, car les doigts de la duchesse avaient cessé de frémir :

— Voulez-vous que je vous dise quel jour la paix fut faite, à quelle heure et chez qui?

— J'écoute.

— Avant-hier, à onze heures, rue Royale, au premier... Chez Paul, enfin!

— C'est que c'est la pure vérité! — s'écria la duchesse très amusée et perlant bien son rire cette fois. — Il n'est que vous pour savoir les choses avant tout le monde!

Et, tournée vers le miroir, elle jeta par-dessus sa belle épaule nue :

— Étonnant, ce Cornalin!

— Vous avouez?

— J'avoue.

— Quel article me concerne en ce fameux traité?

Il avait adouci sa voix, dissimulant son inquiétude, comprenant, devant le fait avoué et accompli, que la colère n'était plus de mise.

La duchesse ne retrouvait pas encore son calme insouciant. Elle promenait vaguement ses doigts sur les béryls, avivant de la morsure de ses petites dents blanches le rose un peu pâle de sa lèvre. Elle se décida :

— Je n'ai pas parlé de vous.

— De qui donc avez-vous parlé?

Il articula cette phrase avec une assurance froide qui impressionna la jeune femme. Elle s'excusa :

— Nous n'avons pas eu le temps. Cela s'est fait si vite... si inopinément!

— La chose, cependant, est d'extrême importance...

Ce n'était pas tout à fait l'avis de la duchesse, mais elle ne le dit pas. Il continua :

— Vous gardez vos mardis, j'imagine?

— Sans doute.

— La princesse y viendra?

— Je l'espère.

— Et moi, alors, et moi?

— Vous? Vous viendrez aussi, comme par le passé.

— Mais vous n'y songez pas? Me trouver en face d'elle...

d'elle qui se donne la singulière affectation de ne jamais me reconnaître!

— Elle vous reconnaîtra désormais, et partout, je m'en porte garante.

— Et Marginel?... Elle vous imposera Marginel!... Vous recevrez Marginel?

— Oui... très probablement.

— Et moi, alors, et moi?

Cette fois, il se laissa tomber sur le divan, suffoqué, la bouche encore ronde et remplie de son *moi*.

— Ayez donc confiance! — fit la duchesse avec un geste d'élégante fatigue. — Les pourparlers sont à peine entamés que vous prenez la mouche. Je vous certifie que tout sera et prévu et réglé. Je préviendrai la princesse et, moi-même, un mardi, je vous présenterai à elle, très officiellement. Marginel vous saluera le premier, — ce sera stipulé, — vous répondrez à Marginel... et les convenances seront sauvegardées.

— Vous trouvez? — cria Cornalin avec un éclat de rire d'une ironie amère.

Et, en même temps, il se redressa, indigné. Après un court silence, il articula froidement :

— Impossible! Je ne puis accepter de traiter sur ces bases-là. Je vous préviens, duchesse, je refuse mon adhésion.

— Quelles sont vos raisons?

— La partie est trop inégale... beaucoup trop inégale!

Et avec une nouvelle fougue :

— Comment! Marginel serait reçu chez vous... *Moi pas*, chez la princesse! Il gagnerait un salon, et moi, je ne gagnerais rien! C'est impossible! Comment ne l'avez-vous pas compris? Je ne peux traiter dans ces conditions-là, non vrai, je ne peux pas : j'en sortirais trop diminué!... A l'heure où je triomphe et sur toute la ligne, j'ai le droit d'être exigeant... et je le serai!

— Craignez de l'être trop! — dit la duchesse d'une voix résolue et le regard traversé d'un éclair de colère.

Elle ajouta plus doucement :

— N'outrez pas la situation, elle n'est que trop tendue! Les choses s'arrangeront peut-être mieux que vous ne le pensez; aidez à la conciliation au lieu de tout brusquer... Faites cela pour moi!

Cornalin s'assit de nouveau et cacha sa tête dans ses mains :

— Dites que vous me sacrifiez... Pas de détours, dites-le !

La duchesse, cambrant sa taille souple, faisait jouer dans le miroir les feux de ses béryls.

L'Immortel eut un effort pour se lever, mais retomba.

La jeune femme se retourna, légèrement émue :

— Émile, voyons, Émile...

— Ingrate ! ingrate duchesse ! — murmura-t-il d'une voix étouffée.

Puis, quand elle fut devant lui, il releva la tête :

— Mais souvenez-vous donc, madame, souvenez-vous ! Qui vous l'a fait, votre salon ? Nommez quelqu'un, si ce n'est moi ! Et je l'ai pris dans un bel état ! On y jouait aux petits chevaux, aux dés, à la roulette. Mais que dis-je ? Il n'y a pas deux ans, on y dansait encore !

Elle eut un mouvement. Il appuya :

— Oh ! ne dites pas non, on y dansait encore ! Et quelles danses, mon Dieu ! Le quadrille américain, la polkette, les lanciers, des choses où l'on se secoue, de véritables horreurs ! Vous m'avez appelé. J'ai épuré tout cela. J'ai tamisé les listes et créé deux séries. Celle des danseurs — deux fois l'an — ne me regarde pas. Mais j'ai fondé celle des causeurs, une fois par semaine. J'ai amené des collègues, j'ai rallié la Sorbonne et le Collège de France, j'ai gagné Mme d'Aigues-Mortes, la marquise de Talmond, suivie de ses trois ducs, la Revue jaune, la Revue verte... et tant d'autres encore ! Enfin j'ai payé de ma personne, largement, sans compter. J'ai rendu votre cénacle l'arbitre souverain des choses de l'esprit, le temple de toutes les renommées. Succès sans précédent ! Je l'ai fait le rival, oui, le rival unique et redouté du salon de la princesse. Enfin, dans ma dernière campagne académique, en demeurant vainqueur de Marginel, j'assure à tout jamais votre prépondérance... et c'est l'heure que vous choisissez pour me trahir et me livrer !

C'était du bon Talma.

La duchesse eut le petit frisson.

— Écoutez, — lui dit-elle, gagnée, s'asseyant près de lui dans un délicieux froissement de velours et posant sa belle main sur la main de Cornalin, — mes intentions sont pures et je n'ai jamais songé à vous abandonner. Je voulais endormir les susceptibilités de la princesse, l'amener tout doucement à de plus amples concessions. Une fois sûre de l'alliance, j'aurais parlé de

vous, amadoué Marginel, préparé la fusion des cénacles. Je vous aurais porté moi-même l'invitation de l'altesse. Mais vous m'avez convaincue et vos raisons l'emportent. Votre dernière victoire mérite en effet des égards. Vous êtes immortel, Marginel ne l'est pas : vous avez droit à la préséance. Avant que le poète n'entre dans mes salons, vous serez reçu chez la princesse, c'est moi qui vous le dis, et je vais m'y employer de toute ma puissance. Il y aura réception de gala, dès la semaine prochaine, à l'hôtel Djorowski. Les deux grands ducs y seront, les princes d'Angoulême et toute l'extrême droite. Il faut que cette soirée soit celle de votre triomphe!

— Ah! je vous retrouve enfin, ma duchesse adorable!

— Et adorée, je pense?

— Oui, mille fois adorée!

Enveloppé dans la traîne de velours, presque à genoux, Cornalin caressait des yeux les épaules de neige de la belle jeune femme. C'étaient les doigts du philosophe qui maintenant se jouaient sur les précieux béryls. La duchesse ne s'en offusquait pas.

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux?

— Divins, vraiment divins.

Puis il lui prit la main et la baisa longuement.

— Avouez — dit Mme de Lorraine sans soustraire sa main aux lèvres de Cornalin — que je suis la plus fidèle et la plus faible aussi de toutes vos Cornalines?

— Quoi! vous savez?

— Je sais et j'adopte le mot... Il est joli.

Elle retira sa main et, prenant tout à fait son rôle au sérieux :

— Voyons, soyons graves, cher Maître, combinons l'escarmouche, passons nos forces en revue. Je vais voir la marquise : il faut que ce soir même elle envoie les ducs, en patrouille, à l'hôtel Djorowski. Ils reconnaîtront le terrain, le prépareront au besoin. En guise de renfort, un détachement suivra, composé des fidèles admises chez la princesse...

— Mme des Ornières, la duchesse de Chambreuil, la comtesse Dalgotti.

— Ajoutez-y — comme vieux caporal — la générale Jourdin. Moi, puis le gros de la troupe, Mme de Valmajour, Revue verte et Revue jaune, Mme de Saint-André, flanquée des deux Trégus et de Mme Houdassol, puis le menu fretin, nous donnerons

l'assaut. Mais il faudrait aussi des intelligences dans la place. Le petit Djorowski, il n'y faut point songer... il n'est que pour les drôleries. Reste le Marginel. Je vais envoyer ma loge de l'Opéra, avec un bouquet de roses, à Mme Marginel. Puis... Ah! quel trait de lumière! Et comment n'y avais-je pas pensé?

— Voyons le trait de lumière?...

— Courez chez l'internonce. Il dirige la princesse et propage avec elle l'œuvre des petits Tonkinois. On annonce une fête de charité; vous proposerez une conférence gratuite : ça corsera le programme, l'internonce exultera. Gagnez-le, c'est le succès certain.

— Je gagnerai l'internonce.

— Une autre idée encore! Si l'on pouvait, par un moyen quelconque, décider la princesse à inviter la femme de Marginel! L'effet serait immédiat... La dame est laide, rouge et d'un trivial! Ça coulerait le poète dans le milieu Djorowski.

— Il s'en doute si bien qu'il ne l'emmène jamais.

— Il faudrait persuader à la femme d'y venir; elle est autoritaire, elle s'y fera conduire de force ou autrement. J'aviserai à cela. Allons au plus pressé : courez chez l'internonce. Moi, avant mon dîner à l'ambassade d'Autriche, je prendrai le temps de voir la marquise de Talmond. Je ferai le reste demain.

Et comme il lui reprenait la main, lui effleurant le bras de ses lèvres très douces, elle se dégagea, chatouillée gentiment, laissant sonner un rire de mieux en mieux perlé :

— Au revoir, Emile... au revoir!

V

LA MARQUISE DE TALMOND

En tenue de soirée, assis dans sa bergère, Cornalin murmurait, souriant :

— J'ai l'invitation, je l'ai enfin!

Ses yeux ne pouvaient se détacher du carton armorié, posé sur la cheminée et contre la pendule. Sa joie durait depuis trois jours : si blasé qu'il pût être sur les plaisirs mondains, de celui-ci, tant attendu, tant désiré, il ne se rassasiait pas.

La porte de sa chambre s'ouvrit et, avant qu'il eût le temps de

se retourner, deux petites mains gantées s'abattaient sur ses yeux et le faisaient aveugle.

— Qui est-ce?... Devinez!

A cet enfantillage qui, certes, eût bien surpris la timide Louise Aveline, à cette voix si enjouée, Cornalin devina la marquise de Talmond.

— C'est vous, folle Anne-Marie!

— Tout juste, mon cher Maître. J'ai défendu à Bernard de m'annoncer, je voulais vous faire commettre une indiscrétion... et j'en suis pour mes frais.

Et, contournant la bergère, la marquise vint se planter devant le philosophe.

De sa pelisse de *Manon*, à très haut col ruché, sa tête surgissait belle, hardie et rieuse. C'était une brune charmante. Ses cheveux, son teint, ses yeux très noirs, ses lèvres avaient un incomparable éclat. Le coin de sa bouche, joliment retroussé, prêtait à sa physionomie une mutinerie piquante.

A chacun de ses mouvements, son manteau de faille légère s'ouvrait, découvrant un précieux fouillis de dentelles et de diamants. Au regard du grand homme, elle devina une curiosité et, follement, franchement, comme elle faisait toutes choses, elle dégrafa le vêtement qui tomba à ses pieds dans un grand bruissement de soie.

Elle apparut en blanc, épaules et bras nus, étincelante de fraîcheur autant que de dentelles, de satin et de diamants.

— Merveilleuse! — exclama Cornalin. — Tout bonnement merveilleuse!

— C'est mon coup de Peau-d'Ane... je le réserve aux intimes.

Elle tournait devant lui, cambrée, levant d'un geste superbe ses beaux bras vers sa nuque, pour mieux faire valoir sa taille mince.

— Alors vous êtes content? — reprit-elle en découvrant à demi ses dents resplendissantes.

— Extasié! extasié! — répétait le philosophe. — Vous complimenter, vous, cela serait banal. Mais votre couturier s'est surpassé, marquise. J'aperçois, dans la traîne, de grandes fleurs de dentelle touffue où vos diamants, piqués, s'irradient en étamines miraculeuses.

— Ah! vous vous en êtes aperçu et vous avez compris! — dit la jeune femme charmée. — Avec vous, il y a du plaisir : vos

regards n'avalent pas d'un coup et goulûment; vous savez savourer.

— Et la pelisse qui tombe... un vrai truc de féerie! Vous avoir là, dans ma vieille chambre grise, pour moi seul, avant tous... et si étincelante! C'est le plus exquis des rêves!

Sa belle voix grave la chatouilla; elle eut un petit rire pâmé :

— Comme il savoure bien!

Et reprenant son ton gamin :

— Dites que je ne suis pas gentille de venir vous chercher.

— Vous êtes une enchanteresse...

Puis, avec un scrupule et tout en ramassant dévotement la pelisse, il demanda :

— Mais, en voiture, ne vous chiffonnerai-je pas?

— J'espère bien que non, — dit la marquise en riant de tout son cœur. — Vous serez sage, très sage... D'ailleurs j'ai le grand landau, vous ne me gênerez pas!

— Quand voulez-vous partir?

— Oh! nous avons le temps! Il faut que tout le monde soit arrivé, les Marginel surtout... Après eux, votre entrée sera d'un joli contraste. Vous êtes *le gros morceau*. Faites-vous désirer... donc pas avant minuit.

Il avança une bergère; elle refusa de la main :

— Non, merci, debout, je me fripe moins.

Devant la glace, fronçant ses beaux sourcils dans l'examen minutieux de toute sa personne, souriant des lèvres à sa gracieuse image, elle lui raconta :

— Fièrement dévouées, vos Cornalines! Toutes, nous avons *donné* d'un ensemble étonnant. Bien éperonnés, mes ducs ont essuyé le premier feu. L'altesse, très ébranlée, ne s'est pourtant pas rendue. Il a fallu faire marcher la réserve : cela s'engageait mal. Alors la générale Jourdin, de son initiative propre, a tenté le mouvement tournant — un mouvement de génie. Le petit Djorowski, qui a près de vingt-deux ans et triple sa rhétorique sans pouvoir *décrocher* le baccalauréat, travaille à se faire *retoquer* une quatrième fois. La générale a insinué qu'en le recommandant, en le *chauffant à blanc*, vous le feriez passer...

— Pardon, pardon, — fit Cornalin, — je n'ai aucun pouvoir...

— Laissez donc! on sait qu'à la Sorbonne vous faites la pluie et le beau temps. En tout cas, le mouvement tournant a réussi. La princesse en a tressailli. Puis l'internonce avait parlé : depuis

votre visite, il vous adore. Restaient les Marginel. La loge de la duchesse, deux ou trois bottes de roses les avaient amadoués. Mme de Saint-André, piquée d'émulation, outrepassant ses pouvoirs, a fait miroiter le prix Fumivard aux yeux éblouis du rimailleur. Il s'y est pris comme une alouette...

— Pardon! pardon! c'est que je ne puis disposer de ce prix...

— Mon Dieu! — reprit la marquise avec quelque impatience, — vous lui décernerez le prix ou vous ne lui décernerez pas. Le Marginel s'est momentanément effacé... c'est tout ce qu'on voulait. Avoir l'invitation pour Mme Marginel, ça a été le plus *roide*. Heureusement la princesse ne l'a jamais vue; mais elle la sait fille d'un gargotier de province et épousée, sans dot appréciable, dans un jour de dette et de misère. Mme de Valmajour, qui s'était croisé les bras jusque-là, s'offrit pour endosser cette responsabilité. Elle affirma qu'elle connaissait la dame. Mais, l'invitation dans son carnet, le courage lui manqua pour aller la remettre. Ce fut Mme Chamusot, la pauvre, qui le fit et en mains propres... ou sales pour mieux dire. Vous dire l'extase de la grosse Marginel! Elle se serait mise à genoux pour baiser le carton; elle a dû l'encadrer. Par exemple, de retour et lui voyant ça dans les doigts, ce que Marginel a dû faire une tête! Vous devinez les pleurs et les grincements de dents. Mais la femme est violente, jalouse, mal embouchée... sûrement elle tiendra bon et Marginel cédera...

La marquise abaissa son regard sur la pendule et gaiement :

— Maintenant, mon cher maître, il est minuit moins dix, Mme Marginel a fini de produire son désastreux effet, c'est à vous de paraître. Ma pelisse, je vous en prie, et en route pour la gloire !

Dans le landau, très doucement bercé au travers des rues sombres et désertes, près de cette belle marquise étincelante et parfumée, Cornalin, les jambes enveloppées d'un nuage de dentelle, dégustait sa joie en gourmet, goutte à goutte. Adossé aux coussins moelleux, égoïste, tout en lui, il ne disait plus rien, pressentant qu'un seul mot dissiperait l'intensité du charme. Il guettait les lueurs fugaces des réverbères qui, pénétrant dans la la voiture, éclairaient le visage radieux de Mme de Talmond, allumaient en même temps ses yeux et ses diamants. Elle aussi se taisait, ennuagée toute de l'impalpable encens d'une adoration recueillie, se sachant belle et, subtilement, savamment admirée.

Aux premières clartés de l'hôtel Djorowski, la marquise secoua sa nonchalance rêveuse et dit d'un ton très affairé :

— J'ai beaucoup réfléchi... Dans la galerie, je passerai la première, au bras d'un des ducs de Lorraine ou du petit prince Djorowski. Et vous, vous n'entrerez qu'après moi, et *tout seul... tout seul* vous êtes plus beau !

Ces derniers mots furent murmurés dans un sourire caressant. Elle ajouta :

— On ne vous présentera pas. La princesse vous a vu et vous a dit deux mots au mardi de la duchesse : c'est plus que suffisant. Prenez tout votre temps pour enlever votre pelisse et laissez-moi gagner sur vous une bonne avance. Quand j'aurai salué, et seulement alors, vous avancerez à votre tour. Comme cela, moi aussi, je pourrai jouir de votre effet.

Et tout à fait charmante, le regard voilé de tendresse :

— C'est que je suis émue ! — exclama-t-elle. — Vraiment émue ! Est-ce assez sot ? Tenez, n'est-il pas vrai ?

Elle prit la main de Cornalin et, joliment, la porta aux fleurs diamantées de son corsage.

— Oh ! j'ai si peur ! — ajouta-t-elle avec un petit sursaut d'oiselle effarouchée, — si peur que quelque chose ne cloche et que vous me manquiez votre entrée ! Il suffit d'un faux pas, d'un heurt contre une chaise, d'un geste mal mesuré...

Cornalin sourit à son tour et d'une voix très posée :

— Ne craignez rien, je suis très sûr de moi... vous verrez.

Ils se turent de nouveau.

La marquise avait maintenu doucement la main de Cornalin au bord de son corsage. Il sentit battre le cœur sous le corset de dentelle. Il ne remuait pas les doigts, connaissant ses amies, averti par son flair affiné qu'il ne fallait oser jamais que ce qu'elles osaient elles-mêmes, surtout lorsqu'elles étaient ainsi dressées pour les galas, sanglées, vernies, frisées, gaufrées, travaillées à l'étrille d'expertes habilleuses et la gorge comme bridée d'une gourmette d'apparat. Une des forces du Maître consistait — auprès d'elles — à ne jamais s'emballer, à ne jamais se targuer d'une fugitive familiarité, de l'abandon d'un instant, pour outrer les faveurs permises et violer la portée d'un caprice féminin. Dans ses libertés même, il demeurait discret et respectueux. On le savait, plus qu'aucun autre, capable de saisir au vol et d'apprécier les menues bagatelles d'une galanterie nuancée. Il

ne laissait rien perdre : les miettes étaient recueillies avec un soin dévot. Entre elles toutes et lui, c'était là le plaisir...

En cette minute d'ailleurs, Cornalin s'absorbait dans les lueurs de l'hôtel.

Lorsqu'il aperçut le fronton de la porte d'honneur, où sur la vacillation de becs de gaz, entre les corniches roulées en volutes à fleurons, s'enlevait le grand écusson avec son aigle noire éployée sur fond d'or, une bouffée d'orgueilleuse volupté lui gonfla les narines et faillit amollir son galbe marmoréen. Il allait donc franchir ce portail vénéré, fouler ce seuil entrevu, convoité furtivement, gravir les marches d'un trône ! Il allait coudoyer toutes les célébrités, toutes les grandeurs des lettres, des arts, de la diplomatie et de la naissance ! Il frôlerait des manchettes de princes, des épaules de duchesses ! Il respirerait un air respiré par les rois !

Cette idée lui mettait dans le cœur une chaleur inconnue. Un

instant il craignit pour l'empois de son plastron. Sa main tremblotait presque, il en oubliait son sourire spirituel et son regard lointain.

L'arrêt brusque de la voiture, forcée de prendre la file, le remit dans son aplomb. Il voyait maintenant la double porte cochère, aux quatre battants massifs ouverts comme des écluses géantes, laissant entrer et ressortir, pressé et miroitant, grinçant et piaffant, le remous des coupés, des trois-quarts, des landaux aux lanternes aveuglantes.

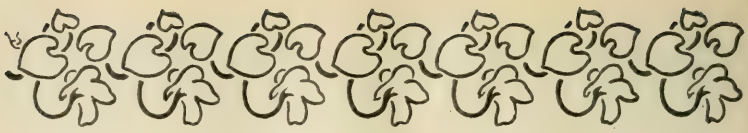
L'académicien, dans un petit élan de curiosité, se pencha à la portière, mais très peu. A perte de vue, des deux côtés de la rue et le long des trottoirs, un cordon étoilé révélait la traînée sans fin des équipages.

Une secousse légère, le temps d'apercevoir des suisses en culotte courte, enfarinés, empanachés, tout chamarrés d'or vif, et la porte fut franchie.

Dans l'immense cour sablée, l'incessant écrasement du gravier crépitait, les rayons de roues papillotaient dans un entre-croisement presque vertigineux. Après un large circuit, vrai circuit de parade, le landau s'arrêta net et court devant le perron de marbre, inondé, éblouissant d'une averse de lumière.

Charles Foley.

(*A suivre.*)



L'ENFERMÉ [1]

(*Suite*)

Ceux qui vivaient alors de la vie de plaisir, de boulevard, de théâtre, de turf, qui est contée aux chroniques satiriques de Rochefort, n'étaient pas assez observateurs et conscients pour voir les symptômes visibles, ils se souciaient peu de philosophie et de littérature, s'amusaient des journalistes agressifs. Comment auraient-ils soupçonné que dans l'immense Paris, dans la ville tumultueuse du travail, régulière en apparence, se formait avec précaution et suite le complot des hommes volontaires, décidés à surgir un jour, les armes à la main, au milieu de la fête, et à tenter la suppression violente du régime qui faisait obstacle à la marche en avant de l'humanité. Pourtant c'était ainsi. Parmi ces employés, ces ouvriers, qui passaient dans la rue, semblables à toutes les autres unités de la foule, qui allaient à leurs occupations, faisaient leur tâche, se reposaient le soir à la terrasse d'un café, dans une arrière-salle de marchand de vin, sortaient le dimanche en famille, parmi ceux-là étaient des affiliés qui se concertaient pour mener la propagande, se procurer des armes, se tenir prêts à tout événement. Comment les oisifs ou les intéressés auraient-ils su quelque chose d'une telle agitation? Pendant toute cette période d'organisation, qui dura des mois et des années, le secret fut si bien observé que pas une des ailées et venues de tous ces gens, de plus en plus nombreux, ne fut suspectée : la police politique de l'Empire, si réputée, et réellement formidable, ne soupçonna rien, n'intervint pas une fois.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet 1896.

CLVI

Les choses, pourtant, furent poussées loin. Les premiers groupements sont faits par Jaclard, Genton et Duval, trilogie d'un étudiant en médecine et de deux ouvriers, qui donne bien la formule politique combative de ce temps. Les adhérents sont au nord et à l'est de Paris, de Montmartre, à travers La Chapelle, La Villette, Belleville, Ménilmontant, jusqu'à Charonne. Lorsque Granger et Eudes, à leur tour, se mirent à la besogne, ils rassemblèrent les éléments de la rive gauche, du Quartier latin, des Gobelins, de Montrouge. L'augmentation du contingent était sensible presque de jour en jour, suivait une progression régulière. Les unités formaient rapidement les dizaines, les dizaines arrivaient aux centaines. Ils furent cinq cents, huit cents, mille. Puis deux mille. Le chiffre le plus fort sera d'environ deux mille cinq cents.

CLVII

Ce fut lorsqu'il vit naître et s'accentuer ce mouvement que Blanqui commença de venir régulièrement à Paris. D'abord, de rapides voyages, des stations chez sa sœur aînée, Mme Barellier, rue du Cardinal-Lemoine, chez Eudes et Granger, rue Vavin. Pas une fois, il ne fut deviné, inquiété. Il en arriva à prolonger ses séjours, et il vécut comme s'il avait disparu du monde, laissant à tous la croyance de son séjour à Bruxelles. Ses sœurs, elles-mêmes, parfois, ne furent pas prévenues, par surcroît de précaution, pour éviter le danger des visites. Ses deux intimes, seuls, savaient le secret de sa retraite.

Il passa jusqu'à six mois à Paris. Granger et Eudes lui avaient loué une chambre, boulevard Montparnasse, non loin de leur domicile, tout proche la rue Vavin. Sous un nom supposé, Blanqui vécut là, complètement ignoré. Sauf la liberté de la sortie, qui a bien son prix, son existence, dans cette chambre du boulevard Montparnasse, fut exactement la même que dans la cellule du Mont Saint-Michel, de Doullens, de Belle-Ile, de Corte, de Sainte-Pélagie. Il avait pris l'habitude de se trouver ainsi seul entre quatre murs, et il gardait cette habitude dans la vie libre. La prison suivait l'homme, se reconstruisait autour de lui, où qu'il fût, par un acte de sa volonté.

Il vivait comme il avait toujours vécu. Levé à l'aube, aspirant

l'air à la fenêtre, comme autrefois à travers les barreaux, soigneux de sa toilette, buvant son lait, reprisant ses bas, raccommodant ses vêtements, et tout de suite dans les livres et dans les écrits. L'avidité de savoir, la passion du travail furent les grandes causes de sa claustration. A midi, il sortait, s'en allait, tournait le coin de la rue Vavin, tout fin, le pas précis, sa silhouette menue vite effacée, montait chez Eudes et Granger. C'est là qu'il déjeunait, qu'il dînait, qu'il recevait ses amis, ignorants de son vrai domicile. Pour tous, il habitait là. Rue Vavin, ou rue du Cardinal-Lemoine, ceux qui le virent le trouvèrent ainsi, dans ses travaux de couture ou d'écriture, toujours occupé, toujours souriant, accueillant, le coup d'œil fin, de côté, un demi-sourire en écoutant, interrogeant sans cesse, très gai, ne détestant pas les gauloiseries, s'amusant des calembours.

Au soir, il retournait chez lui, continuait sa besogne. Parfois, il s'en allait, seul, ou avec Eudes, avec Granger, retrouver Tridon, Jaclard, Genton, Duval. A deux, ou trois, ou quatre, on déambulait, Blanqui prenait plaisir à retrouver les rues connues de sa jeunesse derrière le décor du Paris impérial, et, très souvent, on dînait dans quelque rôtisserie du faubourg Saint-Denis. Ces jours-là, après l'exercice de la marche, Blanqui admettait la viande et le vin, changeait son hygiène, se faisait des muscles, expliquait la logique de sa manière d'être en prison.

Il mena cette vie avec une parfaite simplicité. Dénué de tout, il était le pauvre après avoir été le prisonnier. Ses sœurs firent pour lui le possible et l'impossible, lui donnèrent sans compter ce qu'elles avaient, sans jamais songer à établir des parts dans les bribes héritées de leurs parents, elles lui auraient donné leur vie, il fut leur frère et il fut leur enfant. Dans une atmosphère d'affection jamais troublée, entre Mme Barellier, brusque et éloquente, et Mme Antoine, prévoyante et raisonnable, Blanqui restait très soucieux de l'opinion de ses sœurs, tendre, déférent, de bonne humeur inaltérable, toujours satisfait, étonnant les deux femmes par cette philosophie de la vie, cette acceptation de chaque jour, qu'il maintint à travers tout comme la condition de sa santé morale.

Avec les amis qui étaient venus à lui, il fut de même. Sans qu'un mot fût dit de part et d'autre, il accepta d'eux la vie telle qu'elle lui fut préparée. On louait pour lui une chambre, on l'installait, on pourvoyait au nécessaire, sans qu'il eût jamais à s'occu-

per de savoir comment s'était magiquement ordonnée cette humble existence. Il ne s'enquit jamais. Sa vie était si réduite, si strictement bornée à l'essentiel ! Lui, qui demandait justice et bonheur pour tous, il savait si bien borner son désir et faire tenir la joie en lui-même, dans un parfait dédain, et peut-être même dans une presque ignorance de ce qui a tant de prix pour un si grand nombre d'hommes : l'argent, le luxe, les jouissances charnelles, et tous les apparats multiples de la vanité. Il était épuré, tout spirituel, et il s'en allait par les rues brillantes de la grande ville, sans un désir, se fixant où on lui disait de se fixer, passant de chez sa sœur chez un ami, puis chez un autre, vivant ainsi, veillé par les deux femmes et par ses compagnons, comme un maître parmi ses disciples. Un grand respect l'entourait, on s'attachait à lui garantir, hors des soucis vulgaires, la sécurité de la pensée et du travail.

CLVIII

A ce moment, parmi ses ardents amis, impatients d'ouvrir le feu et de renverser l'Empire, Blanqui, tout en étant l'organisateur, est aussi le temporisateur. Il voit nettement à quelle machine puissante, bien agencée, il faut s'attaquer, il craint le départ trop hâtif, le succès final retardé, l'avènement de la République compromis. On lui fait valoir l'état progressivement échauffé de l'opinion, la possibilité de surexciter la rue, d'entraîner la foule. Mille symptômes sont significatifs, des incidents naissent tous les jours. L'opposition parlementaire, insuffisante, est débordée. Le ton des journaux, des pamphlets, se monte, malgré les condamnations, la prison, les amendes. La *Lanterne* de Rochefort, en juin 1868, jette sa lueur, le hardi brûlot aborde le vaisseau de haut bord impérial. Le Coup d'État, raconté par Ténot, le procès de la manifestation Baudin, l'éclat soudain de la parole de Gambetta remettent en question les origines. Paris tressaille, on commence à parler haut, à se rassembler. Qui sait l'action décisive d'une petite troupe déterminée dans un tel milieu enflammé ?

Jaclard vient rue Vavin, avec Duval, Genton. Comme eux, Granger, Eudes pressent Blanqui. Il y a, alors, fin de 1868, huit cents affiliés. Ils ont été réunis, déjà, çà et là, par fractions de cinquante, de cent. La nuit, à Montmartre, sur le boulevard

extérieur, de véritables exercices militaires, des concentrations, des marches ont été expérimentés. Sur ces huit cents hommes, cent possèdent des fusils. Pour les sept cents hommes sans armes, il faut aller immédiatement à un dépôt tout formé. Les boutiques d'armuriers n'y suffiraient pas. Il est indiqué de prendre une caserne. Divers plans sont proposés : aller droit à la Préfecture, puis à l'Hôtel-de-Ville, ou s'attaquer à la caserne du Prince-Eugène, au bas du faubourg du Temple. L'armée, elle aussi, commence à s'émouvoir, les révolutionnaires ont pris contact avec des sous-officiers : il y a là, peut-être, l'embryon d'une révolution où l'armée joindra le peuple, où tous deux emporteront les Tuileries.

Une autre proposition est faite, à laquelle paraît s'attacher Blanqui : la prise du fort de Vincennes. Là aussi des intelligences existent. Jaclard offre de continuer le travail d'embauchage, de se mettre en rapport avec des officiers démocrates. Pour cela, il faut aller habiter auprès d'eux, se mêler à leur vie. — Combien de temps durerait ce travail d'approche? demande Blanqui. — Six mois. — C'est trop long, dit-il. C'est ainsi qu'il arrête ses amis étonnés, qu'il prévoit des dangers, la découverte de la conspiration, tout un travail détruit d'une façon irréparable.

CLIX

Au commencement de 1869, les projets sont repris. L'idée de Vincennes n'a pas été abandonnée. Mais il y a une scission entre les hommes d'action du parti, et cela au moment où la petite armée blanquiste a toute sa force numérique et atteint son maximum d'effervescence. Seuls, Genton et Duval sont convoqués chez Eudes. Ils réclament la présence de Jaclard, avec lequel ils ont toujours été en accord. Blanqui fait donner rendez-vous à celui-ci pour le lendemain, place Clichy, un rendez-vous comme les donnait Blanqui, en plein air, au milieu de quelque boulevard, dans le petit jardin du Louvre, au centre d'une place, aux endroits bien en vue, d'où l'on peut voir surgir les visages suspects.

Blanqui et Jaclard ont leur conversation, au cours d'une promenade le long du boulevard extérieur. Un troisième, le docteur Lacambre, les joint. Blanqui expose son projet de la prise d'une caserne qui resterait à fixer, et il croit à la possibilité de tenter

le coup de main un des jours de carnaval, le dimanche, le lundi, ou le mardi gras, alors que la population songera à tout autre chose qu'à une émeute. C'est exactement le même procédé qu'au dimanche 12 mai 1839. Jaclard fait ses objections, croit qu'il ne faudrait pas surprendre la foule, risquer d'agir dans un milieu stupéfié, peut-être réfractaire, et, finalement, dans le vide. Mieux vaudrait profiter d'un état d'esprit, entraîner des gens déjà préparés. Blanqui écoute. Jaclard continue, discute les questions de stratégie et de parcours. La causerie finit par une discussion assez vive entre Jaclard et le docteur Lacambre, discussion que Blanqui clôture en donnant à Jaclard rendez-vous pour le lendemain, place du Château-d'Eau, devant la caserne du Prince-Eugène.

La nouvelle rencontre a lieu, et Blanqui prévient Jaclard qu'il trouve, en effet, ses objections justes, et que l'entreprise est ajournée. Jaclard veut en savoir davantage, mais dans ces circonstances, Blanqui ne répondait pas, taciturne et rêveur, donnant l'idée d'un Hamlet qui mesure la tâche, recule l'instant, et songe sa destinée.

CLX

Ce n'était pas, pourtant, qu'il renonçât. Une ténacité était en lui. Mais à mesure qu'il avançait dans la vie, il savait les difficultés, il voyait mieux la pensée en avance et l'humanité en retard, il se préoccupait des moyens de changer l'esprit de la masse. Tous ses écrits de ce temps portent la trace de cette hantise. C'est en cette période, l'une des plus calmes, les plus sûres de sa vie, qu'il met au net pour lui-même les questions débattues, qu'il élabore tout un ouvrage d'économie politique, sous la rubrique : *Capital et Travail*, qu'il évoque avec insistance le problème de l'instruction intégrale et la nécessité d'un formidable budget d'instruction publique.

. . . . . .

CLXI

Le résultat des entrevues avec Jaclard fut une diminution de l'effectif de la troupe. Jaclard et ceux qu'il représentait se lassèrent, crurent à l'impossibilité d'aboutir, et ce qui avait été organisé si patiemment se désorganisa. Granger et Eudes continuèrent, avec Gois, Caria, Sourd. En dehors d'eux, tout près

d'eux, des blanquistes libres évoluaient, prêts à venir au premier appel : Ferré, Rigault, Protot. Peu à peu, des violents remplaçaient les amis de 1861 à 1865, les propagandistes qui voulaient une action plus générale, les blanquistes du second degré, selon le mot de Ranc : parmi eux, Ranc d'abord, qui dédiait à Blanqui son *Roman d'une Conspiration*, Levraud, Longuet, Villeneuve, Germain Casse, amis, mais non mêlés aux projets, Clémenceau en Amérique, etc. Tridon, pour lequel Blanqui avait une tendresse particulière, n'était pas non plus toujours averti de ce qui pouvait se passer. Blanqui ne voulait pas l'exposer au hasard et aux périls d'une journée. On admettait cette prédilection et cette précaution pour le disciple bien-aimé, et tous servaient le désir de Blanqui.

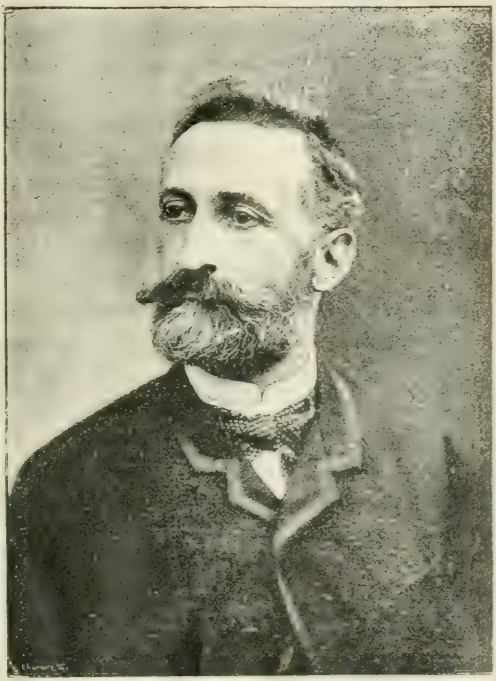
CLXII

La journée révolutionnaire, on crut bien l'avoir aux premiers jours de janvier 1870, dans le Paris effervescent de la mort de Victor Noir. La révolte était à la Chambre, dans la parole de Rochefort, Gambetta, du vieux Raspail, nommés députés, sans cesse en discussion contre le ministre Ollivier et contre l'Empire. La ville pouvait se soulever, avoir raison du pouvoir en un jour. Cette fois, Blanqui, après des hésitations, un recul devant la collision et le sang versé, accepta le rendez-vous. Il partit, armé, dit adieu à ses sœurs, prit son poste aux Champs-Élysées. C'est là que Granger lui avait annoncé qu'il ferait défiler devant lui l'armée dont il était le mystérieux général. Il connaissait les chefs, il les verrait apparaître, et derrière chacun d'eux, les hommes, groupés régulièrement, marchant au pas, comme des régiments.

Il fut fait comme il avait été dit. Blanqui passa sa revue, sans que personne pût se douter du spectacle étrange. Appuyé à un arbre, debout dans la foule, parmi ceux qui regardaient comme lui, le vieillard attentif vit surgir ses amis, réguliers dans la poussée de peuple, silencieux dans les murmures grossis à tout instant en clameurs. C'était une réduction d'armée, en effet, près de deux mille hommes divisés par escouades, allant d'une marche vive et solide, comme s'ils abattaient une étape. Ils s'étaient rencontrés, massés sur divers points de Paris, allaient au rendez-vous de Neuilly. Quelques bruits avaient couru d'une action possible, on parlait de bandes convoquées par Gustave

Flourens, et qui n'existaient pas, mais ceux-là qui passaient en bon ordre, sous les yeux du chef aussi insoupçonné qu'eux, ni amis ni ennemis ne savaient leur organisation.

Blanqui eut une minute d'orgueil et d'espoir, et ce 12 janvier lui parut, ainsi commencé par une telle montée violente vers Neuilly, devoir s'achever en drame révolutionnaire définitif. Il suivit l'avenue de la Grande-Armée, attendant le retour, le corps de Victor Noir ramené à Paris, au Père-Lachaise, la bataille engagée avec les sergents de ville, puis avec les troupes du rond-point des Champs-Élysées. Là était le point tragique. Que feraient les troupes? Le massacre ou la révolution. L'immobilité de ces soldats, disposés avec méthode par les chefs, était tragique, pendant que la foule agitée disparaissait derrière l'Arc-de-Triomphe. Elle allait revenir, le corbillard cahoté par de furieuses vagues humaines, et c'est là, dans cet espace maintenant vide, que serait la collision et que se déciderait la partie suprême.



Eudes.

Il n'y eut rien. Le frère du mort fut écouté. Rochefort, Delescluze, se refusèrent à la responsabilité d'un massacre, intervinrent contre Flourens. Il y eut une confusion, puis une séparation, et la foule, partie compacte, revint éparse.

CLXIII

Après, c'est la dernière résistance de l'Empire, les sursauts, les coups d'audace du pouvoir, Rochefort arrêté, le plébiscite, les indices de la chute prochaine, malgré les votes de la province, l'hostilité nettement déclarée de Paris, les adversaires révélés en nombre dans l'armée par plus de cinquante mille *non*, les provocations, les émeutes, et enfin, le 19 juillet, la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Blanqui, en juillet, était retourné à Bruxelles, menacé d'être englobé dans le procès qui se jugea à Blois, où l'Empire affolé avait compris tous les militants qu'il put saisir, sous l'accusation de complot contre la sûreté de l'État et contre la vie de l'empereur.

En juin, Barbès était mort à La Haye, où il menait, depuis 1854, une existence immobile et silencieuse.

CLXIV

Dès le jour où la possibilité, puis la certitude de la guerre apparurent, un sentiment nouveau se fit jour, le sentiment de l'instinct national. Tout disparaît, ou plutôt tout se transforme pour alimenter le désir de vivre, la nécessité de se maintenir, de résister, de vaincre. La violence de la lutte pour la vie envahit les cœurs, précipite le sang, surexcite les nerfs. Ceux qui habitent le pays idéal et réel de la pensée sans frontières, où ils songent à la cause universelle de l'humanité, ceux-là même tressaillent à cette question de vie et de mort pour leur pays. La France disparue, quel agent de civilisation est détruit! quelle défaite pour la cause humaine! L'accord rapide et violent sur l'idée de patrie se fait donc à ces minutes périlleuses entre les patriotes simplistes et les philosophes avides d'avenir. Il en fut ainsi aux jours de 1870. La badauderie d'une partie de la foule parisienne fut séduite, ne vit pas l'expédient impérial, se laissa facilement entraîner par les excitations policières, et le cri : « A Berlin! » retentit aux boulevards et aux carrefours. Les manifestants pour la paix furent frappés, traités d'espions, de Prussiens. L'optimisme exaltait les cervelles, la naïveté escomptait la certitude de la victoire. La foule plébiscitaire croyait bénévolement au succès pour cet Empire qui avait donné le drame militaire en représentation permanente, en Crimée, en Italie, en Chine, en Syrie, en Algérie. On ne prévoyait pas la fatigue des dignitaires,

l'incurie des généraux, le désordre des intendants, on ne savait pas l'ennemi méthodique et fort, organisé contre nous depuis soixante ans, ardent à la revanche, presque sûr de la victoire contre le régime de gala qui apparut, à toute l'Europe de 1867, infatué, incertain, imprévoyant. Cette guerre, l'Allemagne la voulut, jusqu'à falsifier les documents par son homme d'Etat Bismarck, et l'Empire l'accepta, d'une volonté étourdie, croyant se sauver, et se perdant.

Car, immédiatement, ce furent les désastres. Wissembourg, Frœschwiller, Forbach, et le sentiment national persistant, qui passe à la défiance et à la colère, devient subitement clairvoyant et veut la disparition de ce pouvoir, mauvais défenseur qui va entraîner le pays à la catastrophe.

CLXV

Au 6 août, dès que les nouvelles des défaites sont connues, dès que la fausse nouvelle d'une victoire a couru Paris, vite détrompé, la colère remplace la stupeur, et le 9 août, jour de la rentrée des Chambres, pendant la bataille parlementaire contre le ministère Ollivier, la foule, sur la place de la Concorde, est mouvementée, houleuse, menaçante. Cette foule a devant elle des soldats et s'irrite de ces voltigeurs de la garde, massés dans les Tuileries, de ces lanciers, de ces zouaves, de ces lignards, rangés à l'extrémité du pont, devant le Corps législatif, et que des voix véhémentes envoient à la frontière.

A la Chambre des députés, Jules Favre et ses amis argumentent contre l'Empire, la majorité, incertaine de son action, renverse le cabinet, et c'est le départ d'Emile Ollivier qui est jeté en pâture à la foule par Jules Simon, traversant la place de la Concorde. Il y eut le cri farouche et joyeux, la montée d'une acclamation, mais les observateurs de la scène, les amis de Blanqui, venus là, se trouvant, se concertant, eurent ensuite l'impression que le mouvement définitif aurait pu avoir lieu ce 9 août, qu'il aurait suffi d'un cri jeté par un résolu, d'un acte décisif accompli, pour jeter cette masse sur les grilles des Tuileries et du Corps législatif, pour emporter du même coup l'Empire avec son ministère. On laissa passer la minute, avec le regret de l'occasion perdue. Qui sait de quel poids l'acte nécessaire accompli ce jour-là eût été dans les destinées de la France?

Mais cette occasion pouvait renaître, le lendemain, dans huit

jours. Lorsque la foule a pris l'habitude de ces rendez-vous, elle y est fidèle. La petite troupe blanquiste, plus ardente que jamais, voulait intervenir. Ceux qui la dirigeaient n'avaient pas renoncé à leur entreprise sur Vincennes. Ils étaient décidés, coûte que coûte, à entrer dans l'action, à mettre leur organisation au service de la Révolution toute proche et de la patrie menacée. On prévint immédiatement Blanqui à Bruxelles, pour le faire revenir et l'adjurer de donner le signal.

C'est le 10 août que Blanqui fut ainsi prévenu. Il était prêt, anxieux des nouvelles militaires, frappé en son cœur patriote par les désastres accumulés pendant trois jours. Le 11, il partit, sans passeport, mais décidé à entrer en France. Un peu avant la dernière station belge, il descendit du train, et il franchissait à pied la frontière dans la nuit du 11 au 12 août.

CLXVI

Dans un logis loué par Eudes, rue d'Alésia (1), à Montrouge, la soirée du 12, la journée du 13 sont employées à exposer et à discuter les divers plans possibles. Il y a là Eudes, Granger, Caria, Regnard, Pilhes, ancien représentant du peuple, Flotte, qui arrive de Californie. Il faut d'abord convaincre Blanqui de la nécessité d'intervenir. Il est, lui, pour l'expectative, pour la collaboration fatale des faits. Mais, malgré toute leur confiance dans la sagacité de celui qu'ils écoutent et qu'ils suivent, ses amis insistent. L'expérience du Vieux ne pouvait être comprise par les impatiences des jeunes. Ceux-ci font valoir que la petite armée blanquiste a été sans cesse en se désagrégeant, que de deux mille cinq cents hommes qu'elle avait réunis, elle est tombée à quinze cents, puis à mille hommes, que, depuis un an, le nombre de ces derniers a encore diminué, que c'était tout au plus si l'on allait pouvoir réunir quatre ou cinq cents fidèles. Tous sont partis ou vont s'en aller, fatigués des délais, lassés et sceptiques par la perpétuelle remise des grands projets. Puis la police rôde, flaire, cherche à deviner ce que peut bien préparer Blanqui, silencieux, inactif, depuis si longtemps. Peut-être bientôt va-t-elle tout découvrir. C'est miracle qu'elle ne soit pas encore sur la vraie piste, qu'elle ignore les voyages de Blanqui, ses domiciles, la cachette de l'impasse Jouvence. C'est là qu'ont

(1) Impasse Jonvence.

été déposées les armes, achetées par Granger au prix de son patrimoine de jeune homme : trois cents revolvers, quatre cents poignards lourds comme des massues, fabriqués par un mécanicien qui est de la conspiration. Les ouvriers refusaient généralement les revolvers, préféraient ces poignards, croyaient se défendre mieux par eux contre les casse-tête des sergents de ville. Donc, si on laisse encore une fois passer l'heure, les derniers s'en vont, et ce sera l'isolement, la non entente, alors que vont se produire les événements les plus graves. La population est frémissante, la Révolution est prête à faire son entrée dans la rue : il faut lui ouvrir la dernière porte. Il n'y a plus qu'un mouvement, une dernière secousse, pour jeter l'Empire à bas. Il est plus que temps de faire ce mouvement, de proclamer la République, d'organiser une guerre de défense.

L'acte surtout proposé est la prise du fort de Vincennes. Là, tout est prêt pour une intervention décisive. Il y a des intelligences dans la place. Le plan a été relevé dans ses plus petits détails. On sait tous les chemins, toutes les portes, combien d'hommes il faut jeter sur l'entrée principale, quel nombre il faudra lancer vers les autres issues, par les chemins de ronde. On connaît la disposition des postes, des corps de garde, et la longueur des couloirs à parcourir pour arriver aux dépôts d'armes.

Blanqui écoute et discute. La discussion est même assez vive. La gravité et le danger de l'entreprise sont montrés de façon saisissante par la parole nette et vive de celui dont on attend le signal. Il voit ses amis saisis dès leur entrée dans le château et fusillés immédiatement dans le fossé. Comme Eudes réplique, très excité, bruyant et remuant, Blanqui lui conseille brusquement, s'il tient tant que cela à mourir, de monter au troisième étage de la maison, et de se jeter par la fenêtre. Ce sera plus vite fait, et il n'entraînera pas les autres. Les arguments repartent, d'un côté et de l'autre. Toute la question, enfin, est de savoir si le faubourg est prêt, n'attend qu'un signal, une preuve de volonté. Tous l'affirment. Blanqui se décide donc. Comme il arrive d'habitude, le chef suit les soldats. Que tous soient prévenus pour marcher au premier geste. Blanqui donne rendez-vous à ses amis pour le lendemain matin, 7 heures, dans le même logis de l'impasse Jouvence. Allons! une fois encore, il va demander une revanche à la force et mettre sa vie et sa liberté comme enjeux.

CLXVII

Le lendemain 14 août, un dimanche, au matin, c'est un tout autre Blanqui que celui-là quitté la veille, qui apparaît aux yeux surpris de ses amis. Il n'écoute plus, il ne discute plus. Il dit le plan auquel il s'est arrêté, il ordonne. Pour la première fois, c'est le Chef qui se dresse. La sensation fut terrible et profonde. En ce vieillard chétif, pâle, auréolé de cheveux blancs, revit toute la période héroïque du parti républicain croyant et révolté. Les jours ardents et joyeux de 1830, les jours sombres et désespérés de 1848, se reflètent sur le visage où se mêlent l'illusion et l'amertume.

Il y eut un silence lorsque Blanqui se leva, aussi calme, aussi paisible que la veille et que toujours, mais avec une brièveté de la voix, une flamme des yeux, il annonça que la bataille était pour le jour-même, l'après-midi. Ses phrases incisives allèrent au cœur de tous.

On n'irait pas à Vincennes. C'était trop loin. La communication n'avait pas chance de s'établir avec le faubourg Saint-Antoine. On irait en plein quartier ouvrier révolutionnaire, aux confins de la Villette et de Belleville, où depuis deux ans les éléments d'action s'étaient révélés, où le peuple s'était montré le plus prompt à s'émouvoir des écrits des journalistes, de la parole des orateurs. Là, sur le boulevard de la Villette, non loin du canal, on s'emparerait pacifiquement de la caserne, ou plutôt des fusils des pompiers. Défense absolue de se servir des armes. On entrerait, on se saisirait des fusils dans la surprise de l'irruption. Un autre danger de Vincennes, qui était la collision avec l'armée, auxiliaire possible de la révolution de demain, était ainsi évité. Il ne fallait engager de lutte qu'avec la police.

La caserne prise, les fusils saisis, on armerait ceux qui se présenteraient, on partirait vers une autre caserne. Le plan d'ensemble était de parcourir une partie du périmètre de Paris, et le soir venu, de cantonner sur un point central l'armée révolutionnaire ainsi formée. Blanqui indiqua l'Institut, d'où l'on pouvait commander la ligne de la Seine, à courte distance des Tuileries, de la Préfecture, de l'Hôtel-de-Ville.

Tout cela dit en quelques instants, sans la réponse d'aucune objection, on se sépare. Les chefs de groupe vont prévenir leurs hommes, qui savent le rendez-vous proche, mais qui ignorent encore le jour, l'heure, le lieu. Blanqui sera le premier au rendez-vous, donnera le signal.

CLXVIII

Il est là, à trois heures, par la belle après-midi de soleil chaud, sous le ciel bleu. Il marche à l'ombre d'une allée, parmi la foule des promeneurs du dimanche. Il voit apparaître ses amis, et le rassemblement se forme sous ses yeux, invisible dans la foule pour d'autres que lui. Il veut le dissimuler davantage, fait dire à tous de former cercle autour d'un faiseur de tours qui exhibe son maillot, ses paillettes, sur le terre-plein du boulevard, tout proche la caserne.

Les hommes réunis ne sont guère qu'une centaine. On ne les a pas trouvés tous. Beaucoup se sont récusés. Comme exemple : un des chefs de section, Albert Breuillé, qui avait à prévenir vingt-cinq hommes, se heurte à cette objection que, dans peu, toute la population sera armée en garde nationale, qu'il est inutile de devancer l'heure. Sur les vingt-cinq, quatre seulement acceptent, et finalement, Breuillé se trouve seul au rendez-vous.

A trois heures et demie, Blanqui donne le signal, se dirige lentement vers la caserne, suivi de ses amis. Au moment où ils quittent la contre-allée pour se diriger vers la porte, la sentinelle jette au poste le cri d'alarme, se débat pour empêcher les survenants d'entrer. Dans le mouvement qui se produit, un coup de revolver part accidentellement, blesse légèrement la sentinelle. Au bruit, les soldats du poste courent aux armes. Mais déjà Blanqui est entré dans le poste, il a les baïonnettes, les canons de fusils sur la poitrine. Ceux qui l'ont vu ce jour-là tiennent en piètre opinion les allégations de Barbès affirmant le trouble, l'effondrement de son rival dans les tragiques rencontres voulues ou acceptées par lui. Sans s'émouvoir, sans faire un mouvement pour saisir ses armes, il étend sa petite main contre les fusils, parle aux soldats d'une voix égale, leur demande de se joindre à lui, de venir jeter à bas l'Empire, de proclamer la République pour défendre la patrie contre l'invasion. Il est tranquille, maître de lui, autant que dans sa chambre de travail, au milieu de ses livres. Il recommence, redit ce qu'il a dit, fait tout pour rassurer et convaincre ces hommes surpris. Tout cela entrecoupé par le piétinement de nouveaux arrivants, par la lutte pour s'emparer des fusils.

Brusquement, des coups de feu éclatent. Les insurgés restés dehors sont aux prises avec une escouade de sergents de ville accourus l'épée haute. Blanqui, Granger, Pilhes, Breuillé, sortent du poste,

Eudes sort de la cour intérieure où il était entré, et Blanqui au milieu d'eux, tous rapides et violents, dégagent leurs camarades, font feu. Trois sergents de ville tombent : un mort, deux blessés. Le reste s'enfuit, va chercher du renfort contre cette bande surgie on ne sait d'où. Blanqui rentre dans le poste. Les pompiers n'avaient pris aucune part à la bataille, Blanqui crut encore à la

Attaque de la caserne des pompiers de la Villette. (Reproduction de l'*Univers Illustré*.)

possibilité de les persuader, mais il se trouva cette fois en face du lieutenant Cottrey, qui venait d'être prévenu. C'est à lui qu'il s'adresse, qu'il dit la raison de l'entrée dans la caserne. Il le presse, il veut le décider à venir proclamer la République. Il se heurte à la discipline. L'officier ne veut pas livrer ses armes, et Blanqui, fidèle à son engagement de la veille, n'a pas recours à la violence. Il sort comme il était entré, et du premier coup d'œil peut apercevoir que le projet échoue de toutes manières. C'est le vide, comme en 1839, le boulevard subitement vidé de ses promeneurs, quelques curieux, au loin, collés aux maisons.

La petite troupe, au complet, se met en marche, traverse la place au canal, parcourt le boulevard extérieur vers Belleville, les armes à la main, criant à pleine voix : « Vive la République !

L'affaire de la Villette : le Conseil de Guerre. (Reproduction de l'*Illustration*.)

Mort aux Prussiens ! Aux armes ! » Nulle voix ne répond. Le peuple regarde passer craintivement ceux qui avaient cru l'émouvoir. Aux armes ! Au loin, dans les rues traversées, on aperçoit la foule, on distingue des sergents de ville en observation. Le faubourg, stupéfait, assiste au défilé de ces exaltés criant leur cri de guerre et d'espoir, sans rien comprendre à cette extraordinaire aventure de quelques hommes qui opposent leur fièvre à l'inertie, jettent leur parole au silence, s'offrent tout entiers à l'on ne sait quel idéal invisible. Aux armes ! Ceux qu'ils prétendent affranchir les suivent lointainement de leurs yeux effarés, regardent décroître les silhouettes violentes, écoutent le dernier écho des voix hardies, et continuent leur promenade.

Les insurgés parcourent ainsi deux mille mètres, faisant s'évanouir la vie sur leur passage, s'avançant comme dans une ville morte. Vers la rue Rébeval et la rue de Sambre-et-Meuse, Blanqui fait l'arrêt, conclut que l'affaire est manquée. « Vous voyez, dit-il, les fusils n'ont pu être enlevés, personne ne se joint à nous, il n'y a rien de possible. Il fallait le mouvement populaire espéré. Les sergents de ville vont revenir nombreux à la charge, la troupe va apparaître, et les revolvers seront inutiles contre les chassepots. Il faut nous séparer, termine-t-il, le terrain est libre, nul n'inquiétera notre retraite ; cachez vos armes et dispersez-vous à travers les rues voisines. » Ce fut ainsi : on jeta trois fusils pris aux pompiers, on mit les revolvers dans les poches, et la dispersion eut lieu.

CLXIX

Derrière eux, les sergents de ville étaient en effet revenus en force, et l'ordinaire aventure arriva : les badauds dispersés, assaillis, frappés, arrêtés comme coupables. Les effrayés, les indifférents, qui n'ont pas voulu approcher tout à l'heure, entrer dans la bagarre, sont maintenant, malgré eux, acteurs après avoir été spectateurs. Pas un insurgé n'était parmi ceux qui furent saisis par la police devant la caserne. Ce sont ces malheureux, au nombre de quatre-vingts, qui furent traduits en conseil de guerre, reconnus par les pompiers et par les sergents de ville, condamnés à mort, à la déportation, à la réclusion. Deux seulement des véritables insurgés, Eudes et Brideau, furent arrêtés le soir, devant le Palais-de-Justice, sur la dénonciation

d'un passant qui aperçut la crosse d'un revolver dans la poche d'Eudes.

Dans Paris, c'avait été le même effet de stupeur que sur le boulevard extérieur. L'esprit de la population était en ce moment vacillant, s'égarait volontiers sur les fausses pistes qui lui étaient indiquées. On répandit le bruit que l'échauffourée était le fait d'espions prussiens qui tentaient une diversion à l'intérieur. Beaucoup le crurent. Et même Gambetta le crut. Il le dit à la tribune de la Chambre, demanda, sans rien savoir, l'exécution de la loi sur les étrangers. La presse bonapartiste surenchérit. On était sous le régime de l'état de siège; le conseil de guerre n'avait pas besoin d'être encouragé, acquitta au hasard, condamna le reste : Eudes et Brideau, les seuls qui étaient de l'affaire, à mort, et avec eux, à mort aussi, des passants arrêtés : Drest, Cahen, Zimmermann, Brisset, à dix ans de travaux forcés : Saint-Hubert, Robidat, Mordac, et à cinq ans de détention : Lerin, Larregieu. Le procès fut jugé en quatre audiences, les 20, 23, 29 et 31 août.

Il fut impossible de découvrir Blanqui. Ranc, qui le vit le jour même, a raconté comment il avait été caché, au premier moment, par le docteur Paul Dubois, puis par Cleray, puis par Sourd. On flaira sa présence dans l'affaire. Le logis de l'impasse Jouvence fut fouillé après l'arrestation de Eudes, les habitants du quartier, interrogés, désignèrent Blanqui comme le « Vieux monsieur », le « Marquis », et le signalement qu'ils en donnèrent correspondait au signalement du chef vu boulevard de la Villette. Ce fut tout le renseignement obtenu.

CLXX

Les condamnés à mort ne furent pas exécutés. George Sand, Michelet, avertis sur la réalité de l'événement, intervinrent. La démarche de Michelet fut une lettre rendue publique, adressée aux *Chefs de la défense* où l'historien de la patrie s'élève contre la chose inhumaine, le spectacle barbare de tant d'exécutions militaires.

Il dit que le temps presse, qu'il signe seul, mais que s'il avait un jour de plus, dix mille, vingt mille personnes signeraient avec lui. « Je suis de Paris, dit-il, j'y ai toujours vécu. J'en ai l'âme ». Il continue, désapprouvant l'émeute, mais montrant le procès

obscur, laissant prévoir pour plus tard quelque lumière nouvelle qui donnerait à regretter amèrement l'exécution précipitée.

D'autres démarches furent faites. Gambetta, mieux informé, plaida auprès du général de Palikao, président du Conseil des ministres, inexorable, répondant que, si cela dépendait de lui, l'exécution aurait lieu immédiatement. Édouard Hervé vit Brame, autre ministre. Enfin, Ranc fit une opération décisive sur l'esprit de Clément Duvernois, lui fit valoir que l'Empire n'existerait peut-être plus dans quinze jours, et que c'était une terrible responsabilité à prendre que de laisser s'accomplir la sentence. Il y eut un sursis et, quatre jours après, l'armée rendue à Sedan par Napoléon III, le désastre, l'écrasement, et Paris proclamant la République le 4 septembre, avec vingt jours de retard sur les insurgés de la Villette, désormais amnistiés par les événements.

Capitulation de Sedan.
(Reproduction d'une photographie allemande.)

CLXXI

Blanqui, un mois plus tard, à la veille de l'investissement de Paris, a raconté la Villette, et sans entrer dans les détails, sans faire valoir son rôle de discuteur avant l'affaire, il a dit l'erreur complète, la stupeur de la population, l'impossibilité de

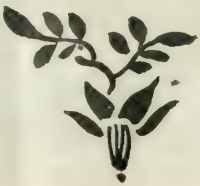
Le 4 Septembre. (La foule devant l'Assemblée Nationale.)

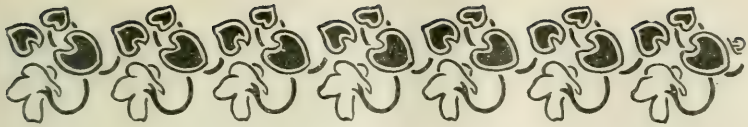
réussir : « L'heure n'était pas venue, dit-il ; il faut savoir la deviner, et dans les questions si redoutables, la méprise, l'erreur de calcul, devient une lourde responsabilité. « *J'ai cru* » n'est jamais une justification. Jouer à faux, de son chef, la partie de la liberté peut-être d'une nation tout entière est une faute, souvent irréparable, dont rien ne saurait absoudre. Heureusement, cette faute n'était ici qu'un simple incident, bientôt disparu dans la tourmente. » Il ajoute que le 14 août, il était trop tôt, ou trop tard. C'est le 7 août, au lendemain de Reischoffen, qu'il fallait détruire l'Empire : c'était le sauvetage de l'armée de Mac-Mahon, Sedan épargné, Paris couvert. Il explique le retard, mais ne l'excuse pas. « Quand on se mêle de politique sérieuse, on ne doit pas se laisser surprendre. » Cela ne ressemble guère, comme on l'a dit un peu vite, à une apologie. Cet homme avait le goût invincible de la vérité.

L'erreur qu'il n'avoue pas, parce qu'il ne la voit pas, c'est la croyance à un mouvement de violence dans le vide. Aller prendre une caserne, un dimanche, parmi des promeneurs, alors que tous ceux qui seraient susceptibles d'action sont au loin, n'apprendront l'événement que le lendemain, c'est un coup de main qui reste un coup de main, ne peut devenir une révolution. La révolution veut, pour réussir, tous ses éléments rassemblés en une heureuse et formidable conjonction, la foule instinctive occupant la rue, prête à partir pour enlever l'obstacle. On ne décrète pas l'acte pour le jour et l'heure fixes. C'est le consentement obscur de tous qui décide de la bataille et de la victoire, c'est le premier incident né du hasard et de la rencontre qui fait jeter le cri, briller les armes, déchaîner la force irrésistible.

Gustave Geffroy.

(A suivre.)





UN SCRUPULE[1]

(Suite et fin.)

SECOND FRAGMENT

Nuit du mardi suivant.

Hé bien ! j'en arrive de ce dîner chez Mazurier que j'appréhendais au point d'avoir voulu m'en dégager, non pas une fois, mais dix, mais vingt, depuis ces huit jours. La curiosité fut la plus forte et aussi un autre sentiment. Quel homme ne se serait dit à ma place le « Qui sait ?... que je me prononçais, — qui se prononçait en moi plutôt, — à l'image de la petite Blanche devenue « une grande » à son tour ? Ce « Qui sait ?... » n'allait certes pas jusqu'au propos très ferme et très net d'utiliser au profit d'une banale aventure de galanterie frauduleuse le rare souvenir que j'avais gardé de ma protégée d'il y a dix ans et qu'elle m'avait gardé elle aussi. Mais voilà ! Ce n'était plus la fillette de quinze ans devant laquelle j'avais eu honte de seulement remarquer comme elle était gracieuse et troublante dans sa précoce beauté, encore à demi enfantine. Je n'allais plus la trouver dans la chambre d'une morte, ma maîtresse de la veille et sa sœur. C'était une créature de joie maintenant, qui appartenait au premier venu, — à un Machault, ce gladiateur en *smoking*, à un de Brèves, ce cocher du grand monde, mâtiné d'un bookmaker ! — Et si je lui plaisais, si elle me plaisait, pourquoi résister à ce joli caprice auquel le vague sentiment de notre commun et irré-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet 1895.

vocable passé ajouterait ce fond de mélancolie que les Épicuriens antiques souhaitaient à la volupté ?... Je ne m'avouais pas tout à fait cette peu romanesque idée, mais la preuve qu'elle se cachait bien réellement dans l'arrière-fond sinon de ma pensée, du moins de ma sensualité, c'est que je m'attardai, avant de partir pour l'avenue du Bois-de-Boulogne où loge Mazurier, à tous les raffinements de toilette d'un garçon sur l'autre versant de la colline et qui veut donner l'impression d'être seulement sur le plateau. — C'est le ridicule que nous avouons le moins, nous autres hommes, et nous le pratiquons, autrement, mais presque au même degré que les femmes, sitôt que nous sommes touchés de la plus vague envie de leur plaire ! — J'allai même jusqu'à dire à mon valet de chambre de ne pas m'attendre passé minuit. Or, je ne joue plus depuis des années. Je n'entre au cercle, le soir, qu'en cas de théâtre. Je n'ai pas de maison amie où m'acagnarder dans un fauteuil depuis que cette pauvre Pauline Raffraye a quitté Paris... Décidément, Mazurier avait été bon prophète. C'était bien à un dîner de noces que je me rendais, avec la petite fièvre nerveuse dans la paume des mains de la bonne fortune espérée. C'est le signe auquel je me trompe moins qu'à tous les autres. Il marquait toujours pour moi dans ma jeunesse l'approche d'une femme qui parlait à ma fantaisie, et j'étais si content de le retrouver, ce frisson fiévreux, que je me disais dans la voiture qui m'emportait vers l'avenue du Bois et en riant d'un rire presque gai : — « Décidément, on a raison de dire qu'il n'y a pas de bonne action sans récompense... » Et c'était vrai que d'avoir eu ce quart d'heure seulement de renouveau, ces dix à quinze minutes d'un feu follet de plaisir en train de danser autour du point de feu fixe de la cigarette que je fumais dans cette voiture, ç'aurait été de quoi payer et au delà, ce que j'ai fait pour la petite sœur de la grande Aline... Mais il y a eu mieux que ce feu follet de fantaisie, et c'est ce mieux que je voudrais noter pour les jours d'âcre ironie où l'on a besoin de croire que l'on n'est pas trop dupe de sentir délicatement.

Le dîner était fixé pour huit heures et il en était à peine sept et demie quand j'arrivai chez Mazurier. Je voulais causer avec lui, que je n'avais pas revu, depuis son invitation improvisée dans le salon du club, savoir quels convives il avait invités, mâles et

femelles. Et aussi j'espérais que Mme de Saint-Cygne arriverait de son côté un peu avant l'heure et que nous ne renouerions pas connaissance sous des yeux trop moqueurs ou trop curieux. Ce dernier calcul du moins ne devait pas me tromper... Le valet de pied, en m'introduisant dans le petit salon qui touche à la salle à manger, me dit que Monsieur vient seulement de rentrer et qu'il s'habille. Mais, presque aussitôt, après m'être assis au coin du feu dans cette pièce que je connais trop pour y être tant venu à des fêtes pareilles, j'entends le bruit d'une voiture qui s'arrête, celui de la porte cochère qui s'ouvre, et voici apparaître dans le salon une femme en toilette toute blanche. — « Noblesse oblige », devait-elle me dire plus tard à propos de cette robe de crêpe de Chine garnie de dentelles dont la blancheur se complétait par un magnifique collier de perles roulé autour de son cou et des gardénias piqués dans ses cheveux châtains. Je n'aurais pas su avec qui je devais dîner ce soir que je l'aurais reconnue au premier coup d'œil, — tant elle ressemblait à sa sœur, au Prudhon du restaurant du quai et de la rue Linné, à cette maîtresse d'une nuit dont je n'oublierai jamais la grâce! Mais le hasard cette fois avait voulu que, au lieu de tomber sur des étudiants tous plus pauvres les uns que les autres, ce Prudhon-là rencontrât des connaisseurs capables de parer finement sa fine beauté. L'épigramme de sa rivale Gladys me vint à la mémoire : « Sottise et Malines... » J'allais vite éprouver, comme me l'avait dit Mazurier, qu'elle ne méritait que la seconde moitié de cette devise, et pourtant j'aurais eu le droit d'être sévère pour elle, car, si je l'avais reconnue, elle, à sa ressemblance avec sa sœur, je crois qu'elle hésitait, — oh! l'éclair d'une seconde, — à me reconnaître, moi. Ce qui prouve, ce que je sens trop bien, qu'entre le François Vernantes des visites chez Aline et le François Vernantes debout près de la cheminée dans le petit salon de l'ami Mazurier, bien des années ont passé. Hélas! Si elle avait pu voir le dedans, elle l'eût reconnu moins encore que le dehors! Cependant, son hésitation avait cessé. Elle avait retrouvé le jeune homme d'autrefois dans le monsieur déjà mûri, et elle était auprès de moi et elle me tendait la main en me disant :

— « Que vous êtes bon d'être venu!... Si j'avais osé, j'aurais écrit pour vous en remercier d'avance. Mais je suis superstitieuse, et c'est comme au jeu, vous savez, où l'on se répète que l'on perdra pour désarmer la chance. Je me suis forcée à penser : Il ne

viendra pas... pour que vous veniez... Ah! que cela me fait plaisir!... »

Elle avait ri, et elle me regardait de ses yeux bruns qui brillaient dans son visage devenu tout rose, tandis que je lui répondais :

— « Comment avez-vous pu croire que je manquerais cette occasion de vous retrouver?... J'avais gardé de vous un trop charmant souvenir... »

— « Mais c'est à cause de ce souvenir-là que j'avais peur, » dit-elle vivement. Puis regardant le feu devant lequel elle allongea son pied chaussé d'un soulier verni noir et de bas de soie noire à jours, dont la sombre couleur contrastait d'une manière coquette avec les tonalités blanches de toute la toilette, elle continua sans que je pusse voir ses yeux : « Avouez plutôt que vous m'aviez oubliée?... »

— « Non, » répliquai-je vivement à mon tour, « demandez à Mazurier... »

— « Peut-être cela aurait-il mieux valu, » continua-t-elle d'une voix grave. « Avouez alors que vous ne vous attendiez pas à me retrouver ainsi!

— « Non, » répliquai-je encore, mais après un temps. A ce moment-là j'appréhendai qu'elle ne voulût me raconter son histoire. Je la devinais trop bien et ne me souciais guère d'en avoir l'affreux détail, du moins si vite. Je me trompais. Elle releva sa tête mutine, elle me regarda de nouveau, et avec un sourire qui me rappela les souplesses si gracieuses de la morte.

— « Savez-vous que je vous ai écrit quand *ç'a été fait?*... Je voulais vous revoir dès ce temps-là... Et puis je n'ai pas osé non plus, » et en montrant ses jolies dents et haussant ses épaules devenues si pleines et restées si fines, « à cause de l'orthographe!... » Et elle rit davantage encore. « Ah! comme on est bête de se priver de ce qu'on désire tant!... » Et, tirant brusquement son gant de Suède qui vint tout entier, elle me montra passé au petit doigt de sa main gauche et tout modeste à côté des saphirs, des perles et des rubis des autres bagues, le serpent d'or que je lui avais apporté dans ce jour de l'An déjà si lointain. « Il ne m'a jamais quittée... » dit-elle. Je les lui pris, ces doigts si frêles, et j'y mis un baiser. Je sentis cette petite main passionnée s'appuyer sur ma bouche et nous nous regardâmes de nouveau avec un de ces silences comme il en passe quelquefois entre un

homme et une femme, plus brûlants que les plus brûlantes paroles, et c'est à cette minute que Mazurier entra dans la chambre. Il était venu par la salle à manger en soulevant la portière, en sorte que nous nous aperçûmes de sa présence qu'à l'instant où, debout près de nous, il mit ses deux mains sur nos têtes, et avec la plus comique de ses intonations :

— « Mes enfants, » dit-il, « je vous bénis... »

Et il accompagna ces paroles d'un baiser sur l'épaule à demi nue de Blanche qui le frappa de son éventail en poussant un petit cri et en disant :

— « Mon oncle !... Tu seras donc toujours familier et insupportable ? »

— « Je n'ai pas droit à ma *betide gommission ?* » demanda-t-il, en contrefaisant une voix d'usurier allemand.

— « *Hé pien ! Baie-doi une vois bour doudes, et gu'on n'en barle blus !...* » fit-elle gaiement en tendant l'autre épaule à notre complaisant ami qui l'embrassa de nouveau, tandis que je lui disais :

— « Voyons, Mazurier. Si vous nous racontiez plutôt avec qui vous allez nous faire dîner ?... »

— « Il est déjà jaloux ! » fit-il en s'adressant à Blanche. « Vous savez, » continua-t-il avec solennité, « je vous permets de vous aimer. C'est de votre âge. Faites toutes les folies que vous voudrez, mais pas de bêtises... Ma nièce, songe à ta position... Et vous aussi, mon neveu, » ajouta-t-il en se tournant vers moi. Et, ma parole d'honneur, il était sérieux et sincère dans cette bouffonne recommandation ! Puis, répondant à ma demande : « Vous voulez le menu des convives ? Hé bien, il y aura Colette Rigaud d'abord. »

— « Et Salvaney ? interrogea Blanche.

— « Léona d'Asti... »

— « Et Mainterne ? » fit de nouveau Blanche.

— « Gladys Harvey. »

— « Et de Vardes ? »

— « André Mareuil. »

— « Et Christine Anroux ? »

— « Non, » dit Mazurier, « pas Christine. »

— « C'est dommage, » conclut Blanche en achevant de remettre son gant. « C'eût été un joli lot de faux ménages. Ça t'aurait fait le pendant de ton dîner de l'autre soir... » Et se tournant

vers moi : « Imaginez s'il en a du vice !... Il y a juste une semaine, il nous a toutes eues à dîner ici avec nos époux légitimes : de Brèves et moi, Gladys et Figon, Léona et Audry, Christine et Casal, Colette et Claude Larcher !... Et cette fois, tout à la main gauche ! Ah ! mon oncle ! mon oncle ! — Bon, voilà Gladys. Bonjour, ma belle ! »

— « Bonjour, Tendresse et Malines, » répondit la nouvelle arrivante, qui fut presque aussitôt suivie d'un autre des convives, puis d'un autre, et, à huit heures, « heure culinaire, » comme dit notre hôte qui a trop la coquetterie de sa cuisine pour jamais attendre, nous étions tous assis autour d'une table adorablement garnie de chrysanthèmes jaunes, tout échevelés, avec des éclaboussures de points roux, — de l'or sur lequel il aurait saigné, presque un symbole ! — Et le dîner commençait.

J'étais naturellement à côté de Blanche d'une part et j'avais de l'autre côté Philippe de Vardes, qui était lui-même le voisin de Colette. Mazurier avait fait asseoir Marcuil en face de lui, « en leur qualité de célibataires », avait-il dit, et les deux autres couples étaient placés aussi de manière à ce que les maîtresses fussent séparées des amants. Cette savante combinaison nous assurait, à ma voisine et à moi, toutes les facilités de l'aparté au milieu du tohu-bohu d'une conversation générale qui, surexcitée par le champagne demi-doux, — le seul que les femmes boivent avec plaisir, — éclata bientôt en fusées de mots et de rires. En toute autre occasion, je m'y fusse mêlé avec d'autant plus de plaisir qu'il y avait là pour faire la partie de raquette deux des conversationnistes les plus inventifs que je connaisse dans la bohème galante et littéraire, Gladys et Marcuil. Mais je n'avais pas l'esprit à la causerie. A dix ans de distance, je me sentais envahi par la même sorte d'ensorcellement qui avait émané pour moi des moindres gestes d'Aline, la première et la seule fois que j'eusse été assis à table à côté d'elle. Ah ! que c'était bien le même être dont la jambe frôlait la mienne, dont je regardais les joues creusées sourire voluptueusement, les yeux briller tour à tour et s'alanguir, dont la grâce passionnée et délicate recommençait de faire courir dans mes veines la même brûlure de désir ! Certes le décor était bien différent. Le luxe solide et fastueux de Mazurier, l'éclat de l'argenterie et des cristaux, l'opulence des tapisseries, la tenue des domestiques et celle des convives n'avaient rien de commun avec le pauvre meuble usé du restau-

rant du quai, ses glaces rayées et le débraillé de ses hôtes d'alors. Et pourtant le fond d'existence révélé par la conversation était bien le même. Si Gladys secouait autour d'elle les souplesses parfumées d'une toilette rose de chez Doucet, elle n'en pleurait pas moins misère en racontant que la mère du Sire de Figon le lésinait sur ses menus plaisirs.

— « Ils sont pourtant si menus ! » disait-elle en bouffonnant... — Et je me souvenais des plaintes d'une de nos compagnes d'il y a dix ans sur le peu de générosité de « la paternelle » de son amant ! — Si Léona d'Asti, en toilette jaune, portait aux oreilles des perles de dix mille francs l'une, elle n'en montrait pas moins une âme de fille, stupidement sensible et falote, et parlant d'une pièce de théâtre imbécile où elle avait pleuré :

— « Ah ! » disait-elle. « C'est si frais, si honnête, si gentil !... Comme ça repose !... » Et elle tournait vers Mainterne son œil noyé de vieille soupeuse avec un regard extasié de génisse sentimentale, qui me rappelait celui de la payse d'Aline nous vantant le talent de chanteuse du joli Prudhon et n'y comprenant rien ! — Et Colette, malgré son talent, mettait à démolir une de ses collègues de théâtre la même brutale et mesquine envie de grue jalouse que j'avais pu constater dans ce souper d'autrefois, comme dans tous ceux que j'ai faits avant ou depuis avec des créatures ! — Et la « petite sœur de la Grande Aline » paraissait aussi étrangère que jadis sa sœur aux vilenies de ce milieu, qui était le sien pourtant, et, tout en dégustant avec gourmandise, par petites cuillerées, une merveille de potage, appelé sur le menu crème — je ne sais plus de quoi, — elle me disait avec le sourire de *l'autre :*

— « Vous souvenez-vous de la soupe aux poireaux et aux pommes de terre que vous avez méprisée ?... » Et elle mimait son geste d'alors, et elle tendait, comme pour soutenir l'assiette trop pleine, ses mains qui, elles aussi, étaient bien changées, et j'apercevais, dans un mirage démesurément vague et inaccessible, les doigts gourds et rouges de la demi-servante de la rue Linné devenus ces bijoux de doigts, ivoirins et fuselés, ces blancs objets aux ongles si roses, que j'avais dévotement baisés tout à l'heure, et je lui répondais :

— Je crois bien que je me la rappelle ! Et votre petit soulier du coin du feu ! M'avez-vous intrigué dès ce moment !

— « Vous n'auriez pas cru que l'on pouvait être si innocente

dans ces conditions-là... n'est-ce pas?... Je l'étais pourtant, je vous le jure. Ah ! comme je l'étais ! » Et fixant dans l'espace un point imaginaire : « Comment cela se faisait-il?... Je ne le comprends pas moi-même aujourd'hui... Je voyais les choses... Vraiment c'était comme si je ne les voyais pas... Ce n'est qu'à la mort d'Aline et en lisant les lettres qu'un peu de lumière s'est faite, et puis lorsque vous m'avez parlé... Vous savez, quand on est tout à fait, mais tout à fait sage, on est comme une somnambule... Je me suis rattrapée depuis... »

Était-elle gaie, était-elle triste en jetant ce mot avec un hochement de sa spirituelle et folle tête? Mais moi-même étais-je gai, étais-je triste, — gai de respirer, comme je faisais, l'adorable arome de volupté qui l'environnait, — triste de la comparer à ce que j'avais souhaité qu'elle devînt? Et je voulus l'interroger, nous sentant, elle en humeur de me parler dans sa libre sincérité, et moi en humeur de l'entendre sans trop m'énerver :

— « Mais quand vous êtes retournée à Beaumont?... »

— « Tiens ! » dit-elle en m'interrompant, « vous vous rappelez le nom du village. Que c'est gentil à vous ! » Et elle me caressa la main des plumes de son éventail, si doucement que je ne pus m'empêcher de fermer les yeux, et mon pied, instinctivement, chercha son pied sous la table. « Non, » fit-elle tout bas en se retirant et avec une expression singulière dans ses yeux bruns, « ne me gâtez pas ma jolie minute... » Puis, voyant dans mes yeux à moi un regard qu'elle interpréta mal : « Vous me ramènerez ce soir, » me dit-elle plus bas encore, « mais je ne voudrais pas que ce fût comme c'est toujours... »

— « Vous avez raison, » lui dis-je, et en riant, « mais il ne faut pas tenter le pauvre monde... Nous en étions à Beaumont?... »

— « Vous voulez me confesser ? » fit-elle. « C'est si simple, — si simple et si triste... Ma pauvre sœur avait cru bien faire en me retirant de la campagne. Elle n'avait pas réfléchi que l'on ne revient pas à une vie, quand on en a connu une autre... Je passai deux ans à essayer de me reprendre à notre chez nous... Mon Dieu, oui ! Deux ans ! Si j'avais eu quelqu'un là pour me parler comme vous m'aviez parlé !... Mais maman était un peu dure. Elle m'en voulait de ne pas m'être placée à Paris à la mort d'Aline. Mon père ne rentrait pas toujours bien droit. Pauvre cher homme ! Il faisait le voiturier entre Ingrandes et Beaumont. En hiver il faut bien se réchauffer et, en été, se rafraîchir, et

quand il avait bu, il lui arrivait de taper ferme. Mon frère... mais j'aime mieux ne pas en parler. J'ai compris que c'était le principal motif pour lequel Aline avait voulu m'avoir auprès d'elle... Enfin tout était bien dur, au dedans et au dehors... Il est venu, pendant les secondes vacances après mon retour, un étudiant que j'avais rencontré au Quartier. Alors le temps passé s'est fait trop présent, et quand ce garçon est parti, à la rentrée, je suis partie avec lui. Je vous ai dit, j'ai voulu vous écrire alors... Enfin, parlons d'autre chose. Je me mettrais à pleurer et j'aurais les yeux rouges, ce qui n'est joli que chez les lapins russes... Quoique, après tout, si je n'avais pas suivi l'étudiant, je ne serais pas ici à dîner avec vous et à manger ces filets de barbue qui sont exquis... Ah! mon oncle! » dit-elle en interpellant Mazurier : « Quel dîner, ce soir! J'irai à la cuisine faire mes compliments à Rose... »

L'étrange fille! Et qu'elle était bien la sœur de celle qui coquetait sur son lit de mort avec la camomille et les cataplasmes! Car voici qu'après m'avoir montré une nuance si fine de sentiment, puis m'avoir raconté sans déclamation cette histoire d'une sinistre mélancolie, elle se prit à se mêler à la conversation générale et à raconter avec une verve endiablée une anecdote d'une plus sinistre indécence. Voulait-elle s'étourdir pour ne pas penser aux misères que représentait sa destinée? Et elle ne m'en avait dit que le début! Y avait-il en elle, à côté du coin de romanesque qui lui rendait chère la mémoire de ses délicates relations avec moi, — son seul souvenir entièrement pur peut-être, — ce goût de la « noce », qui fait le fond même de la nature-fille, dans le monde aussi bien que dans le demi-monde? Désirait-elle m'éprouver, et voir si elle me dégoûterait ou m'attirerait par cette poussée soudaine dans les brutalités de son métier? C'est ce que je ne sais pas encore, même après la scène qui termina ce dîner et cette soirée, tout en contrastes semblables et dont le symbole fut une espèce de menuet à deux personnages qu'elle imagina de danser avec Gladys Harvey pour partenaire, dans le hall d'en haut, tandis que nous fumions, au sortir de table... Philippe de Vardes, qui touche du piano délicieusement, s'était mis à faire le tapeur. Tout le monde avait plus ou moins valsé, polké ou quadrillé, excepté Mareuil et moi qui philosophions sur un divan, lui du moins, car je l'avais surtout écouté, sans pouvoir vaincre le malaise que me donnait cette créature qui parlait à la fois à mon désir et à mon regret, à ma volupté et à ma pitié,

et, par moments, devenue toute pâle à mesure que la soirée avançait, elle m'infligeait, dans sa toilette blanche, une sensation de fantôme, tandis qu'à d'autres moments l'ironie du respect que j'avais eu pour sa quinzième année me faisait sourire. Et voilà que ce même de Vardes ayant par une gaminerie de fantaisie joué un air ancien, — un air d'épinette, tout cristallin, frêle, mince et tendre, — en l'entrecoupant de phrases de bastringue, voilà, dis-je, que Blanche et Gladys se mettent à leur tour à danser les danses appropriées à l'un et l'autre de ces airs. Il continue. Elles continuent... La fine mélodie du XVIIIe siècle chante et sautèle, et les deux jeunes femmes s'avancent l'une vers l'autre, les côtés de leurs robes relevés en paniers de la pointe de leurs doigts, avec des grâces de marquise et des sourires de minauderie sentimentale sur leur joli visage... La musique change : les notes d'un ignoble chahut courent sur le piano, et les deux filles se déhanchent soudain comme des gourgandines de bal public. Leurs jambes volent en l'air, montrant leurs bas de soie, roses pour l'une et noirs pour l'autre, et de la soie molle, et de la batiste, et des jarretières brodées comme des colliers, et en même temps leurs yeux brillent d'un feu de crapule, leurs délicats visages s'encanaillent, — pour marivauder de nouveau avec une reprise de la ritournelle du vieux et romanesque menuet... Et tous nos amis d'applaudir, tandis que, se jetant sur le canapé, auprès de moi, Blanche me disait en s'éventant :

— « Descendez et attendez-moi au coin de la première rue à droite, pour que l'on ne sache pas que je vous emmène... Je vous prendrai dans ma voiture avant un quart d'heure... »

— « Et vous ne partez pas avec elle ? » me dit Mazurier avec une réelle tristesse, en me reconduisant quelques minutes plus tard... « Je comprends... Elle aura eu peur que Gladys ne la vende à de Brèves !... Elles se détestent. J'aurais dû y penser... Ah ! c'est ma faute. Mais vous avez pris un rendez-vous ?... Non ? Allons, c'est une fête à recommencer... »

Je quittai cet excellent ami sans essayer de dissiper ce bizarre remords professionnel. Il mettait une note gaie dans cette fin de soirée que ce rendez-vous après cette danse avait achevé de me rendre trop troublante. En faisant les vingt pas sous les arbres de l'avenue, à l'angle de la rue désignée, je revoyais toujours ce gracieux menuet coupé d'ignobles déhanchements. Que Gladys et Blanche se détestassent en se souriant, s'embrassant et se tu-

toyant, c'est une petite misère dans une grande ! Mais toutes les deux valaient mieux que cela, mieux que leur vie. Comme pour Aline, il y avait eu chez elles un contraste trop dégradant entre leur fine nature et leur triste sort. C'était comme le pas de cette destinée qu'elles avaient dansé devant nous avec les contrats des deux mariages ! Je me trouvais bien ridicule d'être envahi par une détresse de cet ordre quand il ne tenait qu'à moi de passer quelques heures délicieuses avec une créature si amoureusement belle et de qui j'avais dû être le coin du roman durant toute sa jeunesse. Mais les impressions ne se discutent pas et c'était celle-là que je subissais. La phrase que Blanche m'avait dite en retirant son pied : « Ne me gâtez pas ma jolie minute... » me revenait à la pensée et il me semblait que je me préparais en effet à gâter quelque chose de plus précieux et de plus rare qu'une jolie minute : un joli et délicat souvenir. Que de fois, à travers les avortements et les dissipations de ma folle existence, m'était-il arrivé d'évoquer les yeux de la « petite sœur » à la portière de son wagon, et que je m'étais aimé d'avoir respecté le sentiment que cette enfant sans défense avait conçu pour moi ! J'aurais pu prendre, sur ses lèvres de vierge encore ignorante, son premier baiser d'amour. Je ne l'avais pas pris, bien que mes lèvres à moi fussent frémissantes aussi de désir, — comme on ne cueille pas une rose pour ne pas la flétrir. Et maintenant !... Ah ! maintenant, la rose était cueillie, sinon flétrie, elle avait été respirée par bien d'autres ! Était-ce une raison pour ne pas en savourer moi-même le voluptueux épanouissement ? D'ailleurs, il était trop tard pour reculer. Un coupé attelé de deux fringants chevaux s'arrêtait au coin de l'avenue. Une tête apparaissait au carreau. Une petite main m'ouvrait la portière. J'étais dans la voiture de Mme de Saint-Cygne qui déjà avait dit à son cocher :

— « A la maison !... »

... Les chevaux étaient partis. Nous avions déjà descendu toute l'avenue du Bois et tourné l'Arc de Triomphe, et nous n'avions pas prononcé un mot. J'avais pris la main de Blanche dans la mienne et je la regardais. La ressemblance avec sa sœur, fantastique à ce moment-là jusqu'à l'identité, était d'autant moins faite pour dissiper l'espèce d'angoisse qui m'avait étreint à entrer dans ce coupé empli d'un parfum trop fort, qu'elle avait elle-même dans les yeux l'ombre d'une angoisse pareille à la mienne... — Quel en-

lèvement et quelle bonne fortune ! — Quoique je ne sois guère coutumier de cet imbécile d'amour-propre masculin qui n'admet pas de tels tête-à-tête, surtout avec de telles femmes, sans les familiarités obligées, j'éprouvai une soudaine impression de ridicule qui me fit passer mon bras autour de la taille de ma compagne, — par devoir, si je peux dire ! Et l'attirant vers moi, je lui donnai sur la bouche un baiser, qu'elle ne me refusa pas. A travers ses lèvres entr'ouvertes, et qui ne se fermèrent pas, je sentis sous mes lèvres, à moi, la froideur de ses dents serrées. L'ombre de ses pensées se fit comme plus épaisse encore dans ses yeux. Cependant, au lieu de retirer sa tête, elle la posa sur mon épaule, en disant :

— « Comme cela... Laissez-moi un peu comme cela... » Puis, à voix basse : « Vous rappelez-vous la dernière fois que nous étions en voiture ensemble ?... »

— « C'était pour aller à la gare d'Orléans, » répondis-je en continuant tout haut sa pensée, qui était à cette seconde précisément la même que la mienne.

— « Mon Dieu ! » dit-elle, « j'ai eu tant envie alors de me mettre ainsi et je n'ai pas osé... »

Elle se tut et ses paupières s'abaissèrent comme si, à la vision qu'elle avait maintenant devant ses yeux, elle voulait en substituer une autre, celle de l'enfant qu'elle avait été, si ingénument amoureuse du jeune homme romanesque et scrupuleux que j'étais alors. Nous n'échangeâmes plus un mot jusqu'à la rue de Prony, où elle demeure. Toutes les sensations complexes de ma soirée se fondaient maintenant en une mélancolie à la fois douce et navrée. Je continuais à lui tenir la taille, et ce sentiment d'une profanation presque sacrilège s'emparait de moi davantage et davantage à chaque tour de roue. Qu'arriverait-il si je la traitais comme j'eusse traité une quelconque des créatures rencontrées chez Mazurier dans les mêmes conditions ? Ces minutes-ci étaient encore délicieuses. Mais les autres, celles qui allaient suivre ? Je nous voyais entrant dans sa chambre à coucher, luxueuse d'un luxe que je devinais infâme, — et tout le reste, et aussi la disparition à jamais de ce je ne sais quoi de si particulier tout ensemble et de si humain, de si tendre et de si triste, qui nous liait pour toujours d'un certain lien... Et ce ne fut pas un raisonnement, ce ne fut pas un effort, ce fut un instinct qui me fit, lorsque le coupé s'arrêta et

que nous descendîmes, répondre comme je répondis à son presque contraint :

— « Montez-vous ?... »

— « Non, » et je répétai : « Non, petite sœur !... »

Elle me regarda. Une expression d'une infinie reconnaissance remplaça sur son charmant visage la contraction volontaire et morne de tout à l'heure. Et avant que je ne pusse me défendre, elle prit ma main, comme autrefois quand je lui avais donné la bague, et elle me la baisa en me disant :

— « Ah ! merci ! »

Y a-t-il une bonne fortune qui vaille cette sensation-là ? Je me suis répondu non, ce soir, en revenant tout seul à pied de cette maison derrière laquelle j'ai vu disparaître Blanche sans la suivre... Que me répondrai-je demain ? Cela dépendra de mes nerfs. Mais il y a longtemps que je n'avais pas été aussi content de moi et d'un être vivant, — et il est si difficile, comme a dit je ne sais plus qui, d'être content de quelqu'un !

Paul Bourget.

LES TENAILLES [1]

(*Suite et fin.*)

ACTE III

La scène se passe dans un salon de château, à la campagne. Dans le fond, un perron donnant sur le parc. Portes à gauche et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FERGAN, VALANTON. *Au lever du rideau, Fergan est occupé à ranger des volumes dans une bibliothèque. Il a l'aspect, les allures et la mise d'un homme mûr. Valanton, qui a également vieilli, entre par la porte de droite, portant un attirail de pêche.*

VALANTON. — Vous ne m'accompagnez pas ?... Vous êtes occupé ?

FERGAN. — Vous voyez, mon cher, c'est moi qui continue à toujours être la maîtresse de maison. Depuis dix ans à peu près que nous sommes retirés ici, je n'ai jamais pu obtenir d'Irène qu'elle montrât la moindre attention pour tous les petits arrangements de notre intérieur.

VALANTON. — Oh ! dame, convenez aussi que lorsqu'elle est venue résider dans cette campagne, ça n'a pas été tout à fait de son plein gré.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet 1896.

FERGAN. — Oui, mais depuis dix ans !

VALANTON, *s'asseyant pour arranger une ligne.* — Oh ! les femmes, ça peut bouder très longtemps ! On leur a même fait des pièces pour cette destination spéciale. Elles ont eu des boudoirs un siècle avant que les hommes eussent leurs fumoirs.

FERGAN. — Ne croyez pas qu'Irène apporte, à présent, dans notre vie, aucun mauvais vouloir. Ce que je tiens à vous faire remarquer à son sujet, je ne l'attribue qu'à une petite négligence de son caractère. Mais, Dieu merci, je ne me plains plus d'elle. Nous en avons bien fini de cet affreux temps, où j'ai certes dû lui faire sentir une main de fer...

VALANTON. — Dans un gant de fer.

FERGAN. — Sans doute. Mais j'aurai ainsi rempli la mission que j'avais...

VALANTON. — Vis-à-vis de vous d'abord.

FERGAN, *avec satisfaction.* — Surtout vis-à-vis d'elle. Je lui ai assuré son existence d'honnête femme. Elle-même, avec toutes ses exubérances d'idées, pouvait-elle savoir de quoi elle aurait peut-être été capable si je lui avais rendu la direction de ses actes ? Tenez, je me félicite chaque jour d'avoir jadis tenu bon. Dans cette retraite, l'état physique de ma femme s'est bien vite amélioré. Elle est devenue mère. Ses sentiments se sont modifiés. Elle a enfin compris la vie telle qu'on doit la comprendre, comme quelque chose de pas bien malin, dans quoi nous n'avions, l'un près de l'autre, qu'à nous laisser désormais tout bonnement vivre.

VALANTON. — Oh ! évidemment, dans le mariage, il n'y a guère de tirage que pendant les quinze ou vingt premières années. Après, le plus fort est fait, tout s'arrange.

FERGAN. — Cela n'empêche pas qu'il puisse encore y avoir, par-ci par-là, des questions qui n'aillent pas toutes seules... Ainsi, tout à l'heure, je vais précisément avoir à trancher une difficulté ; et je prévois bien que j'y aurai besoin de retrouver du nerf...

VALANTON, *d'un air consterné.* — Vous allez recommencer des discussions avec votre femme ?

FERGAN. — Une discussion assez sérieuse, oui, je le crains. Il s'agit de l'éducation de notre René, et ma femme n'a pas l'air disposé à l'entendre comme il va falloir que ça soit.

VALANTON. — Oh ! bien, mon cher, attendez, s'il vous plaît, que Pauline et moi nous ayons terminé notre villégiature chez vous.

FERGAN. — Impossible! La rentrée des classes a lieu aujourd'hui même. J'ai prévenu au collège de Saint-Christophe, à quinze kilomètres d'ici, que René y coucherait ce soir. A diverses reprises, Irène s'est montrée si hostile à l'idée de se séparer du gamin que j'ai mieux aimé la laisser en paix jusqu'au dernier instant.

VALANTON. — Comment? vous n'avez pas encore pris le soin d'obtenir son assentiment?

FERGAN. — Elle me l'a refusé en chaque circonstance, et avec ces façons nerveuses que nous lui avons connues autrefois. Alors il m'a paru préférable de me taire sur ce sujet auprès d'elle, de lui épargner de l'agacement à l'avance, de la trépidation superflue... De toute manière, n'est-ce pas? la crise de la séparation était inévitable. Mieux valait donc ne raisonner Irène qu'une fois pour toutes, au moment même d'exécuter ce que j'ai résolu.

VALANTON. — Hum! hum! Cela, en effet, ne devra pas marcher tout seul. (*Se disposant à partir avec ses engins.*) Tâchez au moins que le raccommodement soit fait quand je rentrerai... Je m'en vais m'installer avec mes lignes dans un petit coin que j'ai découvert.

FERGAN. — Quelle espèce de poisson pêchez-vous?

VALANTON, *modestement*. — Heu! je n'en exclus aucune!

FERGAN. — Mais qu'est-ce que vous prenez?

VALANTON. — Rien.

FERGAN. — C'est que vous ne connaissez pas votre métier.

VALANTON. — Ce sont vos poissons qui ignorent le leur! Ils passent, ils regardent, ils flairent. Ils ne mordent pas. Ils ne savent même pas jouer avec le bouchon. Ils sont tristes... comme tout ce pays de pierres et de ravins... Allons... au revoir. (*Il sort par la porte de gauche.*)

SCÈNE II

FERGAN, *puis* IRÈNE *et* PAULINE. *Les deux femmes entrent par la porte du perron. Irène a les cheveux gris, la tenue austère et les vêtement sombres. Pauline rapporte une brassée de belles herbes et de fleurs d'eau.*

PAULINE. — Nous sommes exténuées.

FERGAN. — Jusqu'où êtes-vous donc allées?

PAULINE. — Nous avons commencé par le bois; puis, arrivées

au pré d'en bas, nous avons voulu sortir du parc pour revenir par le hameau.

FERGAN, *avec une assurance de propriétaire bien clos.* — Oui, mais la haie vous en a empêchées.

PAULINE. — Pas le moins du monde. Le passage était dégarni de sa broussaille... Une paysanne venait d'entrer par là pour laver du linge à la rivière. La femme d'un voisin, n'est-ce pas, Irène?

FERGAN. — C'est un peu fort ! (*A Irène.*) Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

IRÈNE. — Je lui ai demandé comment allait son enfant.

FERGAN. — Et c'est tout ?

IRÈNE. — Non, je lui ai donné encore ce qu'il lui fallait pour le pharmacien.

FERGAN, *prenant son chapeau.* — Eh bien, moi, je m'en vais la reconduire jusque dehors.

PAULINE. — Oh ! si j'avais pu m'attendre à cela !... Au moins ne la rudoyez pas. C'est une bien pauvre femme.

FERGAN. — Est-ce qu'elle a le droit d'être chez moi ?

PAULINE. — Ça ne vous fatigue donc pas d'être toujours ainsi, à cheval sur votre droit ?

FERGAN. — Si tout le monde était comme moi, la société marcherait mieux, je vous le garantis. (*Il sort.*)

SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE

PAULINE. — Tu aurais dû retenir ton mari.

IRÈNE. — Il fait ce qu'il veut. Moi, je fait tout ce que je peux pour me détourner du chemin de sa volonté.

PAULINE. — Ainsi, ni les années écoulées, ni les situations qui changent avec l'âge, rien n'a modifié le fond de ton cœur à son égard ?

IRÈNE. — Non.

PAULINE. — Cependant vous ne vous querellez plus.

IRÈNE. — Il n'y a plus à présent qu'une querelle de possible entre nous. Mais celle-là nous l'avons, sourde encore et pourtant obsédante pour moi jusqu'à l'affolement.

PAULINE. — Quelle querelle ?

IRÈNE. — L'éducation de René.

PAULINE. — Il doit te trouver d'une tendresse maternelle un peu exagérée?

IRÈNE. — Oh! oui, j'adore mon fils. C'est pour le faire vivre que j'ai renoncé à mourir!... Et je ne reste encore debout que pour cet enfant, par cet enfant... dont rien ne saurait me détacher... Ah! cette petite vie inquiète, sa petite âme triste qui me semble n'être faite que de mes soupirs, jamais je ne consentirai à les confier, hors d'ici, à des maîtres, à des étrangers, à des autres!

PAULINE. — Est-ce que ton mari t'a déjà parlé de cela?

IRÈNE. — Oui, plusieurs fois ses explications et ses insistances à cet égard m'ont mise au supplice. Jusqu'à ces derniers jours-ci, j'ai frémi en secret de la crainte qu'il n'essayât de donner suite à l'intention que je lui sais. Mais, pour cette année, tu vois qu'il vient de laisser passer la date de la rentrée des collèges, sans avoir rien tenté à nouveau... Lui si tranchant en toute chose, on dirait que, là-dessus, il sent en moi une créature gardant son petit. Et en cela, il voit juste : je le lui disputerais désespérément, si j'y étais réduite, férocement.

PAULINE. — Pauvre sœur! Ce n'est plus que dans cet enfant que je te vois vivre. Et tu étais donc destinée à ne pas avoir de vie pour toi-même! Parfois, je songe à ce qui aurait pu, peut-être, t'advenir d'autre : et je reconnais bien que tu n'étais pas marquée pour le bonheur.

IRÈNE, *pensivement*. — Qui sait?

PAULINE. — Mais non, hélas! mais non!... Ah! certes, ton existence aura été sombre, rigoureuse. Mais, dans sa dureté même, n'auras-tu pas trouvé de quoi t'endurcir un peu le cœur? Tandis qu'il y aurait eu un changement de sort où ta sensibilité se serait avivée encore. Et c'est au plus cher de toi-même qu'alors tu aurais été autrement déchirée!...

IRÈNE. — Que veux-tu dire?

PAULINE. — Je pense à quelle épreuve tu aurais été condamnée par la suite, si tu avais autrefois réalisé des rêves que, sans les connaître, j'ai peut-être eu raison de deviner en toi.

IRÈNE. — Je ne te comprends pas.

PAULINE. — Mon Dieu, je ne devrais sans doute point te rappeler cela... Mais, bien souvent, va, j'y ai beaucoup songé.

IRÈNE. — A la fin, explique-toi!

PAULINE. — D'ailleurs, pourquoi ne me l'avouerais-tu pas maintenant ! N'est-ce pas que tu as eu l'idée d'épouser Michel Davernier ?

IRÈNE, *se détournant.* — C'est possible.

PAULINE. — Tu vois bien !... Ah ! que de fois je me suis repré-

Les *Tenailles.* (Reproduction du tableau de M. J. Cayron, exposé au Salon des Champs-Élysées.)

senté que la pire de tes douleurs aurait été de perdre le bonheur, après l'avoir conquis !

IRÈNE. — Il n'y aurait eu qu'à me laisser faire ma part de bonheur. Lereste me regardait.

PAULINE. — Non, va ! C'est alors que tu aurais vraiment connu les abîmes de la souffrance humaine,si, montée en plein ciel avec un être aimé, il t'en avait fallu retomber tout d'un coup, lui mort, dans tes bras !

IRÈNE. — Si j'avais épousé Michel, il ne serait pas mort ! Je

l'aurais préservé de mourir. J'aurais été là à toute minute, pour le soigner d'amour, le guérir de caresses. Je lui aurais épargné ce qui, dans sa vie sans foyer, l'aura rongé, assailli, usé : les solitudes, les anxiétés, les imprudences, tout ce qu'on ne sait pas... (*Comme se parlant à elle-même.*) tout ce qu'on ne peut pas savoir !...

PAULINE, *secouant la tête.* — Pfff ! ! un poitrinaire !... fils de poitrinaire !...

IRÈNE, *bouleversée.* — Tais-toi !

PAULINE. — Qu'as-tu ?

IRÈNE, *se contenant.* — Rien... L'affreuse pensée de cette loi de mort !... (*Évasivement.*) Le souvenir... Pourquoi m'as-tu parlé de cela ?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, RENÉ FERGAN

RENÉ, *entrant en courant.* — Maman, maman !...

IRÈNE, *ouvrant les bras à son fils.* — René !... Mon trésor !... Mon mignon si faible !... Viens que je t'embrasse ! (*Elle l'enlace.*)... que je te câline, que je te regarde prendre des belles couleurs !... Oh ! deviens bien fort ! (*L'enfant murmure.*)... bien tapageur ! (*L'enfant se débat.*... bien mauvais même, comme un bon petit diable !...

RENÉ. — Papa m'a promis qu'il allait m'emmener avec lui, dans le dog-cart...

IRÈNE. — Non, monsieur, non !... Vous savez bien qu'il vous est défendu de jamais sortir sans moi !...

RENÉ. — Oh !

IRÈNE. — D'abord, te voilà en nage ! Quelle bêtise as-tu faite ? Je t'avais laissé en train d'écrire ton devoir avec mademoiselle.

SCÈNE V

LES MÊMES, FERGAN

FERGAN. — Cela prouve que les demoiselles ont cessé, pour un temps, d'avoir de l'influence sur ce gaillard.

IRÈNE. — Il faut te changer des pieds à la tête.

FERGAN, *haussant les épaules.* — Ta, ta, ta, ta !

PAULINE, *prenant la main de René, à Irène.* — Confie-le-moi. Je monte là-haut. Je le gronderai comme les tantes se mêlent de

gronder. (*Avec une feinte de gravité.*) Ça ne le fera pas rire. (*Tendrement.*) Ni pleurer. (*Pauline sort avec René.*)

SCÈNE VI

IRÈNE, FERGAN

FERGAN, *un peu embarrassé.* — J'ai précisément à vous entretenir du parti à prendre pour l'éducation de René.

IRÈNE, *effarée.* — A propos de quoi, aujourd'hui ?

FERGAN. — Parce que la chose ne souffre plus de retard...

IRÈNE. — Pourquoi ?

FERGAN. — Il va avoir dix ans.

IRÈNE. — Eh bien ?

FERGAN. — Jusqu'à cet âge, j'ai volontiers reconnu que le mieux était de vous laisser la haute main sur lui. Il y a mille soins premiers pour lesquels la mère s'entend dans la perfection... Vous me rendrez cette justice que, tout en désapprouvant vos excès d'attention, je ne vous ai encore contrecarrée en rien.

IRÈNE. — Et maintenant ?

FERGAN. — Maintenant que notre fils devient un petit homme, il ne me conviendrait pas que vous en fissiez une jeune fille.

IRÈNE. — Vous n'avez qu'à me dire comment vous voulez que je l'élève.

FERGAN. — Je ne suis pas plus compétent que vous dans les détails d'enseignement. Je sais seulement que René a besoin désormais de recevoir une instruction plus étendue. Nous ne devons plus le borner à celle qui se donne dans la famille.

IRÈNE. — Si je ne vous parais plus suffire, prenons un précepteur, faites venir des professeurs...

FERGAN. — Ça ne serait point l'affaire. On rendrait un mauvais service à un garçon, quand l'âge convenable lui est venu, en ne l'accoutumant pas à une discipline, à une émulation, à une habitude déjà de compter un peu sur lui-même. Et ces choses-là, elles ne peuvent être fournies qu'au collège.

IRÈNE. — Nous y voilà donc revenus !... Combien de fois faudra-t-il vous répéter que ce serait un meurtre... un vrai meurtre... de priver René de mes soins !

FERGAN. — Laissez là ces imaginations déréglées. Soyons sérieux : notre fils ne travaillera jamais bien à nos côtés. Vous l'aimez trop, d'une façon trop passionnée. Vous ne savez jamais être assez sévère.

IRÈNE, *indignée.* — Et vous voudriez charger des gens d'être sévères pour lui. Un pauvre petit enfant, dont je n'ai pas encore osé croire que, moi, sa mère, je réussirais à le faire vivre, à l'élever... Mais il a sans cesse besoin que je veille auprès de lui ! Pour un rien, il tousse !... Souvent, je me lève la nuit, et je le trouve dans des transpirations qui m'épouvantent...

FERGAN. — C'est cela que je déclare fâcheux, même un peu ridicule. C'est votre luxe de précautions qui l'étiole, ce petit bonhomme. Il ne s'en portera que mieux, dès qu'il sera moins dorloté.

IRÈNE. — Mon fils ne me quittera pas.

FERGAN. — Mon fils suivra mon exemple. A son âge, il y avait déjà deux ans que j'étais en pension. Il fera comme les enfants de nos voisins de châteaux, de tous les gens de notre monde. Il viendra ici le dimanche. J'irai le voir souvent. Vous irez chaque fois que vous voudrez... et que l'état de nos chevaux le permettra...

IRÈNE. — René est malade, vous dis-je, gravement malade. Son existence est en question... Je le sais, moi ! Les médecins me l'ont dit...

FERGAN. — Quels médecins ?

IRÈNE. — Tous !... Tous ceux que j'ai pu consulter dans les environs.

FERGAN. — Vous avez fait cela ?... En cachette ?...

IRÈNE. — Oui !...

FERGAN. — C'est absurde !... Et quelle maladie a-t-on trouvée à notre fils?

IRÈNE, *interloquée.* — On a reconnu que...

FERGAN, *incrédule.* — Quoi ?

IRÈNE. — ... Que mon amour seul était capable de le préserver... de le sauver... par un régime de tous les jours, par un traitement de tous les instants...

FERGAN. — Assez de phrases vagues !... Quand quelqu'un est malade, sa maladie porte un nom. Précisez !

IRÈNE. — Comme vous me tourmentez !... Mais croyez-moi donc ! Vous voyez bien dans quelle émotion je suis !...

FERGAN. — Hé ! les docteurs aussi auront bien vu ce que vous attendiez d'eux pour me l'opposer. Vous en avez remporté des diagnostics de complaisance... Ah ça ! vous êtes une femme bien portante. Moi, sapristi ! j'ai un bon coffre ! Est-ce avec ces antécédents-là que l'on donne naissance à des enfants rachitiques ? (*Irène baisse la tête pendant ces paroles qui la gênent.*) Au surplus,

nous constaterons bientôt comment notre fils aura profité de sa première année d'internat...

IRÈNE. — Jamais!

FERGAN. — Plaît-il?

IRÈNE. — Jamais vous ne me convaincrez sur ce point! Jamais je ne fléchirai!

FERGAN. — Alors, finissons-en tout de suite avec cette discussion stérile : veuillez faire préparer le petit bagage de René.

IRÈNE. — Comment cela?

FERGAN. — Je vais le conduire au collège...

IRÈNE, *éperdue*. — Vous allez... vous oseriez...

FERGAN. — Je veux être parti dans une heure.

IRÈNE. — Cela ne sera pas!... C'est la vie de mon fils que je défends contre votre horrible erreur. Je le garderai! fût-ce jour et nuit, dans mes bras.

FERGAN. — Allons! allons! Vous voici redevenue telle que je vous avais crue corrigée de l'être... Et vous me contraignez à vous imposer ma toute-puissance de père, comme jadis ma toute-puissance de mari!...

IRÈNE. — Ne me parlez pas de ce que vous avez fait! Il a été beau, votre triomphe, pour que vous vous y complaisiez encore!... Oui, j'ai courbé la tête, avec plus de haine encore dans le cœur. J'ai baissé le front; et, depuis lors, je ne vous ai plus regardé en face. Mais, aujourd'hui, ce n'est pas votre femme qui se redresse devant vous et que vous obligez à vous braver : c'est la mère, une mère que rien ne fera reculer...

FERGAN. — Vous vous trompez sur les droits de la mère.

IRÈNE, *avec un mépris farouche*. — Ce ne sont pas les mères qui s'abusent sur leurs droits!... Nous les sentons, nous autres, se former en nous avec l'enfant même. Et nos yeux voient ces droits naître de nous, attachés à nos propres entrailles...

FERGAN. — Une fois de plus j'ai raison, à l'encontre de vos utopies, de par la loi...

IRÈNE. — Ah! cet affreux mot reparaît donc! Vous aussi, je vous retrouve vous jouant de la vie de mon fils, pareil à ce que vous avez été pour briser la mienne. Sans remords, avec ces yeux-là de bourreau tranquille dans l'accomplissement de sa besogne!

FERGAN. — Dites tout ce qu'il vous plaira. Rien ne m'empêchera de disposer de notre fils.

IRÈNE, *dans une hésitation tragique*. — Oh! ne saurai-je donc

pas vous dire ce qui vous empêcherait de me le disputer !...

FERGAN. — Il m'appartient avant vous.

IRÈNE, *haletante*. — Ce n'est pas vrai !

FERGAN. — Contre vous.

IRÈNE. — Non ! non !

FERGAN. — Allez veiller à son départ.

IRÈNE. — Écoutez !...

FERGAN, *s'en allant*. — Non !... je vais donner l'ordre d'atteler.

IRÈNE, *lui barrant le chemin*. — Devant Dieu, cet enfant est à moi seule, ici !

FERGAN, *la rejetant en arrière de lui*. — Il est à moi, qui suis le père !

IRÈNE, *violemment, avec un grand geste tranchant*. — Vous n'êtes pas son père !

FERGAN, *stupéfait*. — Ah çà ! vous devenez folle ?

IRÈNE, *presque rasséréné*. — Je redeviens franche.

FERGAN, *suffoqué*. — Vous dites ?... Vous savez ce que vous dites ?

IRÈNE. — Je le sais.

FERGAN. — Vous voulez m'égarer ?... Cette phrase... incroyable... cet outrage... c'est un moyen en dernier recours ! Parlez vite ! Mais parlez donc !

IRÈNE. — Vous demandez des preuves ? Soit !... Rappelez-vous ! Je vous avais fermé ma chambre ; j'avais tout tenté pour vous chasser de ma vie... Et vous m'aviez emmenée en servitude, inoubliablement !...

FERGAN, *d'une voix féroce*. — Après ?

IRÈNE. — Par quel sentiment ai-je pu faiblir un jour devant vos obsessions et redevenir votre femme ?

FERGAN, *commençant à comprendre*. — Oh !

IRÈNE. — Je portais mon secret. Pour sauvegarder l'enfant, je vous ai caché la vérité, comme pour le sauver en ce moment, je vous la dis !...

FERGAN, *se précipitant contre elle*. — Gredine ! gredine !

IRÈNE, *qui s'est réfugiée vers une sonnette*. — J'appelle vos domestiques !

FERGAN, *se maîtrisant*. — Le scandale !... En effet, je sais à présent qu'aucune infamie ne vous répugne.

IRÈNE. — C'est votre logique impitoyable qui m'a réduite au mensonge, à la faute !... Et c'est moi qui ne pardonne pas !

FERGAN. — Cet homme ? Est-ce que je l'ai rencontré ?

IRÈNE. — Peut-être !

FERGAN. — Nommez-le-moi !

IRÈNE. — Non.

FERGAN. — Il est venu ici ?

IRÈNE. — Près d'ici.

FERGAN. — Je ne comprends pas comment vous avez pu parvenir à le voir.

IRÈNE. — Moi non plus.

FERGAN. — Vous l'avez vu souvent ?

IRÈNE. — Que vous importe !

FERGAN. — Vous le voyez encore ?

IRÈNE, *lui cachant la douleur de sa réponse.* — Non, il y a longtemps qu'il est parti, loin... pour toujours !...

FERGAN. — Et vous ne trouvez pas abominable que le fils de votre amant, quoi que je fasse, soit mon fils, et doive toujours être mon fils ?

IRÈNE. — Qui dit cela ?... C'est votre même loi qui a dit que, malgré moi, malgré tout, je serais toujours votre femme.

FERGAN. — Jamais je ne vous aurais soupçonnée !... Je vous ai su mon ennemie. Mais... (*Il lui vient les larmes de son orgueil vaincu.*) mais je vous honorais comme telle.

IRÈNE. — Chacun fait la guerre avec ses moyens. Vous vous êtes servi de toute votre force... Moi j'ai eu contre vous (*D'une voix amollie.*) toute ma faiblesse !

FERGAN. — Je n'ai fait que me retrancher dans mes droits.

IRÈNE. — La nature aussi a ses droits...

FERGAN, *méchamment.* — Du moins, la vivacité vous a rendue imprudente. En m'affranchissant de mes devoirs de père, vous ne pouvez m'en ôter l'autorité. Vous avez trahi cet enfant sur lequel je puis tout.

IRÈNE. — Après ce que je viens de vous dire, vous ne pouvez plus rien contre lui.

FERGAN. — Vraiment ?

IRÈNE, *souverainement.* — Rien qui ne soit une lâcheté, une ignominie, une vengeance impossible.

FERGAN. — Tant pis !

IRÈNE. — Non, j'ai osé la révélation parce que c'était ressaisir mon fils pour toujours, le reprendre à vos sentiments les plus obligatoires d'homme simplement civilisé.

FERGAN, *menaçant.* — Et si j'étais devenu un sauvage, maintenant ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉ

IRÈNE. — René ! mon Dieu !

RENÉ, *allant vers Fergan, entre les deux personnages.* — Est-ce que nous sortons bientôt, papa ?

FERGAN, *bouleversé.* — Tais-toi !

IRÈNE, *s'emparant de son fils.* — Tais-toi ! tais-toi !

FERGAN. — Renvoyez-le, que nous achevions vite ce qui reste à dire.

IRÈNE, *à René.* — Retourne m'attendre auprès de tante Pauline.

RENÉ. — Pourquoi *que* papa a pleuré, puisqu'il ne pleure jamais ?

IRÈNE, *voulant l'éloigner, avec douceur.* — Va-t'en !

RENÉ. — Comment *ça se* fait que tu ne pleures pas aussi, toi qui pleures toujours... quand tu crois qu'on ne te voit pas ?... Je le vois bien, moi !

IRÈNE, *l'embrassant.* — Ah ! chéri ! mon chéri !... Je n'ai donc plus de larmes. (*Le reconduisant.*) Va... va ! (*René sort.*)

SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN

FERGAN. — Cet enfant, il est maintenant à vous seule... oui ! Je vous l'abandonne. Faites-en ce que bon vous semblera... Vous avez dit vrai : je ne pourrais pas lui vouloir de mal. (*Faiblissant.*) Ce sera déjà bien assez que je m'apprenne à ne plus l'aimer. (*Avec autorité.*) Vous l'emmènerez... vous allez partir avec lui.

IRÈNE. — Je ne partirai pas.

FERGAN. — Comment !...

IRÈNE. — Je ne consentirai pas à être jetée à la porte. Pour mon fils, je ne sacrifierai rien de sa situation régulière, de la considération qui s'attache à sa naissance... légale.

FERGAN. — Je vous y contraindrai donc !

IRÈNE. — Non.

FERGAN. — Ce divorce que vous avez tant réclamé, c'est moi, à présent, qui le veux et qui le demande.

IRÈNE. — Je ne l'accepte plus. Ma jeunesse est passée, mes espérances sont abolies, mon avenir de femme est mort. Je me refuse à changer le cours de ma vie, à bouger, à remuer. Je n'ai plus a volonté que de rester, jusqu'à la fin, où je suis, comme j'y suis.

FERGAN. — Vous voudriez que je vous supporte?

IRÈNE. — Il le faudra bien. Vous n'avez contre moi rien d'autre que mon aveu...

FERGAN. — Est-ce que vous le renieriez au besoin?

IRÈNE. — Oseriez-vous m'inviter à le renouveler publiquement?

Un temps.

FERGAN, *anéanti.* — Alors qu'est-ce que vous voulez que je devienne ainsi, face à face avec vous, toujours, toujours? Quelle existence voulez-vous que je mène?

IRÈNE. — La pareille à celle que vous m'avez fait mener jusqu'à ce jour. Nous sommes rivés au même boulet. Mettez-vous enfin à en sentir le poids et à le tirer aussi. Il y a assez longtemps que je le traîne toute seule.

FERGAN. — Il n'y a pas de justice.

IRÈNE. — Il y a celle du malheur commun.

FERGAN. — Vous êtes une coupable et je suis un innocent.

IRÈNE. — Nous sommes deux malheureux. Au fond du malheur, il n'y a plus que des égaux.

Paul HERVIEU.

LA FEMME EN CHINE

Abstraction faite des différents ports ouverts au commerce européen et de la capitale, Pékin, l'empire chinois peut être considéré comme un pays fermé à la civilisation occidentale. Peu de nos contemporains ont pu circuler dans l'intérieur de la Chine; la vie intime des Chinois ne nous est encore connue que par les récits des voyageurs ou négociants établis sur la côte et par les missionnaires.

Une femme, Mme A. Potanine, accompagnant son mari dans ses voyages d'exploration, a pu pénétrer dans la vie intérieure des Chinois dont elle trace un tableau très fidèle. Voici quelques réflexions au sujet de la femme chinoise que Mme Potanine a eu l'occasion d'étudier particulièrement durant ses longues pérégrinations (1).

Pour l'observateur peu familier avec la vie en Chine, toutes les femmes du Céleste Empire se ressemblent. Cela tient à plusieurs causes. D'abord, aucune ne reçoit d'instruction. Lors d'une visite que Mme Potanine avait faite à une grande dame de l'empire, femme d'un gouverneur de province et fille de hauts mandarins, cette dernière fut émerveillée d'apprendre que son hôtesse savait lire et écrire. La manière de se vêtir est également uniforme et, sauf les rares occasions où les femmes du high-life chinois mettent des jupes, la coupe du vêtement féminin par excel-

(1) Mme Potanine est décédée en route, près Tchou-tzin-fan, le 19 septembre 1893. En plus du concours apporté à son mari dans l'accomplissement de sa tâche, Mme Potanine a noté avec soin ses impressions personnelles que les amis de la défunte ont réunies et fait paraître en un volume sous le titre : *Recueil de notes prises durant un voyage à travers la Sibérie, la Mongolie, le Thibet et la Chine*, Moscou 1895 (en russe).

lence, la robe longue, est pour toutes la même. La coiffure est également identique chez toutes les femmes de l'empire. Toutes portent le chignon que les riches attachent avec des épingles en or ; les pauvres se contentent d'ornements de cuivre. La coutume à la fois barbare et ridicule, de rapetisser les pieds chez les fillettes de 3 à 7 ans, est également répandue dans tout l'empire et pratiquée, sans exception aucune, par toutes les classes de la société. Pour les Chinois, en effet, l'élégance est en raison inverse de la grosseur des pieds. Aussi, toutes les mères s'ingénient-elles à empêcher le développement normal de cette partie du corps et à rendre les pieds de leurs filles aussi petits que possible. L'opération, aussi simple que douloureuse, consiste à entourer les pieds des enfants de bandelettes qui compriment les doigts serrés contre la plante. Le creux ainsi formé est bouché par un talon intérieur. Ce talon est supprimé dans les familles où les enfants sont destinés au travail. Sauf une seule province, celle de Pho-Kien, la coutume de rapetisser les pieds des fillettes est commune à toute la Chine. Dans certaines provinces l'élégance exige que les pieds de la femme « puissent se poser dans une tasse ». Dans les régions montagneuses, au contraire, on se contente de comprimer l'extrémité du pied sans le bomber : les femmes ne pourraient plus marcher du tout. Les femmes qu'on rencontre souvent à Pékin et dans les environs, aux pieds non déformés, sont ou bien des Mongoles ou des Mandjours, que les hauts mandarins épousent de préférence aux véritables Chinoises.

Une batelière de Canton.

Cette déformation du pied chez la femme chinoise influe d'ail-

leurs d'une manière très sensible sur la vie générale de ce peuple. Incapable d'un travail nécessitant un certain mouvement, la vie de la femme en Chine est forcément sédentaire. Même dans ses travaux d'intérieur : entretien du ménage, préparation des aliments, etc., la femme se tient habituellement couchée ou même

Fleuriste à Pékin.

à genoux ; sa démarche est toujours fort disgracieuse ; en état de grossesse, elle n'avance que très péniblement, courbée et en balançant les bras. Dans les campagnes, fermières, bergères, moissonneuses sont souvent la proie des bêtes féroces, faute de pouvoir se sauver par la fuite.

Dans les villes, le travail des femmes est nul. Les commerçantes restent immobiles devant les comptoirs. Dans toutes les autres classes de la société la plupart des travaux de l'intérieur sont faits par les hommes. Ceux-ci font la cuisine et s'occupent

des soins du ménage. La propreté est la chose la moins vulgaire dans les demeures des Célestes. Nulle part on ne constate une pareille négligence et un tel abandon. Les provisions de bouche, qu'on n'achète habituellement que pour un seul repas à la fois, sont apportées par les commis des magasins; rarement voit-on une femme aller faire elle-même ses emplettes.

Chanteuse à Hong-Kong.

Une profession assez communément exercée par les femmes en Chine est celle de musicienne et chanteuse ambulante. On en rencontre fréquemment dans toutes les villes de quelque importance, le plus souvent en groupes, et accompagnées de leurs enfants. Les *fin'eu-neu-jen* (femmes artistes), comme les appellent les Chinois, opèrent habituellement sous la direction d'un impresario auquel elles rapportent naturellement la collecte en échange de la nourriture et de l'entretien. Très souvent, les impresarios sont les propres maris des artistes qui se procurent ainsi une honnête aisance par le produit du travail de leurs épouses (on sait que la loi chinoise permet aux hommes de prendre plusieurs femmes à la fois).

Le sort de la femme est sensiblement moins doux à la campagne, où elles sont souvent astreintes aux durs travaux des champs. Dans certains villages, la population féminine exerce une industrie quelconque comme le tissage du coton, ou la confection des fleurs artificielles. Cette dernière industrie occupe un personnel considérable, la fleur étant l'un des ornements les plus

répandus dans l'empire ; rares sont les femmes, paysannes ou grandes dames, qui n'en aient pas dans les cheveux. Souvent, on en pose aussi devant les divinités, dans les chambres.

La pudeur, chez la femme chinoise, est loin d'atteindre le degré constaté chez l'européenne. Seules, les maisons des familles riches comprennent plusieurs pièces et des chambres spéciales sont réservées au personnel féminin, épouses ou filles. La généralité des demeures chinoises ne comportent qu'une chambre. Là se trouve le *kan*, sorte de plate-forme élevée, qui sert à la fois de salle à manger, de cabinet de toilette, et où la femme passe la plus grande partie de son existence. Une natte, quelquefois un matelas, étendu pour la nuit, transforme ce coin en chambre à coucher. Toute la famille couche là dans une promiscuité à laquelle nous ne sommes guère habitués en Europe. La présence d'un homme étranger à la famille ne paraît pas gêner outre mesure une Chinoise dans les soins à donner à sa toilette.

Les Chinoises paraissent avoir beaucoup d'affection pour leurs enfants. Les cas d'infanticides, généralement dus à la profonde misère qui règne dans certaines provinces, sont toutefois très fréquents, malgré les sévères châtiments infligés aux délinquants. Les mères ne tuent jamais leurs propres enfants. Cette lugubre besogne est habituellement accomplie par les accoucheuses, qui croient faire œuvre méritoire en déchargeant ainsi les familles nombreuses et gênées de bouches inutiles. Les victimes sont généralement les enfants du sexe féminin considérées comme des êtres peu utiles, destinées à souffrir plus tard. Il existe d'ailleurs beaucoup d'asiles pour les enfants abandonnés. Les missionnaires catholiques en recueillent aussi un très grand nombre. La plus grande partie des orphelins ainsi recueillis étant des fillettes, le prosélytisme ne peut naturellement pas y gagner beaucoup. Par contre, les jeunes filles sorties des missions trouvent plus aisément à se marier, les paysans des environs épousant de préférence les pensionnaires des asiles catholiques, considérées, avec raison, comme plus habituées à l'ordre et au travail. La plupart d'entre elles sont, en outre, pourvues d'une instruction professionnelle très appréciée par les Chinois.

Le sentiment religieux est peu développé chez la femme chinoise. En dehors de quelques prières qu'elle adresse de temps à

autre aux idoles placées dans l'appartement, la Chinoise fait preuve de peu de dévotion ; elle ne fréquente le temple qu'à de rares intervalles et aux jours fixés par le calendrier. La divinité particulièrement adorée par les femmes chinoises, la Quan-In-Poussa, personnifie la Charité. La célébration du culte à cette déesse est en même temps l'occasion de grandes réjouissances et réunit un grand concours de population. On sait, d'ailleurs, que les pratiques religieuses des Chinois comportent toujours des divertissements multiples ; tout autour des temples, érigés habituellement en dehors de l'enceinte des villes, s'élèvent diverses constructions qui n'ont rien de religieux, notamment des salles de spectacles, théâtres et cirques. C'est là que la population se rend après le service divin. La plupart des établissements de plaisir sont entretenus par les religieux mêmes, bonzes ou moines, et qui tirent, naturellement, de ces fêtes populaires, le plus clair de leurs revenus.

Jeune fille de Canton.

Les constatations faites par Mme Potanine durant ses longs séjours en Chine, ne sont pas en faveur du beau sexe de ce pays. La voyageuse russe leur reproche particulièrement la négligence apportée dans toutes leurs occupations et l'absence totale de propreté et comfort dans leur vie domestique. Un autre fléau tend à ravager la femme chinoise. L'habitude de fumer de l'opium se répand d'une manière très inquiétante parmi la population fémi-

nine de ce pays. Peu de mères sont capables d'allaiter leurs enfants. Ces derniers reçoivent comme première nourriture une affreuse mixture, sous forme de bouillon, qu'aucune mégère n'oserait offrir à nos bébés d'Europe. A moins de transformations radicales dans les mœurs des Chinois, la régénération de cette race paraît être très lointaine — en même temps que peu menaçant le prétendu *péril jaune*.

LEMOSOF.

Une femme de qualité.

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris. Imp. PAUL DUPONT. 70.7.96

MADAME CORENTINE

I

Chaque dimanche, elles prenaient le petit chemin de fer de Saint-Aubin ou celui de Gorey, descendaient à une station au hasard, le long de la mer, et s'enfonçaient dans la fraîche campagne de Jersey. Elles faisaient un peu de toilette ce jour-là, par coquetterie d'abord, et aussi par une sorte d'amour-propre national, pour ne pas être confondues avec ces troupes de jeunes Anglaises, vêtues d'une taille ronde et d'une robe de satinette. On les voyait toujours seules. Elles passaient la journée dehors, doucement, à causer, à se sentir occupées l'une de l'autre. Mme L'Hérée admirait l'éclosion rapide de cette grande Simone, presque une femme, quinze ans bientôt, et dont elle avait toute la tendresse, tous les sourires, toute la grâce naissante. Elle se disait que rien ne lui manquait, puisqu'elle avait cela. Elle croyait se confier, parce qu'elle lui parlait sérieusement, par moments,

de choses peu sérieuses. Simone, de son côté, éprouvait la fierté intime des êtres qui sont la joie, et qui la donnent aux autres. Elle se sentait grandir, au ton que sa mère prenait avec elle, à la surveillance plus étroite sous l'apparence de la même liberté; elle devinait quelque chose, pas tout, heureusement, du bien qu'elle faisait à ce cœur blessé. Et, quand le soir venait et qu'elles s'étaient vues ainsi, l'après-midi entière, sans témoins, elle avait conscience que sa mère, lasse et silencieuse, avait l'âme plus calme, plus oublieuse, une sorte d'âme d'enfant comme elle.

Un dimanche de la fin de juillet, elles étaient parties, comme d'habitude, s'étaient arrêtées pour déjeuner dans une auberge de Saint-Aubin, et, tantôt par la falaise, tantôt par la route, sous le soleil chaud, avaient gagné la baie de Sainte-Brelade, la plus merveilleusement faite et lumineuse de Jersey. Depuis plus d'une heure, Mme L'Hérée se reposait, assise en haut de la plage, sur la dune couverte d'herbes. Elle portait un deuil élégant. Des fleurs mauves, très fines, formaient bandeau entre les bords de son chapeau de paille et les frisons de ses cheveux blonds. L'enfant d'un voisin lui avait dit : « Oh ! madame, on dirait que tes cheveux poussent en fleurs ! » Depuis lors, elle mettait plus volontiers ce chapeau-là. En ce moment, elle regardait, immobile, sous l'abri de son ombrelle à long manche, que le soleil éclaboussait de ses rayons.

Que regardait-elle ? Une nature plus artiste que la sienne eut été séduite par le paysage : ces deux falaises, roses de bruyères, enfermant une baie d'un bleu tendre, la plage d'une courbe si aisée, le village, dans un coin, avec son église gothique en granit rouge et ses chênes dont les grandes marées mouillent les branches, et en arrière, dans la verdure des collines, des villas qui s'étagent. Mais elle ne s'intéressait pas longtemps à la beauté d'un site. Dans ce cadre d'une splendeur molle, comme une grève de Sicile embrumée, elle ne voyait qu'un fourreau gris, un col marin, une aile blanche au-dessus : sa fille, très loin d'elle, marchant au bord de la mer et buvant la brise qui venait de l'est. Elle la contemplait, les yeux mi-clos, dans une attitude de bien-être et d'orgueil satisfait, se contentant de penser : « Elle se baisse. Elle se relève. A-t-elle des mouvements jeunes ! Est-elle grande, ma fille, ma Simone ! » Ce flux de tendresse, régulier et monotone comme celui de la vague, suffisait à l'occuper.

Mais les mères qui sont loin ne voient pas tout ce qui se passe.

Simone, partie du milieu de la plage, avait, en suivant le bord, atteint l'extrémité gauche de la baie, où le sable s'amincit et se perd, près des assises rousses des falaises que la mer ne quitte pas. C'était une belle enfant, en effet, qui deviendrait peut-être une jolie femme : la taille un peu forte, les épaules un peu épaisses, les joues d'un oval trop plein, encore dans cette période où la poussée de sève et de couleur cache des lignes inconnues. Mais la bouche était large et sérieuse, le nez mince, légèrement courbé, les yeux très francs, très droits, d'un brun qui devenait doré quand elle souriait. A sa robe courte, à la tresse châtain nouée par une agrafe d'écaille, on reconnaissait que sa mère ne tenait pas à la vieillir. L'expression habituellement grave du visage, quelque chose de résolu dans toute sa personne, démentait cette robe courte. Simone allait, grisée d'air salin et de soleil, prise à tout ce qu'elle voyait, la tête levée, ne songeant guère.

A vingt mètres du rocher, elle s'arrêta. Il y avait là, échoué sur le sable, la coque inclinée, un sloop dont la mer commençait à soulever la proue. La jeune fille se pencha, et lut : *Edith*. Un souvenir classique, implacable, murmura en elle : « au cou de cygne ». Et elle trouva tout naturel que le bateau fût peint en blanc, avec un filet d'or, comme un collier.

Au même moment, un marin du bord arrivait du bout de la plage, jeune, le béret sur la tête, le gilet de tricot bleu portant le nom du sloop. En passant près de Simone, qui ne l'entendait pas venir, il salua militairement, et dit, en montrant toutes ses dents :

— Vous embarquez, mademoiselle ?

Et il enjamba le bordage.

Simone ne s'effaroucha pas, et demanda :

— Vous êtes du port de Saint-Malo, peut-être ?

Le marin, qui dénouait la corde enroulée autour de la voile, s'arrêta un moment :

— Pardon, mademoiselle, nous sommes Lannionnais.

Avec la soudaineté d'impression de son âge, Simone devint sérieuse. Ses yeux s'ouvrirent d'avantage. Elle enveloppa le bateau, l'homme, le mât, la flamme bleue de là-haut, de ce regard d'attention passionnée que nous donnons indistinctement aux gens et aux choses qui viennent d'un pays lointain et aimé.

— Lannion ? dit-elle. Vous y retournez ?

— Tout à l'heure, mademoiselle. Ces vents-là, voyez-vous, c'est ce qu'il y a de meilleur pour nous. Quand nous avons doublé

la pointe, nous cherchons la Corbière, au plus près, et alors, par grand largue, en cinq heures, cinq heures et demie, nous sommes derrière les Sept-Iles.

— Oh ! les Sept-Iles ! fit Simone.

Sa voix, qui était son âme de quinze ans parlante, avait pris le ton du rêve. Elle répéta :

— Les Sept-Iles !

— Vous connaissez ?

— Oui.

Voyant que cela l'intéressait, le marin continua :

— Alors, vous pouvez calculer vous-même. Le temps d'arriver devant la passe du Guer, avec toutes les pierres qu'il y a par là, il est nuit. Nous avons le jusant contre nous. Faut attendre. Nous ne serons pas à Lannion avant le petit jour. Voilà !

L'homme se remit au travail.

Simone hésitait, toute troublée. Elle se recula, car une petite vague frémissante venait de dépasser la poupe du yacht, tourna la tête pour voir où se trouvait sa mère. Bien qu'elle eût aperçu Mme L'Héréec très loin, immobile sur la dune, elle lutta encore, une minute, contre cette idée qui l'envahissait. Puis, presque tout bas, comme si elle avait peur d'être entendue :

— Dites-moi ? fit-elle.

L'homme se redressa et parut à mi-corps au-dessus du trou de l'écoutille où il travaillait.

— Connaissez-vous, à Lannion, M. L'Héréec ?

— Parbleu ! M. Guillaume, de la rue du Pavé-Neuf ?

— Oui.

— Si je le connais ! Je le vois, plus de trois fois la semaine, qui rentre de l'usine. Un bon homme, sûr ! qui n'a pas eu de chance !

Il avait dit les derniers mots en sourdine, comme une réflexion intime. Simone rougit jusqu'aux frisons de son cou.

— Voulez-vous lui faire une commission ? demanda-t-elle.

Sans attendre la réponse, elle tira de sa poche un carnet long d'un doigt, écrivit au crayon : « Simone, 20 juillet 1891 », déchira la page, et la tendit pliée vers le bateau.

— Ceci, voulez-vous ?

Déjà la marée avait gagnée plus d'un mètre. La jeune fille fit un pas en avant, mouilla sa bottine jusqu'à la cheville, pour remettre le billet au marin, puis se rejeta en arrière.

— Merci, dit-elle... Puisque vous le voyez, vous, je voudrais savoir... A-t-il beaucoup vieilli ?

Elle le regardait maintenant avec des yeux pleins de larmes.

Il comprit vaguement, et leva son béret.

— Un peu, mademoiselle, le chagrin, vous savez...

— Tout blanc, peut-être ?

— Oh ! pas encore ! un peu gris, là, aux tempes. Un bien bon homme, M. Guillaume.

— Et sa mère ?

— Blanche comme une neige, celle-là.

— A-t-elle encore les deux domestiques ?

— Oui, mademoiselle ; Gote et Fantic, toujours les mêmes.

— Alors, presque rien n'a changé là-bas ? J'avais peur...

Elle se tut un peu, et ajouta :

— Ma grand'mère n'a pas fait couper les grands lilas, le long de la rue ?

L'homme se gratta la tête, tâchant de se souvenir, puis il dit, avec une espèce de joie :

— Non, mademoiselle, non. Je me rappelle maintenant que je suis passé là, en mai. Ils étaient fleuris.

Simone aurait voulu demander autre chose. Les questions se pressaient dans son esprit. Mais tout cela l'avait trop émue. Elle se détourna, et s'éloigna, suffoquée de sanglots, tâchant de se maîtriser, tandis que l'homme la suivait du regard, et remettait son béret en disant :

— Pauvre petit cœur ! Ça doit être la fille de M. Guillaume.

Simone marcha doucement, la tête basse, jusqu'à la moitié de la plage. Arrivée là, elle s'était déjà ressaisie. Elle ne pleurait plus. Même, elle éprouvait un contentement et comme un orgueil de ce qu'elle avait fait. Cela dépassait les initiatives ordinaires d'une enfant. Elle le sentait, et, ce qui lui était plus doux encore, c'était de songer à la joie qu'il aurait, lui, son père, en recevant cette ligne écrite par elle, cette ligne qui disait : « Je pense à vous. Je ne vous connais plus guère. Il y a si longtemps que je vous ai quitté ! Mais je vous aime. Vous tenez une place très grande dans mes rêves de toute jeune fille. Je voudrais vous revoir. Je voudrais... » Oh ! ils en disaient long, les quatre mots au crayon ! Et le père comprendrait tout, n'est-ce pas, tout ce qu'elle avait voulu y mettre...

Elle éprouva un peu de gêne pourtant, quand elle vit, sous

l'ombrelle à raies noires, sa mère, blonde et fine, qui lui souriait comme d'habitude.

— Eh bien, mignonne ?

— Eh bien, maman ?

— Plus d'une heure toute seule ! A quoi rêvais-tu ?

— Vous savez bien que je ne rêve pas.

— Et ce bateau, qu'est-ce que c'est ?

— L'*Edith*. Très joli, n'est-ce pas ?

Elle avait rougi en parlant, Mme L'Héréec l'avait remarqué.

— Un Anglais ? demanda-t-elle.

— Non, maman.

Et, détournée à demi vers la baie, pour avoir plus de courage, décidée, d'ailleurs, à tout dire, Simone reprit, très vite :

— Il va partir. Tenez, vous voyez, là-bas, près de Sainte-Brelade, un canot avec trois hommes, deux rameurs, un qui gouverne. C'est le propriétaire qui rejoint le bord. La brise est bonne, paraît-il. Quand ils auront doublé la pointe, ils iront grand largue aux Sept-Iles.

— Ah !

— C'est le marin qui me l'a dit. Et demain, au petit jour, ils seront à Lannion.

— Lannion ?

— Mais oui, maman, Lannion, répondit Simone en se retournant.

La petite Mme L'Héréec ne riait plus. Surprise, inquiète, elle cherchait à lire sur le visage de Simone, qui paraissait très calme et qui la regardait. Elle n'eut pas besoin d'un long interrogatoire.

— Je t'ai vue causer, en effet. Tu connaissais l'homme ?

— Non.

— Et il t'a raconté ?...

— Rien, dit Simone. C'est moi qui lui demandais de remettre un billet à mon père.

Mme L'Héréec eut un mouvement de recul.

— Un billet à ton père ? Mais, c'est une...

Elle n'acheva pas. Son instinct de femme malheureuse l'avertit à temps. Elle savait le danger des violences qui poussent l'enfant vers l'autre époux. Que pourrait-elle dire d'ailleurs ? Avait-elle le droit strict d'empêcher Simone d'écrire à son père ? Ellese contint. Mais ses mains tremblaient en fermant l'ombrelle. Elle se

leva, frappa de petits coups sur les plis de sa robe pour faire tomber le sable et pour se donner le temps de réfléchir, puis elle dit, avec une résignation affectée, en traçant un cercle, du bout du manche d'ébène, parmi les herbes :

— Je n'aurais pas cru cela de toi, Simone. Tu avais donc quelque chose à lui apprendre ?

— Non, maman.

— Alors, qu'as-tu écrit, mon enfant ?

— Mon nom.

— Rien que ton nom ?

— Avec la date.

Un imperceptible sourire brida les yeux de Mme de L'Héréec.

— Et tu crois qu'on sera heureux, là-bas ?

Elle releva la tête, et s'aperçut qu'elle avait encore dépassé la mesure. Simone s'était détournée. Le regard fixe et dur, les lèvres serrées, elle suivait la manœuvre du sloop qui levait l'ancre. Elle aussi se retenait de parler. Mais elle pensait, dans un frisson de révolte : « Pas heureux ? Mon père ne pourrait pas être heureux de savoir que je l'aime ? Vous vous trompez ! vous le calomniez ! Vous n'avez pas le droit de me dire cela ! »

La pauvre enfant comprit peut-être que sa mère regrettait déjà la question. Après un silence, elle dit avec effort, la voix toute mouillée :

— Comme il va vite, n'est-ce pas, ce petit sloop ?

— Oui, très vite.

Toutes deux debout, l'une près de l'autre, elles regardèrent un peu de temps l'ouverture lumineuse de la baie, par où glissait la haute fléchure de l'*Edith*, au-dessus de la coque presque invisible. Puis elles traversèrent la dune, pour rejoindre la route de Saint-Aubin. Elles marchaient côte à côte, mais séparées d'âmes. Chacune devinait de la pensée de l'autre juste ce qu'il en fallait pour se trouver gênée. Elles ne se laissaient pas aller tout bonnement aux premières idées venues, comme d'habitude. Ce qu'elles se disaient était apprêté. La ligne d'écriture se dressait entre elles comme une barrière. Elles essayaient de bonne foi de se retrouver, d'être ordinaires, et n'y réussissaient pas.

La dune franchie, les deux femmes suivirent la route qui monte à droite. Des groupes d'Anglais et d'Anglaises s'échelonnaient sur la pente, les uns échappés des *mails-coachs* Fauvel ou Royal Blue, et dépensant en conscience la dernière halte, les autres

gagnant à pied la gare de Saint-Aubin ou celle de Don-Bridge. Parmi eux, Simone et sa mère étaient bien d'une espèce à part. Les *misses* leur jetaient, au passage, des regards d'envie mal déguisée, jalousant en secret ces tailles souples et cette allure élégante, un peu ailée. Mme L'Héréec et sa fille ne s'en émouvaient guère. Il leur arrivait même, dans leurs promenades du dimanche, de ralentir le pas, pour surprendre ce qu'on disait

— Comme il va vite, n'est-ce pas, ce petit sloop ? Page 343.

d'elles. On les prenait souvent pour deux sœurs, tant elles avaient la même cadence de marche et le même air de jeunesse. Cela les faisait rire. Aujourd'hui, elles se hâtaient. La route leur était indifférente. Elles n'éprouvaient pas même ce besoin de se retourner et de regarder en arrière, comme lorsqu'elles emportaient le regret d'une journée heureuse.

Une fois pourtant au moment où la baie de Sainte-Brelade allait disparaître, la jeune fille s'arrêta, et chercha, près de la ligne d'horizon, un point blanc, déjà estompé par la brume. Sentant qu'on l'épiait et qu'une âme inquiète suivait la direction de son regard, elle le ramena vers les villas espacées, au fond de la

— Ma Simonne, dit-elle tendrement. (Page 348.)

grève, et dont les façades peintes en gris clair, en bleu, en rose, en jaune pâle, luisaient si doucement parmi les arbres.

— Vous rappelez-vous, dit-elle, que nous avions songé à louer ici, l'an dernier?

Mme L'Héréec laissa tomber la question, et dit :

— Je ne t'ai cependant jamais empêchée d'écrire, Simone?

La jeune fille répondit, de cet air distrait qui ponctue la conversation comme une ligne de points :

— Non, maman.

— Jamais, tu le sais bien. Alors pourquoi, sans me prévenir, tout à coup?...

Elles se remirent à marcher, sans plus rien se dire, peinées de ne plus s'entendre, et poussant chacune ses réflexions dans un sens différent, avec la conviction grandissante d'avoir raison.

Aux approches de Saint-Aubin, le premier mouvement des promeneurs débouchant de tous les vallons voisins, la corne d'un mail sonnant sous les branches, je ne sais quoi de frais qui se lève le soir et porte à l'action, ranimèrent la causerie interrompue. Simone redevint gaie, confiante, volontiers rieuse. Mme L'Héréec elle-même semblait avoir oublié l'incident de l'après-midi, et se plaignait seulement d'être lasse.

Quand les deux femmes descendirent du train, à Saint-Hélier, le soleil était déjà couché. Elles tournèrent à gauche, par Conway-Street, embrumée, morne, marquée de la désolation des dimanches anglais, s'engagèrent dans King-Street, et s'arrêtèrent devant une maison assez jolie, plus blanche que les voisines, ornée de fenêtres géminées. Un magasin, fermé comme les autres, barrait de noir le rez-de-chaussée. Au-dessus, on lisait : « *A la Lande fleurie* », et, en lettres plus petites, de chaque côté : « Bijoux, émaux, souvenirs et articles de Jersey. » Elles entrèrent. Une servante jersiaise, toute jeune, coiffée d'un bonnet en pyramide sur sa face rose, vint à leur rencontre, un bougeoir à la main.

— Personne n'est venu me demander, Anie?

— Non, madame. Une lettre seulement, ce matin, après le départ du train.

Mme L'Héréec examina rapidement l'enveloppe, timbrée de Perros-Guirec, reconnut l'écriture, et mit la lettre dans sa poche, avec un mouvement de tête qui signifiait : « Oui, je vois ce que c'est. J'ai le temps de la lire. » Elle monta au premier, suivie de

Simone, soupa légèrement de thé et de gâteaux, et s'installa aussitôt dans sa chambre, devant son métier à tapisserie, tandis que la jeune fille s'asseyait en face, et posait un livre sur ses genoux. Leurs places étaient celles de tous les soirs, devant la fenêtre ; leurs deux visages, inclinés sous le grand abat-jour crème de la lampe, avaient cette fixité sérieuse que donnent les veillées, quand personne n'est attendu. Mme L'Héréec, ne voulant pas travailler ce soir-là, avait pris une plume, et s'était mise à repasser à l'encre de Chine des parties à demi-effacées du dessin, pour occuper l'activité de ses mains adroites et fines.

Elle faisait deux ou trois traits, à petits coups, et se renversait en arrière, pour juger de l'effet. Simone lisait, les paupières baissées, sans hâte, marquant d'un sourire aussitôt effacé des passages qui lui plaisaient.

Pauvre Mme Corentine L'Héréec ! ceux qui l'avaient vue autrefois l'auraient facilement reconnue. Elle avait à peine vieilli : toujours le même teint de blonde, la même mine chiffonnée, dont l'expression naturelle était le rire, les lèvres minces, mobiles sur de petites dents blanches, le nez court, et ces jolis yeux, peu profonds, mais si vivants ! C'étaient les mêmes cheveux ondés, de couleur cendrée, presque trop abondants, qu'elle tordait et attachait très bas sur la nuque. La finesse du cou ne s'en voyait que mieux, un cou d'enfant, d'une pâleur bleuissante par endroits, et qui sortait élégamment de la robe noire échancrée, comme jadis du col blanc de la Perrosienne.

Oui, ceux de Perros-Guirec et de Lannion, les gens de son enfance et de sa première jeunesse l'auraient retrouvée : mais ils auraient perdu sans doute quelques-unes de leurs préventions, en voyant cette chambre de King-Street. La propriétaire de la *Lande fleurie*, arrivée dans l'île avec le mince capital de sa dot restituée, avait su, grâce à une entente parfaite du goût moyen, du caprice banal et limité du touriste, monter une sorte de bazar qui avait réussi, chose étonnante, près du double public anglais et français. On ne venait pas à Jersey, de Southampton ou de Saint-Malo, sans acheter un bijou en granit de l'île ou une canne de chou à la *Lande fleurie*. Elle passait pour riche. On l'avait connue dépensière. Et cependant, autour d'elle, aucune recherche d'ameublement. Les chaises, l'armoire à glace, la table à ouvrage en tuya qui portait la lampe, étaient celles mêmes qui ornaient sa chambre de jeune fille, et que le notaire avait inventoriées, après

la séparation de corps, parmi les « reprises » de la femme. Le tapis qui couvrait la table du milieu, un cachemir démodé, avait fait partie de sa corbeille de noces. Il était là, intact et comme neuf, rappelant une période dont les séparés, d'ordinaire, ne collectionnent pas les reliques. Elle ne l'avait pas remplacé, par économie. Aurait-on cru cela de cette petite évaporée, qui avait fait pousser des cris de paon à toutes les respectables bourgeoises de Lannion ? Aucun luxe pour elle-même. La chambre de Simone, qui ouvrait sur celle où veillaient les deux femmes, avait tout pris, parce qu'elle enfermait tout l'amour et toute la joie de la maison. Par l'entre-bâillement de la porte, on apercevait un lit à rideaux de satin bleu, traversés de bandes de guipure, et une glace biseautée où se réflétaient un monde de bibelots, à peine distincts dans la demi-obscurité, mais qu'on devinait jolis et bien rangés.

C'était l'exil, en somme, et presque le désert, cette vie à Saint-Hélier. Il était facile de voir que l'appartement ne recevait pas de visites, qu'il abritait deux existences et non une famille. Quelque chose y manquait : la présence d'un homme, ou du moins ces portraits, ces photographies souvent communes, jaunes, presque ridicules, mais qui disent le passé honorable, et reconstituent l'ensemble providentiel autour de la veuve et des orphelins.

Les deux femmes se taisaient. Dehors il faisait triste. Sur les vitres, car les contrevents n'étaient pas fermés, la brume pesait. Elle glissait, en masses lentes et lourdes, chassées dans le sens de la rue, et les lumières des maisons en face semblaient entourées de ouate. Pas une rumeur ne montait de la ville. Jusque dans la chambre close une sorte d'humidité énervante et malsaine se glissait. Oh ! cette brume jersiaise, comme elles étaient lasses de la respirer ! Et voilà que, dans l'universelle torpeur du soir, le cloches d'un temple voisin se mirent à carillonner. Elles chantaient bien, alternant ou fondant leurs sons qui s'atténuaient dans l'air humide, et arrivaient comme une musique, comme un de ces appels imprévus de la vie extérieure qui rompent le rêve.

Mme L'Héréec posa un coude sur le bois du métier, et regarda sa fille qui lisait. Ses pensées l'avaient sans doute conduite vers des lointains douloureux de passé ou d'avenir.

— Ma Simone ! dit-elle tendrement.

La jeune fille leva les yeux, et sourit. C'était sa réponse accoutumée aux avances maternelles. Elle souriait, et toutes deux reprenaient leur travail, s'étant dit, une fois de plus, qu'elles s'aimaient.

Seulement il y a des jours où cela ne suffit pas.

— Ma Simone, répéta Mme L'Héréec, viens m'embrasser, j'en ai besoin, ce soir... là, tout près...

Simone se redressa, d'un mouvement souple, posa le livre sur la table, et vint s'asseoir tout près de Mme L'Héréec, sur une chaise basse. Et la mère attira cette belle tête brune, l'enveloppa de ses bras, l'appuya contre sa poitrine que soulevait une émotion longtemps contenue, se pencha toute blonde au-dessus, et la baisa, la caressa, s'interrompant pour dire :

— Dis, ma Simone, tu m'aimes bien ?

— Oh ! oui, maman !

— Beaucoup ?

— De tout mon cœur.

— Tu ne veux pas me quitter ?

— Mais non !

— Répète-le-moi. Dis-moi que tu te trouves bien ici, dans notre maison, avec ta mère.

— Sans doute, maman, je suis très heureuse. D'où vous viennent des idées pareilles ?

Elle aurait voulu se dégager, mais sa mère la retenait, s'attendrissant sur elle-même et pleurant de grosses larmes.

— Non, reste ! Si tu savais ! si tu savais ! Ma Simone, tu m'as fait de la peine tantôt... Tu n'aurais pas dû écrire en cachette.

— En cachette ? Je vous l'ai dit tout de suite !

— Sans me prévenir, si tu veux... C'est cela qui m'a fait de la peine.

Simone, sentant l'étreinte se relâcher, passa la main sur ses cheveux que les caresses de sa mère avaient mis en désordre, et, redressée, tournée vers Mme L'Héréec :

— Voyons, maman, si j'avais demandé la permission d'écrire, surtout d'écrire mon nom, vous me l'auriez donnée ? Il est bien naturel que je songe quelquefois à mon père.

— Mais certainement, naturel...

— Alors, je ne comprends pas.

Pouvait-elle comprendre le tourment de jalousie qui agitait le cœur de sa mère ? Et la mère pouvait-elle expliquer pourquoi

cet acte innocent, en effet, un mot de souvenir adressé au père à demi inconnu, la blessait, elle, et l'inquiétait comme une atteinte portée à ses droits, une menace, un commencement d'abandon ? C'était cela justement qui la faisait trembler, à chaque heure, depuis la séparation : la crainte de voir la pensée du mari s'insinuer, grandir dans l'âme de la petite, prévaloir peut-être, et briser pour la dernière fois une existence désespérément liée à la possession de l'enfant. Elle avait peur de ce plaidoyer pour l'absent, tout d'amour et de pitié, qui se bâtit au fond de ces êtres sans soupçon, qui met à profit mille circonstances insaisissables, interprète le silence comme un regret, s'exalte dans la contradiction, et qu'on ne peut pas combattre, parce qu'il faudrait le réfuter. Mme L'Héréec laissa tomber ses mains blanches sur ses genoux, comme découragée.

— Oh ! ma Simone ! que je suis malheureuse ce soir !

L'accent de cette voix, pénétrée d'une souffrance vraie, émut tout de suite Simone. Elle tendit ses deux mains vers celles de Mme L'Héréec, elle lui répondit d'un de ces regards que les enfants seuls peuvent lever sur une mère ou sur une madone.

— Sais-tu bien, continua Mme L'Héréec, que sans toi je n'aurais pas eu le courage de supporter la vie ? Tu ne te rappelles pas, toi. Tu étais trop petite. Ç'a été si dur, les débuts de notre existence à Jersey ! Je pleurais, le soir, quand tu étais endormie. Je pensais que je devais être tout pour toi, que tu me rendrais un jour en tendresse tout ce que je faisais, et cela me redonnait de la force pour supporter les refus, les démarches inutiles, les désillusions, quand je croyais avoir trouvé une idée heureuse et que je la sentais impossible... jusqu'au jour où j'ai eu l'inspiration de monter la maison de la *Lande fleurie*. Oh ! chère ! chère ! depuis lors, j'ai travaillé comme une ouvrière, — et je n'en suis pas encore désaccoutumée, tu le sais bien, — pour te faire plus belle, t'acheter de jolies choses, te donner une chambre de jeune fille, te rendre tout ce que tu aurais eu, et plus encore !

Simone souriait. Mme L'Héréec la sentait bien à elle, et cependant, en ce moment même, la tentation lui revint, irrésistible, affolante, de savoir jusqu'à quel point l'enfant était aussi à « l'autre ».

— Nous avons eu raison de nous suffire et d'être heureuses l'une par l'autre, dit-elle en touchant le canevas distraitement, du bout de sa plume, oui, nous avons eu raison, car personne ne se souciait plus de nous...

Elle attendit une seconde, et, n'ayant pas de réponse :

— Personne. Nous aurions pu tomber dans la misère, mourir même... Qui s'en serait préoccupé ?

Elle écouta de nouveau, en tenant sa plume levée. Et Simone répondit :

— Mais, d'abord, maman, mon grand-père L'Héréec.

— Oui, pauvre père, il nous écrit assez régulièrement.... Il nous donne des nouvelles de Perros... Je suis persuadée qu'il referait, au besoin, le voyage qu'il a fait une fois pour nous voir, il y a cinq ans... Mais je ne pouvais pas lui demander davantage, surtout de nous prendre à sa charge... Crois-moi, va, on s'est absolument désintéressé de nous. Tout ce qu'on désire, c'est de ne plus entendre parler de moi, ni de toi.

Encore ces attaques, encore cet « on » qui désignait une seule et même personne, et qui revenait sans cesse dans les conversations de Mme L'Héréec ! Simone le redoutait, ce pronom méchant. Elle souffrait d'être invoquée comme juge, sans cesse, contre son père.

— Comment pouvez-vous supposer cela ? dit-elle douloureusement.

— Mais je ne le suppose pas : je l'ai éprouvé. Ce sont des faits. En as-tu de contraires ?

Sa voix était devenue provocante, comme elle devait l'être dans les discussions d'autrefois, comme si, derrière Simone, il y avait eu le mari.

— Mon Dieu ! maman, dit Simone, vous n'avez eu besoin de personne, grâce à votre activité, grâce à votre adresse. Il n'est pas étonnant que personne ne soit venu à votre aide. Mais des preuves d'intérêt, j'en ai eu.

— Toi ? Lesquelles ? Je serais curieuse...

— L'accueil que je recevais, quand j'allais passer les vacances à Lannion.

— Et il y a de cela combien d'années ?

— Cinq ans, dit plus bas Simone.

— Bientôt six, ma chère. C'est-à-dire que ton père, après avoir usé de son droit au début, — il le faisait sonner assez haut, son droit de t'avoir au mois de septembre ! — s'est lassé de toi. Ton dernier séjour à Lannion date de ta neuvième année. Tu as quinze ans. Je ne trouve pas, pour ma part, que l'intérêt soit vif.

— Il y a peut-être des raisons que je ne sais pas.

— Des raisons ? des raisons de ne plus recevoir sa fille ? Laisse donc ! Ce qu'il y a, c'est, chez toi, un parti pris de tout excuser.

Mme L'Hérée avait tourné la tête en parlant, irritée de cette contradiction très nette sous sa forme respectueuse, et qu'elle rencontrait pour la deuxième fois de la journée. Ses yeux fixèrent ceux de Simone, qui était un peu pâle, mais dont la physionomie ne portait aucune trace d'irrésolution ou d'intimidation, et elle dit, accentuant et séparant les mots :

— De sorte que, Simone, tu serais toute prête à te rendre à Lannion, si on t'invitait?

— Oui.

— Ce serait une joie pour toi?... une grande joie?

La pauvre enfant, ne voulant ni mentir, ni blesser, répondit :

— Je le crois... mais si on m'invitait.

— Eh bien, tu peux attendre l'invitation! répliqua Mme L'Hérée avec un rire forcé : elle mettra du temps à venir ! Pour le moment, tu feras bien de te mettre au lit. Tu es lasse, et tu déraisonnes...

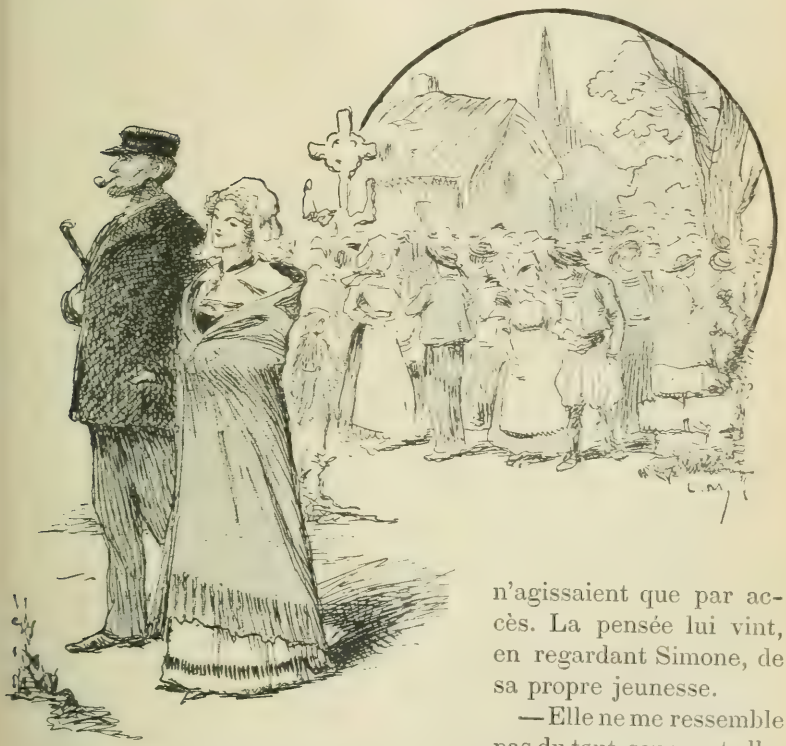
Simone se leva aussitôt, se pencha au-dessus de sa mère, l'embrassa en appuyant les lèvres, comme pour demander pardon de sa hardiesse.

— Bonsoir, dit-elle. Et vous ?

— Oh ! moi, je n'ai pas sommeil.

Elle la suivit du regard, qui s'en allait, dans le jour décroissant de la lampe. Une traînée fauve courut jusqu'à la pointe de la tresse brune, quand la jeune fille passa la porte. Mme L'Hérée continua de regarder. Simone invisible était encore présente. Elle fit plusieurs tours dans sa chambre, déplaça deux ou trois objets menus, on ne sais quoi, sur la cheminée, peut-être par plaisir de toucher à des choses taillées et froides. La mère entendit le bruit d'un ruban dénoué, des genoux ployés et touchant le tapis de fourrure, un murmure de prière rapide, et la chute soyeuse des vêtements posés sur une chaise, un à un. Puis elle entrevit une forme de femme, vague et toute mousseuse de dentelles, qui se glissait dans le lit. Un profil de vierge se posa, l'œil clos déjà, sur le nimbe indécis de l'oreiller. Et, dans la pénombre de la chambre, il n'y eut plus qu'un mouvement régulier, qui soulevait le drap et l'abaissait, et une seule lueur, d'or adouci, que faisait le rayon de la lampe sur une torsade de cheveux échappée de la résille de Simone.

Mme L'Héréec la contempla un peu de temps. Elle eut un sourire de fierté. Chez elle, les moindres circonstances avaient un pouvoir incroyable de diversion. Elles ne détruisaient pas, mais elles écartaient pour un temps les préoccupations même les plus vives. Toutes les douleurs, sur cette nature nerveuse et mobile,



— Elle, en robe claire, avec son châle long, gris pâle... (Page 355.)

n'agissaient que par accès. La pensée lui vint, en regardant Simone, de sa propre jeunesse.

— Elle ne me ressemble pas du tout, songea-t-elle. Nos caractères sont si différents! Elle a un air de madone, comme cela, dormant. Moi, je riais toujours.

Elle se pencha sur le métier, tâchant de reprendre le dessin interrompu. Mais la comparaison de leurs deux jeunesses l'avait emportée au loin, et, à la place des mailles du canevas, elle revoyait la maison de son père le capitaine, une vieille maison en retraite dans un enfoncement du quai de Perros-Guirec. Qu'on était bien là, garanti du vent et de la curiosité des voisins! Et

cela n'empêchait pas d'apercevoir la rade entre ses deux rives de collines élargies. On les suivait, les vertes collines, jusqu'à la pointe rocheuse du château, jusqu'à l'île Tomé, ronde comme une tortue et, de l'autre côté, jusqu'à ces longs écueils pâles qui s'émiettent à l'infini dans la mer, et qu'on prendrait, aux beaux jours, pour des monceaux de roses thé flottant là sur l'eau bleue. Tout ce large pays, aux vallées pleines d'arbres et de fermes, aux falaises à moitié couvertes de fougères et rousses de goëmons à leur base, comme si elles portaient une double moisson, les gens du bourg, ceux des roches roses de Ploumanac'h, les jeux auxquels on jouait sur le port, entre deux passées de voitures, les retours du père qui apportait toujours des cadeaux, après chaque voyage, des objets de toilette pour Corentine, des médailles bénites ou des albums pour Marie-Anne, tout revivait, reconnaissable, dans la brume fine des étés bretons. Le rire des petites filles qui se tiennent par le bras et vont en bandes, barrant la jetée, montait encore si clair! Les vieux cherchaient à deviner de quoi riait cette jeunesse. Ils s'épanouissaient un peu, sans comprendre. Hélas! on riait de vivre et de se sentir jolies jusque dans leurs yeux morts. Corentine Guen était plus rieuse que les autres.

Un second regard vers Simone, presque aussitôt détourné, levé dans le vague.

— Blonde, murmura-t-elle, blonde comme on ne l'est guère en Bretagne. Avec cela, j'avais des cheveux ondés qu'on aurait dit frisés au petit fer. Simone est bien, très bien, d'une autre manière, en brun. Et pas coquette ! Moi je l'étais. On me disait trop que j'étais jolie... Le père me gâtait. Des soirs, je croyais que les vagues du port chantaient pour moi : « Jolie, la Corentine, jolie, jolie ».

Oui, le père la gâtait. Il était fier de la montrer, car nulle fille de Perros ou de Lannion n'avait la peau si blanche, le cou si fin, les yeux plus malicieux ou plus doux, selon qu'elle le voulait. Elle n'aimait pas les gros travaux, qu'elle laissait à Marie-Anne, la cadette. Elle préférait coudre, repasser, broder, ou s'en aller rendre visite à des amies moins jolies qu'elle. Son sang léger de Lannionnaise la poussait au plaisir. Elle adorait danser. Et quand approchait l'époque des pardons, de celui de la Clarté, ou même de ceux de Pleumeur, de Trébeurden, de Locquivy, elle y songeait des semaines d'avance, et demandait : « Si nous allions? »

Et ils allaient, tous deux, elle et le père, lui, serré dans sa veste bleue de marin, qui avait des boutons marqués d'une ancre, et elle, en robe claire, avec son châle long, gris pâle, à frange de soie, sa coiffe de fête qu'elle portait si bien, sa chevelure d'or nattée sous les deux bandeaux de mousseline qui encadrent le visage des Perrosiennes et se redressent en touchant l'épaule, comme un bord de coquille. Ils allaient pour ne rentrer qu'à la nuit, presque les derniers. Le père grondait un peu. Corentine suppliait pour rester. Elle sortait du bal très lasse, enivrée des compliments, des regards, des mouvements de jalousie qu'elle avait provoqués. Elle revenait, dans un abattement délicieux, bercée par le roulis de la voiture, derrière le capitaine qui conduisait le cheval, bien droit au vent de la nuit, comme à la manœuvre. Et à la maison, au premier coup frappé, Marie-Anne, qui n'accompagnait jamais sa sœur aux pardons, accourait en jupon, épeurée, les yeux battants de sommeil. Une bouffée d'air entrait par la porte, et faisait voler les cendres du foyer.

C'était une de ces nuits-là qui avait décidé de sa vie. Corentine Guen ne pouvait manquer aux fêtes de Lannion, qui durent deux jours chaque année, le dernier dimanche d'août et le lendemain. Le dimanche soir surtout, il y a un vrai bal, sous les ormeaux du Guer, avec des bancs en gradins enveloppant une allée, des cordons de lanternes vénitiennes et de verres de couleurs pendus aux arbres, un orchestre, un peuple de curieux autour des palissades qui défendent l'entrée. Le dessous des branches est tout blond de lumière. Les bateaux ont mis leurs pavillons dehors. Tout le pays est là : les châtelaines avec leurs maris, accourus des vieux châteaux perdus dans les blés noirs, les officiers de marine en uniforme, beaucoup de maîtres de la flotte au manches galonnées, car la maistrance se marie volontiers en Lannion, et les bourgeois et bourgeoises, et les jeune filles de la ville ou des landes voisines, folles de danse et de toilette, qui viennent chercher un fiancé ou montrer leurs bijoux d'accordailles. C'est là qu'il faut voir, sous la coiffe d'apparat, deux rouleaux de mousseline allongés en cornets, les jolis cous bretons, minces comme des tiges de fleurs, et les grandes boucles d'oreilles d'or, et les tabliers de soie, et cette manière de marcher qu'ont les belles Lannionnaises, en balançant les franges de leurs châles et la tête en arrière.

Corentine Guen se trouvait parmi elles, au premier rang, la

plus jolie, la plus regardée de toutes. Elle avait seize ans. Jamais elle ne s'était sentie si heureuse ni si bonne.

Et voilà qu'au moment où plus de cent jeunes hommes vont inviter autant de jeunes femmes et ouvrir le bal, un homme s'était avancé pour l'inviter, non pas quelqu'un de la maistrance, mais un monsieur, grand, jeune, avec toute sa barbe noire en carré et l'air grave. Au premier coup d'œil, elle avait deviné qu'il était venu pour elle, pour elle seule. Il la considérait, en approchant, avec une sorte d'admiration pieuse, comme une petite statuette de sainte. Elle en était troublée avant qu'il lui parlât.

— Mademoiselle Corentine Guen, je crois?

— Oui, monsieur.

— Je n'ai personne pour me présenter. Mais ma famille connaît la vôtre. Je suis Guillaume L'Héréec, de Tréguier.

Sans rien dire de plus, il avait offert son bras. Elle l'avait pris, sans rien trouver à répondre, intimidée, presque effrayée, sans savoir pourquoi. Il avait bien un peu causé en dansant, mais de choses banales, comme avec les autres. Il prenait un soin extrême de ne pas froisser la robe grise ou la coiffe brodée. Il touchait à peine sa danseuse, comme une chose trop frêle. Mais elle lisait dans son âme, étant comme lui Bretonne et connaissant les songes que font les âmes silencieuses de ce pays-là.

Quand il l'eut reconduite à son banc, elle eût voulu ne plus danser de toute la soirée. Il revint l'inviter encore. Elle ne savait plus rire. La seule phrase hardie qu'il risqua, ce fut : « Je vous ai vue au dernier pardon de Pleumeur, et je n'ai pas osé vous inviter. » Qu'y avait-il là qu'elle n'eût dix fois entendu ? Elle se sentait troublée au son de cette parole froide en apparence et au fond passionnée...

Mme L'Héréec se laissait rarement emporter, dans ses souvenirs, au delà de cette période de sa vie. La vanité heureuse et flattée avait fait autrefois sa gaieté exubérante. Sa vanité blessée la protégeait maintenant contre les retours offensifs des années pénibles. Elle s'interdisait d'y penser. Elle aimait mieux ne songer qu'à l'enfance, à la mignonne Corentine, à qui la vie et les passants souriaient dans les rues de Perros et de Lannion. Ce soir, la lassitude avait-elle affaibli sa volonté, ou bien l'occasion de ce retour en arrière avait-elle puissamment agi sur cette imagination toujours jeune ? Mme L'Héréec abandonna sa pensée au cours qu'elle avait pris. Elle revit cet au delà des fêtes de Lan-

nion, l'amour déclaré de Guillaume L'Héréec, l'opposition immédiate, violente, persévérante de Mme Jeanne, la mère de Guillaume, une Bretonne de Tréguier, froide et tenace.

Oh ! certes, si le mariage avait eu lieu, c'était bien malgré Mme Jeanne. Elle avait lutté jusqu'au bout contre son fils, et dit tout ce qu'on pouvait dire : l'inégalité des fortunes, car les L'Héréec étaient riches et de vieille souche bourgeoise, la coquetterie de la jeune fille, l'humeur légère de toutes ces femmes de Lannion. Elle détestait Lannion d'une haine de clocher, méprisante et aveugle. Tous ses ancêtres étaient nés, s'étaient mariés, avaient dormi leur dernier sommeil à l'ombre de la cathédrale noire de Tréguier. L'honneur de leur vieux nom, leur réputation d'aisance et de probité commerciale avaient grandi lentement, sur ce sol rocheux, le long des rives profondes du Jaudy. Et il allait falloir quitter la patrie familiale, ne plus voir la tour d'Hastings d'où tombait le soir le couvre-feu sur la ville endormie déjà, se transplanter, à plus de cinquante ans, pour suivre le caprice d'un enfant qui tenait le cœur, le cœur faible de Guillaume.

Ç'avait été la grande faute de Corentine d'exiger que son mari vînt habiter Lannion. Elle avait déclaré qu'elle mourrait d'ennui dans cette ville sombre de Tréguier, plaisanté les gens de là-bas, leur vie contrainte et morne à son gré. Guillaume avait cédé, malgré tous, parce que les deux yeux bleus de sa fiancée le demandaient. Il avait vendu le moulin à huile, où s'était fait le fortune des aïeux, pour en acheter un autre plus vieux et moins près de la mer, tout à côté de Lannion. Lui, très soumis à sa mère, Breton songeur et timide, il s'était trouvé intransigeant, presque dur, quand il s'était agi de ce départ qui coûtait tant à Mme Jeanne.

Rapidement Mme Jeanne avait eu sa revanche. Elle s'était vite révélée dépensière et frivole, la petite Corentine. Jolie comme elle était, pouvait-on lui refuser de la présenter dans le monde breton, qui s'ouvrait volontiers devant le nom des L'Héréec ? Les invitations n'avaient pas tardé à venir, ni les succès pour la jeune femme, ni les médisances d'une petite bourgeoisie jalouse et caquetant autour d'elle. Elle avait trop d'esprit, elle riait trop, elle ne savait pas, pauvre fille de seize ans, ce que lui coûteraient son amour du bal et ses dîners chez les bourgeois riches de la contrée, dans les petits manoirs où elle se rendait avec Guillaume, dans le cabriolet remis à neuf du grand-père Jobic.

Pendant leurs absences qui duraient parfois plusieurs jours, Mme Jeanne, qui s'était occupée de commerce depuis son enfance, gouvernait l'usine et prenait, par devoir autant que par besoin de domination, la place de son fils. Dans l'hôtel de la rue du Pavé-Neuf, elle était maîtresse aussi, l'ayant acheté de ses deniers. Guillaume, au retour, la trouvait mécontente. Elle lui montrait que ce train de vie était trop lourd, que ces relations trop hautes absorberaient et au delà les revenus du ménage, que les affaires se ressentaient de la négligence de l'homme. Elle répétait les médisances qu'on racontait, dans le cercle étroit de vieilles gens qu'elle s'était créé ; elle se préoccupait, sincèrement, mue par la passion maternelle qui emplissait tout son cœur depuis la mort de M. Jobic, de savoir si les mots risqués, les inconséquences de langage ou de conduite qu'on prêtait à sa bru, pouvaient être démentis. Guillaume, très amoureux, excusait Corentine, assurait qu'on la calomniait, et, malgré lui, pourtant, il retenait quelque chose des propos auxquels il ne croyait pas. Il continuait à mener sans goût, pour plaire à Corentine, la même vie que Mme Jeanne appelait une vie de dissipation, et qui était simplement coûteuse et vaine : mais sa jalousie soupçonneuse de Breton, lente à éclater, avait reçu l'éveil.

La naissance de l'enfant aurait pu tout changer. Et Guillaume espéra un moment qu'il en serait ainsi. Mais quand sa femme, heureuse d'être mère, voulut prendre dans la maison la place qui lui revenait, elle se heurta à Mme Jeanne. Entre elles deux l'opposition des caractères et des éducations était complète. Elles ne s'entendaient sur rien. Les plus petites décisions prises par Mme Corentine étaient blâmées par Mme Jeanne, ses ordres désavoués, ses désirs prévenus en sens contraire. A propos de ce nom de Simone, inusité au pays breton, à propos du choix d'une nourrice, que l'une voulait Lannionnaise et que l'autre s'entêtait à faire venir de Tréguier, et quand Mme Corentine déclara qu'elle tutoierait sa fille, ce qui ne s'était jamais fait dans la famille L'Héréec, où les enfants étaient tenus à distance par le « vous » moins tendre, il y eut des scènes violentes, des reproches, des rappels blessants de l'humble condition des Guen.

Alors la jeune femme, se sentant à l'étroit dans l'hôtel de Lannion, surveillée, blâmée dans les choses les plus innocentes, annihilée par Mme Jeanne, n'eut plus de repos que son mari n'eût consenti à reprendre l'existence mondaine de la première année.

Et les germes de désaccord, semés entre les époux, avaient levé et grandi. Prévenu par sa mère contre la Lannionnaise, fatigué de ces luttes dont il n'était guère que le témoin attristé et trop faible, Guillaume avait mieux aperçu les défauts de sa femme, sa vanité d'enfant gâtée, son désir excessif de plaire, le vide de cette petite tête uniquement occupée des regards qui se tournaient vers elle. Il avait souffert de la voir mal jugée par les vieux bourgeois de Lannion. Ses affaires avaient pris une tournure inquiétante. Les dettes affluaient, entamant la fortune des L'Héréec, modeste en somme et considérable seulement pour le petit pays pauvre de là-bas. Et il s'était plaint à son tour, amèrement, cruellement, comme s'il se repentait d'une patience trop longue, entêté désormais et partial comme sa mère.

Mme Corentine revoyait, dans la chambre silencieuse de King-Street, ces scènes d'autrefois, la lente désaffection, les discussions toujours renaissantes, les emportements de son mari, les hontes qu'elle avait reçues, devant les domestiques, devant l'enfant, jusqu'à cette dernière, jusqu'à ce soir où elle avait été injuriée, jetée violemment et à demi renversée sur l'angle d'un meuble, au retour d'un dîner chez les de Couëdan, où elle s'était montrée trop libre, au dire de cet homme de Tréguier, mal marié à une fille de Lannion.

Oh ! cette brutalité ! la fin de tout, la fuite, le pays à demi soulevé, la retraite chez le père, l'enfant disputée en justice, Perros même devenu inhabitable, le refuge à Jersey pour vivre et cacher Simone ! Tout ce drame rapide elle le revécut, et sa figure s'empourpra, et tout son cœur se souleva de colère, et ses mains se mirent à trembler sur le bois du métier qu'elle serrait.

Il y avait bien longtemps que Mme Corentine ne s'était animée ainsi. Toute l'ancienne colère, comme elle était vive encore ! Comme elle se retrouvait ! Comme les mots accouraient, véhéments, contre cet homme brutal avec sa femme et faible devant sa mère.

L'excès même de son trouble avertit Mme Corentine que cette pente d'esprit était mauvaise. Elle se renversa en arrière, passa les mains sur ses yeux, soupira, et, cherchant à quoi penser pour se tirer de là, se souvint tout à coup de la lettre qu'elle avait reçue en rentrant. Elle prit l'enveloppe froissée, la déchira lentement voulant faire durer la distraction et s'y complaisant. C'était bien une lettre de son père.

« Perros, 24 juillet.

« Ma chère fille,

« Tout va bien en Perros. Sauf que la vieille mère Gode Tiec, qui mendiait son pain, n'en a plus besoin parce qu'elle est morte, il n'y en a pas eu de malheur. Les terriens sont contents de leur froment, et on dit que les blés noirs sont jolis. Le fait est qu'en passant près du Hédrou j'ai vu un morceau de lande où il pousse bien des douzaines de galettes pour la saison. Tu sais que ça ne m'intéresse qu'un peu, ces choses-là, et seulement à cause des voisins qui ont du bien au grand air.

« Moi, je n'ai pas fait belle pêche, ces jours-ci. Je crois que le bar se fatigue de nos côtes. Il faut aller jusqu'aux îles pour le trouver, et encore ! Ça m'oblige à mettre un peu plus de toile sur mon canot, qui est vieux comme moi.

« Je te dirai, ma chère fille, que j'ai chaviré une fois, depuis ton honorée du 30 juin, par le travers de l'île Rougie. Le bateau n'a pas eu de mal, ni ton père non plus. Ceux de Ploumanac'h nous ont relevés tous deux en moins d'une demi-heure. Ne t'inquiète pas, ça n'est pas encore mon tour, comme tu vois.

« Je te dirai de plus que Marie-Anne va avoir son enfant dans bien peu de jours. Elle ne marche guère. Son mari est en mer, et elle voudrait bien t'avoir pour ce moment-là. Même elle aurait l'idée de te demander d'être marraine. Je sais que cela va te faire réfléchir. Elle n'osait pas t'écrire là-dessus. Moi, je m'en suis chargé, parce que la petite avait de la peine, depuis dix ans qu'elle ne t'a vue.

« Embrasse ta demoiselle, qui est ma petite-fille tout de même, et crois-moi ton père dévoué.

« Capitaine Guen. »

Mme Corentine relut la fin de la lettre. « Marraine, dit-elle à demi-voix, marraine ? » Elle ne s'attendait pas à cette proposition, qui ajoutait à son trouble. Sous la phrase droite et sèche du vieux Guen, elle devinait l'émotion qu'il avait dû éprouver en écrivant cette lettre, elle entendait la conversation qu'il avait eue avec Marie-Anne, timide, épeurée par l'approche de cette maternité, désireuse d'avoir près d'elle sa sœur, « depuis dix ans qu'elle ne l'avait pas vue. » Et lui ! Il ne disait rien de lui, mais son sentiment n'était que trop clair. Pauvre père ! lui non plus, depuis dix ans, n'avait pas vu sa fille, sauf une fois, à Jersey, en

passant, mais sur la terre de Bretagne; chez lui, non, jamais, jamais elle n'avait voulu retourner...

« Marraine, songea la jeune femme en froissant la lettre dépliée, non, cela ne se peut pas. Remettre le pied à Perros, moi ? »

L'intense irritation de tout à l'heure lui remontait par bouffées et lui faisait dire « Non ! » Non, elle n'irait pas dans ce pays où elle avait trop souffert, d'où la méchanceté et la basse envie ameutées l'avaient fait partir...

Jusqu'à ce soir où elle avait été injuriée... (Page 359.)

Pourtant, la lettre du père, qu'elle tenait serrée entre ses doigts, lui chantait comme un refrain : « Marie-Anne va avoir son enfant... Son mari est en mer... Elle voudrait... » Et cela s'insinuait, elle le sentait bien, dans son cœur de femme, malgré les révoltes de l'amour-propre et les dénégations des lèvres.

Mauvaise soirée ! Elle se leva, pour mettre un terme à ce combat intérieur. Il était l'heure de se coucher. Dans la chambre en face, Simone dormait ; elle avait joint les mains qui s'allongeaient droites et blanches vers le mur. En écoutant, car le silence s'était fait dans la rue, la mère entendait la respiration égale et pleine de l'enfant. Elle sentit un frisson rapide. Elle eut une sorte de vue claire d'un problème redoutable. Cette jeune fille qui dormait avait eu, l'après-midi, une initiative inquiétante. Elle pensait à son père, peut-être bien plus qu'elle ne l'avouait ;

elle désirait le revoir. Oui, la trop longue séparation avait dû faire éclore, dans cette âme de vierge, une sorte de père idéal qu'elle adorait en le cachant, comme d'autres le fiancé des premiers rêves. N'était-ce pas effrayant de laisser se développer, dans la contrainte où les sentiments s'exaltent, le souvenir embelli du toit paternel et du père? Ne valait-il pas mieux aller au-devant du danger, accepter bravement l'invitation de Guen?

Que répondrait-elle, Mme Corentine, le jour où Simone lui dirait : « Mon devoir est de ne pas l'abandonner, je veux revoir mon père? » Que lui répondrait-elle? Et la question se poserait sûrement. A quoi servirait alors de dire oui? Quelle obligation Simone lui aurait-elle d'un consentement qu'elle aurait arraché, qu'on ne pouvait refuser? Et quelle autorité la mère aurait-elle pour fixer la durée de ce séjour? Une autorité bien diminuée, parce que l'enfant serait partie malgré la mère, parce qu'entre elles deux il y aurait eu une lutte sourde et longue avant d'en arriver là! Et si le père accueillait bien sa fille — comment douter de l'accueil? — l'enfant très flattée, très adulée là-bas, penserait certainement qu'on avait eu tort de la retenir si longtemps, elle accuserait sa mère, elle ne lui pardonnerait pas, au fond du cœur, de lui avoir disputé cette joie naturelle, et, revenue à Jersey, elle y rapporterait une âme partagée, elle serait changée en une autre fille, qui examinerait curieusement et jugerait la longue jalousie de sa mère...

Peut-être une diversion immédiate, un voyage en Bretagne préviendrait cette avenir menaçant. Oui, passer huit jours à Perros, envoyer Simone à Lannion deux ou trois jours... Elle était maîtresse de limiter la durée d'une faveur que personne n'avait demandée. Elle ramenait sa fille à jour fixe. Elle avait le beau rôle, et Simone serait engagée à revenir, par le sentiment même de générosité qui aurait poussé sa mère à lui dire : « Va! » L'objection, le malaise né entre elles à l'occasion du père disparaîtrait. Il serait évident que Mme L'Héréec n'avait pas peur, puisqu'elle envoyait l'enfant vers lui, qu'elle n'avait pas de rancune sauvage...

René Bazin.

(*A suivre.*)

LES RAMASSEUX DE MÉGOTS

La pioche des démolisseurs, qui ne respecte aucun lieu consacré par les traditions, n'a pas respecté la place Maubert. Le percement du boulevard Saint-Germain l'avait déjà largement écornée.

Depuis que le tabac est inventé, c'est là qu'une catégorie pittoresque d'industriels parisiens, les « ramasseux de mégots » — de leur propre aveu, ils sont plusieurs milliers dans ce « truc-là » — tenaient quotidiennement leur bourse.

Je gage que si jamais vous les avez croisés, à la nuit tombante, vous vous êtes détourné d'eux avec un mouvement de dégoût et d'effroi. Et vraiment ils ont de sinistres silhouettes. Leurs vêtements, toujours les mêmes, souillés de boue et de pluie, ont pris l'aspect luisant de ces capotes en toile cirée que les marins revêtent pour aller à la mer. Le « ramasseux de mégots » préfère cette vieille défroque à une redingote neuve : la pluie ne pénètre pas ces étoffes graissées. Les collets relevés des surtouts étranges sortent des têtes horrifiques d'hommes-chiens, des visages tirés, de-ci de-là, par la barbe, des figures effondrées comme on en voit derrière les vitres de la Morgue sur l'oreiller de zinc.

Lentement, les mains dans les poches, avec

des mouvements ankylosés, ils tournent sur leurs jambes lasses autour du piédestal qui porte Etienne Dolet. De temps en temps ils abordent un passant; ils lui glissent quelques mots à l'oreille, à voix basse. Ils entr'ouvrent un petit sac. Ils sourient avec des lèvres mystérieuses, sourire d'invitation et de complicité qui découvre des gencives édentées, ravagées par la chique.

Puis, en cercle toujours plus grand, ils recommencent leur promenade avec cette torpeur paralytique, cette souffrance frileuse d'hommes qui ne s'assoient point, qui ne se déshabillent point, qui ne dorment jamais.

Et pourtant ils méritent un mouvement de pitié des âmes charitables, ces vaincus de la vie, qui, tombés tout en bas, tentent un héroïque effort de travail avant de tendre la main. J'ai voulu percer le secret de ces existences à vau-l'eau. J'ai bloqué l'un d'eux dans le fond d'un cabaret de la rue Galande ; je lui ai demandé de me confier son histoire.

C'est cette histoire-là que je viens vous rapporter dans les termes pittoresques où on me l'a contée.

— Tel que vous me voyez, monsieur — mon « ramasseux de mégots » avait sous un chapeau mou, couleur de boue, le nez en manche de rasoir que Rabelais a donné à Panurge, une cravate rouge à la place du linge et un paletot boutonné jusqu'au genou, avec des agrafes de ficelle — tel que vous me voyez, monsieur, voilà sept ans que je suis dans le mégot. J'ai commencé par la confiserie. C'est un métier qui « délétère » l'estomac. Il m'a mis par terre. J'ai pris le tabac en attendant la chance, j'y suis resté. C'est l'histoire de tout le monde ici. Dans le métier il n'y a que des hommes usés... »

Si vous aviez entendu comme il prononçait doucement ce mot : usés, sans colère, avec cette résignation du peuple qui accepte sans indignation les férocités de la lutte pour la vie.

A la terrasse des cafés.

— ... « Oui, des hommes usés, et aussi à l'occasion quelques jeunes gens de famille brouillés pour des amourettes, qui se sont mis dans la pauvreté par amour-propre... »

Elle est pourtant rude la besogne des « ramasseux de mégots », et l'on n'a pas le droit d'accuser leur paresse.

A deux heures du matin, après la fermeture des brasseries, ils commencent leurs tournées. Il s'agit de glaner le trottoir avant le passage des balayeurs. A midi, seconde course. A neuf heures, troisième tournée, aux portes des restaurants et des salles de spectacle. Un homme laborieux qui n'a pas la vue trop mauvaise peut espérer récolter cent à cent cinquante grammes par tournée. Une bonne journée rapporte jusqu'à cinquante sous. Les jours de pluie « quand il tombe de l'eau », on en fait pour douze à quinze sous bien juste. D'ailleurs c'est ici les hasards de la pêche à la ligne. L'affaire importante est de connaître les bons endroits. C'est à savoir : le cours de la Halle aux Blés, la bourse du Louvre, les cafés des boulevards, en été les jardins publics, et les musiques militaires.

Même, quand la saison est belle, il arrive au « ramasseux de mégots », qui pendant l'hiver s'est amassé une petite balle, de sortir des fortifications et d'aller, battant la banlieue, vendre sa marchandise aux carriers. Le péril des expéditions est un attrait pour ces irréguliers. Il faut qu'ils se gardent de la dénonciation des bureaux de tabac et des femmes qui trouvent que le mari fume trop, et désignent le voyageur au gendarme. Pris, on en a pour six mois de prison, encore que ce tabac ait payé les droits de régie.

A Paris on ferme les yeux, et c'est sous l'œil paternel du gardien de la paix que le « ramasseux de mégots » exerce son petit

commerce. Il vend son tabac de cinquante sous à trois francs la livre. Et par petits paquets de six grammes pour un sou, quatorze grammes pour deux. Chacun a sa clientèle attitrée. D'abord les ouvriers qui viennent s'achalander trois fois par jour, à sept heures, à onze heures, à six heures, à l'entrée comme à la sortie des ateliers. Puis il y a les clients en redingote, des retraités militaires, des employés de ministère dont les appointements ne peuvent nourrir le vice. Ceux-là concluent leur marché rapidement, avec une honte visible, des coups d'œil autour d'eux. Enfin, on note le client qui vient d'un quartier éloigné, tous les mois, à la même heure, acheter sa provision de quatre semaines, et les bonnes gens à qui l'on va proposer la marchandise à domicile : les vieillards dans les asiles, les fous à Charenton.

Il y a trois catégories de tabacs du trottoir :

Le petit ;

Le gros ;

Le théâtre.

Le « théâtre » se fabrique avec des londrès, c'est une marchandise de choix ; on n'y mêle ni cigarette, ni tabac de chique. La cigarette froide sent en effet la fumée plus violemment que le cigare. Quant à la chique — pardonnez-moi cette expression naturaliste — « elle garde toujours l'odeur de celui qui a jeté, et il y a des personnes qui ont des *essences* très fortes. »

Tabac de chique, tabac de cigarette, tabac de cigare subissent entre les mains du « ramasseux de mégots » un traitement uniforme.

Quand on a « recueilli », le premier soin est de couper le bout du cigare et la « tétine » sur une rondelle de bois que le ramasseux a toujours dans sa pochette. Puis on « dévrillote » son cigare, c'est-à-dire « qu'on l'épluche comme des petits pois ». Quand le tabac est bien sec, il ne reste plus qu'à le faire « friser ». Pour

cela on le roule doucement dans ses mains où il ne tarde pas à reprendre « l'aspect de la nouveauté ».

— Jugez-en plutôt, monsieur?

Et le bonhomme m'a ouvert un paquet de « théâtre ». J'ai approché mon nez et mes yeux. Rien ne m'a révélé la supercherie.

Fumeurs, mes frères, méfiez-vous du paquet de cigarettes toutes faites que les demoiselles des débits vous vendent sous leurs tabliers. J'ai vu sur le marché de la « Maub » un vieux courtier israélite — le pére Calchas — qui achetait un peu de toutes les mains, bien au delà de ses besoins et de sa « consommation », — pour la vôtre.

Mon ramasseux de mégots était pressé de porter ses offres à ce barbon vénérable. Pourtant je ne lâchai pas encore sa boutonnière. Il m'avait livré le secret de son métier, je voulais savoir encore celui de sa philosophie.

— Avez-vous été marié? lui demandai-je.

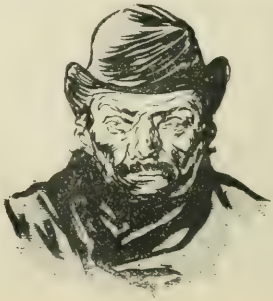
Il sourit encore une fois, très doucement et me répondit :

— J'y ai pensé autrefois, il y a bien longtemps, quand j'étais dans la confiserie. Il y avait là une personnette qui me plaisait bien, et pas une rien du tout, vous savez, une demoiselle de patron! Je lui revenais peut-être moi aussi, mais j'étais trop timide. J'ai rien osé lui dire. Ça fait qu'on s'est en allé, chacun de son côté, comme des bêtes, sans se dire ses opinions. Il y a eu des jours où j'ai regretté, et sûrement si ça s'était fait je n'en serais pas là. Mais bah! monsieur, tout a son avantage, même ma pochette et mes galoches. Je suis libre, je vais où je veux, je ne dépends que de moi...

Et avec un air de fierté qui transfigurait son visage, le ramasseux de mégots ajouta :

— ... Un homme qu'est garçon, monsieur, c'est bien pire que Dieu!

HUGUES LE ROUX.



L'ENFERMÉ [1]

(*Suite*)

CLXXII

Le gouvernement issu de la révolution du 4 Septembre était à demi révolutionnaire, en ce sens que, s'il s'était nommé lui-même, il se trouvait par avance investi d'une part de pouvoir par le suffrage universel : les députés de Paris le composaient et prenaient pour mission d'assurer la vie nationale et de faire face au danger, en l'absence de tout autre gouvernement. Cela fut approuvé comme un fait, non seulement par l'acclamation de la foule de Paris, qui voyait surtout l'Empire détruit, mais par le silence de tout ce qui restait du régime de la veille, par l'acceptation tacite du Corps législatif, qui se sépara après trois réunions où il ne fit que constater la vacance du pouvoir.

On ne voyait dans les hommes nouveaux que des délégués provisoires chargés de délivrer la France de l'invasion étrangère. Ils n'eurent pas d'autre mission. Ils déclarèrent assumer cette grave et haute responsabilité. On leur fit confiance. Leurs noms, sans ces circonstances, eussent été contestés par la politique. Les souvenirs de 1848 devaient faire discuter Jules Favre, Garnier-Pagès, Crémieux, Glais-Bizoin, Arago. Les hommes de la gauche, Ferry, Pelletan, Picard, Simon, avaient pour nombreux adversaires tous les hommes de la fraction avancée du parti. Gambetta apparaissait une force qui devait entraîner la vieillesse,

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, et 10 août 1896.

le scepticisme, l'indifférence. Rochefort était le gage accordé au parti révolutionnaire.

Quant au général Trochu, nommé gouverneur de Paris par l'Empire, le 17 août, il fut maintenu dans ses pouvoirs et nommé président du gouvernement de la Défense nationale, pour la valeur militaire qui lui était supposée, pour son vote public d'un *non* au jour du rétablissement de l'Empire, pour ses critiques judicieuses de l'organisation de l'armée impériale, pour son attitude d'homme intègre devant les tentatives de séduction de Napoléon III. Tout cela était vrai, mais le général, tout en obéissant aux circonstances, commit plus qu'une faute, imposa un silence criminel à sa conscience en acceptant de diriger la continuation de la guerre, puisqu'il ne croyait pas à la possibilité de la victoire. Il n'apporta que le scepticisme et l'inertie pour collaborer à ce qu'il appela l'héroïque folie. Ce ne fut pas un homme de guerre, mais un temporisateur décidé au premier jour à faire la paix, qui fut pris pour chef par l'enthousiaste Paris, naïf et belliqueux, de ces jours de septembre. On attendait la terrible énergie d'un dictateur de la guerre à outrance, on eut la phraséologie d'un militaire mystique, et la défense, dès le premier jour, fut incertaine et compromise, parce que le général, songeant à quelque mission de conservation sociale, était entré à l'Hôtel-de-Ville, au poste où l'on commande, alors qu'il aurait dû n'accepter qu'un poste où l'on obéit.

CLXXIII

Tout le monde, le premier jour, accepta, Blanqui plus nettement, plus énergiquement que tous les autres. Ceux qui l'ont accusé, depuis, de dissimulation et de tactique n'ont pas eu la vision exacte de sa personnalité. C'est aux hommes de son parti qu'il faut demander ici la sensation juste. Il les entraîna dans l'acceptation. Un grand nombre d'entre eux ne comprenaient pas, savaient son opinion sévère sur la valeur intellectuelle et morale de certains de ces hommes au pouvoir, et dès le premier jour, ils auraient voulu, sinon l'hostilité, du moins la réserve. Blanqui les adjura d'oublier tous ressentiments, de ne voir que l'œuvre à accomplir. Cette œuvre n'admettait pas de divisions, de réticences, il fallait s'y donner d'un esprit loyal et d'un cœur résolu. La surprise chez beaucoup de ceux qui acceptaient l'influence

de Blanqui, venait de ce qu'ils ne connaissaient pas leur chef. Pour ses amis comme pour ses ennemis, il était défiguré par la légende. Le Blanqui fabriqué superposait au vrai Blanqui une image de conspirateur maniaque, d'agissant fiévreux et entêté, partant sans but dans les aventures, n'apportant à l'œuvre de la Révolution qu'une volonté destructrice. C'est ce Blanqui-là qui a prévalu jusqu'à la fin de sa vie. Il y en eut un autre que l'on ne vit pas, que l'on ne voulut pas voir peut-être, car aujourd'hui il apparaît bien visible à ceux qui projettent sur lui la lumière véridique et lui demandent son secret, si visible dans ses actes et dans ses paroles.

Malgré l'origine, la race d'Italie, qui se révélaient dans les moyens d'action, il y avait en Blanqui un Français incomparable, pénétré, convaincu, un Français né du XVIIIe siècle, un homme affranchi et fait citoyen, comme tous les siens, par la Philosophie et par la Révolution. Sans faire intervenir ici l'origine picarde de la mère, par le seul fait du père annexé en 1792, ces Blanqui s'étaient donnés tout entiers, ne devaient plus se reprendre. Ils appartenaient désormais à la cause universelle, et c'est la France qui leur apparaissait comme le héros de cette cause. Immédiatement, d'un seul élan, ils se confiaient à elle, ils épousaient sa tradition, mettaient au-dessus de tout son existence. Cette existence mise en question, il ne devait plus rien y avoir en jeu, la politique sociale elle-même se trouvait ajournée. Ceci vu, immédiatement le Blanqui du siège de Paris apparaît ce qu'il a été, le grand calomnié se lève des cendres de l'Histoire, il est ardent et impatient, clairvoyant, farouche et désespéré, la flamme de l'esprit de patrie est en lui, le brûle et le consume.

La preuve, elle est où il faut la chercher, dans son écrit, dans sa parole de chaque jour, dans ses actes. Il n'est pas de documents plus incontestables. L'homme se précise, remet sa mémoire aux soins de l'avenir.

CLXXIV

Aussitôt qu'il peut reparaître et agir, Blanqui fonde le journal *La Patrie en danger*, ouvre un club. Le journal paraît le 7 septembre, ses bureaux provisoires sont 31, rue des Écoles, où se publient les quatre premiers numéros. Au cinquième numéro, qui porte le nom de Blanqui comme rédacteur en chef, l'instal-

lation a lieu définitivement 78, rue d'Aboukir. Le club de la Patrie en danger tient ses séances au café des Halles, 20, rue Saint-Denis. Il faut lire les quatre-vingt-neuf numéros du journal et les procès-verbaux des séances du club pour connaître l'attitude de Blanqui pendant la guerre franco-allemande et le siège de Paris, pour le voir se révéler dans sa suprême et énergique manifestation de vie civique, et donner la formule définitive de son esprit.

Avant le journal, un placard annonce la publication et contient une déclaration d'adhésion au gouvernement provisoire. La déclaration, rédigée par Blanqui, est signée des dix-neuf noms de Balsenq, Blanqui, Breuillé, Brideau, Caria, Eudes, Flotte, Gois, Granger, Lacambre, Ed. Levraud, Léonce Levraud, Pilhes, Regnard, Sourd, Tridon, Verlet, Émile Villeneuve, Henri Villeneuve, parmi lesquels les auteurs de la tentative de la Villette. Il est dit, en ces quelques lignes, qu'en présence de l'ennemi, il n'y a plus de partis ni de nuances, que le gouvernement du 4 Septembre représente la pensée républicaine et la pensée nationale et que cela suffit, que toute opposition, toute contradiction, doit disparaître devant le salut commun. Il n'y a plus qu'un ennemi, le Prussien, et son complice, le partisan de la dynastie déchue qui voudrait faire de l'ordre dans Paris avec les baïonnettes prussiennes. La conclusion est formelle : « Maudit soit celui qui, à l'heure suprême où nous touchons, pourrait conserver une préoccupation personnelle, une arrière-pensée, quelle qu'elle fût. Les soussignés, mettant de côté toute opinion particulière, viennent offrir au gouvernement provisoire leur concours le plus énergique et le plus absolu, sans aucune réserve ni condition, si ce n'est qu'il maintiendra quand même la République, et s'ensevelira avec nous sous les ruines de Paris, plutôt que de signer le déshonneur et le démembrement de la France. »

Aucun autre mot d'ordre ne pouvait être donné à Paris. L'isolé formule la pensée de tous, mais quelques-uns seulement s'en aperçoivent. Le cercle de défiance et d'indifférence est large autour de lui, et il reste l'isolé.

CLXXV

Le lendemain, le premier numéro de *La Patrie en danger* paraît, reproduit la déclaration, et immédiatement, un article de

Blanqui : *La défense de Paris*, va droit au fait, envisage la situation née des batailles perdues, de la marche en avant de l'armée prussienne, et déclare tout net que Paris n'est pas plus imprenable que nous n'étions invincibles.

Il y a le frémissement de la vérité, l'ardent désir d'être entendu et compris, dans ces paroles brèves, qui dénoncent comme ennemis l'amour-propre, les déclamations, les hâbleries, qui réclament le nombre, les armes, le courage. Avec une lucidité singulière, merveilleuse, le vieillard qui a passé sa vie en prison, dans les livres et les atlas, commence à parler de la guerre et de l'art militaire, prouve qu'il a suivi de son esprit ardent les opérations de la campagne achevée, étudié le terrain de la lutte future.

Il montre les Allemands connaissant nos remparts, nos fossés, nos citadelles, notre territoire pouce par pouce, il explique dans les détails leurs deux plans possibles : la tranchée ouverte sur le quart de la circonférence, ou bien l'investissement à distance pour arrêter les arrivages et affamer la place.

Il sait sur quels points peuvent se produire les événements de guerre, il dit l'espace de treize kilomètres, dépourvu d'ouvrages offensifs, entre le fort La Briche et le Mont-Valérien, comment l'ennemi peut commencer ses travaux à couvert derrière Asnières, traverser le village, puis la Seine, et cheminer en sûreté à travers Clichy jusqu'au pied de l'enceinte. Et encore, tout un espace entre Villeneuve-la-Garenne et Courbevoie. Et cet autre espace entre le Mont-Valérien et le fort d'Issy. Il montre les forts impuissants à protéger Paris contre le bombardement, les mortiers ennemis placés depuis Maisons jusqu'à Clamart envoyant leurs bombes sur la rive gauche et sur une partie de la rive droite, les bouches à feux d'une portée de dix mille mètres lançant leurs projectiles de Villejuif jusqu'au boulevard Montmartre.

Après l'exposé de ce qui est, de ce qui sera, il indique les moyens de résistance, les fortifications comme point d'appui, des travaux de contre-approche perpétuels, protégés par l'artillerie, la nécessité d'avoir cinq cent mille hommes sous les armes : toute la population mâle, de seize ans à soixante ans, les mobiles des provinces voisines de Paris, ceux de la Seine, les régiments disponibles, la marine, des fusils demandés à tous les arsenaux, une fabrication incessante de canons, de mitrailleuses, de fusils, des achats en Angleterre, aux États-Unis, pour armer la province. « Que le canon d'alarme, conclut-il, proclame le danger de la pa-

trie. Qu'on sache que c'est l'agonie qui commence si ce n'est pas la résurrection. »

Il ne s'en tient pas là. Tournez la page du pauvre journal, aujourd'hui jauni et usé, c'est un second article, signé Bl., qui prévoit le bombardement et indique les précautions à prendre pour parer au danger. Et, à la troisième page, un troisième article : *Si Paris était pris*, prévoit le cas où le gouvernement devrait sortir de la ville, s'installer en lieu sûr, continuer la guerre : « La capitale tombée au pouvoir de l'ennemi n'est plus que le porte-voix de l'ennemi. — Feu! telle doit être la réponse de la France entière. » Blanqui demande d'avance au gouvernement de Paris de rendre un décret dans ce sens, désavouant, déclarant traître à la patrie et punissant de mort tout individu qui accepterait une mission, une fonction, d'un gouvernement installé dans la capitale par l'ennemi, et tout individu qui obéirait aux injonctions de cette source.

Le soir du même jour, après ses trois articles, Blanqui préside le club des Halles, et posément, de sa voix fine, de son éloquence sans fracas, pénétrante, qui crée dans la salle un silence absolu, il redit ce qu'il a écrit sur la nécessité de la levée en masse. Ceux qui l'ont vu ce soir-là ont encore présente à la mémoire sa physionomie au moment où Lullier, le présentant à l'assemblée, le désigne comme « un vénéré vieillard. » Il leva la tête, regarda, et toute la jeunesse de son esprit passa, resplendit, dans ses yeux étincelants.

CLXXVI

Et c'est tous les jours ainsi. Le journal est fidèle à la déclaration. La première place appartient aux nouvelles militaires, avec la préoccupation de ne pas alarmer le public, mais aussi avec la volonté de ne lui rien céler. Puis, c'est l'article de Blanqui, un exposé des faits et une exhortation à l'action, une lucidité exaltée, un don de voyant, une parole pressante, le tremblement d'une voix qui craint de ne pas être perçue. Blanqui contresigne, dès le premier jour, le langage que parle Jules Favre, ministre des Affaires étrangères, dans la circulaire aux représentants de la France à l'étranger : « Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire national, ni une pierre de nos forteresses. Une paix honteuse serait une guerre d'extermination à courte échéance... Après les forts, les remparts; après les remparts, les barricades.

Paris peut tenir trois mois et vaincre ; s'il succombait, la France, debout à son appel, le vengerait ; elle continuerait la lutte et l'agresseur y périrait. »

Il n'ajoute qu'une condition au refus de céder un pouce de territoire, une pierre de forteresse : pas de contribution de guerre non plus. La paix sans condition, ou la guerre. C'est toute sa politique, c'est celle de son journal. Ses collaborateurs, Tridon, Levrault, Regnard, Granger, Verlet, entrent dans ses vues, font taire, aux premiers jours, leurs ressentiments politiques. Blanqui les laisse libres dans leur collaboration, mais son exemple est compris, sa parole écoutée. Comme lui, ils veulent la trève sociale, l'union dans la défense.

CLXXVII

Enfin, Blanqui est dans son rôle. Il a, le soir, la tribune du club, et, chaque matin, cette autre tribune, le journal. Il peut parler, il parle, et il dit des choses admirables. Toute la connaissance historique, toute la science, toute la philosophie qu'il a amassées pendant les années de silence, s'échappent de leur source secrète, font irruption, viennent à la lumière, se répandent en clair torrent, en ondes d'un cristal sonore.

Comme tous les êtres supérieurs, il voit loin. Il est tout au moment actuel, il a, comme personne, la conscience qu'il se joue une partie terrible, que l'histoire européenne est à un tournant, qu'il faut se décider vite, jeter toute la force sur le point menacé. Mais la préoccupation d'un pareil moment n'empêche pas chez lui la vision de la destinée humaine, de la nécessité de rénover, de créer le cerveau et la conscience. Son deuxième article est une des pages les plus généreuses et les plus hardies qui aient pu être écrites en un tel péril. Il est intitulé : *Fraternité*, et c'est l'exhortation fiévreuse à l'appel aux armes de la population mâle, sans qu'on demande à personne des titres de vertu. Blanqui sait d'abord la puissance de l'uniforme, du groupement, et il croit aux grandes circonstances pour révéler des devoirs inconnus et sublimes aux déshérités du sort, aux coupables de misère, il demande si cette épreuve suprême ne retrempera pas les âmes égarées, ne fera pas des hommes nouveaux et purifiés. Il rappelle les forçats de Toulon arrachant la flotte française à l'incendie, en 1793, et ne commettant pas un vol dans la ville abandonnée.

Sans doute aussi se souvient-il des voleurs de Sainte-Pélagie auxquels il apprenait à lire. Un optimisme enthousiaste naît en lui, il veut que la République désarme les bras criminels, ressuscite la joie, l'espérance, la solidarité, les nobles instincts. Il veut la force avec la justice, et partout il dévoile la pensée qui l'absorbe : « N'oubliez pas que demain on va combattre, non pour un gouvernement, pour des intérêts de caste ou de parti, non pas même pour l'honneur, les principes, les idées, mais pour ce qui est la vie, la respiration de tous, pour ce qui constitue l'être humain dans sa plus noble manifestation, pour la patrie. » Il écrit cette ligne émotionnante :

« Que serons-nous demain si nous n'avons plus de patrie? »

CLXXVIII

Il continue ses articles sur la défense de Paris. Il est l'interprète, inconnu, de la population. Ce qu'il dit dans son journal, on le dit dans les groupes de la rue, et dans les chambres, le soir. Jamais il n'y eut unisson pareil entre un peuple et un homme, mais ce peuple ignore cet homme, tout un abîme de silence est entre eux, une impossibilité de communication. Ces pages, qui auraient dû, qui auraient pu soulever toute cette masse énorme de Paris, si facilement soumise au fluide, ne dépassaient pas de beaucoup le cercle d'adeptes, ne firent que çà et là des recrues. En dehors de toutes les raisons qui se trouvent déjà déduites de la personnalité vraie de Blanqui et de la fausse personnalité qui lui fut infligée par l'ignorance et la haine, il en est encore une autre, spéciale aux pages qu'il écrivait à cette heure tragique. Ces pages sont restées brûlantes jusqu'aux profondeurs, on ne peut les lire aujourd'hui sans subir leur clarté de pure lumière et leur chaleur de flamme vive, mais elles sont sans mise en scène, sans effets de rhétorique, sans images et contrastes de romantisme. Nulle pompe, aucun panache, pas de boniment.

C'est la passion et la raison, toutes claires, toutes nues. La force y apparaît à chaque ligne, et bientôt la colère civique s'y montre, mais les éclats qui feraient retourner les passants ne retentissent pas dans ces exposés rigoureux et ces réquisitoires inflexibles. C'est bien plus de l'histoire que du pamphlet. Blanqui délaisse volontiers les hommes. Calomnié dans sa vie, haï

dans sa personne, il passe en les ignorant à travers ses ennemis et ses insulteurs, il les écarte d'une plume dédaigneuse. Il voit l'ensemble d'une situation, il prévoit demain par aujourd'hui, il est obsédé par le but, par la conclusion qui vient, qui s'approche, jour par jour, heure par heure. Tout le reste ne lui est rien.

Ceux qui lurent ces articles les trouvèrent donc admirables. Mais l'écrivain ne conquit pas cette foule du siège, qui voulait la même chose que lui, qui se refusait à admettre la défaite et la reddition de Paris. Dans le mouvement et le bruit de la ville en bataille, la voix de Blanqui est comme une voix dans le désert. On ne l'entendra qu'après, elle deviendra de plus en plus vivante, elle incarnera enfin tous ceux qui jetaient alors leur clameur au vent, et qui n'auront jamais su, ou qui n'auront su que trop tard, quel collaborateur s'offrait à eux.

CLXXIX

Jour par jour, on peut suivre alors la vie de Blanqui. Jour par jour, on peut écouter à la tribune du club et à la tribune du journal celui qui fut, presque toute sa vie, séparé des hommes, condamné au mutisme. On peut savoir la date et l'heure de sa parole, de son action.

Le 7 septembre, au Café des Halles, à une séance où assistent Flourens et Lullier, Blanqui met à l'ordre du jour et traite la question de la distribution des armes. Le lendemain matin, son article expose le même sujet, dit l'insuffisance de l'armement, les arsenaux vides, l'artillerie incomplète, l'inaction des usines de guerre, mais fait valoir le puissant outillage qui existe pour transformer les vieux fusils, fabriquer des chassepots et des mitrailleuses, fondre des canons. Il revient sur l'inutilité défensiv des forts construits par Louis-Philippe contre Paris, sur l'impuissance d'action de l'enceinte, gênée par les villages bâtis entre la ville et les forts. Il montre tout l'ouest vide d'ouvrages défensifs : il n'y a pas de faubourgs à tenir en respect de ce côté. Il insiste sur la nécessité d'une guerre de retranchements à trois mille mètres en avant des forts.

Le lendemain, le bureau permanent du club est organisé, avec Blanqui comme président, Regnard et Levraud comme assesseurs. Tridon, Granger, Caria, Verlet, Eudes, Brideau sont délégués auprès des autres assemblées populaires pour réunir en

faisceau toutes les forces vives éparses dans les quartiers de Paris. Et vite, Blanqui va vers la question de la défense, la montre sous toutes ses faces par la fabrication, l'artillerie, interroge Lullier sur l'armement des forts, donne son avis sur l'issue finale, croit que les Prussiens n'entreraient pas, qu'ils incendieraient la ville par les avenues. Son article du lendemain, sur la garde nationale, cherche les meilleures conditions de nombre, de mobilité, fournit tout un plan d'organisation détaillé avec la base de cinq cents hommes par bataillon.

Le lendemain 10, l'ennemi est annoncé à trois journées de Paris, il court des bruits de traité de paix, personne ne songe même à une cession de territoire, mais ceux qui sont déjà las et voudraient la fin de la lutte croient à la possibilité de tout résoudre par l'argent. Blanqui se dresse, voit la honte et la diminution dans ce salaire offert à l'ennemi, et la misère pour de longues années, après ces cinq milliards prélevés sur le pays épuisé. L'article suivant va droit aux déclamations, aux serments de mourir sur les barricades : « Si l'on ne meurt que sur les barricades, dit-il, on vivra longtemps. » On attendra les Prussiens jusqu'au jugement dernier, et il en cite comme preuve le bombardement de Strasbourg. A Paris, de par-delà les forts, ils peuvent bombarber les quartiers de la périphérie. Un fort pris, les projectiles arriveront presque jusqu'au centre, et, l'enceinte forcée sur un seul point, commencera l'œuvre d'extermination, la pluie d'obus, l'incendie par les mortiers, la ruine et la mort. Sa pensée s'exalte à ce spectacle de la grande ville détruite et il écrit son acte de foi, enthousiaste et désespéré :

« La gloire de Paris est sa condamnation... Sa lumière, ils veulent l'éteindre ; ses idées, les refouler dans le néant. Ce sont les hordes du ve siècle, débordées une seconde fois sur la Gaule, pour engloutir la civilisation moderne, comme elles ont dévoré la civilisation gréco-romaine, son aïeule. N'entendez-vous pas leur hurlement sauvage : « Périsse la race latine ! » C'est Berlin qui doit être la ville sainte de l'avenir, le rayonnement qui éclaire le monde. Paris, c'est Babylone usurpatrice et corrompue, la grande prostituée que l'envoyé de Dieu, l'ange exterminateur, la Bible à la main, va balayer de la face de la terre. Ignorez-vous que le Seigneur a marqué la race germaine du sceau de la prédestination ? Elle a un mètre de tripes de plus que la nôtre. Défendons-nous. C'est la férocité d'Odin, doublée de la férocité

de Moloch, qui marche contre nos cités, la barbarie du Vandale et la barbarie du Sémite. Défendons-nous et ne comptons sur personne. »

Il crie malheur à qui s'enferme dans la défensive. Il transporte la nécessité du combat au loin, dans la plaine de Saint-Denis et d'Asnières, sur les hauteurs de Sannois et de Meudon. Il devine l'attaque probable contre l'ouest, Paris tourné par le sud, l'ennemi passant la Seine au-dessus du confluent, se portant sur Meudon par le bois. De là, il prendra d'enfilade la ligne droite de l'enceinte, depuis la porte du Point-du-Jour jusqu'à la porte Dauphine, et le bombardement couvrira le XVe arrondissement, Grenelle et Vaugirard, et la partie sud du XVIme. Une autre portion de l'armée allemande peut traverser la Seine vers Épinay, s'avancer par Gennevilliers et Asnières, se combiner avec l'attaque du sud par le Vésinet, Montenon, Houilles et Sannois. La route suivie par les Prussiens de 1815 est rappelée. Il faut donc établir des retranchements au-dessus de Meudon en gardant de solides communications.

Le lendemain, il termine son exposé, répond à ceux qui parlent avec assurance, jactance, déclarent Paris impossible à bombarder. Il prouve avec une évidence, maintenant indiscutable pour tous, que les batteries prussiennes placées en dehors de la ligne des forts du sud, bombarderaient les XIIIe, XIVe et XVe arrondissements, et qu'en dehors des forts de l'est, elles peuvent envoyer des projectiles sur une grande partie des XVIIIe et XIXe arrondissements. L'enceinte prise, la partie de la ville comprise entre la Seine, les grands boulevards, les rues Gaillon et Saint-Roch et la rue du Temple, recevrait les bombes de toutes les batteries, et le reste de Paris ne serait bombardé que par les trois-quarts.

C'est cette vérité qu'il faut dire, pour éloigner les faibles, les cent mille femmes réfugiées. Et Blanqui revient à ses retranchements, aux ouvrages en terre à distance, à Meudon, clé du siège, à la bataille continue livrée par quatre à cinq cent mille hommes à une lieue en avant de la ligne des forts : « Paris entendra le canon, mais il ne verra pas les projectiles. » Et encore, et toujours, il demande la fin des paroles inutiles, il veut des chiffres exacts, d'hommes, de munitions, il pense à tout, aux arsenaux exposés, il adjure de faire immédiatement diriger sur Paris le matériel d'artillerie, les armes, les poudres, qui se

trouvent sans protection dans les lieux ouverts. Il recommence sans cesse, prouve davantage ce qu'il a déjà prouvé, il est comme un prophète qui voit Paris détruit et s'enrage à vouloir le sauver.

CLXXX

Le 12, au club, à un citoyen qui veut mettre à l'ordre du jour la question du travail commun, de la fabrication des armes livrée à l'individualisme, Blanqui répond que sans la visite du voisin de l'autre côté du Rhin, on discuterait bien d'autres questions, mais qu'aujourd'hui la question n'est ni individualiste, ni collectiviste, que c'est une question de vie ou de mort. Certainement, si les réformes avaient été accomplies, la puissance de résistance aurait été centuplée. Mais, avant tout, il faut penser au pays qui s'écroule. Un gouvernement républicain a été nommé en face de l'invasion, il faut le pousser, l'exciter, espérer qu'il écoutera, que son énergie s'accentuera avec le danger. Demain, dit Blanqui, demain aurons-nous une patrie ?

Le lendemain matin, le voyant lève le voile de l'avenir. En douze lignes, au début de son article, il raconte tout le siège de Paris. Sur l'annonce faite par les Prussiens qu'ils vont investir Paris à une distance de dix lieues, il flaire le piège, devine le plan : « Masquer Paris comme une simple place de guerre, avec une armée d'investissement trop peu nombreuse pour un siège, mais suffisante pour intercepter les communications et les arrivages ; puis sillonner la France entière dans tous les sens, au moyen de plusieurs corps chargés d'enlever ou détruire nos établissements militaires, de prendre ou disperser les levées ou les noyaux d'armée, de briser les administrations de tout ordre, en un mot, de désorganiser et d'occuper le pays. »

Il montre l'approche de l'ennemi, son arrivée sous les murs sans un coup de fusil, sans que les avenues aient été disputées, alors qu'on pouvait faire payer cher une position telle que Chelles, Montfermeil et Livry. « Attendre l'ennemi dans les forts, c'est triste. » La défiance de Blanqui s'éveille à la pensée de la mission diplomatique de Thiers auprès des cours étrangères. Il songe : « Dans quel abîme allons-nous descendre ! »

Le lendemain 13, au club, il s'élève contre les négociations pour la paix. Il est incrédule à l'intervention des rois, et son anxiété grandit dans l'article du matin : il constate bien l'appa-

reil de la guerre, le bruit des armes, les flots de soldats, mais il cherche la direction, il a une impression glaciale comme si tout ce bouillonnement n'était qu'un simulacre, il devine la lutte entre deux courants, celui de l'enthousiasme et celui de l'égoïsme, il prévoit le sinistre dénouement. Il voit l'Europe avide de notre chute, il supplie le peuple de ne compter que sur lui-même, de ne pas déceler une faiblesse en demandant à l'étranger un secours que l'on n'obtiendra pas.

CLXXXI

L'action du drame se précipite. Visiblement, Blanqui veut faire admettre sa pensée, prendre sa part d'influence. Pendant deux jours, il raconte l'affaire de la Villette pour dissiper les doutes, montrer ses desseins, éclairer sa politique. Il a retrouvé Clémenceau, maire de Montmartre, énergique et populaire, il se présente à l'élection des chefs de bataillon dans le quartier où domine l'influence de son ami de 1863. Il y a une grande réunion de quinze cents gardes nationaux dans une vaste salle de la rue Clignancourt, où la plupart des assistants sont dans l'ignorance de l'homme qui se présente à eux. Ils ont un étonnement devant sa tête blanche, sa voix faible, comme devant un spectre sorti de l'histoire. Il faut un discours du maire, président de la réunion, pour leur apprendre ce que c'est que Blanqui, quelle tradition du parti républicain il représente, quelle force est en lui. A l'unanimité, après cette intervention, Blanqui est nommé commandant du 169e bataillon. Le lendemain, il a les insignes du commandement, un képi galonné, un sabre.

Il est ainsi le 15, à la salle Favier, à Belleville, à l'entrée de l'ardent faubourg, de nouveau il affirme sa volonté d'entente avec le gouvernement. Il s'explique dans un article de polémique avec le *Siècle*, il veut la défense à outrance, mais il ne sera pas complice par son silence d'une politique de résistance à la surface. Désormais, dans la logique de son rôle, il va parler, signaler les fautes, les prévoir, harceler l'immobilité gouvernementale.

CLXXXII

Toute cette fin de septembre, à partir de l'investissement, se passe pour lui dans cet effort sur place, dans cet acharnement

à vouloir être entendu, compris. Il ne prend qu'un peu de repos, le soir, chez Sourd, il est vite debout, vite dehors, le matin, aux nouvelles, à l'activité, de son bataillon au rempart, du rempart à la mairie de Montmartre, de la mairie à l'Hôtel-de-Ville, au bureau d'équipement, le soir, avant le dîner, au bureau du journal, après le dîner, au club, rue d'Arras ou salle Favier : le club de la *Patrie en danger*, rue des Halles, n'existe plus, Blanqui est forcé bientôt d'espacer ses apparitions aux clubs, mais il est fidèle à l'article, cloche d'alarme quotidienne qu'il voudrait faire retentir et vibrer à travers la rumeur de la foule et au-dessus du grondement du canon qui roule à l'horizon de Paris.

C'est le 19 qu'il pose la grande question : « La Patrie est-elle énergiquement défendue? » et qu'il répond : « Non! » Désormais chaque jour apportera sa preuve, et Blanqui l'illuminera de tous les feux de son verbe. Le 19, il proteste contre le décret qui fixe les élections municipales au 25 septembre et les élections législatives au 2 octobre, dans une France dévastée, occupée par l'ennemi : il ne voit le salut que dans l'énergie de Paris donnant tout pouvoir à une dictature de guerre uniquement chargée de combattre l'étranger. Le 22, le sentiment du péril grandit en lui, prend l'accent du désespoir : « La situation n'est plus tenable, dit-il, et ne saurait se prolonger sans catastrophe. Comment vivre dans cette contradiction mortelle : un gouvernement de défense nationale, qui ne veut pas se défendre? » Il voit bien qu'une seule pensée hante les hommes de l'Hôtel-de-Ville : la paix, que le général responsable ne croit pas à la résistance, et que toutes les escarmouches sous Paris et tous les préparatifs n'ont qu'une valeur d'apparence. Il dénonce le vice affreux de la situation par cette seule interrogation : « Est-on bien disposé à combattre quand on a la certitude de la défaite? »

Le chef de bataillon appuie le journaliste. Le 21 septembre, une adresse signée de soixante-douze commandants est portée à l'Hôtel-de-Ville par cinquante d'entre eux, pour demander l'ajournement des élections en province et la guerre à outrance. L'entrée de la maison gouvernementale est refusée, Blanqui entre seul, remet l'adresse à Jules Ferry, lui expose en quelques mots son sentiment de la situation, l'interroge sur l'indemnité par laquelle on achèterait la paix. Ferry répond que lui, personnellement, croit les élections impraticables. Pour la question de l'indemnité, il la résout en disant que les sept millions

cinq cent mille *Oui* du pébliscite payeront. Il remet d'ailleurs au lendemain la vraie entrevue. Ce lendemain, qui est le 21 septembre, les chefs de bataillon sont reçus par Garnier-Pagès, Picard, Ferry, Rochefort. Blanqui, en conclusion, ne trouve formulée aucune réponse catégorique, il résume le débat, dans son journal, par ces mots : « L'espoir d'une paix achetée est un dissolvant pour toute résistance sérieuse. On ne s'apprête pas à combattre, quand on ne s'occupe que de traiter... Si depuis dix-sept jours le gouvernement avait songé à trouver des chassepots, il aurait plus avancé l'œuvre de la paix que par ses appels éperdus aux puissances étrangères. »

CLXXXIII

On accuse naturellement Blanqui de semer la discorde et la haine, lui qui aurait dû être appelé au conseil de la défense. Une effervescence se manifeste, des officiers de la garde nationale, sur une information qui leur a déplu, viennent arrêter, sans mandat, le secrétaire de la rédaction, le correcteur et deux employés de *la Patrie en danger*. Conduits à l'Hôtel-de-Ville, ils sont remis en liberté immédiatement, mais l'incident est significatif, indique un milieu irrité, violent, prêt à remplacer la discussion par la brutale injonction de la force : on introduirait volontiers le bâillon dans la bouche d'airain. De fait, on parvient à la faire taire trois jours. Après l'article le plus sensé, le plus raisonnable : *Les nécessités de la défense*, où Blanqui réclame l'inventaire général et le rationnement et montre l'utopie de la communauté devenue subitement un fait qu'il faut subir si l'on ne veut périr, après cet article, il y a une interruption de trois jours de *la Patrie en danger :* l'imprimeur a refusé de continuer sans un subside. Jamais Blanqui ni ses amis ne se sont occupés de la vente et du gain, n'ont exigé un compte, laissant libre l'industriel jusque-là satisfait.

Mais Blanqui ne veut pas se rendre, ses amis croient à lui, à sa parole, à son intervention. Non seulement ils lisent ses articles, ils admirent le cours de défense improvisé par ce stratège qui a fait son éducation en prison, mais encore ils l'entendent, tous les jours, dire ce qu'il ne peut écrire, montrer toutes les faiblesses du plan empirique de Moltke, qui n'est un plan supérieur qu'en regard de l'absence de décision de Trochu. Les chefs mi-

litaires ne pouvaient croire aux aptitudes de Blanqui, ainsi subitement révélées, et du haut en bas de la hiérarchie, tous durent, s'ils firent attention à lui, prendre en pitié ce civil qui se mêlait de faire des observations et d'avoir des idées sur une science dont ils étaient les représentants patentés. Mais dans l'entourage de Blanqui il y a une admiration, une souffrance, un enragement, à voir ainsi se consumer cette fièvre, qui ne réussit pas à embraser la ville, et l'on veut garder au rédacteur en chef de *la Patrie en danger* le contact possible avec la population, faire savoir à tous qu'un homme est là, riche de facultés, prêt aux responsabilités.

Au bout de trois jours, le 1er octobre, par la réunion de tous les efforts, le journal reparaît donc, sur une seule feuille de grand format, à dix centimes.

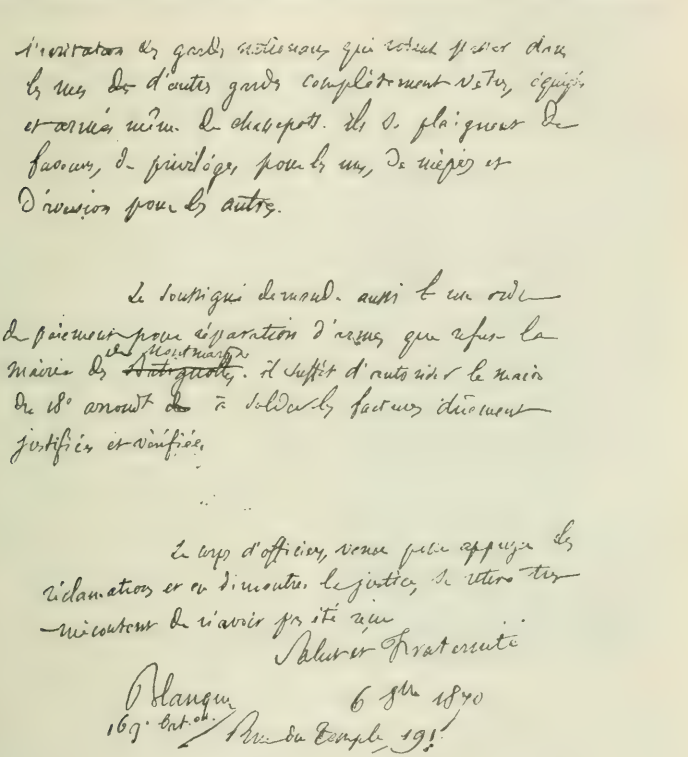
CLXXXIV

Question de vie ou de mort! dit Blanqui reprenant la plume, demandant le jour dans les ténèbres, et pour la première fois, parlant de façon menaçante : « La calomnie se déchaîne comme en 1848. Nous savons ce que c'est, le marchepied de l'échafaud, le prélude de la proscription. Et la défense, où en est-elle? Au mensonge et aux simulacres. Paris n'a jamais été défendu, il ne l'est point, il ne le sera pas. On cultive le Prussien comme une ressource contre la *Démagogie*. La *Démagogie* fera tête et ne se laissera point égorger, qu'on le sache bien. Elle a été débonnaire en 1848. Elle était seule en cause, et s'est abandonnée au couteau. En 1870, elle est la Patrie. Elle défendra la Patrie avec les ongles et avec les dents. Aux hurlements et à l'audace de la réaction, elle a compris le danger, et les traîtres n'échapperont ni à sa perspicacité, ni à sa vengeance. »

L'article suivant : *La Dictature militaire*, requiert directement contre Trochu, fournit son dossier de Breton catholique, d'homme de monarchie et d'église, peu apte à l'action, empressé à la politique et à la parole, refusant de se servir des deux cent cinquante mille combattants des faubourgs, refusant de les armer, et Blanqui se résume, formule ce jugement : « Les grands événements portent les grands hommes, ils laissent choir les petits. »

On sait la prise de Toul et Strasbourg : quatre-vingt mille hommes et l'artillerie de siège vont venir renforcer les Prussiens

devant Paris. Pas de nouvelles de la province. L'article qui commente cette situation montre le gouvernement comme le plus grand obstacle à la défense : « Depuis le 4 septembre, il n'a cessé de la compromettre, et par ses mesures politiques, et par ses me-



Autographe de Blanqui.

sures administratives, et par ses mesures militaires. Il nous perd, et on crie : « Maintenez-le »; il nous conduit aux abîmes, et on crie : « Suivez-le. » Le premier acte de la défense est d'écarter ceux qui rendent la défense impossible. »

Le 6 octobre, *Préparatifs de trahison* : c'est l'histoire reprise au début, la paix voulue quand même, Jules Favre s'en allant, sans mandat, savoir les conditions et subir l'affront de Bismarck, les capitulations de Toul, de Strasbourg, tenues secrètes pendant quinze jours, les nouvelles de province cachées aussi.

Le 7, *La situation :* des faits précis, l'artillerie de marine et les approvisionnements des arsenaux laissés dans les ports de l'Ouest, la non-fabrication des pièces de campagne depuis le 4 septembre, le non-achat de fusils Remington en Angleterre, alors que l'on aurait pu avoir mille pièces, trois cent mille fusils avant l'investissement.

Blanqui se résout à chercher le remède ailleurs, il accepte maintenant l'idée des élections parisiennes, qu'il a combattues contre Longuet rue d'Arras, le 22 septembre. « L'évidence, dit-il le 8 octobre, a tout emporté. Les colères de la réaction ont levé les derniers doutes. A ses fureurs, à ses calomnies, on a reconnu la mesure nécessaire, la mesure du salut. »

Le 5, Gustave Flourens, chef d'un bataillon de Belleville, le 63e, et de plus, pourvu du titre spécial de major de rempart, manifeste à l'Hôtel-de-Ville, discute avec Dorian sur la fabrication des armes, discute avec Trochu sur la lenteur de la défense, et finalement donne sa démission. On le regardait naturellement comme un exalté, et il l'était, mais la situation comportait l'ardeur et la généreuse folie, et l'instinct de Flourens fut considéré à tort comme quantité négligeable. Il pouvait, il devait se trouver en accord avec la sagesse, le savoir pratique, d'un homme tel que Dorian : un gouvernement de défense nationale était obligé par les circonstances de s'assimiler toutes ces forces pour la même œuvre, et Blanqui, de même, qu'on laissa s'épuiser au dehors, aurait dû être, dès le premier jour, installé au conseil et à la direction. Mais, qui connaissait Blanqui ?

Trois jours après la manifestation Flourens, au lendemain du départ de Gambetta en ballon, une nouvelle tentative est faite auprès du gouvernement. Les chefs de bataillon, accompagnés d'une foule sans armes, se réunissent pour aller réclamer les élections municipales. Ils trouvent la garde mobile en bataille devant la grille, et un bataillon de garde nationale rangé en avant de la mobile. Trois délégués seulement sont reçus, mais pour s'entendre dire par Jules Ferry que le gouvernement n'entrait pas en pourparlers et que des mesures étaient prises contre les manifestants. Il n'y avait qu'à se retirer. Le lendemain matin, en même temps qu'un court récit de la démarche, Blanqui publie la page du *Droit divin*, où il parle politique, démonte le mécanisme gouvernemental, montre les hommes du pouvoir à jamais en possession de l'autorité, se transmettant l'héritage à

ravers tous les régimes, traitant de séditieux ceux qui osent ontester leur nouveau droit divin, taxant le peuple d'ingratitude 'il ne s'inféode pas, et l'écrivain de bon sens, d'ironie et d'éloquence remet ainsi les choses en place : « Et cependant, il (le peuple) ne doit rien à personne. Il n'est tenu d'aucune attache ux individus, quels qu'ils soient. Il ne doit consulter que son propre intérêt, jamais les convenances et les amours-propres de es mandataires. Les prendre quand il en a besoin, les laisser uand ils ne sont plus en situation, elle doit être sa pensée unique. Tel qui rendait service aujourd'hui est demain un obstacle et un péril. l n'a point à récriminer contre 'ingratitude s'il reçoit son congé. Un citoyen honoré un seul jour de a confiance nationale sort à jamais de la foule et demeure dans a retraite un personnage consulaire. Le mandat populaire ne devrait pas devenir une propriété ni un héritage. »

Flourens.

CLXXXV

On voit distinctement comment a fausse opération se fit dans 'esprit de la population de Paris. Elle voulait, cela n'est pas douteux evant les quatre mois de siège supportés avec leurs tristesses et eurs horreurs, elle voulait la résistance. Elle crut à cette résistance par le chef militaire qu'elle s'était donnée, et c'est sur le om de ce chef qu'elle imposa la nécessité de l'union. Tous ceux ui furent clairvoyants trop tôt et essayèrent de rompre avec le hef néfaste apparurent suspects, et c'est au nom de la défense oulue par tous que les plus ardents à la défense furent traités n factieux et en ennemis. Le 8 octobre, les gardes des bataillons venus au secours de l'Hôtel-de-Ville traitent les manifestants de brigands, de pillards, voleurs, Prussiens, et ils crient : A bas Blanqui ! » comme on criait en 1848. Blanqui constate simplement, dans son journal, qu'aux outrages sont mêlés

des noms de républicains qui ont le tort d'avoir voué leur vie à la République, son ironie relève les épithètes de factieux et de Prussien, les voies de fait commises contre les coupables d'ardeur et de désespoir. Il voit que tout cela mène à la capitulation, et l'ascète proclame que la joie sera dans les cuisines et dans les salles à manger, qu'il n'est pas sain d'entrer en guerre contre le ventre, et que l'affaire des exaltés ne sera pas bonne.

On ne lui fit guère attendre la sanction de sa prophétie et tout d'abord, le moyen d'action qui était en son pouvoir lui fut enlevé. Il explique lui-même fort bien comment on s'y prend pour démolir un commandant : on ne lui donne rien, il n'obtient qu'après les autres, des armes, des équipements, des vêtements de rebut. Le mécontentement ne tarde pas à naître dans le bataillon, et les adversaires savent l'exploiter : le chef est réputé bientôt pour un incapable ou un homme de mauvaise volonté. C'est ce qui se passe au 169e. L'affaire éclate le 15 octobre : une députation d'officiers et de gardes désapprouve le chef de bataillon Blanqui comme instigateur de manifestations, proteste contre ses doctrines politiques et contre son incapacité absolue en fait de manœuvres militaires. Immédiatement, un ordre du jour de Trochu prend acte des sérieux dissentiments, dissout le cadre des officiers et annonce de nouvelles élections. Blanqui eut beau montrer que c'était là, pour lui, la première révélation des dissentiments sérieux, qu'il n'avait jamais dit un mot de politique à son bataillon et il aurait pu ajouter qu'il avait même supprimé la politique de ses articles de *la Patrie en danger*, les amis de Blanqui eurent beau faire observer que sa vision du siège et sa science militaire devaient lui éviter le reproche de ne pas s'astreindre à une besogne de sergent instructeur, rien n'y fit, le coup était porté. Huit jours après, les élections auront lieu, et Blanqui sera remplacé par un de ses capitaines.

CLXXXVI

Il n'aura plus son sabre de commandant, il lui restera sa plume de journaliste. Il fait merveille, redouble de sagacité, d'éloquence, et c'est au moment où l'intrigue de bataillon se forme et s'agite contre lui, que sa pensée prend son plus grand essor et qu'il écrit son invocation à la race dont il est, à l'idée qu'il adore. Il regarde monter l'invasion barbare, il contemple la terre

France, « où se débat, entre deux millions d'hommes armés, la question du progrès ou de l'immobilité, de la dignité ou de la servilité humaine, de la race latine ou de la race germanique », et il s'écrie en un style qui marche d'abord au pas de charge et qui finit par prendre son vol dans l'espace :

« Les Teutons ont franchi le Rhin et menacent une fois encore la civilisation. Les races du Midi ont tressailli au bruit des pas de ces bandes féroces, sorties des forêts du Nord pour asservir la Méditerranée aux rois et aux hobereaux.

« L'Italie se souvient et accourt dans sa plus illustre personnification. L'Espagne s'ébranle au delà des Pyrénées. Le monde entier s'agite au spectacle de cette lutte suprême entre une nationalité farouche et étroite et l'idée de la fraternité humaine.

« Ils courent nos plaines fertiles, ces hommes aux pieds plats, aux mains de singes, qui se prétendent l'élite du genre humain, qui n'en ont jamais été que le fléau, et qui viennent pour nous refouler mille ans en arrière dans les brouillards ténébreux de la Baltique.

Ferré.

« Oh ! vous, la grande race de la Méditerranée, la race aux formes fines, délicates, l'idéal de notre espèce, vous qui avez couvé, fait éclore et triompher toutes les grandes pensées, toutes les généreuses aspirations ; debout pour le dernier combat, debout pour exterminer les hordes bestiales de la nuit, les tribus zélandaises qui viennent s'accroupir et digérer sur les ruines de l'humanité. »

CLXXXVII

Les articles qui suivent commentent les nouvelles de la province, l'attitude de l'armée ennemie, immobile, attendant en parfaite sécurité la fin de nos vivres. La famine est son moyen, cela est maintenant visible. Blanqui, une fois de plus, dénonce, affiche

le sûr calcul. Sur Gambetta, il a des doutes, il craint qu'il ait emporté de Paris la maladie mortelle du gouvernement provisoire, l'incertitude, la peur du peuple, l'obséquiosité pour la réaction. Garibaldi sera paralysé par le clergé, ne sera qu'un nom. La Révolution est traitée en suspecte, en ennemie.

La République, acclamée, est détestée, combattue, sa fin escomptée. Blanqui ne peut céler sa tristesse : « Je ne connais pas de plus grand supplice au monde que le spectacle de cette épouvantable hypocrisie. C'est trop, pour une génération, de le subir deux fois en vingt-deux ans, sans que les bourreaux daignent changer un seul mot à leur programme. En vérité, jamais on ne pourra sonder les profondeurs de la bêtise humaine. »

Il commence à douter de la possibilité de la victoire pour Paris, après les quinze premiers jours si précieux, perdus en négociations, et quinze autres jours ensuite en hésitations. Il reste bien un élément d'action, d'énergie, de résistance, mais on se méfie de cette démocratie trop ardente, on ne se résout pas à l'employer, à jeter Paris tout entier sur l'ennemi. Le plan du général Trochu, qui consiste à ne se servir que des quarante mille gardes nationaux en une série de sorties, ne peut conduire, selon Blanqui, qu'à la capitulation par la famine, l'Alsace et la Lorraine démembrées, la royauté rétablie.

Il y a évidemment, à ce moment, chez l'écrivain, une baisse d'un cran dans la croyance au succès final. Sa faculté de voir et de deviner joue son rôle, il s'aperçoit bien que l'on n'a pas fait entrer d'armes à Paris, que l'on ne transforme pas assez vite les fusils existants, que la fabrication des canons est lente, qu'il n'y a que soixante pièces de campagne pour toute la garde nationale, que sur les cinq cent mille hommes, gardes nationaux, mobiles, soldats de ligne, dont se compose l'armée de Paris, il n'y a que cent soixante mille hommes suffisamment armés. Pourtant, il affirme que l'on pourrait encore, en trois semaines, par un sursaut d'énergie, avoir douze cents bouches à feu, former trente mille artilleurs, fabriquer dix mille fusils par jour, mais il sait aussi que les militaires ne tiendront nul compte de cette opinion d'un civil. Et s'il avait su, par surcroît, ce qu'il aurait pu savoir, ce que le général Trochu savait sûrement, que l'armée ennemie ne comptait à ce moment que cent soixante mille hommes autour de Paris, et que le combat, sur un point, pouvait être décisif, rétablir la communication avec la France, rendre l'air et la

lumière à Paris ! Sur ce fait, sur cette question de la défense de Paris, les historiens les plus modérés, les plus conciliants, ont prononcé plus tard exactement comme Blanqui, à l'instant même des événements, dans la *Patrie en danger*.

Sans cesse, Trochu disserte, écrit, et pendant ce temps les combats inutiles se multiplient, les commencements de sortie jamais continués, aucuns renforts aux soldats engagés.

Le 21 octobre, environ sept mille hommes disposés en trois colonnes, avec une réserve à peu près égale, ouvrent la route par Buzenval et la Malmaison, inquiétent l'ennemi à Versailles, l'inquiétent jusqu'à un commencement de panique. Mais les Allemands eurent des renforts, jetèrent la force suffisante au point menacé, tandis que les Français restaient livrés à eux-mêmes, devaient battre en retraite, après leur offensive victorieuse.

Rigault.

CLXXXVIII

L'affaire du Bourget était pour donner l'alarme aux plus optimistes, aux plus conciliants : le village, pris le 28 octobre par le coup de main de trois cents francs-tireurs de la Presse, bientôt appuyés de mobiles et de gardes nationaux, était repris par les Allemands le 30 octobre. Pendant deux jours, à la porte de Paris, une poignée d'hommes attendit du secours, des troupes, des canons, et attendit en vain, fut cernée, hachée, après un affreux et héroïque combat, maison par maison. Le lendemain, le général Trochu parlait de cette bataille de trois jours comme d'un pénible accident et déclarait textuellement que le village du Bourget ne faisait pas partie de notre système de défense, que son occupation était d'une importance très secondaire.

A l'affaire du Bourget s'ajoute la reddition de Metz. On n'y croit pas d'abord lorsqu'elle est annoncée par Félix Pyat. On brûle son journal le *Combat*, on dénonce, à l'*Officiel* même, Pyat

comme un agent de l'étranger. Il faut bien venir à la vérité, et, le 30, une affiche de Jules Favre annonce à la fois le retour de Thiers, une proposition d'armistice des quatre grandes puis-

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons mourir!... Dessin de DAUMIER.

sances neutres avec convocation d'une Assemblée nationale, et la capitulation de Bazaine à Metz.

Après un mois et demi de siège, il fallait bien constater l'inertie de Trochu, le mauvais armement, la lenteur des travaux, le surgissement de l'idée d'armistice en avant de l'idée de défense,

il fallait craindre Paris rendu après Metz. Cette fois, il y eut dans Paris l'agitation qui annonce la tempête, les groupes discutant, clamant devant les affiches, la colère à pleine rue.

CLXXXIX

Le 31, les maires étaient à l'Hôtel-de-Ville dans le cabinet du maire de Paris, Étienne Arago, lui disant l'état des esprits, cherchant un mode d'intervention rapide. Ils vinrent à dix heures du matin, ils revinrent à une heure. Chaque fois, ils montrèrent la descente des faubourgs sur l'Hôtel-de-Ville comme imminente. Tous se mirent d'accord sur la nécessité de l'élection des municipalités, sur une solution justicière de l'affaire du Bourget, sur la formation immédiate de bataillons de marche. Le maire de Paris et ses adjoints allèrent porter ces propositions au gouvernement assemblé dans une salle voisine. Il fallait se hâter. La rumeur de Paris grandissait, la foule allait venir.

Jules Vallès.

Il était même trop ard. Pendant la délibération, cette foule était venue, forçait la grille, entrait à tl'Hôtel-de-Ville.

CLXXXIX

Sur cette foule, l'hésitation ne peut être longue. Il est certain que l'on peut prendre d'elle la révélation nouvelle des forces révolutionnaires sous les armes. Les noms des chefs, les articles de

journaux, les désirs anciens hautement exprimés, témoignent suffisamment que ces combattants rêvaient un ordre social différent de l'ordre de la veille, et que leurs volontés et leurs énergies étaient toutes prêtes pour en essayer la réalisation. Mais ceci admis, je ne crois pas qu'aucun historien de l'avenir trouve, aux dates des soulèvements de la population assiégée, un sentiment qui ait dominé le sentiment de la défense de Paris. Par un phénomène naturel, toute la violence des plus violents révolutionnaires se trouvait détournée de son but et orientée vers la guerre patriotique.

Avec quelle ardeur ! Je me souviens comme s'il s'agissait de spectacles d'hier.

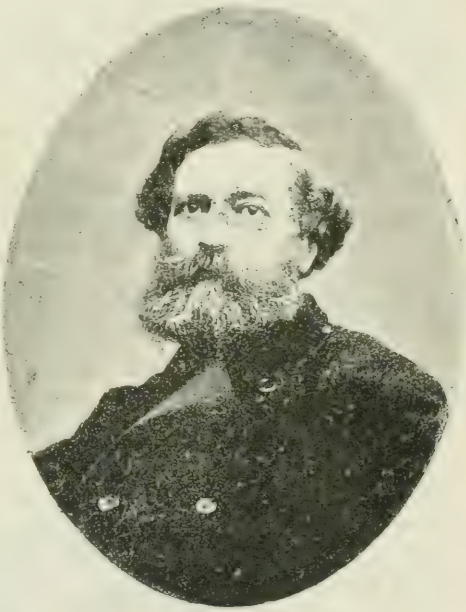
Ma première impression me vient de la foule dans laquelle je vivais alors plongé, le jour, le soir, par le fait de ma curiosité de coureur de rues, d'enfant qui voulait voir et savoir, qui lisait les affiches innombrables se succédant d'heure en heure, qui écoutait les discussions passionnées des groupes formés à chaque coin de rue, sur chaque chaussée, sous le ciel bas, dans l'atmosphère chargée de pluie ébranlée par les coups de canon, qui lisait les journaux, les placards criés à pleine rue, déployés aux kiosques, aux devantures des libraires.

Combien de fois ces cris, ces paroles, ces imprimés, ces visages anxieux et colères, cette foule levant ses milliers de visages vers le ciel où passait le bruit de la canonnade, combien de fois toute cette histoire vécue ne se rencontrait-elle pas avec l'histoire passée que je lisais au soir dans les livres. C'était à perdre la notion du temps et des faits, à croire que l'on se trouvait emporté, par quelque terrible enchantement, à l'époque de la Patrie en danger et de la Terreur, et que les prodiges de l'ardente défense révolutionnaire allaient se renouveler. Mon imagination de ce temps-là ne se faisait pas faute d'accomplir ces voyages d'illusion, chaque fois arrêtés par quelque arrêt du destin, par quelque réapparition du réel.

La vie de la foule se manifestait encore d'une autre manière pendant les longues stations qui furent alors imposées à tous, — on peut se demander pourquoi, avec stupéfaction, — pour délivrer à chacun sa part de pain et de viande. Pendant ces stations aux portes des boucheries, des boulangeries, tout au long d'une soirée sans lumière, ou à l'aube, les femmes, les enfants, révélaient jour par jour l'esprit d'une population d'humbles, de ceux qui

supportaient le plus lourdement le poids de cette tragédie imbécile, voulue en dehors d'eux, et qui les prenait, les engageait de force comme figurants.

De ces agglomérations immobiles au long des boutiques, comme des groupes gesticulants des boulevards, on n'entendait qu'une même parole exprimant la même pensée : l'espoir perpétuellement affirmé que l'on ne céderait pas, que Paris lasserait ses assaillants, que l'on viendrait ainsi tous les soirs, tous les matins, chercher le mauvais pain et la viande de cheval, pendant des semaines, pendant des mois, jusqu'à l'heure de la trouée certaine où Paris rejoindrait enfin la province à travers l'armée allemande dispersée. C'était cette affirmation qui était faite par les discuteurs des groupes, si volubiles, aux yeux si brillants. C'était elle encore et toujours qui sortait, la nuit, des capuchons rabattus sur les visages des hommes, des mantes, des capelines, des mouchoirs dont s'enveloppaient les femmes. Et des petits qu'on ne voyait pas, enfouis dans les rangs, proclamaient aussi, avec des voix rieuses et rageuses, qu'ils refusaient de se rendre.



Félix Pyat.

Tous ceux qui ont connu ces jours n'ont pas entendu autre chose. Il n'y avait donc pas à être surpris, au soir du trente-un octobre, du défilé, qui dura des heures, de tous les sombres bataillons en vareuses, fusils luisants sous la pluie, marchent d'un pas accéléré vers un centre qui était l'Hôtel-de-Ville, avec l'idée obsédante de sauver Paris.

Je revois cette place, noire de foule. Je revis cette soirée tiède, cette pluie, les lumières qui couraient aux vitres, les arrivées ininterrompues de bataillons. Je me rappelle une ondulation qui courut cette foule armée, dans la nuit de six heures du soir, lorsque l'on dit que Blanqui était entré, occupait l'Hôtel-de-Ville, et qu'il allait donner des ordres. Toutes les journées de 1848 s'évoquaient par des noms d'individus, les mêmes que vingt-deux ans auparavant, et par la foule anonyme, la même aussi qui essayait encore instinctivement de changer son sort. Mais combien la réalité de ce soir d'octobre était plus belle et plus poignante que l'histoire ressuscitée par les plus beaux livres, avec son incertitude, avec le grand inconnu que l'on sentait dans le noir, au loin, vers la campagne mystérieuse où grondait toujours la voix menaçante de la guerre.

CLXLI

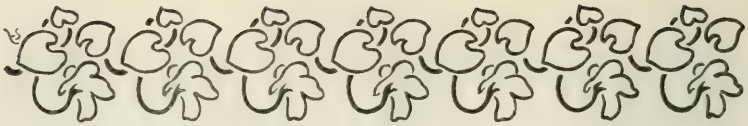
Blanqui était entré, en effet, aussitôt qu'il avait été prévenu de ce qui se passait, car il n'y eut jamais de journée moins combinée que le 31 octobre. Il y eut une partie de la population exaltée, affolée par les nouvelles, furieuse de l'inertie, et qui s'en vint instinctivement vers les gouvernants de l'Hôtel-de-Ville, mais sans projet d'avance, sans but préconçu. On a beaucoup écrit sur ce qui s'est passé pendant cette journée, cette soirée et cette nuit, et toutes les narrations, d'inspirations diverses, avec les mêmes impressions de désordre et d'attente sur place, se trouvent en accord sur les faits essentiels.

Dès le matin, c'est l'arrivée des bataillons, crosses en l'air, portant sur des drapeaux : Pas d'armistice ! La Commune ! La levée en masse ! Devant l'Hôtel-de-Ville, comme sous les fenêtres du gouverneur, au Louvre, ce sont les cris : A bas Trochu ! Vive la Commune ! des armes ! Pendant la délibération des maires, il y a des discours de Trochu, de Jules Simon, de Garnier-Pagès, de Rochefort. Puis une double invasion de la salle du Conseil municipal, au-dessus de la cour Louis XIV, où délibèrent les maires, et de la salle du gouvernement, qui occupe l'angle de l'Hôtel-de-Ville, sur la place de Grève et le quai de Gesvres. Delescluze et Pyat, suivis d'une foule tumultueuse, entrent dans la salle des maires, et Flourens, suivi de quatre cents de ses tirailleurs, va tout droit à la salle du gouvernement.

Le maire de Paris et ses quatre adjoints traversent la salle

du Trône, se heurtent aux envahisseurs, parviennent pourtant à transmettre au gouvernement le résultat de la délibération, les élections municipales sont acceptées, et Étienne Arago chargé de l'annonce à la population. Il lit le vœu des maires et la décision gouvernementale du haut de l'escalier du préfet, puis d'une fenêtre sur la place. Dans la salle du gouvernement, Rochefort, monté sur la table, donne la même nouvelle. Il est mal accueilli, descend. Désormais, tous ceux qui croient avoir quelque chose à dire vont monter sur cette table autour de laquelle sont assis Trochu, Jules Favre, Jules Simon, Jules Ferry, Emmanuel Arago, Garnier-Pagès, Dorian. C'est Lefrançais qui surgit le premier, déclare la déchéance. Puis Flourens, botté, galonné, qui lit la liste d'un nouveau gouvernement, ou plutôt d'un comité provisoire chargé de procéder aux élections de la Commune. La foule acclame ou désapprouve. La liste donnée plus tard comme définitive par Flourens se composait ainsi : Dorian, Flourens, Mottu, Victor Hugo, Louis Blanc, Delescluze, Blanqui, Avrial, Raspail, Ledru-Rollin, Félix Pyat, Millière, Ranvier, Rochefort. Celui-ci fut discuté, le nom de Dorian fut dicté par la foule.

(*A suivre.*) Gustave Geffroy.



AURORE PARISIENNE

Le soleil qui se lève empourpre tout le ciel,
Le vaste ciel semé de clairs nuages roses.
C'est l'heure où, poursuivant mon rêve habituel,
Je m'en vais, admirant sous la splendeur des choses
Un Dieu, tout à la fois invisible et réel.

Ce matin, mes pensers sont comme ces nuages ;
Car la nuit, quand mon corps dormait son lourd sommeil,
Mon esprit, coutumier de ces légers voyages,
En songe est revenu vers les jours de soleil,
Où je vous adorais dans de beaux paysages.

Et j'ai revu présents ces jours de notre été,
La mer, la grande mer au matin éveillée,
La mer qui déferlait sous un ciel enchanté,
Toute blanche d'écume et tout ensoleillée ;
— Je vous voyais debout au loin dans la clarté.

Vous vous teniez debout dans ce frais paysage.
Sur l'escalier de bois qui descend du chalet,
Les houles s'écroulaient à vos pieds sur la plage,
Quelques pêcheurs couraient sur le rude galet,
Et les brises de mer frôlaient votre visage.

Comme nous sommes loin de ces jours disparus !
Et pourquoi donc mon cœur sent-il encore en rêve
La douceur d'un amour qui dès longtemps n'est plus,
Quand je devrais sourire en pensant à la grève
Où je lançais aux flots tant de cris superflus ?

Non ! j'ai bien pu chasser cet amour de ma vie.
Je ne l'ai pas tué tout entier dans ce cœur.
Quand ma volonté cède au sommeil asservie,
L'ancien désir renaît, toujours jeune et vainqueur,
Et de vos chers baisers, j'ai toujours même envie.

Mais vous m'êtes meilleure en songe qu'autrefois.
En songe votre bouche est douce et peu cruelle.
Vous laissez s'appuyer mes lèvres sur vos doigts,
Et vous dites des mots dont la musique est telle
Que je reste éperdu d'entendre votre voix.

C'est de là que me vient cette gaîté sans causes,
Cette facilité de me laisser charmer.
— Mais que demeure-t-il des clairs nuages roses ?
Ils pâlissent, le jour s'élève et vient semer
Son triste ennui banal et ses clartés moroses. —

Et que demeure-t-il de ce beau songe clair ?
Le beau songe d'amour laisse mon cœur plus vide,
Et je rentre. — Les cris des marchands fendent l'air,
Les lourds nuages gris courent au ciel livide,
Et Paris se réveille avec ses bruits d'enfer.

Paul Bourget.

LES CORNALINES[1]

(Suite)

VI

LA PRINCESSE

A présent Cornalin, la main tendue, aidait Mme de Talmond à mettre pied à terre, tandis que deux valets ramassaient prestement la traîne balayant déjà le marchepied. Une fois dans le vestibule bleuté et argenté d'une ondée électrique, le grand homme, d'une façon noble et lente qui impressionna la belle marquise elle-même, jeta sa plisse lourde au bras d'un des huissiers. — En

(1) Voir les numéros des 25 juillet et 10 août 1896.

noir, ceux-ci, manchettes et jabots à petits plissés, chaîne et boucles d'argent.

Puis il fit un pas en avant; mais, toujours attentive, Mme de Talmond lui effleura la manche :

— Regardez, là, à droite.

Imperceptiblement, de son éventail de plumes, elle lui désignait Marginel à genoux, les gants noircis, la chemise froissée, la moustache tombante et le cosmétique fondu, suant à tirer les snow-boots d'une grosse dame joufflue, essoufflée, rouge et laide. Frisée comme un caniche, elle maintenait à grand'peine ses épaules et sa gorge dans un corsage jaune beaucoup trop échancré.

— Le poète et sa femme ! — souffla la Cornaline dans un éclat de rire presque aussitôt pincé.

Elle ajouta tout à fait bas, regardant d'un autre côté :

— En retard ! Le coiffeur a manqué ou le corset a craqué à la dernière minute. Contemplez-moi un peu la face de la femme et le dos du mari, payez-vous ça, cher maître, c'est d'un grotesque unique ! Laissez-les passer devant. C'est une chance inouïe... ils arrivent exprès pour servir de repoussoir.

Les snow-boots arrachés dans un effort désespéré qui manqua renverser Marginel, le couple s'appareilla, alla vers les salons.

Mme de Talmond, qui venait d'accepter le bras du comte Dalgotti et montait les degrés de la galerie, leur coupa le passage et prit le pas sur eux. Marginel inclina humblement sa face de martyr, *sa dame* salua très bas. Et ils suivirent tous deux, lui navré de traîner son boulet, sentant sa gloire crouler ; elle, gonflée de vanité, le poitrail insolent comme un jabot de coq, la tournure aussi saillante que le ventre, sa gloriole lui zébrant la peau de couperoses.

Sur le seuil, maigre et vif, les cils frisés, la mine polissonne d'un vrai jeune cosaque, le petit prince Alexandre Djorowski, entouré de ses *copains*, restait presque blotti dans les plis de la portière. Au passage, *il se payait les têtes*.

Devant Mme Marginel, le prince s'exclama :

— Tiens, le chameau à deux bosses !

Et tout le groupe *rigola*.

Cependant, très lucide, se souvenant des conseils affectueux de son amie, Cornalin prenait bien son temps, se posait, mesurant avec calme l'avance des Marginel. La distance voulue sur le

point d'être atteinte, il eut un dernier regard aux glaces du vestibule. Dans le clin d'œil des huissiers vraiment impressionnés, devant son image superbe reflétée au milieu d'un cadre de verdure, un avant-goût lui vint du triomphe très proche. Maître de lui comme jamais il ne l'avait été, la poitrine bombée sous un plastron pareil à une armure de marbre, il redressa encore son haut buste impassible. Plus de tiédeur au cœur, ni même à fleur de peau, rien qu'une froideur officielle de demi-dieu. Il donna à son regard, par l'ombre d'un sourcil exercé, le profond crépuscule d'une pensée lointaine, et d'un adroit plissement de lèvres — comme d'un coup de burin, — il fixa sur sa bouche le mot spirituel prêt à prendre son vol. Puis automatiquement, solennellement, magnifiquement, il pénétra dans la galerie.

Du groupe des rieurs, une voix s'écria :

— Tiens ! la statue du commandeur !

— Oui, le commandeur... en plâtre ! — ajouta le prince dans un rire étouffé.

Mais le mot se perdit dans les plis de la portière et Cornalin passa.

La princesse se tenait à l'extrémité de la galerie, dans l'hémicycle du fond qu'entourent les jardinières de marbre débordant d'azalées. Là, dans l'exèdre, parmi les fleurs, sur le sofa courbe en demi-corbeille, siégeaient les préférées, les intimes du cénacle qui composaient *la cour d'amour*. Hortense Djorowska présidait.

Brune, le teint mat, très belle encore, elle gardait presque intact son célèbre profil d'impératrice romaine. L'embonpoint, qui l'obligeait à dissimuler ses hanches et sa taille dans l'habile étoffement de velours d'ivoire lamé d'argent, n'avait pas altéré la pureté hautaine de son visage. Rien dans sa toilette ne trahissait le veuvage, sinon son diadème d'améthystes.

Elle se savait petite et cela la chagrinait. Paraissant plus grande isolée, elle restait en avant de son groupe et, prévenues, les confidentes, aux jours de somptueuse réception, restaient assises, faisant autour d'elle un peu de vide.

Elle nuançait son accueil avec un souci scrupuleux, un savoir impeccable des hiérarchies.

Entre deux baise-mains, elle tournait la tête, adressait quelques mots à ses plus familières, mais descendait rarement le degré de l'hémicycle avant minuit passé.

Lorsque Cornalin s'avança, il n'y avait pas trois minutes que, trébuchant et cramoisie, empêtrée dans sa jupe, Mme Marginel venait de faire, en guise de révérence, un ridicule plongeon. Et, comble d'infortune, dans son salut profond, sa poitrine, bridée en son corsage étroit et trop ouvert, tenta une double évasion... Le poète, en passant hâtivement devant elle et saluant la princesse, avait sauvé la situation et masqué à demi le malheur. Mais l'Altesse, les lèvres pincées, leur répondit à peine d'un vague mouvement de tête; sa main, que Marginel cherchait, resta roide dans les plis de sa robe.

Pendant que la grosse dame, entraînée par son mari, s'efforçait de tout faire rentrer dans l'ordre, des rires, des chuchotements coururent parmi les Cornalines assises dans l'exèdre : c'en était vraiment plus qu'elles n'en avaient demandé.

La princesse, tournant légèrement la tête, leur demanda le silence d'un petit geste autoritaire; puis elle reprit sa pose de souveraine bienveillante.

Cornalin paraissait.

Tout se tut. On comprit que le grand événement de la soirée approchait, que le numéro à sensation du programme allait se jouer. On s'écarta, on se massa, des deux côtés, devant le célèbre Immortel, lui laissant le chemin libre jusqu'au degré de l'hémicycle. Et sous les azalées, oubliant leurs égards coutumiers pour la royale amie, frémissantes, le cœur battant vraiment, les Cornalines retenaient leur haleine; tout à coup, pour mieux voir, elles se levèrent d'ensemble et envahirent l'espace réservée à l'Altesse.

Etait-ce la foule reculant subitement pour lui livrer passage? Etait-ce des portes ouvertes très loin, dans les galeries. En même temps que le grand homme, un souffle froid entra, fit vaciller les lumières, agita le pan des fracs, granula de chair de poule les épaules nues des femmes.

En trois pas bien glissés, mesurés, majestueux, les pointes en dehors, Cornalin se trouva en face de la princesse. Dès les deux premiers pas, il avait pris un temps d'arrêt pour ses saluts : au troisième, il s'inclina plus bas; ensuite, d'un geste irrésistible, il prit la main de l'Altesse, la porta à ses lèvres, l'effleura dévotement et délicatement la reposa sur le velours de la jupe.

Puis il se redressa d'une façon superbe, sans effort, sans rougeur, sans cassure de plastron, sans une ride sur la face, sans un

cheveu dérangé. Imperturbable et fort, d'une pâleur sereine, vraiment olympien, il promena sur la foule son regard d'infini.

La princesse eut le grand frisson...

Alors, sur les illustres et les glorieux, sur les duchesses et sur les princes, une houle d'enthousiasme passa, soulevant tout.

Les Cornalines, toutes roses, sur la pointe des pieds et très émues encore, s'éventèrent, piaffèrent, babillèrent, exultèrent.

Immobilisée par l'attente, la foule à présent s'agitait. On avait des envies d'applaudir et de crier *bis*. Puis le silence rompu, comme si le rideau fût tombé sur un dénouement saisissant, on alla et on vint, on causa, on se groupa dans une immense détente.

La princesse, la voix trouble, encore toute saisie, adressa au nouvel Immortel des phrases perdues dans les rumeurs, mais que ses sourires expliquaient amplement. Il distingua ces mots : — *Une Cornaline* de plus !...

Et dès qu'elle eut achevé, impatientes, fiévreuses, les autres Cornalines s'arrachèrent le grand homme, le cernant de leurs robes de tulle et de satin comme d'un nuage léger, l'agaçant de rires frais, le chatouillant des yeux, tandis que, en leurs cheveux, les aigrettes de diamant voltigeaient, palpitaient en papillons de lumière.

Le plus gros et le plus commun de la foule, comprenant vaguement qu'il n'y avait plus à voir rien d'aussi amusant, se déversait vers le grand vestibule ou l'entrée des buffets.

La duchesse de Lorraine, Mme de Valmajour, la marquise de Talmond et Mme des Ornières accaparaient le dieu, l'entraînaient à l'écart, dans le salon-rotonde surmonté d'une coupole dorée. Les autres les suivirent, formant autour de lui une barrière jalouse. Et ce fut à qui le verrait, l'entendrait, l'approcherait, le toucherait.

Dans ce réduit luxueux, plein de parfums de fleurs, dans les lueurs tamisées d'abat-jour de dentelle aux teintes pâles et tendres, toutes les Cornalines passèrent devant le Maître, lui rendirent hommage, échangèrent avec lui leurs impressions vibrantes. Il avait pour chacune un sourire spécial, une parole charmante, une caresse de regard. Le flot montait toujours, mais ne s'écoulait pas. L'assaut des curieuses devint si tumultueux, si fiévreux, si fou, que les fidèles commencèrent à craindre l'étouffement de l'Immortel.

Il était exténué, il suffoquait, mais le sourire aux lèvres et le

regard charmeur. Il fallut l'arracher, et presque violemment, à cette cohue exquise de femmes en délire. Mme de Lorraine, Mme de Valmajour l'entraînèrent enfin. On gagna le landau satin bleu de la duchesse entre deux haies d'huissiers.

La portière refermée, le Maître respira.

Ses deux dévouées amies l'avaient voulu reconduire.

Une fois à terre, devant sa porte, quand — la glace baissée — Cornalin saisit les deux belles mains tendues vers son baiser d'adieu :

— C'est votre apothéose ! — exclama la duchesse.

— C'est votre feu de Bengale ! — renchérit la comtesse.

Et l'Immortel, un mot flatteur dans chaque oreille, crut en remontant chez lui mettre le pied sur des nuages.

VII

LE PETIT VERNIS DE L'AME

Ce fut vraiment l'apothéose, vraiment le feu de Bengale.

En cette redoutable soirée, — point culminant de sa carrière mondaine, — Cornalin avait fait sensation et sensation dans un milieu indifférent, hautain et très blasé. Le succès était incontestable, immense.

Marginel écroulé, il demeurait maître et du salon de Lorraine et de l'hémicycle de la rue de Grenelle. Il n'écrasa personne de son triomphe ; du bout de ses lèvres minces, il se borna à de fines allusions *aux sorties indiscrètes* de Mme Marginel. D'éventail en éventail, bien qu'il n'eût rien de classique, on fit un sort au mot. Il n'était même plus question du prix Fumivard pour les vers du poète. Cornalin régnait sans partage.

Et, cependant, même en ce cénacle trié sur le volet, dans le clan de la jeune noblesse et des amis du prince, il y eut des railleries malsonnantes, encouragées par l'attitude extra-fantasque d'Alexandre Djorowski. Ces mauvais plaisants affirmaient, à l'entrée de l'Immortel dans la galerie d'honneur, avoir vu le thermomètre tomber subitement au-dessous de zéro. L'exclamation : — « Tiens ! le commandeur... en plâtre ! » — saisie au vol, répétée, avait fait écho dans les journaux, dans le *Vermout* surtout, organe gouailleur du quartier Latin, pécuniairement sustenté par le prince.

— Si, seulement, il avait dit *en marbre !* — pensaient les Cornalines. — Mais *en plâtre*, vraiment, c'est irrévérencieux !

La tactique indiquée par le prince, ce fut une grêle de nouvelles à la main. Le fond variait peu :

« Épidémie de rhumes, hier, chez Mme de Talmond. Dans la petite chapelle de l'avenue d'Iéna, Cornalin officiait par quinze degrés de froid. — Mme de Saint-André, assez imprudente pour causer avec l'Immortel à corsage échancré, a reçu son souffle en pleine poitrine. Elle part ce soir pour Nice. — État désespéré. — Même soir, au buffet, Mme des Ornières se plaignant de la tiédeur du champagne, Cornalin, toujours galant, se précipita et saisit la carafe de cristal. La carafe se trouva incontinent frappée. »

Comme esprit, c'était faible. Tout d'abord, ces piqûres de moucherons ne percèrent pas le plastron marmoréen du grand homme. — « Attaques de potaches ! » — murmurait le philosophe ; mais ses lèvres, par une arrière-grimace involontaire, témoignaient de leur révolte à articuler ce mot d'argot de collège. Puis d'où partaient-elles, ces attaques ? De jeunes seigneurs sans aucune espèce d'importance, de rimailleurs ratés, tous furieux de voir la danse et la littérature équivoque, les jeux et les paris de sport, exclus des salons de la princesse.

Sourd au dépit de ces gamins, Cornalin n'en comptait pas moins tenir la main, — une main douce, mais ferme — à la réforme de l'hémicycle... Impassible sous ces quolibets dépourvus d'atticisme, il gardait sa quiétude olympienne, ne daignant pas — cette fois encore — décocher le trait incisif et piquant qui, figé depuis vingt ans, depuis vingt ans donnait ce tour si spirituel au retroussis de sa bouche.

Le petit Djorowski l'inquiétait tout de même...

— Il se prépare bien mal au baccalauréat ! — disait tout haut le grand homme.

Mais personne n'entendait ou ne voulait entendre. C'était le seul blâme formulé. Pour le surplus, Cornalin s'armait de patience, pensant que l'approche de l'examen briderait la langue du jeune homme. Puis une immense sécurité, une joie très orgueilleuse lui venaient de l'engouement extrême de la princesse. De ce côté, tant de compensations ! Il n'y avait dîners et fêtes que pour lui ; il était de la petite et de la grande intimité. Dans les soupers par tables de six, l'Altesse l'appelait Émile et lui permettait de dire : — « Cette chère Hortense ! » — Il mur-

murait cela dans une dévotion de lèvres qui affinait le sourire, béatifiait le regard. C'était amusant et joli. La princesse l'avouait à son tour : Cornalin avait cela de précieux que jamais ses familiarités ne devenaient privautés. Sous ses chatteries de langage, ses passes d'œil et de main, il gardait son grand style. Pendant le champagne, même après le kummel, il demeurait correct, d'une ornementation toujours amidonnée.

Et tout de suite, du fastueux hôtel de la rue de Grenelle, il refaisait le sanctuaire des traditions perdues. Les habitudes désirées étaient prises. Il avait ses entrées à toute heure ; à toute heure sa voiture, rayant le gravier de la cour d'honneur, franchissait le portail écussonné où l'aigle noire altière semblait battre des ailes. En livrée bleu et or des semaines ordinaires, le suisse, depuis peu, lui adressait un léger salut de connaissance et de protection. La muette sympathie de ce mannequin solennel, fait pour toiser et écarter l'intrus, était un hommage très doux au cœur de l'Immortel. Son cocher, déjà fait au large circuit de parade, l'arrêtait juste et bien devant les degrés de marbre. Dans le grand vestibule, Cornalin jetait toujours aussi noblement sa pelisse sur le bras de l'huissier. Il traversait les galeries d'enfilade, sans s'attarder aux choses rares et précieuses, meubles, tentures, toiles, bronzes florentins et bibelots sans prix. Blasé sur ces merveilles, il avait hâte d'atteindre le célèbre hémicycle.

Mais souvent la lectrice de l'Altesse ou bien l'Altesse elle-même l'arrêtaient sur le seuil, retardaient les nobles joies promises : on priait Cornalin de monter chez le jeune prince et de l'interroger pour juger de ses progrès.

C'était une odieuse corvée. Le maître se faisait annoncer ; mais, la porte ouverte, il n'entrait pas, car, chez le jeune Djorowski, il y avait toujours du monde... et quel monde ! Une horde d'étudiants chevelus, de carabins sans inscriptions, de poètes sans rimes, de cabotins, de bookmakers et de rapins, toute une bohème moderne, faite de chic et de misère, prétentieuse et cynique, frottée d'ail et d'argot. Le prince les ramassait dans ses *ballades* nocturnes. Et le lendemain ils venaient soumettre au *petit patron* une étrange pacotille d'épreuves du *Vermout*, d'armures moyen âge, de toiles au pointillé, de manuscrits en prose cadencée et d'objets de Tattersall.

L'académicien reculait vivement aux premières bouffées de cette tabagie ; il esquissait un geste d'excuse vague et battait en

retraite. Il descendait dire à l'Altesse que, son fils étant occupé, il avait le regret de ne pouvoir l'entretenir. La princesse soupirait et n'osait insister. Mais parfois l'Immortel n'en était pas quitte à si bon compte.

Quand, dans l'entre-bâillement, Alexandre Djorowski avait vu Cornalin, avant que ce dernier n'eût regagné l'escalier, il l'invitait bruyamment à entrer, avec cette déplorable façon de tutoyer tout le monde qu'il avait prise dans ses terres d'Ukraine ou chez Bruant.

— Entre donc... Qué que ça fait qu'on est trop!... On ne t'avalera pas. Entre, tu vas siffler ton petit bock avec nous!

— Quel cosaque! — pensait Cornalin, frissonnant à l'idée du bock et le nez dans son mouchoir humide de peau d'Espagne.

Et, toujours sur le seuil, il ne se décidait pas à avancer. Le prince, alors, se levait, faisait des gentillesses, le présentait aux camarades :

— C'est toute l'antiquité que je vous amène là, Jupiter, Minerve, Parnasse, Homère... et tous les autres *papas* dont je me rappelle pas le nom! T'es tout ça à toi seul, est-ce pas, *ma vieille Olympe?*

C'était d'un goût désastreux. Ces mots de *vieille Olympe*, adoptés dans une fortuite réminiscence de mythologie, agaçaient Cornalin. Il en avait touché deux mots à la princesse, mais les regards sévères, les plus vives réprimandes demeuraient sans effet.

Fils unique, indépendant, gâté, mal élevé loin de Paris jusqu'à quinze ou seize ans, d'un peuple de valets et de flatteurs Alexandre Djorowski avait appris que les princes sont faits pour rigoler, qu'un grand nom, une colossale fortune autorisaient toute excentricité. Pas méchant, d'ailleurs, pas bête, se *tapant franchement l'œil* de ce qu'on disait de lui, mais taquin, à l'aise partout, sardonique, naïf et rusé à la fois, vindicatif à l'occasion, très entiché de Paris et de modernité, tout cela pêle-mêle en son âme de cosaque et de gavroche.

— Merci. Je me retire, — articulait très haut l'académicien écrasant de dédain. — Je ne veux pas vous déranger. Nous nous retrouverons en bas, chez madame votre mère.

Et il tournait le dos, redescendait dignement, secouant son mouchoir, respirant tout de suite mieux. Le prince exprimait ses regrets :

— Comment! *tu te tires* déjà? Vrai de vrai, t'es pas chouette!...

Enfin, quand tu pourras, reviens *me pousser des colles. A la revoyure,* alors!

Lorsque c'était après sa visite à l'Altesse et prêt à quitter l'hôtel que l'académicien montait, le prince le reconduisait jusque dans le vestibule. Il redoublait d'amabilités devant les huissiers gardant leur sérieux à grand'peine :

— Tu ne t'en vas pas à pattes? Tu crotterais tes cothurnes... Attends, ne sors pas, mon Olympe; on va te chercher ton nuage.

Et *le nuage* avançant sous forme de coupé, le prince lui serrait la main :

— J'te lâche... v'là ton *sapin!*

Au-dessus de ces misères, le grand homme planait, le masque immuable. Mais ces morsures minimes picotaient l'épiderme.

Ce qui le mettait parfois à vif, c'est que ces plates sottises étaient platement recueillies par les hommes chevelus, imprimées en toutes lettres dans cette petite feuille idiote de *Vermout.* En entrefilets savamment espacés, elles n'égayaient pas que la rive gauche. Le prince en faisait un service gratuit à la duchesse, à la marquise, à plusieurs Cornalines. Cornalin lui-même le recevait. Il le jetait au panier. Avec quelle jouissance il l'eût rendu au facteur, la mention *refusé* écrite au crayon rouge, en travers de la bande! Mais il était retenu par la crainte de froisser les Altesses, la princesse, surtout, tellement exquise pour lui!

Où le prince n'entendait que rire, ses copains écoulaient leur rancune. Tous plus ou moins fruits secs de la Sorbonne, *recalés* par Cornalin, froissés de sa hauteur, jaloux de son renom, envenimaient les malices d'Alexandre Djorowski d'adjectifs méchamment aiguisés. L'Immortel pouvait se plaindre, user de représailles. Cela lui parut mesquin, très indigne de lui. Il laissa bourdonner les frelons. Écouter leur bruit vain, c'était leur donner de l'importance.

Ce qui le chagrinait vraiment, c'était que ses Cornalines lussent ces fadaises-là, s'en amusassent peut-être.

Le Maître présent, le prince Alexandre descendait rarement aux salons. Dévoyé dans l'éloquente causerie, noyé dans les tirades de philosophie mondaine, il bâillait et prenait la porte.

S'il venait par hasard dans un moment de répit, s'il avait le temps de placer un de ses mots cocasses, un petit vent de distraction remuait les plus jeunes têtes et les tournait vers lui. Il fallait deux ou trois toux graves de Cornalin pour ramener l'at-

tention. Et, les fronts redressés, un reste de distraction demeurait dans les yeux de la duchesse et dans ceux de la marquise. Ces symptômes préoccupaient le grand homme, sans cependant l'alarmer.

Un jour, il eut une inquiétude plus vive. Le prince survint juste à la fin du speech. En arrêt devant le philosophe, il cria avec son intonation coutumière, dans une admiration qui n'était pas trop feinte :

— Est-il beau, ce vieil Émile! Regardez-moi c'te façade! Un vrai ravalement! Est-ce propre! est-ce lavé! est-ce blanchi! est-ce gratté!

L'Immortel répondit par un regard glacial; mais la duchesse sourit, la princesse se mordit la lèvre.

Cornalin vit cela.

Il revint le lendemain avec l'intention ferme de poser son ultimatum : cela ne pouvait durer; il ne disserterait plus si l'on ne réprimait les infractions du prince. Il allait le dire d'un trait à Hortense Djorowska.

Mais, dès le seuil, en apercevant de loin toutes ses Cornalines assises en l'hémicycle, une réflexion lui vint : le prince n'avait pas d'intentions offensantes; c'était un bon enfant, très mal élevé, qui aimait trop à rire; d'ailleurs, il descendait de plus en plus rarement; il n'y avait peut-être pas lieu de prendre la chose au tragique.

Et ce jour-là à mesure qu'il avançait, qu'il détaillait mieux ses amies, ses soucis se dissipaient.

Avant de pénétrer, il s'arrêta. Elles étaient toutes là, fraîches, parfumées, brillantes comme des fleurs écloses et frémissantes sous le rayon de ses regards. Il restait en suspens, les paupières fermées, goûtant le recueillement jouisseur du joaillier avare, qui, le doigt sur le bouton de l'écrin, hésite avant d'ouvrir les yeux aux splendeurs des pierreries.

Voici d'abord, au milieu de l'exèdre, la princesse, assise dans sa bergère dorée. Son profil de camée se détache en clarté sur les porphyres roux et les azalées pourpres, sa tête altière saillant d'un carcan de saphirs. Sa traîne de velours s'affaisse à ses pieds en cassures larges et roides. Autour d'elle, les fidèles du cénacle se groupent savamment.

Engoncée dans sa stalle à dorsal très foncé, les manches ballonnées, la duchesse de Lorraine ferme à demi ses yeux de tur-

quoise mourante et promène ses doigts diaphanes et paresseux sur le satin nacré de ses paniers bouffants.

Plus droite, non moins belle, la marquise de Talmond en surah fleur de seigle tout étoilé d'opales, dans son geste favori, effleure doucement les blancheurs de sa nuque des plumes de son éventoir.

Mme de Valmajour, les narines frémissantes, trémousse son pied d'elfe coquette au ras des récamures d'argent qui bordent le bas de sa robe. Puis lady Buckingham, Mme de Saint-André, la duchesse de Chambreuil, Mme des Ornières, toutes causent, s'éventent, s'observent, dans la pose longuement étudiée qui leur sied le mieux, rapprochées par le souci d'une harmonie d'étoffe ou de chevelure, par un éclat de contraste qui doit mettre en valeur leur beauté patricienne.

L'Immortel entre. Autour de lui ce sont de frais ramages, un bruissement de velours, de faille et de dentelles, de caressants contacts, des battements d'éventail pareils à des secousses d'ailes. Et les épaules le frôlent, les mains fines le cajolent, les yeux, les lèvres sourient. Jamais ses Cornalines n'ont eu tant de séductions. Elles semblent prendre à tâche d'endormir ses méfiances et de se faire pardonner leurs torts — véniels d'ailleurs.

Suivi de ses amies, dans un frou-frou charmant, Cornalin gagne le salon-rotonde et se dirige vers la cheminée.

Là, dans un coin saturé de parfums, plein du mystère des lueurs tamisées par les écrans de soie et les verdures multifoliées, le Maître s'est installé dès la première soirée. D'un coup d'œil fort expert, il a choisi la droite de la cheminée pour appuyer son coude. A gauche, une corbeille de fleurs variées et rares exhale une senteur pénétrante. Derrière lui, de hautes plantes, mêlées de feuillages fins, font un repoussoir vert sombre à sa noble pâleur. Un miroir de Venise, incliné vers sa tête, reflète tous ses gestes amplement arrondis.

Il prend son attitude célèbre : l'avant-bras reposé sur le marbre de la cheminée en une négligence alanguie, sa belle main potelée et douce tombant nonchalamment. L'autre main — potelée aussi, aussi douce, aussi belle — lisse avec amour ses favoris lustrés ou bien joue avec le ruban large et moiré de son monocle.

Et, devant lui, les plus favorisées causent ou le consultent, lui font leurs confidences, l'écoutent le plus souvent. Il leur parle d'Athènes, de Rome, des cours d'amour, de Laure et de Pétrar-

que, d'elles et de lui surtout. Elles viennent à Cornalin comme vers un confesseur. Et ce beau docteur des affections du cœur pontifie joliment, les gronde en souriant, leur jette son eau bénite avec onctuosité, les asperge d'indulgences. Il lève les scrupules, résout les cas de conscience, débite ses aphorismes de morale courante en métaphores choisies, en ingénieuses sentences, piquées de préciosités, saupoudrées d'épithètes rares, frisées au petit fer. Ainsi, pendant des heures, virtuose sans égal, il *joue de la Cornaline*, la fait vibrer en masse ou bien isolément, d'un toucher sûr et velouté. Il a le doigté parfait.

Et les belles pécheresses le quittent sous le charme, languides, émues à fleur de peau, bercées et chatouillées, pâmées aux phrases sonores qui leur laissent, jusqu'à l'aube, un exquis *vague à l'âme*.

Il n'y a que Cornalin pour enduire, d'une touche aussi agile et aussi délicate, toutes leurs frivolités d'un petit vernis philosophique.

VIII

FRÔLEMENTS

Dans le petit salon Louis XVI, en soie pâle à bouquets, la boîte d'atelier et le chevalet étaient mis à l'écart. Près d'une table à tapis de damas broché, Mme Aveline avait installé Cornalin, toute fière, tout heureuse de ce retour. La conque de cristal, pleine d'œillets, de roses et de jasmin, restait devant le grand homme et, de temps à autre, il plongeait ses narines olympiennes dans les fleurs, aspirait les senteurs, puis reprenait la plume.

Chez lui, dans la bibliothèque froide, dans le silence de la vieille maison, une nausée lui était venue devant ces paperasses blanches marquées du timbre bleu de la Faculté des lettres. Lire ce fatras de collégiens, l'annoter, le corriger, quelle corvée ! Une paresse l'envahissait. Alors, impatienté, il avait jeté les feuilles dans sa serviette et s'était acheminé vers l'hôtel Aveline.

Là, dans une fraîcheur de nid moelleux et parfumé, son Egérie près de lui, il avait travaillé sans trop de répugnance. Frôlant son fauteuil et sa table d'un incessant frisselis de jupes soyeuses, l'ombre frêle et gracieuse passait sur les pages blanches. Les petits bruits chers et familiers d'une femme qui va et vient, les caresses de son regard attentif, sa respiration discrète et plus légère trompaient l'académicien sur la longueur et l'austérité de son travail.

— N'êtes-vous pas un peu las ? — demanda Mme Aveline qui s'assit près de la table, sur une chaise plus basse.

— Je vais avoir fini. Une dizaine de narrations d'un seul coup, c'est fort dur. Et quelles narrations ! C'est d'une médiocrité désespérante. Je ne parle pas des idées : quand on en trouve par hasard, on le regrette. Je ne parle pas du style non plus, cela, c'est le superflu. Quant aux traditions, elles sont mortes. Je ne cherche plus que l'orthographe ; quand elle est respectée, je donne une bonne note.

— Pourquoi acceptez-vous ces fonctions d'examinateur ? Voici quatre ou cinq ans que vous les refusiez. Il ne manque pas de professeurs suppléants.

— Sans doute, — dit Cornalin avec un profond soupir. — Mais la princesse m'en a prié à cause de son fils et, décemment, je n'ai pu refuser.

Les regards de Mme Aveline s'assombrirent, son front se plissa imperceptiblement.

— J'ai fait mettre le prince dans ma série, — soupira de nouveau l'Immortel, — et, vraiment cet examen me préoccupe plus qu'Alexandre Djorowski ne s'en préoccupe lui-même : il fait montre d'une insouciance inouïe. Il sait très peu de choses et n'est pas travailleur... Je crains qu'il ne soit refusé.

— Que pouvez-vous y faire ? — dit Mme Aveline, qui, calmée, paraissait en prendre très paisiblement son parti.

— Je ne peux rien y faire, — répéta Cornalin.

Toutefois cette perspective le troublait bien plus qu'elle :

— Je n'y peux rien... évidemment... mais la princesse ne veut pas le comprendre !

— Comment cela ? fit Mme Aveline.

Le grand homme eût voulu reprendre sa confidence. Il était trop tard. Sa préoccupation venait de le trahir encore. D'abord un peu malgré lui, puis volontairement et réellement soulagé par le récit de sa peine, il satisfit la curiosité de son amie :

— J'essaie vainement de préparer la princesse à l'idée d'un échec : elle n'admet pas cette triste perspective. — « Il travaille, « — me dit-elle. — Je vous promets qu'il travaille... avec des « jeunes gens, des camarades à lui, très instruits, paraît-il, et « que je paye trente francs l'heure ! » Le plus curieux, c'est que le prince lui-même s'étonne de sa science, en toute bonne foi. Lorsque j'émets des doutes ou des objections, la princesse m'in-

terrompt : — « Bast ! Tout ira fort bien... D'ailleurs, n'êtes vous « pas là ? » Cette confiance absolue en moi m'alarme. Je proteste. Alors elle sourit : — « Allons, cher Maître, ne vous « faites pas valoir... On sait ce qu'on vous devra... On vous « remercie d'avance, d'avance on a l'âme prête à toutes les « reconnaissances. » Cela me ferme la bouche, termina Cornalin.

— A toutes les reconnaissances ? — reprit Louise avec un sourire pénible ? — Savez-vous que cela n'est pas peu dire ?

Le Maître n'écouta pas cette réflexion amère. Il mit son front dans sa main :

— Tout cela me tourmente...

— Je vois que la gloire des amitiés princières ne va pas sans déception et sans ennui...

Cette insinuation, où vibraient encore de la rancune et du dépit, eût certainement déplu à Cornalin. C'était une chose qu'il ne voulait pas encore s'avouer à lui-même.

Mais, tout à son tracas, il ne l'entendit pas :

— Je suis inquiet aussi au sujet de la duchesse. Elle n'est plus la même. Distraite, rêveuse, elle garde sous les cils un petit fond de brume, pareil à l'eau de ses béryls, qui ne me dit rien de bon.

— La marquise de Talmond ?

— Oh ! Mme la marquise de Talmond, elle, rit toujours à pleines dents... et quelles dents éblouissantes ! Elle le sait trop cependant... elle abuse de l'effet, devant le prince surtout. Figurez-vous qu'il avait pris l'habitude de venir troubler nos causeries de ses grimaces et de ses termes d'argot. J'ai beau être sûr de moi, cela me dérange... Ces dames, sans doute, le lui ont fait comprendre, car il ne paraît plus.

— Il vous était aisé de le réduire au silence ?

— Oh ! certes... et d'un seul mot. Une question de grammaire, une citation latine, une phrase de grec l'aurait anéanti.

Mais je me suis souvenu de la fable :

> Pour tuer une puce, il voulait obliger
> Les dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

J'ai évité ce ridicule. Je n'ai réclamé ni la foudre de Jupiter, ni la massue d'Hercule. Le prince s'est effondré de lui-même.

Mieux que lui, sous l'aiguillon de sa tendresse jalouse, elle devinait la vérité. Elle ne jugea pas encore prudent de la dévoiler. Elle exclama seulement :

— C'est pour la princesse, pour son fils, que vous vous condamnez à ce labeur de forçat en plein mois de juillet ? Au lieu d'aller aux eaux... ou à la mer ! Vous compromettez votre santé.

— Croyez-vous? — fit Cornalin, la mine superbe.

Il s'était remis à lire la composition. Sa plume s'abattait pour mettre des notes en marge ou raturer des mots.

— Oui, vous compromettez votre santé, — reprit Mme Aveline, suivant son idée fixe. — Quand le prince aura passé son examen, vous ferez-vous remplacer, au moins ?

— Très probablement.

— Et quand passe-t-il, le prince?

— Demain l'oral. C'était ce matin l'écrit.

— Et sa composition?

Cornalin hésita. Puis d'une voix naturelle, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple, il avoua :

— Je la corrige en ce moment.

Mme Aveline eut un petit sursaut. Elle se leva aussitôt, s'appuya au dossier du fauteuil et lut par-dessus son épaule. A cette minute, ils étaient extrêmement gênés tous les deux, lui n'osant pas la repousser, elle se sachant importune, mais décidée à demeurer quand même, à voir de ses propres yeux. Elle lut le titre :

— *De l'utilité du* Conciones *pour le futur avocat.*

— Un joli sujet, n'est-ce pas? — dit l'Immortel.

— Le prince s'en est bien tiré ?

— Heu !... comme ça... ni mieux ni plus mal que les autres. Je le lis en dernier pour être plus équitable. Il y a des citations... preuve qu'il a feuilleté le *Conciones*... c'est déjà quelque chose.

— Je ne puis juger des citations, — continua la jeune femme, entêtée et taquine pour la première fois. — Mais je lis deux ou trois phrases : ça me paraît très faible.

— Si vous faisiez ce métier-là depuis dix jours, — riposta Cornalin contrarié, — vous auriez bien appris à devenir indulgente.

Comme elle ne s'éloignait pas, agacé, il lui donna à entendre qu'elle le gênait :

— D'ailleurs, vous m'influencez... et cela n'est pas permis.

Elle s'éloigna à regret et vint se rasseoir sur la chaise basse. Boudeuse, elle garda le silence. Puis brusquement, craignant que l'occasion ne se retrouvât plus, elle parla enfin de ce qui lui tenait tant au cœur :

— Vous savez que j'ai loué, à Trouville, un chalet sur la mer?

— Vraiment!

Et il lisait toujours, absorbé dans le griffonnage d'Alexandre Djorowski.

— Cela doit vous surprendre?

— Pas trop.

— Mais je ne quittais jamais Paris, même l'été. Vous m'avez tant vanté Trouville que je me suis décidée. Que dites-vous de mon projet?

— Cela vous fera beaucoup de bien... beaucoup de bien.

Elle eut une petite toux pour raffermir sa voix et demanda très vite, pour ne pas manquer de souffle avant la fin de la phrase :

— Est-ce que vous ne viendrez pas me voir?

— Oh! moi... ce sera bien difficile... Je ne sais pas encore. Je vais à Valmajour, chez la duchesse. J'ai promis trois semaines à Mme de Talmond. J'ouvre la chasse au manoir de Chambreuil. Il me reste tout au plus deux semaines disponibles et je me les réserve au cas où la princesse me prierait de la suivre en son voyage d'Ecosse.

Il disait cela d'une haleine, énumérant les promesses faites, inconsciemment, sans cruauté voulue, avec son bel égoïsme habituel. Les yeux sur le papier, il ne remarquait pas l'émotion de la jeune femme.

— Ainsi, — pensait-elle, — pendant ces longues vacances, toutes vont le posséder, toutes... excepté moi! Il leur accorde des semaines, il me marchande un jour! Que dis-je, il me le refuse...

Elle s'efforça de maintenir la causerie sur un ton de plaisanterie, mais son cœur était de plus en plus gros, sa voix de plus en plus faible :

— Vous ne viendrez pas me voir... du tout, du tout?

— Hélas!

Elle eut un léger frémissement qui remua le fauteuil. Il se tourna à demi.

— Qu'est-ce que vous avez?

Elle esquissa un sourire pâle :

— Et que voulez-vous que j'aie?

Un silence suivit.

Elle refaisait le voyage à Trouville pour visiter le chalet; elle évoquait sa joie d'alors à voir la jolie demeure, à l'idée d'y amener

Cornalin, de choisir avec lui son cabinet de travail, vitré au-dessus de la mer. Et quelles causeries, quelles promenades à deux, quelle intimité ravissante !... et tout cela sombrait dans l'indifférence du grand homme : il démolissait tout son rêve d'un seul *non* capricieux et distrait. Il lui sembla, cette fois, qu'il était vraiment injuste et dur pour elle. Au chagrin succéda un mouvement de colère et de révolte, — autant que des sentiments violents pouvaient pénétrer cette âme de femme faible. D'un retour brusque vers le passé, elle vit toute son existence d'attente et de sacrifice. Elle entendit les voix mauvaises qui chuchotaient : — « Elle frôle... elle frôle... elle frôle toujours ! »

Elle s'arma d'ironie contre la tristesse ; sachant le contrarier, mais résolue quand même, elle se leva et revint s'appuyer au dossier du fauteuil. Précisément, à la dernière lettre d'un mot, Cornalin allongeait un jambage indécis.

Elle lut le mot *remords* et remarqua tout haut :

— Tiens ! Le prince avait écrit *remords* sans mettre d's... *vous ajoutez la lettre ?*

Elle articula bien ces derniers mots.

Cornalin tressaillit, lâcha la plume de saisissement et se retourna tout à fait :

— Supposez-vous que je corrige des fautes et que je ne les compte pas ?

Devant son indignation très sincère, elle faillit se troubler, puis elle se roidit, et méchante jusqu'au bout :

— Je ne suppose rien. Je regardais... J'ai vu que le prince avait oublié l's et que vous l'ajoutiez. Je ne sais si vous comptez ou ne comptez pas la faute.

Devant ce doute, Cornalin, suffoqué, fut quelques secondes sans trouver de paroles.

Il saisit la *copie* d'une main frémissante, mit les lignes noires sous les yeux de Mme Aveline et scanda fébrilement :

— L's y était, madame, donnez-vous la peine de regarder, l's était indiqué, je n'ai fait que le renforcer... et certainement non, je ne compterai pas la faute, car il n'y a pas faute !

— Quelle mouche vous pique ! — répliqua-t-elle avec un ton railleur qui stupéfia le grand homme.

L'éloquente défense de la *copie* du prince venait de ranimer toute sa rancune contre les Djorowski, cet obstacle vivant entre elle et Cornalin ; elle fut méchante sans trop d'effort :

— Je n'attaque pas *votre* prince, je ne m'en prends qu'à ma myopie. Il se peut que l's y soit. Comptez-le ou ne le comptez pas; ceci, c'est votre affaire. Mais vous ne me ferez pas dire que le prince écrit bien, par exemple! Il finit tous ses mots en jambages illisibles. Tous les doutes sont permis, et ce n'est pas maladroit... car le doute lui profite!

— Il ne lui profite pas, — dit Cornalin sévère, offensé, surpris de plus en plus que sa douce Aveline osât lui tenir tête. — Je vous prie, encore une fois, d'examiner de près les jambages du prince. Les caractères sont hâtivement formés, mais l'intention de chaque lettre s'y trouve.

— Oh! si l'intention vous suffit...

Ce fut dit les lèvres pincées, dans un petit sifflement. Elle repoussa la feuille vivement, sans vouloir vérifier, alla vers la fenêtre, souleva le rideau et regarda dans le jardin sans plus se retourner.

Elle doutait de sa parole! Elle, la plus vibrante, la plus soumise, la plus fidèle!

Il laissa retomber les feuillets sur la table, eut un mouvement pour enfoncer les papiers épars dans sa serviette et prendre superbement la porte. Avant qu'il n'eût atteint le seuil, elle allait s'élancer, lui barrer le passage, lui demander pardon, — qui sait même? — se jeter à ses pieds. Oui... mais était-ce bien sûr? Si elle ne bougeait pas? Si, sans faire un mouvement, elle le laissait partir?

Il eut vers la fenêtre un regard anxieux. Elle ne bronchait pas, roidie. Et Cornalin se dit que cette sortie magnifique serait peut-être imprudente. La pensée d'une rupture brutale, définitive, le troubla tout à coup. Pour la première fois, il se sentit profondément attaché à Louise; habitude et tendresse, souvenir unique d'un mutuel et délicieux passé, un lien l'unissait à cette femme; il pressentit qu'à le briser ils souffriraient tous deux cruellement. Presque aussitôt elle eut un geste vague — vague et très gracieux — pour arranger ses cheveux. L'Immortel devina qu'elle essuyait ses yeux. Il s'attendrit et ne songea plus à partir. Il retomba sur le fauteuil, posa commodément ses deux coudes sur la table, cacha sa belle tête dans ses mains et amena, sans effort, un petit trémolo de douleur dans sa voix :

— Vous me faites de la peine... O Louise, beaucoup de peine!

Elle eut le grand frisson et se retourna d'emblée.

Sur la table, elle vit les feuilles blanches hâtivement réunies et la serviette ouverte.

Elle comprit qu'il aurait pu partir. Une frayeur lui vint de ce qu'elle avait fait. Sa colère tomba. Elle courut à lui, se mit presque à genoux, lui écarta les mains pour chercher le regard qu'il lui refusait encore. Et elle s'excusait, balbutiait, détruisait tout l'effet de ses attitudes froides par ses prières exaltées, vibrantes de regret.

Et lui se laissait cajoler, puis pardonna généreusement.

Lorsque la paix fut faite, un regard sur sa montre lui donna un sursaut :

— Comme le temps a passé !

Aimable et vive, elle voulut elle-même ramasser sur la table les feuilles corrigées. Elle les glissa dans la serviette qu'elle ferma. Puis elle la lui tendit, souriant d'un sourire las et triste, une mélancolie persistant dans son regard humide. Elle eût voulu parler encore de Trouville, mais elle y renonça, sentant l'occasion bien perdue. Ce qu'elle eût obtenu une demi-heure avant, dans la crise attendrie, lui serait maintenant refusé, elle le lisait aux regards distraits de Cornalin. Un grand découragement lui venait de ses tendresses vaines, trop promptes ou trop tardives, sans cesse maladroites. Et le mot méchant, affaibli mais distinct, sonnait à ses oreilles : *elle frôlait toujours...*

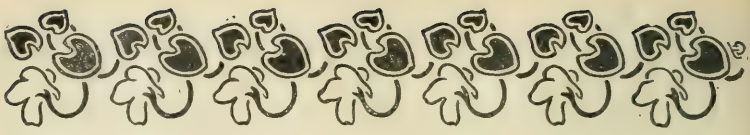
Cornalin, lui, résumait sa journée en toute belle humeur. Il avait fait sa besogne sans s'en apercevoir. La scène sentimentale avait coupé fort à propos la monotonie des corrections. A petites doses espacées, il ne détestait pas l'imprévu de ces petits chocs qui lui prouvaient clairement la survie de leur tendresse. En somme, pas une minute d'ennui : c'était charmant. Il recommencerait. Même l'incident du prince, lui dévoilant sa Cornaline sous un jour de rancune et de jalouse passion tout nouveau, avait eu du piquant. Il ne voulut cependant pas partir sans bien constater sa victoire. Il eut le dernier mot :

— Le prince n'écrit pas bien, cela, je vous l'accorde. Mais pour l's, il y était... avouez que l's y était?

Et fatiguée, vaincue, dans un mouvement de tête, elle affirmait que tous les *s* de la terre étaient dans la copie du prince.

Charles Foley.

(A suivre.)



LES ÉTOILES

RÉCIT D'UN BERGER PROVENÇAL

Du temps que je gardais les bêtes sur le Luberon, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles. De temps en temps, l'ermite du Mont-de-l'Ure passait par là pour chercher des simples ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont; mais c'étaient des gens naïfs, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnailles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu, au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme), ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les baptêmes, les mariages; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées, s'il lui venait toujours de nouveaux galants; et à ceux qui me demanderont ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi pauvre berger de la

montagne, je répondrai que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin je me disais : « C'est la faute de la grand'messe; » puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pas pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins. Enfin, sur les trois heures, le ciel étant lavé, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonnailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro*, ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était... devinez qui !... notre demoiselle, mes enfants ! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route; mais à la voir si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelque danse que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. O la mignonne créature ! Mes yeux ne pouvaient se lasser de la regarder. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les troupeaux étaient descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière... Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi; n'était-ce pas à en perdre la tête?

Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe du dimanche qui aurait pu s'abîmer, elle entra dans le *parc*, voulut voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma crosse, mon fusil à pierre. Tout cela l'amusait.

— Alors c'est ici que tu vis, mon pauvre berger ? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul ! Qu'est-ce que tu fais? A quoi penses-tu?...

J'avais envie de répondre : « A vous, maîtresse, » et je n'au-

rais pas menti ; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoublermon embarras avec ses malices :

— Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois?... Ça doit être bien sûr la chèvre d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes...

Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le joli rire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition.

— Adieu, berger.

— Salut, maîtresse.

Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides.

Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de mule, me tombaient un à un sur le cœur. Je les entendis longtemps, longtemps; et jusqu'à la fin du jour je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire en aller mon rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se serraient en bêlant l'une contre l'autre pour rentrer au *parc*, j'entendis qu'on m'appelait dans la descente, et je vis paraître notre demoiselle, non plus rieuse ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur, de mouillure. Il paraît qu'au bas de la côte elle avait trouvé la Sorgue grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force, elle avait risqué de se noyer. Le terrible, c'est qu'à cette heure de nuit il ne fallait plus songer à retourner à la ferme; car le chemin par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y retrouver toute seule, et moi je ne pouvais pas quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux :

— En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse... Ce n'est qu'un mauvais moment.

Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et sa robe toute trempée de l'eau de la Sorgue. Ensuite j'apportai devant elle du lait, des fromageons; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer, ni à manger, et de voir les grosses larmes qui montaient dans ses yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi.

Cependant la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes qu'une poussière de soleil, une vapeur de

lumière du côté du couchant. Je voulus que notre demoiselle entrât se reposer dans le *parc*. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute neuve, je lui souhaitai une bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors devant la porte... Dieu m'est témoin que, malgré le feu d'amour qui me brûlait le sang, aucune mauvaise pensée ne me vint; rien qu'une grande fierté de songer que dans un coin du *parc*, tout près du troupeau curieux qui la regardait dormir, la fille de mes maîtres, — comme une brebis plus précieuse et plus blanche que toutes les autres, — reposait, confiée à ma garde. Jamais le ciel ne m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes... Tout à coup, la claire-voie du *parc* s'ouvrit, et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient crier la paille en remuant, ou bêlaient dans leurs rêves. Elle aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'activai la flamme, et nous restâmes assis l'un près de l'autre sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument des petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement; et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour c'est la vie des êtres; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur... Aussi notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit. Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant une belle étoile filante glissa pardessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

— Qu'est-ce que c'est? me demanda Stéphanette à voix basse.

— Une âme qui entre en paradis, maîtresse.

Et je fis le signe de la croix.

Elle se signa aussi, et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit :

— C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorciers, vous autres?

— Nullement, notre demoiselle. Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe et mieux que des gens de la plaine.

Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans la main,

entourée de la peau de mouton comme un petit pâtre céleste :

— Qu'il y en a! Que c'est beau! Jamais je n'en avais tant vu... Est-ce que tu sais leurs noms, berger?

— Mais oui, maîtresse... Tenez! juste au-dessus de nous, voilà le *Chemin de saint Jacques* (la voie lactée). Il va de France droit sur l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins (1). Plus loin, vous avez le *Char des âmes* (la grande Ourse) avec ses quatre essieux resplendissants. Les trois étoiles qui vont devant sont les *Trois bêtes*, et cette toute petite contre la troisième c'est le *Charretier*. Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent? Ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui... Un peu plus bas, voici le *Pâteau* ou les *Trois rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. Un peu plus bas, toujours vers le midi, brille *Jean de Milan*, le flambeau des astres (Sirius). Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent. Il paraît qu'une nuit *Jean de Milan*, avec les *Trois rois* et la *Poussinière* (la Pléiade), furent invités à la noce d'une étoile de leurs amies. La *Poussinière*, plus pressée, partit, dit-on, la première, et prit le chemin haut. Regardez-la, là-haut, tout au fond du ciel. Les *Trois rois* coupèrent plus bas et la rattrapèrent; mais ce paresseux de *Jean de Milan*, qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière et, furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. C'est pourquoi les *Trois rois* s'appellent aussi le *Bâton de Jean de Milan*... Mais la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est l'*Étoile du berger*, qui nous éclaire à l'aube quand nous sortons le troupeau, et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore *Maguelonne*, la belle Maguelonne qui court après *Pierre de Provence* (Saturne) et se marie avec lui tous les sept ans.

— Comment! berger, il y a donc des mariages d'étoiles?

— Mais oui, maîtresse.

Et comme j'essayai de lui expliquer ce que c'étaient que ces mariages, je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement de rubans, de

(1) Tous ces détails d'astronomie populaire sont traduits de l'*Almanach provençal* qui se publie à Avignon.

dentelles et de cheveux ondés. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'au moment où les astres du ciel pâlirent, effacés par le jour qui montait. Moi, je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par cette claire nuit qui ne m'a jamais donné que de belles pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau; et par moments je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir...

Alphonse Daudet.

ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS

(*Suite*) [1].

Nous avons vu que la Comédie-Française avait voulu l'empêcher de parler français, et que, grâce à un stratagème spirituel de Dominique, elle avait réduit à néant cette prétention. Depuis lors, les choses avaient bien changé : répertoire et artistes, tout s'était peu à peu transformé, les pièces italiennes faisant insensiblement place à des pièces purement françaises, écrites par des auteurs français, et les acteurs italiens se trouvant l'un après l'autre éliminés par des acteurs français. Aux environs de 1760, la Comédie-Italienne n'avait plus d'italien que le nom ; on y trouvait nombre d'artistes français : Rochard, Chamville, de Hesse, Desbroses, Mmes Favart, de Hesse, Catinon Foulquier, et les quelques italiens qui restaient, fils d'anciens comédiens de ce théâtre, mais nés et élevés en France, ne jouaient plus qu'en français. Quant aux pièces, c'étaient les comédies de Marivaux, de Saint-Foix, de Beauchamps, de Bret, de Chevrier, de Voisenon, de Lagrange, de Godard d'Aucourt, d'Autreau, de Mailhol, de Moissy, avec les vaudevilles et les parodies de Favart, Gueullette, Goudeau, Marcouville, etc. La Comédie-Italienne était devenue, en somme, comme une sorte de second exemplaire de la Comédie-Française, à part la tragédie. Mais une nouvelle transformation allait bientôt s'opérer en elle, qui la mènerait à devenir une seconde scène lyrique. Seulement elle se trouvait gênée

(1) Voir le numéro du 10 août 1896.

Mme Favart dans *Bastien et Bastienne.*

alors par l'Opéra-Comique, qui était parvenu à un haut degré de splendeur en s'occupant justement de musique d'une façon assez sérieuse, et, pour se débarrasser de ce rival, elle ne trouva rien de mieux à faire que de l'étrangler. Ce à quoi elle réussit à souhait.

Déjà, en 1745, les grands théâtres avaient obtenu la fermeture et la suppression de l'Opéra-Comique, alors dirigé par Cordon, et dont la salle avait été détruite. Mais en 1752, un homme intelligent et entreprenant, Monnet, avait obtenu un nouveau privilège pour ce théâtre, avait fait construire dans les deux foires deux salles vastes et superbes, avait réuni une troupe excellente, un ballet qui ne comprenait pas moins de vingt-quatre danseurs et danseuses, un bon petit orchestre, et à l'aide de ces éléments, accompagnés d'une mise en scène très riche et pleine d'élégance, avait joué de gentils vaudevilles de Favart, d'Anseaume, de Vadé, et des pantomimes, ballets et divertissements montés avec un goût exquis et qui chaque soir attiraient la foule. Ses acteurs s'appelaient Lécluse, Parent, Deschamps, Pinot, Laruette, Lebrun, Mmes Villiers, Roland, Rosaline, Delorme, Desglands. On était à l'époque où une troupe de chanteurs bouffes italiens, appelés à l'Opéra, étaient venus représenter sur ce théâtre les adorables intermèdes lyriques qui pendant deux années firent courir tout Paris : *la Serva padrona*, *il Maestro di musica*, *la Donna superba*, etc. Monnet, qui avait toujours l'œil ouvert et l'oreille au vent, comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation : il fit faire par Vadé les paroles d'un petit ouvrage conçu dans le genre des intermèdes italiens, en fit écrire la musique par d'Auvergne, et donna ce petit ouvrage, intitulé *les Troqueurs*, comme venant d'un compositeur italien. Ce subterfuge réussit, et *les Troqueurs*, applaudis d'abord par les partisans de la musique italienne, le furent ensuite par le public entier lorsque la vérité fut connue. En réalité, la représentation des *Troqueurs* (1753) fixe une date dans l'histoire de la musique française, car c'est le premier essai de pièces en chant et en dialogue que nous qualifions aujourd'hui d'opéras-comiques et qu'on appelait alors comédies à ariettes.

Lorsqu'il eut vu que le succès était de ce côté, Monnet y porta tous ses efforts. Il appela à lui les compositeurs, Duni, Philidor, Laruette, Monsigny, qui, sur des livrets de Favart, de Sedaine, d'Anseaume, lui écrivirent des partitions charmantes. Il renforça

sa troupe de divers artistes doués de qualités vocales particulières, Clairval, Audinot, Bouret, Mlles Nessel, Luzy, Deschamps, et bientôt le nouveau genre adopté par lui fit littéralement fureur. Tous ces gentils opéras-comiques primitifs : *Blaise le savetier, le Diable à quatre, l'Ivrogne corrigé, le Médecin de l'Amour, Cendrillon, le Docteur Sangrado, On ne s'avise jamais de tout, Nina et Lindor, l'Huître et les Plaideurs, le Peintre amoureux de son modèle, le Cadi dupé, le Maréchal-ferrant*, attiraient le public de tous côtés. Ce que voyant, la Comédie-Italienne s'avisa d'entrer aussi dans cette voie. Elle aussi voulut donner des pièces à ariettes, et pour commencer fit traduire et adapter à son usage quelques-uns des intermèdes italiens qui avaient obtenu tant de succès à l'Opéra, à commencer par *la Servante maîtresse*, de Pergolèse, qui, grâce à son charme séduisant d'une part, de l'autre au jeu délicieux de Rochard et de Mme Favart, attira la foule pendant plus de deux cents représentations. Puis ce furent des pièces du même genre, dues à des auteurs et à des musiciens français : *l'Ile des Fous, le Dépit généreux, Mazet, le Prétendu*..... Mais la vogue de l'Opéra-Comique, par sa persistance, n'en alarmait pas moins la Comédie-Italienne, qui jura sa perte. La Comédie était bien en cour ; elle mit à profit ses hautes relations, et à force de sollicitations, de démarches, d'efforts de toutes sortes, finit par obtenir la suppression de ce rival dangereux, à la seule

Mme Laruette.

condition de recueillir dans sa propre troupe six de ses principaux artistes. C'était Clairval, Bouret, Audinot, Laruette, Mmes Nessel et Deschamps.

On a souvent dit qu'en matière de civilisation les vaincus absorbaient toujours les vainqueurs qui s'établissaient chez eux. Dans une question d'art, c'est précisément ce qui se produisit ici. La Comédie-Italienne avait voulu tuer l'Opéra-Comique, elle y avait réussi ; mais peu à peu elle se laissa envahir par le genre que celui-ci avait adopté, au point de lui sacrifier complètement tous les autres, si bien qu'après avoir été comme une sorte de seconde Comédie-Française, elle devint bientôt une véritable seconde scène lyrique. Et, comme par une ironie du sort, trente ans après avoir étouffé le théâtre qui portait le nom d'Opéra-Comique, elle abandonna son titre de Comédie-Italienne, qui depuis longtemps n'avait plus de raison d'être, pour prendre précisément celui d'Opéra-Comique, qu'elle a conservé jusqu'à ce jour.

Mme Dugazon dans *Blaise et Babet*.

En 1762, année où la Comédie-Italienne perpétra cet indigne attentat contre la vie d'autrui, elle se trouvait, par l'adjonction des six artistes qu'elle avait hérités de l'Opéra-Comique, posséder une troupe ainsi composée : de Hesse, Ciavarelli, Rochard, Carlin, Baletti, Chamville, Zanuzzi, Colalto, Lejeune, Caillot, Laruette, Bouret, Clairval, Desbrosses, Lobreau, Mmes Favart, Camille Véronèse, Catinon Foulquier, Desglands, Piccinelli, La-

ruette, Bérard, Savy ; troupe vraiment merveilleuse, dont presque tous les sujets étaient de premier ordre, et qui, peu d'années après, allait se trouver encore renforcée de quelques artistes excellents tels que Trial, Nainville, Mmes Trial, Dugazon et Beaupré.

Les noms de Clairval, qu'on appela « le Molé de la Comédie-Italienne » et qui n'était pas moins bon chanteur qu'acteur accompli, de Laruette, qui joignait à ses qualités scéniques un talent fort distingué de compositeur, de Trial, qui comme lui créa un type et un emploi, de Rochard, de Caillot, que Grétry tenait en si haute estime, sont restés fameux dans les fastes du théâtre. Mais que dire de cette réunion de femmes charmantes, qui étaient tout ensemble des comédiennes exquises et des chanteuses pleines d'habileté : Mmes Favart, Trial, Laruette et Dugazon, sans compter les autres ? Mme Favart, au jeu plein de séduction, qui fut Bastienne, Ninette, Roxelane, Zerbine, et à qui l'on doit la réforme intelligente du costume sur la scène qu'elle a illustrée ; Mme Trial, la grâce en personne, un charme et un enchantement ; Mme Laruette, la fée du chant, qui non seulement s'était fait applaudir à l'Opéra avant d'appartenir à la Comédie-Italienne, mais qui, sous le nom de Mlle Villette, avait commencé par obtenir de grands succès de cantatrice au Concert spirituel ; enfin Mme Dugazon, la Camille, la Babet, la Nina idéales, dont le nom reste attaché depuis plus d'un siècle à l'emploi qu'elle a rendu célèbre. On n'a qu'à lire tous les Mémoires du temps, à consulter tous les chroniqueurs : Métra, Grimm, Bachaumont, Ducray-Duminil, pour savoir ce qu'il faut penser de tels artistes, ce qu'en pensait le public, et à quel point celui-ci se montrait enchanté de leurs talents, qu'il admirait sans réserves.

C'est grâce à eux que le genre de l'opéra-comique, auquel la Comédie-Italienne s'adonna bientôt exclusivement, fut alors véritablement fondé en France, grâce aussi au talent qu'y déployèrent ces musiciens à l'inspiration fertile et abondante : Duni, Philidor, Monsigny, auxquels bientôt se joignit Grétry. Tous concoururent à la création de ce répertoire de petits chefs-d'œuvre pleins de grâce, de fantaisie, d'originalité, qui ont porté haut la gloire de la France dans le domaine de la musique dramatique. *La Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *le Bûcheron*, *le Sorcier*, *Tom Jones*, *les Femmes vengées*, *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*, *le Déserteur*, *Félix*, *Lucile*, *Zémire et Azor*, *l'Amant jaloux*, *le Tableau parlant*, *l'Épreuve villageoise*, *Richard Cœur de Lion* et bien d'autres

obtinrent d'éclatants succès et affirmèrent la valeur de nos musiciens. Leurs triomphes encouragèrent d'autres compositeurs, et bientôt on vit entrer en lice Gossec, Martini, Dézèdes, Méreaux, Rodolphe, puis Rigel, Champein, Désaugiers, Floquet, d'Alayrac, Bruni, Deshayes, Devienne, Berton et tous ceux que je ne saurais nommer.

Mais il nous faut maintenant retrouver l'Opéra, que nous avons laissé entre les mains de Lully, et nos comédiens français, pour lesquels la mort inattendue et presque tragique de Molière avait créé une situation nouvelle et qui ne devait pas tarder à devenir définitive.

Nous avons vu que Lully, dès le lendemain de la mort de Molière, s'était empressé de solliciter du roi la jouissance de la salle du Palais-Royal, qui lui avait été concédée sans plus tarder. En même temps, Louis XIV réduisait à deux les trois troupes de comédiens alors existantes, en ordonnant la jonction en une seule de celles de Molière et du Marais, qui s'en allaient occuper la salle dite de la rue Guénégaud, construite pour le premier Opéra de Perrin et de Cambert, et que la débâcle de celui-ci avait laissée sans emploi. Sept ans plus tard, en 1680, une nouvelle décision du souverain ordonnait encore la fusion des deux troupes de l'hôtel de Bourgogne et de la rue Guénégaud, si bien que de trois qui existaient au commencement de 1673, il n'en restait plus qu'une seule. C'était le régime du bon plaisir, et rien ne pouvait aller à l'encontre de la volonté souveraine. Mais il faut retenir de ceci que c'est seulement de cette année 1680 et de l'époque de cette dernière fusion que la Comédie-Française actuelle fait dater officiellement son existence : de sorte que le théâtre qui se fait justement gloire de s'appeler « la maison de Molière » semble n'être venu à la vie que sept ans après la mort du grand homme.

Disons tout de suite que la Comédie-Française ainsi constituée se trouvant à l'étroit dans l'hôtel de Bourgogne, se fit construire dans la rue Neuve-Saint-Germain-des-Prés, au Jeu de paume de l'Étoile, une salle qui lui coûta environ 200,000 livres et où elle s'installa en 1689. Elle y eut aussitôt pour successeur la Comédie Italienne qui, depuis 1673, avait partagé avec l'autre troupe la salle de la rue Guénégaud (chacune d'elles y jouant de deux jours l'un), et qui s'empressa d'aller prendre possession de l'hôtel de Bourgogne devenu libre, où elle devait demeurer jusqu'en 1783

Adrienne Lecouvreur.

c'est-à-dire pendant près d'un siècle. Il existait donc alors à Paris trois grands théâtres : l'Opéra au Palais-Royal, la Comédie-

Mlle Duclos.

Française à l'ancien Jeu de paume de l'Étoile, et la Comédie-Italienne à l'hôtel de Bourgogne. Ajoutons que la Comédie-Fran-

çaise devait déménager au bout de quatre-vingts ans, en 1770, pour aller occuper la salle de spectacle du château des Tuileries, et qu'en 1782 encore elle quitterait celle-ci pour un nouveau théâtre élevé par ses soins et à ses frais sur les terrains de l'hôtel de Condé, où se trouve aujourd'hui l'Odéon. C'est ce théâtre qui a été incendié deux fois, en 1799 et en 1818.

Elle est longue, la liste des artistes qui illustrèrent les planches de la Comédie-Française pendant tout le cours du dix-huitième siècle et qui, succédant à ceux de l'hôtel de Bourgogne, du Marais et de la troupe de Molière, firent de ce théâtre la première scène littéraire du monde. Quelques-uns y conquirent la gloire, d'autres y trouvèrent la renommée, tous y obtinrent de brillants succès. Au premier rang des plus célèbres il faut citer cette adorable Adrienne Lecouvreur, si tendre, si pathétique, si intéressante, et qui, bien que morte à la fleur de l'âge, victime, dit la légende, de la jalousie d'une rivale puissante qui la fit empoisonner, a laissé un nom justement glorieux. Elle occupait la scène en même temps que Mlle Duclos, qui était elle-même une tragédienne remarquable, mais elle avait sur celle-ci la supériorité non seulement du sentiment passionné, mais du naturel et de la simplicité dans la diction, qualités peu communes alors. « Elle récitait comme l'on parle, disait un contemporain, et lorsqu'elle était en scène avec le fameux Baron, ils y mettaient l'un et l'autre le ton familier de la conversation, sans jamais trop l'élever; et ils avaient tout le naturel qu'il est possible de conserver, en gardant toute la noblesse et la dignité convenables à leurs rôles. » Certains voulaient cependant établir une sorte de comparaison entre les deux actrices. Ce fut alors que le poète Beauchamps adressa à la touchante Adrienne cette épître, dans laquelle il s'efforçait de caractériser son talent fait de sensibilité, de tendresse et de vérité :

Enfin le vrai triomphe, et la fureur tragique
Fait place sur la scène au tendre, au pathétique.
C'est vous qui, des douceurs de la simplicité,
Nous avez fait connaître et sentir la beauté;
C'est vous qui, méprisant le prestige vulgaire,
Avez su vous former un nouvel art de plaire;
Vous dont les sons flatteurs, ignorés jusqu'alors,
Des passions du cœur expriment les transports.
Avant que vous vinssiez par mainte réussite
D'un heureux naturel nous montrer le mérite,

Tel était de Paris le fol entêtement
Qu'on donnait tout à l'art et rien au sentiment,
Et le théâtre, en proie à des déclamatrices,
N'offrait aux spectateurs que de froides actrices.

Mlle Clairon.

Trente ans plus tard, une rivalité plus déclarée se produisit entre deux autres tragédiennes, Mlle Dumesnil et Mlle Clairon. Sans nier le talent de celle-ci, on lui reprochait précisément de devoir surtout à l'art et à l'étude ce que Mlle Dumesnil devait à la nature, à son sentiment passionné et à ce qu'on appelait alors « les entrailles ». On sait pourtant le grand cas que Voltaire faisait de Mlle Clairon.

D'autres tragédiennes sont à signaler à la suite de celles-ci : Mlle Gaussin, l'une des plus pathétiques dont on ait conservé le souvenir ; Mme Vestris, sœur du fameux comique Dugazon ; Mme Lachassaigne, Mlle d'Oligny, Mme Suin, et surtout cette infortunée Mlle Desgarcins, la camarade et la digne émule de Talma, à qui sa trop courte carrière ne permit pas, malgré son immense talent, de laisser un nom à la postérité, et qui, après avoir tenté de se suicider par amour, fut la victime d'une bande de malfaiteurs, devint folle de terreur et mourut, pauvre et ignorée, sur le grabat d'une obscure maison garnie.

Parmi les tragédiens, il faut citer les noms de Sarrazin, Quinault-Dufresne, Brizard, si pathétique dans *le Cid*, Mauduit-Larive, Saint-Prix, Vanhove, et surtout du plus grand de tous, cet admirable Lekain, l'élève, le protégé et l'interprète de Voltaire, qui, mal partagé par la nature, doué par elle d'une voix ingrate et d'un physique presque repoussant, n'en devint pas moins, grâce à un travail sans relâche, à une intelligence supérieure et à un incomparable sentiment dramatique, l'un des artistes les plus prodigieux dont on ait gardé le souvenir. « Il ne fallait rien moins, disait un critique, que la sensibilité si heureuse et si rare de Lekain pour vaincre toutes les difficultés qui s'offrirent à lui au commencement de sa carrière, et suppléer à ce qui lui manquait du côté des avantages extérieurs et des dons naturels. On lui reprochait, lorsqu'il parut, les défauts de la figure et de la voix. C'est ici que l'art et le travail vinrent à son secours : il s'accoutuma à donner à sa physionomie et à ses traits une expression vive et marquée, qui en faisait disparaître les désagréments. Il sut dompter son organe et le plier à la facilité du débit nécessaire dans les moments tranquilles ; car, dès que son rôle le permettait, sa voix en se passionnant devenait intéressante et portait au fond de l'âme les accents de l'amour malheureux, de la vengeance, de la jalousie, de la fureur, du désespoir. Ce n'étaient ni des cris secs, ni des hurlements odieux ; c'étaient des cris déchirants, que la douleur arrête au passage et qui n'en vont que plus avant dans le cœur. » Lekain fut reçu sociétaire après avoir joué à la cour le rôle d'Orosmane dans *Zaïre*. On avait prévenu Louis XV contre lui, et ce prince impassible fut pourtant touché de son jeu, au point de dire : *Il m'a fait pleurer, moi qui ne pleure guère.*

Brizard dans don Diègue

Mais, à côté des grands tragiques, il faut rappeler le souvenir de tous ces acteurs merveilleux qui se sont fait un nom dans le

Lekain.

genre de la comédie pure et qui ont porté si haut l'interprétation des œuvres de nos grands classiques, Corneille, Molière, Boursault, Regnard, Dancourt, Lesage, Marivaux, Destouches, La Chaussée, La Noue, Gresset, Sedaine... La liste en est longue, et

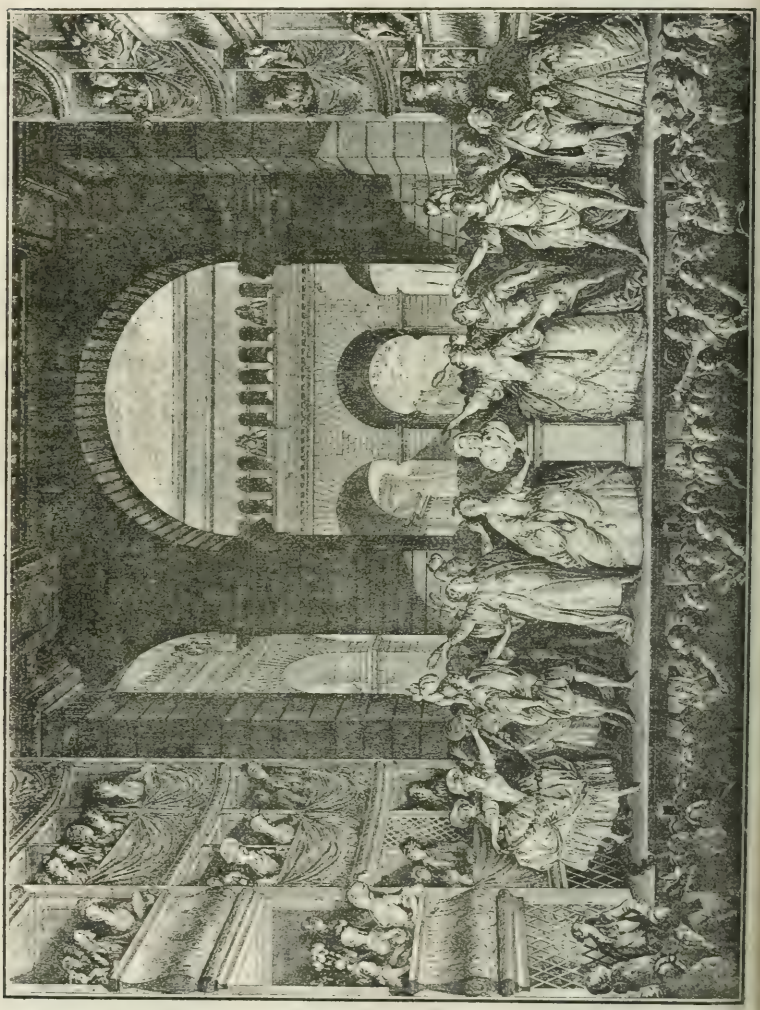
à côté des deux La Thorillière, des trois Poisson, de Grandval, de Dancourt, il faut citer Armand, Bellecour, Bonneval, La Noue, Le Grand, Quinault, Augé, puis Molé, Préville, Dugazon, Desessarts, Dazincourt, Fleury, Chamville, Saint-Fal, que sais-je? Et

Pierre-Louis Dubus de Préville, Comédien François.
Il a débuté le 20 8bre 1753 par l'Crispin du Légataire, a été reçu et pensionné du Roi à Fontainebleau le 20 8bre suivant, avant la fin de son début.

Préville.

amais peut-être on ne vit plus étonnante réunion de femmes charmantes, douées de talents plus élégants, plus souples et plus exquis. Pour les amoureuses, c'étaient Mlles Brillant, Gaussin, Guéant, d'Oligny, Olivier; pour les soubrettes, Mlle Dangeville, es trois Quinault, Mmes Grandval, Bellecour, Luzy, Devienne,

Fanier; pour les caractères, Mlle Lamotte, Mme Préville... On ne saurait les citer toutes, toutes d'ailleurs plus habiles et plus séduisantes les unes que les autres.



En parlant de la Comédie-Française, on ne saurait passer sous silence un fait curieux et intéressant, sans précédent jusqu'alors, et qui ne s'est pas renouvelé depuis. C'était le 30 mars 1778, à la

sixième représentation d'une tragédie de Voltaire, *Irène*. On apporta en scène, devant le public, un buste de l'auteur, et là, tous les acteurs, portant chacun une couronne, vinrent à leur tour la poser sur la tête qui reproduisait les traits du grand homme. Voltaire était présent dans une loge, assistant à son apothéose, et à ce spectacle la salle entière, se tournant vers lui, éclata en applaudissements et en acclamations frénétiques.

A.-J. Bénard, dit Fleury.

Mais la fortune de la Comédie-Française ne nuisait en rien à celle de l'Opéra, qui continuait de jouir d'une vogue ininterrompue. Le répertoire de ce théâtre était loin pourtant d'égaler en valeur celui de notre grande scène littéraire. Dans le cours du demi-siècle qui s'étend depuis la mort de Lully jusqu'à l'arrivée de Rameau, si l'on peut citer deux musiciens intéressants, tels que Campra et Mouret, le premier surtout, on ne saurait rappeler le nom d'un homme de génie. *Hésione*, *Tancrède*, *l'Europe galante* sont assurément des œuvres qui font honneur au talent de Campra, mais qui n'en furent pas moins éclipsées dès l'apparition des chefs-d'œuvre de Rameau : *Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*, *les Indes galantes*, *Dardanus*, qui révolutionnèrent la musique française, comme Gluck, un peu plus tard, devait la révolutionner à son tour. Mais la splendeur du spectacle, qui a toujours été l'un des attraits les plus puissants de notre grande scène lyrique, le talent de certains chanteurs, et aussi l'étonnante habileté de plusieurs danseurs et danseuses dont le nom a conquis

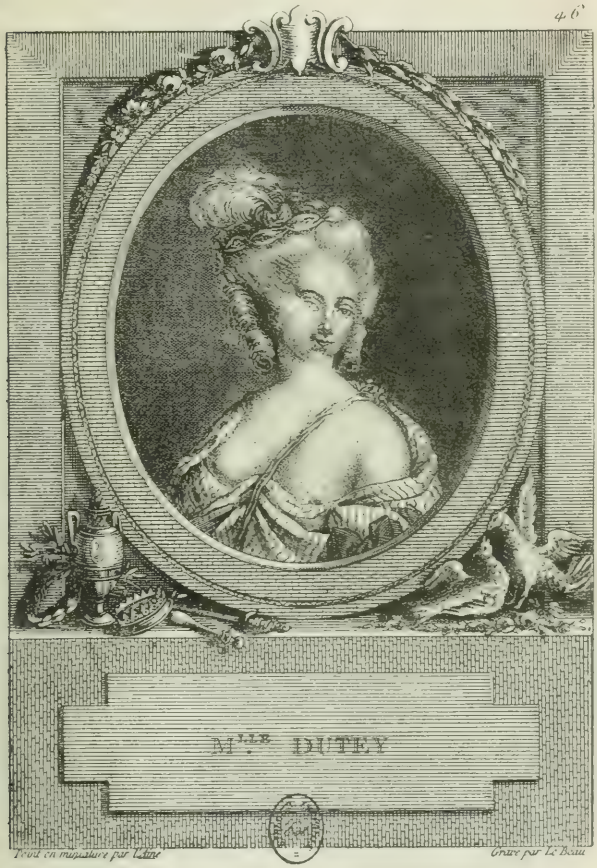
un éclat que le temps n'a pu ni effacer ni éteindre, tout cela maintenait la vogue d'un théâtre qui a toujours semblé comme une sorte d'institution nationale.

Parmi les chanteurs qui se distinguèrent au commencement du dix-huitième siècle, il faut citer avant tout le fameux Thévenard, qui, à soixante ans passés, donna, au dire d'un contemporain, une marque singulière de son tempérament passionné. « Ce fut une jolie pantoufle qu'il vit sur la boutique d'un cordonnier qui le rendit tout à coup éperdûment amoureux d'une demoiselle qu'il n'avait jamais vue et dont il fut assez heureux pour obtenir la main par le moyen de l'oncle de la demoiselle, grand buveur comme lui, qui, à l'aide de cinq ou six douzaines de bouteilles de vin bues tête à tête dans le conseil, parla si éloquemment et si pathétiquement à sa sœur, mère de la demoiselle, qu'elle accorda sa fille à Thévenard. » Les camarades de celui-ci étaient Boutelou, Poussin, Chopelet, les Dun, Cochereau, Hardouin, Muraire et, pour les femmes l'intéressante Françoise Journet, la jolie Marie Antier, la séduisante Eremans, Mlle Poussin, Mlle Petitpas et deux chanteuses aussi célèbres par leurs aventures que par leurs talents, Mlles Lemaure et Pélissier. Les noms des danseuses de ce temps sont restés plus fameux encore, et il suffira de citer ceux de Mlles Subligny, Dangeville, Mariette, Prévost, Carville, et surtout de Mlles Sallé et Camargo, qui inspirèrent

Mlle Camargo.

à Voltaire ces vers qu'on ne pourrait compter parmi ses meilleurs :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante,
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante!



Mlle Dutey.

Que vos pas sont légers et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle.
Les Nymphes sautent comme vous,
Mais les Grâces dansent comme elle.

Je ne saurais oublier non plus les noms de Mlles Lany, Lyon

nais, Puvigné, Duthé ou Dutey, et des danseurs Dupré, Maltaire, Javillier, Lyonnais et Lany.

Avec Rameau nous voyons paraître un nouveau personnel chantant. C'est la basse-taille Louis de Chassé, issu d'une famille noble, qui quitta les gardes du corps pour entrer à l'Opéra, où ses succès furent éclatants; c'est la haute-contre Jélyotte, qui devint la coqueluche des femmes de haut parage et qui n'eût pu compter ses bonnes fortunes; c'est Tribou, Le Page, Cuvillier. Pour les femmes, c'est la délicieuse Marie Fel, la maîtresse du célèbre peintre La Tour, qui nous a laissé d'elle un portrait merveilleux; c'est la tout aimable Mlle Lemière, qui devait devenir Mme Larrivée; c'est la gentille Mlle Coupée, et Mlle Bourbonnais, et Mlle Chevalier. Pour la danse, ce sont les deux Gardel, puis Laval, puis Dauberval, puis Vestris père et fils, dont le premier, qui s'intitulait modestement « le dieu de la danse », et qui disait de son fils que si, après avoir pris son élan, il consentait à redescendre sur terre, c'était par pitié pour ses camarades. On sait, d'ailleurs, quel était l'immense talent de l'un et de l'autre. Les danseuses n'étaient pas moins justement fameuses, et si la renommée de Mlles Asselin, Heinel, Allard, Peslin est aujourd'hui un peu effacée, on n'en saurait dire autant en ce qui concerne Mme Vestris et surtout Mlle Guimard, dont les succès éclatants se

Mlle Guimard.

prolongèrent pendant une période de plus de vingt-cinq ans.

Une nouvelle génération d'artistes se produit encore avec

Sophie Arnould.

Gluck, qui avait besoin d'interprètes formés à sa taille et à son génie. C'est Sophie Arnould, dont les accents touchants dans

Eurydice et dans Iphigénie semblent rappeler ceux de la tendre Adrienne Lecouvreur à la Comédie-Française; c'est Mlle Levasseur, qui déploie un sentiment dramatique d'une rare puissance dans les rôles d'Alceste et d'Armide; c'est Mlle Laguerre, dont par malheur la sobriété n'égalait pas le talent, et qui, se présentant un soir pour jouer l'*Iphigénie en Tauride* de Piccinni dans un état d'ébriété qui soulève les murmures de la salle, fait dire à Sophie Arnould, dont l'esprit mordant et acéré ne perdait aucune occasion de se produire : « Ce n'est pas Iphigénie en Tauride, c'est Iphigénie en Champagne »; c'est Mme Saint-Huberty, future comtesse d'Entraigues, que les turpitudes politiques de son mari doivent faire un jour assassiner avec lui, qui pour le moment s'apprête à devenir, ainsi que la belle Mlle Maillard, l'une des premières tragédiennes lyriques de ce temps; puis encore Mlle Durancy, Mlle Duplant, Mme Rousselois, qui se distinguent par leurs qualités dramatiques, et Mlles Audinot, Girardin, Rosette Gavaudan. Le personnel masculin n'est pas moins remarquable : à côté des hautes-contre Legros, Laîné, Rousseau, on voit briller les basses Larrivée, Chéron, Lays, Chardiny, qui joignent à des voix superbes de rares talents scéniques, et qui font merveille dans l'admirable série de chefs-d'œuvre que trois grands musiciens étrangers, Gluck, Piccinni et Sacchini, déroulent alors avec magnificence sur la scène de notre Opéra.

Je ne saurais quitter ce théâtre sans faire au moins mention des deux incendies qui, par deux fois, le détruisirent de fond en comble. Le 6 avril 1763, la salle qu'avait occupée Molière au Palais-Royal et qu'après lui l'Opéra occupait depuis 1673 disparaissait dans les flammes et, à ce propos, Favart, après avoir constaté dans ses *Mémoires* que plusieurs moines s'étaient distingués par leur courage dans ce sinistre, faisait, dans une forme au moins singulière, la remarque que voici : « On dit qu'il est péri

quinze personnes dans cet affreux désastre; cela n'est pas vrai. *Nous en sommes quittes* pour un Récollet et un Capucin. » Après avoir été prendre provisoirement possession du théâtre du château des Tuileries pendant qu'on lui construisait au Palais-Royal une nouvelle salle, l'Opéra inaugurait celle-ci le 26 janvier 1770; mais après onze années seulement d'existence, le 8 juin 1781, cette dernière était détruite à son tour par le feu, sans qu'il en restât vestige. Cette fois il y avait douze victimes, parmi lesquelles deux danseurs, Danguy et Beaupré, un pompier, quatre machinistes, trois costumiers et un domestique, plus une vieille femme qui mourut de peur. C'est à la suite de ce nouvel incendie que l'architecte Lenoir éleva pour l'Opéra, en *quatre-vingt-six* jours, sur le boulevard Saint-Martin, une salle qui ne devait être que provisoire, qui n'en dura pas moins quatre-vingt-dix ans, et dont l'existence se serait peut-être prolongée jusqu'à ce jour sans les événements politiques qui amenèrent sa destruction violente. C'est la salle qui, après le transfert de l'Opéra rue Richelieu, en 1794, était devenu le théâtre de la Porte-Saint-Martin, et que la Commune incendia volontairement en 1871.

Mme Saint-Huberty.

Et pendant ce temps, la Comédie-Italienne continuait l'évolution musicale qui devait la transformer définitivement en un théâtre purement lyrique. De nouveaux compositeurs s'étaient

produits devant son public : Bruni, Champein, d'Alayrac, Dézèdes, Martini, Désaugiers, Méreaux, tandis qu'elle avait appelé à elle de nouveaux acteurs pour chanter leurs œuvres. Ces acteurs étaient Michu, Ménier, Dorsonville, Rozières, Chenard, Mmes Adeline, Desbrosses, Crétu, Carline, Saint-Aubin et les trois aimables sœurs Renaud, que leurs voix délicieuses avaient fait baptiser par le public « une couvée de rossignols ». Enfin, comme la Comédie-Française, comme l'Opéra, la Comédie-Italienne avait déménagé et, abandonnant l'antique hôtel de Bourgogne, était allée occuper, en 1783, une salle qu'elle s'était fait construire sur l'emplacement des jardins de l'hôtel du duc de Choiseul, et qu'on désigna d'abord sous le nom de salle Favart pour lui donner ensuite celui de théâtre de l'Opéra-Comique.

Arthur Pougin.

(A suivre.)

Le Gérant : F. Juven.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 71.8.96.

LA VIE DU CŒUR

DIALOGUES NOTÉS

En 187.., je passai quinze jours d'automne au château de M..., en Normandie, non loin de la mer. La chasse était le prétexte de mon séjour chez d'aimables amis. Mais il faisait mauvais presque constamment. On restait de longues heures dans les chambres, lisant. Le soir, on allumait un grand feu, et l'on causait SANS VANITÉ, *aucune des personnes présentes n'ayant de l'amour ni du goût pour quelqu'un de la compagnie. Deux femmes de trente ans, trois hommes de quarante à cinquante, formaient notre société. Nous nous estimions assez pour être, entre nous, réservés dans nos propos et francs dans nos idées. L'amour que nous avions tous connu, était le sujet de l'entretien. Je m'amusai à noter quelques-unes de ces conversations, en rentrant chez moi. Je les retrouve dans mes papiers et je les donne, sans y rien changer. Elles n'ont d'autre mérite que celui d'une absolue sincérité en une matière où l'on se ment presque toujours à soi-même, quand on ne ment pas aux autres.*

JACQUES. — Avez-vous lu la nouvelle dans les journaux? Ce pauvre M. de R... s'est tué à la chasse. On dit qu'en passant une

haie il s'est servi de son fusil pour écarter les branches et que le coup, faisant balle, l'a frappé au cœur et l'a foudroyé. J'en suis fort chagrin et fort surpris. C'était un galant homme, et un chasseur très prudent. Ne pensez-vous pas plutôt qu'il s'agit ici d'un suicide, que R..., avec sa haute tenue d'esprit, aura voulu dissimuler? Il était capable de passion; mais il était de ces hommes, mettant de la fierté dans la correction, qui n'eussent jamais avoué le désordre de leur cœur.

Louise. — Et pourquoi se serait-il tué? parce que sa femme était la maîtresse du peintre G...? Mais il y a dix ans que cette liaison dure; tout le monde la connaissait, et R... comme tout le monde. Votre galant homme était un mari complaisant ou, si vous le voulez, un mari philosophe et indifférent. Il n'avait pas de meilleur ami que G..., qui ne pouvait non plus se passer de lui, et qui pleurera à l'enterrement, qui mènera le deuil, vous le verrez, ce qui égaiera la cérémonie funèbre.

Octave. — Ah! Parisienne que vous êtes, qui vous arrêtez d'abord à l'ordinaire et à la surface des choses! Je connaissais R... mieux que personne. Il adorait sa femme. Et c'est pour cela que je ne crois pas à un suicide de sa part. On ne se tue pas quand on aime.

Jeanne. — Cependant, il n'est pas un jour que l'on n'apprenne le suicide d'un amoureux ou d'un mari. C'est l'aliment des *Faits divers* des gazettes.

Octave. — D'accord Mais voyez quels sont les gens qui se tuent? Des vieillards qui perdent, avec une femme, une habitude de toutes les heures et qu'ils ne retrouveraient plus. De prétendus justiciers, redoutant le ridicule, victimes inconscientes de l'esprit de cabotinage qui nous corrompt et nous mène presque tous aujourd'hui, massacrant tout et se coupant ensuite la gorge, sous prétexte que cet odieux imbécile d'Othello en a fait autant en vers et en musique. Ou bien encore de tout jeunes gens, qui obéissent à une tradition de littérature et qui mettent en action les beaux dénouements qu'ils ont lus. R... n'était pas un vieillard. C'était un homme supérieur; par conséquent, la littérature n'avait pas de prise sur sa vie. Je vous ai dit qu'il était amoureux. Les hommes qui se tuent par amour, à ce que pense le vulgaire et selon ce qu'écrivent les *reporters*, se tuent pour une raison accessoire, qui touche à l'amour ou qui vient de lui, mais qui

n'est pas lui. La passion, telle que R... était capable de la ressentir, ne sait pas ce que c'est que le ridicule. Il est d'ailleurs bien usé, votre ridicule mondain, qui n'existe plus guère que pour les vaudevillistes, faisant la joie des petits bourgeois! Je veux bien qu'il n'y ait qu'un Français sur cent qui connaîtra l'amour sans vanité. Mais celui-là seul sait ce que c'est d'aimer. Celui-là seul connaît cette plénitude du cœur telle que le monde entier devient comme un théâtre, sans réalité, où deux personnages jouent une scène, entourés de décors, d'accessoires, de figurants qui ne comptent pas pour eux et ne sont là que comme le cadre inerte de leur passion. L'amoureux qui se promène dans un parc s'imagine que la nature a fait pousser des arbres pour que leur ombre se joue sur les cheveux de sa maîtresse. Quand ce que Stendhal appelait, d'un assez méchant mot, *la cristallisation* s'est faite à ce point dans nos cœurs, la vanité n'y trouve plus de place. Je pense que R... aimait ainsi.

Louise. — Je l'espère, car le cas serait rare et charmant. Mais quand on aime ainsi, on ne souffre pas le partage et la jalousie fait ce que la vanité ne peut faire. Elle suffit à expliquer un acte de désespoir.

Jean. — Vous ne connaissez pas la jalousie de l'homme qui aime vraiment. Les femmes, d'ailleurs, à de rares exceptions près qui n'existent que pour celles qui ont un tempérament se rapprochant du nôtre, ignorent combien ce sentiment terrible est complexe, divers et subtil. Vous êtes toutes jalouses de la même manière : vous ne tenez guère qu'à votre empire sur les hommes et, quand cet empire est assuré, le reste vous importe assez peu. Vous n'avez pas pour l'homme qui vous est le plus cher ce sentiment inquiet de pudeur qui fait que le comte de X... s'est fait recevoir docteur pour être le médecin de sa femme. L'éducation vous a appris à reconnaître à l'homme je ne sais quel droit de satisfaire de vulgaires entraînements, dont vous savez ne pas souffrir en les qualifiant de ce vilain mot de besoins. Votre orgueil est de ne pas vous en occuper, quand votre curiosité ne va pas jusqu'à vouloir en apprendre le détail. Il n'est pas une femme de marin qui, après une campagne de deux ans, moitié fâchée, moitié rieuse et plus rieuse que fâchée, n'arrache à son mari la confession de ses bonnes fortunes lointaines. Il semble que vous sentiez cette chose vraie que, lorsque vous avez mis de

l'amour dans le cœur d'un homme, vous le rendez plus accessible aux tentations qui lui donnent le mensonge et l'illusion de vos tendresses. H..., qui a été un des plus beaux garçons de Paris, était l'amant d'une femme habitant un petit château sur les collines de Saint-Cloud. Pendant tout un hiver, il était chaque nuit chez sa maîtresse ; et, pour ne pas la compromettre par les confidences d'un cocher, il renvoyait sa voiture et rentrait à pied dans Paris. Par la neige, le brouillard et la nuit dangereuse, il traversait le bois et les quartiers déserts du faubourg. Sa maîtresse, vous l'ai-je dit, était une créature adorable, dont il était fou. Et plus d'une fois, cependant, H..., sortant de ses bras, enfiévré encore de désirs, répondait sur la route aux avances de quelque jolie fille rencontrée au hasard. Mme X... le sut. Elle se contenta de dire : « Je ne croyais pas qu'il m'aimât tant ! » C'était une femme très supérieure.

Jeanne. — Je veux bien qu'il y ait du vrai dans ce que vous dites de notre façon d'être jalouses. Il ne faudrait pas trop l'avouer ailleurs qu'entre nous. Mais il est possible que la possession exclusive ne soit pas notre premier souci, qu'il nous reste quelque chose des résignations nobles et hautaines de la femme antique et de la femme chrétienne, et que notre amour s'élève plus pur et plus haut, en ignorant volontairement la bassesse de de vos fantaisies passagères. Peut-être même pouvons-nous sentir je ne sais quelle joie singulière à voir l'homme que nous aimons plaire à d'autres femmes, qu'il nous sacrifie ? Cela justifie notre choix et nous montre la puissance de cet empire, auquel il est vrai que nous tenons par-dessus tout. Mais si la jalousie féminine est ainsi simple et comme abstraite, bornée à un point et presque toujours semblable à elle-même, vous ne nous avez pas dit en quoi la jalousie de l'homme en différait ? Ne saurait-elle être la même ?

Octave. — Non. Croyez-moi : je parle du mal dont j'ai souffert. La jalousie de l'homme, quand elle n'est pas la forme hypocrite de la vanité, qui se grandit à être tragique, pour se tromper sur sa petitesse, n'est pas simple, ne se limite pas à un seul point, couronne d'épines qui font saigner le cœur par tous les côtés ! Et cependant, plus douloureuse que la vôtre, elle ne conduit pas au suicide, parce qu'il n'est pas de passion d'amour où il n'entre à la fois une immense bonté et une incorrigible espérance. On ne

se tue pas quand on aime, tant qu'on peut garder l'espoir de pouvoir aimer. Le mari-amant, comme B... ou l'amant, trompé par sa femme ou par sa maîtresse, trouve d'abord en lui, seule satisfaction de son orgueil, seule trace de vanité restée dans son cœur, un ardent désir de sacrifice héroïque. Dédaigneux des reproches vulgaires, incapable de gâter sa passion en y faisant entrer l'idée du devoir, il pardonne. Ce pardon, c'est le premier acte de la lutte qu'il engage contre son rival. Et comme, dans cette lutte, il serait infailliblement vaincu si la femme aimée arrivait à sentir le poids de sa générosité, non seulement il pardonne, mais il excuse. Pardonner, c'est rester supérieur; excuser, c'est prendre sa part de la faiblesse ou de la faute de la femme aimée. Les grands cœurs y vont tout droit. L'amant le plus tendre s'accuse de froideur; celui dont une femme n'a pas su comprendre la passion profonde se charge du crime de n'avoir pas su apprécier sa maîtresse. Vieux, il reconnaît, chez le rival, la force triomphante de la jeunesse; jeune, il plaide la circonstance atténuante de l'autorité que prend l'homme avec l'âge. Célèbre ou riche, il louera presque la femme qui l'a trahi d'avoir aimé un homme ignoré et pauvre, sur qui, tout en trouvant en lui l'égalité que l'amour recherche et ne crée pas toujours, elle a exercé cette protection quasi-maternelle qui plaît tant aux femmes. Obscur, malheureux, il paraîtra résigné devant l'entraînement du nom, l'éclat de la fortune, les joies et les vanités. Quelle femme y résisterait ? Et dans la lâcheté sublime de son cœur, cet homme passionné, que le monde raille peut-être, finira par s'étonner que la femme aimée ait pu lui donner quelques mois, quelques jours de bonheur et n'ait pas plus tôt laissé son cœur inconstant ouvrir ses ailes et aller loin de lui, qui n'était pas digne d'être aimé!

Louise. — Mais savez-vous bien, Octave, que vous faites la part bien belle aux hommes, en les montrant si héroïques ? Et vous ne nous parlez même plus de la jalousie, qui disparaît dans la joie âpre et supérieure du pardon et du sacrifice...

Jean. — Ah! ne craignez rien... La faiblesse de l'homme et l'ignominie de la bête humaine reprendront leurs droits. Le mari ou l'amant trahi s'éloigneront d'abord, ou essayeront de le faire. Mais ne pas voir un être aimé est chose presque impossible. L'amour assassiné par la trahison est là, comme un cadavre pâle

couché dans un grand lit, et qu'on ne veut pas quitter, et qui garde la réalité de la vie, avec je ne sais quelle folle croyance de résurrection que les mères connaissent à côté des couches mortuaires de leurs enfants. Cette résurrection, l'espérance, qui n'abandonne jamais les passionnés, se mettra d'accord avec la jalousie pour en faire le triste miracle. L'amour renaîtra, et malheur à l'homme qui tendra encore les bras vers ce ressuscité, gardant toujours son odeur de sépulcre... Tout d'abord, l'homme a voulu rester supérieur à son rival dans le souvenir de sa maîtresse. Il lui a semblé qu'être regretté était quelque chose de plus encore qu'avoir été préféré; et, dans la lutte engagée, il remportait d'abord la plus belle des victoires. Mais pourquoi n'en aurait-il pas une encore, pourquoi ne reprendait-il pas le cœur qu'il a laissé échapper de ses mains? La jalousie, qu'on accuse de pousser aux emportements furieux et aux actes irréparables, la jalousie est au contraire la conseillère des compromissions, et c'est elle qui, de sa bouche empoisonnée, souffle à l'oreille de l'homme ses subtilités jésuitiques et le mène aux abaissements apparents que le monde flétrit. Le jaloux a un don funeste de double vue. Il se repaît du spectacle des amours de la femme qui l'a trompé, et son imagination, comme dans le rêve, a des précisions effroyables. Un jaloux se tuer! Allons donc! « Après la joie de gagner, disait un joueur, le jeu vous en donne une autre : celle de perdre. » Ainsi de l'amour. Après la joie du bonheur, il laisse celle de la souffrance, qui attache peut-être à la vie plus que le bonheur. « Je souffre pour elle. » C'est le mot des vrais amants. M. J..., pair de France et membre de l'Institut, à cinquante ans, s'affublait d'une blouse et passait trois heures par jour dans la boutique d'un marchand de vins, pour voir sa jeune femme au bras de son amant, allant à la maison voisine, où ils passaient leurs heures de rendez-vous. Pourquoi? Pour les surprendre, se séparer, les tuer? Pour rien : pour souffrir. Et cet amant, qui n'a d'abord été personne, qui a passé dans votre vie avec le masque de la fatalité sur le visage, devient un homme. La jalousie, qui vous le montre partout et toujours, auprès de la femme adorée, jusque dans les abandons de l'amour qu'on voit, les ongles enfoncés dans la poitrine, avec une fureur où ne s'éteint pas le désir, la jalousie vous ramène aux souvenirs et vous conduit aux comparaisons. On se dit que dans l'amour qu'on a pour une femme, il y a cent choses diverses : le rêve du cœur, la joie de

l'intelligence, le repos de l'amitié, le plaisir ému des sens. Un seul homme, votre rival, ne peut être le maître de toutes. Dans ce cœur adoré, que vous aviez cru remplir, il reste encore des vides, des places qui seront encore les vôtres. Et l'on descend ainsi — est-ce descendre qu'il faut dire? qui peut juger les cœurs? — à l'idée du partage. Il s'établit, entre deux hommes que le monde veut voir se haïr, de mystérieuses amitiés, honnies de la foule grossière, et qui ont quelque chose de divin peut-être, comme la communion partagée du prêtre... Le scepticisme d'un Voltaire disant : « Nous l'aimions tant! » cache, sous un mot d'esprit, l'abîme des tendresses du cœur...

Louise. — Si bien que M. R... ne se tue pas, et que G... le pleure. Et la femme?

Octave. — Nous en parlerons demain, si vous voulez. Et vous nous direz votre secret...

* * *

Louise. — Savez-vous bien, Octave, que votre conversation d'hier m'a fort touchée? Il est bien possible que nous portions des jugements remplis d'injustice sur les hommes qui aiment, et que, par un renversement d'optique, nous voyions abaissés ceux qui s'élèvent trop haut dans la passion, ainsi que le mirage fait apercevoir dans les marais ou sur le sable l'image des objets que reflètent les nuages du ciel? Une justice supérieure aux impressions légères et aux préjugés profonds du monde veut peut-être qu'on tienne compte de la nature masculine, d'une tendresse qui ne vient pas seulement du cœur, où les sens interviennent avec leur fatalité, et qui fait de l'amant ce que l'Église appelait si bien un *possédé*. Tendresse d'Alceste, qui n'ignore pas les défauts de Célimène, et qui compte sur son amour pour en « purger son cœur », si bien qu'il lui pardonne ses billets à ses rivaux, et qu'il lui pardonnerait tout aussi bien une coquetterie plus sérieuse. Car le jaloux souffre davantage, je pense, des plaisirs que nous donnons que de ceux que nous éprouvons et qu'il s'imagine — car vous êtes un peu fats, messieurs — n'être véritables et complets qu'avec lui. Mais les femmes aiment autrement. L'imagina-

tion et le cœur, choses plus délicates mais moins puissantes que les sens, nous mènent presque toutes. Elles sont les maîtresses et les régentes de nos sentiments. C'est par elles que notre amour se dépouille des grossièretés viriles. Si bien qu'en admettant ce que vous nous disiez de la résignation de certains maris et de certains amants, je ne puis supposer qu'une femme digne de ce nom entre dans de tels compromis et il faut que celle qui les supporte soit une indigne créature, qui ne saurait inspirer de l'amour et qui ne pourrait mériter autre chose que le caprice dédaigneux des hommes qui n'engagent rien d'eux-mêmes dans leur fantaisie.

Octave. — Vous vous trompez. L'amour est un commerce où l'un des deux est toujours dupé. Il est tout à fait rare que l'on y échange des valeurs égales, que la passion, l'estime, la loyauté, le plaisir même soient semblables entre l'amant et sa maîtresse. Entre gens qui donneraient et recevraient toutes choses à dose pareille, qui sait même si l'amour pourrait exister?

Jeanne. — Vous pensez donc qu'on peut aimer encore, même quand on s'aperçoit que, dans ce marché du cœur, les balances soient faussées?

Jean. — Certes. On aime comme on est, et non selon ce qu'est l'objet de son amour. Pour ce *duo*, qui est toute la vie, on naît premier ténor ou bien chanteur d'opérette; et le ténor d'opéra chante toujours le grand air des *Huguenots* à une divette d'opérette comme le chanteur d'opérette risquerait ses cascades auprès de la sublime Norma.

Par quel mystère l'amour se détermine-t-il en faveur d'une femme plutôt que d'une autre? Je n'en sais rien. C'est le *postulatum* d'Eros, aussi impénétrable et indémontrable que le *postulatum* d'Euclide, sans lequel il n'y a pas de géométrie. La beauté n'y est pour rien; et la beauté, d'ailleurs, est une chose subjective. Les femmes que le monde trouve laides sont souvent aimées avec passion par des hommes qu'on trouve beaux. Ces hommes découvrent chez leurs maîtresses des charmes d'autant plus puissants qu'ils sont les seuls à les proclamer. Une parfaite beauté, selon l'esthétique, n'est pas ce qu'éveille le désir. Qui sait si admirer et aimer sont conciliables? On en peut douter. Et ce qui existe pour les conditions physiques existe aussi pour le moral. Ce que le monde a pu penser et dire de ce qu'il appelle *l'indignité* d'une femme ne l'a jamais empêchée d'être aimée, même

d'hommes se faisant de l'amour une haute idée. L'amour vit de batailles et de luttes, et celui qui passera sa vie à essayer de guérir une femme d'un vice du cœur ou de l'esprit, ne l'eût peut-être pas remarquée sans cette faiblesse. Il n'est qu'ordinaire de voir un mari ou un amant aimer sa femme ou sa maîtresse surtout du jour où elle les a trompés. Les cœurs, souvent, ne s'ouvrent que sous le couteau qui les transperce; il faut à l'amour un baptême, baptême de sang et de larmes. Et, comme le prophète et le martyr, il ne devient divin que sur la croix.

Louise. — Ce que vous dites-là n'est pas flatteur ni pour vous, ni pour nous. Vous excluez la raison de votre choix, et vous ne voulez pas que la vertu soit pour quelque chose dans la préférence que vous nous donnez... Savez-vous bien qu'à force d'aimer les femmes vous voilà tout près de les mépriser...

Octave. — Je ne sais pas ce que c'est, en amour, que le mépris. Comme l'être que nous aimons est une création de nous-mêmes, comme l'homme est le Pygmalion éternel qui sculpte les statues que son amour anime, il se mépriserait lui-même en méprisant son ouvrage. Estime! mépris! mots que ne connaît pas la langue de l'amour! On ne peut les écrire que sur le tombeau des amours mortes; ils ne se trouveront jamais aux lèvres des amants. L'un dit l'impuissance à aimer et l'autre en dit la lassitude. L'estime et le mépris ne vont qu'à une fidélité ou à une infidélité qui flattent où qui humilient notre amour-propre. Ils n'ont que faire pour le cœur qui souffre d'une trahison.

Louise. — Mais si vous êtes aveugles à ce point...

Octave. — Aveugles comme ceux qui fixent le soleil, à force de remplir leurs yeux de lumière...

Louise. — Soit. C'est bien le moins que vous puissiez donner à votre mal le nom et la cause qu'il vous plaît... Mais si vous êtes aveugles à ce point, nous restons, je pense, plus clairvoyantes. Nous pouvons faire bon marché de l'estime du monde, non de la nôtre. Nous voyons dans nos cœurs, même quand ils ne sont presque plus à nous. La contrainte que l'éducation nous impose nous donne une longue habitude de vivre par nous-mêmes; et, même en obéissant trop à l'amour, nous savons où il nous mène et ne lui permettrions pas de nous mener aux indignités. C'en est une d'aimer deux hommes et l'indécision du cœur est incom-

patible avec l'honnêteté de la passion, seule excuse de nos fautes...

Octave. — Ah! orgueilleuses et malheureuses créatures que vous êtes, ô femmes, même les meilleures! Nous ne pouvons pas vous livrer le secret de nos faiblesses, et vous faire l'aveu de nos folies sans que vous vouliez aussitôt prendre votre avantage et vous faire supérieures à nous! Vous voulez garder dans vos passions de la raison et de la vertu, semblables à cette pauvre folle de la légende qui, sa maison incendiée, s'en allait au milieu des flammes, cherchant son trésor disparu, avec une lampe pour s'éclairer et un verre d'eau pour éteindre le feu! La raison! la vertu! Une lampe et un verre d'eau, vous dis-je, au milieu de l'incendie qui dévore tout. Avouez que vous avez aussi vos abaissements. Mlle de Lespinasse envoyait d'Alembert chercher à la poste les lettres de son amant, le comte de Mora; et il était joyeux ou triste selon que sa maîtresse se montrait heureuse ou désespérée. Reconnaissez au moins que la femme était la complice de son manque de courage et des défaillances de sa dignité : Et ce que faisait d'Alembert, ne vous arrive-t-il pas de le faire? Fière d'exciter un double amour, ne l'avez-vous jamais partagé?

Louise. — Mais, quand on est mariée, il faut bien accorder au devoir quelque chose qu'on vole à l'amour. Un poëte l'a dit : c'est le supplice d'une femme...

Jean. — Et un autre poëte pourrait venir, plus audacieux et tout aussi véridique, qui intitulerait sa comédie ou son drame non plus *le Supplice d'une femme*, mais *le Double bonheur*. Le théâtre qui suit la vie de loin, de très loin, mais qui la suit, a déjà renoncé au mari de l'ancien répertoire. Oh! que nous l'aimions mieux ce mari d'autrefois, ce barbon ridicule, ce jaloux stupide, pour qui la femme était une propriété dont la rare caresse inspirait le dégoût! Le mari moderne, c'est l'homme qu'on trompe encore, mais qu'on aime toujours, qu'il sache ou ne sache pas son sort, qu'il soit philosophe, cynique, martyr ou dupé. Il a de triomphantes revanches au lit conjugal, où vous rive le souvenir des premières ivresses. Qui sait même si vos cœurs ne sont pas plus incertains que les nôtres?

Louise. — Ah! quand nous sommes libres...

Octave. — Quand vous êtes libres? Avez-vous lu, après sa mort, les lettres de la grande cantatrice A..., qu'on montra dans

quelques salons? Certes, voilà une femme qui était bien libre de sa vie, de cette liberté charmante, où la considération elle-même se fait sa place, et qu'ont les femmes de théâtre chez nous. Elle avait la beauté, la fortune, la jeunesse, le génie : et ont eût dit qu'elle se trouvait si riche de ces trésors qu'un seul homme eût été trop heureux de les partager avec elle. Pendant dix ans, elle eut deux amants. Ils le savaient. Au début, le plus jeune, un artiste comme elle, voulait rompre et « tout casser ». Il finit, comme le Jacques Damour de M. Zola, par se contenter de « casser une croûte », dînant tous les soirs avec son rival. Quant à elle, qui n'avait besoin de personne, qui n'obéissait qu'à son cœur, nul sentiment mauvais, nulle corruption de l'esprit, nul besoin des sens ne la poussait à jouer ce rôle d'enchanteresse qui fait boire à la même coupe les compagnons enivrés d'Ulysse. Elle les aimait tous les deux, voilà tout. Ses lettres à une amie disent au long cette histoire de son cœur. Cela commença par des hésitations, des larmes, des ruptures suivies de rapprochements. Puis, cette femme, d'ailleurs supérieure en toutes choses, s'habitua à se partager, faisant à chacun des hommes qu'elle aimait une part d'elle-même où l'autre n'avait pas de droits. Et comme elle était de celles qui, subissant les passions, gardent le sang-froid de les analyser, elle donne ses raisons. « Était-ce donc la même chose? dit-elle. Le prince de S... était mon premier amour. Je lui devais tout.

« Il m'avait appris la vie; il m'avait faite; il m'avait initiée à toutes les tendresses de la passion et à toutes ses joies les plus vives. Comment ne serait-il pas resté le maître d'un cœur reconnaissant? Mais, ajoutait la malheureuse femme, il y avait en cet homme, déjà âgé, mais encore beau, une supériorité d'âme et de caractère qui pesait sur moi, quelque effort qu'il fît pour me la faire oublier. Je l'aimais. Et il me blessait parfois par la sagesse même de son amour, par le scepticisme, plus apparent que réel, de son esprit. Jamais je ne trouvais rien à lui apprendre, jamais je ne me sentais son égale, jamais je n'eus cette joie de paraître le protéger... Maître de mes sens, comme le deviennent si aisément les hommes qui ont vécu, amant incomparable, virtuose des choses de l'amour, il gardait à mes yeux, malgré sa bonne grâce à se rapprocher de mes vingt ans, je ne sais quoi qui me donnait envie de l'appeler : mon père... L'autre, c'était mon égal, ma création, et je l'appelais : mon enfant... Quelque chose de la

maternité qui m'avait été refusée, allait vers lui. Pauvre, j'aimais à tromper sa délicatesse par mes subterfuges pour l'associer à mon luxe. Artiste médiocre, de second rang, au moins, je me faisais un sévère plaisir de guider ses travaux, et je rêvais de créer une âme d'artiste, cette merveille! Je voyais moins la beauté de sa jeunesse qu'une certaine candeur de son esprit et de son cœur, qui me ravissait sans me dominer, et de la flamme que j'avais reçue de l'un, j'allais porter une étincelle à l'autre. Et vous me demander de choisir, disait-elle à son amie, de désespérer un de ces hommes et moi-même? Mais celui que j'eusse quitté, croyant l'aimer moins, eût été celui que j'aurais aimé davantage, sitôt que je l'eusse perdu... J'ai mis mon bonheur au-dessus de notre dignité commune, et je l'ai fait si grand que peu m'importe le jugement du monde... » Tel était le langage que tenait la cantatrice A... Qu'y trouvez-vous à dire?

Louise. — Qu'il est fort heureux qu'elle soit morte, car j'imagine bien que l'histoire eût mal fini...

Jeanne. — Hélas! les histoires d'amour finissent toujours mal. On dirait que la passion est une chose si belle que, quand nous la ressentons, profonde, complète, nous excitons la jalousie de la nature, qui n'a su inventer que l'instinct, dont l'homme a su faire l'amour. Ceux-là sont bénis des dieux dont l'aventure du cœur est brusquement terminée par la mort! Le souvenir de la femme qu'on couche au tombeau, avec toutes ses auréoles, n'est-il pas plus doux au cœur déchiré, mais fier de ses blessures et du sang qui en coule, comme un guerrier gaulois revenu de la bataille, ce souvenir n'est-il pas plus doux que la réalité même de la possession, quand l'être qu'on aimait a perdu quelque chose de l'idéal mis en lui par l'aveuglement de l'amour? La cantatrice A... a bien fait de mourir, comme M. R... Pour l'un comme pour l'autre, un jour fût venu d'une désillusion, d'autant plus profonde que leur folie avait été plus grande. Je veux bien vous accorder que, comme les hommes, nous pouvons laisser nos cœurs aller aux plus étranges compromis. Je veux bien ne plus défendre les femmes, ne plus prétendre pour elles aux joies pures et acceptées de l'amour unique. Mais vous m'accorderez qu'aimer ainsi, tout en échappant peut-être au jugement des hommes, c'est sortir des voies sûres et tracées? Un tel amour est semblable au voyageur hardi qui, dans la montagne, loin des sentiers prudents

et foulés par le pied des guides, se taille un chemin tout droit devant lui, gravit le pic jusqu'au sommet réputé inaccessible, se rafraîchit avec un orgueil indicible à la neige encore immaculée, et ne sait plus comment redescendre dans la vallée. Entouré de précipices, pris de vertige, il appelle vainement au secours sous le ciel qui ne l'entend pas. Funeste équipée, dont Dieu nous garde! car l'âme en reste troublée, quand on y échappe, et le pied incertain : et tel qui a gravi la Jungfrau se sent effrayé devant la butte Montmartre.

Octave. — Peut-être, cette fois, avez-vous raison? Peut-être la morale et l'usage humain, qui sont sans valeur absolue devant les passions, sont-ils une heureuse et utile précaution contre les douleurs qui nous viennent d'elles? Peut-être le cœur trouverait-il mieux le bonheur dans l'observance de la coutume, dans la banalité de la règle, comme le mandarin de l'Extrême-Orient le trouve dans le cérémonial qui ordonne toute sa vie et le rend impassible même devant la mort, quand il doit se la donner en vertu des usages reçus? Mais si ceux qui sortent de l'ordinaire de la vie amoureuse ne sont pas plus heureux que ceux qui obéissent aux conventions admises, si même vous estimez que leurs douleurs sont les pires, pourquoi les jalouser ou les blâmer, quand il faudrait les absoudre et les plaindre?

Jean. — Vous avez raison. Ce n'est pas pour rien qu'on dit d'un homme, le jour où il a rencontré la femme qu'il doit aimer, qu'il a frissonné sous son regard. Le frisson du commencement, qui disparaîtra dans les joies et les sourires du bonheur, c'est le prophète, pour ainsi dire, des affres de la fin et des sueurs de l'agonie. Et cependant, qui voudrait ne pas l'avoir connu? Éternelle contradiction! L'homme est le marin qui, dans la tempête, quand il sent craquer son navire et la voile se déchirer, jure, s'il en échappe, de ne plus regarder la mer que du rivage, et qui n'a pas plutôt repris haleine sur le sol qu'il veut s'élancer à de nouveaux voyages et connaître encore le danger. Et sommes-nous sûrs, nous-mêmes qui parlons ici, en philosophes, des étranges pays qu'on découvre dans le fond des cœurs, de ne pas partir demain pour quelque exploration nouvelle, où nous poussera malgré nous un de ces génies des contes d'autrefois qui ont des ailes comme les anges et des griffes de fer comme les démons?...

Louise. — Et pour conclure nos bavardages de ces derniers soirs, puisque conclure est le goût des Français, ne faudrait-il pas que le plus philosophe de nous, en belle formule mathématique et d'un air d'axiome, nous dit ce qui résulte pour sa sagesse des folies que nous avons dites ? La morale ne change guère les abus humains, mais elle les classe. Et si Stendhal ne nous a pas donné un seul remède contre l'amour, ni Balzac un seul moyen de le faire heureux, au moins ont-ils pu nous apprendre le nom du mal et nous prédire la gravité de la folie dont nous pouvons être frappés. Ceci vous revient, Octave, et ce sera votre punition pour avoir quelque peu mal parlé de nous et nous avoir contraintes à de déplaisants aveux.

Octave. — Je veux bien. Je vais écrire mes sentences, et vous les lirez quand je serai parti, cachant la honte qu'il y a à être pédant en parlant de l'amour.

I

L'amour est un instinct, perfectionné et dévoyé par l'imagination.

II

En amour, il n'y a que des exceptions.

III

Pour qu'il y ait une règle en amour, il faudrait supposer deux hommes absolument semblables physiquement et moralement, ce qui est inadmissible.

Car l'amour est subjectif. Chacun l'éprouve selon son propre tempérament et sa propre imagination, en faisant complètement abstraction de l'objet qui, par un phénomène inconnu encore, lui donne naissance, l'éveille et le grandit jusqu'à la passion extrême.

On peut, en effet, ressentir un amour exalté et pieux pour une courtisane, et un amour libertin pour une sainte.

IV

Toutes les raisons qu'on se donne de la passion qu'on éprouve sont des illusions. Elles viennent de vous, non de l'objet aimé. De là, les amours éprouvées pour des êtres indignes et les mépris qu'on fait d'êtres les plus parfaits.

V

Les femmes sont jalouses de leur domination, et les hommes de leurs plaisirs.

VI

L'homme qui aime ne pardonne pas et n'oublie pas une infidélité : il l'excuse. Il ne se guérit que lorsque l'infidélité de sa maîtresse lui paraît *inexcusable*.

Les gens d'esprit excusent plus volontiers et plus longtemps que les sots, qui, même croyant aimer, gardent de l'amour-propre.

Banalité pour mémoire. — Il n'y a pas d'amour digne de ce nom, tant que l'amour-propre survit.

VII

Le paradoxe le plus ordinaire du cœur est de croire qu'il vaut mieux être *préféré* que seul.

On pense toujours qu'on est le préféré.

VIII

Les hommes, en vertu du paragraphe VII, en arrivent, par un sacrifice héroïque où il peut d'ailleurs entrer de l'orgueil (se croire le *préféré*) à partager une femme avec un rival, qu'ils ne haïssent pas. Mais, quand ils aiment deux femmes, ils en préfèrent une. Il peut arriver que l'incertitude d'un cœur feminin soit absolue.

IX

La morale humaine, en fait de passions, n'a aucune autre valeur que celle d'un préservatif contre la douleur.

Louise. — Et vous, Jean, maintenant qu'Octave a dit ce qu'il pensait de nos causeries, n'avez-vous rien à ajouter à votre tour?

Jean. — Moi? Dès que le mot « amour » a été prononcé entre nous, j'ai écouté: et je me suis souvenu de l'an dernier, à Florence. J'y ai été fort amoureux de la délicieuse comtesse O—off. Je lui ai dit, un soir, aux Cascines, que je l'aimerais toujours,

ce que je croyais. Elle m'a répondu, avec un peu de tristesse dans ses yeux bleus de Slave : « *Chi lo sà?* » Et j'y ai eu un caprice pour la ballerine E..., à qui j'ai fait savoir, en lui envoyant un bouquet, que je partais dans huit jours et que je ne l'aimerais pas une heure de plus. Elle m'a répondu aussi, avec un sourire : « *Chi lo sà?* » J'ai gardé huit jours la comtesse...

Louise. — Et la ballerine?

Jean. — J'ai donc oublié de vous dire que je pars dans trois jours pour l'Italie?

Louise. — Et pour quoi faire? Vous m'effrayez...

Jean. — *Chi lo sà?* mes amis. C'est le dernier mot de l'amour.

Henry Fouquier.

MADAME CORENTINE[1]

(Suite.)

Hélas ! la peur, la rancune, c'était au contraire, en ce moment, le plus vivant de cette âme bouleversée. A peine l'idée se fut-elle formulée dans l'esprit de Mme Corentine, de risquer un voyage en Bretagne, la jeune femme se sentit toute défaillante. L'abandon qu'elle avait toujours craint, elle s'y précipiterait donc ! Elle irait confier sa fille à ses ennemis ! Encore s'il n'y avait eu que le mari, mais la mère, Mme Jeanne, qui la détestait ! Qui sait quand elle reverrait Simone, si elle la reverrait jamais ? Sur un caprice d'enfant, sur une lettre du vieux Guen, elle serait folle, en effet, de risquer tout son bonheur, folle, folle...

Elle répétait le mot, dans la peur de ce silence de tout, dans le vide de son âme, dans l'anxiété de ses contradictions. Qui la délivrerait, qui l'éclairerait, qui la sauverait ?

Un instant, elle alla vers la fenêtre, et appuya son front aux vitres moites, derrière lesquelles la brume allait toujours, soufflée par le vent d'est. Tristesse des rues désertes, morne

(1) Voir le numéro du 25 août 1896.

accablement des maisons où plus rien ne veille ! Tout dort, il n'y a même plus un mouvement de passant, pas une étoile qui puisse tirer à soi l'abandonnée qui se débat et voudrait échapper à elle-même.

Alors Mme Corentine a traversé la chambre, elle s'est approchée du lit où dormait Simone, et, la fièvre au cœur, elle a pris dans ses mains une poignée des grands cheveux bruns épars sur l'oreiller, elle s'est penchée, elle les a baisés avec passion, puis elle est demeurée debout, immobile, longtemps, à regarder dormir celle qui venait d'écrire au père, là-bas, sur la côte de France.

II

Le lendemain matin, quand Simone entra dans la chambre de sa mère, celle-ci dormait encore, lasse d'avoir veillé et d'avoir pleuré. La jeune fille s'avança sur la pointe des pieds, enveloppa sa mère de ses bras et l'éveilla en l'embrassant longuement, sans rien dire, avec ce merveilleux tact des enfants qui grandissent et qui savent déjà que les tendresses blessées n'ont pas besoin d'explication, mais des caresses pour guérir.

Elle retournait dans son appartement, heureuse d'avoir fait plaisir et de se sentir tant aimée. En passant à côté du métier, elle jeta un coup d'œil sur le dessin du canevas. A peine si le mouvement fut marqué : une inflexion légère de la taille, les grands cils qui s'abaissent et se relèvent. Mais elle avait vu que le trait à l'encre de chine en était au même point. Mme L'Hérée avait deviné la pensée de sa fille :

— J'avais les yeux si fatigués hier soir, dit-elle, que je n'ai pu continuer.

Une demi-heure plus tard, elles descendaient au magasin, que la servante venait d'ouvrir et de balayer. Il faisait un soleil radieux. Et il était bien joli, sous cette pluie de rayons, l'étalage de la *Lande fleurie*. La lumière se brisait, en éclats de toutes les couleurs, sur mille objets aux surfaces polies, cailloux du Rhin, broches, bracelets, épinglettes, émaux, éventails en ivoire ou en plumes. Elle mettait une aigrette au bord rose des gros coquillages de l'Inde, sur les ongles des pattes de lagopèdes montées en porte-plumes et en coupe-papier, glissait en lueurs fauves le long des cannes de choux vernies, des *cabbage sticks* entassés dans un coin, cerclait d'une auréole les assiettes du Japon et les

coupes de cristal, d'où s'élevaient, en pyramides crêpelées, tous les tabacs de la libre Angleterre, Virginian, Old Judge, army an navy mixture, Richmondgem, Orient, qui répandaient dans l'atmosphère un parfum de bazar levantin.

Simone aimait ces choses brillantes et bien rangées. Elle aimait les clairs jours d'été. Elle s'avança, ouvrant les yeux tout grands, comme si elle fût entrée dans une salle de bal, devinant que sa jeunesse et cette lumière étaient faites l'une pour l'autre.

Mme Corentine, qui la suivait, parut, au contraire, gênée par ce miroitement universel. Elle s'assit derrière un bureau qui occupait le milieu de la pièce, et se courba sur un livre de comptes, tandis que sa fille, debout, penchée au-dessus d'une vitrine, rangeait une collection de bijoux en granit de Jersey et de sous de l'île émaillés. Les doigts de Simone, à petits coups légers, redressaient l'alignement compromis par les acheteurs de l'avant-veille, donnaient une inclinaison plus heureuse à un croissant de pierre bleue ou rose, essuyaient un grain de poussière. Elle avait l'habitude et le goût de ce joli ménage. Son esprit ne s'y dépensait guère. Il lui en restait assez pour songer, et son cœur faisait du chemin autant que sa main en faisait peu, son cœur si jeune, grisé pour un rayon du jour. Elle pensait à son père qui, en ce moment peut-être, lisait la ligne tracée par elle sur la page blanche. Comment l'avait-il reçue? Un petit frisson l'agitait à cette idée. Elle se représentait bien la maison, le jardin, le salon où se tenait sans doute M. L'Hérée, avec sa mère, la sévère Mme Jeanne, le coup de sonnette du marin, la porte ouverte par la vieille Cote, mais tout se brouillait ensuite, et elle cherchait, sans pouvoir la trouver, la figure de son père. Cinq années sans le voir avaient presque effacé l'image, altéré les contours, l'expression des yeux, le souvenir du son de sa voix. Elle ne pouvait pas. C'était déjà comme si la mort avait passé, avec ses voiles qui s'ajoutent les uns aux autres, d'année en année. Pas même un portrait qui pût l'aider à ressaisir l'impression ancienne et si chère. Dans la nouvelle maison, tout ce qui rappelait le père était banni, excepté une photographie déjà jaune, datant des premières semaines après le mariage, et qu'elle avait aperçue une fois, un jour que sa mère feuilletait des liasses de lettres pliées en quatre.

Elle se ralentit un peu dans son travail, leva la tête et regarda sa mère.

Mme Corentine avait appuyé son menton sur une de ses mains, et, les yeux vagues fixés sur la rue, elle réfléchissait. Elle avait l'air triste.

Comme tout avait changé, depuis la veille, pour une ligne d'écriture !

Simone se remit à ranger les bijoux de granit et les sous de Jersey. De temps en temps, elle levait les yeux vers le bureau d'où ne venait aucun bruit de plume rayant le papier, aucune ombre rapide d'un bras levé brisant les lueurs du parquet. Elle retrouvait toujours la même silhouette fine et songeuse.

Il devait y avoir autre chose que le souci de la veille, pour que Mme Corentine fût à ce point absorbée dans ses réflexions. Après le déjeuner, elle annonça l'intention d'aller rendre visite à miss Hellen Crawford, vieille demoiselle pauvre, qui se disait toujours institutrice, bien que, depuis longtemps, on ne lui eût connu aucune élève, et pouvait sans déchoir, à l'abri de ce pavillon, rendre mille petits offices rétribués qui lui eussent fait sans cela un état inférieur : miss Ellen gardait les cottages, les louait, gageait les cuisinières, et prenait en pension, dans son petit jardin de Springfield-road, les géraniums et les fuchsias laissés par les baigneurs ou les familles en voyage.

Simone, restée seule, se demanda ce que sa mère pouvait bien avoir à confier à miss Ellen Crawford. Il lui fallut attendre, pour le savoir, plus d'une grande heure, vendre une demi-douzaine de cabbage sticks, de broches en vieil argent et de vues de Jersey. Enfin sa mère revint, et, comme personne ne se trouvait arrêté à la devanture du magasin :

— Simone, dit-elle, je viens de convenir avec miss Ellen qu'elle gardera la maison pendant une absence que je compte faire.

— Avec moi ?

— Oui. Marie-Anne désire beaucoup que je sois marraine de son enfant ; j'ai réfléchi, et j'accepte.

— Oh ! maman !

La jeune fille traversa l'appartement ; elle arriva, toute sa joie étonnée dans les yeux, jusqu'à Mme Corentine, qui se tenait au delà de la porte et enlevait son chapeau.

— Alors, Perros ? dit-elle.

— Certainement.

— Et le grand-père Guen ?

— Et même Lannion, si tu veux.

Simone voulut passer le bras autour du cou de sa mère.

— Merci, dit-elle, vous me faites si grand plaisir !...

Elle s'arrêta, sentant que sa mère la repoussait doucement.

— Laisse-moi, petite, laisse-moi. Nous ne partons pas tout de suite, d'ailleurs. Dans quatre jours : miss Ellen est occupée jusque-là.

L'enfant s'écarta. Elle vit que sa mère pleurait. Sa joie, brusquement refoulée, lui fit comme une blessure à l'âme. De nouveau, elles souffraient de tant s'aimer sans pouvoir se mettre à l'unisson.

Mais, un moment après, comme elles rentraient toutes deux dans le magasin, Mme Corentine pria Simone d'aller chercher une liasse de papiers dans une des chambres du second. Simone partit. Elle monta l'escalier en courant. Et à mesure qu'elle montait, la joie recommençait à grandir en elle. Il fallait passer par un couloir vitré d'où l'on découvrait, par-dessus les toits voisins, le bout des jetées de Saint-Hélier et une large bande de mer. Simone s'arrêta. Elle regarda, tout attendrie, la limite bleue si loin, si loin. Et, comme personne n'était là pour l'épier, elle envoya un baiser vers la terre invisible de France.

Au retour, elle entra, sans raison, dans sa chambre de jeune fille, qu'elle trouva plus jolie que de coutume.

Des mots traversaient son esprit, bondissant l'un après l'autre, se rattrapant, se confondant, pêle-mêle, sans repos, comme des papillons de printemps : Perros, Testrao, Marie-Anne, Lannion, Guen, Sullian, le père.

Et elle souriait à tous.

III

A peine le voyage de Lannion fut-il décidé, que Mme Corentine regretta la parole donnée.

Elle était nerveuse, pâle, incapable de rien entendre en dehors de ses propres pensées qui la torturaient, quand elle monta, quatre jours après son entrevue avec miss Ellen Crawford, sur le pont de l'*Alliance*, le petit vapeur anglais qui fait le service entre Saint-Hélier et Saint-Malo. Étendue sur une chaise longue, la tête enveloppée dans un châle, elle prétexta le malaise du roulis pour éloigner Simone : « Va, dit-elle, laisse-moi, je ne

rouvrirai les yeux qu'à Saint-Malo. » Et elle se mit à penser, avec un trouble affreux, qu'elle allait perdre son enfant, qu'on la lui volerait, oui, sûrement, et à repasser toutes ces circonstances qui l'avaient amenée là, tous les mots échangés avec Simone depuis une semaine.

Des terreurs subites la prenaient. Et sa main conduite par une espèce d'instinct de défense, touchait le sac aux armatures nickelées, posées près d'elle, et où elle avait renfermé la charte de sa liberté, la copie du jugement dont elle lisait de mémoire les lignes régulières, nettes comme des lames d'acier : « Au nom du peuple français, attendu qu'il résulte de l'enquête des sévices graves... Par ces motifs, prononce la séparation de corps entre les époux L'Hérée, avec tous ses effets de droit, déclare que la demanderesse aura la garde exclusive de l'enfant, qu'elle sera tenue seulement de remettre au mari pendant le mois de septembre... » Oserait-on, après cela, lui ravir sa fille ? Non, il était lié. Elle avait pour elle la force des lois, les gens de justice. Elle en userait au besoin. Elle se disait cela, et elle continuait quand même à s'enfoncer dans ce dédale de souvenirs, d'appréhensions, de raisonnements contradictoires, qui brisent l'énergie et ne réparent pas les fautes commises.

Simone, après avoir refusé de quitter sa mère, la voyant immobile et la croyant assoupie, monta sur la passerelle. Il y avait peu de passagers. Elle s'accouda aux balustrades de fer, la figure dans le vent qui soulevait ses cheveux, près du lieutenant, un marin irlandais, que sa mère et elle avaient connu à Saint-Hélier. Et, pendant plus de deux heures, tandis que le bateau courait, brisant les lames courtes, elle prit un plaisir d'enfant à se faire expliquer la route, les manœuvres, les courants qui portent sur les roches, les balises. Le lieutenant racontait des histoires de mer, souriait dans sa barbe blonde aux questions de la jeune fille, et lui nommait les écueils, les uns trouant les vagues, les autres invisibles, reconnaissables seulement au bouillonnement et à la nuance de l'eau.

Bientôt Cézembre émergea, ronde comme un chaton de bague. La terre de France, simple ligne d'abord, se dentela, prit couleur, s'éleva. Le clocher de Saint-Malo pointa dans l'azur, et ce fut l'entrée de la Rance, large et superbe, toute blonde sur ses bords de roches et toute bleue au milieu, avec des lointains de forêts comme les fjords de Norvège.

Alors Simone, enthousiaste, descendit par l'échelle de la passerelle. Les mots d'admiration se pressaient sur ses lèvres. Elle fut surprise de trouver sa mère debout, qui la regardait venir, en souriant à travers son lorgnon d'écaille.

— Est-ce beau, cette Bretagne !

Mme L'Héréec répondit, avec moins d'accent, mais avec un sérieux qui n'échappa point à Simone :

— Oui, très beau. Cela fait je ne sais quoi de se retrouver en France, n'est-ce pas, Simonette ?

Et elle caressa la joue de Simone du bout de sa main gantée.

Dès leur arrivée, Mme Corentine et sa fille prirent le train de Bretagne, mais elles s'arrêtèrent à Plouaret. Le lendemain seulement, vers dix heures, une calèche de louage vint les prendre, pour les mener à Perros, en tournant Lannion. Mme Corentine ne voulait pas s'exposer à rencontrer son mari, elle voulait éviter jusqu'à la vue de l'hôtel de la rue du Pavé-Neuf, massif entre ses deux jardins, avec ses contrevents bruns, son toit long coiffé d'un bourrelet de zinc, et qu'on aperçoit des coteaux voisins, au-dessus des ormeaux du Guer.

Il fallut couper à travers la campagne, par les chemins tordus autour des fermes. On allait lentement. La matinée avait la douceur bretonne, pénétrante et voilée. La brume, qui s'était embaumée toute la nuit sur les landes et les chaumes, comblait encore les vallées et fumait sur les buissons bas, tandis que le soleil chauffait les arêtes rocheuses couronnées de pins. Les alouettes, qui sont nombreuses sur les côtes, se levaient et montaient pour voir la mer. On devinait que la splendeur de midi serait superbe et courte.

Mme Corentine, assise à droite, au fond de la calèche, resta d'abord silencieuse et distraite. Souvent, elle jetait un regard rapide sur les hauteurs qui cachaient Lannion. Ses yeux s'animaient comme au voisinage du danger. Un sentiment de révolte et de défi faisait redresser cette petite tête volontiers hautaine. Puis l'émotion d'une minute s'effaçait. Les yeux bleus se laissaient prendre aux détails familiers de la route. Un apaisement, un demi-sourire détendaient la physionomie de la jeune femme. Mme Corentine passait où elle avait passé petite fille, jeune fille, jeune épousée.

Quand les collines de Lannion, évitées par un long détour, bleuirent derrière la voiture, quand les chevaux rendus plus vifs

par les effluves salins commencèrent à trotter sur la route de Perros, cette impression devint dominante et se fixa. Mme Corentine répondit aux questions de sa fille, s'intéressa à tous les clochers de l'horizon, se pencha quand Simone se penchait, pour lire, sur les bornes, les kilomètres franchis. Les inquiétudes avaient disparu. Le charme du pays natal prévalait souverainement. La mère et l'enfant se retrouvaient, unies dans la même attente joyeuse. Au sommet des côtes, les pinières dressaient leurs bouquets de poils drus, qui chantaient. Par l'ouverture étroite des vallées, chacune ayant son ruisseau plein de menthes et sa ferme écrasée parmi les arbres, la mer apparaissait entre deux pointes de falaises, d'où venait le souffle frais et l'étincelle des vagues. On approchait de Perros.

IV

— Petite, attrape l'amarre.

Le capitaine Guen, qui arrivait à la godille et doublait la pointe de la jetée de Perros, lança un paquet de cordes qui se déroula et vint tomber sur la haute levée de granit, couverte de goémons comme un vieux mur où grimperaient des lierres bruns. Marie-Anne se baissa avec effort et attacha la corde au dernier échelon d'une échelle de fer. Le douanier de service regardait.

— Est-ce que la pêche est bonne, père?

M. Guen, sans répondre, se mit à parer son canot, en alignant, le long des bordages, les deux avirons, la gaffe et le bâton de sapin qui lui servait de beaupré. Le bruit des bois heurtés s'en allait, porté au loin, par l'eau, dans le petit port en demi-cercle. Cette musique-là réjouissait le capitaine, et donnait de l'importance à son débarquement. Il ne se pressait pas. Des baigneurs, qui l'avaient aperçu, hâtaient le pas dans l'espoir d'acheter du poisson.

— La pêche doit être bonne, puisque vous ne répondez pas ! reprit la jeune femme, les mains jointes sur le devant renflé de sa jupe grise.

Le capitaine enleva encore son ciré de toile, l'enferma dans un placard, à l'arrière, revêtit sa veste usée à deux rangs de boutons d'or qui lui donnait haute mine, puis, saisissant d'une main les barreaux de l'échelle, il monta, tenant de l'autre un panier d'où

s'échappaient des gouttes de saumure mêlées d'écailles, qui tombaient dans la mer.

— Voilà ! fit-il en apparaissant sur la jetée : dix dorades, deux vieilles et un congre, un petit, par exemple !

— Combien vos dorades, mon ami ? demanda une voix d'homme, dans un groupe de cinq ou six curieux qui s'était formé autour de lui.

— Je ne vends pas mon poisson ! dit le capitaine.

Il se redressa, en se voyant entouré d'étrangers, de ces « gallos » qu'il n'aimait guère, et, par-dessus leurs têtes, comme il était très grand, il regarda quelque chose droit en face de lui, sur le quai, là-bas. C'était son habitude, quand il prenait terre, de donner le premier coup d'œil à sa maison. Il aimait la revoir, en retraite sur l'alignement des autres, avec la porte abritée d'un auvent, et ses deux fenêtres ouvertes sur la baie, par où la brise entrait jusqu'à la nuit. Et ma foi, il n'avait point l'air ainsi d'un homme

Marie-Anne, celle-là, était demeurée fille du peuple.
Page 478.

qui vend ses dorades, le capitaine Guen! Son cou, maigre et tanné, portait une tête petite et aplatie, une tête de goéland. Comme beaucoup de marins, Guen avait des oiseaux du large l'œil bleu vert et transparent. Quand il se fut assuré que tout était bien en place, dans le bas Perros :

— Enlève, petite !

Marie-Anne souleva le panier, le douanier porta la main à son képi, et Guen se mit à marcher rapidement vers le bourg. Arrivé à l'endroit où la jetée se coude pour rejoindre le quai, il se détourna pour voir l'étranger qui lui avait ainsi fait perdre ses mots, leva les épaules et dit, d'une voie radoucie, tandis qu'une sorte de contentement plissait ses joues raidies par le vent et par le sel :

— Eh ! eh ! Marie-Anne ! jolie pêche, n'est-ce pas ?

— Oui, père !

— Et je n'ai été que jusqu'à la Noire de Thomé, sais-tu ? Je n'avais qu'à moitié le cœur à mes lignes. Toujours je croyais qu'il nous était arrivé quelqu'un. Personne n'est venu ?

— Non, personne, répondit la jeune femme en changeant de main le panier.

— Et pas de lettres ?

— Non plus.

— Ça sera pour demain. Dommage que ton Sullian ne soit pas là, lui qui aime tant la soupe de vieilles ! Enfin tu les porteras aux Tudy, qui sont pauvres.

— Oui, père.

Ils longèrent le quai, où quelques notables, moins actifs que le vieux Guen, revenus de toute navigation, même de la petite, bonnes gens à colliers de barbe rude, assis sur les bornes d'amarre et les pieds sur les câbles, échangèrent avec le capitaine le grognement bref des anciennes connaissances du même port. Ils baissaient la tête, balbutiaient un bonjour, et laissaient passer avec la belle indifférence d'un navire qui en croise un autre.

Guen, au milieu du port, inclina à droite, entra dans le petit cul-de-sac qui formait une place minuscule au-devant de sa maison, passa sous l'auvent couvert d'ardoises épaisses, d'un bleu gris, qui tremblaient, les jours de tempête, comme un clavier de castagnettes, et ouvrit la porte.

Pas de lettres ! Cela le tourmentait un peu. Pourquoi Corentine n'avait-elle pas écrit, ni Sullian ?

Selon son habitude, quand il rentrait de la pêche, il s'assit à califourchon sur une chaise, et alluma sa pipe, tourné vers le maigre feu qui faisait bouillir la marmite.

— Je sors, père, dit Marie-Anne ; je vais chez les Tudy.

Quand elle eut refermé la porte, la longue salle enfumée redevint aux trois quarts obscure. Une seule fenêtre l'éclairait, petite et grillagée, à droite de l'entrée. Il faisait nuit de bonne heure dans cette pièce basse, qui servait de cuisine et de magasin de pêche au capitaine. Une table, des chaises, des filets, des lignes roulées sur des lièges, une paire d'avirons pendus au mur, une voile neuve dans un angle, c'était tout l'ameublement. Par prévision, depuis quatre jours, on avait dressé dans le fond un lit de bois pour le capitaine : si les Jersiaises allaient arriver ! La chambre du capitaine, là-haut, était prête à les recevoir. Mais non, rien, pas de nouvelles !

Pourquoi se tourmenter, cependant ? Corentine était comme cela, capricieuse, irrégulière. N'allait-elle pas se décider tout à coup et sans prévenir ? Il la connaissait bien, sa Corentine ! Si elle allait revenir au pays, là, chez lui ? A cette pensée, qu'il avait eue pourtant bien des fois, Guen sentit son cœur se troubler.

C'est qu'il l'aimait bien, Corentine ! Il l'avait aimée, même, d'un amour de prédilection, quand elle était jeune fille, et qu'on le louait si souvent à cause d'elle. Au retour de chaque voyage, il la trouvait embellie. Il comptait avec orgueil qu'il pourrait lui donner une dot assez ronde, pour une fille de simple capitaine, ving mille francs, et qu'elle serait recherchée par quelque breveté, commandant un beau navire à vapeur, un de ceux qu'il aurait voulu être, lui.

Hélas ! ç'avait été son grand chagrin bientôt, sa fille aînée. Il ne lui en avait pas gardé rancune. Il l'avait excusée tant qu'il avait pu, disant : « Attendez, laissez venir le temps », et, plus tard, quand, répudiée, chassée de Lannion, réfugiée à Perros pendant le procès qui se déroulait, elle était en butte aux médisances de tant de mauvais cœurs jaloux, ne cessant de répéter : « On n'a pas su la prendre, on a été trop dur avec Corentine, oui, trop dur ! »

Ses raisons n'étaient jamais bien abondantes ni compliquées. Il n'avait point voulu entendre ce qu'on lui contait des dépenses, de la coquetterie et des impertinences de sa fille. Et il était demeuré frappé dans sa joie de vieux brave homme, dans la

paix de sa conscience droite, comme par un malheur injuste, quand Mme Corentine, séparée, trouvant la vie impossible à Perros aussi bien qu'à Lannion, s'était enfuie à Jersey.

Depuis ce moment-là, il s'était mis à pêcher avec passion. Il passait des jours, quelquefois une partie de la nuit, dans son canot à une voile, toujours seul et par tous les temps. Les retraités de son âge, qui le voyaient tant naviguer et se lasser, lui, un riche, qui avait bien le moyen d'acheter son poisson, disaient : « C'est Corentine qui lui manque. Il a un chagrin, cet homme-là. » Et ils n'avaient pas tort.

Mais la maison du port l'induisait aussi en tentation. Rien ne volait, rien ne flottait sur la baie qu'il ne le vît, pas un coup de vent, pas un yacht, l'aile tendue, gouvernant vers la jetée, pas un vol de ces petites bécassines qui vont, comme des balles d'écume fouettées du vent, d'une grève à l'autre. Des fois, quand il souffrait d'un rhumatisme, il regardait par la fenêtre de sa chambre, pendant des heures, la ligne d'horizon, nette, légèrement courbée, et il naviguait en pensée. Il s'en allait bien loin dans les grands espaces, dans l'infini où il avait commandé ce petit point obéissant, mobile, intrépide, qui s'appelait l'*Armide* ou le *Légué*.

Des ports lointains où il s'était arrêté, des escales pour une avarie, pour un supplément de charge à prendre, lui revenaient en mémoire, et les navires qu'on croisait, et les jolis profits du commerce que lui permettait l'armateur, et les nuits sous les vergues tendues qui criaient, d'un gémissement doux, à chaque houle, et le susurrement continu de la brise dans les mâts de sapin, si beaux chanteurs qu'on les eût dit accordés ensemble pour se répondre et siffler en parties ! Il y avait si longtemps que la mer lui avait pris le cœur ! Il se rappelait les fiançailles, quand, futur mousse aux pieds nus, il courait dans les vases du Guer, pêchant des crabes et des anguilles jusque sous la carène des goélettes amarrées au quai : il se rappelait le capricieux et fort amour dont elle l'avait aimé, elle aussi, quarante-cinq ans durant, ses caresses, ses colères, l'indicible malaise qu'il éprouvait loin d'elle, les nuits toujours parlantes, l'œil mobile des lames qui fuient. Oh ! il était bien de la race aventureuse dont il est dit, dès les siècles anciens, qu'elle aimait à se lancer sur la mer pour y découvrir des îles, de l'espèce des oiseaux qui ne trouvent pas seulement leur nourriture au large, mais qui aiment à y planer pour le plaisir et pour le libre essor de leurs ailes.

Cependant, toute cette douceur qui lui venait du voisinage de la rade était empoisonnée par la pensée de la séparation d'avec sa fille aînée. Même en regardant la mer, même en se souvenant de ses belles années, il se rappelait les mauvaises. Il y avait des calomnies, des mots qu'il ne pouvait plus chasser. Par exemple, cette phrase de Mme L'Héréec la mère, de Mme Jeanne, comme on la nommait, disant au tribunal : « Je savais, dès le début, que mon fils se repentirait de cette mésalliance, et je l'en avais prévenu. »

Mésalliance! Qui donc, en pays breton, avait le droit de prononcer un mot pareil en visant la fille du capitaine Guen? Qui donc pouvait accuser la famille d'avoir manqué d'honneur ou de probité, et qui donc pouvait se vanter d'être de meilleur sang, plus honnête, et peut-être, après tout, plus illustre?

Car il y avait, au sujet des Guen, de vieilles traditions. Le capitaine ne s'en vantait pas, mais il les connaissait. On disait que la race était parente de l'apôtre armoricain, saint Guénolé. Tout petit, il avait été bercé au récit que les grand'mères, discrètement, racontaient sous l'abri de leurs capes, les soirs d'hiver. Il savait l'histoire du saint, fils de comte, dont le nom signifiait : « Il est tout blanc » ; âme toute blanche, en effet, réfugiée de bonne heure dans la discipline monastique, à l'ombre errante du manteau de saint Corentin, que les landes de Bretagne voyaient passer tour à tour : âme égale et sévère pour elle seule, qui fut prise de pitié aux chants de fête de la ville d'Ys, et pleura devant le roi Grallon, sur la ruine prochaine de la grande cité ; âme éprise de solitude aussi, vagabonde au service de Dieu. Comme ils sont nombreux, dans la rudesse des temps païens, ces jeunes hommes, fils de pères grossiers et de mères délicates, qui conservaient de l'un le goût des longues courses et des navigations à l'aventure, et développaient l'instinctive pureté de l'autre jusqu'au renoncement du cloître! On les voyait passer, amaigris par le jeûne et rayonnants de visage, au lendemain des douleurs publiques, soit des rencontres d'hommes d'armes, soit des pestes, soit des pillages qui laissent les maisons vides et les champs sans moisson. Pour les deuils, pour les querelles entre frères, pour les enfants premiers-nés emportés dans leur fleur, on les appelait en hâte. Ils venaient, ils consolaient, et parfois rendaient toute la joie perdue en ranimant les morts. Puis ils s'en allaient, ayant peur d'eux-mêmes et des louanges du monde. Ils

retournaient au monastère, dont la porte s'ouvrait sur plusieurs lieues de landes ou devant la mer infinie. Parfois, ils prenaient un pain d'orge, leur bourdon, un livre de chant, et, montant sur une barque, ils allaient à la recherche des îles, encore plus loin des hommes, encore plus près de Dieu. Et leur cœur était ravi dans le bruit des vagues. Et l'instinct profond de leur race chantait en eux, parmi les écueils.

Que de fois Guen, avec son équipage de bons matelots, choisis dans Perros et Lannion, avait contourné la presqu'île bretonne et passé le raz de Sein! Il regardait alors, avec un sentiment d'amour et de prière, l'île plate, rase sur la mer toujours creusée de larmes. Dans les beaux jours, à l'époque où les pêcheurs mettent le feu au goémon dans leurs champs, il s'élevait de là des fumées légères, droites dans le ciel pâle. Guen songeait que l'aïeul avait fait ainsi. Le disciple de saint Corentin avait semé l'orge sur ce rocher. Ses cantiques s'étaient répandus parmi les houles, mêlés aux voix des oiseaux. C'est de là que, voulant regagner le continent et n'ayant plus de barque, il s'était mis à marcher sur le détroit avec ses compagnons, et qu'on les avait vus s'avancer en file, tout blancs, pareils à un troupeau d'alouettes de mer qui suit le creux des lames. Toujours Guen cherchait du regard l'endroit le moins large du raz et la pointe probable où ils avaient dû aborder.

Se rattachait-il vraiment, par une suite d'ancêtres inconnus, pêcheurs de homards et de congres, à la race du comte Fragan, qui vit périr la ville d'Ys? Un signe aurait pu donner, un seul, quelque ombre de vraisemblance à la légende : la seconde fille de Guen, Marie-Anne. Celle-là était demeurée fille du peuple. Elle avait conservé le costume, l'allure et les préoccupations ménagères de ses compagnes d'école. Au sortir des classes, elle n'avait pas demandé des leçons particulières, comme Corentin, ni couru les assemblées, ni rêvé bien loin un mari. Tout son roman tenait entre l'église de Perros et la maison du vieux Guen, où, un jour, vers la vingtième année, un capitaine au long cours était venu la demander en mariage, où depuis, elle attendait, pendant des mois, silencieuse et l'esprit toujours en mer, des réunions qui duraient à peine des semaines. Ce n'était qu'une femme de marin, dans un bourg de la côte bretonne. Mais l'étrange et charmante physionomie qu'elle avait, et qui la distinguait de toutes les autres : des yeux mauves très doux, des cils si fins et

si dorés qu'on n'en voyait que le rayon, point de sourcils, deux grands bandeaux de cheveux d'or sous la dentelle de la coiffe, la bouche longue, les épaules tombantes et, surtout, une sorte de transparence de visage à travers laquelle se lisait une seule pensée, grave et pure, comme dans les images de saintes ! Ceux qui la voyaient prier dans l'église de Perros songeaient à des figures de fresque. Elle faisait une impression de passé noble et lointain.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la légende, même incertaine, et dont il ne se vantait jamais, avait contribué à bien poser le capitaine dans le pays de Perros-Guirec. Sans doute, il n'était que Lannionnais, et il avait vécu à Lannion jusqu'à son mariage. Mais, pour une distance de six kilomètres, l'excommunication bretonne peut être levée : on l'avait adopté à Perros. Il y jouissait de l'estime et d'une autorité particulière dans les choses de la mer. Quand on était longtemps sans nouvelles d'un bateau, les femmes et même le syndic venaient le trouver : « Capitaine, il y a *la Marie* qui devait arriver la semaine dernière de Christiana; elle n'est pas encore signalée ? » Il avait toujours une explication rassurante : les relâches dans les petits ports, les avaries qu'on répare dans des îles, certains courants dont il se souvenait, et qui mangeaient la marche des navires. Si Guen ne faisait pas partie du conseil, c'est parce qu'il ne l'avait pas voulu.

Il réfléchissait justement à ce défaut de nouvelles où l'on était du beau dindy commandé par son gendre, *la Jeanne*, de Lannion, et il se donnait des raisons qu'il approuvait de la tête.

Un bruit de pas qui claquaient sur la terre dure de la place. Il écouta. C'était le pas alourdi de Marie-Anne. Il y avait aussi des voix, plusieurs, des voix douces. Qu'est-ce que cela ? Serait-il possible ?... Guen se leva, déposa sa pipe dans un trou de la cheminée, et ouvrit la porte.

— Père, c'est Corentin ! dit une voix. Grand-père, c'est Simone ! dit une autre.

Avant qu'il eût pu se reconnaître, il se sentit attiré par deux bras jetés sur ses épaules. Il se pencha, et deux lèvres fraîches, un pli de voilette relevée, un nœud de satin froissé se posèrent sur sa joue hâlée.

— Bonjour, père !

Il ne dit rien, mais il la serra si fort contre son cœur qu'il l'en-

leva de terre un moment. Puis, détachant ses bras, et se reculant, et fermant à demi les yeux, comme s'il avait voulu juger la voilure neuve d'une goélette :

— Pas changée! dit-il, la même, bien la même! Et l'autre? Voyons?

Simone se tenait en arrière de sa mère, un peu à gauche. La porte entre-bâillée laissait en pleine lumière cette grande jeune fille, rose comme une Anglaise, étonnée, souriante et grave. Le capitaine la considéra de la tête aux pieds, examina son chapeau de feutre noir, où s'enroulait un voile blanc, son cache-poussière, qui était un vêtement nouveau pour lui, et, ne reconnaissant point en elle le type des Guen, ni leur manière d'être, en fut tout décontenancé.

— Ma foi, fit-il, je ne l'aurais point avouée pour mienne dans la rue, cette enfant-là, Corentine. Bonne mine, d'ailleurs... Comme la voilà grande!

— Je le crois bien, depuis le temps que vous ne m'avez vue! Vous ne m'embrassez pas, grand-père?

Elle s'avança, droite, tendit une joue, puis l'autre.

— Vous savez, grand-père, dit-elle posément, c'est moi qui ai voulu venir.

— Qu'est-ce que tu dis, Simone?

— Maman, il ne faut pas me démentir. Je vous suis si reconnaissante d'avoir consenti! Oui, grand-père, je suis très heureuse d'être ici. Je m'y reconnais!

— Oh! petite, ça n'est guère possible!

— Parfaitement, et je me souviens encore des deux jolis bricks de la chambre, là-haut!... Je vois bien que vous me prenez pour une demoiselle. Mais je n'en suis pas une, allez! Pour vous le prouver, si tante Marie-Anne veut me garder avec elle, je l'aiderai à préparer le dîner.

Elle avait déjà tiré l'épingle qui tenait son chapeau, et accroché le feutre à la dent d'une ancre pendue au mur.

Le capitaine la suivit du regard, content, au fond, de cette franchise et de cette décision, se demandant : « Qu'est-ce que c'est que celle-là? »

— Comme il te plaira, répondit-il. Marie-Anne devient lourde, la pauvre, et un peu d'aide ne lui fera pas de mal. Toi, Corentine, viens là-haut, que je te montre ta chambre.

Ils s'engagèrent, le capitaine précédant sa fille, dans l'es-

— Cela vaut mieux que Jersey, hein? demanda Guen, qui voyait Mme Corentine fixer le large un peu rêveuse. (Page 482.)

calier de bois à petits paliers, bordé de colonnes torses, vieille relique bretonne de cette vieille maison.

— Vous excuserez Simone, mon père, dit Mme Corentine à voix basse : c'est un peu une enfant gâtée... toute seule avec moi... vous comprenez...

— Gâtée? Ma foi, je n'en sais rien encore, répondit tout haut le marin, qui se sentait porté à défendre sa petite fille; non, ce qu'elle a dit n'est pas mal du tout. Seulement elle n'a pas pris de ton côté, voilà!

— Je crois, en effet...

— Il n'y a pas de crime à cela, Corentine. Il avait bien ses qualités, lui aussi! N'avait été la mère, la dame Jeanne, les malheurs ne seraient peut-être pas arrivés.

Le nom du mari ne fut pas prononcé. Mais Mme Corentine éprouva une sorte d'impatience de le sentir si près. Deux portes ouvraient sur le dernier palier : en face, la chambre de Marie-Anne; à droite, celle du capitaine. Mme Corentine se hâta d'entrer dans la dernière.

— Que vous l'avez bien arrangée pour nous! dit-elle.

C'était vrai. Tout reluisait, tout avait été frotté, lavé ou épousseté : les bois du lit, de vieux noyer, sculptés de feuilles de trèfle et d'où débordaient deux draps brodés, fleurant la verveine; les deux coquillages de l'Inde, à valves roses, garnis d'épines blanches comme des clochetons, qui flanquaient, sur la cheminée, le rameau de corail épanoui sous verre; la longue-vue suspendue à deux clous; le brevet de capitaine encadré; deux gravures coloriées représentant les anciens navires commandés par le capitaine, un brick et une goélette d'une fidélité de lignes et de gréement excessive, posés sur une mer très régulièrement labourée avec du bleu et du vert : tout, jusqu'aux vitres, un peu épaisses, mais nettes, de la fenêtre, à travers lesquelles on apercevait un géranium en pot, des tiges de volubilis grimpant à une ficelle agitée, et la belle rade au delà, la royale avenue que font les collines en s'écartant, pour le plus grand bien des caboteurs de Perros, et pour le plaisir des vieux capitaines en retraite.

— Cela vaut mieux que Jersey, hein? demanda Guen, qui voyait Mme Corentine fixer le large un peu rêveuse.

— Oui! fit-elle, sortant de cette distraction et secouant le piquet de plumes noires de son chapeau : bien mieux!

— Si seulement Sullian était avec nous! . . . . . .

— Où se trouve-t-il?

— A Bilbao, chargeant pour le retour. Si tu nous restes un peu, tu auras la chance de le revoir. Nous attendons de ses nouvelles. Il se hâtera de revenir, tu comprends!

— Oui, embrasser le petit dans son berceau... Elle est bien lourde, Marie-Anne!

— N'est-ce pas? dit Guen avec un sourire. Ce sera un garçon!... Dire que si mon gendre Sullian était là, nous serions...

Il voulait dire « au complet ». Mais il songea qu'un autre manquerait encore, le premier gendre. Et il rougit, le vieux Guen, en s'arrêtant de parler comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude de rien taire, et qui se trouve pris.

Corentine n'eut pas l'air de comprendre, et dit, en revenant sur ses pas :

— Nous allons être bien ici, père! Voyons la chambre de Marie-Anne?

Quelques heures plus tard, ils dînaient tous dans la salle, autour de la table ronde qui n'avait jamais eu de rallonge. Les quatre couverts étaient mis sur une nappe fine, repassée par la plus adroite lingère du bourg. Guen avait en face de lui Corentine, à droite et à gauche sa petite-fille et Marie-Anne.

Entre les convives c'étaient des regards heureux, et cette conversation brisée de gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps, et qui effleurent tous les sujets, dans la hâte de se remettre au point les uns des autres, et de tout dire pour se mieux faire agréer.

Plus que les autres, le capitaine causait. Il racontait des pêches, des histoires du haut et du bas Perros, il se souvenait, il rajeunissait, et retrouvait ses formules et jusqu'à ses intonations du vieux temps, pour dire, à propos de tout :

— Eh bien, petite Corentine, le pays breton, est-ce assez bon?

Corentine subissait à sa manière le charme de la réunion. Comme beaucoup de natures que la vie a tendues, que l'effort à soutenir, le rôle à jouer surexcitent, elle éprouvait une détente, elle jouissait de pouvoir s'abandonner librement en paroles, sans être jalousement observée, comme à Jersey, par des étrangers qui ne comprennent jamais tout de nous-mêmes. Marie-Anne, au nom de Sullian, souvent prononcé, souriait de ce sourire infiniment doux et grave qu'ont les statues de saints dans les églises

et les filles de pure race celte dans les coins ignorés de Bretagne. Mais le dialogue était vif surtout entre le capitaine et Simone, Simone, curieuse des moindres détails, nouvelle en ce pays qu'elle avait à peine entrevu dans son enfance, et qui s'apercevait de la conquête rapide qu'elle faisait en la personne de son grand-père.

— Nous irons voir l'église demain, n'est-ce pas, grand-père ?

— Oui, ma mignonne.

— Et la plage de Trestrao ?

— Sans doute.

— Et la pointe du château où vous avez chaviré ?

— Je le crois !

— Et puis nous irons à Ploumanac'h, quand la mer sautera autour du phare ? à Trégastel aussi ? Grand-père, il faudra décider maman à venir avec nous au pardon de la Clarté. C'est bientôt ?

— Le 15 août.

— Elle viendra ! Voyez-vous comme elle a envie de dire oui ! Elle viendra ! Dans la carriole du boulanger ! Je ne veux pas de voiture. Nous ferons comme maman faisait, quand elle avait mon âge.

Ce soir-là, la maison du capitaine, bien close contre le vent, contre les regards, ressemblait à une île où des gens heureux se seraient retirés à l'abri, ignorés, sans témoins. Personne encore, ou bien peu de gens savaient l'arrivée des deux Jersiaises. L'émotion du retour était dans sa fraîcheur. Les souvenirs, qui remontent comme une plante vivace, n'avaient pas eu le temps de jeter leurs grandes rames tristes dans cette subite floraison de joie.

Le vieux Guen rayonnait. Bien tard, quand tout le monde fut couché, il ouvrit discrètement la porte, il s'échappa pour se promener à grands pas sur la jetée, où la mer montait caressante et chantante. Il reconnut son canot, et, pour la première fois depuis longtemps, ne songea pas aux projets de pêche pour le lendemain. Il pensait : « Que c'est bon de se retrouver ! » Et cela lui remplissait l'âme. Et les voyageuses, dans la chambre qu'il apercevait de loin, à cause de la veilleuse allumée, pensaient de même.

Seule, Marie-Anne rêvait des villes lointaines, des ports qui ne devaient pas ressembler à celui de Perros, et qu'elle s'ef-

forçait d'imaginer, parce que son mari était en voyage. Sullian lui manquait. Elle ne vivait qu'à demi en son absence. Mais elle se sentait raisonnable, ce soir, et confiante, comme protégée par la joie des autres.

V

La veille au soir, 14 août, les cloches de la Clarté avaient sonné pour annoncer le pardon du lendemain. Elles avaient sonné longtemps, à toute volée, dans le clocher de granit qui pointe, au bout de la plage de Perros, sur l'arête rocheuse partie de la mer et montant vers les collines. Il y avait déjà du monde autour du hameau sans verdure, des jeunes surtout, venus pour le feu de l'Assomption. Et, selon l'ancien usage, le vicaire était descendu, en procession, bénir et allumer le bûcher de fagots et de broussailles dressé un peu plus bas, près d'un calvaire. On avait aperçu la flamme de plusieurs lieues, les gens de mer qui passaient inconnus dans la nuit, les gens de terre qui veillaient. Longtemps des traînées d'étincelles avaient tournoyé en l'air, voyageant parmi les étoiles, et Mme Corentine, debout sur la falaise de Perros, debout et muette derrière le groupe des siens, s'était souvenue de la joute des jeunes gens bretons, sautant par-dessus les tisons ardents, emportant la braise rouge aux talons de leurs bottes, pour montrer leur courage aux belles qui sont venues, et puis de la promenade que font les fiancés, la main dans la main, autour du bûcher, pauvres gens naïfs dont l'amour longtemps caché, secret des chemins bordés d'ajoncs ou des roches de la côte, s'épanouit et se déclare devant la Bretagne assemblée, en la nuit de vigile.

Les cloches avaient sonné. Elles s'étaient tues. La pleine nuit avait dispersé les amants, et depuis des heures et des heures, il n'y avait plus, sur l'immense dentelure des côtes, d'autre lueur que le feu du petit phare de Ploumanac'h ; il n'y avait plus d'autre bruit que le roulement ininterrompu des vagues sur les plages et le sifflement du vent qui fraîchissait aux pointes des falaises.

Les hommes tiennent si peu de place dans la nuit.

Cependant beaucoup étaient en marche. Car on vient de très loin au pardon de la Clarté, d'au moins cinq ou six lieues, de plus loin encore. Dans les ravins pleins d'herbe, au bord des ruisseaux tout couverts de vapeur, dans la buée lourde des iris et des men-

thes foulés aux pieds des bœufs, des fermes s'éveillaient ; des gars bretons allaient donner l'avoine aux chevaux immobiles devant le râtelier et qui penchaient la tête, endormis sur trois pieds ; dans les maisons de Trégastel, de l'Ile-Grande et de Pleumeur, dans le pays côtier tout entier frémissant sous la même nappe régulière du vent qui passe, les pêcheurs, plus tôt que d'ordinaire, et comme aux jours où la marée le commande, sortaient du lit, et allumaient la résine. « Est-ce qu'il est temps de partir déjà, mon homme? — Oui, deux heures avant le jour. » Et l'homme allait ouvrir la porte, observait les nuées glissant sur le ciel presque entièrement obscur, et revenait dire, ayant vérifié l'heure à je ne sais quel signe mystérieux : « Il est temps. »

Chez les Guen aussi, on se préparait. Mme Corentine l'avait voulu ainsi, malgré la petite distance qui sépare Perros de la Clarté, pour échapper aux commérages dont elle eût été l'objet, en plein jour, tant qu'aurait duré le voyage, parmi les groupes inoccupés des voisins et des voisines. Déjà elle avait deviné derrière elle, plus d'une fois, le murmure des anciennes médisances échangées d'une porte à l'autre, et elle était résolue à ne se montrer que le moins possible en Perros. Elle s'habillait donc, à la lueur de la minuscule lampe à pétrole, l'unique lampe de la maison, que Guen avait prêtée à sa fille. Dans la chambre voisine, on entendait aller et venir Simone et, de temps en temps, la voix couverte et lente de sommeil de Marie-Anne, faisant des recommandations pieuses.

— Tu prieras pour moi?

— Oui, ma tante.

— Pour Sullian, qui est en mer?

— Oui, ma tante.

— Pour le petit qui doit venir?

— Oh ! bien sûr!

Elle ajouta quelque chose bien bas, une demande secrète à peine murmurée, qui ne parvint pas jusqu'à la chambre voisine. Mme Corentine se pencha dans l'entre-bâillement de la porte, sans être vue, et elle aperçut, devant une glace, Simone qui répondait de la tête un oui sérieux.

Quand ils furent tous partis, Marie-Anne descendit en chemise pour aller pousser le verrou de la porte, puis elle se recoucha, ayant froid, ayant peur dans la maison déserte.

Il faisait noir dans la chambre. Le vent secouait les ardoises

de l'auvent et les volets fendus, par où entraient les lueurs pâles du matin. Elle se tourna du côté du mur et ferma les yeux.

La mer montait.

Tout à l'heure le bruit des pas, la voix du père, de Corentine, de Simone, les roulements de la carriole s'éloignant, couvraient la plainte de la marée. A présent elle emplissait tout le grand silence du bourg endormi ; elle arrivait apportée de toutes les plages voisines, de tous les écueils semés au large, tantôt aiguë et sifflante, tantôt sourde, toujours triste.

Oh ! quand elle était petite, Marie-Anne était curieuse de la mer et attirée par elle. Dans les jours d'été, elle restait des après-midi entières, gamine aux cheveux emmêlés, couchée à plat ventre sur les falaises, à voir galoper les vagues et l'écume sauter, familière comme toutes les petites de la côte avec celle qui les rendra veuves.

Quand elle était petite, elle courait pieds nus sur les grèves, pour chercher des coquillages roulés par la tempête et des débris qu'elle jette souvent, des boîtes de conserves, des bouteilles et des bois flottants qui sont couverts d'animaux.

Quand elle était petite et qu'il faisait gros temps, la nuit, elle se tenait éveillée dans son lit, contente d'avoir peur, parce que le père était là, au fond de la chambre, qui la rassurait, et elle écoutait avec ravissement, le drap ramené sur les yeux, la grande musique de Bretagne, l'hymne sauvage qui s'élève de toutes les plages à la fois.

Mais à présent, elle avait horreur de l'entendre. Elle ne se promenait jamais sur les falaises. Les coups de vent l'épouvantaient. Elle savait que la mer emporte au loin les hommes, qu'elle sépare les époux et brise les cœurs. Elle aurait voulu ne point rencontrer toutes ces veuves dans le bourg, car cela fait penser. Elle connaissait les attentes longues, l'inquiétude des retards quand une lettre doit venir, et cette souffrance d'appliquer son pauvre esprit, des heures entières, sans même pouvoir imaginer où se trouve le navire du bien-aimé, en route, au port, ou bien... La nuit surtout, quand elle était seule et que la mer parlait ainsi, il lui semblait qu'on criait au secours. C'était lui, dans la brume, dans la houle, à des distances infinies. Il appelait : « Marie-Anne ! Marie-Anne ! » Elle s'éveillait en tendant les bras. Oh ! la mer, elle la détestait.

Et voilà qu'au matin de ce pardon, et depuis des heures déjà,

la mer chantait sa chanson mauvaise. Marie-Anne s'enfonça dans les draps pour ne plus l'entendre. Elle tâcha de ne plus penser.

VI

Les trois voyageurs avaient monté la rude côte du bourg, passé devant l'église, laissé à droite la Croix-Erskine, et suivaient la route qui tourne par la crête des collines, autour de la plage de de Trestrao. Le cheval, un mauvais cheval blanc, tout menu entre les brancards et qu'on s'étonnait de ne pas voir enlevé en l'air quand il portait le pain du boulanger, traînait assez résolument la carriole, au petit trot, le capitaine et Simone par devant, Mme Corentine à l'arrière, assise sur un pliant. C'était l'heure grise, sans relief et sans joie, qui précède l'aube. Mais déjà on pouvait prédire que la journée ne serait pas belle. Le vent avait ce souffle régulier qui dure. Il venait de l'ouest, poussant la brume, non pas des nuages amoncelés comme il en passe souvent au matin et que le soleil dissout, mais une masse lourde, uniforme, couvrant des lieues de côte. Dans la campagne, appesantie d'eau et de sommeil, rien ne luisait. L'horizon rétréci coupait en deux des pointes toutes proches des falaises. La mer n'était d'aucune couleur. Seule, la vague déferlait, très lente, en volutes d'un vert tendre sur le sable de Trestrao.

— Ça ressemble à la Norvège, ce temps-là, disait le capitaine.

Les femmes se taisaient, saisies par le froid. Leurs yeux, las d'errer sur cette ombre morne, revenaient sans cesse à ce point fixe devant elle, le clocher de la chapelle de la Clarté, droit et net au-dessus d'un plateau de roches dénudées. A mesure qu'elles approchaient, des bruits de voix et de pas montaient plus fréquents des vallons noyés de la brume. Les bourrelets d'ajoncs qui bordent les chemins s'écartaient au passage d'une carriole. Des groupes de pèlerins débouchaient sur la route, de tous les sentiers qui tordent autour des champs leurs deux murs en pierres sèches, ou des adresses invisibles parmi les landes. Simone regardait curieusement ces bandes de paysans rapidement dépassés par la la voiture, tandis que sa mère, gênée, tournait presque aussitôt la tête, avant d'avoir pu lire, sur la physionomie des gens, ce mouvement de surprise qu'elle connaissait si bien : « Tiens, la fille de M. Guen, celle qui a laissé son mari à Lannion ! La voilà ! C'est elle ! Voyez donc ! »

Bientôt la rumeur grandit. Le cheval se mit de lui-même au pas pour gravir le dos pierreux de la butte. Et Guen prit son air de pilote responsable, les yeux bridés et fixes, tâchant de ne heurter personne dans la foule serrée autour de la carriole. En haut, on voyait maintenant quelques pauvres toits d'herbes sèches collés à l'abri de gros rochers ronds, couverts de lichens, un village misérable au-dessus duquel s'enlevait la petite nef de granit, les ogives, la balustrade à jour et le clocher dentelé, comme un cierge avec sa manchette de papier. La nuit se dissipait. Vers Perros, en arrière, une bande rose affleura l'horizon, et s'éteignit, couverte aussi par le brouillard. C'était le jour. La plainte de la mer parut grandir encore. Il y eut des mouettes qui passèrent dans le vent. Les cloches sonnaient la première messe.

René Bazin.

(*A suivre.*)

L'ENFERMÉ [1]

(*Suite*)

CLXLII

C'est alors que le désordre et le hasard se manifestent en mouvements incertains et furieux. Flourens avait fait un gouvernement, mais il restait à l'installer. Tous ceux qui se trouvaient désignés ne furent pas prévenus. Blanqui, sans bataillon, n'avait pas marché sur l'Hôtel-de-Ville. Avisé à cinq heures et demie qu'il avait une part du nouveau pouvoir provisoire, il est à six heures à l'Hôtel-de-Ville, il passe à grande-peine à travers la foule, il surgit, sans que l'on sache comment, dans le bureau du préfet de la Seine, séparé de la salle du gouvernement par un vestibule donnant sur l'escalier du préfet. C'est ce vestibule et cet escalier qui vont jouer le grand rôle dans l'affaire du Trente-un octobre. C'est là qu'ont pu pénétrer et manœuvrer à leur aise les bataillons venus au secours du gouvernement renversé. Flourens avait fait occuper la salle où il se trouvait avec Trochu et ses collègues et donné ordre à ses tirailleurs de garder les portes. Il chambrait ainsi la Révolution qu'il croyait faire, supprimait toute communication avec le dehors. C'est le vestibule et l'escalier qu'il lui aurait fallu occuper, et c'est là que vinrent camper les gardes nationaux du 106e bataillon, du faubourg Saint-Germain, dévoués à Trochu, prêts à tout événement.

Blanqui, dans la salle où il pénètre, est reconnu, entouré

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, 10 et 25 août 1896.

d'amis, mis au courant du rôle de Flourens. Il veut rejoindre celui-ci, traverser le vestibule, il trouve à la première porte de communication les gardes du 106e qui l'empêchent de passer. Il voit le péril, la difficulté d'aboutir, et immédiatement va au possible.

L'ancien Hôtel-de-Ville (vue prise au moment du gonflement d'un ballon, pendant le siège).

Il s'installe, presque silencieux, de son allure paisible, froidement tragique, et sa pensée va d'abord à l'ennemi de dehors. Il faut empêcher qu'il sache les dissensions de Paris, et le premier ordre que signe Blanqui est celui de fermer toutes les barrières, d'empêcher toutes communications. Le second ordre est aux commandants des forts pour les informer de ce qui se passe et les avertir de redoubler de vigilance. Cela fait, les estafettes parties dans toutes les directions, Blanqui songe à l'Hôtel-de-Ville, expédie à une vingtaine de chefs de bataillons l'ordre de rassembler leurs troupes et de venir sur-le-champ. Aux bataillons réunis sur

la place, il donne l'ordre d'entrer immédiatement pour garder les portes et occuper l'intérieur, en faisant sortir le 106e. A l'un de ces bataillons, il enjoint d'occuper la préfecture de police. Les maires sont prévenus. Pour ce qui concerne trois ou quatre arrondissements, de nouveaux maires sont désignés.

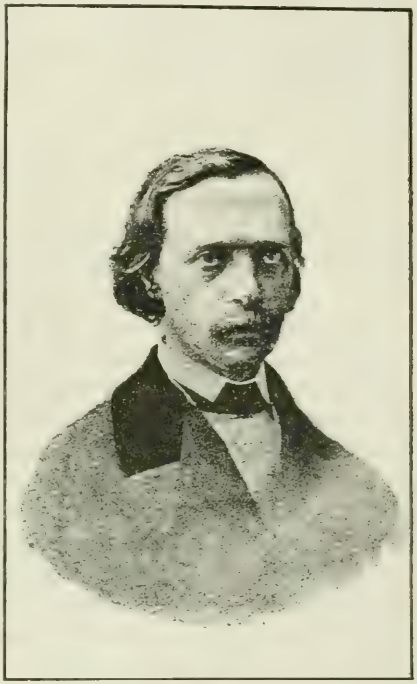
CLXLIII

Pendant ce temps, le conflit prévu éclatait dans la salle voisine ; le 106e entrait dans la salle occupée par Flourens, le commandant Ibos montait à son tour sur la table, auprès de Floureus, le distrayait pendant que ses hommes enlevaient Trochu, suivi de Ferry et d'Emmanuel Arago. Flourens, berné, consigne les autres dans une embrasure de fenêtre, les entoure de tirailleurs. Il est sept heures. L'insurrection, au lieu de s'accroître, décroît. Millière est venu, a parlé d'agir révolutionnairement, mais il est venu seul, n'a pas convoqué son bataillon. Les bataillons qui ont occupé la place sont repartis, à l'annonce d'un nouveau gouvernement, croyant tout terminé. Deux compagnies, qui sont à l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville, s'en iront aussi, à minuit. Il pleut, la foule est affamée, chacun rentre chez soi, on aura des nouvelles le lendemain matin, par les journaux.

C'est au moment du tumulte occasionné par l'enlèvement de Trochu que Blanqui veut de nouveau rejoindre Flourens. Il va encore vers la porte, enfin il passe, pénètre dans le vestibule empli de cris et de gestes, se jette à travers les groupes, parvient à l'autre porte. Cette fois, ce sont les tirailleurs de Flourens qui lui barrent le chemin. Leur consigne est pour tous. Blanqui lui-même ne passera pas. Plusieurs fois, il est repoussé, enfin il parvient à se faire entendre et comprendre, il joint Flourens, revient avec lui dans le bureau du préfet pour essayer de coordonner l'action, de clarifier la situation trouble.

Il faut une fois de plus traverser le dangereux vestibule, où se renouvelle sans cesse l'imprévu. Le vacarme a augmenté. Les paroles violentes retentissent. Ce n'est plus le 106e qui s'agite dans ces coulisses du drame, c'est un autre bataillon du faubourg Saint-Germain, le 17e. Les gardes sont nombreux, animés, tout prêts à en venir aux mains avec les tirailleurs de Flourens. L'un d'eux aperçoit Blanqui, le reconnaît, le signale. En un instant, il est séparé de Flourens, une bande est sur lui, l'empoigne, le pré-

cipite contre une table, le déchire, l'étrangle. Les tirailleurs veulent le soustraire à ces poignes brutales, et c'est une mêlée dans laquelle disparaît le vieillard. Les gardes sont les plus forts, emportent leur proie hors du vestibule, sur le palier. Là, Blanqui tombe, haletant, presque évanoui, recueilli par d'autres gardes du 17e qui ne l'achèvent pas, qui l'aident, au contraire, à s'asseoir sur une banquette, le laissent reprendre ses sens. Pendant quelques instants, il reste immobile. S'il retrouve sa réflexion avec sa respiration, comme il est probable, il peut reconnaître une fois de plus combien il est difficile d'être compris, et s'apercevoir qu'il ne sert de rien d'accumuler les efforts, de donner sa science, sa philosophie, de s'user le cerveau, de dépenser sa vie. Il veut ce que veulent, sans doute, la plupart de ces hommes, la défense acharnée, la victoire de Paris et de la France, il le veut avec autant d'ardeur et plus de clairvoyance. Mis en leur présence, il est traité en ennemi, injurié, frappé. Il s'en faut de peu qu'il ne soit assommé par ces inconscients, incapables de s'élever au-dessus de leur conception de parti, jusqu'à l'idée supérieure de patrie invoquée par ce vieillard dont ils peuvent briser la frêle enveloppe, dont ils ne réduiront par le cœur énergique.



Millière.

Il est vivant, mais il est prisonnier. On lui donne un verre d'eau, on l'emmène entre deux haies de gardes nationaux, on lui fait descendre l'escalier, suivre un couloir jusqu'à une porte par laquelle on sort de l'Hôtel-de-Ville, Cette porte est gardée par des hommes de Flourens qui interviennent. Un de ceux qui con-

duisent Blanqui, un garde national géant, saisit à la gorge le tirailleur qui a pris le premier la parole, l'écrase contre la porte. Un coup de feu éclate, ne blesse personne, et c'est le vide soudain, les tirailleurs massés d'un côté, les gardes nationaux en retraite sur l'escalier, et Blanqui seul, entre les deux groupes, qui élève immédiatement la voix, adjure amis et adversaires de ne pas en venir aux mains, de ne pas répandre le sang français. On écoute, tout s'apaise, il remonte avec une escorte, retourne dans la salle des délibérations, reprend sa place, son écritoire, sa plume.

CLXLIV

Cette fois, il y a autour de la table, Flourens, Delescluze, Millière, Ranvier, Mottu. Ils délibèrent. La situation est celle-ci :

Les membres du gouvernement qui ont pu suivre le général Trochu sont toujours gardés à vue. Paris s'est arrêté dans sa manifestation. Aucun bataillon n'est descendu des faubourgs. Ceux qui étaient venus sont repartis. La place de Grève s'est trouvée déserte, maintenant elle se repeuple d'instant en instant. Par la rue de Rivoli, par les quais, les bataillons de Trochu arrivent, investissent l'Hôtel-de-Ville. Ferry est à la porte de la salle Saint-Jean avec le 106e qu'il a ramené après la conduite de Trochu à son hôtel. Tout à l'heure, les forces du dehors rejoindront les forces du dedans, l'Hôtel-de-Ville sera repris. Il faut tirer le meilleur parti des événements accomplis.

Dorian pris pour intermédiaire a consenti aux élections municipales pour le lendemain mardi, et pour le mercredi à l'élection du gouvernement provisoire. Delescluze propose de prendre acte de cette déclaration et d'attendre le résultat du vote. Blanqui donne lecture d'une adresse aux Parisiens qui ferait connaître à tous la raison de défense nationale qui a déterminé le mouvement du Trente-un Octobre, et donnerait le pouvoir à la commission provisoire pendant la durée du scrutin. Ce fut la proposition de Delescluze qui fut adoptée, et tous les six, Delescluze, Blanqui, Flourens, Millière, Ranvier, Mottu, allèrent la remettre à Dorian, avec lequel ils conclurent la convention définitive des élections municipales, de la réélection du gouvernement, et de la séparation à l'amiable des deux parties adverses, avec cette clause que

nulles représailles, nulles poursuites, ne pourraient être exercées à l'occasion des faits accomplis.

Cette convention, Jules Favre, Jules Simon, Garnier-Pagès et Tamisier, général de la garde nationale, l'acceptent, et même, il est dit, dans la déposition de Dorian faite plus tard devant la commission d'enquête, que ce sont les membres du gouvernement qui avaient fait offrir les élections municipales pour le lendemain et la soumission du gouvernement de la défense nationale à l'épreuve du suffrage universel. Jules Ferry, qui bat toujours la salle Saint-Jean, et vers lequel s'en vont en parlementaires Dorian et Delescluze, par la porte entre-bâillée, Jules Ferry prononce des paroles qui souscrivent à la convention proposée, en déclarant que le peuple doit être consulté et le titre gouvernemental régularisé. Il consent aussi à l'évacuation. La porte se referme. Jules Ferry restera encore là pendant deux heures, attendant la réponse définitive de Delescluze.

C'est après ces tentatives de conciliation, et cet accord qui engageait suffisamment les contractants, que la force apparaît. La sortie de tous est empêchée par l'irruption du bataillon des mobiles du Finistère, conduit par le commandant de Legge, et du bataillon de l'Indre, commandant Dauvergne. Ils surgissent par les deux souterrains qui font communiquer la caserne Lobau avec l'Hôtel-de-Ville. Il y a une terrible minute d'anxiété lorsque les fusils brillent dans la masse noire des mobiles, sous la voûte, et qu'il suffirait du signal d'un chef pour allumer la gerbe d'une fusillade. En face d'eux, il y a Flourens, Dorian, Blanqui, Delescluze, Millière, et massés derrière le mur d'un corridor, les insurgés armés. Un geste, un coup de feu, et l'Hôtel-de-Ville est plein de sang. Heureusement, l'officier vient à l'ordre de Dorian, est mis au courant de la situation, accepte l'expectative. Les mobiles bretons occupent le rez-de-chaussée, l'entresol. Les mobiles berrichons prennent le premier étage et la salle du Trône. Pendant ce temps, Charles Ferry ouvre la porte à Jules Ferry qui entre avec des gardes des 14e, 17e, 105e bataillons. Il va tout droit à la salle du gouvernement, brise les portes, délivre ses collègues, parle haut. Cette fois encore, le conflit entre les survenants et les tirailleurs de Flourens est évité. Le général Tamisier, qui avait accepté la proposition d'un départ commun, fait honneur à sa parole. Il part avec Flourens et Blanqui, donnant le bras à Blanqui, et derrière eux tous ceux qui avaient occupé insurrectionnellement

l'Hôtel-de-Ville. Le défilé dure une demi-heure à travers les rangs des mobiles et des gardes nationaux massés sur la place. Il est quatre heures du matin, la nuit noire, la pluie d'automne.

Thiers.

CLXLV

Ce gouvernement de quelques heures, installé à l'Hôtel-de-Ville pendant cette soirée et cette nuit qui pouvaient devenir tragiques et ne furent que confuses, était incapable de prolonger davantage son existence. Il était sans communication, sans attache, avec le dehors, et infailliblement, il devait s'anémier et mourir sur place.

Aucun des hommes qui le composaient ne pouvait réunir l'unanimité de Paris, ni Flourens, simple chef d'une troupe, ni Delescluze, journaliste d'influence limitée, ni Blanqui, inconnu des uns, méconnu des autres, légendaire, défiguré. D'ailleurs, la force révolutionnaire ne se révéla pas vivante pour leur donner une dictature de circonstances. Non seulement, ils ne furent pas rejoints à l'Hôtel-de-Ville, mais encore, ils y furent abandonnés. Leurs troupes, venues sur la place, s'en retournèrent, peu à peu, rega-

gnèrent leurs quartiers. Ils ne se seraient maintenus un jour que pour assister aux élections municipales et au renouvellement du mandat du gouvernement de la Défense. On a le droit d'écarter l'hypothèse d'une guerre civile devant l'ennemi : de l'avis de tous ceux qui ont donné leur témoignage sur cette journée avec les opinions les plus diverses, il ressort que la préoccupation perpétuelle des envahisseurs a été de ne pas se servir de leurs armes.

De même, il n'y eut pas déploiement de vigueur chez Trochu, Ferry, libérés. Trochu s'en alla dîner. Ferry entra après les mobiles lorsque la porte lui fut ouverte. Les choses, visiblement, furent traînées en longueur. Ce fut comme une entente tacite, infiniment honorable, de ne pas en venir aux mains au milieu de ce terrible désordre.

L'idée de la guerre et le sentiment patriotique dominaient la situation. Il y avait donc, dans l'esprit des plus décidés, l'idée contradictoire de renverser le gouvernement de la Défense sans agir révolutionnairement. On s'en remettait à la volonté de tous, en comptant, pour le jour présent, sur l'afflux populaire, et pour le lendemain, sur le moyen légal des élections. Le populaire manqua.

Il était trop facile, ensuite, de railler les hommes qui se permettaient de critiquer les opérations du siège et ne surent pas se maintenir, se fortifier, dans la place qu'ils avaient prise. On n'y manqua pas, on risqua le spécieux et grossier parallèle. Il est pourtant aisé d'apercevoir que les hommes apportés là par un mouvement qui diminue et bientôt cesse, devaient fatalement tomber à l'impuissance. Il faut l'arrivée du flot pour emporter les navires vers le large. Tout l'effort de Blanqui alla au vide. Il vit la situation, sut fournir une méthode, donner des ordres. Il ne pouvait faire que Paris eût comme lui le sens du réel, et que la révolution s'ordonnât. Sa forte imagination, après avoir constaté le réel, créait le rêve de l'action, mais l'élément nécessaire manquait, pour animer le rêve. Dans les périodes historiques de ce genre, si les soldats peuvent créer le chef, le chef ne peut susciter les soldats. A ce moment Paris, déjà inquiet, mais encore croyant, voulait, acceptait Trochu, se confiait à l'esprit négateur. Blanqui, affirmatif, résolu, restait ce qu'il fut toute sa vie, un général sans armée.

Il ne gagna au Trente-un Octobre qu'un nouvel enjolivement de sa légende. On inventa contre lui, et il se trouva des gens pour le

croire, qu'il avait profité de son pouvoir éphémère pour envoyer au ministère des finances deux délégués porteurs d'un bon de quinze millions !

CLXLVI

Le 1er novembre, sur l'affiche de Dorian, Schœlcher, Étienne Arago, annonçant les élections municipales, une autre affiche de Jules Favre était collée, annonçant que ces élections étaient ajournées, et que la population devrait voter le 3 novembre par OUI ou par NON sur la question de savoir si l'élection de la municipalité et du gouvernement aurait lieu à bref délai. C'était manquer à la parole donnée, revenir tout au moins sur l'une des décisions, celle qui avait été prise, non pas comme le disait Jules Favre, pendant que les membres du gouvernement étaient gardés à vue, mais avant l'envahissement de l'Hôtel-de-Ville, par délibération des vingt maires acceptée par le gouvernement.

Le vote eut lieu, sur une formule encore une fois changée, nettement plébiscitaire, la population interrogée sur le maintien du gouvernement de la Défense nationale. Il y eut 321,273 oui, 53,585 non. Le vote de l'armée donna 236,623 oui 9,050 non. Les élections municipales eurent lieu le samedi.

La seconde clause de l'accord de l'Hôtel-de-Ville fut également méconnue. Des poursuites furent exercées contre ceux qui avaient joué un rôle actif pendant la nuit du Trente-un Octobre. Vermorel, Lefrançais, Vésinier, Tibaldi furent arrêtés. Ranvier, Jaclard, Tridon, Bauer furent arrêtés, puis relâchés. Blanqui fut poursuivi, mais non arrêté. Le préfet de police, Edmond Adam, donna sa démission. Henri Rochefort sortit du gouvernement. Tamisier résilia, à l'amiable, le commandement de la garde nationale, fut remplacé par Clément Thomas.

CLXLVII

Blanqui s'en va loger chez Léonce Levraud, qui n'habite pas son appartement, rue Clauzel, qui est chirurgien d'un bataillon de mobiles au plateau d'Avron. Le nouveau locataire est présenté à la bonne comme un parent ayant déserté sa maison bombardée. Il s'installe, avec un autre ami de Levraud, le docteur Cholet, d'Agen, connaît de nouveau la claustration, au milieu de

ce Paris tressaillant et douloureux du siège. Sa destinée était de traverser des intermèdes violents, des scènes envahies de foules, des grands drames mouvementés et retentissants, et de retomber ensuite aux décors de solitude et de silence. Réduit à l'impuissance, il retrouvait la liberté de sa pensée, redevenait son maître. Vaincu, il s'affirmait tenacement en face de l'univers insensible ou ennemi.

Chez Levraud, il est en cellule, mais il a un compagnon, il peut parcourir les chambres paisibles, ouvrir les fenêtres sur le bruit de la ville, prendre contact avec le monde par la magie du cabinet de travail où sont amoncelés les livres. Puis sa pensée va au dehors, se manifeste, s'offre à tous, il écrit chaque jour son article pour la *Patrie en danger*.

. . . . . .

CC

Le journaliste continue son œuvre, recueille l'opinion de Gambetta opposé à une assemblée, montre le *Moniteur* prussien flétrissant le mouvement du 31 Octobre, pénètre la conduite de Bazaine, revient à la garde nationale de Paris frappée d'impuissance, proteste encore contre l'opinion qui blâme les acharnés de la défense, se passionne à montrer le spectacle de l'immense ville acceptant avec résignation la volonté obscure d'un chef militaire visiblement inactif, donne toute liberté à son ironie contre la badauderie héroïque, formule la sévère conclusion : « Paris abandonne en aveugle sa défense à un homme qui a déclaré la défense impossible. Paris a perdu le sens, l'esprit, la volonté, Paris abdique. Eh bien ! il aura le sort des peuples qui abdiquent, la ruine et le deshonneur. »

Il a un revirement d'opinion sur Gambetta, acharné à la lutte, possédé comme lui, il commence à le deviner, par le démon de la patrie. Il manifeste un renouveau d'espoir devant la sortie du 29 novembre, le passage de la Marne, la bataille de Champigny. Il n'est pas désespéré du retour, qui s'imposait, dit-il, sous peine de compromettre Paris. Il réclame encore et toujours l'offensive. La reprise d'Orléans par les Allemands ne le fait pas désespérer. La province, affirme-t-il, reviendra malgré cette défaite, si elle entend toujours le canon de Paris.

CCI

Et subitement, sa voix se tait. Son journal meurt malgré tant de sacrifices de ses amis, tant d'opiniâtreté, tant d'éloquence, de talent, de génie patriotique, chez lui. Il a été impossible de faire vivre l'humble feuille.

Une note en tête du n° 89, du 8 décembre, annonce ainsi la fin : « La *Patrie en danger* cesse de paraître. Nous dirons franchement pourquoi : les ressources nous manquent. Malgré la plus stricte économie, malgré la gratuité absolue de la Rédaction, le journal n'arrive pas à faire ses frais. Le déficit est peu de chose, mais il suffit quand on est pauvre. Nous regrettons amèrement que cette nécessité survienne au moment où chacun doit lutter de ses derniers efforts. La Rédaction. »

CCII

Blanqui retourne à la nuit, au silence. Pendant trois mois, on a entendu la voix, on a su la pensée de celui qui fut toujours descendu aux plus profonds cachots, séparé du monde par les murs, les portes, les verrous des forteresses. On a pu savoir, dans les plus tragiques circonstances, ce qu'il y avait en lui de savoir amassé, de foi inviolée. C'est fini, il disparaît encore.

Il ne faut pas le laisser disparaître sans le témoignage qu'il a eu d'un homme, non de ses amis politiques, mais d'esprit fier, de conscience pure, qui l'a vu dans la mêlée de ce temps-là, qui a entendu sa parole, qui a lu ses articles au moment où ils paraissaient. C'est la page écrite plus tard par un grand lettré, J.-J. Weiss, et qui restera annexée aux articles de la *Patrie en danger*. Elle est claire et belle de sincérité, de véracité, toute brillante et enflammée de joie courageuse :

« La politique n'a pas été douce à Blanqui. Elle a été un peu pour lui, si l'on veut me permettre une comparaison qui n'est pas aussi élégiaque qu'elle en a l'air, comme Célimène est pour Alceste. A son début dans la vie, lorsqu'il s'est donné à elle tout entier, sur sa première barricade, il la rêvait sans doute généreuse, loyale, sublime, propice aux échanges de dévouement ; il l'a trouvée ingrate, fausse, perverse, égoïste, et, qui pis est, vulgaire ; il lui demandait le bonheur et la gloire pour prix de son existence et de sa personne qu'il engageait sans réserve :

elle ne lui a apporté que brisement et déchirement, tortures physiques et morales, une renommée atroce, une légende d'ignominie. On ne peut lire sans émotion les lignes douloureuses qu'il a lui-même écrites sur ce sujet en 1848.

« Comment tant de souffrances à la longue et tant de déceptions si profondes et si cruelles n'eussent-elle pas apporté à leur suite un ferment de folie ? Avoir la conscience nette et claire qu'on est le premier de sa secte et de son parti ; sacrifier tout à la cause révolutionnaire, joies de la jeunesse, études et travaux de l'âge mûr, fortune, liberté, honneur, une femme aimée, méditer sans cesse dans la prison, dans l'exil, à travers les chemins que l'on suit en fugitif, au fond des cachettes ténébreuses ou l'on se dérobe, sur les lois de la politique et sur les procédés certains de gouvernement qu'on mettra en jeu le jour de la victoire, et quand elle arrive, la victoire convoitée de la Révolution, quand la Révolution triomphante reçoit de la fortune, pour première tâche, la France à délivrer de l'invasion, Paris à sauver d'une capitulation épouvantable, voir la Révolution qu'on a préparée par toute sa vie, glisser entre les mains « de valets des rois, métamorphosés en brillants papillons républicains », tous médiocres d'ailleurs, tous incapables, tous sans foi dans la patrie, discerner les moyens de salut et ne les point pouvoir appliquer ; n'être rien, tandis que Jules Favre et le général Trochu sont tout et perdent tout parmi les acclamations idolâtriques de cette démocratie à laquelle on s'est immolé, et de cette démagogie idiote en laquelle on espérait trouver un instrument de règne ; n'avoir d'autre consolation que de crier, chaque matin, à la foule inattentive, qu'on est soi-même le grand homme, et non point ces gens-là, dont l'apothéose déshonore la nation ; puis, un beau jour, ne même plus se plaindre, parce qu'on n'a plus de quoi payer le morceau de papier sur lequel on imprimera sa plainte ; se sentir mourir inutile à son pays qui se meurt... Ah ! si l'enfer existe, il doit être fait de sensations pareilles. Et ç'a été l'existence de Blanqui !

. . . . . .

« Le club se tenait dans une petite salle du premier étage, au-dessus d'un café, club peu nombreux, grave et recueilli. Représentez-vous l'aspect de la Comédie-Française, les jours où on y joue Racine et Corneille, comparez l'auditoire de ces jours-là à la foule qui emplit un cirque où des acrobates exécutent des sauts

périlleux : vous aurez l'impression exacte, qu'on éprouvait en entrant au club révolutionnaire de Blanqui, comparée à celle que donnaient les deux clubs en vogue du parti de l'ordre, celui des Folies-Bergères et celui de la salle Valentino. C'était comme une chapelle consacrée au culte orthodoxe de la conspiration classique, où les portes étaient ouvertes à tout le monde, mais où l'on ne se sentait l'envie de revenir que si l'on était un adepte.

« Après le maussade défilé des opprimés qui se présentaient chaque soir à la tribune, pour dénoncer invariablement celui-ci la conspiration des banquiers contre le peuple, celui-là son chef de bureau, cet autre un administrateur de chemin de fer, le prêtre du lieu se levait, et sous prétexte de résumer les griefs de son client, le peuple, représenté par la demi-douzaine d'imbéciles prétentieux et furieux qu'on venait d'entendre, il exposait la situation.

« L'extérieur était distingué, la tenue irréprochable, la physionomie délicate, fine et calme, avec un éclair farouche et sinistre qui traversait quelquefois des yeux minces, petits, perçants, et, à leur état habituel, plutôt bienveillants que durs ; la parole mesurée, familière et précise, la parole la moins déclamatoire que j'aie jamais entendue avec celle de M. Thiers. Quant au fond du discours, presque tout y était juste. J'avais pour voisin, au club des Halles, un jeune rédacteur du *Journal des Débats*, très conservateur comme j'ai l'honneur d'être moi-même, qui débutait alors et qu'on remarquait beaucoup pour la sagesse et la maturité de son esprit. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu soupirer au moment où Blanqui faisait son exposé quotidien des événements du siège, des fautes du gouvernement, des nécessités de la situation : « Mais tout cela est vrai ! Mais c'est qu'il a raison ! Mais quel dommage que ce soit Blanqui ! » Je le pensais comme lui, je le disais comme lui, mais je n'en soupirais pas. La vérité est bonne, de quelque côté qu'elle vienne.

« Et le lendemain je lisais le journal ! Ah ce n'était pas la parole froide et correcte de la veille, cela brûlait et ravissait ! Quelle puissance ! Quelle sincère et déchirante tendresse pour la patrie en péril ! Quel retentissement de ses blessures ! Quelles saignantes douleurs ! Quelles colères, quelles rages magnifiques contre les incapacités souveraines et les abominables vanités qui perdaient Paris en s'admirant ! Ecrire ainsi à soixante-cinq ans sonnés, après quinze ou vingt ans de captivité, quand l'imagina-

tion est tarie, quand les sens sont éteints, le corps épuisé, l'esprit fatigué : comment le peut-on, à moins d'écrire avec sa chair et son sang et comme en s'ouvrant les entrailles ? »

CCIII

Son journal disparu, sa parole supprimée, Blanqui n'est plus qu'une unité dans la foule, une impuissance ajoutée à toutes ces impuissances individuelles qui attendent le signal d'agir, dans l'anxiété, dans la colère, ou dans la résignation. Mais lui ! qui ne peut accepter ce destin sans amertume, lui qui est conscient dans la douleur, quelles souffrances sont les siennes ! La pensée effroyablement active, toujours avertie, toujours divinatrice, aperçoit distinctement, jour par jour, heure par heure, l'approche de la mort. Sous la lourde tombée de neige de décembre, dans le sol de glace, il voit Paris se coucher lentement au tombeau, aller au sommeil final, à l'agonie prochaine. Tout autour de la ville, les canons des forts et les canons allemands tonnent, et ces salves monotones qui se propagent dans l'atmosphère d'hiver annoncent de leur grand bruit solennel et funèbre la fin et l'enterrement d'une grande chose, le peuple de Paris étendu et expirant dans la profonde vallée de la Seine, sous un ciel opaque et pesant comme une dalle de cimetière.

Pour Blanqui, c'est la fin de tout, non seulement ses idées, ses espoirs de rénovation sociale vaincus, la République responsable de la défaite, mais cette défaite, c'est celle de la France, du milieu d'éclosion merveilleux des lettres et de l'art, de la philosophie et de la science, de la politique combative et de la Révolution. C'est la dévastation de ce beau champ où croissaient les idées, où l'on pouvait espérer tant de fleurissements et de moissons. Quel désastre et quelle nuit chez cet homme qui a vécu sa vie ardente, sacrifiée, obscure, dans l'espoir d'un soir glorieux de victoire. Il est encore frémissant, indomptable, mais il est vieux, les années passent, l'espoir s'enfuit, le mystère s'aggrave, l'enigme devient de plus en plus cruelle, impossible, dévoratrice. Il va bientôt disparaître, vaincu deux fois. Toutes ses années, toutes ses forces, il les a données, depuis la première bataille de 1827. Il a été traqué, condamné à mort, enfermé, séparé de la vie, méconnu, calomnié, ignoré. Hier, il a apporté encore une fois son invincible vitalité à la cause de la République et de la

Patrie, et le voici proscrit, obligé de se cacher dans cette ville qu'il aurait voulu sauver.

CCIV

Les troupes revenues de Champigny, le grand effort ne fut pas recommencé. On maintient les gardes nationaux à faire l'exercice dans leurs quartiers, à monter la faction aux talus, quelques-uns vont plus avant dans la guerre par les nuits passées aux avant-postes. La ville s'endort dans la froide atmophère où montent les ballons, où passent les pigeons, où bientôt les obus tracent leurs sillons sifflants. Fin décembre, c'est le bombardement des forts, et au commencement de janvier le bombardement de la ville. L'histoire, racontée à l'avance par les articles de la *Patrie en danger*, s'accomplit point par point.

Il y a quelques sursauts, une proposition énergique de Delescluze, maire du XIXe arrondissement, concluant à la démission des généraux Trochu, Clément Thomas, Le Flô, et à l'institution d'un conseil suprême de défense, proposition qui n'amena que la démission de Delescluze. Il y a une affiche des délégués des vingt arrondissements, réclamant l'action décisive, à laquelle répond l'affiche de Trochu : « Rien ne fera tomber les armes de nos mains... Courage, confiance, patriotisme. Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. »

C'est le 6 janvier. Une sortie est décidée, ou plutôt une fausse sortie. C'est le 19, Buzenval, que tous les narrateurs s'accordent à désigner comme un simulacre de combat, avec les affreux accidents ordinaires, les retards, le manque d'artillerie. Puis ce terrible épilogue des morts de la garde nationale exposés dans leurs cercueils au Père-Lachaise. La tristesse envahit les résignés et la colère monte chez les frénétiques. Trochu se retire, donne sa démission de gouverneur : c'est sa manière de ne pas capituler, et ce seul fait suffit à juger le chef qui avait osé assumer la responsabilité de la défense, en acceptant d'avance la défaite, en la préparant par sa veulerie d'impuissant et son hypocrisie d'Église.

Il a terminé son œuvre néfaste d'immobilité, de découragement, il remet le commandement à Vinoy, qui, avant de songer à courir aux Prussiens, flétrit le parti du désordre, lui adresse une provocation indéniable. Comment n'aurait-elle pas été entendue,

dans ce milieu morbide, enfiévré, où il y a place pour la convulsion et la torpeur? Flourens est délivré à Mazas, on prend rendez-vous dans les clubs, et les violents descendent sur l'Hôtel-de-Ville.

CCV

La journée du 22 janvier s'annonce par une première arrivée de gardes nationaux sur la place de Grève déserte, vers une heure et demie, puis un détachement stationne au quai, un autre rue de Rivoli, et une députation, conduite par Tony-Revillon, entre à l'Hôtel-de-Ville, est reçue par l'adjoint au maire de Paris, Gustave Chaudey. La démission du gouvernement, son remplacement par la Commune, c'est le vœu exprimé par ces premiers délégués, qui s'en viennent au café de la Garde nationale, à l'angle de la place et de la rue de Rivoli. Il y a là Blanqui et ses amis, et d'autres vaincus du 31 Octobre, se refusant à jouer, à cette date, la partie perdue, mais anxieux des événements, de l'imprévu.

Une seconde délégation entre, conduite par un jeune lieutenant de la garde nationale qui discute violemment de la défense de Paris avec Chaudey et revient haranguer la foule. Car la foule est venue, des passants, des femmes, des enfants, la place est houleuse, bruyante de murmures et de clameurs, des voix plaintives et menaçantes de Paris gémissant et colère.

C'est dans cette masse qu'entrent, au son des tambours des gardes nationaux des compagnies du 101me, venues de la rive gauche, du 207me qui vient des Batignolles et débouche par la rue du Temple. Ils se placent en ligne devant l'Hôtel-de-Ville, en face d'un groupe de mobiles placé entre la grille et la porte, et c'est alors qu'éclate subitement la scène sauvage du drame, comme si des adversaires s'étaient donné rendez-vous. Un coup de feu est tiré, sans que l'on puisse dire par qui, d'autres coups de feu se suivent, un officier de mobiles, placé entre la grille et la porte, est blessé, des fenêtres du premier étage la fusillade des mobiles massés dans les salles balaie la place.

Il y a un départ effroyable de la foule sans armes, une poussée, des chutes, des corps jonchant le sol, à croire à un amoncellement de cadavres. Mais presque tous se relèvent, s'enfuient. Les coups de feu recommencent, tirés par les gardes nationaux en retraite aux coins de l'avenue Victoria, du quai, de la rue de Rivoli, réfugiés dans les maisons. Un moment, la place est vide,

quelques morts étendus, des blessés qui font effort pour se relever. Un seul homme est debout, à l'angle de la place, devant le café de la Garde nationale, une frêle silhouette aperçue par quelques-uns dans le brouillard d'hiver et la fumée de la bataille : Blanqui, désespéré, qui veut voir et savoir, qui scrute cette place de Grève où vient de passer le souffle de la mort, ces fenêtres d'Hôtel-de-Ville illuminées de coups de feu. Au-dessus de l'affreux décor de guerre civile, dans le ciel triste, le grondement de la canonnade et du bombardement.

En quelques minutes, tout est terminé. Les gardes nationaux sont pris à revers par l'arrivée de Vinoy. Les mobiles sortent. Sapia, qui commandait les insurgés, avec Rigauit, a été tué. Les assaillants se dispersent, laissant cinq morts, dix-huit blessés, douze prisonniers. A l'Hôtel-de-Ville, il y a un mort et deux blessés. Le soir même, les clubs sont fermés, les journaux révolutionnaires supprimés, près de cent arrestations, d'étrangers à l'affaire en majeure partie, décidées et exécutées. Delescluze, qui n'eut aucune part de direction dans l'affaire, pas plus que Blanqui, est jeté à Vincennes.

CCVI

C'est la plus triste, la plus horrible journée du siège, puisque les assiégés en étaient arrivés à tirer les uns sur les autres. Le crime de guerre civile devant l'ennemi y fut commis. Ceux qui ont été chargés de la responsabilité, pourtant, n'en vinrent à l'abomination que par patriotisme affolé, par rage de l'inaction dans la défaite. On leur doit cette constatation de vérité. Le lendemain une proclamation du gouvernement les accusait de servir la cause de l'étranger, alors que c'était le désir exaspéré de chasser l'étranger qui les jetait ainsi aux aventures. Mais comme tous les essais de révolution qui avortent, le 22 janvier devait être flétri, non seulement dans sa réalité, mais dans ses intentions. Les flétrisseurs ne sont doux qu'aux révolutions qui réussissent et disposent des places.

CCVII

Six jours après, Paris capitulait. On envoyait, l'avant-veille, Dorian à Belleville, pour calmer Flourens, Millière, qui s'inclinaient devant la nécessité. L'*Officiel* annonçait la conclusion.

Dans la nuit du 27 au 28, la fureur sacrée veille aux faubourgs, l'âme vacillante de la patrie jette là ses dernières flammes, ses dernières lueurs. Les femmes, d'une éloquence farouche et meurtrière, exaltent les hommes courageux, injurient les indécis, les envoient au feu.

On sonne le tocsin, on bat le rappel, un projet de sortie violente est élaboré par Brunel et Piazza, qui sont arrêtés au matin. Tout est perdu, tout est fini, Paris est rendu, et son gouvernement livre avec lui la province, détruit la dernière ressource, l'armée de l'Est, en la laissant en dehors de l'armistice, décide la convocation d'une Assemblée nationale chargée de conclure.

CCVIII

Sur ces nouvelles, Gambetta tente de résister au gouvernement de Paris, affirme la guerre possible, veut exclure des élections tous les fonctionnaires et candidats officiels du régime impérial. Comme Blanqui à Paris, il appelle et invoque la Révolution, proclame qu'elle seule peut tout sauver.

Ranc a publié la lettre, en date du 6 février, que Blanqui lui adresse à Bordeaux, pour exciter Gambetta à la résistance. Toute la situation y est exposée en quelques lignes, et c'est Blanqui certainement, comme Gambetta, qui devine le devoir, proclame le droit supérieur, fixe la légalité, lorsqu'il conteste à un gouvernement prisonnier sa décision de convoquer une Assemblée, lorsqu'il affirme qu'une place assiégée ne peut stipuler que pour elle-même, non pour le pays, et que c'est assumer une grave responsabilité que d'obéir aux injonctions, aux décrets de gouvernants tombés entre les mains de l'ennemi. Il avait encore raison lorsqu'il montrait les signataires de la capitulation envoyés à Bordeaux par permission de l'Allemagne, les prisonniers de l'ennemi allant donner des ordres au gouvernement libre. Le fait vient à l'appui de l'opinion. Bismarck surgit, par une intervention directe dicte la loi électorale à Gambetta comme à Jules Favre. Les élections auront lieu le 8 février.

CCIX

Paris ne récompensa pas Blanqui de son courage civique, de son ardeur indomptable. Il ne fut pas choisi comme mandataire par la grande ville dont il s'était fait l'opiniâtre défenseur. Il

aurait voulu être chargé de porter à l'Assemblée prochaine la parole de la résistance quand même, l'acte de foi en la patrie qui demanderait l'effort suprême. L'honneur de ce grave devoir ne fut pas accordé à Blanqui. Il n'y eut pas place pour lui sur les listes de quarante-trois noms élaborées par les clubs, les comités et les journaux.

Les rancunes et les ignorances firent leur œuvre comme toujours.

Lorsque Flotte vint apprendre à Blanqui que même le comité de la Corderie, malgré la parole pressante d'Édouard Vaillant, avait écarté son nom, la tristesse descendit sur le front du vieillard, et le fidèle ami dit avoir vu briller les larmes dans ces yeux qui n'avaient pleuré que la mort d'Amélie-Suzanne et la mort de sa mère.

Délaissé de tous ceux qui auraient dû aller vers lui, encore une fois seul comme un maudit, après ces jours où il avait eu en son âme l'âme de la France, son énergie, sa volonté de vivre, Blanqui a cinquante-deux mille voix au scrutin du 8 février, alors que le chiffre nécessaire est dévolu fantaisistement, produit une députation désordonnée qui va de Louis Blanc à Farcy, de Victor Hugo et Garibaldi à Jean Brunet, de Delescluze et Pyat à Léon Say, de Gambetta à Thiers, etc. Des membres du gouvernement de Paris, Jules Favre seul était élu, mais Thiers était le député de vingt-six départements et tout une levée de cléricaux et de monarchistes apparaissait dans l'Assemblée nouvelle.

CCX

C'est dans ces jours de février, au milieu du mouvement de Paris ravitaillé, se reprenant à la vie, que Blanqui, sans journal, sans tribune, reprend sa plume de journaliste de la *Patrie en danger* et résume d'une éloquence brève, avec une sûreté sans pareille, la période historique qui vient d'être vécue. Il le fait sous forme d'un placard qui se vend cinq centimes, rue du Croissant, et qui porte ce simple titre : *Un dernier mot.*

En huit colonnes, c'est une œuvre, le complément nécessaire, logique, des pages écrites pendant le siège, de septembre à décembre.

. . . . . .

CCXI

Le jour où paraît *Un dernier mot*, le 12 février, Blanqui s'en va à Bordeaux avec Tridon, voit Ranc, entend le récit de la guerre de province, la débandade, Clinchant jeté en Suisse avec l'armée de l'Est par son exclusion de l'armistice, Faidherbe sans forces, Chanzy en relations avec le gouvernement de Paris. La douleur fut vive chez Blanqui, il vit la France et la République perdues. C'est à Bordeaux qu'il connaît le dernier sursaut et la honte dernière de Paris, les cinquante mille gardes nationaux qui montent les Champs-Élysées dans la nuit du 26 au 27 février à la rencontre des Prussiens et au lendemain, l'occupation d'un quartier de la ville par l'ennemi.

Le 9 mars, Blanqui est jugé par contumace par le 4e conseil de guerre pour sa participation au Trente-un Octobre. Quinze jours avant, le 23 février, une première série d'accusés avait été acquittée, puis une seconde série le lendemain. Pour lui, il n'en est pas ainsi avec Flourens, Levrault, Cyrille.

Auguste-Louis Blanqui, homme de lettres, âgé de soixante-cinq ans, demeurant à Paris, rue du Temple, 191 (chez Cléray), est condamné à mort pour attentat contre un gouvernement qui n'existait pas encore le 31 octobre, puisque ses pouvoirs n'étaient consacrés que par la consultation du 3 novembre, et les poursuites et la condamnation ont lieu, de plus, après la convention d'oubli acceptée à l'Hôtel-de-Ville, et au mépris de la parole donnée. A mort! Les officiers qui jugèrent ainsi Blanqui absent ne surent pas découvrir dans son patriotisme au moins une circonstance atténuante.

L'unique pensée de Blanqui, depuis le 4 septembre 1870, avait été pour la guerre. La défaite venue, la possibilité d'une renaissance de la France hantait seule son esprit. Il ne songea pas aux représailles d'une révolution, malgré Paris en armes, tressaillant, manifestant par son trouble l'excédent d'énergie que le siège avorté avait laissé en lui. Un conflit apparaissait certain entre la population de Paris, républicaine, exaltée par la fin de la guerre, et l'Assemblée venue à Versailles, provocante, monarchique, ayant pour chef du pouvoir exécutif Thiers, décidé à faire l'ordre social en même temps que la paix définitive. Paris devait être la victime offerte en sacrifice pour assurer l'équilibre nouveau. Mais quand et comment, sur quel prétexte, à propos de quel incident,

le signal de la rencontre allait-il être donné ? Personne n'aurait su le dire. Les adversaires se regardaient violemment, s'invectivaient par les journaux, les caricatures. La fièvre née aux jours d'hiver se développait, emplissait la rue.

Blanqui, s'il prévit le cours fatal des événements, marqua son intention, se désintéressa du conflit. Ceux qui l'ont vu à cette époque, non élu député par Paris, condamné à mort par le tribunal militaire, le trouvèrent tout entier à l'idée fixe, ne songeant qu'à la France défaite, à l'Allemagne victorieuse. Cela, pour lui, engageait tout l'avenir, frappait d'avance de stérilité toute insurrection.

Puis, la fatigue s'ajoutait chez lui à la douleur, la maladie s'emparait du délicat organisme, de volonté si résistante pendant les mois du siège. Il voulut un asile, un repos, une solitude où se reprendre. Dans les premiers jours de mars, il part pour Loulié, près de Bretenoux, dans le Lot, vers la maison du docteur Lacambre, qui avait épousé sa nièce. Ceux-ci quittaient leur logis pour un voyage en Espagne au jour de l'arrivée de Blanqui, lequel restait seul avec sa sœur, Mme Barellier. Il avait grand besoin de ses soins, s'alitait immédiatement, atteint d'une bronchite aiguë.

C'est au lit, dans l'après-midi du 19 mars, qu'il fut arrêté par les soins du procureur de Figeac, sur l'ordre du Gouvernement. Il allait définitivement recevoir la récompense de la haute intelligence et des purs sentiments qu'il prouvait pendant le siège de Paris.

CCXII

Ce qui se passa ensuite stupéfiera l'avenir.

Blanqui, malade, est conduit par un froid très vif à l'hôpital de Figeac, dans une chambre nue, grillée, verrouillée. Les cérémonies habituelles s'accomplissent. On le fouille, on le débarrasse de sa monnaie, de son canif. Le lendemain, le procureur lui annonce une insurrection à Paris, la retraite du Gouvernement et des troupes à Versailles. Le prisonnier comprend que l'ordre de son arrestation a coïncidé avec la levée de l'insurrection, mais, il ignore encore la prévision certaine. Il ne sait si sa détention habituelle sera longue, il demande ses compagnons habituels, des livres.

Il est conduit en secret à la prison de Cahors, mais son arrivée est ébruitée. Il est séquestré, le refus absolu est opposé à la tentative de visite de sa sœur. C'est à Cahors qu'il reste

toute la fin de mars, tout avril, presque tout mai, jusqu'au 22. Non seulement, on empêche sa sœur de le voir, mais toutes communications sont interdites : il ne peut ni donner de ses nouvelles, ni recevoir des nouvelles des siens. Plus encore, aucun renseignement n'est fourni sur l'état de sa santé. Il peut se croire abandonné, et on peut le croire mort.

Il voit le procureur de la République de Cahors, le préfet du Lot, et le gardien-chef. Aucun simple gardien, qu'il pourrait faire parler, intéresser à son sort, n'est en rapport avec lui. Nul magistrat ne se présente pour remplir les formalités du Code d'instruction criminelle.

CCXIII

C'est pendant ce temps qu'il est nommé, le 26 mars, membre de la Commune de Paris dans les XVIIIe et XXe arrondissements, à Belleville et à Ménilmontant, en même temps que ses amis Tridon, Eudes, Vaillant, Ranc et autres qui avaient été, de près, ou de loin, mêlés à sa politique. D'autres encore, qu'il connaissait fort peu, certains, même, dont il se sépara, tous rangés néanmoins sous la dénomination de blanquistes : Rigault, Duval, Ranvier, Ferré, Protot, Vallès, Grousset, Cournet, Mortier. Puis Flourens, Vermorel, Delescluze, Pyat. Puis, des représentants de l'Internationale : Varlin, Heisz, Malon, Beslay, Lefrançois, etc. Enfin, en dehors des groupes extrêmes : Méline, Brelay, Tirard, Lefèvre, Robinet, etc. Aux élections complémentaires du 16 avril : Longuet, Rogeard, Trinquet.

Grousset et Mortier, dès la première séance, Rigault à la seconde séance, réclament la présidence d'honneur pour Blanqui. Il y a opposition de Delescluze dont l'hostilité ancienne ne désarme pas, et Cournet, d'ailleurs, demande qu'il soit fait pour le prisonnier quelque chose de plus efficace.

L'idée de sauver Blanqui fut formulée par Tridon, qui, le 27 mars, mande Flotte à Paris. Il arrive le 29. Le 6 avril, il lui est proposé par plusieurs membres de la Commune d'aller à la recherche de Blanqui. Tridon allègue que Granger et Pilhes sont déjà partis, que mieux vaut proposer au Gouvernement de Versailles l'échange de leur ami contre les otages, détenus à la Roquette. Le 9, Raoul Rigault, en vertu de son titre bizarre de délégué à l'ex-Préfecture de Police, fait communiquer Flotte avec l'archevêque de Paris Darboy. Les deux interlocuteurs s'en-

tendent à merveille. L'archevêque consent à écrire à Thiers. Il lui proposera l'échange de sa sœur, de son grand-vicaire, du curé de la Madeleine, du sénateur Bonjean et de lui-même, contre Blanqui. La lettre est prête le lendemain. Il est convenu que c'est le grand-vicaire Lagarde qui la portera. Le 12, Flotte conduit l'abbé hors Mazas, lui demande la promesse de revenir, quelle que soit la réponse. La parole avait été déjà donnée à l'archevêque, elle est de nouveau engagée à Flotte.

Les négociations durent plus d'un mois, jusqu'au 14 mai. La première démarche se passe en lettres de l'abbé Lagarde, en réponses de l'archevêque. Thiers fait attendre sa décision, et l'abbé attend patiemment. Le 23 avril, après onze jours, l'archevêque donne l'ordre à son vicaire de reprendre immédiatement le chemin de Paris et de rentrer à Mazas, en quelque état que se trouve la négociation dont il a été chargé. L'archevêque s'étonne de la lenteur de la réponse et ajoute que le retard compromet gravement les prisonniers, peut avoir les plus fâcheux résultats. Cette lettre est remise au destinataire par les soins du ministre des États-Unis, Washburn, mais cette fois l'abbé cesse d'écrire, et prend, contre sa conscience, la résolution farouche de rester à Versailles.

Une deuxième série de négociations s'engage où l'on voit apporter leur dévouement nombre de personnages. Cernuschi, le nonce du pape, l'ambassadeur américain, le délégué du maire de Londres. Un prêtre détenu à Mazas, l'abbé Bazin, compatriote et ami de Charles Beslay, membre de la Commune, écrit d'admirables lettres où il spécifie qu'il ne profitera en rien de la mesure proposée. Enfin, le bon Flotte s'en va lui-même à Versailles remettre à Thiers deux lettres, de l'archevêque et du curé de la Madeleine. Flotte a publié le dialogue qui eut lieu entre eux, au matin du 13 mai.

Thiers se refuse à croire la vie de l'archevêque en danger, demande à Flotte la raison de ses craintes. Celui-ci dit « le triple assassinat de Duval et de ses deux lieutenants par le général Vinoy et celui des quatre-vingt-quatre gardes nationaux fusillés par l'ordre du général de Galiffet ». Thiers change la conversation, promet de présenter la demande au Conseil et de l'appuyer, affirme que son influence est limitée, ajoute : « Je ne connais pas M. Blanqui. On le dit très intelligent et très dangereux, il appartient au parti extrême de la Révolution ».

Le lendemain 14, seconde entrevue à la même heure. Flotte la

résume ainsi : « En entrant, il me dit que l'échange n'était pas possible, que rendre Blanqui à l'insurrection c'était lui envoyer une force égale à un corps d'armée, mais qu'il m'autorisait à dire à l'archevêque que les choses pouvaient changer d'un jour à l'autre, et qu'il n'oublierait rien pour le retirer de la fâcheuse position où il se trouvait... Je fis observer à M. Thiers qu'il y avait d'autres prisonniers que l'archevêque à Mazas et que, s'il voulait consentir à rendre Blanqui, la Commune rendrait tous les otages. M. Thiers s'y refusa encore. « Eh bien ! lui dis-je, voulez-vous me donner votre parole que vous allez signer l'ordre de faire élargir Blanqui, et je vous amène ici, demain, les soixante-quatorze otages. Nouveau refus de M. Thiers. Devant cette détermination bien arrêtée, je n'avais plus qu'à me retirer ». De retour à Paris, à Mazas, Flotte rend compte de sa démarche, et l'abbé Deguerry dit, et l'archevêque approuve : « Cet homme manque de cœur ».

CCXIV

Le 17 mai, Blanqui fut autorisé à recevoir sa sœur dans la prison de Cahors. Il put croire à une accalmie.

C'était, sans le lui dire, un adieu qui lui était accordé. Le 22, le matin, il est conduit à la gare, on le fait monter dans un wagon où le gardent cinq gendarmes, et il part, il ne sait pour où.

Il passe à Périgueux. Il est à Coutras, à midi quinze, à Tours à minuit trente. Il s'est aperçu que la consigne était de cacher sa présence, mais que les employés du chemin de fer n'avaient pas gardé le silence. Un brigadier de gendarmerie fut accusé de les avoir prévenus, et Blanqui, dans le récit qu'il a fait de ce singulier voyage, dit avoir reçu, sur plusieurs points du parcours, des témoignages de compassion.

Il n'en fut pas ainsi à Tours. Le wagon-prison, détaché du train, resta dans les ténèbres, et, pendant que le maréchal des logis chef de l'escorte dialoguait avec un groupe d'ombres, le prisonnier entendit une voix furieuse qui sortait de la nuit et éclatait en menaces : « Gredin ! Brigand ! c'est moi qui ne le conduirais pas loin ! »

Le wagon rattaché à un train, la course recommence à toute vapeur d'express. Il y a des arrêts à Saumur, Angers, Nantes, Redon et Rennes. Partout, le passage est signalé au ministère de l'Intérieur, au ministère de la Guerre, par un préfet, par un gé-

néral. L'heure de l'arrivée à Rennes est midi. Là, un ordre est donné de continuer jusqu'à Saint-Brieuc. Le préfet, pour éviter une émotion possible chez les ouvriers démocrates, s'entend avec le général pour faire conduire le voyageur mystérieux à la station voisine où il attendra le passage d'un train qui part à quatre heures. Il l'attendit, jusqu'à cinq heures et demie, près de la station de l'Hermitage, dans une plaine où la voie ferrée n'était protégée par aucune barrière. Un rassemblement se forma bientôt, de messieurs à cheval, décorés de l'ordre du pape, très ironiques, mais sans paroles à l'adresse du prisonnier, entrevu dans son wagon cellulaire, et qui ne perdait rien de ce qui se passait au dehors. Lorsque le train arriva sur une voie latérale, Blanqui dut descendre, passer devant la haie des curieux.

Désormais, à chaque station, il y a des rassemblements hostiles. Après Rennes, une troupe de paysans salue le passage du train des cris de « Vive le roi! » en agitant les chapeaux. Saint-Brieuc est atteint, mais le voyage continue. Long voyage fatigant, avec les stations ordinaires aux approche des bourgs, aux carrefours des routes bretonnes par lesquelles s'en vont les paysans conduisant leurs bêtes, les paysannes, un grand panier à chaque bras. Le Vieux, harassé, met la tête à la portière pendant les haltes, cherche les souffles du dehors, la tiédeur de l'air dans les dents.

Gustave Geffroy.

(La fin au prochain numéro.)

CUMUL

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Bonjour, monsieur le Directeur, me voici enfin de retour et ma première visite est vous.

LE DIRECTEUR. — Ah! c'est vous, monsieur le fonctionnaire! A vrai dire, je ne pensais plus que l'on dût jamais vous revoir, depuis trois mois que vous êtes absent.

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Trois mois, déjà? (*A la réflexion.*) Eh! ma foi!... Je suis parti le 15 juillet; cela fait trois mois... bien pleins, même. Comme le temps passe!

LE DIRECTEUR, *stupéfait.* — Non, mais je vous admire! Ainsi, trois mois durant, sans autorisation, vous vous absentez de la maison qui vous paye; et, le jour où vous vous décidez à reparaître, voilà tout ce que vous trouvez à dire : « Comme le temps passe! »

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — N'est-ce point votre avis?

LE DIRECTEUR. — Mon avis? Mon avis est qu'on vit rarement audace comparable à la vôtre.

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE, *incrédule.* — Allons donc!

LE DIRECTEUR. — Fort bien! Et le ministre lui-même n'est pas loin de partager cette manière de voir. Il me disait encore hier soir : « Cet employé devient indiscret, à la fin. On ne s'absente pas trois mois sans donner signe de vie. D'abord c'est à peine convenable et puis enfin, tout arrive, on pourrait avoir besoin de lui. »

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE, *étonné.* — Besoin de moi! Pour quoi faire?

LE DIRECTEUR. — Vous moquez-vous de moi?

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — En aucune façon. Voyons, raisonnablement, à quoi est ce que nous sommes bons, vous, moi, et les milliers de messieurs qui vivent du budget des administrations? A rien du tout, vous le savez parfaitement, qu'à compliquer un tas d'affaires qui iraient toutes seules sans cela. Ne voilà-t-il pas de belle besogne?

LE DIRECTEUR. — Assez, je vous prie! Vous n'êtes pas ici pour faire la critique d'une maison qui vous fait vivre, mais pour la servir de votre mieux. Vous avez sur votre bureau plus de deux cents affaires en retard!

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Tant que ça?

LE DIRECTEUR. — Oui, monsieur, tant que ça! et il est honteux à vous...

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Allons, allons; ne vous emportez pas, je m'en vais donner un bon coup de collier et vous enlever ça en cinq secs. Dites que je ne suis pas un gentil garçon? D'ailleurs, ça me sera facile : je suis pour huit jours à Paris.

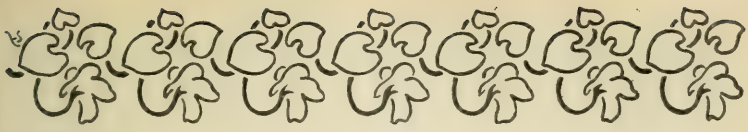
LE DIRECTEUR, *abasourdi*. — Pour huit jours?... Vous ne songez sans doute pas à redisparaître, j'imagine?

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE, *souriant*. — Il faudra bien, cependant. (*Un temps.*) Je suis voyageur de commerce, moi.

LE DIRECTEUR. — Vous êtes voyageur de commerce?

L'EMPLOYÉ DE MINISTÈRE. — Sans doute, je fais les huiles en province. (*Très engageant.*) Voyons, vous n'auriez pas besoin d'un bon petit colza épuré?

Georges COURTELINE.



LES HIRONDELLES

Malgré l'implacable soleil, qui a transformé toutes les prairies en paillassons, voici l'automne. Les hirondelles ne s'y trompent pas; depuis quelques jours, elles tiennent leurs assemblées, et, pour assister à cet admirable spectacle, je me trouve, comme on dit populairement, aux premières loges.

Tout près de mon logis d'été, il y a une grosse ferme. Vous voyez cela d'ici, la ferme de la Brie, d'un pays de grande culture, avec sa cour très spacieuse, sa tourelle de colombier, son énorme tas de fumier, sans cesse gratté, fouillé, picoré par la volaille, et toutes sortes de bâtiments, charretteries, granges et hangars. Tout cela très vieux. Toitures et murailles ont été cuites, recuites et dorées par plus de cent canicules. Les juillets brûlants, les aoûts torrides ont donné à la vénérable fabrique de blé la couleur même du blé.

C'est un bon gîte pour les hirondelles que cet antique corps de ferme. Vieux toits de tuiles surplombant la gouttière, vastes greniers où s'enchevêtrent les charpentes. Que de coins et de recoins pour y installer des nids! Je suis sûr que, cet hiver, à Laghouat ou à Biskra, mes voisines aériennes se souviendront avec plaisir de la ferme de Mandres. D'ailleurs, le désert, pareil à une immense peau de lion, ne leur paraîtra pas, sans doute, très différent de la plaine briarde, en ce tropical mois de septembre; et le sable du Sahara n'est ni plus roux ni plus ardent que le chaume qui craque, aujourd'hui, sous les souliers à clous des chasseurs de Seine-et-Marne.

Mais, encore une fois, les hirondelles ne sont pas dupes de ces excentricités de la température, et elles s'assemblent déjà pour le départ. Chaque soir, au coucher du soleil, je passe une heure enchantée à voir, sur le ciel occidental, du ton de l'orange mûre,

les phalanges ailées qui s'élèvent et descendent, s'éloignent et reviennent, et de nouveau montent et s'abaissent, de nouveau s'enfuient et se rapprochent, infatigablement.

On songe à des manœuvres militaires, et la comparaison s'impose ; car, à chaque minute, le régiment de haut vol se rompt et se divise par compagnies ; puis, après diverses évolutions, obéissant à la mystérieuse tactique de l'instinct, se reforme soudain en une seule colonne profonde et serrée. Seulement, les cohortes de l'espace ne font jamais halte ; et c'est sans une seconde d'arrêt et de repos qu'elles accomplissent leurs mouvements stratégiques — avec quelle perfection, quelle grâce, quelle souplesse, quelle rapidité !

L'observateur en est ébloui. Tout à l'heure, trois, quatre, cinq bandes, d'une centaine d'oiseaux chacune, tournoyaient, planaient, palpitaient isolément. L'une d'elles a même passé tout près, — le temps d'un éclair ! — On a pu distinguer les ailes grandes ouvertes, les ventres blancs, les queues fourchues ; on a entendu les petits cris, stridents et sauvages. Qu'elles sont loin, à présent ! Regardez là-haut, tout là-haut ! Que de points noirs ! Toute l'armée volante est réunie. Et voici que les points noirs deviennent encore plus petits, ne sont plus qu'une poussière à l'horizon, se fondent dans la brume empourprée. On éprouve comme un regret confus et le ciel vide semble pris de tristesse. Mais non. Sur le reflet de fournaise du couchant, la poudre noire a reparu ; les grains s'isolent, grossissent, reprennent forme et vie. Ce sont elles ! C'est l'essaim tout entier des hirondelles qui revient, repasse brusquement devant vous, comme une grêle de balles qui seraient visibles, et remonte dans le ciel d'or, et le crible de taches circonflexes.

On est fasciné, hypnotisé ; l'œil ne se lasse pas de les suivre. Voyez. Elles s'éparpillent encore, diminuent, remplissent, un instant, l'azur d'étoiles sombres et immobiles ; puis elles se groupent de nouveau, s'élancent, pareilles à la chevelure d'une comète noire, et recommencent sans fin leurs rondes vertigineuses.

Depuis la page immortelle de Chateaubriand, l'on a beaucoup abusé des hirondelles, en littérature, — il faut le reconnaître, — et nous avons tous, à ce sujet, quelques reproches à nous adresser. Que le poète qui n'a jamais fait rimer « hirondelle » avec « fidèle », me jette la première pierre ! Tout à l'heure, tandis que, devant cet admirable coucher de soleil, gras et blond comme de

l'huile, j'essayais de noter, dans ma mémoire, leurs courses et leurs circuits en plein ciel, un scrupule m'est venu, et je me suis demandé si, après Théophile Gautier, après Michelet, il était encore permis de parler de ces délicieux oiseaux.

L'hirondelle, me disais-je, n'est plus présentable. Horace Vernet en a peint une, avec la fumée d'une chandelle, au plafond d'un restaurant du Palais-Royal, et les barytons de café-concert leur ont trop souvent adressé leurs borborygmes élégiaques. Les hirondelles appartiennent exclusivement désormais au chromo et à la romance. En voilà qui se disposent à aller passer l'hiver dans le Midi; et, bien qu'elles aient le privilège de s'y rendre plus rapidement que la Malle des Indes, elles font cent kilomètres à l'heure, ce n'est pas, après tout, fort original. Pour peu que j'attrape un rhume à la Toussaint, j'en ferai autant. Je n'éprouve pas, d'ailleurs, en les voyant volter et tournoyer dans l'air du soir, la magnifique mélancolie du grand René. Laissons-les partir tranquillement.

Par crainte de la banalité, je vous aurais donc aujourd'hui raconté tout autre chose, si l'un de mes voisins, attentif observateur de la nature et des animaux, ne m'avait appris, sur les mœurs des hirondelles, un détail qui mérite d'être plus connu, et qui n'est pas du tout romance, pas chromo le moins du monde, je vous assure.

Ces assemblées d'automne, où les hirondelles déploient toute la puissance de leur vol et s'entraînent, pour ainsi dire, aux fatigues de leur émigration annuelle, sont, pour quelques-unes, la plus redoutable des épreuves. Malheur aux paresseuses, aux vieilles, aux blessées, à toutes celles qui s'attardent enfin, et que leurs compagnes, guidées par un infaillible instinct, ne jugent pas en état de supporter le voyage! Elles seront impitoyablement massacrées avant le départ.

Qu'en dites-vous? Nous voilà loin de la messagère du printemps, qui revient, dans les poésies des bas-bleus, suspendre son nid à la même chaumière, quand refleurit le joli mois de mai; nous voilà loin de l'oiseau romantique qui choisit de préférence les ruines, les vieilles tours, et qui passe et repasse devant le soupirail où languit un captif, afin de lui donner des rêves d'espoir et de liberté. Elles sont moins sentimentales, les vrais hirondelles, les hirondelles d'après nature. Comme les plus farouches Patagons, elles se débarrassent des vieillards gênants. Elles ont,

en droit social, les mêmes idées que les durs et primitifs Lacédémoniens. Elles appliquent, dans toute leur rigueur, aux ratés et aux mal venus, les lois de Lycurgue, qui sont, hélas! celles de Darwin ; car, malgré nos grimaces de pharisiens et nos hypocrisies de civilisés, rien ne change. Le faible est toujours sacrifié et, sous ce rapport, Paris vaut Sparte.

Mais j'y songe. Ma sensibilité s'égare. La troupe migratrice obéit sans doute à une loi nécessaire, en immolant les incapables, celles dont les ailes trop débiles ne pourraient jamais franchir la plaine, la montagne et la mer, voler jusqu'au lieu d'hivernage, atteindre au séjour d'exil, chaud et doré. Quel sort attendrait, en effet, les éclopées, les retardataires, sous notre climat de fer, dans une atmosphère humide ou glacée? La mort par le froid, par la faim; et la plupart, avant d'expirer, seraient ramassées sur le chemin par des enfants cruels, qui joueraient avec leur agonie. En tuant ces malheureuses avant le départ, leurs sœurs ne font qu'un acte de suprême pitié.

Ne me suis-je pas laissé dire que, naguère, au Tonkin, quand la lutte était indécise entre notre armée et les Pavillons-Noirs, nos soldats blessés, sachant quels atroces et minutieux supplices leur étaient réservés, s'ils tombaient aux mains des Chinois, suppliaient un camarade de les achever, quand ils ne pouvaient le faire eux-mêmes? Et, par complaisance, par bonté, le camarade leur tirait un coup de fusil dans l'oreille.

N'importe! Mon plaisir est gâté, devant ces souples et gracieuses hirondelles, que j'admirais, tous ces jours-ci, dans leurs réunions d'automne. Je n'ai plus de joie à les voir, sur l'or du couchant, s'élever dans un frémissement, ou planer, les ailes étendues et rigides. Où j'imaginais on ne sait quel jeu héroïque, on ne sait quelle enthousiaste ivresse d'air libre et d'espace infini, je ne vois plus qu'une société accomplissant — comme celle des hommes — sa fonction machinale et féroce. Et, si l'un de ces oiseaux monte moins haut ou va moins vite, je pense à tous les malechanceux qui sont fatalement condamnés par la vie, à l'innocent devant les juges, à la victime devant les bourreaux.

Ah! rendez-moi l'hirondelle des romances, et ne regardons pas de trop près la nature. Nous y découvrons toujours le triomphe de la Force, de la Douleur et de la Mort.

François Coppée.

LES CORNALINES[1]

(Suite)

IX

EN SORBONNE

Le lendemain, vers une heure et demie, en traversant la rue des Écoles pour gagner la Sorbonne et se rendre à l'amphithéâtre A où avait lieu l'oral, Cornalin n'était pas sans appréhensions.

Il s'était montré extraordinairement indulgent à l'écrit, non

(1) Voir les numéros des 25 juillet, 10 et 25 août 1896.

pour le prince seulement, — il est juste de le dire, — mais pour tous les candidats. Douze étaient admissibles.

Les jambages d'Alexandre Djorowski le tracassaient aussi. Si Mme Aveline avait mieux vu que lui ! Si l's n'y était pas.

— Hum ! hum ! — faisait Cornalin à chaque pas !

Sa conscience de vieil universitaire le tourmentait un peu. Il cherchait à se rassurer : en somme, il ne faisait de tort à personne ; ce n'était pas un concours ; deux compositions plus faibles que celle du prince avaient été reçues.

— D'ailleurs, nous verrons bien à l'oral, — se disait le grand homme. — C'est une chance que je lui ai laissée. Je veux m'assurer que le prince sait quelque chose. Je l'interrogerai longuement, je lui demanderai des choses difficiles... ça compensera l's.

Mais, soudain, devant le portail, ces sévères résolutions s'évanouirent et l'académicien exprima sa surprise en une joyeuse exclamation :

— Ah ! comme c'est gentil !

La duchesse de Lorraine et Mme de Talmond l'attendaient sur les premières marches, toutes deux pimpantes, jolies, et dans des toilettes claires à révolutionner le boulevard Saint-Michel.

Contre le trottoir, la calèche attendait. En livrée bleue à boutons de métal où jouait le soleil, d'une impeccable rigidité, le cocher et le valet de pied semblaient empalés sur le siège. Deux chevaux noirs superbes piaffaient, rongeaient leur frein, agitaient leur gourmette étincelante et lançaient de l'écume au nez des curieux.

— Attelage vraiment royal ! — murmura Cornalin.

Et, se tournant vers ses amies :

— Comment ! vous êtes venues me chercher jusqu'ici ? C'est exquis de votre part !

— Nous avons amené le prince... lui est déjà entré, — annonça la duchesse.

Émue, câline, caressant l'académicien de ses regards mourants, elle glissa sa main sous son bras droit doucement et doucement ajouta :

— Puis, cela nous amusait, nous n'avions jamais mis les pieds à la Sorbonne pour voir des examens. A présent, cela me fait un peu peur.

Agaçante et rieuse, la marquise poussait la serviette du Maître

pour s'emparer de son bras gauche. Entre les deux jeunes femmes, il gravit les degrés. Un des badauds lança :

— Il ne s'embête pas, le vieux !

Et une tiédeur vint au cœur de l'Immortel.

— J'espère que vous avez été gentil ? — murmurait la duchesse au moment où ils entraient dans l'immense vestibule. — La pauvre princesse est dans l'angoisse. Alexandre est admissible, n'est-ce pas, mon ami ?

Cornalin fut surpris d'entendre cet Alexandre tout court. Mais il n'eut pas le loisir de s'en formaliser. Mme de Talmond reprenait vivement :

— Et avec une bonne note ! Mon Dieu ! Ça coûte si peu... Mettre quatre au lieu de deux, ce n'est même pas un coup de plume en plus !

— D'abord — continua la duchesse — le prince m'a avoué que le sujet de narration était des plus faciles. Sachant bien la question, il l'a traitée à fond ; il est très satisfait.

— Il n'est pas difficile ! — allait dire Cornalin.

Il n'en eut pas le temps. La marquise reprit :

— Vous savez, après la réception, on fait la fête chez moi. Nous dînons tous ensemble, c'est chose convenue.

Au milieu du vestibule, devant le monumental escalier, le grand homme se dégagea et put placer son mot. Il prit auparavant sa mine importante :

— Tout cela est bel et bien, mais vous ne savez seulement pas si le prince est admissible.

Les deux belles mondaines se turent, saisies toutes deux. Elles sentirent sur elles le froid des voûtes de pierre. Dans ce palais presque désert, — le vrai palais de Cornalin, — sa voix grave, renforcée par les échos épars, prenait une solennité presque religieuse.

La duchesse pâlit un peu. Le grand homme jouit de son effet, mais pas longtemps. La marquise, qui avait la réaction très prompte, l'interpella avec aplomb :

— Voyons, Émile, pas de farce... Vous voyez bien que la duchesse frissonne ; dites la vérité !

— Le prince est admissible, — déclara Cornalin en donnant à sa voix toute l'ampleur voulue.

Il ajouta, en caressant ses favoris et scandant ses paroles :

— Le prince est admissible et, je le dis sans fard, il l'est parce

que ces messieurs et moi avons été d'une indulgence outrée.

— Les parce que... cela nous est égal ! — dit Mme de Talmond dans une envolée de joie. — Il est admissible, c'est tout ce que nous demandons ; il fallait nous le dire de suite, sans grandes phrases.

Et, désignant Mme de Lorraine qui comprimait son cœur, non sans affectation :

— Tenez ! cette pauvre duchesse... vous venez de lui faire une peur... elle va se trouver mal !

— Le prince est admissible ! le prince est admissible ! — crièrent en même temps la marquise et le grand homme.

La duchesse fit signe qu'elle avait entendu et les remercia d'un sourire faible. Puis, remise, elle murmura :

— Je ne sais ce que j'ai eu... une vapeur... un saisissement de froid dans cette immense galerie... Ne vous inquiétez pas, c'est passé maintenant.

Bien qu'elle fût encore pâle, Cornalin ne put renoncer au plaisir de se faire valoir :

— Nous avons eu du mal... enfin cela y est, cela y est. D'ailleurs tout l'écrit a été d'une médiocrité déplorable. Le niveau a baissé d'une façon inquiétante. Si, de mon temps, on s'était présenté aussi mal préparé...

— Ne parlons pas de votre temps ! — dit la duchesse en adoucissant l'interruption d'un regard plein de prières.

— Ça nous mènerait trop loin ! — reprit la marquise, sans vouloir remarquer qu'elle froissait légèrement l'Immortel. — Parlons du prince, plutôt... il s'agit maintenant de le recevoir à l'oral.

— Qu'il tâche de bien répondre.

— Tâchez de bien le questionner !

Décidément, Mme de Talmond avait la réplique vive. Le grand homme en ressentait de petites suffocations. La duchesse crut intervenir très habilement :

— Le prince sait le mot à mot des cent premiers vers de l'*Enéide*... Interrogez-le là-dessus.

— Oh ! mais je ne me charge pas du grec et du latin, Dieu merci ! — s'écria Cornalin pour couper court à ces confidences très naïves, mais très compromettantes.

— Sur quoi donc interrogez-vous ?

— J'interroge sur l'histoire.

— Eh bien ! parlez-lui de Henri IV ; le prince est *ferré à glace* sur Henri IV.

— Ne me dites pas cela ! — fit l'académicien en reculant un peu.

— Pourquoi ? Le prince m'a donné sur Henri IV des détails étonnants.

— Ah ! ne m'insinuez rien ! ne m'insinuez rien ! — cria de nouveau Cornalin, vraiment très contrarié, se bouchant les oreilles et reculant toujours.

Elles se turent, échangeant un regard étonné. Alors il se rapprocha :

— Vous ne savez donc pas que ces causeries-là sont coupables, oui, coupables, et que nous faisons tous trois des choses répréhensibles ?

— Je ne vous comprends pas... — dit la marquise, et, se tournant vers son amie : — Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui ?... Nous fait-il des manières !

— Mais c'est qu'en vérité — éclata Cornalin — vous êtes d'une ignorance extraordinaire sur les convenances, les formalités et les lois universitaires !

Et baissant la voix à l'approche de deux de ses confrères du jury qui se rendaient à l'amphithéâtre, il tenta d'expliquer la chose à ses amies.

Elles ne comprenaient pas.

Voyant que Cornalin n'entrait pas, les deux autres examinateurs ne se pressaient pas non plus. Comme le Maître, en causant, ils se promenèrent de long en large, observant furtivement, mais curieusement le groupe du grand homme et des deux élégantes. Leur présence, leur curiosité gênèrent Cornalin.

L'un des deux professeurs, l'homme du grec et du latin, candidat républicain battu aux dernières élections, faisait un peu de journalisme. Il avait des accointances avec l'extrême gauche. Cela forçait l'académicien à la circonspection. Les envieux ne manquaient pas ; on savait les attaches aristocratiques de Cornalin. Sa causerie prolongée avec les deux nobles personnes, le jour où le prince passait son baccalauréat, pouvait paraître suspecte, faire jaser sur son compte, éveiller l'idée d'une connivence. Ah ! si ces hommes intègres avaient saisi au vol les propos écervelés de ces deux grandes dames, que n'auraient-ils pas imaginé ?

Outre cette crainte, le grand homme avait peur que ses amies n'entrassent dans l'amphithéâtre pour causer avec le prince. Il eut un soupir de soulagement quand la duchesse proposa :

— Nous allons vous attendre dehors... Il fait trop froid ici. Est-ce que ce sera long ?

— Deux heures environ.

— Comment ! deux heures ? Vous allez torturer ce pauvre prince pendant deux heures ?

— Mais il n'est pas tout seul ! — dit Cornalin que l'impatience gagnait. — Ils sont douze ; à dix minutes chacun, cela fait bien le compte. D'ailleurs, si la séance est fatigante pour le prince, que sera-ce pour moi qui interroge tout le temps ?

— Vous, c'est votre métier, — dit à son tour Mme de Talmond.

L'Immortel consulta sa montre, leur donnant à entendre que l'heure avançait, mais elles ne comprirent pas.

La duchesse reprit :

— Faites passer le prince d'abord.

— On appelle les candidats par ordre alphabétique — dit Cornalin sèchement. — Je ne suis pas libre d'intervertir cet ordre.

— Ah çà ! vous n'êtes donc maître de rien ici ! — s'écria la marquise, non sans quelque agacement.

— Dieu ! quelle drôle de maison ! — fit aussi la duchesse avec une pointe de dépit. — Rien ne va simplement... tout est objections et difficultés.

— C'est à qui fera le plus d'embarras ! Ces examens, vraiment, ne croirait-on pas que c'est la mer à boire ?

Ces derniers mots de la marquise piquèrent le Maître. Malgré l'heure, il voulut expliquer que ces anciens usages avaient leur raison d'être. Elles l'interrompirent :

— On ne vous accuse pas... ce n'est pas votre faute, il ne manquerait plus que ça ! C'est cocasse tout de même !

Les deux autres examinateurs faisaient les cent pas, restant loin et attendant par déférence leur président du jury pour ouvrir la séance. Cornalin eut peur de les indisposer. Il voulut prendre congé.

— Allons, à tout à l'heure... Je ferai mon possible pour que le prince soit reçu.

Il jugeait ce mot très suffisant pour les laisser sous une bonne impression, mais la duchesse le retint par le bras :

— Faites même l'impossible.

Ne tenant aucun compte du regard ennuyé dont l'Immortel lui montrait ses collègues, Mme de Talmond lui tendait sa belle main et, comme il hésitait à y poser ses lèvres, elle lui passa familièrement ses doigts sur le visage :

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Vous vous faites prier ? A-t-on vu chose pareille ? Fi ! le vilain monsieur ! — Et se tournant vers la duchesse : — Belle chérie, dites-moi ce qu'a notre ami : je ne le reconnais plus.

Pour en finir, Cornalin s'exécuta et baisa les belles mains, sous les yeux de ses confrères réellement amusés.

— Où vous retrouverai-je ? — demanda-t-il.

— Au Soufflet — dit la duchesse.

— Au Soufflet ? — exclama le grand homme. — Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est le café, au coin...

Il se rappela :

— Ah ! bon... j'y suis... Seulement, dans votre bouche, ce mot-là m'a surpris. — Puis, réfléchissant et choqué : Au café ?... vous allez m'attendre au café ?

— Pourquoi pas ? On n'y est pas trop mal. Le prince a fait retenir deux petites tables dehors...

— Dehors, oui, ça vaut mieux ! — soupira Cornalin. — C'est égal, le prince quelquefois a des idées...

La duchesse lui coupa la parole :

— Allons, sauvez-vous vite, bavard que vous êtes ! Alexandre vous attend !

Cet *Alexandre vous attend* parut encore gêner la respiration du grand homme.

Il eut une toux et cela passa. Il dit même avec un sourire :

— Je n'ai pas trop de remords, car le prince sait à quoi s'en tenir. L'appariteur vient de lire la liste des admissibles.

X

L'ESCLANDRE

Le jury pénétra dans l'amphithéâtre par la porte réservée.

L'auditoire était peu nombreux : les candidats, quelques parents. Seul le prince, assis au premier banc, avait autour de lui un groupe assez compact. Cornalin, sans aucun plaisir d'ailleurs,

reconnut plusieurs hommes chevelus, deux ou trois cabotins et la rédaction complète du *Vermout*. Ces gens-là ouvraient tous des yeux de mauvaises bêtes, désireux de *rigoler* aux dépens de n'importe qui et de faire du tapage au plus léger prétexte.

Ils ne se levèrent pas à l'entrée du jury.

Bien que le prince se dit très *calé*, Cornalin jugea prudent, avant de prendre place, de le recommander de nouveau à ses collègues : Alexandre Djorowski méritait l'indulgence. De nationalité étrangère, proche parent du tsar et de plusieurs souverains, immensément riche et grand-duc, c'était très bien à lui de vouloir gagner ses grades universitaires comme le premier étudiant venu. Cet exemple était digne de grands encouragements. Sur ce point, le Maître s'en rapportait entièrement à la sagacité de ses très chers confrères.

L'examinateur de langues vivantes, ébloui par le prestige de l'académicien, approuva chaudement. L'autre, celui des langues mortes, bien que plus froid, montra de la déférence.

Pendant ce temps, le prince, pas le moins du monde ému, à l'aise comme chez lui, parlait aussi et beaucoup plus haut que Cornalin. Depuis le commencement, à la joie de l'assistance, il interpellait tantôt l'un, tantôt l'autre, émettant des réflexions d'un à-propos contestable et dans son argot coutumier :

— C'est pas trop mal ici ! — j'étais jamais venu dans c'te Sorbonne neuve. — Où se mettent-ils les patrons ? — Là ! Derrière le comptoir ? — Oh ! ben vrai, ce que c'est haut ! — Puis y a plus de tapis vert. — C'est dommage ! Le tapis vert, ça allait à leur genre de beauté !

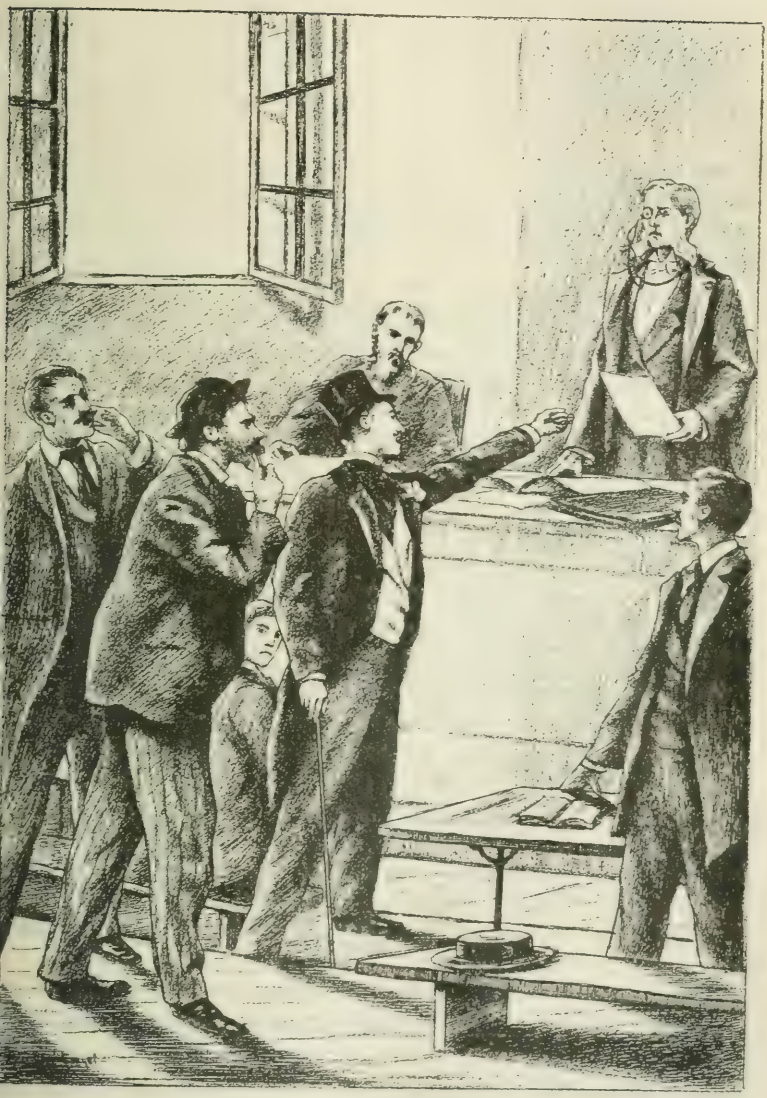
Il y eut des rires complaisants.

Cornalin parlait toujours à ses collègues, détournant leur attention, toussant très fort entre ses phrases pour avertir le prince de se tenir tranquille. Mais le prince était lancé :

— Et nous, ous'qu'on nous met ? — Là, devant le comptoir ? Tout debout ? — Y a pas mèche de s'asseoir ? — Flûte, alors ! Et ceux qu'ont des varices ?

L'académicien faisait toujours de louables efforts pour préparer les examinateurs aux excentricités d'Alexandre Djorowsky ; il espérait ainsi en atténuer l'effet :

— Il vous tutoiera, messieurs, c'est très probable. Je vous prie instamment de ne pas vous en offusquer. Dans son pays, on tutoie tout le monde, même les grands seigneurs !



Il se couvrit rageusement et montra le poing au jury. (Page 534.)

Le jury s'assit. Alors le prince se leva et, par-dessus le bureau, tendit la main à l'Immortel, accompagnant son geste d'un sourire familier :

— Bonsoir ! Comment qu'ça va ? Il fait rudement chaud. On serait mieux autre part.

Et sans attendre que le maître s'excusât, gentiment, très bon prince :

— Oui, je sais, c'est la règle... aussi je m'y conforme, tu vois, j'suis pas en retard. J'étais là avant toi. C'est toi qu'es le président ? Bon, alors, ça va bien... Dis donc, tu serais gentil de faire ouvrir la fenêtre... On transpire tout de même !

Les deux collègues, étonnés en dépit de l'avertissement de Cornalin, guettaient l'attitude du Maître. Le philosophe n'osa rappeler le prince à l'ordre. Il fit bonne contenance, eut un sourire qui signifiait : — « Vous voyez, je vous ai prévenu, c'est un original. » — Il serra néanmoins la main de Djorowski vite et nerveusement. Après quoi, il fut pris d'une petite sueur subite, — lui qui ne suait jamais ! Le prince avait raison : on étouffait. Cornalin donna l'ordre d'ouvrir une des fenêtres.

L'examen commença.

On appela trois candidats. Le prince était de ces trois. Il dut répondre d'abord à l'examinateur de langues vivantes. Tout en questionnant de son côté, Cornalin ne pouvait s'empêcher de prêter une oreille inquiète aux répliques de son protégé. Alexandre Djorowski savait l'allemand. Il traduisit très aisément un passage de Schiller : cela allait tout seul. Cornalin respira largement et s'absorba dans sa propre victime. Quand le prince, changeant de place, fut mis devant un texte latin, cela n'alla plus tout seul. C'était pourtant le début de l'*Enéide :*

Arma virumque cano...

Le prince commença sans hésiter :

— *Arma :* je m'arme. *Cano...*

— De ma canne, — rit l'examinateur, — *virumque :* et nous allons voir...

— C'est ce que j'allais dire ! — exclama Alexandre Djorowski en toute naïveté, sans lever les yeux sur le visage railleur du député manqué.

Cornalin s'agita, perdant à son tour son indulgence première, posant à son candidat des questions difficiles.

Le prince barbotait, mais avec un aplomb superbe.

— Ça suffit, je vous remercie, — dit l'examinateur. — Allez à votre place. Vous avez été à l'école de ceux qui traduisent *Numero deus impare gaudet : — le nombre deux se réjouit d'être impair.*

Le prince ne comprit pas, mais rit avec les autres, charmé de l'aménité et de la belle humeur de l'interrogateur.

Cornalin ordonna d'ouvrir la seconde fenêtre.

Le grand homme passait un bien mauvais quart d'heure. D'un regard de côté, dans la colonne des notes, il épiait le chiffre que ce confrère, peu tendre aux princes, allait pointer sur la grande feuille. Cornalin pressentait le zéro ; des gouttes perlaient sur son front de marbre. L'homme terrible, contre toute attente, marqua la note 1. C'était si inespéré que l'Immortel se leva, prit la feuille du prince sous le nez de son collègue et la plaça devant lui.

— Comme ça, — se dit-il, — il ne se ravisera pas.

Ceci fait, il reprit haleine, parcourut les notes d'un regard prompt : — *Bien* pour l'allemand ; — *Très médiocre* pour le grec et le latin. En somme, pas de *zéro :* c'était l'essentiel. Une bonne note en histoire pouvait tout racheter... et cette bonne note d'histoire dépendait de Cornalin. Le prince n'avait plus rien à faire avec les deux collègues. Donc rien n'était perdu. L'ami de la princesse était maître de la situation. Il le constata dans une large aspiration et reprit ses esprits. Il congédia son candidat, s'épongea le front avec son mouchoir fin et appela de sa voix grave :

— Monsieur Djorowski, voulez-vous me répondre ?

— Voilà ! voilà ! — fit le prince.

Il se leva avec un tel empressement qu'il fit tomber trois cannes et quatre ou cinq chapeaux. Puis il vint s'accouder d'une façon commode sur le bureau, en face de Cornalin auquel il décocha son œillade la plus engageante.

Cornalin se recueillit.

Certes, il se souvenait des mots de la duchesse : — « Parlez-lui d'Henri IV... il est *ferré* sur Henri IV ! » — mais il repoussa la tentation.

Le prince prit cet instant de réflexion pour une hésitation, une timidité. Il voulut mettre Cornalin tout à fait à son aise et, pour l'aider à entamer le dialogue, il lui dit gentiment :

— Il fait soif tout de même... Est-ce que tu permettrais de faire monter des bocks ?

Le professeur d'allemand rit franchement, tandis que l'examinateur de latin lança un regard furieux au prince et se tourna vers Cornalin pour lui demander comment il autorisait une telle inconvenance.

Cornalin riposta froidement, pas trop maladroitement tout de même :

— Monsieur Djorowsky, vous n'êtes pas à Saint-Pétersbourg, dans le palais des Tsars, ni au Kremlin de Moscou : vous êtes à la Sorbonne, devant un honorable jury. Vous nous obligerez en vous en souvenant encore quelques minutes.

— Ne te fâche pas, — dit le prince, — dis que tu n'as pas soif, mais ne te fâche pas pour ça !

Il aperçut sa feuille de notes devant Cornalin et il avança familièrement la main pour la tirer à lui.

— Voyons un peu les notes que j'ai ?

Cornalin fit le sourd, mais retint la feuille en posant cinq doigts fermes dessus. Renversé sur le dossier de sa chaise, il chercha par son affectation guindée à ramener le prince à la déférence voulue. Puis il se décida :

— Parlez-moi des guerres de l'Empire !

Le prince se gratta l'oreille. Il y eut un silence.

Cornalin répéta sa question, mais sans plus de succès. Henri IV de nouveau lui traversa l'esprit, mais il eut des scrupules.

— Dites-moi ce que vous savez de la guerre de Sept Ans.

Le prince se gratta le nez. Il y eut un silence.

Cornalin s'efforça d'en masquer la longueur par de petits *hein?* encourageants, qui demeuraient sans écho. Alors il prit un biais :

— Voyons, remettez-vous, ne vous troublez pas ainsi...

— Mais — dit franchement le prince — je ne suis pas troublé.

— Rappelez vos souvenirs, cherchez un peu.

— C'est pas la peine que je cherche, — dit le prince dégoûté, — j'ai jamais appris ça...

— C'est fâcheux... très fâcheux ! — exclama l'académicien qui s'essuya le front de nouveau. — Voyons, je vais vous poser une dernière question...

Il parut réfléchir profondément pour voiler le combat qui se livrait en lui-même. Il eut une dernière résistance ; puis, vaincu,

la voix rien moins que pompeuse, il dit enfin les yeux sur son buvard :

— Eh bien... parlez-moi d'Henri IV !

— Oh ! ça, ça me va ! — s'écria le prince dans une explosion de joie qui divertit l'assistance. Je gobe ce souverain-là, je vais pouvoir en dire long.

— Tant mieux, ça nous changera ! — riposta gaiement Cornalin, ranimé par la belle humeur générale qui donnait un tour jovial à l'examen et excusait son indulgence. — Parlez, je vous écoute !

— Henri IV était roi de France, c'est lui qui dit : « Paris vaut bien une messe » ; il inventa la poule au pot, il fut l'ami de la belle Corisande, de Gabrielle d'Estrées, d'Henriette d'Entragues...

Le prince paraissait en effet en savoir long, très long. Mais le latiniste eut un mauvais regard du côté de Cornalin qui, prudemment, coupa l'élan du candidat :

— En quelle année la mort du roi ?

Le prince, très choqué de cette subite interruption, dit d'un ton bourru :

— Quant à sa mort ? Je ne sais pas... j'ai pas la bosse des dates.

Un sursaut du confrère de langues mortes obligea Cornalin à le prendre de haut :

— Je vous prie, monsieur, de vous exprimer en termes plus choisis.

Alexandre Djorowski subit la semonce avec un dépit croissant. Il ne répliqua rien ; mais, buté, il prit une physionomie farouche, — sa tête de jeune cosaque.

— Quelle était la mère d'Henri IV ? — demanda l'académicien qui espérait encore tomber sur une bonne veine.

Le prince se gratta le nez, l'oreille ensuite, puis revint au nez.

— Ouvrez toutes les fenêtres ? — ordonna Cornalin d'une voix exaspérée. — On étouffe dans cette fournaise !

L'incident permit aux amis de souffler le prince :

— Jeanne d'Albret !... Jeanne d'Albret !...

Il avait beau tendre l'oreille, il ne saisissait pas. Il entendait bien *Jeanne*, l'autre mot lui échappait.

— Eh bien ! — fit Cornalin, — la mère de Henri IV ?

Tout à coup le prince trouva. Il cria d'un ton triomphal :

— C'est Jeanne d'Arc!

A ce mot, qui depuis est devenu légendaire, un fou rire éclata.

— Je vous remercie, vous pouvez vous rasseoir! — dit Cornalin d'une voix tout à fait blanche.

Il prit la plume, roidit sa main, la dirigea vers la colonne des notes en face du mot *Histoire*. Il eut un imperceptible tremblement en traçant *un zéro*. Cela fait, avec un gros soupir, il releva sa plume, leva les yeux au ciel dans un appel désespéré à toute sa probité de vieil universitaire et, très énergiquement, il pointa son zéro.

Ce fut un des grands actes honnêtes de sa vie.

Le prince, assis au milieu de son groupe, avait repris sa mine satisfaite. Il ne comprenait pas la portée désastreuse de sa dernière réponse et se croyait assuré du succès. Malicieusement, enchantés d'envenimer les choses, ses amis à voix basse berçaient ses espérances :

— En somme, ça n'est pas mal!

— Tu mérites *assez bien!*

— Tu n'es pas resté coi, c'est là le principal.

Pendant ce temps, l'académicien feuilletait le dossier du prince. Il relevait les notes, prenait une moyenne. Le calcul n'était ni long, ni difficile; il en connaissait le résultat d'avance et ne le refaisait que pour l'acquit parfait de sa conscience.

Maintenant un silence morne régnait. On entendait les mouches voleter contre les vitres. Le professeur d'allemand, le latiniste ralentissaient leur interrogatoire, curieux de constater la complaisance du Maître. Les copains eux-mêmes ne soufflaient mot, ne sachant au juste ce qui arriverait. Le prince attendait debout, le chapeau à la main, prêt à sauter dehors d'un bond de délivrance. Tout le monde demeurait en suspens, saisi par le pathétique de l'affaire.

Cornalin se leva, le dossier à la main. Il y eut un petit frémissement. L'Immortel prit son temps, promena son regard très calme sur l'assistance, cambra son buste comme aux beaux jours et proclama de sa voix grave et superbe :

— *Monsieur Djorowski n'est pas admis.*

Le prince lâcha un juron formidable, suivi d'un — « sale moujik! » — qui servit de signal à une bordée de sifflets; puis il se couvrit rageusement et montra le poing au jury dans un redoublement de sifflets.

Impassible sous ce déchaînement de tempête, Cornalin se tourna vers l'appariteur ahuri, désigna le public d'un geste autoritaire et, de sa voix puissante qui couvrait toutes les voix :

— Faites évacuer la salle!

Évacuée, elle l'était avant que l'huissier ne se fût levé. Le prince avait presque tout entraîné derrière lui. On l'entendait, de loin, hurler dans le corridor :

— Hein? les rosses... croyez-vous?... Oh! ce qu'ils sont rosses tout de même!

La rumeur se perdit et Cornalin se rassit.

Il demeura correct jusqu'à la fin de la séance : le tumulte de ses pensées ne parut pas sur sa face.

Avec tous les autres candidats, il fut sévère, mais juste.

A la sortie de l'amphithéâtre, ses deux collègues lui serrèrent chaleureusement la main. Le latiniste déridé, regagné, lui donna du *cher Maître* à bouche que veux-tu.

— Maigre consolation! — se disait l'Immortel avec mélancolie.

Mais il ne s'abandonna pas à ses appréhensions et traversa le vestibule d'un pas ferme.

Dès qu'il se montra sur la première marche de l'escalier d'honneur descendant vers la rue, il fut accueilli par *un joli boucan*, organisé, stylé et soudoyé par les amis du prince; le temps avait manqué pour lui donner toute l'extension voulue. Tel que, ce fut très suffisamment réussi :

— A bas le Cornalin!

— Enlevez la ganache!

— Conspuez le vieux pion!

Miaulements de chats, aboiements, rugissements de bêtes féroces, rien ne manqua à la fête.

Ce qui les enragea, c'est que le Maître parut indifférent et sourd. Son coupé stationnait devant la porte, il eût pu s'y jeter. Il préféra, suivi de la meute hurlante, aller jusqu'au café, faire le tour des tables dans l'espoir d'y trouver la duchesse et Mme de Talmond. L'agitation gagnait. Sans trop savoir pourquoi, les buveurs attablés crièrent comme les autres, tapèrent avec leurs verres, leurs soucoupes et leurs cannes sur le zinc vibrant des petites tables.

Au milieu du vacarme, Cornalin questionna le garçon.

— Je ne connais ni duchesse ni marquise, — lui dit l'homme,

— mais je connais bien le prince. Il y avait là, sous la tente, dans le coin, deux petites femmes très *chouettes!* La plus pâle a *sifflé* ses deux bocks. Le prince est venu les rejoindre. Elles sont parties *avec* dans une calèche *d'épate!*

Plus que le reste, ce départ affligea Cornalin. Ses amies ne l'avaient pas attendu! Elles avaient suivi le vilain petit cosaque! Et la duchesse qui avait bu deux bocks! Qu'est-ce que cela signifiait? Il se passait certainement quelque chose d'énorme, d'insensé, qu'il ne saisissait pas...

Il demeurait sur le trottoir, pensif, les bras croisés, le regard dans le vide.

Les vociférations s'éteignaient peu à peu. Dispersée dans le café, la manifestation accaparait les tables, s'abattait sur les banquettes de molesquine, faisait râfle des plateaux qui passaient : le prince payait.

L'Immortel les enveloppa tous d'un regard de mépris et fit signe au cocher qui suivait en le guettant.

— A l'hôtel de Talmond! — cria-t-il en claquant la portière sur lui.

(A suivre.)

Charles Foley.

ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS

(*Suite.*) [1]

II

LES THÉATRES SOUS LA RÉVOLUTION ET SOUS L'EMPIRE

A mesure qu'on approche de l'époque de la Révolution, une certaine tolérance s'établit en ce qui touche les théâtres, et aux cinq théâtres réguliers qui existaient à Paris vers 1775 : l'Opéra, la Comédie-Française, la Comédie-Italienne, les Grands-Danseurs du Roi (aujourd'hui la Gaîté) et l'Ambigu-Comique, viennent peu à peu s'en ajouter quelques autres. C'est le théâtre des Associés, qui s'établit sur le boulevard du Temple, celui des Variétés-Amusantes, à l'angle des rues de Bondy et de Lancry, celui des Petits-Comédiens du bois de Boulogne, à Passy, celui des Élèves de l'Opéra, boulevard du Temple; puis le théâtre des Beaujolais, au Palais-Royal, le Délassement-Comique et les Bleuettes comiques et lyriques, boulevard du Temple, et un peu plus tard le Théâtre-Français comique et lyrique, qui alla remplacer, rue de Bondy, les Variétés-Amusantes, qui elles-mêmes allèrent s'installer au Palais-Royal, dans une salle qu'ils firent construire et qui est celle qu'occupe aujourd'hui la Comédie-Française.

Nous arrivons à l'époque révolutionnaire. L'Assemblée nationale, dans sa séance du 13 janvier 1791, rend un décret par lequel elle établit la liberté la plus complète en matière d'industrie et d'exploitation théâtrale, et aussitôt on voit naître à Paris une foule d'entreprises dramatiques qui sollicitent le public de tous côtés. Parmi ces théâtres nouveaux qui surgissent de tous côtés, quelques-uns avaient une réelle importance non seu-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août 1896.

lement au point de vue dramatique, mais aussi en ce qui concerne le genre lyrique, et il faut citer surtout parmi ceux-là le théâtre Montansier, situé au Palais-Royal; le théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine: le théâtre Louvois (où Mlle Raucour, la célèbre tragédienne, qui avait quitté la Comédie-Française, fit une campagne brillante); le théâtre Molière, rue Saint-Martin; le théâtre du Vaudeville, rue de Chartres; le théâtre de la Cité, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le tribunal de commerce, et le théâtre National, rue Richelieu, qui, dès 1794, servit d'asile à l'Opéra, que l'on jugeait mal placé sur le boulevard Saint-Martin. Quelques théâtres de moindre importance n'étaient pas cependant sans présenter quelque intérêt, tels que celui des Victoires-Nationales, rue du Bac; celui de la Société Olympique, rue de la Victoire; celui des Jeunes-Artistes, rue de Bondy; celui des Jeunes-Élèves, rue de Thionville (Dauphine). Il y avait enfin une quantité de petites scènes d'ordre tout à fait inférieur, de véritables *bouis-bouis*, sans importance et sans intérêt, avec lesquels l'art véritable n'avait rien à voir.

Mlle Raucour.

Mais les nouveaux venus ne doivent pas nous faire négliger les anciens, dont l'histoire à cette époque est loin d'être sans intérêt. On conçoit facilement que les événements prodigieux qui agi-

taient la France d'alors devaient avoir leur répercussion sur les théâtres, lieux publics où le public régnait en maître et en souverain, pour ne pas dire en tyran. Nos grands établissements scéniques étaient bien obligés, quoi qu'ils en eussent, de se mettre au ton du jour, et ceux qui s'y refusaient n'eurent pas lieu de s'en réjouir. La Comédie-Française en sut quelque chose, comme nous l'allons voir. Mais voyons d'abord ce qui se passait à l'Opéra.

Remarquons, avant tout, que de 1790 à 1799 ce théâtre se trouve en premier lieu dans les mains et ensuite sous la surveillance immédiate, étroite et jalouse de la Commune de Paris, ce qui explique la singularité du répertoire qui s'y déroule à partir de 1792. Tout d'abord ce sont des ouvrages dont les sujets, pris dans l'histoire antique, sont destinés à aviver, à échauffer l'esprit patriotique et républicain : tels *Fabius*, de Méreaux; *Miltiade à Marathon*, de Lemoyne; *Horatius Coclès*, de Méhul; *Léonidas* ou *les Spartiates*, de Gresnick; puis, des intermèdes en quelque sorte symboliques, dont le but est d'exalter et de surexciter, par la puissance de la musique et la couleur d'un spectacle grandiose et saisissant, l'amour ardent de la liberté : *l'Offrande à la Liberté*, où Gardel et Gossec mettent en scène et en action *la Marseillaise* devant les spectateurs, *le Triomphe de la République* ou *le Camp de Grandpré*, tableau militaire de Marie-Joseph Chénier et Gossec, *la Montagne* ou *la Fondation du temple de la Liberté*, *la Réunion du 10 Août* ou *l'Inauguration de la République française*, *la Journée du 10 Août* ou *la Chute du dernier tyran*; puis encore des œuvres inspirées par telle ou telle circonstance, tel ou tel fait politique ou militaire : *la Patrie reconnaissante* ou *l'Apothéose de Beaurepaire*, de Candeille; *le Siège de Thionville*, de Jadin; *Toulon soumis*, de Rochefort; *la Pompe funèbre du général Hoche*, de Cherubini; *les Français en Angleterre*, de Kalkbrenner; *la Nouvelle au camp de l'assassinat des ministres français à Rastadt*... On devine qu'au point de vue purement artistique tout cela devait être d'assez médiocre valeur, ces ouvrages étant en quelque sorte improvisés, écrits à la hâte et à la diable, et n'offrant, en somme, qu'un intérêt à peu près nul.

Bien que les deux administrateurs placés par la Commune à la tête de ce théâtre en 1792, Francœur et Cellerier, aient été déclarés suspects et décrétés d'accusation en 1793, l'Opéra n'eut pas, en résumé, par trop à se plaindre du régime révolutionnaire. Il n'en fut pas de même de la Comédie-Française, qui avait pris

le titre de théâtre de la Nation, et qui, par sa faute d'ailleurs, subit une crise terrible. La plupart des artistes de ce théâtre étaient, comme on disait alors, « imbus de l'esprit monarchique » et absolument hostiles au nouvel ordre de choses, ce qui se comprend après tout si l'on songe aux relations qu'ils avaient avec la cour, devant laquelle ils allaient fréquemment, et à la protection spéciale dont ils étaient l'objet de la part du souverain. Ils eurent seulement le tort de s'entêter dans une opposition qui ne pouvait qu'être impuissante, qui resterait par cela même inutile, et qui devait leur être funeste. Néanmoins, un vent de discorde ne tarda pas à souffler au milieu d'eux, quelques-uns, comme Talma, Dugazon, Grandmesnil, voulant réagir contre un esprit maladroitement réactionnaire, et la grande majorité tenant bon pour ses idées. Des scènes graves eurent lieu dans le sein de la Comédie-Française, qui se renouvelaient à tout instant d'une façon fâcheuse. Un soir même, une altercation violente qui dégénéra en rixe se produisit dans les coulisses entre Talma, représentant la *gauche*, et Naudet qui personnifiait la *droite*, altercation dès le lendemain suivie d'un duel. Le public était au courant de ces faits, et les représentations orageuses du *Charles IX* de Chénier, où Talma jouait le rôle principal, firent suffisamment voir de quel côté étaient les sympathies de la foule. Les sociétaires ne tinrent aucun compte de cette situation, s'exaspérèrent au lieu de réfléchir, et ne trouvèrent rien de mieux, pour répondre au sentiment exprimé par le public, qu'un acte de rigueur qui était un acte illégal : ils résolurent d'expulser Talma de leur société et du théâtre. Ce fut alors un véritable scandale, qui ne pouvait qu'envenimer de plus en plus la lutte entre les deux partis. Justement, comme nous l'avons vu, l'ancien théâtre des Variétés-Amusantes, qui s'était transporté du boulevard dans une salle nouvellement construite au Palais-Royal, avait reconnu la nécessité de modifier son genre en changeant de public et s'efforçait de se former un répertoire d'un caractère plus relevé, ce qui impliquait aussi une modification de son personnel. Déjà il s'était attaché un ancien sociétaire de la Comédie-Française, Monvel, acteur de premier ordre et tragédien profondément émouvant. Ses directeurs, Gaillard et Dorfeuille, songèrent à attirer à eux les dissidents de ce théâtre pour lui faire, dans un quartier plus central que le faubourg Saint-Germain et qui était alors comme le cœur même du Paris vivant et agissant, une concurrence qui pouvait être

redoutable. Des négociations aussitôt entamées ne tardèrent pas à réussir, et Talma, Grandmesnil, Dugazon, entraînant avec eux Mme Vestris, sœur de ce dernier, Mlle Desgarcins et Mlle Julie Candeille, abandonnèrent la Comédie pour s'en aller au théâtre du Palais-Royal, qui prit alors le titre de Théâtre-Français de la rue Richelieu, auquel il devait substituer bientôt celui de théâtre de la République. C'est au commencement de 1791 que se produisit ce démembrement.

Tandis que le nouveau Théâtre-Français, qui avait les sympathies et l'appui des auteurs libéraux, jouait *Henri VIII* et *Caïus Gracchus* de Marie-Joseph Chénier, *Othello* et *Jean-sans-Terre* de Ducis, *l'Intrigue épistolaire* et *l'Héritière* de Fabre d'Églantine, la Comédie-Française offrait à son public une pièce d'Alexandre Laya, *l'Ami des Lois*, qui, à tort ou à raison, était considérée comme une œuvre d'ardente réaction politique et déchaînait contre elle les fureurs populaires. On ne saurait se faire une idée de l'émotion que souleva l'apparition de cet ouvrage et de la perturbation qui en résulta. Dénoncé à la Commune, qui en interdit la représentation, absous par la Convention, qui casse l'arrêté de la Commune, *l'Ami des Lois* est ballotté de toutes façons. Dans le public un parti réclame la pièce avec violence, un autre ne veut pas la laisser jouer, tout Paris prend part à cette querelle, la Comédie-Française est envahie, des scènes presque sanglantes ont lieu, et des canons sont braqués sur le théâtre pour effrayer les mutins de l'un et de l'autre côté. Force reste enfin à la Commune et *l'Ami des Lois* disparaît de la scène et de l'affiche. Mais cet événement créait une situation nouvelle. A partir de ce jour il est visible que la Comédie-Française est frappée à mort, et que ses ennemis profiteront de la première circonstance pour lui faire sentir le poids de leur colère. Cela ne pouvait tarder, et le prétexte se trouva bientôt dans la représentation d'un nouvel ouvrage, *Paméla* ou *la Vertu récompensée*, comédie de François de

Neufchâteau, qui fut joué le 1er août 1793. Ici encore les partis se trouvèrent aux prises, l'un combattant la pièce comme contre-révolutionnaire, l'autre la défendant comme courageuse et honorable. Dénonciation, interdiction, émeutes dans la salle et au dehors, rixes entre les spectateurs, accusation contre l'auteur, contre les comédiens, rien ne manqua à l'histoire singulièrement émouvante de cette infortunée *Paméla*, qui, en réalité, ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mais le Comité de salut public voulait en finir d'un seul coup avec la Comédie-Française, à qui l'on peut reprocher au moins un excès d'imprudence et une forfanterie inutile, et dans la nuit du 3 au 4 septembre, par son ordre, tous les artistes, hommes et femmes, furent arrêtés chez eux, ainsi que l'auteur de *Paméla*, et incarcérés en masse, à l'exception de Molé, qui put s'échapper, et de Desessarts, qui, alors en Suisse, fut pris d'un tel saisissement en apprenant le malheur de ses camarades qu'il en mourut sur le coup. Le sort des comédiens pouvait être tragique, étant donné les haines qu'ils avaient maladroitement accumulées sur eux. Disons pourtant que, par suite d'un concours de circonstances favorables, aucun d'eux ne périt sur l'échafaud, que quelques-uns sortirent successivement de prison et que tous furent délivrés par le 9 thermidor. On les vit alors essayer de se reconstituer et de jouer tour à tour soit dans leur ancienne salle sous le nom de théâtre de l'Égalité, soit au théâtre Feydeau, où ils faisaient alterner leurs représentations avec celles de la troupe lyrique, soit au théâtre Louvois, comme on l'a vu plus haut. Pendant ce temps le théâtre de la République, dont les commencements avaient été brillants, avait vu son étoile pâtir peu à peu et décliner sensiblement, jusqu'au jour où il avait dû fermer ses portes. Enfin, après une lutte devenue désormais sans objet, en présence d'une situation qui était à la fois la ruine de l'art et des artistes, on songea à une réunion de tous les éléments que les circonstances avaient si violemment séparés, à un rapprochement qui était non seulement dans l'intérêt de tous, mais aussi dans l'intérêt du public ; la fusion se fit entre les anciens acteurs du théâtre de la Nation et ceux qui avaient formé le théâtre de la République, et le 30 mai 1799 la Comédie-Française, reconstituée et réorganisée, prit possession de la salle du Palais-Royal,

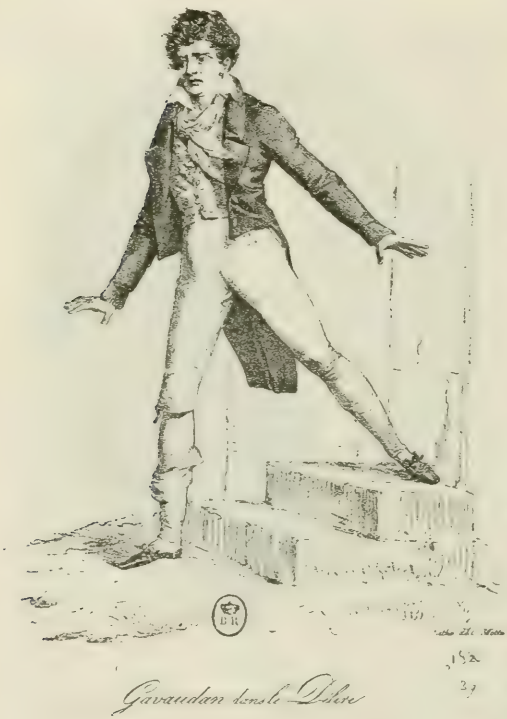
où elle se trouve encore, et reparut devant le public dans tout son éclat.

Plus prudents à la fois et plus habiles que leurs camarades de notre grande scène littéraire, les artistes de la Comédie-Italienne, qui, comme eux, étaient alors en société, n'avaient pas cherché à remonter le courant. Sans donner dans les excès révolutionnaires dont certains, tels que le théâtre Molière et le théâtre Montansier, avaient donné l'exemple, ils s'étaient aussi garés des tendances réactionnaires dont d'autres, comme le Vaudeville et le théâtre Feydeau, avaient failli être victimes. Ils avaient en somme poursuivi sagement et courageusement leur carrière, sans donner prise à la malignité, au milieu de difficultés de toutes sortes, ayant à lutter contre de nombreuses concurrences, celle du théâtre Feydeau, la plus directe et la plus puissante, et celle de plusieurs scènes nouvelles qui, comme on l'a vu, faisaient une large part au genre lyrique. Dès les premières années de la Révolution ils avaient abandonné leur titre de Comédie-Italienne, qui depuis longtemps n'avait plus de raison d'être, et avaient adopté celui d'Opéra-Comique-National, tandis que le public prenait l'habitude de désigner familièrement leur théâtre sous le nom de théâtre Favart.

Elleviou.

Le théâtre Favart avait fait de puissantes recrues. D'abord deux chanteurs admirables qui étaient aussi d'excellents comédiens et dont les noms sont demeurés justement célèbres : le

ténor Elleviou, le partenaire exquis de l'exquise Mme Saint-Aubin, et le baryton Martin, qui furent pendant de longues années la gloire et l'éclat de ce théâtre; puis le chanteur-compositeur Solié, à qui l'on doit la gentille musique de nombreux opéras-comiques: *le Secret, Chapitre second, Jean et Geneviève, le Jockey, le Diable à quatre;* puis Gavaudan, qu'on surnommait « le Talma de l'Opéra-Comique », et qui, particulièrement, se montrait si dramatique dans *le Délire*, où il représentait un joueur devenu fou, que chaque soir dans la salle des spectatrices s'évanouissaient de terreur; puis encore Dozainville, une « ganache » excellente, Saint-Aubin, Moreau, Philippe, Fleuriot. Du côté des femmes c'était la jolie, mignonne et toute gracieuse Mme Gavaudan, qui jouait tour à tour et avec une égale supériorité les ingénues, les soubrettes, les coquettes, les travestis, et qui était surtout adorable dans la Margot du *Diable à quatre;* et Jenny Bouvier, et la séduisante Philis, et les deux charmantes sœurs Pingenet. C'est, à ce théâtre comme à celui de Feydeau, l'âge d'or de la musique française. Des compositeurs de génie lui prodiguent des chefs-d'œuvre : Berton avec *les Rigueurs du cloître, le Délire, Montano et Stéphanie;* Méhul avec *Euphrosine et Coradin, Stratonice, Ariodant, Mélidore et Phrosine;* Boieldieu avec *la Dot de Suzette, Beniowski, Zoraïne et Zulnare;* Della Maria avec *l'Opéra-Comique*



Gavaudan dans le Délire

et *le Prisonnier*; d'Alayrac avec *Camille ou le Souterrain*, *Adolphe et Clara*, *Roméo et Juliette*, *Léon ou le Château de Montenero*, *Philippe et Georgette*, *Gulnare ou l'Esclave persane*, *Marianne*, *Maison à vendre*, *Ambroise ou Voilà ma journée*...

Le théâtre Feydeau, bien qu'il eût à regretter la perte de Martin et de Gavaudan, qui l'avaient quitté pour s'en aller à Favart, n'en avait pas moins encore une excellente troupe. Il avait conservé Lesage, Juliet, le gentil ténor Gaveaux, ancien marin devenu musicien, qui, comme Solié, écrivait d'agréables opéras-comiques : *le Traité nul*, *l'Amour filial ou la Jambe de bois*, *le Petit Matelot*, *la Famille indigente*, et il s'était attaché Rézicourt, Vallière et un autre chanteur-compositeur, Fay, l'auteur d'*Emma* et de *Clémentine ou la Belle-Mère*; il avait aussi conservé deux femmes charmantes qui, chacune en leur genre, étaient des cantatrices de premier ordre, Mme Scio-Messié, tragédienne lyrique admirable, et Mlle Rolandeau, au gosier de velours. Avec ces artistes, et quelques autres qui tenaient des emplois moins importants, il offrait de remarquables moyens d'exécution à tous ces musiciens qui lui apportaient des œuvres

Mme Gavaudan dans *le Diable à Quatre*.

superbes : Cherubini, *Lodoïska*, *Médée*, *les Deux Journées*, *l'Hôtellerie portugaise*, *Elisa ou le Mont Saint-Bernard ;* Lesueur, *Télémaque*, *la Caverne*, *Paul et Virginie ;* Boieldieu, *la Famille suisse*, *les Méprises espagnoles ;* Devienne, *les Visitandines*, *Rose et Aurèle*, *les Comédiens ambulants*, *le Valet de deux maîtres ;* Bruni, *Toberne ou le Pêcheur suédois*, *le Major Palmer*, *l'Officier de fortune ;* d'Alayrac, *Alexis ou l'Erreur d'un bon père.*

La lutte artistique si intéressante, si courageuse, qui se poursuivit pendant plus de dix années entre le théâtre Favart et le théâtre Feydeau est l'un des chapitres les plus importants de l'histoire de la musique française, qui lui doit, avec la conquête de sa personnalité et de son indépendance, un incomparable éclat. C'est cette lutte qui mit en lumière les grands noms, les noms justement glorieux de Méhul, de Berton, de Cherubini, de Lesueur, de Boieldieu, sans compter ceux d'artistes plus modestes mais d'une véritable valeur, tels que Devienne, Della Maria, Gaveaux, Kreutzer, Solié, Nicolo, etc. C'est elle aussi qui fit briller les rares talents de tous ces chanteurs-comédiens aux qualités si diverses dont, pour quelques-uns, la renommée s'est perpétuée jusqu'à nous : Elleviou, Martin, Gavaudan, Saint-Aubin, Dozainville, Lesage, Juliet, Solié, Chenard, Baptiste, Philippe, Gaveaux, Mmes Saint-Aubin, Gavaudan, Scio, Desbrosses, Crétu, Pingenet, Philis, Rolandeau, Rose Renaud... Malheureusement, malgré la vigueur et l'intelligence qu'ils déployaient l'un et l'autre, les deux théâtres finirent par s'épuiser dans cette lutte dont, en cette époque troublée, les efforts artistiques n'amenaient qu'un résultat matériel insuffisant. Dès les premiers jours de l'année 1801, une crise terrible et depuis longtemps prévue éclatait à la fois des deux côtés, si bien qu'au mois d'avril le théâtre Feydeau fermait ses portes et que le théâtre Favart, quoique délivré de cette rivalité, se voyait dans la nécessité de faire de même au mois de juillet. Mais déjà l'on se préoccupait de cette situation, et de di-

Mme Saint Aubin.

vers côtés on avait mis en avant le projet d'une fusion des deux théâtres en un seul, fusion ardemment désirée par le public, qui avait vu avec un véritable déplaisir, par la fermeture simultanée des deux scènes d'opéra-comique, la disparition d'un genre qui lui était cher. Des négociations furent ouvertes à ce sujet, qui, à la satisfaction générale, aboutirent rapidement; à l'aide de quelques sacrifices inévitables de part et d'autre une entente s'établit, la fusion fut décidée, et, le 16 septembre 1801, les deux troupes réunies de Favart et de Feydeau faisaient solennellement la réouverture de la salle Feydeau, restaurée et remise à neuf pour la circonstance, et qui prenait décidément et officiellement le titre de théâtre de l'Opéra-Comique, conservé jusqu'à ce jour. L'État accordait à la nouvelle administration une subvention annuelle de 50,000 francs. A partir de ce moment, l'avenir et la prospérité de l'Opéra-Comique paraissaient décidément assurés.

On voit, par ce fait, que « l'État » commençait à s'occuper des théâtres. En effet, le gouvernement consulaire, dont l'esprit libéral, on le sait, n'était pas la qualité dominante, n'était pas sans trouver déjà que, en cette matière comme en bien d'autres, le régime de complète liberté inauguré par l'Assemblée nationale n'était pas pour lui sans inconvénients. Quelques années pourtant se passeraient encore sans qu'on prît ouvertement la résolution de changer ce régime, ce qui ne veut pas dire toutefois que certaines entraves, certaines restrictions ne seraient pas apportées, sous forme de règlements et d'ordonnances de police, à l'exercice de la profession théâtrale. Mais l'empire n'était pas encore né qu'on parlait déjà de la suppression possible de la liberté des théâtres et d'un retour pur et simple du système de l'autorisation et des privilèges, tel qu'il était pratiqué sous l'ancienne royauté. Cela ne pouvait tarder beaucoup. Aussi, dès le 8 juin 1806, un premier décret impérial était-il promulgué, établissant : 1° qu'aucun théâtre nouveau ne pourrait désormais s'établir à Paris sans autorisation; 2° qu'aucun théâtre ne pourrait représenter des pièces du répertoire de l'Opéra, de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique; 3° que le ministre de l'intérieur assignerait à chaque théâtre un genre de spectacle dans lequel il serait tenu de se renfermer; 4° qu'aucune pièce ne pourrait être jouée sans l'autorisation du ministre de la police; 5° que les spectacles de curiosité seraient soumis à des règlements particuliers et ne porteraient plus le nom de théâtres.

On voit ce qui résultait de ce décret : rétablissement des privilèges, délimitation étroite des genres affectés à chaque théâtre et rétablissement de la censure. Ce n'était encore là toutefois qu'un acheminement vers une mesure plus radicale et plus complète. Ledit décret respectait encore les droits acquis et, tout en leur rendant la vie plus difficile, laissait du moins subsister les théâtres alors existants. Cela ne devait pas durer longtemps. Quatorze mois plus tard, jour pour jour, le 8 août 1807, un second décret paraissait qui limitait à huit le nombre des théâtres autorisés à Paris et supprimait d'un trait de plume tous les autres, en leur accordant généreusement huit jours pour fermer leurs portes, ruiner leurs entrepreneurs, licencier leur personnel et réduire tout ce monde à la misère et à la faim. C'était tout simplement sauvage. Voici le texte de la partie importante de ce décret :

« Le maximum du nombre des théâtres de notre bonne ville de Paris est fixé à huit ; en conséquence, sont seuls autorisés à ouvrir, afficher et représenter, indépendamment des quatre grands théâtres mentionnés en l'article 1er du règlement de notre ministre de l'intérieur, en date du 25 avril dernier (ces quatre théâtres étaient l'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique et le Théâtre de l'Impératrice), les entrepreneurs ou administrateurs des quatre théâtres suivants : 1° le théâtre de la Gaîté, établi en 1760; celui de l'Ambigu-Comique, établi en 1772, boulevard du Temple, lesquels joueront concurremment des pièces désignées aux paragraphes 3 et 4 du règlement de notre ministre de l'intérieur ; 2° le théâtre des Variétés, boulevard Montmartre, établi en 1777, et le théâtre du Vaudeville, établi en 1792, lesquels joueront concurremment des pièces du même genre, désignées aux paragraphes 3 et 4 du règlement de notre ministre de l'intérieur.

« Tous les théâtres non autorisés par l'article précédent seront fermés avant le 15 août. En conséquence, on ne pourra représenter aucune pièce sur d'autres théâtres dans notre bonne ville de Paris que ceux ci-dessus désignés, sous aucun prétexte, ni y admettre le public, même gratuitement, faire aucune affiche, distribuer aucun billet imprimé ou à la main, sous les peines portées par les lois et les règlements de police ».

Ainsi, tandis qu'en 1790, à l'aurore de la Révolution, Paris possédait onze théâtres, un gouvernement despotique n'en laissait plus, dix-sept ans après, que huit à la disposition du public.

Le décret qu'on vient de lire nous a appris quels étaient ceux qui bénéficiaient de la clémence impériale. Pour tous les autres, c'était la mort sans phrases : Porte-Saint-Martin, Variétés-Étrangères (théâtre Molière), théâtre du Marais, Jeunes-Artistes, Jeunes-Élèves, Jeunes-Comédiens, Théâtre-Sans-Prétention (ancien théâtre des Associés), théâtre de la rue Vieille-du-Temple (ancien Boudoir des Muses), et deux ou trois autres encore, tout cela disparaissait. Remarquons en outre que, dans sa sollicitude pour ce qu'il appelait « les grands théâtres », le souverain avait ordonné que celui des Variétés (théâtre Montansier) quitterait le Palais-Royal, où son voisinage était considéré comme déshonorant pour la Comédie-Française. Ce théâtre avait donc dû s'exiler durant quelques mois à la salle de la Cité, laissée libre par la mort de Beaulieu, pendant qu'on lui construisait la nouvelle salle du boulevard Montmartre, dont il vint prendre possession au commencement de 1807 et qu'il occupe encore à l'heure présente.

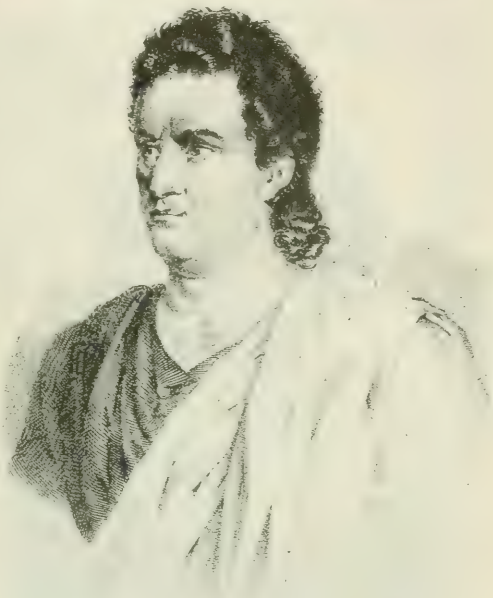
Pourtant, la force des choses amena, sous l'Empire même, la création de deux nouvelles entreprises dramatiques, qui, il est vrai, n'obtinrent pas la qualification de « théâtres », jugée trop noble pour elles, et qui durent se contenter du titre de spectacles, ayant d'ailleurs pour conditions d'existence certaines restrictions sottes de la nature de celles qu'on imposait naguère aux établissements de ce genre. C'est ainsi que ces deux « spectacles » ne pouvaient jouer d'une part que des vaudevilles ne comportant pas plus d'un acte, de l'autre que des sortes de grandes pantomimes, des « tableaux d'action », ainsi qu'on les caractérisait, dans lesquels certains acteurs seulement avaient la faculté de se servir de la parole, tandis que les autres étaient réduits à l'emploi d'une gesticulation aussi vive qu'animée. Il est évident que l'Empire eût tremblé sur ses bases et que la civilisation elle-même eût été en péril, si l'on n'eût ainsi mis un frein à l'ambition de ces deux établissements aussi artistiques qu'intéressants. L'un, qui s'appelait les Jeux Gymniques et qui se donnait ainsi un faux air d'antiquité classique, prit possession de la salle de la Porte-Saint-Martin, qu'il rouvrit le 1er janvier 1810 ; l'autre s'intitulait plus modestement les Jeux Forains, et inaugura ses représentations le 23 octobre de la même année, dans la salle Montansier, dont on avait cependant chassé les Variétés. Je relève dans leur répertoire quelques titres bizarres ou caractéristiques : *l'Espérance et l'Armateur*, *l'Olympe en goguette*, *Mar-*

tial et Angélique ou le Cheval accusateur, le Soleil et les glaces, la Sœur de la Miséricorde ou le Sceptre vivant, la France et l'Italie au pied des Alpes, la Petite Nichon ou la Jeune Paysanne de la Moselle, la Reine de Persepolis, l'Enfant d'Hercule, etc. Mais les entraves ineptes qu'on imposait à l'un comme à l'autre ne pouvaient que leur être nuisibles, en enlevant tout intérêt aux pièces, ou soi-disant telles, que les Jeux Gymniques ou Forains présentaient à leur public. Deux années suffirent à le démontrer, et dès 1812 tous deux avaient disparus. On vit alors dans la salle Montansier les exercices vraiment très curieux d'un danseur de corde italien très renommé, digne émule de Mme Saqui, le fameux Forioso, dont la Montansier, créature étrange et passionnée, s'éprit follement, dit-on, en dépit des soixante-dix années accumulées sur sa tête, et qu'elle épousa en secret. Quant à la Porte-Saint-Martin, je constate qu'un peu plus tard, en 1814, un nouveau privilège était accordé pour l'exploitation de ce théâtre, qui faisait son ouverture le 26 décembre de cette année et qui devait, quinze ans après, tenir une place si brillante dans la grande mêlée du romantisme. Nous le retrouverons à ce moment.

Mais voyons ce qui se passait alors aux quatre grands théâtres, qu'on appelait ainsi parce qu'ils étaient subventionnés et prenaient le titre de « théâtres impériaux ». Tous les quatre étaient sous la surveillance d'un surintendant qui était le comte de Rémusat, premier chambellan de l'empereur. Là, comme en beaucoup d'autres matières, l'empire singeait la royauté. L'Opéra avait pour directeur Picard, l'auteur comique. La Comédie-Française et l'Opéra-Comique, tous deux en Société, avaient à leur tête un commissaire impérial qui était Mahérault pour la première et Campenon pour le second. Et enfin le Théâtre de l'Impératrice (Odéon) était dirigé par Alexandre Duval. Ce dernier ne jouait que les mardi, jeudi, vendredi et dimanche, les trois autres jours étant réservés à l'*Opera buffa*, c'est-à-dire au Théâtre-Italien, dirigé par Spontini et qui était considéré administrativement comme son « annexe ». On voit comme tout cela était établi, réglé, ordonné, hiérarchisé.

L'Opéra, qui connut, pendant la période impériale, les triomphes éclatants de Spontini, *Fernand Cortez*, *la Vestale*, *Olympie*, vit aussi ceux de son admirable interprète, Mme Caroline Branchu, la tragédienne lyrique aux accents déchirants, aux élans pleins de grandeur et de pathétique, qui succédait si digne-

ment à Mme Saint-Huberty et à Mlle Maillard. De cette époque datent aussi les débuts d'Adolphe Nourrit, que nous retrouverons plus loin, et ceux de l'excellente basse Derivis. Le personnel dansant se maintint à la hauteur de sa gloire passée, avec Montjoie, Albert, Milon, Mérante, avec toutes ces ballerines séduisantes qui avaient nom Clotilde (la femme de Boieldieu), Mlles Gosselin, Chevigny, Fanny Bias, Mme Gardel, et surtout l'adorable Mlle Bigottini, qui n'était pas seulement une danseuse de premier ordre, mais encore une mime d'un talent incomparable, dont un chroniqueur faisait ainsi l'éloge : « Le talent de Mlle Bigottini prit tout son essor dans le ballet de *Nina*. Jamais l'art de la pantomime n'atteignit un plus haut degré. C'est là que s'arrête la perfection, et l'on se rappelle avec délices ce talent prodigieux dont on ignorait encore la portée. » Dans ce ballet de *Nina*, qui était l'adaptation chorégraphique du joli opéra-comique de Marsollier et d'Alayrac, *Nina ou la Folle par amour*, on comparait Mlle Bigottini à Mme Dugazon, qui s'était montrée admirable dans ce rôle difficile, et certes on ne pouvait faire d'elle un plus bel éloge.



Joseph Talma.

Mais la gloire éclatante de cette époque, c'est à la Comédie-Française qu'il la faut chercher, à la Comédie-Française, qui, reconstituée, comme nous l'avons vu, en 1799, présentait alors un ensemble de talents vraiment incomparable. C'était Talma, tragédien sublime, qui renouvelait les grands jours et la gloire de Baron et de Lekain ; Talma, dont le jeu héroïque et mâle,

plein de grandeur et de fierté en même temps que de chaleur et de passion, soulevait l'enthousiasme du public en le faisant frissonner d'admiration et qui, non content de montrer l'éclatante supériorité de son génie, ne négligeait rien de ce qui pouvait augmenter et compléter l'illusion scénique, et s'attachait surtout avec un soin intelligent à la réforme rationnelle du costume tragique, qu'il sut accomplir de la façon la plus heureuse. Jamais Corneille, jamais Racine, jamais Voltaire n'eurent d'interprète à la fois plus profond, plus noble et plus poétique. A côté de Talma, c'est une tragédienne pathétique et puissante, Mlle Duchesnois, dont les accents pleins de flamme étaient dignes de se mesurer avec les siens et qui jouait les « reines » avec une ampleur, une énergie et un éclat superbes. Puis c'est Mlle George, dont la beauté sculpturale et fière produisit à sa première apparition un tel saisissement, une telle impression de surprise et d'admiration sur le public que la salle entière parut un instant comme pétrifiée, pour éclater ensuite en bravos frénétiques. On voulut bientôt établir une comparaison entre les deux actrices et, comme toujours en pareil cas, opposer l'une à l'autre. Mlle George avait sur Mlle Duchesnois, assez disgrâciée de la nature, l'avantage de sa souveraine beauté ; mais, bien qu'elle fût loin d'être sans talent, elle était manifestement inférieure sous ce rapport à celle dont on voulait la faire la rivale. Néanmoins, le public se

partagea à ce sujet en deux camps bien tranchés, la presse elle-même prit parti dans la question, certains journaux tenant pour Mlle Duchesnois, d'autres pour Mlle George, des caricatures même furent publiées, qui eurent parfois le mauvais goût de s'en prendre, en les exagérant, aux défauts physiques de cette dernière, qui n'avait pour se défendre que son admirable talent.

Caricature de Mlle Duchesnois.

Cette petite guerre, qui dépassait trop volontiers les bornes de la courtoisie, dura plus longtemps qu'il n'eût fallu. Mais tandis que les deux artistes qui en étaient l'objet se disputaient les suffrages du public dans l'emploi des reines, une toute jeune femme et fort intéressante, Mlle Bourgoin, douée d'un physique plein de grâce, se montrait avec avantage dans celui des princesses, où, de leur côté, la touchante Mme Talma et la belle Mlle Volnais avaient acquis déjà une juste renommée. Et dans la tragédie il faut encore citer Lafon, acteur habile et non sans mérite, mais que quelques-uns eurent la sottise de vouloir poser en rival de Talma,

qu'il fut loin d'égaler jamais, et Damas, dont le talent était très réel.

La comédie n'était pas moins bien représentée. Ici, et avant tout, il faut citer en première ligne Mlle Mars, actrice exquise à qui un critique du temps appliquait ces vers de l'*Esther* de Racine :

> Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes;
> Une noble pudeur à tout ce que vous faites
> Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.

Belle comme le jour et d'une beauté patricienne, réunissant à l'élégance la plus rare une grâce enchanteresse, joignant à l'esprit le plus fin le plus parfait naturel, Mlle Mars était le modèle de la comédienne accomplie. Elle eut avec cela, comme naguère Mlle de Brie, la tendre amie de Molière, l'avantage d'une jeunesse physique qui se conserva bien au delà des limites ordinaires : à soixante ans elle jouait encore Elmire et Célimène. Et comme elle était montée tout enfant sur les planches, sa carrière se prolongea pendant tout un demi-siècle. Une anecdote peut donner une idée de son esprit — en dehors du théâtre. Mlle Mars, qui avait toujours été traitée avec distinction par l'empereur, et dont le frère était officier dans la garde impériale, était ardente

Mlle George. — Mlle Bourgoin.

Mademoiselle Mars.

bonapartiste. Nul ne l'ignorait, et un jour, après la rentrée des Bourbons, la royauté étant rétablie, quelqu'un lui vient dire que les gardes du corps étaient mal disposés contre elle. Faisant une allusion mythologique un peu impertinente, elle répliqua avec une simplicité feinte : « Qu'est-ce que messieurs les gardes du corps ont de commun avec Mars ? » Le mot était joli, mais hardi, et un peu cinglant. Il fut répété, colporté, fit du bruit, et le lendemain même faillit être la cause d'un scandale, le soir, en plein théâtre, lors de l'entrée en scène de l'artiste, que messieurs les gardes du corps étaient venus pour siffler en masse. Heureusement, le public prit le parti de l'actrice et le scandale fut étouffé.

Mais si Mlle Mars était la première actrice de ce temps, la Comédie-Française en pouvait montrer d'autres fort distinguées encore. Mlle Contat, dont le talent était d'ordre tout à fait supérieur, Mlle Leverd, une amoureuse charmante et pleine de grâce, puis trois soubrettes pétillantes de verve et d'esprit, Mlles Devienne, Dupont et Demerson, et enfin cette infortunée Mlle Mézeray, dont la paresse et l'ivrognerie brisèrent la carrière, que les aboiements de son chien firent trouver un jour, demi-nue, dans les fossés des Invalides, et qui mourut peu après, complètement folle. Pour les hommes il me suffira de citer, dans les emplois sérieux, Baptiste aîné, Armand et Michelot, et dans les emplois comiques Thénard, Michot et Baptiste cadet.

Par malheur, le répertoire dont ces artistes devaient se faire les interprètes n'était rien moins que brillant. On sait ce que vaut la littérature de l'Empire, où l'on ne peut pas dire précisément que la liberté avait des ailes. Le théâtre surtout avait à souffrir des méfaits d'une censure dont la sévérité n'avait d'égale que la sottise, et qui voyait partout des allusions ou des intentions perverses. Il en résulte que nulle œuvre vigoureuse ou fière ne pouvaitse flatter de voir le jour en ce temps où le despotisme le plus ombrageux étouffait systématiquement toute pensée noble et généreuse. Aussi, que reste-t-il des tragédies de Baour-Lormian, de Raynouard, d'Aignan, de Delrieu, de Jouy, de Brifaut, même des comédies de Picard, d'Étienne et d'Alexandre Duval ?

Heureusement la musique, qui n'est jamais séditieuse, n'avait personnellement rien à voir avec la censure. Elle avait pu, à l'Opéra, joindre aux chefs-d'œuvre de Spontini quelques ouvrages encore fort remarquables, tels que *le Triomphe de Trajan*

et *la Mort d'Adam*, de Lesueur, *les Bayadères*, de Catel, *les Abencérages*, de Cherubini ; elle se montra plus abondante encore à l'Opéra-Comique en œuvres supérieures ou intéressantes. Ici, il faut signaler d'abord deux chefs-d'œuvre de Méhul, *Uthal* et surtout son admirable *Joseph*, et deux ouvrages exquis de Boieldieu, qui, à peine de retour de son long séjour en Russie, se faisait acclamer avec *Jean de Paris* et *le Nouveau Seigneur de village*. Puis, c'était *Gulistan*, de d'Alayrac, *le Billet de loterie*, *Cendrillon*, *les Rendez-vous bourgeois*, *Joconde* et *Jeannot et Colin*, de Nicolo ; *l'Auberge de Bagnères*, *les Artistes par occasion* et *les Aubergistes de qualité*, de Catel, *le Diable-à-Quatre*, de Solié, *le Charme de la voix*, de Berton, *Monsieur Deschalumeaux*, de Gaveaux, sans compter *le Séjour militaire*, début à la scène d'Auber, qui devait y régner pendant plus d'un demi-siècle, et *les Héritiers Michau*, ouvrage fort agréable du fameux harpiste Charles Bochsa, un musicien qui avait sur la façon de pratiquer l'hospitalité des idées tout à fait personnelles, grâce auxquelles il eut avec la justice des rapports exempts de courtoisie. Ledit Bochsa, qui jouissait alors d'une vogue immense comme virtuose, afficha un soir un concert auquel se rendirent, pour l'entendre, toutes les dames de la haute société parisienne. L'heure était depuis longtemps passée de commencer la séance, rien ne venait, et après avoir inutilement murmuré, on prenait, las d'attendre et sans rien comprendre à la situation, le parti de se retirer, lorsqu'on s'aperçut au vestiaire que l'artiste, non content d'avoir emboursé la recette, qui était abondante, avait fait main basse sur tous les cachemires des dames, pour disparaître ensuite avec eux. Il était aussitôt parti pour l'étranger. Mais ce n'était pas tout. On découvrit bientôt que Bochsa s'était rendu coupable de toute une série de faux, en contrefaisant la signature non seulement de quelques-uns de ses confrères les plus célèbres : Méhul, Berton, Boieldieu, Nicolo, mais encore de plusieurs grands personnages tels que le comte Decazes, lord Wellington et autres. Traduit devant la cour d'assises de la Seine, il fut condamné à douze années de travaux forcés, à la marque et à 4,000 francs d'amende. Mais il était contumace, et en fut quitte pour ne jamais reparaître en France. Il estima d'ailleurs que ceci n'était pas sans doute encore suffisant à sa renommée, car, ayant laissé à Paris sa femme (Mlle Georgette Ducrest, nièce de Mme de Genlis), il se rendit plus tard coupable de bigamie.

Mais revenons à l'Opéra-Comique, dont le personnel, à l'époque de l'empire, subit quelques modifications. Tout d'abord, il fit trois pertes sensibles dans la personne de Mme de Saint-Aubin et d'Elleviou, qui se retirèrent, et de Mlle Rolandeau, cantatrice exquise, qui périt d'une façon cruelle : s'étant imprudemment approchée d'une cheminée, la malheureuse jeune femme vit le feu prendre à ses vêtements, fut horriblement brûlée, et mourut après une longue agonie de deux mois, à peine âgée de trente-deux ans. Il perdit aussi, en 1808, Mme Dugazon, qui, en prenant de l'âge, avait échangé son emploi de jeunes amoureuses contre celui des mères, dans lequel elle s'était montrée tout aussi remarquable, et sans rien perdre de faveur du public.

Mme Dugazon.

Mais, en regard de ces pertes, il faut enregistrer plusieurs acquisitions précieuses. En se retirant, Mme Saint-Aubin léguait à l'Opéra-Comique ses deux filles, Cécile et Alexandrine, dont l'une devint Mme Duret et l'autre Mme Joly, et qui toutes deux obtinrent d'éclatants succès : la première surtout fit tourner la tête de tous les Parisiens dans la *Cendrillon*, de Nicolo. A côté d'elles se montrèrent Mlle Regnault (plus tard Mme Lemonnier) et Mme Boulanger, qui pendant vingt ans allaient être les enfants gâtées du public, puis Mme Belmont, qui sortait du Vaudeville

où elle avait attiré cent fois la foule dans *Funchon la vielleuse*, et Mme Paul Michu, fille d'un excellent artiste, Michu, qui avait, pour son malheur, quitté la Comédie-Italienne, où il jouissait d'un renom mérité, pour aller prendre la direction du théâtre de Rouen, et qui y fit de si mauvaises affaires que, de désespoir, il se jeta dans la Seine. (Celui-là avait, dit-on, des coutumes assez singulières, si bien qu'un jour, dans une réunion du comité du théâtre, une discussion s'étant élevée entre lui et un de ses camarades, ce dernier lui dit : « Monsieur Michu, si je ne respectais votre sexe, je vous flanquerais ma main sur la figure... ») Du côté des hommes, il faut signaler l'arrivée de Juliet, un comique excellent, de Huet, chanteur et comédien habile qui avait fait son apprentissage scénique au gentil théâtre des Jeunes-Artistes, et surtout de Ponchard, ténor justement célèbre, que Boieldieu prit en grande affection et à qui il confia plus tard, entre autres créations, le rôle charmant de George Brown dans sa *Dame blanche*. Auprès de ceux-là, les anciens de la troupe continuaient d'être bien vus et bien reçus du public : la toujours gentille Mme Gavaudan, Mme Desbrosses, Mme Crétu, ainsi que Chenard, Martin, Saint-Aubin, Gavaudan. Pour ce dernier, malgré son immense talent, il ne devait pas tarder à être l'objet d'une mesure assez indélicate, provoquée par le retour des Bourbons. Un chroniqueur disait en 1816 : « Gavaudan est obligé de

Ponchard.

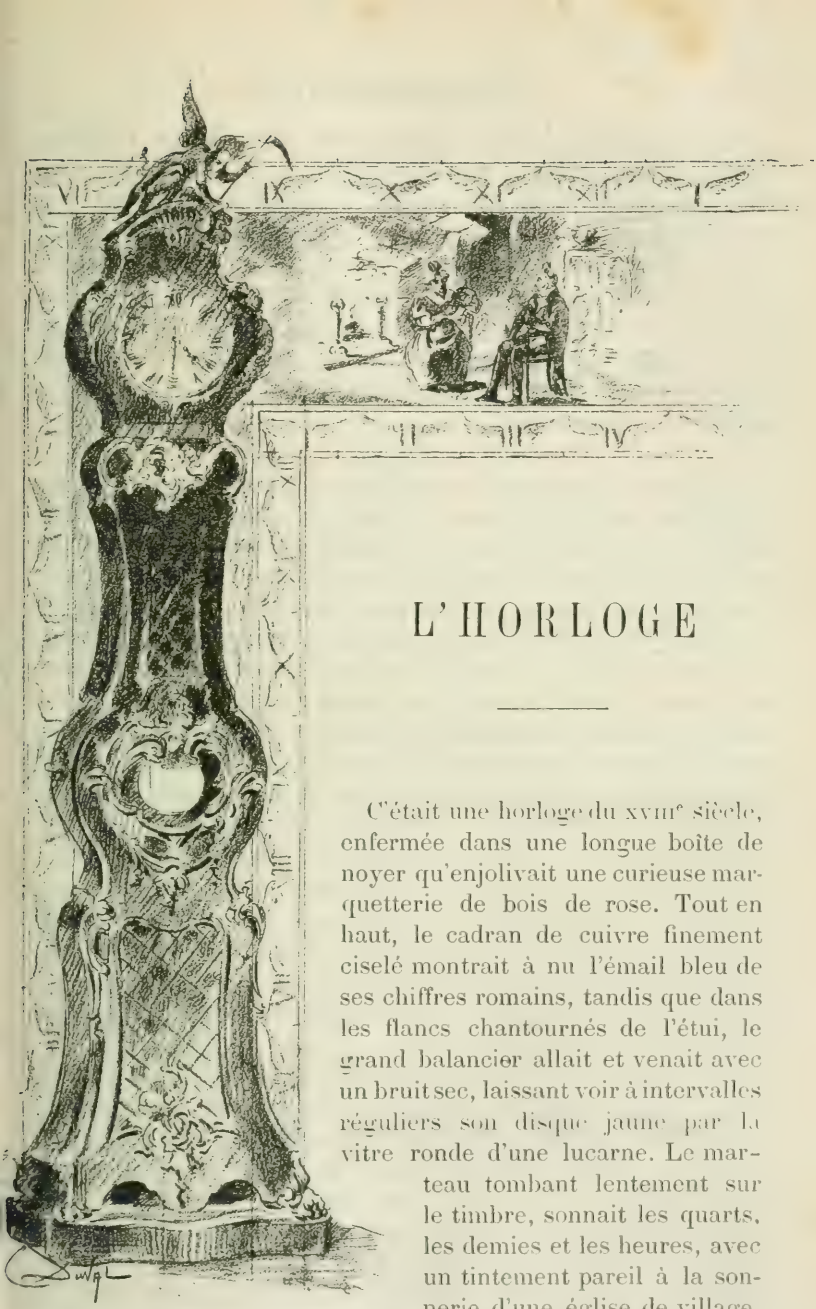
prendre sa retraite; quelques-uns de ses camarades trouvent qu'il ne pense pas assez bien pour chanter avec eux la haute-contre ». C'est que Gavaudan, comme Mlle Mars, dont je parlais tout à l'heure, était un ardent bonapartiste, et qu'à cette époque beaucoup de comédiens, même de ceux qui avaient reçu de Napoléon des marques de faveur, se montraient d'autant plus enragés royalistes. Gavaudan, lui, ne cachait pas ses sympathies, loin de là, et un fait le prouvera. Alors qu'on introduisait la politique partout et qu'elle se mêlait à toutes choses, il se trouvait un soir au théâtre, à la Gaîté, dans une loge où deux ou trois messieurs prenaient précisément part à une cabale montée contre un artiste connu pour ses opinions bonapartistes. Impatienté de ce qui se passait et n'y pouvant plus tenir, il finit par dire tout haut : « Parbleu ! je ne voulais pas entrer dans cette loge ; je me doutais que j'y trouverais mauvaise compagnie : ça sent le garde du corps, ici. » Il avait deviné juste, et, naturellement, un duel s'ensuivit avec l'un des assistants, qui lui perça le bras d'un coup d'épée, tandis que la sienne lui labourait le visage.

Arthur Pougin.

(A suivre.)

Le Gérant : F. Juven.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 72.8.96.



L'HORLOGE

C'était une horloge du XVIIIe siècle, enfermée dans une longue boîte de noyer qu'enjolivait une curieuse marquetterie de bois de rose. Tout en haut, le cadran de cuivre finement ciselé montrait à nu l'émail bleu de ses chiffres romains, tandis que dans les flancs chantournés de l'étui, le grand balancier allait et venait avec un bruit sec, laissant voir à intervalles réguliers son disque jaune par la vitre ronde d'une lucarne. Le marteau tombant lentement sur le timbre, sonnait les quarts, les demies et les heures, avec un tintement pareil à la sonnerie d'une église de village. On l'entendait du milieu de l'escalier, ainsi que le majestueux tic-tac du pendule. L'horloge avait dû orner jadis le vesti-

bule de quelque château campagnard. Par quelles traverses et par quels milieux avait-elle passé avant de venir meubler la modeste salle à manger du petit appartement que Mme Noirtin occupait au cinquième d'une maison de la rue Saint-Placide ? Mme Noirtin elle-même n'aurait pu le dire au juste. Tout ce qu'elle savait et qu'elle ne se lassait de conter à son vieil ami, M. Évonyme Martelot, c'est que l'horloge provenait de l'héritage de sa grand'mère paternelle, et que celle-ci l'avait apportée en dot lorsqu'elle était entrée en ménage, vers 1813 ou 1814.

Mme Noirtin avait passé la trentaine. C'était une petite femme rondelette, à la taille bien prise malgré un commencement d'embonpoint, au maintien discret et décent, au calme visage éclairé par deux yeux bruns limpides et encadrés par d'épais cheveux noirs. Elle était veuve d'un commis principal au ministère des Travaux publics, qui l'avait épousée sur le tard et qui était mort, lui laissant le tiers réversible de sa pension de retraite et une rente de huit cents francs. C'était sur ce modique revenu de quatorze cents francs que vivait la veuve, en y ajoutant les gains très variables de couture que lui fournissait un grand magasin de confections. N'ayant point d'enfants et menant une existence très simple, elle trouvait le moyen de nouer les deux bouts, non sans beaucoup de tirage aux époques de morte saison. Elle était très laborieuse, avec des goûts casaniers, ne sortait guère que pour aller au magasin dans la semaine, et le dimanche, pour entendre la messe à l'église des Missions. Elle n'avait conservé de relations qu'avec des parents éloignés qu'elle voyait à peine deux fois l'an, et avec Évonyme Martelot qui la visitait plus assidûment.

Martelot, commis ordinaire aux Travaux publics, était l'ancien ami et l'ancien subordonné de feu M. Noirtin. Il professait un culte pour la mémoire du défunt qui l'avait pistonné et protégé lors de son entrée au ministère. Déjà quadragénaire, grand, blond, le teint rose, il avait des yeux bleus à fleur de tête, facilement humides, les cheveux rares, le front étroit et les lèvres épaisses; sa physionomie n'était pas très intelligente, mais empreinte de bonté et de sensibilité. C'était un garçon timide et embarrassé ; il ne savait que faire de ses mains, et achevait difficilement ses phrases; au demeurant, un brave cœur, un employé

modèle, ce que les collègues appellent dédaigneusement un *cul-de-plomb*. Il était resté célibataire, non pour aversion pour le mariage, mais par suite de son excessive timidité. Quand il avait consciencieusement donné au ministère ses sept heures par jour, il s'efforçait d'arrondir son maigre budget en tenant les livres trois fois par semaine chez un gros négociant de la rue du Sentier. Il consacrait les quatre autres soirées restant libres à des visites chez Mme Noirtin. Il reportait sur elle l'attachement reconnaissant qui l'avait lié quinze ans à feu Noirtin. C'était lui qui s'occupait des intérêts de la veuve, touchait sa pension aux échéances et lui épargnait en général toutes les corvées désagréables. Il grimpait ponctuellement les cinq étages de la maison de la rue Saint-Placide, au coup de huit heures. Invariablement, quand le bruit sec de la détente de l'horloge annonçait les cinq minutes avant dix heures, il se gantait, serrait la main de son amie, et au milieu de l'escalier, il entendait encore, en s'éloignant, le timbre grave et familier de la sonnerie de l'horloge.

C'était un beau spectacle que l'innocente intimité de ces deux cœurs simples qu'unissait honnêtement le souvenir de feu Noirtin; que rapprochaient les mêmes goûts paisibles, les mêmes idées un peu terre à terre et la même pauvreté résignée. Pendant ces soirées passées dans la salle à manger, près du poêle de faïence en hiver, devant la fenêtre en été, les propos étaient peu variés, Évonine étant un médiocre causeur. Tandis que Mme Noirtin taillait des patrons, bâtissait un corsage ou une veste, Martelot racontait les commérages des bureaux. La veuve, habituée par son défunt mari à ce genre de conversation, connaissait les noms des employés de la division et s'intéressait encore à ce qui se passait là-bas. Le commis ne lui faisait grâce d'aucun des incidents de la vie bureaucratique. Il lui narrait longuement toutes ces tempêtes dans un verre d'eau qui prennent sous des crânes d'employés les proportions de grands événements politiques. — Le nouveau directeur ne plaisantait pas sur l'assiduité aux heures réglementaires : — malgré tout, les choses n'en allaient pas mieux qu'autrefois ; il y avait toujours des amateurs qui en prenaient à leur aise et la besogne retombait sur les travailleurs consciencieux : — il n'y aurait point d'avancement en janvier et on parlait de supprimer les gratifications : — la cheminée du sous-chef envoyait toute sa fumée dans le bureau des commis,

ce qui était très malsain pour les bronches, etc. — Quand il en avait fini avec ses menues nouvelles, Évonyme s'arrêtait net. Il n'avait pas l'imagination féconde. Lorsque Mme Noirtin était trop affairée à sa couture pour lui donner la réplique, il arrivait fréquemment que l'entretien tournait court. De temps à autre, il régnait dans la salle à manger de profonds silences pendant lesquels on n'entendait plus que le grincement des ciseaux et le tic-tac familier de l'horloge.

Cette horloge, du reste, servait le plus souvent à réveiller la conversation assoupie, et le timide Évonyme ne manquait pas de la faire entrer en propos, quand il se trouvait *à quia*. Il tirait de son gilet une vieille montre d'or, dodue comme un oignon, à laquelle il tenait plus qu'à ses yeux, et qui était maintenue à une boutonnière du gilet par une antique chaîne d'or à gros chaînons; puis il comparaît minutieusement les indications de ce respectable régulateur avec celles de l'horloge, et constatait malicieusement que celle-ci était en avance ou en retard de quelques minutes. Mme Noirtin prenait vivement la défense de son cadran. Elle aimait l'horloge comme Martelot aimait son oignon. Depuis sa plus petite enfance, elle avait été élevée dans le respect et l'admiration de cette maîtresse pièce du mobilier de son aïeule. Elle vénérait la mémoire de sa grand-mère et l'horloge avait hérité d'une part de cette vénération.

Une fois sur ce chapitre, la veuve ne tarissait plus. Elle évoquait, avec une grande lucidité et une verve inaccoutumée, tous ses souvenirs d'enfance. Elle dépeignait à Martelot la cuisine de sa grand'mère, au fond d'un village de l'Argone; elle précisait la place qu'occupait l'horloge entre le lit et la crédence, en face de la haute cheminée, si vaste qu'on voyait le ciel en se penchant sous le manteau. Puis elle mettait en scène son aïeule, petite, vive, alerte, rageuse et redressant d'importance les gens qui se permettaient de manquer d'égards pour l'horloge.

— Elle la remontait elle-même, disait Mme Noirtin en enveloppant d'un regard attendri la longue boîte de noyer; personne qu'elle n'avait le droit d'y toucher. Tous les samedis, elle ôtait ses souliers, et, montée sur une chaise, elle frottait la marqueterie, astiquait les ornements de cuivre, visitait l'intérieur, avec la pompe et les religieuses précautions d'un prêtre qui ouvre le tabernacle où sont les vases sacrés.

Mon grand-père était jaloux de l'horloge ; il prétendait que ma grand'mère l'aimait mieux que lui.

« — Sûr que oui ! sûr que oui ! répondait malignement en patois mon aïeule ; j'ai eu assez de maux avec vous !... Si ma pauvre maman avait su ce qui m'attendait en ménage, ni l'horloge ni moi ne serions entrés ici.

« — Vous n'avez mie toujours parlé *ain là*, notre Marianne ! — repartait le bonhomme patelinement, en riant d'un rire silencieux qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles... Vous m'aimiez pourtant bien quand vous montiez à la gerbière de votre grenier pour me voir revenir des champs.

« — *Taisez-ve*, menteur ! — et la petite femme haussait les épaules — *taisez-ve*, je ne vous ai épousé que pour vous empêcher d'être soldat des armées de l'empereur premier. Vous me devez un beau cierge, car vous aviez assez peur de partir.

« — Moi ! moi ! s'écriait le grand-père en se dressant comme un coq sur ses ergots, peur ?... moi qui ai soutenu tout seul la retraite des Cent-Jours dans l'Argonne !... »

— « Je ne sais, reprenait Mme Noirtin en souriant, ce que mon grand-père entendait par ce soutien qu'il avait prêté « à la retraite des Cent-Jours ». Il n'en savait trop rien lui-même, ayant passé tout le temps de l'invasion de 1815 caché dans son bois du Chânois... Ces discussions, qui se renouvelaient souvent et qui l'amusaient fort, étaient généralement interrompues par la sonnerie de l'horloge annonçant le dîner ou le souper, auquel le héros des *Cent-Jours* faisait grand honneur... La vérité est que mes braves parents s'adoraient, qu'ils sont morts très vieux à six mois de distance en s'aimant toujours, et que l'horloge leur a sonné la dernière heure à tous deux... Après leur mort, je n'ai pas voulu qu'elle passât en des mains étrangères et je l'ai fait revenir ici... Vous allez me trouver bien enfant, monsieur Martelot, mais quand j'ai revu l'horloge dans cette salle, et que j'ai entendu sa sonnerie tinter, comme à l'époque où j'avais quinze ans, les larmes me sont montées aux yeux. C'était toute ma première jeunesse qui ressuscitait. Il me semblait voir mes deux vieux parents assis côte à côte, en face de l'étui de noyer, sous le manteau de la haute cheminée où je me chauffais près d'eux, assise sur un petit tabouret...

Mme Noirtin soupirait et Évonyme Martelot sentait tout à coup

ses yeux devenir humides. Il se mouchait bruyamment et disait en manière de conclusion :

— C'est une bonne chose que de bien s'aimer !...

En même temps, il levait timidement les yeux et regardait à la dérobée la douce figure de Mme Noirtin, dont les prunelles, couleur café, brillaient d'un éclat si limpide. Il contemplait silencieusement les cheveux noirs modestement tirés sur les tempes et roulés par derrière en un épais chignon retombant sur la nuque. Ses lèvres s'ouvraient comme pour articuler une phrase difficile, puis se refermaient gauchement. Il soupirait à son tour, se gantait et prenait congé de la veuve.

Un soir de mai, comme les souvenirs évoqués par l'horloge avaient de nouveau rendu la conversation plus animée et plus intime, Mme Noirtin s'écria brusquement :

— Expliquez-moi une chose, monsieur Martelot... Vous qui êtes un homme d'intérieur, affectueux, rangé et tranquille, comment n'avez-vous jamais songé à vous marier ?

Martelot, un moment interloqué, répondit en rougissant :

— Mon Dieu ! j'y ai bien songé ; mais j'étais trop jeune alors et trop pauvre... Maintenant il n'est plus temps.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis trop vieux.

— Vieux à quarante ans !... Savez-vous que ce que vous dites là n'est pas galant pour moi qui vais en avoir trente-cinq !

Martelot rougit de plus belle et jeta vers son interlocutrice un regard chargé d'excuses et de protestations. Et, tout en balbutiant une phrase inachevée, il songeait, à part lui, que Mme Noirtin paraissait certainement plus jeune que son âge. Le printemps lui avait rosé les joues, éclairci le teint et fleuri les yeux ; ses cheveux bouffaient légèrement, et un petit bouquet de violettes passé dans son corsage en faisait ressortir les contours discrètement rebondis.

— D'ailleurs, reprit-il en baissant les yeux, il me semble que je n'oserais jamais demander une femme en mariage... Je suis trop timide.

— Oui, vous êtes très timide, murmura la veuve en retournant à sa couture, après un moment de silence.

Il ne répliqua pas. Il tenait toujours ses yeux baissés, et, pour se donner une contenance, faisait craquer la jointure de ses

doigts. Ils restèrent muets un bon bout de temps, puis tout d'un coup le bruit sec de l'horloge annonça cinq minutes avant dix heures, et Évonyme Martelot se retira après avoir serré nerveusement la main de Mme Noirtin.

Le printemps et l'été se passèrent sans rien changer aux habitudes ni à la réserve de ces deux discrets personnages. Mme Noirtin ne se permettait plus d'allusion au célibat obstiné d'Évonyme. Celui-ci aurait bien voulu que la question fût de nouveau examinée. Il se reprochait d'avoir été un peu sot dans ses répliques, et une fois rentré dans son maussade logis de garçon, il trouvait, avec une facilité prodigieuse, les réponses ingénieuses et tendres qu'il aurait pu faire; mais quant à prendre sur lui de remettre l'entretien sur le chapitre du mariage, il ne se sentait pas assez brave. Dès qu'il était chez la veuve, l'idée de toucher seulement à ce point délicat, lui donnait la chair de poule et des battements de cœur. Du reste, depuis la fin de l'automne, Mme Noirtin paraissait fuir plutôt que rechercher les confidences de son fidèle serviteur.

A mesure que le mois d'octobre approchait, son front se rembrunissait et une brume légère voilait ses yeux bruns. Il était évident qu'elle avait quelque sérieux sujet d'inquiétude. Évonyme se demandait avec ennui ce que ce pouvait être. On était en pleine morte saison et il était possible que Mme Noirtin eût des embarras d'argent; mais, comme elle était très fière, elle n'en parlait pas. Martelot avait beau s'ingénier à provoquer sa confiance, il se heurtait à une volonté bien arrêtée de ne rien laisser deviner.

Un des premiers soirs d'octobre, Évonyme montait en soufflant l'escalier étroit, aux marches rouges d'encaustique, qui conduisait à l'appartement de la veuve. Arrivé au quatrième, il fut très étonné de ne pas entendre le puissant tic-tac de l'horloge. Est-ce qu'elle se serait arrêtée? se demanda-t-il *in petto*; et, en entrant dans la salle à manger, après avoir serré la main de son amie, son premier soin fut de s'assurer par la lucarne vitrée si le balancier exécutait son va-et-vient habituel dans la boîte de noyer. Tout à coup ses yeux s'arrondirent, ses grosses lèvres restèrent entr'ouvertes et ses traits exprimèrent un violent ahurissement. L'horloge avait disparu; on ne voyait plus sur la muraille nue que la trace de l'étui, marquée par le ton plus neuf du papier

de tenture à l'endroit où la longue boîte s'était dressée si longtemps.

— Vous cherchez l'horloge ? dit Mme Noirtin d'une voix un peu enrouée.

— Oui, répondit-il, qu'est-elle donc devenue ?

— Mon Dieu, reprit la veuve en raffermissant sa voix, je me suis résignée à un gros sacrifice... Les gens du quatrième prétendaient que le bruit de la sonnerie les empêchait de dormir, le propriétaire parlait de me donner congé... Alors je m'en suis défaite.

— Vous avez vendu l'horloge ! s'écria Évonyme atterré.

— Pas encore, mais j'espère bien en tirer un assez bon prix... Je connais un commissaire-priseur qui doit mettre aux enchères une collection de meubles anciens et qui a bien voulu la comprendre dans la vente.

— Ah !

Martelot regardait plus attentivement Mme Noirtin. Il remarqua qu'elle avait les paupières rougies, et il crut voir briller des larmes dans ses yeux bruns. Il n'était pas dupe de la prétendue plainte des gens du quatrième. Sûrement Mme Noirtin était gênée. L'époque du terme approchait, et sans doute la veuve avait été forcée de vendre l'horloge qui avait une certaine valeur artistique. Il comprit tout cela et aussi l'étendue du sacrifice qu'elle s'imposait.

Il y eut un moment de silence pénible, puis Martelot insinua :

— Vous ne m'avez jamais parlé de ce commissaire-priseur... Comment le nommez-vous donc ?

— M. Remyon... C'est un ancien camarade de Noirtin.

— Et quand la vente doit-elle avoir lieu ?

— Après-demain, à deux heures, à l'hôtel Drouot, salle n° 6... Et à ce propos, monsieur Martelot, j'aurais un service à vous demander... Je désirerais assister à cette vente et savoir dans quelles mains tombera l'horloge... C'est un enfantillage, mais je tiens à le savoir, et je n'ose aller là-bas toute seule... Voudriez-vous m'y accompagner ?

Elle disait cela d'une voix altérée qui serrait le cœur d'Évonyme. Il se mit à la disposition de Mme Noirtin, puis la conversation se traîna languissamment sur des lieux communs, et, après avoir pris rendez-vous pour le surlendemain, on se quitta.

Évonyme revint chez lui tout songeur. Il dormit mal, s'éveilla avec un mouvement de fièvre et sortit de bon matin d'un air préoccupé.

Le même jour, vers dix heures, si un des collègues de Martelot fût passé rue du Vieux-Colombier, il eût assisté à un spectacle absolument insolite : — Évonyme Martelot, le sage, l'économe Évonyme, se glissait furtivement dans l'escalier de la succursale

Elle détourna la tête pour qu'on ne la vît pas pleurer. (Page 570.)

du Mont-de-Piété et en ressortait un quart d'heure après la rougeur au front.

A l'heure indiquée pour le rendez-vous, il alla prendre le lendemain Mme Noirtin chez elle et ils pénétrèrent ensemble dans la salle n° 6 de l'Hôtel des ventes.

Il y avait peu de monde, peu d'amateurs sérieux surtout. Quelques marchands de brie-à-brac mâles et femelles, aux redingotes grasses et aux robes fripées, à la mine fortement israélite, composaient le gros de l'assistance. Derrière le bureau du commissaire-priseur et son scribe, les meubles étaient entassés confusément ; parmi eux l'horloge montrait son cadran émaillé et sa jolie boîte curieusement chantournée.

Évonyme sentit le bras de sa compagne trembler sur le sien, et il serra silencieusement ce bras potelé contre sa poitrine, comme pour exhorter la veuve au courage. On commença par vendre aux enchères un lot de faïences plus ou moins authentiques, un faux bahut Henri II, une verdure en lambeaux, puis le commissaire-priseur, désignant l'horloge, annonça d'une voix joviale :

« Une horloge Louis XV, en vieux noyer et bois de rose, avec cadran de cuivre ciselé et émaillé !... Un très beau meuble, messieurs, très bien conservé, vous pouvez en juger... »

Il fit signe à deux hommes de peine qui s'emparèrent de l'étui et le dressèrent devant le bureau. Au moment où on la posait d'aplomb, l'horloge se mit à tinter ; la sonnerie lente et grave vibra jusque dans les hauteurs sonores de la salle n° 6.

En entendant cette sonnerie familière, qui avait été l'accompagnement de toutes ses émotions d'enfant, de toutes ses impressions de jeune femme, Mme Noirtin n'y put tenir ; sa poitrine se gonfla, ses lèvres se crispèrent et elle détourna la tête pour qu'on ne la vit pas pleurer, tandis que le pauvre Évonyme lui serrait plus tendrement le bras.

— Vous entendez, messieurs, s'exclama l'officier ministériel, quelle sonnerie !... un timbre d'or !... La marqueterie est charmante et exécutée en plein cœur de noyer... C'est un très beau morceau d'ébénisterie... Allons, nous avons acheteur à quatre-vingts francs.

— Quatre-vingt-dix ! cria un marchand de curiosités.

— Cent !... Cent dix !...

— Cent dix !... Nous avons acheteur à cent vingt, interjeta le commissaire en clignant de l'œil du côté de Mme Noirtin.

— Cent trente ! lança d'une voix aigre une revendeuse à la toilette.

— Cent quarante !... Cent quarante-cinq !... Cent cinquante !...

— Cent cinquante ! reprit le commissaire en levant son marteau ; allons, personne ne dit plus rien ? A cent cinquante !... il n'y a pas de regret ?... Adjugé !

Et le marteau retomba sur la table.

— Allons-nous-en ! sanglota Mme Noirtin, c'est fini !...

Martelot avait vivement tourné la tête dans la direction du commissaire-priseur. On emportait déjà l'horloge. Il entraîna la

veuve hors de la salle et ils redescendirent lentement l'escalier boueux de l'hôtel.

Quand ils furent dans la rue, Mme Noirtin put pleurer à son aise sous sa voilette. Les sanglots l'empêchaient d'articuler une parole. Silencieusement et affectueusement, Évonyme l'emmenait vers la rue Lafayette ; puis, allongeant le chemin comme à plaisir, il lui fit prendre le boulevard Haussmann, la rue Tronchet, la rue Royale. Toute à son chagrin, la veuve se laissait conduire. Elle ne s'aperçut de la singulière route qu'ils suivaient que lorsqu'ils atteignirent le pont de la Concorde, et qu'au lieu de tourner à gauche, Évonyme se dirigea par le quai d'Orsay vers l'esplanade des Invalides.

— Mais, cher monsieur, dit-elle enfin, où me menez-vous ? Nous tournons le dos à la rue du Bac !

— Vous avez besoin d'air, objecta-t-il doucement, et un tour de promenade vous fera du bien... Nous reviendrons par la rue de Sèvres.

Ils continuèrent de cheminer lentement le long des allées que les platanes et les ormes jonchaient de feuilles jaunes. Évonyme avait raison, et l'air frais avait fini par détendre les nerfs de la veuve. Elle pouvait parler maintenant, et son chagrin s'était changé en une rêveuse et communicative mélancolie. Le crépuscule tombait et les becs de gaz s'allumaient déjà quand ils arrivèrent devant la maison de la rue Saint-Placide. Évonyme insista pour prendre lui-même la clef chez la concierge et accompagner Mme Noirtin jusqu'à son cinquième.

— Quelle étrange chose que l'habitude ! dit la veuve d'une voix où sourdait un dernier sanglot, tandis qu'elle s'arrêtait pour respirer sur le palier du quatrième ; — je me figure encore entendre le tic-tac de ma pauvre horloge... Et, pourtant, c'est bien fini !

— C'est sans doute le coucou d'un voisin, murmurait Évonyme d'un air distrait.

Ils atteignirent le cinquième. On pénétrait tout de go dans la salle à manger, et quand la porte se fut refermée, dans l'obscurité, la veuve saisit brusquement le bras de Martelot.

— Voyons, balbutia-t-elle, est-ce que je deviens folle ?... J'entends le tic-tac, positivement.

— C'est singulier, répondit hypocritement Martelot en frottant une allumette.

Et une fois le bougeoir allumé, — ô surprise ! — la vieille horloge était là, à sa place accoutumée, entre l'armoire vitrée et le poêle de faïence.

— C'est ma foi vrai, dit Évonyme en rougissant et en posant le bougeoir sur la table, c'est ma foi vrai, la voici !

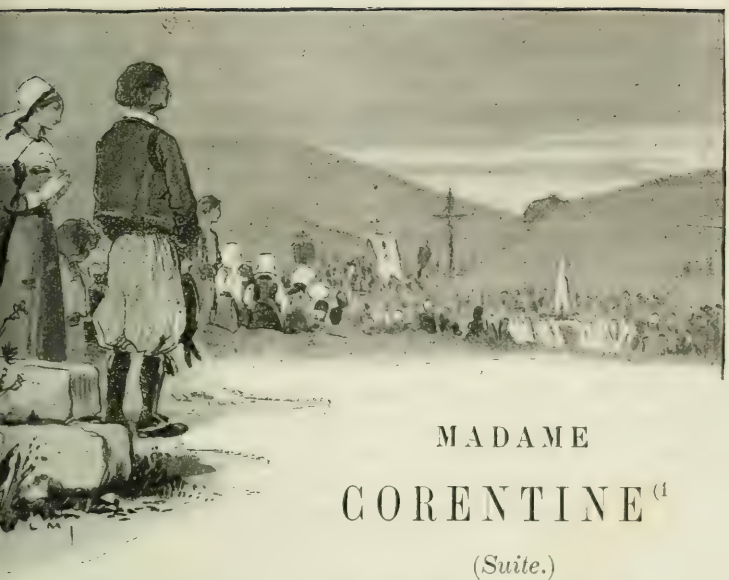
Mme Noirtin, ébaubie, regardait alternativement l'horloge et Évonyme qui perdait contenance. Involontairement les yeux de la veuve tombèrent sur le gilet noir du commis, et elle ne vit plus reluire la vieille chaîne d'or au gros chaînons massifs qui reliait la montre de M. Martelot à la boutonnière du milieu. Elle comprit tout et ses yeux redevinrent humides.

— Ah ! monsieur Évonyme, s'écria-t-elle en se jetant à son cou, c'est vous !... Vous !... Vous êtes bon !

— Non, non, murmura-t-il en la serrant contre sa poitrine, je vous aime, voilà tout... Il y a longtemps que je voulais vous le dire, et l'horloge... Enfin, vous comprenez, j'ai saisi l'occasion aux cheveux...

A ce moment, l'horloge se mit à tinter, et sa lente sonnerie accompagna avec gravité la demande en mariage timidement formulée par Évonyme Martelot.

André Theuriet.



MADAME CORENTINE[1]

(*Suite.*)

Guen fit le tour de l'enceinte de murs bas qui enveloppe la cha-
elle, ayant peine à se faire un chemin, à cause des hommes qui
efusaient de se ranger. Ils étaient si nombreux, que le peu de
cuit qui s'élevait de la place étonnait d'abord, pêcheurs pour la
lupart ou paysans des paroisses voisines, vêtus de sombre, toutes
s lignes anguleuses, le visage creusé de rides, l'œil fixe et froid,
ardant, même aux jours de fête, la songerie du large et l'inquié-
ude du danger. Aux abords de la place, sur le seuil des portes,
ux angles des routes, des mendiants demandaient l'aumône,
ans une langue rauque. Il y en avait des grappes autour des
rèches ouvertes dans l'enceinte de la chapelle, des êtres affreux
e misère, tendant aux pèlerins, dans une sorte de concurrence
auvage, leurs moignons, leur poitrine rongée de lèpre, des plaies
al bandées et saignantes. Des idiots, habillés de jupons, tour-
aient autour de leur bâton. Des joueurs de vielle râclaient des
irs lugubres. Et tout au bout du tertre, le long de la pente qui
escend vers Ploumanac'h, les marchands ambulants dressaient
ur leurs tréteaux des piles de pains mous, de gâteaux mal levés,

(1) Voir les numéros des 25 août et 10 septembre 1896.

ou des mannequins pleins de poires et de prunes, cahotées, meurtries, mais jamais mûres.

De rares coiffes blanches glissaient dans cette cohue sans gaieté : les coiffes blanches emplissaient l'église.

Guen détela le cheval dans un pré voisin, déjà encombré de carrioles, les brancards en l'air, et de chevaux attachés par des cordes aux ajoncs de la haie. Puis il vint retrouver Corentine et Simone dans la chapelle.

La matinée ressembla aux matinées de tous les pardons, quand l'assistance est encore exclusivement bretonne. Après avoir erré autour de la place et fait le tour de toutes les maisons, examiné les costumes, les étalages forains, déjeuné dans une chambre, dont une paroi de rocher avançante formait le fond, les deux femmes abandonnèrent le capitaine, qui rencontrait à chaque pas d'anciennes connaissances des ports de la côte, et s'assirent à l'écart, sur un petit mur de champ, près de la pente par où devait descendre la procession.

La brume accourait toujours du large. Elles apercevaient la mer comme une lame de métal poli, au delà des roches confondues et ternes. Le nez rose de la pointe de Ploumanac'h lui-même paraissait gris. A leurs pieds une vallée désolée, coupée de ravins où la mer avait dû venir autrefois, des landes, de pauvres coins de chaume entourés de murs, la route qui montait, et, juste au bas de la côte, le calvaire, encore noirci tout autour par le feu de joie de la veille. Longtemps elles restèrent là, causant un peu, envahies par la mélancolie de ce jour brumeux et de cette campagne morte. A leur droite pourtant, la place se remplissait de plus en plus de pèlerins et de curieux. On ne voyait plus l'herbe, mais seulement un flot mouvant de chapeaux noirs et de coiffes blanches. Des étrangers, perdus dans cette marée humaine, l'ombrelle ouverte, tâchaient de gagner le bord. Et de grands gars bretons levaient leurs têtes de cavaliers par-dessus la foule, et bousculaient leurs voisins avec le sourire bête de la force.

Enfin les cloches sonnèrent, mêlées au vacarme de la fanfare du collège de Tréguier, pour annoncer le départ de la procession.

Et voilà, sortant de la chapelle et refoulant la masse noire des curieux, la croix d'argent aux bras de laquelle pendent six clochettes en carillon, puis les petits garçons et les petites filles des villages avec des banderoles, les pupilles de la marine, en vareuse bleue, le col ouvert, qui portent trois vaisseaux, de ceux

qui tournent toute l'année, au bout d'une corde, devant l'autel. Quand les jeunes filles passent, Simone, qui a eu de la peine à obtenir la permission de Mme Corentine, se met au milieu d'elles, dans le rang le plus proche, et commence à descendre la pente. La mère reste seule. Les jeunes femmes défilent à leur tour, sur deux rangs, graves, ayant encore leur air de vierges. Elles tiennent d'une main leur cierge, de l'autre un petit paquet blanc ou gris, l'enfant nouveau-né qu'elles consacrent ainsi à la Mère d'espérance, dont la statue s'en va devant. Celles qui suivent n'ont plus leur mari; elles ont quitté les châles clairs, enlevé l'épingle qui tenait assemblées les ailes de leur coiffe, et les deux bandeaux maintenant pendent sur leurs épaules. Un seul jour a suffi. Le regard dur et défiant de la race a reparu en elles. Plusieurs sont jeunes pourtant. Elles descendent lentement, poussées par les files noires des hommes, les bannières, la musique, les prêtres qui chantent. La procession est tout allongée sur la pente. Elle s'enfonce dans la buée. Et le vent qui secoue les capes, les banderoles, les tabliers clairs, les mousselines des coiffes, fait de tout cela comme de l'écume qui vole aux deux bords du chemin.

Mme Corentine avait regardé la procession, tant qu'elle avait pu apercevoir le feutre noir et le bout flottant du voile de Simone. Quand elle ne vit plus rien qu'une masse indistincte ondulant autour du calvaire, son regard parcourut les groupes de baigneurs échelonnés dans les petits champs pierreux, de l'autre côté du chemin. Ils dominaient de plusieurs mètres l'endroit où elle se trouvait. Et à mesure que ses yeux remontaient ainsi la pente, une inquiétude grandissait en elle. Elle avait été saisie, à l'instant où sa fille la quittait, du pressentiment qu'elle allait le revoir, lui, dans cette foule. Sans doute, il ne venait que rarement aux fêtes, en dehors de Lamion, mais il devait être à celle-là. Elle le devinait : elle en était sûre.

Et, en effet, presque en face, séparé d'elle par vingt rangs de fidèles suivant, pêle-mêle, le clergé, elle le reconnut, lui, son mari, Guillaume L'Héréec.

Elle se baissa instinctivement, pour être mieux cachée par le flot des passants.

Depuis dix ans, elle ne l'avait pas revu. Il était là, le dos appuyé à une roche ronde, un peu en arrière d'une jeune femme qu'elle ne connaissait pas et d'un étranger en béret blanc, qui prenait un croquis à main levée sur un album. Il semblait regar-

Le baptême.

der vers Ploumanac'h. Combien changé! Non pas qu'il eût beaucoup vieilli : sa barbe en carré, un peu plus longue qu'autrefois, demeurait presque entièrement noire. La taille avait épaissi, mais la physionomie surtout n'était plus la même : toute la jeunesse en avait disparu, tout le feu du regard. et l'énergie était devenue sombre, sur ce visage qui portait écrit qu'il y a des douleurs sans trêve et que la vie est lourde.

Corentine se sentit émue d'abord; elle ne s'attendait pas à lui trouver cette figure-là. Elle ne pouvait détacher les yeux de cet homme qu'elle avait aimé, puis détesté, et qu'elle considérait à présent avec une sorte de curiosité apitoyée. La jeune femme qui, devant lui, montée sur une chaise, applaudissait du bout des doigts la procession, comme un spectacle, se détourna, et, pardessus l'épaule, lui dit quelques mots. M. L'Héréec sourit à peine et s'absorba de nouveau dans la contemplation d'un point, sur la pente, là-bas.

Une pensée traversa l'esprit de Mme Corentine. Son mari avait vu Simone. C'est elle qu'il fixait. Il était venu pour elle. Il attendait qu'elle passât pour se faire reconnaître, pour lui parler, pour l'emmener!

L'ancienne jalousie se réveilla tout entière. En un instant, cette pitié disparut qu'elle avait éprouvée en apercevant M. L'Héréec. Il redevint l'ennemi. Elle se sentit prisonnière de la foule. Son imagination exaltée lui représenta comme une trahison la présence de son mari à la fête de la Clarté. Elle l'accusa de lâcheté, elle ne se souvint plus qu'elle-même était venue à Perros avec l'intention déclarée de lui laisser quelques jours sa fille. Non, dès lors qu'elle n'était maîtresse ni de l'heure ni du lieu, la conduite de son mari lui semblait odieuse. Elle s'y opposerait, elle ferait un scandale plutôt que de céder. Et, tremblante, prête à crier, elle regardait venir Simone, parmi les jeunes filles qui remontaient vers la chapelle.

Simone chantait un cantique breton, les yeux levés, radieuse.

Elle approchait. M. L'Héréec la suivait du regard. Mme Corentine crut remarquer qu'il devenait tout pâle, puis qu'il faisait un pas en avant.

Une minute s'écoula, où la vie s'arrêta en elle.

Simone arriva, ne se doutant de rien. Elle chercha sa mère, voulant continuer, et dit :

— Avons-nous bien fait de venir, mère!

Mais celle-ci étendit le bras impérieusement et prit la main de Simone.

— Viens, viens! dit-elle.

— Où donc?

— Viens vite!

Les spectateurs se rangèrent, pour laisser passer la jeune fille.

— Je suis souffrante, dit Mme Corentine en l'entraînant. Viens... je veux rentrer.

Elle tournait les groupes inégaux massés sur la place, elle ne levait pas les yeux, sa main tremblait, et ne lâchait pas celle de Simone. Une voix d'homme, éclatant près d'elle, la secoua d'un frisson. C'etait un marchand dont la foule avait renversé le tréteau.

Au bout de la place, vers le nord, il y avait l'auberge où l'on s'était donné rendez-vous.

— Entre là, dit Mme Corentine : de l'autre côté, dans la petite salle, tu seras mieux... Mets ton manteau... nous partons.

Elle-même, debout près de la porte, jeta un coup d'œil sur les hommes plus rares autour d'elle. Celui qu'elle redoutait d'y voir n'était pas là. Il n'y avait que Guen, causant paisible, comme elle l'avait laissé, avec deux vieux de son âge.

Il vint, elle lui dit quelques mots, et il partit aussitôt vers le pré voisin en hochant la tête. Que cela est triste, capitaine Guen, cette guerre des époux que vous n'aviez pas connue, vous, dans vos vingt ans de mariage! Que cela était dur de fuir, emmenant la fille de peur du mari, et la petite-fille de peur du père! Oh! la maudite fête de Lannion, qui troublait encore celle-ci, quinze ans après!...

Les cloches sonnaient joyeuses, sonnaient la rentrée des clercs à la chapelle, quand la carriole s'éloigna au trot, décrivant un cercle au delà du village, loin dans la campagne. Les deux femmes se taisaient. Simone avait deviné. Elle ne demandait rien. Et, se sentant disputée, elle souffrait comme elle avait déjà souffert tant de fois à Jersey, mais plus vivement, avec un trouble de plus et le regret de ne point l'avoir vu, lui qui était venu, lui qui avait dû la regarder passer avec des larmes. Et elle avait souri! et elle avait chanté! Comme il l'avait trouvée, sans doute, insouciante et légère! comme elle avait eu tort d'être gaie, involontairement, devant lui!

Le capitaine essayait de faire diversion et d'amuser ses com

pagnes de route, en racontant des histoires de Trébeurden et de Pleumeur qu'il venait d'apprendre. Mais cela ne rencontrait point d'écho.

Ils avaient tous hâte de rentrer. Les femmes, enveloppées dans leur manteau long, penchées en avant à cause du vent violent qui soufflait d'en face, ne regardaient même plus la route, ni les passants, ni rien.

VII

Dans la maison du vieux Guen, Marie-Anne, énervée et inquiète, surveillait la marmite pendue au-dessus du feu, et deux pots de terre, contenant le dîner, enfoncés jusqu'au haut de la panse dans la braise rouge qui éclairait déjà la salle, car le jour se retirait. Au lieu de demeurer assise, occupée d'un ouvrage de couture ou de tricot, comme le lui avait recommandé sa sœur, Marie-Anne s'était tenue debout, depuis le matin, allant jusqu'à la porte ou montant dans les chambres, pour voir le temps.

Où était l'homme, par cette bourrasque ? Il avait dû partir de Bilbao voilà bien six jours. Pourquoi pas de nouvelles encore ? Il en aurait envoyé, sûrement, s'il était arrivé au port de Bordeaux. Il était donc en mer, fuyant au hasard sur ce golfe mauvais, en danger de sombrer avec son bateau et ses quatre hommes de Lannion, et le petit mousse de Ploumanac'h, qui pleurait en partant. Pour elle, le temps qu'il faisait, en rivière de Bordeaux, c'était le même qu'elle voyait à Perros. Et, depuis une heure surtout, comme c'était effrayant, la mer soulevée en vagues courtes, au large de la baie d'où l'eau s'était retirée, les feuilles toutes vertes emportées par le vent qui soufflait en trombe ! Elle était noire comme le ciel, la mer, et aussi déserte. Tout à l'heure seulement, une voile avait passé, toute petite, à l'horizon, et de l'apercevoir ainsi, dans l'immense abandon, Marie-Anne était revenue, pâle comme sa guimpe, auprès du feu.

La carriole roula sur la petite place.

— Eh bien, chérie, dit Mme Corentine, tu as une lettre ?

— Rien ! Depuis quatre jours au moins qu'il devrait être rendu ! Pas une lettre !

Mme Corentine lui trouva les mains moites et les traits tirés.

— Tu t'es fatiguée, Marie-Anne. Ce n'est pas bien. Sois donc sage ! Sois donc calme un peu ! La lettre viendra. Mon Dieu, ce n'est qu'un retard.

Calme! qui donc l'était dans la maison? Guen lui-même, quand il apprit que son gendre n'avait pas écrit, ne put s'empêcher de dire :

— Je ne comprends pas cela. Il faut qu'il soit resté en Espagne.

Lui aussi, il avait été rouvrir la porte, comme s'il ne savait pas bien quel temps il faisait, et il était revenu en haussant les épaules, mécontent.

Sa fille aînée était remontée comme il entrait.

— Je vais quitter mon manteau, père, et écrire à Saint-Hélier. Un mot pressé.

Elle n'avait rien écrit. Elle n'avait pas enlevé son manteau. Elle se tenait derrière la fenêtre de la chambre, écartant du doigt le rideau, le front appuyé sur les vitres, et elle essayait de reconnaître quelqu'un, parmi les gens qui arrivaient du pardon et traversaient le quai.

Une sorte d'angoisse la tenait là, immobile.

Passerait-il? Oh! maintenant elle savait bien qu'il n'y aurait pas de scène, pas de tentative pour emmener Simone. Il avait vu l'enfant. Et il n'avait rien fait pour se montrer à elle, rien qu'un pas, d'instinct. Puis il s'était arrêté. Malgré elle, Mme Corentine lui était reconnaissante. Il avait agi en galant homme. Assurément la tentation avait été forte... Quel visage triste!... Quelle vie ce devait être à Lannion... la sienne, à elle... et, plus vide encore, sans enfant, sans rien...

Chose étrange! En partant de Jersey, la seule préoccupation qu'elle avait eue, c'était de garder sa fille; elle n'avait songé qu'à Simone. Sa propre situation lui était à peine apparue. Et si elle avait un instant prévu la possibilité d'une rencontre avec M. l'Héréec, c'était avec un sentiment si vif de ses rancunes et de ses droits qu'elle n'en avait pas éprouvé la moindre émotion pour elle-même. A présent, depuis une heure, elle se sentait envahie par un trouble nouveau. Malgré son effort, elle ne retrouvait plus cette belle indifférence, ou ce mépris, faciles de loin...

Les pèlerins défilaient, et l'ombre tombait.

Allait-il, comme les autres, suivre le quai, sans lever les yeux vers le logis enfoncé entre les maisons neuves? Peut-être il était déjà passé, dans quelqu'une des voitures d'étrangers, vite disparues. Que lui importait donc?... Elle se le demandait. Elle se disait qu'elle serait plus tranquille lorsqu'il aurait quitté Perros, et que c'était son devoir de mère de veiller encore, à cause de

Simone... Et elle avait la conscience intime qu'elle se mentait à elle-même. Et elle restait, la tête ardente sur la vitre que le vent secouait.

Dans cette inquiétude de tout son être, Mme Corentine, l'oreille tendue aux bruits du dehors, entendit le pas rapide d'un cheval lancé sur la pente du haut Perros, et qui se ralentissait en place droite, sur le port. Elle eut la certitude que cela devait être sa voiture, à lui. Elle ne laissa plus qu'une mince bande de rideau soulevée. Elle s'écarta un peu. Et un cabriolet tendu de bleu, qu'elle connaissait bien, longea l'extrémité de la petite place, lentement. Il s'arrêta une seconde. Une tête brune et forte se pencha en dehors, et regarda les deux fenêtres l'une après l'autre. Puis, un coup de fouet, le cheval s'emballa, et continua vers le tournant de Saint-Quay.

Alors deux larmes jaillirent des yeux de Mme Corentine. Devant cette douleur muette et maîtresse d'elle-même, devant ce souvenir silencieux accordé à Simone, à elle peut-être, son cœur se fondit. Elle pleura. Elle s'enfonça dans le fauteuil, tournant le dos à la fenêtre, et elle se sentit misérable. Simone lui parut comme un jouet qui occupait et qui ne remplissait pas sa vie. Tout le factice, tout le convenu de son existence, qu'elle n'avait jamais voulu voir, éclatait à ses yeux, malgré elle, avec une évidence affreuse, et ce mensonge perpétuel qu'elle s'était fait à elle-même pour se persuader qu'elle était heureuse, qu'elle aurait la paix désormais. Comme tout cela s'était écroulé en une minute, ou plutôt, comme elle voyait bien que tout cela n'avait jamais existé, que son cœur était vide, qu'elle avait perdu quelque chose que rien ne remplacerait jamais, jamais. Elle demeurait là, pleurant, sans un effort de volonté, sans un remords et sans un projet, dans la contemplation du sort digne de pitié qui était le sien, et de l'ironie de ces séparations. Entre elle et cet homme qui venait de passer, il y avait un arrêt de justice, il y avait le temps, l'opinion, les ressentiments aigris par l'éternelle méditation des torts de l'autre. Ils ne s'aimaient plus. Et cependant, pour l'avoir seulement revu, elle éprouvait la même impression d'abandon que dix ans plus tôt ! Rien n'était changé. « Comme j'ai eu tort de quitter Saint-Hélier ! » pensait-elle.

— Maman, cria Simone, grand-père vous attend pour dîner. Vous avez dû écrire une bien grande lettre, là-haut !

Elle épongea rapidement ses yeux, et descendit.

VIII

En la voyant entrer, ils crurent tous qu'elle avait pleuré à cause de Sullian, qui n'écrivait pas. Et le père fut content de penser que les deux sœurs étaient restées si unies. D'un coup d'œil, il fit comprendre à Corentine qu'elle devait se contenir, pour ne pas effrayer Marie-Anne, déjà si malheureuse, et, dans son regard, il y avait un remerciement aussi.

La bougie, posée sur la nappe, éclairait leurs visages, tous quatre soucieux. Guen, qui avait tant parlé le long de la route, ne répondait plus que par monosyllabes aux questions de sa petite-fille, qui essayait du moins de secouer ses propres songeries et d'égayer ce repas lugubre. Elle demandait : « N'est-ce pas, grand-père, c'étaient bien les pupilles de la marine, les petits avec des grand cols ? » Ou bien : « Dans votre jeunesse, grand-père, le pardon de la Clarté était donc encore plus beau qu'aujourd'hui ? » Mais le grand-père et Marie-Anne voyageaient en pensée bien loin du pardon de la Clarté. Mme Corentine revoyait ce cabriolet arrêté devant la petite place et filant ensuite, à toute vitesse, vers Lannion. Il n'y avait qu'un seul moment, fugitif, où leurs âmes fussent à l'unisson. C'était quand un tourbillon de vent, plus fort que les autres, s'engouffrait par la cheminée, heurtait les volets contre les murs, et poussait, comme un homme qui veut entrer, la vieille porte massive, qui se levait sur ses gonds. Alors, les quatre convives dressaient la tête et regardaient, avec un frisson, du côté où la mer était si furieuse dans la nuit.

A chaque fois, le capitaine remuait son assiette ou demandait du vin, pour détourner l'attention de Marie-Anne. Sa petite lui faisait pitié.

Il alluma sa pipe, après le dîner, et, ne sachant que faire pour chasser l'ennui, décrocha du mur un petit bateau qu'il avait construit autrefois sur le modèle de son brick *le Légué*. Il s'assit devant le feu, ses deux filles à sa droite, Simone debout, appuyée sur le dos de la chaise, et entreprit de démontrer la voilure et le gréement aux Jersiaises. Marie-Anne savait tout cela, et n'écoutait guère.

Il n'en était qu'à la première vergue de misaine, quand on frappa trois coups à la porte.

Guen se demanda un instant si ce n'était pas encore la tempête, et dit :

— Entrez !

Toutes les voiles du petit bateau claquèrent, affolées. Et un gros homme, qui venait d'ouvrir la porte juste assez pour pouvoir se glisser dans l'appartement, la referma avec peine, en appuyant les deux mains.

— Bien le bonsoir, vous tous ! dit-il.

Il avait la figure inerte et comme morte des hommes trop gras, les joues rases, pendantes, cernées aux coins de la bouche de deux virgules de poils noirs, les yeux tout petits, les cheveux gris en brosse. Son complet de molleton brun, trempé de pluie, lui donnait un air de maître nageur.

En reconnaissant le syndic des gens de mer, Guen et Marie-Anne avaient été tellement saisis, que ni l'un ni l'autre n'avaient répondu à son salut.

— Il y a une dépêche de la marine pour vous, capitaine.

En parlant, l'homme déboutonnait sa veste avec peine, de la même main dont il tenait sa casquette de soie mouillée. Il retira un papier qu'il tendit au capitaine.

Guen s'était levé si brusquement, que le petit navire tomba par terre, les mâts rompus. Personne n'y pris garde. Guen lisait. Il eut une commotion qu'il réprima aussitôt, regarda Marie-Anne, et dit :

— Il y a une mauvaise nouvelle, mes enfants.

Personne ne demanda laquelle. Tout le monde savait, Marie-Anne surtout, qui semblait près de défaillir, toute blanche, n'ayant de vivant que les deux yeux qui regardaient la bouche du père.

Il reprit, lisant :

— « Misaine, canot, échelle de la *Jeanne*, de Lannion, venus cette nuit à la côte. » C'est le commissaire de marine de La Tremblade qui envoie cela.

Il n'y eut pas de cri. C'était le naufrage toujours présent aux femmes de Bretagne, le malheur qui frappe un jour l'une, un jour l'autre. Depuis vingt-quatre heures, Marie-Anne le sentait sur elle. Seulement elle ferma les yeux, se laissa tomber sur les genoux de Corentine, assise près d'elle, et se mit à sangloter.

Pendant une minute on n'entendit, dans la grande salle, que le bruit étouffé de ses sanglots et le piaulement du vent de la mer.

Simone s'était agenouillée devant sa mère, et caressait la joue pâle de Marie-Anne.

— Ne pleurez pas, tante Marie-Anne ! Tout n'est pas perdu, peut-être.

Toutes deux, la fille et la mère, tournées vers la porte, les yeux en larmes, regardaient alternativement Guen et le syndic, demandant aux hommes un peu d'espoir, une consolation qu'ils pouvaient avoir, eux. Et ils se taisaient. Guen relisait pour la dixième fois la dépêche, toutes les rides de son vieux visage creusées par la souffrance, incapable de parler.

Pourtant il comprit la supplication muette des femmes, fit un grand effort pour paraître calme, et dit :

— Ma petite fille, tu te rappelles, j'ai naufragé bien des fois..,

— Je t'en prie, Marie-Anne, reprit Mme Corentine, écoute ce que dit le père, ne te désole pas comme cela !

— Tante Marie-Anne, ayez courage, écoutez ce que dit grand-père !

Et elles demandaient, la tête levée vers le vieux Guen, quelques paroles encore pour adoucir cette douleur accablée qu'elles tenaient là, entre elles deux.

— Tu vois qu'on en revient, continua le capitaine. D'ailleurs, il ne parle pas du bateau, le commissaire. Un bateau neuf, et solide à la mer ! Il a pu se défiler sur la côte d'Espagne, sans essayer de rentrer à Bordeaux, tu comprends ?

Rien ne répondait à ces phrases encourageantes, qu'il avait tant de peine à trouver et à dire. Marie-Anne pleurait sans avoir l'air d'entendre, et demeurait obstinément couchée, le visage enfoui dans les plis de la robe de sa sœur. Un bandeau froissé de sa coiffe battait au ras de son cou, comme une aile cassée.

Alors, Guen s'approcha. Lui qui n'était pas démonstratif, il mit la main très doucement sur l'épaule de sa fille, et, penché pour qu'elle entendît mieux, il dit, d'une voix tout affectueuse :

— Ma petite enfant, je t'assure que j'ai encore de l'espoir. Voyons, qu'est-ce qui te donne tant de tourment ? C'est l'échelle tombée à la mer, n'est-ce pas ? Mais l'échelle était mauvaise. Sullian avait dit qu'il la jetterait un jour ou l'autre par-dessus bord. Tu te souviens ?

Le nom de Sullian fit se redresser Marie-Anne. Encore appuyée des deux mains sur sa sœur, les cheveux collés au front,

elle regarda son père, les yeux égarés, comme si on venait de l'appeler dans le sommeil.

— Oui, dit-elle, c'est vrai, il avait dit cela.

— Pour le canot, reprit Guen, tu sais bien, ma petite, tout ce que la mer en enlève. Il n'y a que la misaine qui me chiffonne... Pourtant, ça se fait quelquefois, pour alléger un bateau : on coupe la misaine...

Elle semblait se laisser convaincre et prendre un peu de l'espérance qu'il émiettait devant elle. Mais quand elle vit que c'était tout, elle s'abandonna de nouveau, les bras autour du cou de sa sœur :

— Vous ne me tromperez pas, dit-elle, ils sont tous morts !

Et elle recommença à pleurer plus fort, voyant que personne n'osait dire non.

— Capitaine, fit une grosse voix, si vous voulez télégraphier ce soir, il n'est que temps.

Ils avaient tous oublié le syndic.

— J'y vais, répondit Guen... Huit heures et demie... Nous pourrons avoir la réponse avant dix heures...

Il jeta un regard désolé sur le groupe que formaient ses enfants, et sortit avec l'homme.

— Que pensez-vous de la dépêche ? demanda-t-il, dès qu'il fut seul avec le syndic. Est-ce tout mauvais ?

— Je le crois, capitaine.

— Pourtant il n'est pas question du bateau ?

— Il doit être coulé. C'est si mauvais, la rivière de Bordeaux ! Sur quatre malheurs, deux arrivent là. Vous le savez bien, capitaine.

— Oui, je le sais.

Ils causaient sans laisser paraître d'émotion, comme s'il se fût agi du malheur d'un voisin. La tempête emportait si violemment leurs mots derrière eux, qu'ils s'entendaient à peine l'un l'autre.

Quand ils eurent fait cent pas sur le quai, ils s'engagèrent entre les deux files de maisons toutes fermées, dormant au milieu de leurs jardins. Guen posa la main sur le bras du syndic. Sa main tremblait plus que sa voix.

— Tout de même, dit-il, un navire à son premier voyage, un marin comme Sullian ! Vous croyez ?

L'homme leva les épaules en regardant les touffes de plantes

grimpantes, noires et tordues comme une fumée, qui dansaient et s'échevelaient, à demi arrachées, sur l'arête d'un mur.

— Écoutez, monsieur Guen, dit-il, sans répondre à la supplication déguisée du vieux, je dois aller en Ploumanac'h, pour annoncer la nouvelle à la mère Le Dû, dont le fils était mousse, à bord de *la Jeanne*. La commission n'est pas pressée, vous comprenez. Je peux faire les cent pas devant le bureau de poste, jusqu'à dix heures. S'il vient une réponse, vous l'aurez tout de suite. Si vous ne me revoyez pas, c'est qu'il n'y aura rien.

Le capitaine accepta d'un signe de tête. Sans qu'il y parût, il était reconnaissant, de même que l'autre était ému. Mais ces choses-là restent sous-entendues entre gens de la côte. Tous deux entrèrent dans la maison basse, posée de biais sur un côté de la route, et qui tendait aux passants, par-dessus une touffe de fuchsias, le cou démesuré d'une boîte aux lettres.

Au même moment, Marie-Anne, qui s'était calmée peu à peu, et écoutait ce que sa sœur pouvait inventer de rassurant en l'absence du père, saisit la main de Corentine, et la serra si fortement que celle-ci demanda :

— Qu'as-tu, ma chérie ? Tu souffres ?

— Rien, répondit Marie-Anne.

Mais, après un peu de temps, la douleur revint. Marie-Anne comprit. Elle se pencha vers sa sœur, et, très bas, les yeux agrandis par la peur, elle dit :

— Corentine, je vais avoir mon enfant cette nuit !

IX

Quand Guen rentra, il ne trouva plus personne dans la salle d'en bas.

Dans la chambre, Marie-Anne se promenait, pâle, les dents serrées. Elle ne regardait ni sa sœur Carentine, qui avait porté le berceau dans un angle et le garnissait à la hâte de son revêtement de piqué, ni une vieille femme qui dormait à moitié, les mains étendues sur les genoux et le corps à demi ployé, une habituée de ces nuits de veille auprès des malades. Quand une douleur la prenait, elle s'arrêtait, les yeux à terre, son visage se contractait, une sueur moite lui perlait aux tempes : mais elle ne se plaignait pas, et, sitôt la crise passée, elle reprenait sa mar-

che en travers de la pièce à peine éclairée, dont le plancher criait. Guen s'assit près de la porte, en disant seulement :

— J'ai envoyé la dépêche. Le syndic reviendra s'il y a quelque chose.

Et le temps continua de se traîner, lentement. Il était compté par le grincement d'un réveil-matin, posé sur la cheminée. Souvent la jeune femme, à la dérobée, regardait du côté de ce cadran, gros comme le poing, sur lequel se mesurait sa dernière espérance. Plus qu'une heure. Plus que trois quarts. Plus que vingt minutes. Oh ! après cela, après dix heures, plus de nouvelles des mourants, plus de secours à demander, plus rien : les télégraphes de la côte sont fermés.

Elle n'avait pas d'autre pensée. La souffrance même n'interrompait pas cette attente qui prenait tout l'esprit, tout le cœur de la femme de Sullian Lageat : « La dépêche viendra-t-elle ? Que sera-t-elle ? Oui, l'échelle était vieille. Oui, les canots tombent tout seuls à la mer. Oui, les mâts de misaine sont quelquefois jetés par-dessus bord. Cependant... que de signes ! La dépêche pourrait seule éclaircir le mystère. Viendra-t-elle ? Que sera-t-elle ? »

Et cela était indéfini, coupé seulement par des élans convulsifs de tendresse. L'amour des fiançailles et des noces nouvelles encore remontait en sanglots à la gorge de Marie-Anne, et l'étouffait. O jeune femme, le bien-aimé ne reviendrait-il pas ? Était-ce fini d'aimer ? Fini la joie ? Fini le rire des bras qui s'ouvrent : « C'est toi, Sullian ! mon Sullian ! » Alors elle s'arrêtait, le temps de se recommander à Dieu. Et Corentine demandait :

— Tes douleurs augmentent ?

— Non.

Elle songeait aussi, Corentine. Elle était moins contrainte, ayant envoyé Simone chez des voisins. Tandis que le père refaisait pour la centième fois dans sa tête la carte de l'entrée de la Gironde, elle songeait que cette Marie-Anne, par une ironie nouvelle de la destinée, lui donnait une étrange leçon. Elle l'enviait presque de pleurer, d'être si malheureuse à cause de son mari, tandis que d'autres avaient écarté le leur et le détestaient. Elle se demandait si, à aucune époque, la disparition de son mari lui eût fait une peine pareille. Et une voix intérieure, qui la troublait, lui répondait : « Oui, autant de peine, tu l'as aimé follement, tu as été heureuse comme elle, comme elle ! »

La sage-femme dormait à demi, se raidissant parfois et se redressant, lorsque, par degrés, sa poitrine s'était courbée jusqu'à toucher ses genoux.

Les vitres tremblaient. C'était comme des voix hurlantes qui enveloppaient la maison du capitaine. Pourtant elles faisaient moins de bruit que le balancier du petit réveil. L'attention était concentrée sur ces dernières minutes qui pouvaient encore parler. Qu'importait la tempête maintenant ? Lui, il avait échappé ou il était mort. Le vent pouvait souffler. Les âmes ne l'écoutaient plus. Elles attendaient.

Quand l'aiguille passa sur dix heures, le réveil ne sonna pas. Il ne sortit de la boîte de cuivre qu'un son bref de ressort détendu. Et tout le monde tressaillit. Corentine se dressa tout debout. Le vieux Guen eut l'air plus effaré. Marie-Anne, blanche, ferma les yeux, baissa la tête, et s'appuya de ses deux mains à la cheminée. Puis elle se laissa aller, sans un mot, sur les genoux. Sa sœur et la vieille femme la relevèrent.

— Viens, Marie-Anne, dit Corentine, il faut te mettre au lit. Tu n'en peux plus.

Elle se laissa déshabiller et coucher, inerte, indifférente, tandis que le capitaine descendait, comme ivre de chagrin, tâtant les murs, et ouvrait toute grande la porte d'entrée, pour écouter s'il ne venait pas, lui, l'attendu.

Et rien ne vint.

Il n'y avait toujours que la mer démontée et les nuages courant sur la lune.

X

Le lendemain, à l'aube, l'enfant venait de naître. Marie-Anne était accouchée presque sans se plaindre, sans une larme. Étendue sur le lit au fond de la chambre, les rideaux à demi tirés, elle avait l'air d'une morte. Quand Corentine lui avait dit, tout bas, presque joyeusement : « C'est un garçon ! » elle n'avait rien répondu. Le fils d'un père mort, un pauvre petit qui vient tandis que la vague roule encore le cadavre de l'homme, est-ce une joie ? Et vieillir auprès de ce témoin grandissant de son malheur, est-ce un avenir ? O enfants de marins, combien d'entre vous sont nés ainsi de mères désolées ? Combien dont la venue en ce monde n'a été salués que par des larmes ! Il a dû vous rester

quelque chose de cette tristesse prise au sang de vos mères. Et l'on vous reconnaît peut-être, parmi la race songeuse et déjà sombre d'elle-même.

Corentine habillait le petit, près de la fenêtre que rayait au milieu la bande rose de l'horizon. Quelque chose d'heureux souriait dans le ciel lavé. Elle se hâtait. Dans le tas de brassières et de langes, et de bavettes, disposées sur une chaise à portée de la main, elle choisissait ce qu'il y avait de plus joli. Elle essayait plusieurs bonnets, et, nouant la ruche de dentelle autour de la petite tête endormie, elle baisait l'enfant avec une douceur inattendue. Elle se sentait la vraie mère de la frêle créature, en ce moment, chargée de lui donner les premières caresses. Et son cœur, qui était demeuré très maternel, s'ouvrait complaisamment à d'anciennes tendresses. Et elle songeait, le regardant étendu sur ses genoux, dans sa toilette blanche de nouveau-né, qu'elle eût été infiniment heureuse d'avoir un autre enfant, un fils comme lui.

Le jour grandissait. Sur le bourg, où la nouvelle s'était répandue, une sorte de tristesse pesait. Les gens s'abordaient avec des hochements de tête. Les mères avaient des airs graves. Du fond du passé, les histoires remontaient à la mémoire de tous. Et c'était moins peut-être la sympathie pour Marie-Anne qu'une sorte de retour égoïste qui assombrissait ces âmes exposées aux mêmes deuils, groupées sur le même coin de falaise.

Les passants, avertis en traversant la longue rue, soit dans le haut Perros, soit sur le chemin du bourg bas, regardaient la maison endeuillée, la fenêtre où l'on ne voyait personne.

Dans la cour, sous l'auvent, des femmes s'étaient assemblées, une douzaine peut-être, vêtues de noir, émues. Les plus agitées étaient les jeunes, qui n'étaient pas veuves encore, et dont plusieurs portaient un enfant sur le bras. Elles parlaient avec de grands gestes et peu de voix, se tournant parfois vers la mer, qui était calme à perte de vue, lasse de deux jours de tempête et à peine bruissante sous le soleil clair.

Quand son homme est parti, disait l'une, il avait du mal à la quitter. Il ne se sentait pas brave. C'est souvent un signe.

— Oh ! ça dépend bien, reprenait une vieille, à qui son châle épinglé faisait comme une cuirasse plate. Il n'y a pas de signes. Quand on doit avoir un malheur, il arrive.

— Le commissaire va peut-être répondre ce matin ?

— Pas avant huit heures. Ah ! la pauvre Marie-Anne ! Et accouchée de la nuit !

— Ça l'a fait avancer, vous pensez. Des coups pareils ! La femme Yvon a eu son enfant de même, l'an dernier, la nuit de son malheur.

— Eh bien ! reprit une autre, une toute jeune et jolie, avec ses rubans encore tous frais de velours noir dessinant son corsage, moi, je crois que ce n'est pas encore sûr. Le syndic n'a pas confiance. Mais, tenez, en septembre, je ne valais guère mieux que Marie-Anne Lageat à cette heure-ci. Tous ceux d'Islande étaient arrivés, et pas Louis. On n'avait pas de nouvelles. Personne n'avait vu le bateau depuis deux mois. C'est le père Le Floch qui est venu me crier, un matin, à quatre heures : « Ton mari, la Lise, ton mari qui est dans le port ! » Dieu que ça été vite fait de descendre !

Et elle retrouvait, en parlant, le même sourire qu'elle avait dû avoir en ce moment-là.

Tout près d'elle, mais à l'écart, une grande femme, les cheveux en désordre, gris et crépus comme de la limaille de fer, était assise sur une pierre, le long de la muraille. C'était la mère du mousse, accourue de Ploumanac'h. Personne n'avait fait attention à elle. Quand elle entendit parler la jeune femme, elle dit, avec un regard de colère :

— Tout le monde les plaint, les Guen, parce qu'ils sont riches, Il y en a d'autres qu'on ne plaint pas. Pourtant, c'est tout ce qui me restait, à moi qui suis pauvre, mon enfant que la mer m'a pris ! Il me faisait vivre, et le voilà mort ! Un enfant qui ne m'avait jamais fait de peine !

Les femmes la regardèrent, en branlant la tête, pour montrer qu'elles avaient pitié.

La porte s'ouvrit, et Guen parut. Il s'était jeté tout habillé sur son lit. Et bientôt le sentiment de l'heure qui approchait l'avait éveillé.

Il traversa le groupe de femmes, bien droit dans sa vareuse à boutons d'or, et dit seulement :

— Je crois que Marie-Anne s'est endormie. Ne faites pas de bruit, les femmes.

Et il continua sa route. La mère du mousse Guyon Le Dû le suivit à distance, comme si elle demandait l'aumône. Elle voulait sa part de la nouvelle qu'il allait chercher, lui, le riche, la nou-

velle de la vie ou de la mort de son petit. Car tout cela s'achète.

Que la rade était jolie, pauvre Guen ! Comme il filait le côtre anglais, au large de l'île Thomé, ouvrant tous ses voiles que le matin emplissait de brise et de soleil !

— Oh ! la garce ! murmura Guen. Jamais la même !

Il y avait longtemps qu'il n'avait dit une semblable injure à la mer. Et il se détourna rapidement, sans plus la regarder. Les gens de Perros, à présent, l'observaient, montant le bourg. La même phrase montait avec lui, de porte en porte :

— Il va pour la dépêche. Ça l'a déjà vieilli, on dirait...

Quand il fut devant la cabane du bureau de poste, il eut peur. Et, ne voulant pas paraître faible devant la directrice, qui relevait la tête derrière la fenêtre entr'ouverte, il chercha une phrase de bienvenue, comme il faisait toujours, quand il avait affaire à quelqu'un. Il vit le fuchsia, tout éclatant de pointes roses affleurant l'appui de granit, et il essaya de dire : « Comme il est fleuri, madame la receveuse, votre fuchsia ! » Mais il ne fit qu'un geste écourté. La voix lui manqua. Et il entra.

La dépêche était arrivée. Elle portait : « Grand mât du navire sombré apparaît à trois milles au large. Aucune nouvelle équipage. » .

C'était clair. *La Jeanne* était perdue corps et bien, Marie-Anne veuve, le nouveau-né orphelin, et lui, Guen, n'avait plus de gendre.

Debout dans le corridor, il demeura une minute immobile. Il avait tant cherché des motifs d'espérance pour consoler les autres, qu'il avait fini par ne point désespérer. Il s'était pris à ses propres mots. Et à présent il comprenait qu'il avait raisonné comme un enfant, malgré son âge. Dès la veille, le malheur était certain. Le syndic n'avait pas caché son avis. Comment avait-on pu conserver de l'espoir ? Allons, bonhomme, il faut revenir avec la nouvelle ! Il faut aller leur apprendre que tout est fini ! Guen eut le courage de dire : « Merci, madame », et il sortit. La mère qui l'avait suivi l'attendait au passage. Elle lui demanda, en breton, ce qu'il y avait sur le papier.

— Sombré, ma pauvre Le Dû, répondit le capitaine.

Elle ne remercia pas, elle. Oh ! non. Elle lui montra le poing, et elle l'injuria, accusant le patron du dindy, qui lui avait noyé son fils, et elle lui cria toute sa douleur sauvage, tout ce qu'elle savait d'offensant contre les riches et les mauvais capitaines, tan-

dis qu'il descendait, butant aux cailloux, les yeux lourds de larmes, vite, vite, vers la maison.

Quand il traversa de nouveau la cour, elle était toute vide. Guen monta, décidé à ne point parler. A quoi bon ? Mieux valait, un peu de temps encore, laisser Marie-Anne dans l'incertitude. Il avait décidé cela en chemin.

Et quand il parut, Marie-Anne se dressa, les deux bras appuyés au lit. Ses yeux mauves si doux, qu'elle avait tenus fermés obstinément, s'ouvrirent. Ils étaient cerclés de noir, et si tristes, si anxieux en même temps, que le père baissa les siens.

— Rien, dit-il, ils n'ont rien.

Il pensait que le mensonge servirait. Mais Marie-Anne le fixa un instant encore, encore, sans répondre, puis elle dit, en se renversant sur l'oreiller :

— Non, je ne vous crois pas. Ils sont tous noyés !

Mme Corentine l'avait compris aussi. Elle se baissa bien bas vers le petit, pour qu'on ne vît pas qu'elle pleurait en l'embrassant.

Les émotions de la veille et de la nuit, l'absence de sommeil, cet enfant qu'elle ne voulait pas laisser à d'autres, pas même à Simone revenue à la maison de Guen et assise près d'elle, avaient singulièrement changé Mme Corentine, physiquement et moralement. Les traits disaient assez la fatigue du corps. Son visage avait pris une expression de bonté compatissante et sérieuse qui ne lui était point habituelle. Elle se sentait surtout une disposition d'âme bien nouvelle, un besoin de pleurer avec d'autres, de se dévouer au service de son père et de sa sœur éprouvés, et une sorte de contentement de se trouver là, dans le malheur qui frappait la famille, de n'être pas, comme d'ordinaire, très loin et très utile. Sous les coups répétés de ces deux jours, elle revivait de la vie ancienne, et elle redevenait, pour un temps, la fille et la sœur qu'elle aurait pu être toujours... Cette impression, mélangée d'amertume, lui était douce pourtant ; elle la grandissait à ses propres yeux et aux yeux de Simone. Toutes deux, avec ce petit enfant entre elles, et Marie-Anne abîmée de douleur au fond de la chambre, elles se trouvaient plus heureuses que dans leur bien-être égoïste de Jersey, et elles ne se le disaient pas, et chacune, cependant, était sûre de l'approbation muette de l'autre.

Guen, qui ne pouvait assister à ce deuil de tous les siens, n'était pas demeuré longtemps. Il était allé chez le syndic, sans trop

savoir pourquoi. Et peu après son départ, quelqu'un monta l'escalier. C'était une vieille femme, la Olier, connue et honorée dans le bourg. Elle avait perdu son mari en mer, il y avait longtemps, et cela lui serrait le cœur de voir ces belles jeunesses sitôt brisées et réduites à la longueur des jours qu'elle connaissait trop bien. Elle monta donc, de son pas d'homme, et, entrant dans la chambre, sa cape de deuil sur la tête, elle dit :

— Je vous salue.

Marie-Anne, au son d'une voix étrangère, tourna vers la nouvelle venue son regard sans vie. Elle reconnut la veuve.

Et celle-ci reprit :

— Tu es dans la peine, Marie-Anne, et je ne viens pas pour te parler, mais seulement pour te dire que nous allons faire une neuvaine. Veux-tu ?

La malade fit un signe de tête qui disait oui, et qui remerciait.

— J'ai engagé avec moi, reprit la femme, des mères et des filles du bourg, qui sont toutes de tes amies, Marie-Anne : la Guillo, la Betié Naget, la Caoullet, la Fanchen, la Maon, la Cario Palanton, la Gégo et la petite Nehoueder, qui est venue exprès de Louannec.

Elle s'interrompit en voyant fixé sur elle le regard de Mme Corentine et de sa fille. Évidemment, elle n'avait pas osé inviter les deux femmes qui étaient là, les plus proches parentes et les mieux désignées, cependant, pour se joindre à la neuvaine. Ni Corentine ni Simone n'étaient plus de Perros. Leur place n'était plus au milieu d'honnêtes femmes et d'honnêtes filles de pêcheurs, qui allaient prier pour une affligée. Et le visage de la vieille exprimait bien cette sorte d'éloignement que les gens tranquilles, attachés à leurs devoirs, éprouvent d'instinct pour ceux qui vivent en dehors de la règle commune.

Ce ne fut qu'un éclair, ce regard échangé. La vieille se retourna vers le lit :

— Au revoir, Marie-Anne, nous allons partir tout de suite. Il ne faut pas perdre courage.

Elle serra, en croisant les mains sur sa taille, les deux bords du capot qui encadrèrent plus étroitement son visage, et elle s'en alla.

Mme Corentine avait rougi. Autrefois, il y avait seulement deux ou trois jours, elle se serait indignée, elle aurait protesté contre

l'offense. Mais, dans la disposition d'esprit où elle se trouvait maintenant, l'humiliation ne souleva en elle aucune colère. Ce que pensait cette femme, Mme Corentine n'était pas loin de le penser aussi ; elle s'était plusieurs fois sentie mécontente d'elle-même. Le chagrin seul eut prise sur elle.

Marie-Anne avait-elle deviné ? Etait-ce une invention heureuse d'une de ces âmes qui ont l'instinct de toutes les consolations, et savent qu'il y a des peines autour d'elles sans en savoir la cause ?

— Corentine, dit-elle, il faut faire baptiser l'enfant.

— Aujourd'hui ?

— Le plus tôt sera le mieux. Tu l'accompagneras.

— Oui, ma chérie.

— Mon père est le parrain. Toi, tu es la marraine. Nous en avions parlé avec...

Elle ne put prononcer ce nom de douleur.

— Oui, dit Corentine, je veux bien, je suis prête à aller. Merci, chérie. Je l'ai habillé, ton ange. Veux-tu le voir ?

Marie-Anne dit, faiblement :

— Non. J'ai peur qu'il ne lui ressemble. Je ne peux pas. Plus tard !

Elle ne rouvrit les yeux que pour voir passer, un peu après, la sage-femme qui portait un gros paquet de mousseline blanche, Corentine et Guen alourdi par le chagrin. Simone gardait la malade.

Du port à l'église, tout en haut de Perros, la route est assez longue et rude à monter. Sauf au milieu, où, par-dessus les ormes et les pentes précipitées de maigres champs, on aperçoit le paysage de mer, elle est bordée de maisons. Et les gens, déjà mis en éveil par le passage des femmes qui s'en allaient prier pour les naufragés, n'avaient pas fini de causer entre eux de l'événement qui frappait le bourg entier, quand le capitaine et sa fille commencèrent à gravir la côte. Corentine marchait à côté de la femme qui portait l'enfant, et l'abritait de son ombrelle. Le capitaine allait derrière et un peu de côté.

La pitié des hommes est bien courte. A peine ceux-ci avaient-ils aperçu Guen et échangé entre eux quelques mots de sympathie sur le malheur arrivé en Gironde, qu'ils remarquaient Mme Corentine. Et plusieurs ne saluaient pas. Plusieurs disaient, sur son chemin, de ces mots qui remuent tout un passé triste, et qui

résument douloureusement le jugement sommaire de la foule.

Croyez-vous qu'il soit heureux, ce pauvre vieux, avec une fille veuve et une séparée ? Elle l'a déjà laissé assez longtemps seul à Perros. Qu'elle retourne donc ! J'aimerais mieux une fille morte, moi, qu'une fille comme celle-là, qui n'a été qu'un tourment pour les autres. Ça ne fait pas bénir les familles, vous savez ! »

Elle entendait une partie de ces propos, et devinait le reste, et elle était trop fière pour pleurer, mais les larmes l'étouffaient. Elle trouvait la route interminable.

Enfin, le petit groupe franchit l'enceinte du cimetière. Au milieu des tombes de granit entourées de fleurs, la vieille église ouvrait sa porte en ogive, coupée d'une colonnette, sous le toit qui pendait démesurément d'un côté et trop court de l'autre. C'était la paix pour Corentine. Ils entrèrent. Devant eux, au premier tiers, sur les dalles tout humides des végétations de l'ombre, les femmes de la neuvaine étaient agenouillées en demi-cercle autour d'un des premiers piliers, tout noir de l'encens et de la rouille de dix siècles. Sur le fond sombre du granit, une statuette de la Vierge de Lourdes s'enlevait, toute blanche, ayant une ceinture bleue flottante et deux roses d'or sous les pieds. Elle était posée sur l'épais rebord de la corniche. Tous les visages des femmes étaient levés vers elle. La vieille, en cape de deuil, récitait le rosaire. Elle disait la première partie de l'*Ave Maria*, que toutes reprenaient et terminaient dans la langue rude du pays. Et, devant elles, minces comme des fils blancs, neuf petites bougies brûlaient dans l'ombre, collées au dos des chaises.

La première voix, ferme, sans inflexion, disait : « Mé o salud Marie, leun o a graces, an otro Doué so ganch beniguet... » Et elles reprenaient, les autres, confusément : « Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien..... »

Dans une chapelle toute noire, non loin de la neuvaine, le recteur était venu baptiser le fils de Marie-Anne. Corentine et le capitaine touchaient d'une main le petit, que portait l'autre femme. Ils répondaient à voix basse aux questions liturgiques, détournés, malgré eux, vers les neuf petites lumières et les neuf femmes prosternées.

Le prêtre demandait :

— Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ?

— J'y crois, répondaient Guen et Corentine.

— Santes Marie, mam da Doué, reprenaient les femmes.

— Croyez-vous en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur ?

— J'y crois.

— Santes Marie, mam da Doué...

— Croyez-vous au Saint-Esprit, la sainte Eglise catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle ?

— J'y crois.

— Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien...

Ils s'écoutaient réciproquement, tous émus, de voir ces prières se rencontrer, les unes pour le petit qui entrait dans la vie, les autres pour le père naufragé, bien loin, à jamais séparés, à jamais inconnus. Le rosaire devenait une sorte de psalmodie grandissante, lourde de soupirs comme le bruit des lames qui déferlent. Et la voix de Guen, de Corentine, du recteur lui-même, baissait de plus en plus, au contraire, et se perdait sous la voûte moisie aux jointures des pierres.

Un rayon de soleil, comme une lame flamboyante, entrait par une découpure de la porte.

— Santes Marie, mam da Doué, pédet évidon péliérien.

Et aucune cloche ne sonnait le baptême, le baptême du fils de Sullian, le naufragé.

Le prêtre avait achevé les cérémonies avant que les femmes se fussent levées.

— Allons ! dit Guen, car personne ne bougeait dans la chapelle, ni Corentine, ni la femme, toutes deux tournées vers ce groupe de désolation et de larmes, enveloppant la statue à ceinture bleue.

L'enfant dormait.

Sans répondre, mues par le commandement de l'homme, elles sortirent, la tête basse, sans un geste, l'âme absente et demeurée sous les voûtes où l'on priait, écoutant le murmure plus lointain : « Santes Marie, mam da Doué. »

Elles traversèrent ainsi le cimetière, sous le ciel sans nuage, dans la pluie de lumière et de chaleur qui dilatait, jusqu'à en remplir l'espace, le parfum d'une touffe de réséda fleuri au bord d'une tombe.

Au bout de l'allée, devant la pierre debout qu'il fallait franchir

pour retrouver la route, les femmes levèrent les yeux et regardèrent de ce regard vague et chargé de tristesse qui suit les réveils brusques. En ce moment, le cœur de Corentine était déchiré des douleurs de sa sœur, du désespoir muet de ce vieux dont elle entendait le pas derrière elle, du peu de joie qu'elle avait su lui donner, de l'impuissance où elle se sentait de lui refaire une vieillesse, ayant perdu le droit d'habiter le pays, de consoler, d'être la paix. Elle aurait voulu cependant. Une aspiration vers le bien, une soif d'être bonne, de se sacrifier, montait du fond de son âme, avec cette pitié pour ceux qui l'entouraient. Et deux filles, sur le seuil d'une boutique, voyant sa mine défaite, se mirent à rire d'elle, deux filles de pauvres qui tricotaient de la laine.

Alors, contre cette dernière injure, si peu méritée, si blessante à cette heure, elle chercha d'instinct une protection. Et elle la trouva. Guen venait de s'éloigner vers la plage de Trestrao, où demeurait un ami. Il allait reparler du gendre et de l'entrée de la Gironde, ne pouvant se taire de son malheur. Corentine se retourna vers la sage-femme :

— Donnez-moi l'enfant, fit-elle, c'est moi qui l'emporte !

Elle prit le petit Sullian. Un flot de mousseline blanche lui couvrit l'épaule. Une tête rose et dormante s'appuya, tout abandonnée, sur son bras. Et, fière de son fardeau, défendue contre le sourire des gens par l'innocence qu'elle portait, elle descendit le bourg, parmi les femmes que la vue d'un nouveau-né émeut, et qui disaient : « Voyez, elle a le fils de Sullian Lageat sur les bras. C'est Guen qui l'a voulu, pour lui faire honneur. C'est tout de même une mère, cette femme-là. »

Elle allait, sans entendre, saisie d'une extrême douceur, qui lui faisait presser l'enfant sur son cœur de plus en plus, et s'absorber dans ce petit être sans parole et sans regard. Elle lui souriait. Elle lui parlait, non avec les lèvres, mais avec son âme tout à coup agrandie et dilatée d'amour maternel, qui disait : « J'aurais voulu d'autres enfants comme toi !... Que je les aurais aimés !... que je les aimerais !... Avec quel bonheur ce sein que tu touches se découvrirait pour eux, et les allaiterait !... O joli, joli neveu que je voudrais mon fils ! » Elle avait des ailes. Soutenue par le petit qu'elle portait, le visage calme, les yeux en joie, elle monta l'escalier, elle entra dans la chambre.

Heureusement Marie-Anne dormait. Elle ne vit pas sa sœur.

Une heure passa, puis deux, puis trois. Simone s'éloigna. Et entre le berceau où l'enfant reposait maintenant, et Corentine, qui veillait auprès, le dialogue continua, le conseil doux et persuasif de ces yeux clos, de ces lèvres tendues vers le sein rêvé, de ce visage derrière lequel une âme transparaissait pour cette femme malheureuse, en qui le regret de la maternité prenait la forme d'un désir grandissant et d'une attente de vie nouvelle.

Il y avait des années qu'elle ne s'était sentie si prompte à l'émotion, si disposée à pleurer.

Dans la paix de cette chambre, près de ces deux êtres plongés dans le sommeil, un mystère profond se passait. Une âme s'accusait, oubliait, apercevait une voie de sacrifice et de salut, et, tremblante, heureuse, remontait vers l'amour.

Le sommet des coteaux, vers Louannec, se dorait au soleil déclinant. Nul bruit ne venait du dehors, pas même celui de la mer. La respiration de Marie-Anne et de son fils, régulières, se répondaient comme un battement d'ailes.

Tout à coup, un pas sonna dans la cour. Corentine se pencha. Le père ! C'était le père qui traversait la place ! Il courait ! Des gens couraient derrière lui ; ils disaient : « Mon Dieu ! est-ce possible ! est-ce possible ! »

René Bazin.

(*A suivre.*)

LES CORNALINES[1]

(*Suite et fin.*)

XI

EN DISGRACE

Dès le tournant de l'avenue, Cornalin aperçut — en saillie dans le feuillage vert pâle des platanes — la loggia à colonnes de marbre de l'hôtel de Talmond. Cette vue aviva de bons souvenirs et lui donna courage.

La marquise le reçut tout de suite, mais très mal.

(1) Voir les numéros des 25 juillet, 10 et 25 août et 10 septembre 1896.

Il n'avait pas franchi le seuil qu'elle l'apostrophait :

— Il est bien temps de venir vous excuser ! Vous en faites de belles ! Savez-vous que la princesse avait une telle confiance qu'elle a fait préparer des dépêches pour le tsar et plusieurs cours d'Europe ? Elle reçoit ce soir, comme tous les jeudis. Mais on comptait sur le triomphe du prince : l'hôtel déborde de fleurs, nous sommes toutes invitées. Jugez si ce sera gai !

— Que Son Altesse remette la fête.

— Non, elle ne le veut pas. Ce serait, dit-elle, donner de l'importance à un incident très futile.

— Alors...?

— Alors elle le dit, mais elle ne le pense pas. Au fond, elle est cruellement mortifiée. Et tout cela par votre faute !

— Par ma faute ! — éclata Cornalin. — Vous êtes étonnante, ma parole ! Dites par la faute du prince : vous serez dans le vrai.

— Du tout, le prince a fait ce qu'il a pu. Il nous a tout conté. Vous lui demandiez des choses qu'il ne pouvait savoir. Plus tard, quand il a su, vous l'avez arrêté. Et tout le temps vous gardiez une mine froide, guindée, un air de ne pas le connaître qui l'a beaucoup froissé, tandis qu'il s'efforçait de vous bien mettre à l'aise...

— C'est inouï ! — exclama Cornalin, trop suffoqué pour en dire plus.

— Ah ! nous avons passé une journée atroce. Je m'en souviendrai longtemps.

— Et moi donc ! Et moi ! Quelle terrible corvée !... Le prince ne se doute de rien... il ne sait rien... il est d'une ignorance crasse, absolument crasse !

— Oh ! parce qu'il ne sait pas les guerres de l'Empire !

— Oui, les guerres de l'Empire, et la guerre de Sept Ans, et tout le reste enfin !

— Des guerres tout le temps ! Si vous croyez que c'est gai pour un prince de vingt ans ?

— Mais il ne s'agit pas de gaieté... On doit savoir cela.

— Si vous croyez que je le sais ? — dit fièrement la marquise. Je ne m'en porte pas plus mal, toute *crasse* que je suis aussi.

— Et la mère d'Henri IV !... La mère d'Henri IV !... Il a dit Jeanne d'Arc ! Voyons, madame, Jeanne d'Arc !

Les bras levés, soulevé d'une sainte indignation, il arpentait fébrilement le tapis. La marquise ne se laissait pas gagner, résistait, s'entêtait, répliquait de parti pris :

— Ne levez pas les bras si haut, ça n'en vaut pas la peine. Le prince a dit Jeanne d'Arc? Est-ce si extraordinaire? Est-ce que ça ne pouvait pas arriver à Jeanne d'Arc aussi bien qu'à une autre? Elle aurait pu se marier, épouser Charles VII, avoir un fils... et ce fils, si on l'avait appelé Henri IV, après tout!

— Inouï! inouï! — murmurait Cornalin, les bras tombant, anéanti cette fois.

La marquise reprit plus froidement :

— Non, vous n'auriez pas dû le refuser pour ça. Puisqu'on en reçoit toujours, un de plus, un de moins, qu'importe! A qui cela ferait-il mal que le prince fût bachelier? C'était un grand honneur pour les lettres, voilà tout.

— Mais ma conscience, madame, ma conscience d'universitaire!

— Je vous en prie, pas de clichés!

— Pas de clichés! — répéta le grand homme avec douleur. — Quelle langue vous parlez depuis peu, vous, la duchesse, toutes! Je ne vous comprends plus.

— Vous ne comprenez plus rien, pas même qu'on ne traite pas un prince en écolier. Et prince, qu'est-ce que je dis? Il est grand-duc, monsieur! Songez-donc, un grand-duc! Croyez-vous que le tsar lui fît faire l'exercice : « Portez arme!... reposez arme!... » avant de le nommer colonel de la Garde?

— Quel rapport...?

— Et ce qu'a fait le tsar, je crois que vous pouvez le faire!

Moins pompeuse, souriant presque de pitié, elle ajouta tout de suite :

— Mais, mon pauvre Cornalin, si c'était en Russie, le prince, rien qu'en naissant, aurait tous ses diplômes; il serait bachelier, licencié... tout le paquet! Et c'est lui qui vous interrogerait, qui vous collerait, qui vous *recalerait!*

— C'est fou! Absolument fou! — s'exclamait Cornalin, les épaules aux oreilles.

La marquise s'énervait, perdait le fil de ses idées; mais elle ne s'embarrassait pas pour si peu. Elle trouva cet argument décisif :

— Vous croyez donc que le prince a besoin de *ça* pour vivre!

— La belle raison! — dit Cornalin en s'efforçant de rire, mais sans aucun succès.

Mme de Talmond s'exaspérait tellement qu'il fit une concession :

— D'ailleurs je ne suis pas seul; aucun de mes collègues...

— Vos collègues? Il fallait donner leurs noms à la princesse... Elle les aurait payés.

— Payés? Vous croyez donc qu'on nous paie?...

— Vous n'allez pas soutenir que vous faites passer des examens pour rien, que vous interrogez tous ces petits malheureux pour votre seul plaisir...

— Le gouvernement rétribue nos services, mais...

— Eh bien, alors? le gouvernement ou la princesse, qu'importe?

Elle avait ressaisi le fil, elle ne s'arrêtait plus :

— Vous me direz que la princesse, elle, vous aurait payé pour recevoir son fils, tandis que l'on vous paye pour refuser les autres... il faut qu'ils recommencent... ça rapporte à l'État.

Et pour aller plus vite, sautant les transitions :

— Puis vous êtes tous jaloux des plus intelligents... cela vous porte ombrage... vous craignez de perdre vos emplois... Vous auriez bien pu recevoir le prince, allez, il n'aurait pas brigué votre place : il en a une meilleure!

— *Et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette!* — termina Cornalin.

Cela tombait assez juste pour froisser la marquise. Elle ne dit plus rien.

— Je suis certain, — reprit le maître plus posément, après un court silence, — que la princesse, si éclairée, si juste et si intelligente — (il scanda les trois adjectifs), — appréciera mieux les difficultés de mon rôle. En cette situation délicate, je crois m'être conduit avec honneur. J'ai servi la cause de l'amitié jusqu'à l'extrême limite de mes devoirs. La princesse pense certainement...

— Ce qu'elle pense? — interrompit la marquise avec un sourire assez énigmatique, — vous le saurez ce soir si vous avez le courage de paraître à sa réception.

— J'irai très certainement, — dit Cornalin, relevant fièrement le défi, — et pour cela je n'aurai pas besoin de faire appel à mon courage : mon bon droit me suffira.

— A ce soir, alors!

Elle lui toucha les doigts d'un petit geste sec, détaché, et lui tourna le dos.

Il regagna sa voiture le cœur gros.

— A l'hôtel de Lorraine! — commanda-t-il d'une voix morose.

En traversant la grande cour dallée, Cornalin jeta un regard triste vers l'ancienne et célèbre colonnade. La reverrait-il encore souvent? La reverrait-il surtout avec ses regards triomphants d'autrefois?

Une victoria attelée attendait sous le péristyle.

— La duchesse va sortir, — pensa-t-il, — j'arrive à temps.

Le valet, debout sur le seuil, arrêta Cornalin.

— Mme la duchesse ne reçoit pas.

— Dites-lui que c'est moi.

— J'ai ordre de ne faire exception que pour monseigneur le grand-duc.

Le grand homme se mordit les lèvres. Il allait se retirer; mais, à ce moment, la porte de la galerie s'ouvrit à deux battants et la duchesse parut, en toilette de gala, pelisse sur les épaules et dentelle sur la tête. La voiture, avançant, fit ombre dans le vestibule.

Devant l'académicien elle eut un mouvement d'impatience, puis elle en prit bravement son parti. Elle rentra dans la galerie, lui faisant assez impérieusement signe de la suivre.

Bien seuls, la porte refermée, elle dit sans s'asseoir :

— Finissons tout de suite... Je suis pressée, pressée... Formulez en deux mots ce que vous avez à me dire.

— Sur quel ton vous me parlez ! — fit l'immortel froissé. — De quoi suis-je coupable?

— Vous avez vu Mme de Talmond!

— Je l'ai vue.

— Alors vous devez savoir pourquoi je vous parle ainsi.

— Je ne puis me l'expliquer... c'est d'une telle injustice!

Elle se redressait, hautaine, pâle, et reculant un peu. Il reprit d'une voix vibrante d'un vrai chagrin :

— Votre changement d'attitude est si cruel pour moi! Vous me faites souffrir. J'ai refusé le prince, oui, je l'ai refusé : il m'était impossible d'agir autrement. Mettons que vous ne le vouliez pas, que vous ne puissiez pas le comprendre : est-ce une raison, enfin, pour me tenir rigueur, pour m'accabler de vos dédains mortels? En quoi cette sotte aventure peut-elle traverser notre si douce amitié?

La duchesse soupira, assez embarrassée, et regarda le bas de sa jupe. Cornalin redoubla d'éloquence :

— On m'accuse de froideur vis-à-vis du grand-duc ; mais, en

pleine Sorbonne, il nous a tutoyé, il a demandé de la bière, il appelait le bureau du jury *un comptoir*, oui madame, *un comptoïr !*

A mesure qu'il s'emportait, Mme de Lorraine — amusée — perdait son expression hautaine. Son visage s'éclairait, un sourire bizarre courait sur ses lèvres fines...

— Et moi, à la sortie, il m'a traité de *moujik !*

Elle eut une peine extrême à s'empêcher de rire.

— Mon Dieu ! — fit-elle, très indulgente, — *moujik* n'est pas une injure... Cela veut dire simplement que vous n'êtes pas noble.

— Et sale *moujik*, alors ? — Puis il changea de ton : — Je ne veux pas m'attarder à ces griefs puérils, dignes de gamins, indignes de moi. Je vous demande seulement si vous pouvez hésiter une seconde entre Alexandre Djorowski et moi. Me sacrifiez-vous à ce prince mal élevé, sans culture d'âme, sans ombre de tradition ?

Elle le laissait s'enferrer, gardant au coin de la bouche son sourire bizarre.

— Non ! non ! C'est impossible ! que la princesse me tienne rigueur, c'est une chose injuste, mais excusable en somme, la princesse est la mère du prince ! Mais vous, duchesse, vous !...

Elle se décida :

— Moi ? dit-elle crânement, — moi... je suis sa maîtresse !

Elle eut son rire perlé, légèrement nerveux. Elle rejeta son boa par-dessus son épaule et passa devant lui, fermée, les yeux ailleurs, lui balayant les pieds de sa traîne royale.

Un claquement de portière, des trépignements de chevaux, un roulement de voiture sous la voûte sonore... et ce fut tout.

Quand le portail de l'hôtel de Lorraine se referma lourdement derrière lui, l'immortel, après un pincement atrocement douloureux, sentit une petite fibre se briser dans son cœur.

XII

FRISSON SUPRÊME

Quand même la marquise ne l'eût pas défié, Cornalin serait allé à l'hôtel Djorowski.

Il s'y rendait donc, vers dix heures, par un soir sec, mais sans poussière, suivant le boulevard Saint-Germain. Le regard dolent

et le front plus pâle, il tentait de secouer ses pensées grises en hâtant et martelant le pas.

— Qu'en pense la princesse?

Cette question amère absorbait le grand homme au point de le rendre indifférent à cinq ou six saluts soulevés sur son passage et aux chuchotements de femmes se poussant vivement le coude :

— Tu sais, c'est Cornalin! Le célèbre Cornalin!

Il éprouvait pour la première fois un immense blasement : sa gloire avait perdu beaucoup de sa saveur, et pourtant...

— Pourtant, — se disait-il, — oui, pourtant, je me sens à *l'apogée de mon type!*

C'était vrai. Pour le rôle rêvé, il se trouvait à point : ni trop jeune, ni trop vieux. Son regard — ce regard unique qu'il avait mis vingt ans à rendre doux et profond en fixant toujours loin, en abaissant un peu la paupière supérieure — avait maintenant cette profondeur, cette douceur désirées. Sa lèvre — après vingt ans de tension — gardait enfin d'elle-même, sans effort, ce sourire très fin, à tout jamais figé, qui joint à quelques phrases sonores, lui avait fait dans le monde une réputation de causeur et de bel esprit. Ce n'était pas non plus en un seul jour que sa main — une main de prélat dix-huitième siècle — avait acquis cette blancheur potelée et ces ongles bombés, polis, rosés à faire pâmer. Sa voix lente et grave savait, sans tâtonnement, transformer les pires banalités en veloutées caresses d'oreille. Tel, il se connaissait de force à faire, longtemps encore, la joie des âmes délicates et des mondaines lettrées. Et c'était au moment où, Marginel écarté, il comptait jouir en paix d'un empire sans conteste, à l'heure où sa toute-puissance de séduire le faisait vibrer lui-même, que ses Cornalines lui échappaient! Et d'abord les plus chères de toutes, la duchesse, la marquise... la princesse, peut-être!

— Qu'en pense la princesse?

Sans cesse, il en revenait là.

Son pas, cependant, ne s'était pas ralenti. Il apercevait déjà l'hôtel illuminé ainsi qu'aux plus beaux jours.

Fut-ce l'effet de ses pressentiments? Était parce qu'il venait à pied comme un bourgeois? Il lui sembla que le gros suisse solennel avait, à son approche, une grimace protectrice et moqueuse. Avant de franchir le seuil, par habitude, le gros homme regarda l'aigle noire et, cette fois, il vit distinctement que l'aigle ne battait pas des ailes...

Il traversa la cour d'un pas plus mou. Dans le vestibule, il jeta son manteau à l'huissier; mais, sous une émotion inconnue, il mesura mal sa distance et le manteau tomba sur le tapis. Il fit, dans son trouble, un mouvement inconsidéré pour le ramasser et il eut l'ennui de voir immédiatement, clairement, dans le regard des valets, que cette complaisance servile, cet oubli inopiné de son rang l'avaient instantanément diminué dans leur estime.

En traversant la galerie, l'académicien se demanda encore dans un serrement de cœur :

— Qu'en pense la princesse?

Puis, se révoltant contre cette obsession, il tenta de se reconquérir, de maîtriser les muscles agités de sa face. Il roidit son plastron, ramena, par un effort suprême de volonté, le pli spirituel sur sa lèvre et l'y maintint, tandis que l'abaissement de sa paupière docile jetait une ombre insondable sur son regard.

Il jugea tout de suite la réunion très intime : l'hémicycle était désert, l'exèdre vide.

Le grand homme s'avança vers le salon-rotonde et s'arrêta sur le seuil qu'aucun groupe n'obstruait.

Il eut un soupir d'aise : elles étaient toutes là, ses belles Cornalines, *en peau*, comme eût dit le prince, assises, tournant le dos, ne montrant que leurs nuques blanches, entre de rares habits noirs.

Aucune ne l'aperçut, aucune ne se dérangea.

Le regard de l'académicien, passant sur toutes ces jolies têtes, alla chercher plus loin...

Soudain, doutant de sa propre vue, il ressentit un grand choc en plein cœur.

Sous les lampes aux lueurs d'opale, devant les feuillages verts, au-dessous du miroir de Venise, dans le coin parfumé auprès de la cheminée, dans *son coin à lui*, il y avait quelqu'un, oui, un autre homme que lui! Et ce autre avait pris non seulement sa place, mais sa pose : le coude appuyé, avec la main droite tombante, la main gauche jouant avec le monocle. Et cet autre pérorait devant ses propres fidèles! et l'altesse, la si frêle duchesse de Lorraine, la rieuse marquise, Mme de Valmajour, toutes enfin, écoutaient, écoutaient extasiées comme, la veille encore, elles l'écoutaient lui, le célèbre, l'Immortel.

Cornalin demeurait sur le seuil du salon, sans force pour reculer, sans force pour avancer.

Ce qu'il voyait lui sembla une profanation, un vol, un sacrilège. Une sueur froide perla sur ses tempes de marbre et, dans sa stupeur douloureuse, il ne songeait plus à baisser ses paupières sur l'écarquillement de ses yeux. Il laissait son plastron se gonfler et se dégonfler sous ses suffocations.

Ce que disait l'intrus, Cornalin fut d'abord incapable de le comprendre. Il constata bientôt, dans sa stupeur croissante, que l'*autre* avait ses gestes et lui ressemblait vaguement. La voix aussi le frappa par une lenteur, une gravité pareille à celle de sa voix. Alors il écouta et ce furent ses propres paroles, ses métaphores choisies, ses sentences fleuries, qui retentirent à ses oreilles.

La ressemblance s'accentua dans un effort de muscles. Et Cornalin put croire qne son regard lointain, son sourire affiné venaient de fuir ses yeux et ses lèvres pour se fixer sur ceux de son sosie.

A ce *truc* final qui parfaisait le portrait, — ou plutôt la caricature, — des fusées de rire partirent de tous côtés, de petites secousses de plaisir remuèrent les nuques blanches et les blanches épaules; ce fut un déchaînement de joies trop longtemps comprimées.

Le mime garda la pose quelques secondes, puis relâcha ses muscles et reprit sa laideur naturelle. Cornalin reconnut un pitre de petit théâtre que le prince hébergeait.

Frappant leur paume gantée du bout de leur éventail, l'altesse, la duchesse, la marquise, toutes applaudirent à qui mieux mieux. On entoura le pitre, on le félicita. L'une réclamait un geste, l'autre une grimace. On s'amusait follement : — *c'était tellement ça!*

Sentant le sol s'effondrer et mesurant l'abîme, Cornalin se demanda s'il ne battrait pas en retraite. Ce ne fut qu'une faiblesse passagère. D'ailleurs le mime l'avait reconnu et tout haut, par-dessus les groupes, il signalait le Maître :

— Mesdames, l'Immortel! Un ban pour l'Immortel!

Il y eut une sorte de charivari — pas très bruyant — que l'altesse, immobile, ne réprima pas.

Il fallut à Cornalin toute son énergie pour entrer dans le salon. A son aspect, la princesse se redressa, hautaine. Il s'inclina devant elle comme si de rien n'était. Son attitude véritablement étonnante, sa démarche superbe, la correction de ses trois saluts

imposèrent le silence, personne ne l'avoua, mais on le trouva crâne.

Il donna aux regards le temps de se poser sur lui.

Ce petit répit lui permit de réfléchir. Il comprit que le moment était venu de lâcher le trait d'esprit figé depuis vingt ans sur ses lèvres. Maintenant ou jamais, il fallait le décrocher et le décocher. Le grand homme entr'ouvrit la bouche, fit un petit effort... Rien! Le trait ne bougeait pas. Il le poussa du bout de la langue, mais le mot résista. Alors il essaya de l'enlever de force, de le faire partir sous le souffle puissant de ses larges poumons... impossible! — Depuis le temps, le mot spirituel avait pris racine et rien ne pouvait plus le déloger : il demeurait ancré dans son sourire...

Très lucide, averti par un sourire moqueur, le Maître se résigna presque instantanément : il ne lutterait pas à s'entêter; il s'abaisserait seulement. Il s'avoua l'inutilité de ses efforts pour trouver une réplique mordante; il mit son dernier espoir, sa seule chance de sauvegarde, dans cette formule banale mais pompeuse, qui jamais ne l'avait trahi.

— Madame, — dit Cornalin de sa plus belle voix, une fois quitte du baise-main, — je vous remets les pouvoirs mondains que vous m'aviez confiés. Puissent-ils ne pas tomber en des mains trop profanes! Ma place n'est plus ici, mais mon respect demeure pour toujours à vos pieds.

Il se redressa de sa façon très noble, le plastron impeccable, sans rougeur, sans une ride. Puis, d'une hauteur sereine, il promena sur les groupes son regard d'au delà, tourna lentement sur lui-même et, la tête droite, sortit de son pas de commandeur.

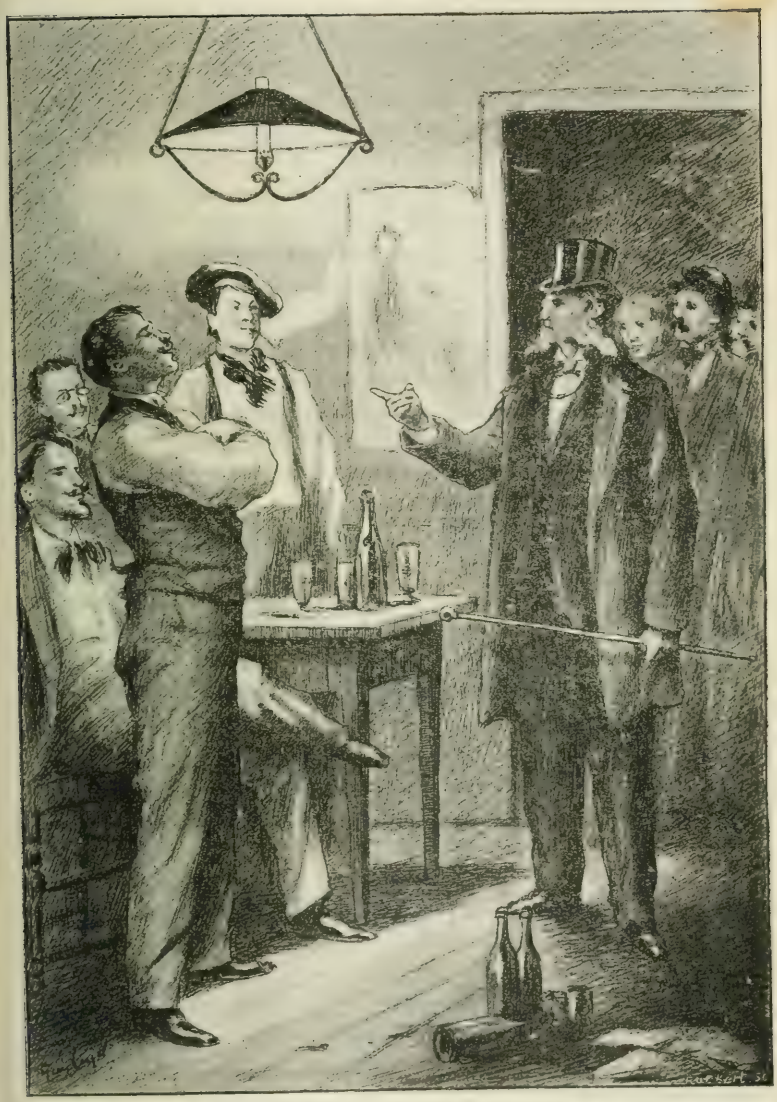
Il y eut une surprise silencieuse. On s'écarta devant lui. Un souffle froid passa et fit vaciller les lumières. Les pans de frac s'agitèrent.

Pour la dernière fois, toutes les Cornalines eurent le petit frisson.

XIII

LA DERNIÈRE CORNALINE

Au retour, dans le fiacre cahotant par les rues sombres et désertes, l'énergie qui avait soutenu le grand homme l'abandonna. Autour de lui, l'effondrement. En lui, un vide immense. Ainsi,



Cornalin pousse la porte avec sa canne. (Page 613.)

c'était fini : il avait rompu avec ses Cornalines, il avait renoncé, dans un indomptable élan d'orgueil et de dépit, à ce qui, depuis dix ans, faisait les délices de sa vie. Et c'était ce singe grimaçant, ce cabotin de petit théâtre, vil pantin animé par la rancune du prince, qui lui volait les regards attentifs et les sourires charmés de ses douces amies! Une poussée brutale de ce maigre avorton l'avait ébranlé sur son socle, lui l'Immortel, lui le demi-dieu! Devant l'odieuse parodie, vengeance plate machinée dans l'ombre, comme elles avaient ri, les cruelles! Chaque bravo adressé au pitre était comme un soufflet lancé à sa face de marbre!

Et dans la nuit du fiacre, sous ses yeux encore dilatés, l'altesse se dressait, impérieuse, glaciale, énigmatique, superbe de mépris; puis c'était la marquise, avec l'éblouissement narquois de ses dents merveilleuses; puis, enfin, cette inoubliable duchesse, plus effacée qu'elles toutes, gardant sur son visage de pâle voluptueuse cette expression complexe d'insolence et de défi, avec une tristesse saisissable seulement dans l'ombre du sourire à peine dessiné, dans la profondeur bleue de ses yeux de béryl...

La voiture s'arrêta.

Tâtonnant, vacillant, il remonta chez lui. Il ne sonna pas son valet. Il ne voulut pas de lumière. Il fallait de la nuit, — une nuit noire à son chagrin.

Une raie de clarté filtrait sous la porte de la bibliothèque, mais il n'y entra pas. Il gagna sa chambre, jeta son chapeau, au hasard, sur le lit, et tomba dans le premier fauteuil qu'il heurta. Il y demeura abîmé, la tête dans ses mains.

Il y eut un bruissement comme si quelqu'un entrait. Des doigts tièdes écartèrent ses doigts.

Devant lui, vague dans l'obscurité, une ombre s'agenouillait doucement. Il ne la reconnut pas, mais il la devina et releva la tête.

— Louise, Louise, c'est vous?...

— Oui, c'est moi, — lui dit-elle. — Je vous attendais dans la bibliothèque; mais, n'entendant plus rien, j'ai craint que vous ne fussiez souffrant... Je me suis permis d'entrer... Vous ne m'en voulez pas?

— Si vous saviez!

— Je sais, à la Sorbonne...

— Chez la princesse aussi, une avanie cruelle. Mais je me

suis vengé, je suis parti. C'est fini, bien fini, je ne les verrai plus... je n'ai plus de Cornalines!

— Et moi?

— Oui, vous. Pardon! Vous êtes la seule, la fidèle, la vraie...

Le contact, les caresses discrètes de son amie, les regards émus qu'il sentait sur lui le rappelaient à lui-même, le ranimaient lentement. Il lui prit les deux mains, l'attira dans la pièce éclairée et il s'épancha en toute sincérité :

— Ainsi vous me restez, sachant tout, malgré tout ? Vous êtes venue à moi quand les autres me fuyaient ? Vous avez eu pitié...

— Pitié ? — s'écria-t-elle, tandis qu'il la menait vers la lumière, pour mieux voir son visage. — En quoi donc avez-vous besoin de ma pitié ?

Il remarqua le feu de ses regards, le frémissement de ses lèvres, le désordre insolite mais charmant de sa parure. Elle lui parut jolie, ainsi, et transformée. Le voile de mélancolie et de timidité qui, depuis si longtemps embrumait sa beauté, venait de se déchirer. Tout ce que ressentait son âme éclatait sur sa face et vibrait dans sa voix.

— Ma pitié ? Ah ! cher maître, dites mon admiration ! Refuser le prince ! Personne ne l'eût osé. Il fallait votre cœur, votre cœur honnête et grand ! C'est superbe, ce que vous avez fait, c'est simplement sublime ! Ma pitié ? Mais j'ai de l'enthousiasme, un enthousiasme immense !

Il écoutait, bercé par cette voix tendre. Sa peine s'endormait. Il lui semblait qu'après un rude voyage, une traversée dangereuse, il retrouvait le calme et la tiédeur d'un nid.

— Partez-vous pour Trouville?

Elle s'attrista soudain.

— Oui, je pars ce soir même, par l'express de minuit. Je venais vous dire adieu...

— Voulez-vous m'emmener, dites, Louise... voulez-vous ?

Elle devint pâle, resta sans voix, tout son sang reflua vers son cœur.

Il fut obligé de répéter :

— Voulez-vous m'emmener?

— Si je veux ? Mais vous ne savez donc pas que rien — non, rien au monde — ne me causera une telle joie?

— Alors, partons! partons tout de suite! Ne me laissez pas

attendre et réfléchir : enlevez-moi ! J'ai besoin d'oublier tout ce qui n'est pas vous...

Il alla à sa table, écrivit des ordres pour son valet, prévint la Sorbonne, désigna son suppléant, n'avisa qu'au nécessaire.

Elle l'attendait toute frémissante, ne pouvant croire à son bonheur, tremblant qu'à la dernière minute un obstacle imprévu ne lui reprît son ami.

Elle ne se rassura qu'en voiture, auprès de lui.

La nuit était belle et fraîche. Entre les platanes du boulevard, on voyait le ciel bleu foncé où la lune jetait une grande nappe de lumière dont l'éclat pâlissait les étoiles. Tous deux respiraient largement. Les voies, si mornes vers la rue de Grenelle et la large Esplanade, avaient de ce côté, bien qu'il fût plus de onze heures, de l'animation et de la gaieté. Même au coin du boulevard Saint-Michel, la voiture s'arrêta : un groupe noir et grouillant débordait le trottoir et barrait la chaussée.

L'Immortel tourna la tête.

A l'entresol d'une maison, un large transparent, barrant au moins trois fenêtres, s'étalait au nez levé d'innombrables badauds. En grandes lettres noires, sur le fond lumineux, Cornalin lut avec stupeur :

SCANDALE A LA SORBONNE. — LE PROFESSEUR CORNALIN SIFFLÉ ET HUÉ PAR TOUS LES ÉTUDIANTS. — OBLIGÉ DE SE DÉROBER DEVANT LA FOULE INDIGNÉE. — MANIFESTATION CONTRE L'ACADÉMICIEN.

Les bureaux du *Vermout* venaient d'illuminer.

Tremblante, Mme Aveline essaya de retenir son ami. Il se dégagea et sauta sur le trottoir.

— Attendez-moi, — dit-il avec un geste sans réplique. — J'en ai pour dix minutes.

Il fendit la foule, sans se retourner aux appels craintifs de Louise.

Une fois devant la porte, il pria plusieurs messieurs — les têtes les plus propres qu'il trouva dans le groupe — de monter avec lui.

— Vous ne regretterez pas de vous être dérangés.

Sa voix, l'autorité de son regard les entraînèrent. D'autres, curieux, suivirent. On gravit l'étage. Dans l'antichambre, l'Immortel demanda le directeur du journal ou le rédacteur en chef.

— Je ne sais s'il est là, — dit le garçon, effaré devant ce flot d'intrus. — En tout cas, vous ne pouvez entrer tous.

— Je suis Émile Cornalin ! — articula le grand homme. — Nous n'entrerons que trois.

— Cornalin ! — fit le garçon. — Alors il n'y a personne...

— C'est ce que nous allons voir.

Le garçon balbutiait :

— J'ai des ordres... j'ai des ordres...

Des rires partaient d'une pièce voisine. Cornalin, bousculant tout, poussa la porte avec sa canne et se trouva dans la salle de rédaction.

Ils étaient dix jeunes gens. Trois jouaient aux cartes. Tous les autres faisaient des cocottes en papier. Une fumée épaisse embrumait le fond de la pièce. Pleins ou vides, des bocks encombraient les tables et la cheminée ; il y en avait par terre.

Cornalin se découvrit et se nomma. Les jeunes gens grimacèrent et restèrent assis. Un seul — le plus âgé de beaucoup — se leva et avança une chaise. L'Immortel remercia du geste, mais demeura debout.

— Messieurs, — commença-t-il, — c'est par hasard, en passant, que j'ai vu ce transparent. Le scandale d'aujourd'hui, c'est vous qui l'avez fait. Je n'ai été ni sifflé, ni hué par *tous les étudiants ;* je l'ai été par vous qui n'êtes ni *étudiants*, ni nombreux. *Je ne me suis pas dérobé à la foule indignée ;* il n'y avait pas foule et, *seul*, j'étais l'homme *indigné*. Et je me suis promené à pied, au milieu de vous, sans me soucier de vos rugissements de bêtes fauves !

Derrière le grand homme, il y eut des bravos. Les rédacteurs chevelus commencèrent à grogner, à donner des signes d'impatience.

Cornalin continua :

— Le placard que vous affichez contient donc autant de mensonges que de mots. Cela, vous le savez aussi bien que moi. S'il se trouve en vedette sans votre aveu, enlevez-le immédiatement, sinon, justifiez-le.

Le plus jeune — un gamin imberbe, celui-là — s'emporta :

— D'abord nous sommes chez nous, nous faisons ce qui nous plaît !

— Sont-ce là vos raisons ? — reprit Cornalin d'une voix ferme. — Elles ne me satisfont pas. J'ai le droit d'en exiger d'autres.

Le prince avait donné le mot d'ordre : *De la rigolade, rien que de la rigolade !*

Chacun s'observait pour ne donner aucune portée sérieuse à l'incident. Les lazzis commencèrent :

— Il est pâmant, le bonhomme !

— Comme il est pâle !

— Est-il mal cuit, cet animal-là !

— Va donc, hé ! l'encadré !

Cornalin se cambra.

— Ne fais pas d'effets de torse, — reprit le gamin imberbe, les deux mains dans ses poches. — Ça ne prend pas avec nous. T'es beau, nous le savons ; qué que ça nous fiche, à nous, qui ne sommes pas des femmes ?

Il y eut un fou rire et des huées de commande.

— Je proteste, — s'exclama le grand homme qui dominait encore le tumulte croissant, — je proteste hautement contre ce procédé : des vociférations ne sont pas des réponses. Si mon enseignement soulève vos critiques, formulez vos censures ; j'y répondrai clairement.

Les autres se turent. C'était décidément le petit gamin imberbe qui avait le plus d'aplomb :

— Ton enseignement ? Oh ! c'te lavasse ! reprit-il la bouche de travers.

Ici, une rumeur prolongée couvrit les ripostes : de nouveaux curieux montaient attirés par le bruit. Ils buttaient contre les marches. La voix de Cornalin perça :

— J'ai pieusement gardé le respect de la forme !

— Va donc, hé ! l'architec !

— Ferme ça, vieux raseur !

— Ce qu'elle grince, c'te plume d'oie !

— T'as jamais parlé des vivants... t'as vanté que les vieux, les disparus, les morts !

— Il a gratté le mort ! il a gratté le mort !

Tout cela s'entre-croisait. L'Immortel reprit le dessus :

— Si j'ai gratté le mort, vous tous, vous l'écharpez !

Il y eut des *très bien !* coupés d'un roulement de rires et d'une poussée d'entrants derrière le grand homme.

Une dernière fois, sa voix sonna comme un clairon :

— J'ai ravivé l'art de causer. A moi seul, j'ai fait deux salons.

— Vieux frotteur ! — fit une voix.

— Je suis la tradition, le respect du passé. Respectez tous en moi une grandeur qui s'en va !

Il y eut dans son geste une ampleur magnifique, qui interdit la masse et rejeta de côté ceux qu'on poussait devant lui.

L'imberbe essaya bien de lui couper son effet :

— C'est quelque chose qui s'en va : garçon, ouvrez la porte!

Cela porta à faux.

Le désordre était à son comble, non seulement dedans, mais dehors. C'était un parti pris d'étouffer toute discussion suivie. Cornalin se sentait porté, ballotté par la foule. D'un large effort, il se dégagea, alla vers la fenêtre ouverte, leva sa canne et creva le transparent.

A la rampe de gaz, les fragments de papier flambèrent, les cendres s'envolèrent dans la nuit.

— Vous êtes des polissons, rien que des polissons! Et, si quelqu'un n'est pas content, qu'il se montre, qu'il le dise!

Par-dessus les têtes, l'académicien jeta une poignée de ses cartes au nez des rédacteurs; soit qu'ils n'entendissent pas, soit consigne reçue, soit honte de relever le défi d'un vieillard, aucun d'eux ne se baissa et les cartons restèrent épars sur le plancher.

Cornalin redescendit et regagna sa voiture. Sur le trottoir, en le voyant la canne encore en l'air et la narine vibrante, la foule l'applaudit sans trop savoir pourquoi.

L'Immortel monta dans le coupé où, à demi pâmée, l'attendait son amie. Il fallut traverser les groupes au petit pas. Les gens s'excitaient, un enthousiasme courait. Des chapeaux s'agitèrent et on claqua des mains.

Par contraste, là-haut, à l'entresol, c'était un grand silence. L'heure tardive empêcha de refaire le transparent. Le cadre noir demeurait seul, découvrant la rampe nue du gaz vacillant; des loques de papier pendaient déchirées, lamentables...

Le lendemain, le *Vermout*, qui entendait ses intérêts et parfois ne manquait pas d'esprit, ne souffla pas mot de l'affaire. L'incident passa inaperçu; aucune feuille n'en parla.

Ce fut le dernier triomphe de l'illustre Cornalin.

XIV

ÉPILOGUE

Et jamais plus, ni chez la princesse, ni à l'hôtel de Lorraine, ni dans aucun salon, on ne revit Cornalin.

Il vécut en Italie, tantôt à Rome, tantôt dans une villa des bords du lac Majeur, toujours accompagné de la douce Louise, devenue Mme Cornalin.

Ce départ laissa quelques regrets dans le monde. Le prince avait beau dire à toutes les belles mondaines que le nom du vieux Maître rendait encore rêveuses :

— Cornalin, je l'ai *tombé;* il ne *fait* plus que la province et l'exportation. Il n'ose plus assister qu'aux foires de village : il préside les plantations de mâts de cocagne, couronne les chevaux de bois, bénit les balançoires!

Cela ne faisait plus trop rire.

Les journaux, plusieurs mois après, apprécièrent très différemment la retraite prématurée de l'Immortel.

Il nous a paru intéressant de relater ici les opinions des deux partis extrêmes.

Voici l'article du *Vermout*. On trouvera plus loin celui de la *Rumeur :*

« Le seul mérite du *brodé de persil* qui vient de *déblayer le parquet*, c'est d'avoir su se faire la tête de son emploi. Il fut le triomphe incontesté de la patte de lièvre. La redingote plaquant sur le buste officiel, le revers de grosse faille étoilé de crachats rouges, le pantalon tombant sur le premier bouton de la bottine vernie ont maintenant avec lui fait leur temps. Ce pauvre Émile n'a même pas eu le flair de *se garer des voitures* avant d'être passé de mode. Bénisseur et routinier, nul à l'Académie, injuste et arbitraire en Sorbonne, il *entraverait* encore *la circulation* si on ne lui avait mis... le *genou dans les reins*. Il ne sera regretté que des quelques vieux bas-bleus qui pleurnichent encore sur le *petit vernis de l'âme*. Pour toute la vraie jeunesse, il restera le type du *baveur d'ambroisie*, du *rasoir olympien*. »

La *Rumeur* disait :

« Émile Cornalin, officier de la Légion d'honneur, professeur en Sorbonne et membre de l'Académie française, vient de prendre volontairement sa retraite. Sa gloire n'est pas née du coup de foudre d'un livre original ou d'une doctrine neuve. Non, cette gloire, Émile Cornalin l'a acquise lentement, méthodiquement. Des livres, il en a fait, certes : l'*Ame féminine* restera comme un modèle de critique discrète et d'eclectisme philosophique. En Sorbonne, il répétait sans cesse le mot de M. Guizot : « Hors des humanités, point de salut. » Il vantait les jouissances

du discours latin et les voluptés du thème grec. Il disait encore : « Athènes et Rome sont la bonne compagnie de l'esprit humain « et, dans la chute de toutes les aristocraties, il faut que cette « aristocratie-là demeure debout! » C'est ce drapeau de la bonne

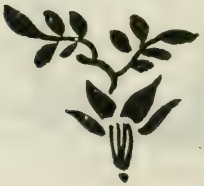
Il vécut, toujours accompagné de la douce Louise. (Page 616).

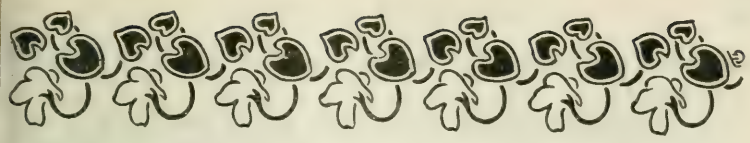
compagnie qu'il porta vaillamment, jusqu'au bout, à travers tous les salons où il laisse le souvenir du vieillard noble et distingué. A la création de ce type achevé, il a subordonné son régime, ses habitudes, toute son existence. Il fut l'inspirateur et le réformateur des cercles de haut lieu. Le jour où, dans une intrigue mondaine, il sentit la faveur de ses *Cornalines* se détourner de lui, il abdiqua, trop pompeusement peut-être, mais non sans dignité

Pressentant qu'à lutter contre le caprice et la vogue, il ne ferait que s'abaisser, il céda la place à Bruant, à Kam-Hill et à Yvette Guilbert. Il ne nous appartient pas de rechercher ici ce que les cénacles ont pu gagner au change. Mais cette résolution prématurée de retraite doit être, pour l'Immortel, mêlée de quelque tristesse, s'il assiste, même de loin, aux désastreux relâchements qu'il avait pressentis. Deux salons longtemps préservés par lui, attachés d'une main ferme à la rive des traditions, viennent de *lâcher le quai*, comme diraient certains de nos confrères; emportés par le courant, ils voguent à la dérive. Les refrains de mauvais ton, les exhibitions grimaçantes remplacent les dissertations fines et nuancées du Maître. Mais contre l'amertume d'un tel spectacle Cornalin possède, et possédera jusqu'à son dernier souffle, un remède souverain : la tendresse d'une compagne douce, fidèle et dévouée. Et cela suffira à préserver ce cœur fier des banales pitiés. »

Charles Foley.

(Illustrations de Jos Engel.)





LA ROSE ET LA RONCE

Il y avait une fois un jardin... — n'importe où. — Le monde est plein de pareils jardins.

Là croissaient des fleurs de toute couleur et de toute odeur ; et quel que fût leur parfum, quelle que fût leur nuance, le jardinier donnait à chacune d'elles des soins égaux.

Il plantait chaque sauvageon dans un terrain approprié, chérissait et arrosait chaque jeune pousse avec la même vigilance, entourait chaque bouton de la même sollicitude ; et pourtant ces fleurs devenaient en se développant toutes différentes de couleur et de parfum.

Chacune avait quelque chose qui lui convenait en propre, quelque qualité particulière, quelque beauté qui lui donnait son nom. Chacune avait en elle un mérite.

L'une par sa feuille, l'autre par sa tige ; celle-ci par sa couleur, celle-là par sa senteur ; telles par leur diadème éclatant, telles autres par leur fruit, surpassaient les autres.

Mais quand le jardin fut ouvert au public, ceux qui s'y promenaient se retournaient tous à l'envi pour admirer la rose, ce que les autres fleurs ne pouvaient pas comprendre. Car « toute fleur est une fleur » affirmaient-elles d'une voix unanime. « Et la rose n'est qu'une fleur comme les autres, et nous la connaissons bien. »

Or, les louanges accordées à la rose éveillèrent au plus haut degré la surprise d'une ronce que le hasard avait fait croître tout auprès de la rose. « La rose et moi, dit-elle, nous avons toujours poussé ensemble, depuis que nos graines ont été semées dans le même sol ; et, je l'avoue, je n'ai jamais pu découvrir encore ce qui en elle peut attirer le regard des hommes. Cependant, au

printemps prochain, il sera de mon devoir de découvrir le secret de la rose. »

La ronce ne sentait pas la beauté de la rose : « C'est tout simplement sa manière de croître, » pensait-elle. « On n'a qu'à l'observer et à faire de même. »

Aussi la ronce, dès que vint le printemps, se mit à observer, et vit que la rose était toute couverte d'épines. « Oh ! oh ! dit-elle, ce sont les épines qui font cela ! Mais nous les battrons, et le monde verra... ce que le monde verra. »

Alors, en arrêtant la circulation naturelle de sa propre sève pendant quelques matinées de mai, la ronce, ambitieuse d'admiration, fit pousser des épines, pour imiter les roses.

Pourtant la foule la dédaignait, pour admirer la rose comme auparavant. « Braves gens, » s'écria-t-elle, « mes épines sont plus piquantes que celles du bouton de rose. Tournez-vous et regardez ! »

Mais personne n'entendait ce que criait la ronce et ne daignait lui jeter un coup d'œil approbatif. Alors la ronce essaya d'attirer l'attention en accrochant les habits de tous ceux qui passaient.

Cette tentative réussit trop bien, en vérité. Car la foule remarqua enfin la ronce, en s'écriant : « Jardinier, débarrassez-nous donc de cette vilaine plante qui déchire nos vêtements. »

Et le jardinier, apercevant la cause de ces plaintes : « Jamais de ma vie je n'ai été offusqué par un objet aussi désagréable ! » dit-il en tirant son couteau de sa poche. Et bientôt à demi-morte, les antennes tout arrachées, la pauvre ronce fut jetée par-dessus le mur du jardin, abandonnée, avec ses épines, à son malheureux sort.

La ronce secoua tristement la tête : « Qu'est-ce que cela signifie ? » dit-elle, « que je sois flétrie si je puis voir quelle différence il y a entre la rose et moi ! Je n'ai compris qu'une seule chose : que ce que l'on trouve mauvais dans une ronce, on le trouve beau et bon dans une rose. »

Alors la ronce s'enfuit en rampant dans les bois, et c'est là, dans les bois, que vous pouvez la trouver encore.

LORD LYTTON.

L'ENFERMÉ [1]

(Suite et fin.)

A Châtelaudren, au crépuscule, il y a une foule menaçante, des gens s'approchent, profèrent des cris, des insultes, contre cet homme immobile, à barbe blanche, qui les regarde de ses yeux vifs. Dans cette rencontre du révolutionnaire de Paris avec la Bretagne du passé, s'il a croisé ses regards avec ceux d'un paysan agité ou paisible, gesticulant debout ou assis au revers du fossé, quelque vieillard comme lui, quelque ancêtre vêtu à l'ancienne mode, la courte veste bleue, les braies blanches, le large chapeau, les bas dans les sabots, quelle étrange confrontation, et quel dialogue muet plus étrange encore! On voit l'homme de la terre, tout usé, tout cassé, blanchi lui aussi, rasé par toute la figure, la barbe un peu repoussée, drue comme ce qui reste du blé coupé dans un champ. En face de lui, dans le cadre de la portière, le visage pâle et les yeux expressifs de la révolte. Sur la face fatidique du laboureur, s'inscrit l'hérédité paysanne, ses yeux sont circonspects et méfiants, le paysan est sur ses gardes, comme s'il avait rencontré un loup. Colloque rapide pendant la rencontre de hasard. Le Breton hésite à craindre et à plaindre. Son inconscience devient méditative.

Dans l'œil de clair phosphore du vieux Blanqui, le pronostic est plus sûr, la comparaison plus amère :

« Tu es un vieux chouan désarmé, bonhomme, un ancien vas-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, 10 et 25 août, et 10 septembre 1896.

sal devenu électeur et resté en servage dans la domesticité du laboureur à gages. Tu vis dans ta dépendance tranquille, ayant gardé ta foi secrète à ton seigneur, prenant le mot d'ordre au prône de ton curé. Tu ne sais pas mon nom, tu ne le sauras jamais. C'est tout de même pour toi que je suis parti vers le pays de l'illusion, que j'ai été blessé rue aux Ours, que j'ai fait le coup de feu en 1830, que j'ai passé ma vie au Mont Saint-Michel, à Belle-Ile, à Corte, à Pélagie, que j'ai souffert le siège de Paris, et que je m'en vais vers la prison inconnue ou la mort secrète. Toi, tu t'es contenté pendant toute ta vie de la terre, de l'atmosphère, de la mer, tu es librement sur la route, dans l'air du soir, et c'est évidemment moi qui suis la dupe. Mais tes fils retrouveront ma mémoire... »

CCXV

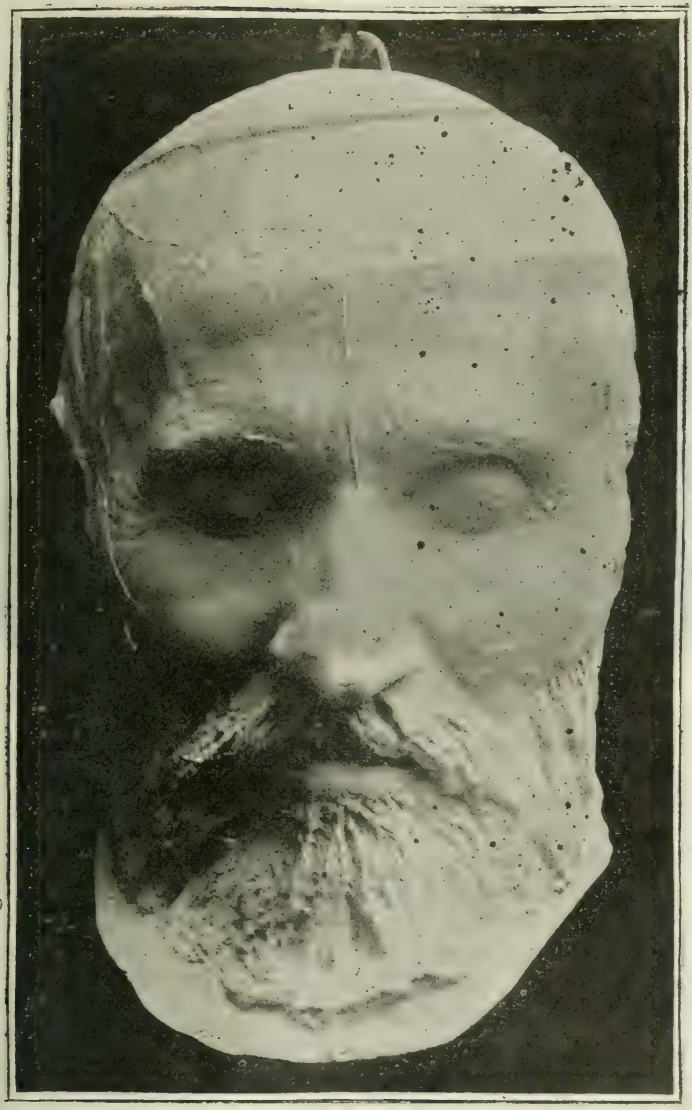
Plouaret! Plouégat-Moysan! Plouigneau! ce sont les noms de stations entrevus avant Morlaix. Le train passe sur le viaduc, s'arrête. Morlaix, onze heures du soir. Il fait froid. C'est la fin du voyage.

Encore un ordre, et un trajet, la descente sur la ville en voiture, puis une course dans la nuit au long de la rivière, sur une route bordée de maisons, de châteaux, de jardins, de parcs. On arrive à un endroit où l'eau s'élargit, où des lumières scintillent. Un air humide vient de l'horizon obscur. C'est le Dourdu, dont le nom signifie Eau noire. Le cortège descend dans une barque au flanc creux qui est là toute prête, avec son patron Abraham et son matelot. Blanqui s'assied sans mot dire.

Pendant deux heures le bateau plonge, monte et descend les vagues régulières. C'est la mer, de plus en plus sensible. L'air est froid et calme. Des feux se montrent. La marée descend, emmène l'embarcation de son mouvement puissant.

Un rocher surgit, un feu l'éclaire. Le château du Taureau se profile brutalement dans l'ombre.

Après le Qui vive! et la réponse, c'est le débarquement sur la pierre, la montée d'un escalier, le passage d'un pont-levis, un vestibule où trente soldats sont alignés, l'arme au bras, sous les ordres d'un commandant. L'officier fait un signe, se fait suivre du prisonnier dans une cour étroite, puis monte devant lui un escalier de pierre, ouvre une petite porte. Le prisonnier, vaincu



Masque de Blanqui sur son lit de mort.

par ses deux jours de voyage, entre dans le noir, se jette sur le matelas qu'il aperçoit dans l'ombre. La porte se referme sur lui avec le bruit ignoble des verrous. Il est, remarque Blanqui, trois heures du matin, 24 mai 1871.

Le fort du Taureau.

CCXVI

Le lendemain, quand l'aube entre et qu'il rouvre ses yeux reposés, il peut voir dans toute son horreur le logis qui lui est infligé, réfléchir sur le lieu de détention où il vient d'être enfoui.

Il sait, mieux que ceux qui le gardent, la situation et l'histoire du château du Taureau. Il connaît les sinuosités et les défenses des côtes comme il connaît les cours d'eau, les routes et les sentiers de terre, et dans la fosse où on l'a jeté, où il médite, il évoque la construction et son histoire.

Le château est bâti sur un roc, au milieu de l'eau. Ses murs réguliers de forteresse, ses angles sortants et ses angles rentrants se dessinent nettement au-dessus de la vague. C'est l'ancienne défense de la rade, le corps de garde avancé de Morlaix contre les Anglais, devenu une caserne pour les soldats, un

cachot pour les prisonniers. Les bourgeois de la ville l'ont construit en 1642, le roi s'en est emparé et en a fait une prison d'État en 1660. La Chalotais y a été enfermé en 1765, et les derniers montagnards, Romme, Soubrany, Bourbotte, en 1795. Il y a des logements, une citerne, un pont-levis fermant l'entrée, au nord.

Par le large vestibule glacial, dallé de granit, Blanqui a pénétré dans la cour étroite et tournante. La lanterne a éclairé un escalier de huit marches, dans un angle, par lequel on est arrivé à une porte brune, couleur de vieux sang. Après cette porte, treize autres marches, dans le noir, puis une autre porte. C'est la porte de la chambre où le prisonnier est en ce moment, assis sur son lit : une assez vaste chambre, dix mètres de long sur cinq mètres de large, voûtée, semblable à une cave, presque obscure. Le froid tombe de la voûte, le salpêtre suinte des murs, l'obscurité est perpétuelle. Jamais un rayon de soleil. On a maçonné l'ouverture sur la mer. Le jour sombre, glauque, un jour d'entrée de souterrain et de fond de rivière sale, ne vient, par une seule fenêtre, grillée, fermée d'un volet, et par une imposte vitrée, que de la triste cour humide, creusée entre les formidables bâtiments. Cette cour, c'est tout ce que le prisonnier aperçoit à travers les barreaux. Quelques soldats flânent. Entre les pavés croissent des coquelicots pâles et d'amères camomilles.

Les seuls hôtes permanents sont les canons de la batterie basse, canons de gros calibre amarrés dans les casemates du rez-de-chaussée, mastodontes de fonte, les pieds entravés, immobilisés dans les écuries, leurs bouches brutales fermées.

CCXVII

Cette chambre de détention, ce vaste caveau surbaissé, n'ayant de prise de jour et d'air que sur cette cour étroite, est plus triste que la cellule du Mont-Saint-Michel ouverte sur les grèves, que la cellule de Belle-Ile, au rez-de-chaussée, de plain-pied avec le préau. Pas de reflet de mer, pas de clarté de verdure. Le granit n'est pas rose, la pierre n'est pas blanche. L'aspect des choses, dans les diverses prisons de Blanqui, change et s'aggrave. Ici, les objets apparaissent plus épais et plus lourds. La lumière de midi ne pénètre pas, c'est toujours couleur de soir, couleur cloporte, aile de chauve-souris, toile d'araignée. La fleur qui croît entre les pavés éteint sa flamme sous cette cendre. On a descendu

le vieillard au plus profond de l'ombre. C'est le lieu que l'on a choisi pour enchaîner cette force, pour jeter à pourrir cette chair de philosophe.

CCXVIII

Aussi, l'emprisonnement au Taureau fut-il organisé savamment et à loisir. Dès le 3 mai, le général qui commande la division de Brest fait savoir au ministre de la guerre que les dispositions sont prises pour recevoir le « prisonnier politique important », que l'officier et ses hommes sont installés. Le 21 mai, c'est le préfet maritime qui informe son supérieur, le ministre de la marine, que la garnison se compose de vingt-cinq hommes commandés par un officier et qu'un capitaine de l'état-major des places a veillé aux dispositions.

Une complication se produit. Une tentative mystérieuse aurait été faite par des inconnus, le soir du 19 mai, au port de Morlaix, sur un commis de la marine, lieutenant de la garde nationale : ils lui auraient offert cinq mille francs à l'effet d'enlever Blanqui, lequel à cette date était encore pour trois jours dans la prison de Cahors. Il est certain que la Commune chercha les moyens d'obtenir de force ce qui lui était refusé de gré : un crédit de cinquante mille francs fut voté. Granger et Pilhes se mirent en route, mais Granger, seul, sans autre argent que le sien, s'en alla rôder autour de la prison de Figeac, en vain décidé à tout : son travail d'approche dût s'interrompre, et c'est en revenant sur Paris qu'il apprit à la fois l'entrée des Versaillais et l'internement de Blanqui au Taureau.

Toujours est-il que sur le récit romanesque du commis de marine, les précautions redoublèrent, on agita la question d'envoyer à l'entrée de la rivière de Morlaix un des cotres de la division du littoral nord pour surveiller les alentours du Taureau, le *Moustique* ou l'*Espiègle*, et le ministre de la marine donna, en effet, l'ordre de détacher un des cotres garde-pêche qui vint prendre position en vue du fort. De même un service de douanes fut organisé au long de la rivière et sur les côtes. Cela ne suffit pas encore. La veille de l'arrivée de Blanqui, le 23 mai, les soldats envoyés de Brest furent remplacés par d'autres n'ayant pas séjourné à Morlaix, où les premiers avaient pu être l'objet de tentatives de corruption.

CCXX

Le lendemain de son arrivée, Blanqui fut tiré de ses réflexions par le commandant du fort qui vint lui donner communication, par ordre exprès, de ces instructions du ministre de la guerre : « Ordre de faire feu sur le prisonnier à la moindre tentative d'évasion, et si on tentait de l'enlever, ordre de le fusiller sur-le champ et de ne livrer aux assaillants qu'un cadavre. » Ainsi prévenu de son sort, apercevant tout le sinistre plan ourdi pour le supprimer, Blanqui, véhément, répond au chef militaire : « On ne fait plus ces choses-là de notre temps, monsieur, et puis vous savez que si on les fait, il faut livrer avec le cadavre les cadavres de la garnison. » — « Je le sais, monsieur, » dit le commandant.

Blanqui put se convaincre vite que les précautions étaient en rapport avec les paroles. La lecture des ordres ministériels terminée, le geôlier donne au prisonnier l'ordre de le suivre. Il descend les treize marches entre les deux portes, et sur le palier, est remis à deux soldats qui attendent sous une voûte, le sabre nu à la main. Un seul s'en va avec lui, le précède, et le geôlier ferme le cortège. On gravit un escalier voûté, puis un escalier à ciel ouvert, on débouche sur la plate-forme.

C'est enfin le visage du ciel, le visage maussade d'un ciel de mai, et c'est le visage sauvage de la mer aux ondes tournoyantes, aux flots rythmés. L'eau se brise sur les écueils, des bouées flottent, des phares se dressent, un navire de l'État se balance dans la baie. Sur la plate-forme, neuf canons défendent l'approche de Blanqui, d'anciennes couleuvrines aux armes de Bretagne, montées sur châssis pour tourner, pivoter dans toutes les directions, qui tendent leurs cous fins vers les vols d'oiseaux. Le vieillard écouta quels bruits pouvaient lui venir du monde à travers l'espace. Il n'entendit que le vent, la pluie, la mer. L'ivresse de l'air libre passa sur son visage fatigué. Après avoir écouté, il regarda, il ne vit que la mer au loin, l'horizon brouillé, il ne put que deviner à sa droite la pointe de Primel et le coteau de Plougasnou, à sa gauche, Roscoff et les hauts clochers de Saint-Pol-de-Léon. Il veut mieux voir, plus près, les murailles du château, la base du rocher, il s'approche du parapet. Le geôlier l'arrête : « Il vous est interdit de regarder la mer. » Il continua la promenade, de long en large, entre le soldat et le guichetier. Et ce

fut ainsi tous les jours, pendant trois quarts d'heure, deux fois par jour, le matin et le soir.

CCXXIII

Le matin, le soir, pendant les instants de ses prises d'air sur la plate-forme, le prisonnier regarde passer au loin les barques de pêche des gens du Dourdu, de Primel, de Pempoul, de Roscoff. Quand le vent est bien tourné, il entend les paroles de la manœuvre, le grincement des mâts et du gouvernail, l'égouttement des rames. Il écoute le bruit des conversations lointaines, des calculs de ventes de poissons, des rires tranquilles, des lentes chansons rythmées comme des cantiques. Il suit d'un long regard ces rudes hommes qui peuvent aussi le voir, sa tête blanche levée dans le vent, entre ses deux soldats dont les sabres brillent. Il devine les rentrées au petit port, la cale couverte de paniers après la fixation de l'ancre, la marche hâtée, les filets traînants, vers la masure où bout la soupe dans l'âtre noir, la tablée de mioches, la femme empressée, la pipe fumée sur un banc, l'amour régulier, le lourd sommeil, la même journée recommencée à pointe d'aube.

Ce pêcheur qui passe est de la même race, à peu de chose près le même homme que ces paysans rencontrés sur les routes, aperçus aux stations de campagne, vers Rennes, Guingamp, Morlaix. Celui-ci est aussi asservi, aussi inconscient, la proie de fatalités naturelles et sociales qu'il ignore, et il est d'apparence aussi libre. Le politique a travaillé pour lui, mais peut-être ce pêcheur est-il content de son sort, ne désire-t-il rien, et même, sans la peur des coups de fusil, s'éloignerait-il avec la même méfiance et la même hâte de ce sombre génie de l'action qui aurait voulu changer le sort des hommes malgré eux.

Alors, valait-il mieux vivre comme ce pêcheur? Fallait-il refuser de partir à l'aventure, sous de mauvaises étoiles pour s'en aller loger, toute sa vie, à l'auberge de l'inquiétude? Fallait-il ne pas chercher quelques vagues résultats par des efforts démesurés?

Non. Toujours Blanqui se reprend. Il a fallu cette barque qui danse et ce marin qui rentre pour faire naître les alternatives de doute et de foi. Devant la vie active du corps, les idées peuvent dériver au scepticisme, mais l'orgueil revient vite en maître dans

la vie repliée de l'esprit. L'homme qui sait se réjouit et s'exalte à la pensée qu'il a eu le droit de choisir.

CCXXIV

Il cherche un refuge. Encore une fois, il veut se sauver du milieu extérieur, de l'hostilité des choses, du guet-apens de ses adversaires, de la méchanceté ennemie. Il trouvera en lui-même l'abri inexpugnable, la retraite sûre d'où il sera impossible de le déloger. Narguant le sort, l'ignorant même à force de vouloir, devenu immatériel, pur esprit, il redeviendra le maître, dominant tout parce qu'il se dominera lui-même. Cette retraite sûre, cette région de spiritualité inaccessible, il la pressent, il va la créer là où il se trouve, parmi les dangers et les embûches, dans l'horreur des pierres et des lames, dans la cohabitation avec ceux qui tiennent son corps prisonnier, mais ne peuvent empêcher l'évasion incessante de son esprit.

CCXXV

Pendant cette nouvelle captivité au milieu des flots, par les nuits de gros temps, par les rapides promenades sur la plate-forme, entre les soldats, fusils chargés, cette mer, qui avait si fort surpris Blanqui autrefois au Mont-Saint-Michel, finit par lui parler et se faire comprendre. Elle apparaît une révoltée, une éternelle mécontente. Elle a des colères de batailleuse et des calmes trompeurs de prisonnière. Dans cette étendue trouée de récifs, sans cesse elle gronde, elle a de la fureur toujours prête, sous sa chanson il y a de la menace.

Au fort du Taureau, baigné dans la lame, c'est, chaque jour et chaque nuit, la même bataille, la mer qui s'acharne au roc, le roc qui laisse tomber l'écume impuissante comme un sang de blessure. C'est un fracas d'artillerie, un crépitement de fusillade. Des échos de la guerre des rues passent dans la violence du vent. Les pierres qui tombent retentissent en éboulements de barricades. Ici, comme dans les villes soulevées, il y a le perpétuel recommencement, les débuts de victoires brusquement changées en défaites. La mer, pourtant, aura raison de cet orgueilleux granit.

Blanqui la regarde, cette mer, au cours des heures mesurées

Puis, sa pensée s'échappe dans l'espace, vers le ciel, souvent gris, chargé de pluie, vaste décor mélancolique pénétré de lumière mouillée, et parfois tout enflammé de soleil. Il établit les rapports de cette mer avec ce ciel, avec les mouvements d'astres, il étudie l'atmosphère, les formes des nuages, la couleur du temps. Son œil voit loin. Il prévoit les grains, sait les dates des fortes marées, regarde grossir la lune. Il observe, il calcule.

CCXXVI

Désormais, chaque jour, chaque soir, il écrit. Dans l'air frais du matin, alors que ses gardiens peuvent le croire tout à la marche, à la respiration, il rassemble ses souvenirs, il élabore un plan de travail. Au soir, pendant la promenade qui le délivre de l'air humide et pesant de la casemate, il revise ses recherches, ses trouvailles de la journée.

A mesure que la saison avance, que le crépuscule gagne sur l'heure, le spectacle qui intéresse le vieillard prisonnier devient plus émouvant et mystérieux. Le firmament se creuse sous les regards qui s'acharnent à travers l'écartement des longs voiles bleus, des traînantes brumes blanches, des gazes et des mousselines de l'espace. Le ciel pâlit, la mer noircit.

Les derniers feux du jour courent encore sur la crête des lames violettes, d'un violet d'encre. Les étoiles s'allument, les unes vives comme de l'or, les autres d'une pâleur d'argent. Certaines sont bleues, vertes, roses. La douce face de la Lune se lève, dépasse la Terre, vient en lentes oscillations planer au-dessus des flots. Tout l'univers caché dans la lumière se dévoile scintillant dans l'ombre.

C'est lorsqu'il est baigné de ces clartés, pendant sa promenade de la fin de la journée, alors qu'il oublie tout, qu'il peut se croire seul dans le clapotis de l'eau, sous la lueur des astres, que Blanqui est averti de l'heure qui passe, que le geôlier reparaît, que les factionnaires se rapprochent. Il lui faut sortir de la clarté lunaire qui ressemble à une aurore bleue, quitter les plages du firmament peu à peu immergées dans la mer phosphorescente des astres, descendre la pente de sable argenté de la voie lactée, s'enfoncer subitement dans le trou d'escalier de la plate-forme, rentrer dans le rocher, se replonger dans la nuit du cachot.

Là, il est ainsi qu'au fonds d'un puits en désuétude. Les

herbes sèches frissonnent sur les gravats. Les gueules barbares des canons luisent derrière les herbes. Les avancées de la fortification découpent un irrégulier morceau de ciel. Ce n'est plus la mer profonde de l'espace où flottent les îlots de lumière, c'est une mare obscure où croupissent les astres. Tous, selon les saisons et selon les heures, ils passent dans cette eau noire, se reflètent sur les tristes pavés. L'éternelle jeunesse de Vénus brille sur la surface obscure du marécage. Les lourdes bêtes de là-haut, la grande Ourse, la petite Ourse, allongent leurs pattes étincelantes dans la vase. Le Chariot roule dans les ornières. La gloire superbe de Sirius laisse tomber ses méprisants rayons dans cette nuit de cave. Une étoile tombe comme une pierre de feu. Puis, une averse d'étoiles. Et voici la Lune, mystérieuse et silencieuse, qui vient à l'orifice ouvrir ses yeux curieux.

CCXXVII

Ce n'est plus Blanqui le prisonnier qui suit les geôliers, qui monte, qui descend, qui est verrouillé dans sa casemate. C'est un astronome, c'est un savant, c'est un poète, qui surgit sur la plateforme, qui retourne à l'ombre, qui se remet à la page blanche, aussitôt sa petite lampe allumée, son repas vite pris. De la fin tiède de juin jusqu'au froid et aux tempêtes de novembre, il élabore sa rêverie, lui cherche une formule. Il regarde ce qu'ont regardé les Indiens, les Chinois, les Égyptiens, les Chaldéens. Il cherche ce qu'ont cherché Thalès, Pythagore, Ptolémée, Copernic, Tycho-Brahé, Kepler, Galilée, Descartes, Newton, Euler, Herschell, Laplace... Ce sont les noms vers lesquels il va dans sa détresse, les noms de ceux qui ont vécu dans le désintéressement, qui ont habité la cellule du cabinet de travail, de l'observatoire. Il invoque et sert le même idéal de science, de vérité. Pour lui, aucune installation, aucun instrument. N'importe. Il transcrit le hautain testament de sa pensée, s'en va loin de la terre, loin des hommes : il écrit l'*Éternité par les astres*.

Quelles pensées le hantent, quels mots, quelles phrases viennent à son appel, sous la bouche des canons, devant les fusils chargés, entre les sabres clairs ?

Sans facilités de travail, sans livres, sans figures, avec le seul tableau du ciel entrevu, il commence, il se résume à lui-même sa

sensation et sa science du monde. Il retrouve, passe en revue les notions acquises.

Il part de la notion de l'infini de l'univers, par impossibilité qu'il en soit autrement. On ne peut imaginer de limites. Le vide a encore des dimensions, et c'est toujours l'espace qui s'ajoute à l'espace, indéfiniment. Il prend la certitude de l'infini du monde par la réflexion que si l'univers infini est incompréhensible, l'univers fini est absurde. Il ressent, comme tous ceux qui ont abordé l'énigme, cette douleur de l'esprit humain capable de formuler le problème, incapable de le résoudre. Il essaye de se consoler en supposant qu'il existe ailleurs des cerveaux plus vigoureux que le nôtre, pour lesquels la solution existe, et il ne cache pas sa jalousie.

L'énigme est la même pour l'infini dans le temps que pour l'infini dans l'espace. C'est encore, pour l'esprit, l'impossibilité de consentir à la non-existence du monde, pour hier et pour demain, qui donne ici la loi. Donc l'infini, en toutes ses parties est, a toujours été, sera toujours parcouru de mouvement, de chaleur, de lumière, d'électricité. C'est l'extension, ou plutôt la constatation du phénomène auquel nous assistons pendant notre vie éphémère. C'est la conception qui fait la condition première sur laquelle Blanqui construit ce qu'il appelle son « Hypothèse astronomique ».

CCXXVIII

Il établit encore, avant de se mettre en route dans l'espace, que l'idée d'infini n'est un peu abordable que par l'idée d'indéfini, le chiffre toujours ajouté au chiffre, l'action de prolonger sans cesse, admise par l'intelligence, mais qui n'entame même pas l'infini.

Son regard perce les premiers voiles, mesure les distances prodigieuses des étoiles. Il voit le soleil à sa place, parmi les étoiles de la voie lactée. Au delà, d'autres lueurs. Plus loin encore, les nébuleuses entrevues par le télescope. Les étoiles les plus proches sont au delà de sept mille milliards de lieues.

L'étendue sans fin n'empêche pas l'invariabilité du plan et des matériaux. L'analyse spectrale a démontré l'identité de composition de l'univers. Les soixante-quatre corps simples connus sur notre globe au moment où Blanqui écrit ne se retrouvent pas

tous dans le spectre solaire et les spectres stellaires, et ces spectres révèlent des éléments inconnus, mais la science est nouvelle, les soixante-quatre corps simples, peu d'années avant 1871, n'étaient que cinquante-trois. Il suffit de savoir que les principaux agents existent identiques, dans l'étendue, que l'hydrogène est la lumière de tous les soleils, que partout il forme l'eau avec l'oxygène, que telle adjonction crée les mers, que telle combinaison forme les terrains géologiques, que la vie végétale et la vie animale naissent de l'ensemble.

CCXXIX

C'est par ces observations, ces calculs, ces déductions, c'est à travers cette féerie du monde, que Blanqui va, par les sûrs chemins de sa logique, jusqu'à la fin de son hypothèse. . . . . .

. . . . . .

On voit désormais en pleine lumière l'hypothèse de Blanqui : il suppose la combinaison qui a formé la Terre, et qui a une valeur d'unité dans le nombre des combinaisons-types, prenant forcément une valeur de nombre infini par le retour forcé, la répétition obligée de ces combinaisons-types qui doivent peupler l'espace sans bornes.

CCXXXIV

...Le solitaire est à sa conclusion, il se résume en images multipliées, d'une puissance d'imagination incomparable, il évoque pour chacun de nous l'existence perpétuelle depuis le non-commencement du monde jusqu'à sa non-fin, depuis toujours jusqu'à toujours. Il prend l'individu à chaque seconde de sa vie et le stéréotype à épreuves infinies, dans l'éternité : « on remonterait en vain le torrent des siècles pour trouver un moment où l'on n'ait pas vécu. Car l'univers n'a point commencé, par conséquent l'homme non plus. »

Aux dernières pages, Blanqui s'évoque lui-même en une phrase saisissante. « Ce que j'écris en ce moment dans un cachot du fort du Taureau, je l'ai écrit et je l'écrirai pendant l'éternité sur une table, avec une plume, sous des habits, dans des circonstances toutes semblables. » Il écrit ainsi son sort dans le nombre sans fin des astres et à tous les instants de la durée. Son cachot se multiplie jusqu'à l'incalculable. Il est, dans l'univers entier,

l'Enfermé qu'il est sur cette terre avec sa force révoltée, sa pensée libre.

CCXXXV

Il se sépare de son travail avec mélancolie et grandeur. Le progrès, déjà accompli sur d'autres planètes nées avant la nôtre, n'est pas pour les hommes du moment présent : « Nous renaissons, prisonniers du moment et du lieu que le destin nous assigne dans la série de ses avatars... Hommes du XIXe siècle, l'heure de nos apparitions est fixée à jamais, et nous ramène toujours les mêmes, tout au plus avec la perspective de variantes heureuses. Rien là pour flatter beaucoup la soif du mieux. Qu'y faire? Je n'ai point cherché mon plaisir, j'ai cherché la vérité. Il n'y a ici ni révélation, ni prophète, mais une simple déduction de l'analyse spectrale et de la cosmogonie de Laplace. Ces deux découvertes nous font éternels. Est-ce une aubaine ? Profitons-en. Est-ce une mystification ? Résignons-nous. Mais n'est-ce point une consolation de se savoir constamment, sur des milliards de terres, en compagnie de personnes aimées qui ne sont plus aujourd'hui pour nous qu'un souvenir ?... »

Il se reprend de cet attendrissement, formule, aux dernières lignes, sa loi d'ensemble, en un langage de beauté sévère, rigide et magnifique :

« A l'heure présente, la vie entière de notre planète, depuis la naissance jusqu'à la mort, se détaille, jour par jour, sur des myriades d'astres frères avec tous ses crimes et ses malheurs. Ce que nous appelons le progrès est claquemuré sur chaque terre, et s'évanouit avec elle. Toujours et partout, dans le camp terrestre, le même drame, le même décor, sur la même scène étroite, une humanité bruyante, infatuée de sa grandeur, se croyant l'univers et vivant dans sa prison, comme dans une immensité, pour sombrer bientôt avec le globe qui a porté dans le plus profond dédain le fardeau de son orgueil. Même monotonie, même immobilisme dans les astres étrangers. L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement, dans l'infini, les mêmes représentations. »

CCXXXVI

Il a terminé. Il a encore une fois tenté et réussi l'effort presque surhumain : il s'est arraché du milieu ennemi, il s'est évadé en

lui-même. Ceux qui le gardent n'ont pas soupçonné quel drame touchant et grandiose se jouait en ce débile prisonnier, tombé au mutisme, obéissant aux injonctions, suivant le geôlier, les soldats, sous les voûtes humides, par les noirs escaliers, abordant et quittant la plate-forme, retournant à la nuit du cachot ou soudain la petite lampe brille comme une étoile, éclaire les espaces. C'est sur la page blanche, par les minuscules caractères de fine écriture, presque invisible, que tout s'anime, que les sphères comparaissent, oscillent, tournent, se choquent, meurent, éclatent, renaissent. Le vieillard, dans cette horreur de la nuit, dans le bruit des fusils et des voix, vit secrètement des heures enchantées.

Et aussi, incertain de son sort, il sauve ce qu'il peut de lui-même. Il ne sait ce qu'il adviendra de lui à la merci des hommes. Peut-être ce soir, cette nuit, en vertu des ordres qui lui ont été notifiés, peut-être, pour un faux mouvement, pour une voix venue du dehors, sera-t-il fusillé sur le pavé de la cour, sur les dalles de la plate-forme, et la lueur amie de ces astres qu'il évoque viendra-t-elle visiter son cadavre, l'envelopper du doux linceul argenté de la lumière nocturne. Qu'il essaye donc, au moins, de sauver un peu de sa pensée, qu'il fasse savoir à ceux qui le condamnent quel cerveau ils ont supprimé. S'il échappe de ce lieu sinistre, son écrit sera encore son témoignage. Devant le conseil de guerre et devant l'opinion, sa science, son éloquence, sa poésie plaideront. C'est ainsi, fièrement et farouchement, qu'il se défend, demande la vie : s'il y a un « document Taschereau » dans son existence inflexible, le voici, c'est l'*Éternité par les astres*.

CCXXXVII

Le dernier mot écrit, il se cherche une autre occupation, se prépare à passer l'hiver sur le roc, dans l'ouragan et la pluie. Ce sont les soirs d'hiver, les lumières de bonne heure allumées, la lampe du phare projetant à travers l'atmosphère glauque sa lueur trouble de veilleuse.

Les oiseaux de mer frappent la lanterne du bec, des ailes, et des pattes. Ils descendent, parfois étourdis, dans la sombre cour de Blanqui, se jettent aussi à la triste fenêtre lumineuse où bouge l'ombre de l'Enfermé. Ce n'est pas l'hirondelle des faiseurs de couplets qui vient profiler son vol sentimental dans la découpure

de la lucarne. Ce sont des oiseaux blancs et gris qui apparaissent, dilatant des yeux avides, poussant des cris rauques, ouvrant des becs recourbés, déchiqueteurs et féroces.

Si le regard va au dehors, il aperçoit reluire les canons de la batterie basse amarrés dans les casemates du rez-de-chaussée. Les nuits de mauvais temps, leur bronze résonne dans les rafales, sonne en échos par toute la fortification.

Sous les attaques de la tempête, le Taureau souffle de l'eau et de la vapeur, s'encolère et mugit.

La pluie tombe sur ce concert de voix sauvages, le vent de mer retentit.

Aux accalmies, on entend rire les soldats dans le corps de garde.

L'homme est encore une fois seul, son ouvrage écrit, sa plume tombée. Ah! qu'elle est loin, la route de jeunesse, la route de Nice à Bordighera, bordée de palmes, inondée de soleil!

CCXXXVIII

L'heure vient, pourtant, de quitter le fort. Le 12 novembre arrive un ordre de transférement. Blanqui s'en va, après cinq mois et dix-huit jours de séjour, à la même heure qui fut celle de son arrivée, après minuit, dans une barque semblable à celle qui l'a amené. Il pleut à torrents pour remonter la rivière, noire comme un Léthé. La barque non pontée est sans abri. Le vieillard, mouillé, transi, monte en voiture à Morlaix, puis en wagon jusqu'à Versailles, à trois heures du matin, sans changer de vêtements. De la gare de Versailles jusqu'à la prison, au dépôt de la rue Saint-Pierre, il lui faut aller à pied, perdu de fatigue, de froid. C'est là qu'il reste jusqu'à son procès, dont la première séance est au 15 février 1872. La même semaine, l'*Éternité par les astres* est publiée, en un long fragment dans la *Revue scientifique*, et au complet en librairie.

CCXXXIX

C'est en effet le poète de l'*Éternité par les astres*, l'historien au jour le jour du siège de Paris dans la *Patrie en danger*, qui est amené, salle des assises du Palais de Justice, au banc des accusés, devant le quatrième conseil de guerre. Mais ni le

colonel qui préside, ni le commandant chargé du réquisitoire, ni aucun des officiers désignés pour rendre le verdict, ne verront tel qu'il est l'homme qui comparaît devant leur autorité. C'est le Blanqui légendaire qui leur est amené, non un autre, le révolté récidiviste, le diable qui surgit de la trappe des guerres civiles, le loup-garou, le monstre.

Le public est nombreux, militaires, députés, journalistes, monarchistes, femmes de tous les mondes et leur historiographe Dumas fils. Blanqui entre, ne regarde rien de cette foule. Il sort de la casemate du rocher, et il est pâle de la pâleur des tombes. Si ce n'étaient ses yeux, il n'y aurait qu'à rabattre le linceul sur ce visage d'ivoire. Mais les yeux protestent, avec une admirable fureur de vie. Ils resplendissent de toute la flamme intérieure, ils affirment avec une violence et une ténacité superbes la volonté de persister contre tout, contre tous, quand même.

L'interrogatoire dresse l'homme, donne son signalement ineffaçable :

— Accusé, levez-vous. Comment vous appelez-vous ?

— Louis-Auguste Blanqui.

— Quel âge avez-vous ?

— Soixante-sept ans.

— Quel est votre domicile ?

— Mon domicile, je ne m'en connais pas, à moins que ce ne soit la prison.

— Votre profession ?

— Homme de lettres.

Le débat est sur le 31 Octobre. Il pouvait être clos par la déposition de l'honnête homme Dorian qui vint affirmer sur son honneur qu'il y avait eu convention entre les membres du gouvernement, y compris Jules Ferry, et les chefs de l'insurrection, et qu'aucune personne ne devait être recherchée pour avoir participé au mouvement. Edmond Adam, ancien préfet de police, vint confirmer le dire de Dorian. Mais le conseil de guerre passa outre, préféra s'en tenir aux insinuations, aux réticences, aux ignorances des autres témoins, alors que la vérité, même affirmée par un seul, suffisait.

Le réquisitoire du commandant commissaire de la République fut stupéfiant, fit le procès au Quatre-Septembre en même temps qu'au Trente-un Octobre, affirma qu'au Trente-un Octobre il n'y avait pas de gouvernement légal, et demanda, en somme, la con-

damnation de Blanqui au nom de la légalité impériale. Puis, il la demanda encore pour la raison que l'accusé aurait pu prendre part à la Commune. Malgré l'énergique protestation de Blanqui contre la barbarie du décret des otages (n'était-il pas lui-même, au Taureau, un ôtage?) cet extraordinaire réquisitoire affirme que l'accusé, membre de la Commune, aurait été entraîné aux excès criminels. On crut le réquisitoire, on ne crut pas l'avocat, Georges Lechevalier, racontant la vie désintéressée, honnête et pure de Blanqui, affirmant la ferveur de sa conviction républicaine, démontrant que pas un seul des articles de la *Patrie en danger* n'est inspiré par la passion et par le calcul politiques, définissant le caractère du Trente-un Octobre, manifestation et non attentat, établissant et scrutant les faits, la convention, la décision de ne pas poursuivre.

Blanqui se lève ensuite et prononce ces mots :

« Je n'ai rien à ajouter pour ma défense après les paroles de mon avocat; je tiens seulement à établir que je ne suis pas ici pour le 31 Octobre. C'est là le moindre de mes forfaits. Je représente ici la République traînée à la barre de votre tribunal par la monarchie. M. le commissaire du gouvernement a condamné la Révolution de 89, celle de 1830, celle de 48 et celle du 4 Septembre ; c'est au nom des idées monarchiques, du droit ancien en opposition au droit nouveau, comme il dit, que je suis jugé, et que, sous la République, je vais être condamné. »

Il fut en effet condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée et à la dégradation civique.

CCXL

On agita la question de savoir s'il serait envoyé en Nouvelle-Calédonie. Une consultation de médecins se prononça contre le voyage, et le prisonnier fut envoyé à la maison centrale de Clairvaux, dans l'Aube, où il fut incarcéré au matin du 17 septembre.

. . . . . .

CCXLI

Il entre, condamné à vie, dans l'ancienne abbaye du XIIe siècle, devenue maison pénitentiaire. Il y a avec lui cent quarante condamnés politiques, pour faits de la Commune, parmi lesquels

Lullier, Peyrouton, Fontaine. Le reste est une immense agglomération de détenus de droit commun : plus de quinze cents hommes, près de six cents femmes. Derrière la muraille de quatre kilomètres de tour c'est un gros village où toute une population est employée à tisser le drap, la soie, la laine, le coton, la toile, à fabriquer des gants, des souliers, des sabots, à servir aux boulangeries, aux cuisines.

Lorsque Blanqui peut apercevoir le milieu où il doit achever de vivre, il est logé dans la cellule 15, au rez-de-chaussée du bâtiment des détenus politiques, non loin de Fontaine, l'ancien directeur des Domaines sous la Commune. Mais il est isolé. On lui laisse ignorer ses voisins, et même les communications avec ses sœurs sont rares, difficiles, au début.

CCXXLII

Au long de cette année 1873, ses forces diminuent, sa santé s'en va. Tout ce qu'il a de force de volonté, il doit l'employer pour lutter contre la maladie. Chaque accès est combattu par la diète, le malade mesurant sa force de résistance. Les instants d'accalmie, il les emploie comme il peut, lisant, prenant quelques notes. Il essaie de se tenir au courant du mouvement des sciences par la *Revue scientifique*, il essaie de se tenir au courant du mouvement politique par la *Petite Presse*, seul journal qui lui est permis après les protestations réitérées de Mme Barellier et de Mme Antoine. Son intelligence et sa divination doivent faire le reste.

Blanqui, malade, fut installé au fond de la troisième cour, dans l'une des vastes salles de l'infirmerie, non modifiée sur sa demande, et qui pouvait, aux jours de mauvais temps, lui servir de promenoir. Les proportions, en effet, étaient vastes, quinze mètres de long, sept mètres de large. La hauteur en rapport : quatre mètres. La disposition en encoignure comportait cinq fenêtres sur le promenoir, trois autres sur le jardin. Au delà du promenoir, le champ de la vision s'étend par-dessus le mur de clôture et le chemin de ronde : des coteaux, des bois, des échappées sur la rivière l'Aube, le paysage de cirque froid et humide qui entoure la maison de Clairvaux. Au delà du jardin, c'est la cour du quartier cellulaire, où les condamnés sont amenés à tour de rôle, se promènent seuls. C'est là que Blanqui, les jours où il sort, passe son temps de marche et de respiration en plein air.

CCXLIII

Il habite l'encoignure de la salle, meublée d'un lit de fer, de chaises, d'un fauteuil. Il a du bois qu'il fend lui-même pour alimenter le poêle de faïence envoyé par ses sœurs. Il a son vêtement, son linge, des boîtes de biscuit, sur des planches. Il a des grappes de raisin pendues à des clous, à des ficelles, des grappes qu'il passe en revue et qu'il picore comme l'oiseau fait de la treille. Il a les fruits de la saison, des poires et des pommes, des citrons, des oranges et des figues, tout ce que peuvent envoyer ses sœurs à ses incessantes demandes. Il a des légumes, qu'il épluche, lave, cuit, assaisonne lui-même. Il a des sabots, une casquette ou une calotte, un tricot ou un costume brun de prison.

Il a des livres sur sa table, tous les dictionnaires, tous les traités de mathématiques, d'algèbre, tous les bouquins de science, d'histoire, de géographie, que ses sœurs peuvent se procurer. Il est friand surtout, autant que de raisins et de figues, des ouvrages militaires et des cartes d'état-major, il les désire tous, sans cesse, il est à l'affût de la moindre indication, il veut avoir dans la tête le plan du monde, le dénombrement de ses forces armées, l'enseignement de tous les tacticiens.

C'est dans les étendues sillonnées de fleuves, de routes, de sentiers, c'est dans les rassemblements d'hommes et les plans de batailles idéales que se passe sa vie recluse, qu'il soit couché dans son lit, sa table couverte de papiers auprès de lui une planche sur ses genoux, chargée de livres, ou qu'il soit assis à son petit bureau, perdu dans les combinaisons des plans de campagnes ou dans les calculs de l'astronomie.

CCXLIV

En dehors des visites forcément espacées de ses sœurs, il ne voit que ses gardiens, n'entrevoit que les détenus de droit commun. De temps à autre le directeur, le médecin. Il est loin des jours de Sainte-Pélagie, loin du vivace entourage qui le renouvela en 1861. Le reste du temps, il doit se suffire à lui-même, il faut que sa pensée vive de sa pensée, qu'il dévore sa propre substance. Il a fallu que le fond, chez lui, ait été singulièrement riche, les ressources cérébrales étonnamment abondantes, pour le mener ainsi, à soixante-dix ans, égal sans déperdition.

A l'évasion, il ne faut pas songer ici. Il y aurait à quitter le bâtiment de l'infirmerie, à traverser trois cours, à franchir trois portes, et arrivé là, aux bâtiments de la direction, la sortie ne serait pas encore accomplie. Il resterait à franchir un seuil et le quartier militaire, et encore une dernière enceinte, ouverte au public. Où es-tu, Cazavan, bon compagnon d'évasion de Belle-Ile et de Necker ? Cazavan est mort. Où êtes-vous, les deux Levraud, Jaclard, et tous ceux qui aidèrent au départ de 1865, et vous, Granger, qui êtes allé à la recherche du captif en 1871 ? Jaclard, Granger sont en exil, l'un des Levraud est mort, l'autre ne pourrait même entrer voir son ancien maître. Et tous les compagnons d'autrefois, vous êtes ainsi, disparus, dispersés, impuissants, pendant que votre Vieux, solitaire et muet, agonise et meurt tous les jours dans la tombe où il a été enfermé vivant. . . . . .

CCXLV

Le prisonnier résiste, reconquiert peu à peu la vie. Et soudain, voici que dans sa solitude, une légère rumeur pénètre, que dans sa nuit, un faible et doux rayon d'une lumière nouvelle vient caresser ses cheveux blancs, sa face usée, son cœur malade, son esprit toujours vivace qui n'attend qu'un contact chaleureux pour se ranimer. Cette rumeur, cette lumière viennent du dehors. Ce que Blanqui n'a pu faire aux heures viriles des prisons d'autrefois, ce qu'il n'a pu faire libre et actif, voilà qu'il l'accomplit maintenant, inerte, affaissé, condamné par les médecins, tout près du tombeau, presque un cadavre prévu par le souci gouvernemental.

L'heure est venue pour lui, enfin, à soixante-treize ans d'âge, après trente-sept années de prison, l'heure est venue de faire tressaillir la foule, d'émouvoir les inconnus par son nom, par ces deux syllabes qui n'avaient jamais désigné que le spectre de la Révolution.

Ce sont tous ces bruits de grâce, de bannissement, ces nouvelles de la maladie irrémédiable, de la mort imminente, qui ont trouvé le chemin de l'esprit ignorant et sensible de la masse. Les ennemis, aussi, en ont trop dit. Malgré toutes les erreurs, toutes les calomnies, le vieillard prisonnier, muet, impassible, impose sa vie, commence à dresser sa frêle et énergique silhouette dans la vérité. Une brume de rêve se lève au-dessus de Clairvaux où

transparaît peu à peu cette figure d'un autre âge, que l'on ne peut voir encore telle qu'elle est, d'une telle simplicité de vie, d'une pensée si vive, si en avant, si espérante d'avenir. On ne peut deviner l'homme désintéressé, prêt aux mérites de chacun, préoccupé seulement d'idées — et de l'Idée. Celui que l'on aperçoit, c'est l'éternel prisonnier, courageux, indomptable, derrière ses barreaux. Ce n'est pas Blanqui tout entier, l'homme de pensée et d'action. Mais, tout de même, le monstre disparaît, le buveur de sang s'évanouit, et la pensée naît chez quelques-uns de retirer de son cachot celui-là qui paraît choisi entre tous pour être la victime expiatoire de l'esprit de révolte d'un siècle tout entier.

Il doit y avoir une élection législative, le 7 juillet, à Paris, sur la rive gauche, dans le sixième arrondissement. Le 16 mai, un groupe d'étudiants, d'ouvriers, réunis salle des Écoles, décide la candidature Blanqui. Désormais, les réunions se succèdent, convoquées par Stephen Pichon, l'un des promoteurs de la candidature. Aux réunions de la salle d'Arras répondent des réunions boulevard de Belleville, rue Oberkampf. Le faubourg, décimé en 1871, se ranime, se souvient, çà et là, au nom de Blanqui tout à coup prononcé. Le mouvement continue pendant la première semaine de juillet, toujours des réunions rue d'Arras, puis rue de Vaugirard, rue Diderot, où l'on choisit comme président Closmadeuc, ami et compagnon de Blanqui à Belle-Ile. On va ainsi jusqu'au jour de l'élection, où Blanqui, dénoncé comme inéligible, obtient tout de même six cent dix-huit voix. La première manifestation est faite.

CCXLVII

C'était le miracle. Il s'en fait un autre. Dans sa cellule, Blanqui ressuscite. A chaque nouvelle du dehors que lui apportent les lettres, les visites de ses sœurs, les notes de mauvaise humeur de son journal, l'afflux de vie revient en lui, donne à sa vieillesse indomptable la croyance d'un recommencement. Il sait que les gouvernants ne céderont pas, mais il tressaille à cet appel encore faible qu'il entend au loin. Le bruit de foule de Marseille, de Lyon, de Paris, de son cher Paris, lui arrive, apporté par l'espace, vient résonner délicieusement en lui. C'est sa guérison, jour par jour, la reprise de son activité.

Chaussé de ses sabots, coiffé de sa casquette de loutre, retrou-

vant la force de quelque exercice physique, faisant sa cuisine, fendant son bois, aussi paisible et calme, d'ailleurs, c'est tout de même l'actif Blanqui, toujours prêt, qui circule au long des fenêtres, regardant l'espace par-dessus les coteaux de la vallée de l'Aube. Il est repris par la politique, sommeillante en lui pendant la torpeur de sa maladie. Il est de nouveau singulièrement informé par les moindres indices, merveilleusement divinateur. La distance, les années, les renseignements venus en parcelles, rien n'y fait. Il obvie à tous ces inconvénients. Il a la France électorale sous les yeux dans sa cellule, il connaît le réveil de l'opinion des grandes villes par la question d'amnistie, il sait l'état des partis, la parole reprise anonymement par les écrivains proscrits, l'éclat et la force de l'éloquence de Clemenceau à la Chambre. Cette année 1879 pourra amener du nouveau.

CCXLVIII

Dès les premiers jours de l'année, la délivrance de Blanqui par le suffrage universel est nettement à l'ordre du jour. Les journaux d'opinion révolutionnaire et radicale, à Paris, dans les départements, rompent enfin le silence. Quelques-uns des anciens compagnons se souviennent. Un mouvement de sympathie parcourt la jeunesse intellectuelle de 1879, comme autrefois la jeunesse de 1865. Tous les jours, dans la *Révolution française*, des articles de Gabriel Deville et ses collaborateurs exposent le cas de Blanqui, démontrent l'illégalité commise au nom de la loi. Des pétitions de Marseille, Toulouse, Nice, Paris, vont à Clemenceau, qui prend la parole en février, à la Chambre, expose en un discours de l'éloquence la plus lucide, la plus saisissante, la situation particulière faite à Blanqui, condamné pour le Trente-un Octobre malgré les conventions, jugé par un conseil de guerre institué postérieurement aux faits incriminés, condamné à la déportation malgré son âge.

C'est à la fin de ce mois de mars que la candidature de Blanqui à Bordeaux est adoptée pour l'élection qui doit avoir lieu le 6 avril. Un jeune homme, Ernest Roche, mène vaillamment la campagne. Les articles foisonnent, les polémiques s'engagent, les souscriptions sont ouvertes, les réunions ardentes se succèdent à Bordeaux.

Et finalement, après un ballottage le 6 avril, c'est, le 20 avril,

le succès, Blanqui élu le 20 avril par 6,800 voix contre 5,332 voix données à son concurrent Lavertujon. Cette fois, ceux pour lesquels Blanqui agit toute sa vie obscurément, opiniâtrement, ceux-là ont compris, se sont levés, et les images populaires peuvent montrer le suffrage universel en zig-zag de foudre, dans l'éclair et la fumée, brisant les barreaux du cachot et délivrant le prisonnier.

CCXLIX

Ce prisonnier est maintenant un personnage. Les reporters du *Figaro*, du *Times* prennent le chemin de sa prison. Des pétitions se signent pour obtenir la mise en liberté du nouveau député. Clemenceau demande sa mise en liberté provisoire pour qu'il puisse venir défendre son élection devant la Chambre, car s'il est élu par un groupe électoral, il n'a pas pour cela ses droits civiques, supprimés par le conseil de guerre, il lui reste à être validé par la représentation nationale. La Chambre commence par refuser de l'entendre, puis approuve la décision du sixième bureau, qui conclut à l'invalidation. C'est le 1er juin.

Le 10, Blanqui est gracié, en vertu de la loi d'amnistie, par un décret du président de la République.

CCL

La dépêche qui annonce sa grâce arrive à Clairvaux à 10 heures du soir. Mme Barellier, qui attendait à l'hôtel en face la prison depuis une quinzaine de jours, est immédiatement prévenue. Elle court vers la cellule, trouve son frère prêt à partir, et la sœur de soixante-seize ans emporte avec elle son frère de soixante-quatorze ans, comme une vieille mère heureuse emmènerait son fils. Le directeur les accompagne à la gare, au train de trois heures du matin. Blanqui salue, monte en wagon, arrive à dix heures du matin, le 11 juin, à Paris. Il a empêché de prévenir personne, il va directement 43, rue de Rivoli, chez sa nièce Mme Lacambre, puis 146, boulevard Montparnasse, chez sa sœur Mme Antoine, et enfin, au soir il se loge chez Mme Barellier, 8, rue Linné, où, le lendemain, il reçoit la visite de Clemenceau et de tous ceux qui ont aidé les électeurs de Bordeaux à cette mise en liberté.....

CCL

Le 25 juin, il s'en va remercier ses électeurs de Bordeaux, en compagnie de Mme Antoine et Ernest Roche. Un groupe d'amis l'acclame à la gare, l'emmène banqueter au Petit-Fresquet. Il reste à Bordeaux jusqu'au 18 juillet, et pendant cette vingtaine de jours, reçoit ceux qui lui ont donné leurs voix. C'est une vive émotion populaire. La foule méridionale vient rire et pleurer dans sa chambre. Chacun veut le voir, lui serrer la main. Les femmes touchent ses vêtements, lui amènent leurs enfants. Il est pour tous comme le vieillard miraculeusement sorti d'une Bastille, ramené au grand jour après des années de nuit et de silence...

Mais on réussit pourtant à détacher de lui les voix des indécis, et c'est tout le résultat désiré. Il y a, le 31 août, ballottage entre les trois candidats, et le 14 septembre, jour de l'élection définitive, Blanqui, avec 4,541 voix, est mis en échec par le candidat modéré, Achard, nommé avec 4,697 voix.

CCLI

Dès ce jour, commence pour Blanqui une existence de voyage et d'agitation, à croire que le séquestré veut prendre une revanche de l'immobilité et du silence de toujours, et qu'il se hâte de vivre pendant ces jours, peut-être ces heures de répit, que lui accorde la nature. Le 21 septembre, le septuagénaire assiste, à Bordeaux, au banquet anniversaire de la République. Le 22, il est à Marseille, et c'est ce jour-là qu'il connaît l'ovation et l'apothéose. La population, dont la gaieté, l'émotion et l'enthousiasme roulent à pleine rue, se précipite sur le vieillard aussitôt que sa fine tête blanche apparaît à la porte de la gare. Blanqui est saisi, serré dans des bras, pressé sur des cœurs. On le hisse, on l'emporte comme un drapeau, on l'installe en voiture, on dételle les chevaux, on veut l'entraîner. Avec sa faible voix, malgré l'émotion qui le brise, il empêche cette promenade triomphale, et c'est au pas des chevaux, sous le soleil, qu'il arrive, sa voiture pleine de fleurs, au cercle de l'Indépendance. C'est de là, du balcon, qu'il remercie cette foule devenue attentive et muette. Sa parole légère comme un souffle s'en va, dans ce grand silence, les mots s'envolent vers l'admirable ciel, vers la mer latine, doucement se propagent

dans la masse qui écoute, et lorsqu'il a terminé, qu'il a crié de sa voix éteinte un Vive la République ! où il semble qu'il exhale son dernier soupir, l'immobilité et le silence se changent de nouveau en délire, et l'acclamation énorme emplit la place, monte au pâle vieillard qui voit venir à lui, trop tard, tout ce bel élan, toute cette force jeune, qu'il aurait tant voulu avoir avec lui pour soulever le monde.

Il resta ferme, les lèvres un peu tremblantes, les yeux un peu obscurcis, mais on peut croire que toute l'amertume de sa vie monta, en ce jour de joie, à ce grand cœur douloureux, à ce fier esprit solitaire.....

CCLII

Il manifeste la même activité en 1880. Il est fidèle à la conduite qu'il eut toute sa vie, à son refus d'organisation secrète, de complots, de préparations de coup de main sous la République. Comme en 1848, comme en 1870, il veut une politique au grand jour sous un régime de liberté, les débats contradictoires, le journal et la réunion pour faire l'éducation de son parti. Il accepte donc sa part de travail, il court Paris dans tous les quartiers, prêt à présider et à parler.

Ceux qui ont fréquenté les réunions publiques de cette année-là ont pu chercher dans les allures et sur le visage de Blanqui les raisons de la persuasion enveloppante, de l'autorité intellectuelle qui ont marqué son passage et qui lui ont survécu. L'observation était difficile. L'homme était immobile et fermé. Il allait partout où des organisateurs et des conférenciers l'appelaient : salle Rivoli, salle Ragache, salle Graffard, salle des Écoles, salle de l'Élysée-Montmartre, salle Pétrelle, salle Lévis, là où il y avait des bancs, une tribune, un trophée appliqué à un mur. Ce fut sa vie presque de chaque soir après sa sortie de Clairvaux. Il arrivait, entouré de quelques jeunes gens de physionomies sérieuses et volontaires. Un mouvement se produisait. Les premiers rangs reculaient pour lui faire passage, ceux qui étaient derrière se jetaient en avant pour le voir. Ou bien il apparaissait brusquement, à la place présidentielle, comme s'il avait surgi du plancher de l'estrade. Certes, ceux-là qui criaient d'enthousiasme, ceux-là qui applaudissaient dans le délire, ne voyaient pas l'être singulier qui restait rigide et attentif dans le

fracas des bravos et des clameurs. Et même l'attention soutenue de ceux pour lesquels il n'est pas d'autre besogne que de voir se brisait vite à cet indéchiffrable.

C'était une stupéfaction. Le corps petit, vêtu de noir, — la main gantée de noir, dessinant des gestes courts, — la tête, blanche de cheveux et de barbe drus, coupés ras, — le profil écrasé comme une face de lion, — l'attitude tour à tour inquiète et tranquille, — auprès de lui, un chapeau et un parapluie de savant pauvre, — il avait l'air d'un très ancien chef de bureau de l'émeute, d'un avoué de la Révolution. Pendant que les orateurs parlaient, que la foule remuait, il était là, tout petit, tout ramassé, sur la haute chaise où on l'avait placé, semblant se réchauffer sous le gaz fumeux, comme autrefois les petits bourgeois parisiens au bon soleil de la petite Provence.

Il avait comme un soin de dissimuler le foyer qui était en lui. Bouche close, les paupières abaissées, la tête penchée, les mains dans les manches, écoutait-il, rêvait-il ? Était-ce la juste appréciation des passagers triomphes et des fortunes adverses, des brusques arrivées et des reculs désastreux, des surprises du hasard et des chocs en retour, qui lui donnait ce calme résigné, ce vague sourire de bienveillance et de navrement ? Par moments, on eût dit qu'il sommeillait au milieu des grondantes passions, des tumultes et des appels qui faisaient ressembler ces soirées à des veillées en armes.

Puis, son tour venu de prendre la parole, il se levait, et un silence d'église se faisait. D'une voix cassée, mais allant son chemin, il prononçait quelques phrases sur l'armée, sur le clergé, sur la bourgeoisie. Chaque fois, il revenait, avec une douceur entêtée, sur le même sujet, il insistait, il se répétait, il accentuait, et il s'arrêtait pour voir si l'auditoire avait bien compris. On sentait en lui comme un désir de maître d'étude de faire répéter la leçon, comme une idée fixe de vieillard de laisser deux ou trois suprêmes idées après lui.

On l'acclamait, et il penchait davantage la tête, il reparlait encore, comme pour se résumer, et parfois, alors, à la fin de cette causerie, un accent et un geste tragiques passaient subitement au-dessus des têtes, faisant courir un frisson et une ombre sur les fronts. On avait la sensation qu'un éclair avait lui, qu'une grande phrase s'était envolée. On regardait. Plus rien. On n'avait plus devant soi qu'un tranquille bonhomme, disant ses espérances,

exprimant ses doutes, donnant des conseils, d'un ton de commerçant qui tour à tour sourit et hoche la tête pendant un inventaire.

Et puis il s'en allait, enfermé dans son pardessus comme dans un sac, — et c'est seulement à ce moment qu'on pouvait le voir de près dans ces petits cafés qui sont comme les coulisses des réunions et qui servent de sortie pour les orateurs et les organisateurs.

Blanqui s'arrêta là, un jour, pendant que l'on comptait la recette dans le bruyant « débit » attenant à la salle Levis. Il s'assit un instant. Autour de lui, on buvait. Lui, l'ascète nourri de lait, de légumes et de fruits, ne prit rien, pas même un verre d'eau. Ici encore, il écoutait, il regardait. Je pus voir ses yeux croiser ses regards, et, cette fois, l'ascendant et le charme furent bien près d'être expliqués.

C'étaient les yeux clairs et changeants, vifs et purs, de l'enfance. Puis, doux et humides comme ceux de la gazelle, et subitement fixes comme ceux du fauve. Une bonté les éclairait, une méfiance les obscurcissait. On pouvait y lire toutes les déceptions, on pouvait y apprendre le commentaire de l'existence de ce blessé des barricades, de cet interné de Belle-Ile, de Corte, de l'Afrique, du Taureau, de ce prisonnier des forts battus de la mer. Quarante ans de solitude, quinze ans d'efforts, les accusations de trahison, la liberté venue sur le tard de la vieillesse, ne disaient-ils pas tout cela? ces yeux, qui vivaient dans ce pâle et anguleux visage, — et tout au fond, cette flamme fixe, n'était-ce pas le souvenir de la femme morte et du lointain amour ?

CCLIII

En novembre, il fait le voyage d'Italie, part avec Rochefort pour Milan, aux fêtes données en l'honneur de Garibaldi. Il a voulu cette rencontre avec le héros, l'homme d'action qui a mené son œuvre à bien. Il parle, d'une voix de plus en plus faible, devant l'immense foule italienne et les représentants de toutes les nations, mais si la voix s'en va, la pensée reste, virile et réfléchie. Il discourt sur les moyens de mettre les institutions économiques d'accord avec l'idéal de justice, et il conclut par l'image juste et belle où il résume son enseignement : « Il ne faut pas essayer de faire des bonds, mais des pas humains, et marcher toujours. »

CCLIV

Il marche donc, encore, jusqu'à la fin. Rentré à Paris, il fonde un journal auquel il donne un titre : *Ni Dieu ni Maître*, qui est le testament philosophique et politique de sa vie, la proclamation de son irréductible idéal, l'affirmaion de la liberté et de la grandeur de l'homme, le droit purement humain, issu de la légalité révolutionnaire, nettement mis en face du droit divin sous toutes ses formes.

Ses collaborateurs sont ses amis de la fin de l'Empire, du siège, et quelques nouveau-venus : Granger, Eudes, Vaillant, Gois, Breuillé, Frédéric Cournet, Marguerittes, etc. Le rédacteur en chef n'a plus la puissance du travail qu'il avait dix ans avant, aux jours de la *Patrie en danger*, et souvent il publie des pages qu'il distrait de ses papiers de prison. Toutefois, il écrit fréquemment des notes dans la langue active qui est la sienne, il fait toute une campagne pour la réorganisation de l'armée, qu'il voit la nécessité de maintenir, dans l'état de l'Europe, mais avec une réforme profonde qui comporte la suppression de la conscription, l'enseignement militaire de la jeunesse, l'armée nationale sédentaire.

Ces idées, il les énonce dans la sage, la sérieuse brochure, l'*Armée esclave et opprimée*.

CCLV

A Paris, il continue, selon ses forces, sa vie active. Il a voulu se réserver des heures de solitude, de travail, de repos. Depuis la mort de Mme Barellier, il a demandé asile à celui qui est son ami depuis les jours de bataille de 1866, Ernest Granger, auprès duquel il trouve des soins fraternels, une parole cordiale et joyeuse, une conversation philosophique et littéraire de délicat. Avec celui-là, il est heureux, il s'abandonne, il a tout entière la fine gaieté qui fut toujours en lui, qui transperça même aux plus mauvais jours. Tous deux habitent 25, boulevard d'Italie, au cinquième étage d'une maison faubourienne, ils ont chacun leur chambre et Blanqui jouit une fois encore de son éternelle cellule, de sa table de travail, de ses livres, de ses papiers. Ils prennent leurs repas ensemble et ce sont les conversations sans fin, le passé évoqué et l'avenir, surtout l'avenir, par Blanqui, lequel vit toujours en avant, suit l'homme dans sa destinée.

Ils font, cet automne, une promenade aux champs, aux bois, vers Meudon, Clamart, mais Blanqui demande assez vite à rentrer. Il préfère la rue de Paris, sa chambre, la causerie. Les souvenirs lui reviennent. Il se rappelle la dernière fois qu'il a été au théâtre ; c'est au Théâtre Italien, il y a cinquante ans, au lendemain de 1830, avec sa femme. Il parle souvent de sa femme. Un jour où Édouard Vaillant vient le voir, il lui dit que le plus grand bonheur de la vie d'un homme de lutte, c'est d'avoir été aimé, d'avoir eu près de soi, dans l'incertitude et le danger, un cœur fidèle.

C'est du boulevard d'Italie qu'il part pour aller aux réunions, en décembre, le 12, à la salle des Écoles, avec Louise Michel, le 17, à la salle Rivoli, où il est fatigué, où il a quelque difficulté à parler, le 24, à la salle Arnold, boulevard de la Gare, le 27, à la salle Ragache, à Grenelle. Il revient cette nuit-là assez tard, vers les deux heures, ayant tardivement trouvé une voiture. Il monte l'escalier, trouve Granger qui l'attend. Il s'assied, cause avec son ami, raconte la réunion. Il se lève, prononce quelques paroles incohérentes. Granger l'écoute surpris. Blanqui fait un pas, reste une seconde immobile et tombe tout d'une pièce.

Son ami le relève, le prend dans ses bras, sous la tête, sous les jarrets, comme il ferait d'un enfant tout léger, et le porte sur son lit. Blanqui reste rigide, sans regard, sans parole. La mort va venir, prendre possession. Granger envoie chercher un médecin, Mme Antoine, reste veiller celui qui ne sait plus, qui ne reconnaît plus, qui est déjà entré dans l'inconscient.

Lorsque vient le médecin, il constate la congestion cérébrale. Tout est tenté en vain, pendant cinq jours la paralysie gagne, le corps frêle agonise, se rend lentement à la puissance destructrice. Il ne reconnaît pas sa sœur, les amis qui le veillent, ceux qui viennent le voir, Granger, Vaillant, Clemenceau... Sans avoir repris connaissance, insensible à tous les révulsifs, ne manifestant la vie que par le râle, Auguste Blanqui meurt à neuf heures treize du soir, le 1er janvier 1881, âgé de soixante-seize ans. C'en est fait de cette force, de l'esprit si net, du cœur si mystérieux.

CCLVI

Il est visible, pendant trois jours, dans l'humble chambre, sur le petit lit de fer couvert de fleurs, de couronnes de laurier et de

chêne, de rameaux d'or. On prend un moulage de la face sereine et souriante, redevenue jeune, ferme et fixe après la contraction suprême. On l'enterre le 5 janvier. Son fils Estève est venu, de Montreuil-aux-Lions, conduire le deuil. Tout le parti de la Révolution est là avec ses bannières, ses couronnes d'immortelles, ses devises. Une émotion est née dans Paris. La foule, qui n'est pas venue au vivant, vient au mort. Derrière le corbillard et sur le parcours du boulevard d'Italie, de l'avenue des Gobelins, du boulevard Saint-Marcel, du boulevard de l'Hôpital, du pont d'Austerlitz, du boulevard de la Contrescarpe, de la place de la Bastille, de la rue de la Roquette, cent mille personnes marchent ou sont échelonnées. Les chevaux noirs, qui emportent la dépouille légère, fendent la masse humaine, semblent des chevaux marins passant dans une houle de tempête. Une impression d'âpre tristesse et de beauté farouche se dégage de cette affluence humaine qui entoure enfin celui-là qui a toujours vécu seul.

CCLVII

Il n'aura pas vécu en vain. Au lendemain de sa mort, l'Art a recueilli sa mémoire. Un artiste s'est trouvé, Dalou, a couché sur la pierre un Blanqui de bronze qui aura l'éternité de la dure matière. Le Vieux est étendu comme un vaincu, comme un martyrisé, comme un mort. La calomnie tombe, la pitié et l'admiration viennent au spectacle de ce visage douloureux, de ce maigre bras contracté, de cette main mourante et volontaire encore, qui cherche une plume, qui veut saisir et commander.

Le promeneur solitaire s'arrêtera devant cette force usée, devant ce vaincu et ce victorieux de la vie, qui dort sous le linceul de métal et la mystique couronne d'épines.

CCLVIII

Puisse ce récit, écrit avec la préoccupation de la vérité, aider à faire connaître ce méconnu, à lui faire rendre la justice qui est due à tous, qui lui est due.

Son malheur fut qu'on ne vit pas l'homme sous l'insurgé, la politique sous le conspirateur. Toute sa vie, un dédoublement se fit. Et aujourd'hui encore, combien connaissent le poète qui écrivit le beau livre de l'*Éternité par les Astres*, le stratège qui,

dès septembre 1870, racontait les phases du siège de Paris, l'homme d'État qui mettait les circonstances au-dessus des programmes, un homme d'État averti, fin, et très décidé, capable de concevoir et capable aussi d'exécuter, mais que la mauvaise foi de ses adversaires et l'exclusivisme de ses amis jetèrent dans la rebellion quand même, dans la violence au jour le jour. Ce fut la fatalité de son existence. L'homme qui refusa d'être disciple ou chef dans une secte socialiste, l'homme qui écrivit ces phrases coupantes : « L'économie politique est le code de l'usure... Le pauvre est un besoin pour le riche... Il est impossible au communisme de s'imposer brusquement, pas plus le lendemain que la veille d'une victoire : autant vaudrait partir pour le soleil... » L'homme qui mettait « un point d'interrogation sur l'avenir », l'homme qui résumait son plan de gouvernement en deux mots : « Dictature parisienne », cet homme-là restera un merveilleux critique, et s'il passe à l'avenir avec la physionomie d'un général sans armée, peut-être encore est-ce lui qui représentera le mieux la politique de ce siècle, — mesurant intelligemment la longueur du chemin, la durée du temps, et voulant brûler les étapes, — oscillant entre l'étude et le coup de main.

Il représente une période terminée, un âge révolu. Peut-on lui reprocher d'être né en 1805, d'avoir connu la politique sous la Restauration, d'avoir assisté, écolier, à l'exécution des Sergents de La Rochelle, d'être allé à la Société secrète en sortant du collège ? Il devait continuer ces pratiques sous la Monarchie. Mais observez qu'il sut les interrompre chaque fois que la République apparut, qu'il changea sa méthode de conspirateur pour les mœurs de la discussion, de la liberté, en 1848, en 1870, en 1879.

C'est lui qui fut la première victime de la société secrète, de la conspiration, de l'émeute. Au moins, lorsqu'il avait commis la faute, acceptait-il le résultat, lorsqu'il avait préparé le calice, savait-il le boire jusqu'à la lie. De cela, il réclamait la responsabilité. Mais du second malheur de sa vie, il ne convient pas de le charger : il fut la victime de l'envie, de l'ignorance de ses alliés, autant et plus que des haines sociales logiquement armées contre lui. Barbès et ses amis, j'en ai eu la conviction profonde à mesure que j'avançais dans cette histoire, furent de grands coupables envers lui, envers la cause humaine, et porteront, j'en suis sûr, la responsabilité de leur action devant l'avenir. C'est eux, c'est leur hostilité, qui ont achevé de jeter Blanqui hors des voies de son

génie, qui ont empêché en partie son évolution, qui l'ont condamné à l'extraordinaire vie intérieure qui fut la sienne.

CCLIX

Là, nous retrouvons l'homme. C'est lui que j'aurais voulu faire vivre. Car, j'y insiste, je n'ai pas écrit l'apologie du conspirateur, du chef d'émeute. Je n'ai constaté là que la fatalité. Mais on avait fait de Blanqui un monstre, un spectre, j'ai essayé de lui restituer son titre humain.

La mort l'affranchit de la secte, laisse voir ce qu'il y a de beau, de fort, de libre, dans son esprit. Le témoignage de ceux qui l'ont connu suffirait à affirmer, à prouver cet esprit, mais il y a son œuvre, ses *Plaidoiries*, sa *Patrie en danger*, son *Éternité par les Astres*, et tous ses cahiers de Doullens, de Belle-Ile en mer, de Corte, de Sainte-Pélagie, du Taureau, de Clairvaux, ses cahiers qui seront publiés, qui achèveront de le faire connaître par tant de pages magnifiques, tant de notes saisissantes. Enfin, il y a sa vie, qui est une œuvre aussi, qui donne sa substance.

Pour ces raisons, ce livre, avec les divergences dites, les critiques exprimées, ne peut être à la conclusion qu'un hommage à cette mémoire, à l'utilité de cette existence.

Non, cette vie surhumaine, de douleur consentie, de sacrifice obstiné, cette vie ne peut être perdue. Elle a privé l'homme des joies habituelles, lui a infligé la douleur de ne pas être compris, aimé, lui a donné ce visage offensé... Mais l'exemple est acquis pour jamais. Dans le même individu ont cohabité deux sentiments égaux : la résignation, la révolte. Résigné pour lui, révolté pour tous. La résignation le met à la hauteur des plus stoïques. L'esprit de révolte du vieux Blanqui, salubre comme le sel de la mer, imprégnera l'Histoire. Il est plus grand que les martyrs et les saints des religions, qui n'acceptent de souffrir et de mourir qu'avec la certitude d'une vie future, d'une récompense de paradis. Lui, ne veut être ni consolé, ni récompensé. Il accepte hautainement le sort sans l'espoir d'une rémunération. C'est un héros, d'accord avec l'idéal profond du siècle, d'accord avec l'humanité.

Gustave Geffroy.

ACTEURS ET ACTRICES D'AUTREFOIS

(*Suite*) [1].

III

LE THÉATRE SOUS LA RESTAURATION ET SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET.

Le gouvernement de la Restauration ne saurait assurément être considéré comme un modèle de libéralisme. Toutefois, la Charte, qui en faisait un gouvernement constitutionnel, le différenciait essentiellement du pur despotisme impérial, qui était simplement un régime de bon plaisir doublé de brutalité. Il est certain, pour ce qui concerne les théâtres, que l'existence de ceux-ci fut moins difficile, au moins sous le règne de Louis XVIII, qu'elle l'avait été sous la férule de Napoléon Ier. Il faut constater d'abord que leur nombre s'augmenta dans une proportion sensible. C'est à la première Restauration que l'on doit la résurrection de la Porte-Saint-Martin, mise à mort avec tant d'autres par le décret de 1807 et qui n'allait pas tarder à prendre sa part importante et glorieuse dans le grand mouvement romantique. On vit ensuite s'ouvrir successivement le Gymnase-Dramatique (23 décembre 1820), qui prit bientôt le titre de théâtre de Madame, pour l'abandonner après la révolution de Juillet et reprendre sa première appellation; le Panorama-Dramatique (5 avril 1821), dont l'existence fut courte, malgré l'appui que lui prêtaient le baron Taylor et Charles Nodier; les Nouveautés premières du nom (1er mars 1827), qui ne furent pas beaucoup plus heureuses; puis, nombre de petits théâtres populaires : le Spec-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août, et 10 septembre 1896.

tacle acrobate, dit théâtre Saqui, du nom de sa directrice (1815), les Funambules (1816), que Deburau immortalisa, le théâtre Comte (1817), qui était une scène enfantine, le théâtre du Luxembourg, auquel les étudiants du quartier latin, où il était situé, donnèrent le nom familier et singulier de *Bobino*, enfin le Petit Lazari (1821). Il va sans dire que la censure fut maintenue, et, pour être moins absolument tracassière et ombrageuse peut-être que celle du régime impérial, elle ne s'en montrait pas moins susceptible, s'effarouchant de peu de chose et montrant des craintes d'un ridicule burlesque. Au nombre des sottises dont elle se rendit coupable alors, je ne citerai qu'un exemple, qui se rapporte aux idées religieuses ayant cours, et qui est vraiment original. Dans un vaudeville bien inoffensif où se trouvait une scène de table, il était question pour le repas d'une salade de barbe de capucin, et le censeur, épeuré à ce seul mot, écrit gravement en marge du manuscrit qui lui était soumis : *Ceci n'est pas convenable; il faut choisir une autre salade*. L'auteur avait, bien innocemment sans doute, manqué de respect à une estimable corporation, celle des capucins. On ne pense pas à tout!

C'est ce respect excessif des choses et des hommes de la religion qui fit proscrire alors une foule de pièces du répertoire de divers théâtres. La censure défendit avant tout de jouer désormais *Tartuffe*, puis *le Mariage de Figaro*, et aussi *Fénelon*, *les Victimes cloîtrées*, *les Rigueurs du cloître*, *les Visitandines*, *le Couvent*. Pour d'autres raisons on défendit encore *Charles VIII*, *Charles IX*, *Pierre le Cruel*, *Pharamond*, *Guillaume le Conquérant*, *l'Ami des Lois*, etc. Le théâtre de Voltaire fut interdit en bloc, et non seulement *Brutus*, *la Mort de César*, *Mahomet*, mais toutes les pièces du grand homme, dont le nom même ne pouvait être toléré sur une affiche. C'est au point qu'on défendit jusqu'à un pauvre vaudeville, parce qu'il était intitulé *la Soirée des deux prisonniers* ou *Voltaire et Richelieu*.

Au reste, les théâtres existants s'empressèrent de souhaiter la bienvenue au nouveau régime, dès qu'il fut bien et dûment installé. L'année 1815 vit éclore une foule de pièces de circonstance, inspirées les unes par le retour de la royauté dite légitime, les autres par la fête du souverain qui avait enfin chassé « l'usurpateur ». On vit ainsi à l'Opéra *l'Heureux Retour*, divertissement de Milon, Berton, Persuis et Kreutzer; à l'Opéra-Comique *le Roi et la Ligue*, de Théaulon, Dartois et Boscha; à l'Odéon *la*

Fin de la Ligue ou *Henri IV à la bataille de Fontaine-Française*, de C...; au Vaudeville *l'Écharpe blanche* ou *le Retour à Paris*, de Dupin, et *le Prince chéri* ou *le Lys enchanté*, de Théaulon; aux Variétés *le Marché aux Fleurs* ou *le Bouquet du Roi*, de Désaugiers et Gentil; à la Gaîté *le Mariage de Clovis* ou *le Berceau de la monarchie française*, de Dubois, Léopold et Boirie, qui ne pouvaient guère remonter davantage le cours de l'histoire; à l'Ambigu *Voilà notre bouquet*, de Varez et Coupart; enfin, à la Porte-Saint-Martin *la Fête d'un bon prince*, de Dupin. C'était une débauche, une orgie de royalisme.

Pour ce qui est des théâtres auxquels le nouveau gouvernement voulut bien accorder droit de naissance, on est obligé de constater que leurs privilèges étaient entourés de restrictions aussi sottes que celles que nous avons eu l'occasion de faire connaître à propos de ceux qui virent le jour aux approches de la Révolution. Ainsi, un annaliste nous apprend ce qu'il en était pour le Gymnase : « Les *lettres patentes* du Gymnase en firent une sor de succursale du Théâtre-Français et de l'Opéra-Comique. Là, les jeunes gens du Conservatoire devaient s'exercer sans prétention, et sous les yeux d'un public indulgent, avant que de paraît ur nos grands théâtres. En conséquence, la comédie et l' comique devaient faire partie de son répertoire, et le droit de jouer toutes les anciennes pièces de la scène française et du théâtre Feydeau lui fut conféré, *à la seule condition de les réduire à un acte...* » Cette condition ridicule reçut son exécution, et l'on vit le Gymnase jouer, ainsi réduits en un acte, *l'Amour médecin* et *le Dépit amoureux*, *le Sourd* et *les Trois Sultanes;* on devine le joli résultat que cela devait donner. Il fit de même pour *la Fausse Agnès* et *les Folies amoureuses*, et, qui pis est, en les transformant en opéras. On ne tarda pas à voir pourtant à quel point tout ceci était absurde, et le Gymnase finit par jouer simplement et uniquement le vaudeville, pour lequel il était créé et auquel il dut pendant quarante ans une prospérité complète. Il mettait au service de cet aimable vaudeville une troupe excellente, composée d'artistes qui tous étaient appelés à conquérir une grande renommée. C'était Perlet, Gontier, Klein, Ferville, Numa, Legrand, Paul, Allan, et tout un groupe de femmes charmantes, comédiennes exquises qui joignaient à leur talent d'actrices une véritable habileté de chanteuses : Mmes Grévedon, Jenny Vertpré, Adeline, Virginie Déjazet, Julienne, Léon-

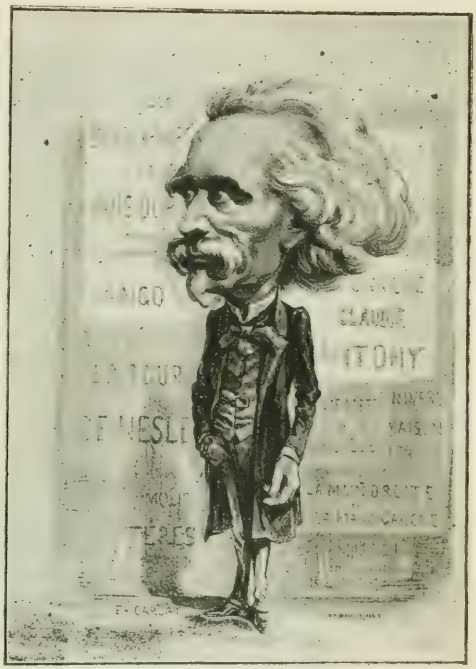
tine Fay (plus tard Mme Volnys), Nadèje Fusil. Pour les emplois sérieux comme pour les emplois comiques, cette troupe était de premier ordre et ne craignait aucune comparaison. Si l'on ajoute que le Gymnase avait eu l'habileté de s'attacher Scribe de façon exclusive, c'est-à-dire en lui interdisant le droit de donner aucune pièce sur aucune autre scène du même genre, on comprendra la vogue dont ce théâtre ne tarda pas à être l'objet. Scribe, en effet, était alors dans tout l'éclat de sa fortune littéraire, et dans l'espace de dix années, soit seul, soit en collaboration, il ne donna pas au Gymnase moins de *cent trois* pièces en un, deux ou trois actes. Or, parmi ces pièces, il en est dont les titres sont restés célèbres, et qui se maintinrent au répertoire pendant quarante ans. Il suffirait d'en citer quelques-unes au hasard, telles que *Michel et Christine*, *la Demoiselle à marier*, *le Charlatanisme*, *les Premières Amours*, *le Coiffeur et le Perruquier*, *Yelva* ou *l'Orpheline russe*, *le Mariage enfantin*, *Simple histoire*, *la Marraine*, *la Petite Lampe merveilleuse*, *Partie et Revanche*, *la Somnambule*, *les Grisettes*, *la Mansarde des artistes*, *le Mariage de raison*, etc., dont plusieurs sont devenues plusieurs fois centenaires.

Bouffé.

Le Panorama-Dramatique, qui était situé sur le boulevard du Temple, fut moins heureux que le Gymnase, et cela en raison des conditions sottes qui lui étaient imposées et qu'il n'eut pas, comme celui-ci, la chance de voir modifier. Il avait la faculté de jouer le drame, la comédie et le vaudeville, mais ne pouvait avoir à la fois en scène plus de deux acteurs parlants, ce qui faisait dire fort justement à un critique : « On juge comme cela peut tourner au profit de l'art et du goût. Empêchez qu'on ouvre de nouveaux théâtres, soit ; mais quand vous les autorisez, ne les baillonnez point. N'imposez pas à de pauvres auteurs la nécessité d'être sots et absurdes. La nature n'y aide, hélas ! que trop, même

chez nos plus grands génies. » La troupe du Panorama-Dramatique était surtout composée de jeunes artistes, encore inconnus, mais dont quelques-uns firent parler d'eux dans la suite. C'est là que débuta Bouffé, dont la carrière devait être si longue, si belle et si brillante au Gymnase, Bouffé, qui fut à la fois l'étincelant *Gamin de Paris* et le pathétique *Pauvre Jacques* ; là qu'on voyait Serres, qui fut plus tard l'étonnant partenaire de Fréderick Lemaître en étant le Bertrand de ce prodigieux Robert Macaire ; là que se montrèrent Francisque et Saint-Ernest, deux futures gloires de la Gaîté et de l'Ambigu ; à leurs côtés Tautin, qui avait brillé lui-même à l'Ambigu, Bertin, Melchior, Dubiez, Vautrain. La partie féminine était plus faible, à part une mignonne petite femme qu'on appelait Lili Bourgoin et qui était la nièce de Mlle Bourgoin de la Comédie-Française, et une danseuse charmante qui était en même temps une mime remarquable, Mlle Chéza, à qui le public fit de grands succès dans plusieurs ballets-pantomimes, *le Déserteur*, *Annette et Lubin*, *la Fille mal gardée*. Mlle Chéza joua plus tard les duègnes sur les théâtres du Boulevard. Les commencements du Panorama-Dramatique furent presque brillants. Une pièce surtout y fut bien accueillie. C'était un drame de Hyacinthe et d'Aubigny, intitulé *le Pauvre Berger*, dont le succès fut assez vif, en dépit d'un incident burlesque qui en égaya la première représentation. On avait jugé à propos de faire paraître dans cette pièce un troupeau de vrais moutons, qu'on avait stylés avec beaucoup de soin au cours des répétitions. Le grand jour arrive, et l'entrée en scène du troupeau se fait à la grande surprise et à la grande satisfaction du public, qui, à la vue de ces acteurs d'un nouveau genre et à l'audition de leurs bêlements, éclate aussitôt en un tonnerre d'applaudissements. Mais voilà justement ce qu'on n'avait pas prévu. Cette explosion subite de bravos, en ébranlant la salle, effraie nos craintifs moutons, qui n'avaient jamais ouï pareil tintamarre. La peur les prend, et la débandade se met parmi eux. Mais au lieu de s'enfuir par les coulisses, ce qui eût semblé naturel, celui qui donne le signal du sauve-qui-peut se trouvant près d'une des avant-scène du rez-de-chaussée, occupée par trois dames en grande toilette, s'y engouffre bravement et s'y précipite tête baissée, naturellement suivi par le reste de la bande qui le suit en désordre, quelques-uns pourtant manquent leur élan et tombent au milieu de l'orchestre. On imagine l'effet de cet intermède inat-

tendu, les cris des dames victimes de cette invasion, les hourrahs des musiciens défendant leurs instruments, la stupéfaction des acteurs en scène, et par-dessus tout le rire inextinguible et la joie folle du public en présence de ce spectacle non prévu par l'affiche, tandis que le troupeau s'égarait en désordre dans les corridors et les dépendances du théâtre. Du coup, la direction renonça à l'effet réaliste qu'elle avait rêvé, et dès le lendemain supprima les moutons vivants.



Boucage.

Au reste, le pauvre Panorama-Dramatique ne put supporter longtemps les conditions si fâcheuses qu'on avait mises à son existence. En dépit de ses efforts, le public ne prenait qu'un intérêt médiocre à des pièces que l'obéissance à de telles entraves rendait parfaitement ridicules. Après deux années d'une lutte impossible, la direction aux abois fut mise en faillite et le théâtre ferma ses portes le 21 juillet 1823. Il les avait ouvertes le 14 avril 1821.

Le théâtre des Nouveautés, dont l'inauguration se fit quelques années après, le 1er mars 1827, avait le désir et la prétention de devenir un second théâtre d'opéra-comique. Il n'en avait malheureusement pas le droit et on le lui fit voir, on le lui fit voir même si cruellement qu'il en mourut. C'est que l'Opéra-Comique, qui était fort de son privilège, ne souffrait pas qu'on y portât aucune atteinte, et que de tout temps les grands théâtres, en haine

et en crainte de la concurrence, ont cherché à tuer les petits. Ce même Opéra-Comique, qui avait été naguère étouffé par la Comédie-Italienne, s'en vengeait au bout d'un siècle en étranglant un rival naissant. En cette matière, les principes de 89 et la déclaration des droits de l'homme étaient considérés comme non avenus. Nous en verrons plus tard un exemple éclatant, avec la première Renaissance, celle de 1838. Mais n'anticipons pas.

Les Nouveautés, dont le directeur s'appelait Bérard, s'étaient fait construire sur la place de la Bourse un gentil théâtre qui, après leur mort, fut justement occupé par l'Opéra-Comique jusqu'au jour (1840) où celui-ci alla reprendre possession de la salle Favart, rééditiée à la suite de l'incendie de 1838. Ce fut alors le Vaudeville, dont la salle de l'ancienne rue de Chartres venait elle-même d'être brûlée, qui vint s'y installer. Il y resta jusqu'à l'époque où la salle fut démolie pour faire place à la rue du Quatre-Septembre, et où il vint occuper celle qu'on lui avait construite à l'angle du boulevard et de la Chaussée-d'Antin.

Sans être absolument de premier ordre, la troupe des Nouveautés contenait cependant d'excellents artistes. On y retrouvait Bouffé, dont la réputation commençait à s'établir; on y voyait Joly, qui sortait du Vaudeville, Jausserand, qui avait été naguère à l'Opéra-Comique, l'excellent chanteur Thénard, le futur Mergy du *Pré aux Clercs* à ce théâtre, Derval, qui appartint plus tard au Palais-Royal et au Gymnase, Volnys, Albert; puis, du côté féminin, Déjazet, dont la renommée commençait à être dans tout son éclat, Mme Albert, une comédienne charmante douée d'une voix exquise, Mme Génot, digne sœur de Léontine Fay, quelques autres encore. Les Nouveautés ne devaient être en réalité qu'un théâtre de vaudeville ; mais elles accordaient une grande importance à la partie musicale et, sans leur en donner la qualification, jouaient de véritables opéras-comiques, écrits pour elles par de jeunes compositeurs. C'est ainsi qu'on vit sur ce théâtre *l'Anneau de la Fiancée* et *le Coureur de veuves*, de Blangini ; *Caleb*, *Valentine*, *le Barbier châtelain*, *les Trois Catherines*, *Isaure*, *Mon ami Pierre*, *Lidda* ou *la Jeune Servante*, *la Chatte blanche* (ballet) et *les Comédiens par testament*, d'Adolphe Adam ; *le Podestat*, de Vogel ; *Faust*, de Béaucourt ; puis, des pastiches tels que *Rafaël*, *Henri V et ses compagnons*, *une Nuit du duc de Montfort*, dont la musique était prise dans divers opéras d'auteurs célèbres, Rossini, Bellini, Weber, etc. Mais l'Opéra-Comique ne cessa de

persécuter les Nouveautés, de leur chercher chicane sur chicane, de réclamer à leur sujet auprès du ministère, de leur susciter toutes sortes de difficultés. Si bien que l'infortuné théâtre, après une existence constamment troublée et entravée, succomba sous l'effort et rendit l'âme aux derniers jours de l'année 1831.

Frederick Lemaître.

On ne saurait sans injustice refuser un souvenir aux petits théâtres qui naquirent sous la Restauration. Ils méritent d'autant plus ce souvenir que chacun d'eux, peut-on dire, a possédé au moins une personnalité célèbre. C'est d'abord le spectacle des Acrobates, que le populaire appelait simplement le théâtre Saqui, parce qu'il était dirigé par Mme Saqui, la fameuse danseuse de corde, qui en faisait, on peut le dire, le plus bel ornement. Très hardie, très audacieuse même dans ses exercices, Mme Saqui avait été, sous l'empire, aussi célèbre en son genre que dans le

leur Talma, Elleviou ou Mme Saint-Aubin. Dans son théâtre elle faisait tendre une corde qui, partant du fond de la scène, traversait la salle et s'en allait aboutir au haut de la dernière galerie ; puis, en maillot couleur de chair et en costume pailleté, les bras nus, une couronne de roses sur la tête, elle montait sur cette corde avec une brouette dans laquelle était placé un enfant, faisait ainsi son ascension jusqu'au faîte du théâtre, se retournait, et par le même chemin redescendait jusque sur la scène, toujours avec sa brouette, aux applaudissements frénétiques de tous les spectateurs et, il faut le dire, au grand effroi de la plupart des spectatrices qui néanmoins se pressaient en foule pour la voir. Puis, l'instant d'après, cette femme originale, qui était douée d'une rare force musculaire, n'hésitait pas, si elle entendait quelque bruit ou quelque querelle dans un coin de son théâtre, que ne fréquentaient pas toujours des ducs et pairs, à faire elle-même sa police ; une pelisse sur les épaules par dessus son costume, elle pénétrait dans la salle, allait droit au perturbateur, l'empoignait d'une main ferme, le secouait avec vigueur et le flanquait à la porte avec tous les égards dus à son rang. Ce théâtre Saqui, situé sur le boulevard du Temple, devint plus tard le théâtre Dorsay, du nom de son nouveau directeur, prit un instant, vers 1840, le nom de théâtre du Temple, puis devint enfin les Délassements-Comiques, que les voyous appelaient les Délas'Com. Il disparut en 1862 avec tous ses confrères, lors de la destruction sauvage du boulevard du Temple par M. le baron Haussmann, qui par ce bel exploit enleva à Paris une de ses originalités les plus piquantes et les plus pittoresques.

Madame Sacchi.

Les Funambules, qui disparurent à la même époque, sont aussi restés célèbres, grâce à un artiste unique en son genre, grâce à Deburau, le mime incomparable, le Pierrot légendaire, dont Jules Janin a chanté la gloire dans son *Histoire du théâtre à quatre sous*, à Deburau, qui excitait l'admiration d'écrivains et de poètes tels que Charles Nodier, Béranger, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Champfleury, et que ne dédaignaient pas d'aller voir et applaudir de grands artistes tels que Monvel, Monrose, Mlle George, Mlle Mars, Mme Dorval et bien d'autres. C'est que Deburau, dans sa sphère modeste, était lui-même un grand artiste, c'est que ce Pierrot qu'il personnifiait, et qui jusqu'alors était resté obscur faute d'un suffisant interprète, devint, grâce à lui, le roi de la pantomime, c'est qu'à l'aide du seul geste, avec un mouvement, avec un clignement d'œil, il savait à la fois faire rire et pleurer, c'est qu'il avait la grâce, la sveltesse, l'élégance, la vivacité, et qu'il savait être comique, exciter l'hilarité d'une salle entière sans jamais être grossier et sans tomber dans la vulgarité. Deburau a eu — et il la méritait — une renommée en son genre égale à celle de Frédérick Lemaître, de Bouffé ou de Mlle Rachel. On peut dire que tout Paris a couru le voir et qu'il a enchanté tout Paris. Grâce à lui, la pantomime était devenue un art exquis, plein d'attrait et d'une saveur toute particulière. Ce petit théâtre des Funambules, qui était grand comme ma main, était d'ailleurs lui-même extraordinaire. Mieux machiné que l'Opéra, très orgueilleux de sa mise en scène, prodigue en jolis décors, il jouait des féeries étonnamment compliquées, avec changements à vue, trucs, travestissements, effets d'eau naturelle, qui éblouissaient et mettaient en joie ses spectateurs ordinaires. Telles de ses pièces sont restées célèbres sous ce rapport

Deburau.

dans les fastes du boulevard du Temple : *le Songe d'or, le Bœuf enragé, le Château de Renthal, Ma mère l'Oie* et vingt autres que je ne saurais nommer.

Le Lazary, qui était situé à deux pas des Funambules, était à celui-ci ce que les Funambules étaient à la Comédie-Française. C'était un boui-boui, et le dernier des bouis-bouis. On y jouait des vaudevilles que la direction payait dix francs à leurs auteurs, et Dieu sait quels vaudevilles! et comme ils étaient joués! C'est l'un d'eux qui débutait par cette phrase restée légendaire et que prononçait un domestique seul en scène au lever du rideau : — « Allons, bon! encore une punaise su' l' beurre! Mame la marquise qui est si dégoûtée, qu'est-ce qu'elle va dire en apprenant ça? » Tout le répertoire était dans le même genre.

Ce n'est plus sur le boulevard du Temple, c'est rue de Madame et rue de Fleurus que se trouvait le petit théâtre du Luxembourg, *alias* Bobino, fondé et pendant plusieurs années dirigé par Clairville, père de l'auteur de ce nom qui a fait jouer plus de deux cents pièces sur tous les théâtres de Paris. Celui-ci même, le futur auteur, fort jeune alors, jouait la comédie sur le théâtre de son père; on assure même qu'il la jouait assez mal, et qu'il fit bien de changer de profession. Le théâtre du Luxembourg ne pouvait représenter d'abord que des vaudevilles à deux ou trois personnages et des pantomimes. Plus tard il abandonna la pantomime et obtint la faculté d'avoir en scène autant de personnages qu'il le voudrait.

A l'origine, ces quatre théâtres : Saqui, Funambules, Lazary, Luxembourg, ne pouvaient commencer leur spectacle qu'à la condition humiliante d'avoir fait d'abord la parade devant la porte, comme les saltimbanques des foires. Ils furent plus tard affranchis de ce servage. Toutefois deux d'entre eux, les Funambules et le Lazary, durent, jusqu'à leur dernier jour, avoir à leur porte un « aboyeur, » c'est-à-dire un employé chargé d'annoncer à haute voix le spectacle aux passants et de faire un boniment pour attirer la foule. Le Luxembourg, à sa naissance, portait d'ailleurs officiellement le titre de « théâtre forain du Luxembourg. »

Le théâtre Comte portait, lui, le nom de son fondateur, Comte, prestidigitateur fameux alors pour son extrême habileté. Il s'établit en 1817 rue du Mont-Thabor, sur l'ancien emplacement du Cirque-Olympique. Son spectacle se composait uniquement alors

de séances de physique amusante, de tours d'adresse et de petites scènes dialoguées. En 1822 il alla s'installer au passage des Panoramas et en 1827 au passage Choiseul, dans la salle occupée aujourd'hui, après avoir été fort agrandie, par les Bouffes-Parisiens. Il devint un théâtre d'enfants, et l'on y vit des bambins de six à douze ans jouer la comédie, chanter et danser d'une

Déjazet.

façon fort aimable. A partir de ce moment Comte lui donna le titre de théâtre des Jeunes-Élèves, avec cette devise :

> Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
> Et sans danger la mère y conduira sa fille.

Mais le public continua de l'appeler théâtre Comte. C'est sur ses petites planches que se sont formés beaucoup d'artistes qui se firent un nom plus tard sur des scènes importantes. On citait parmi eux Francisque jeune, Émile Taigny, Charles Pérey, Hya-

cinthe, Colbrun, Calvin, Mlles Atala Beauchêne, Aline Duval, Clarisse Miroy, etc.

A l'époque où nous sommes, l'Odéon n'était certes pas un théâtre nouveau, mais il introduisait dans son genre et dans son répertoire un élément nouveau et assez singulier, l'élément musical, qui faisait de lui une scène semi-lyrique. Toutefois, si, à partir de 1824, on lui accorda l'autorisation de joindre l'opéra à la tragédie et à la comédie, ce fut à la condition de ne représenter sous ce rapport aucune œuvre nouvelle et de n'offrir à ses spectateurs que des ouvrages tombés dans le domaine public ou des traductions. C'est ainsi qu'à dater du 27 avril 1824, avec une troupe lyrique composée d'artistes qui, sans avoir laissé une trace dans l'histoire de l'art, étaient néanmoins distingués, une troupe qui comprenait les noms de Mmes Mantano et Pouilley, de Lecomte, Valère, Mondonville, Campenhout, Léon Bizot, Camoin, il commença à jouer divers opéras de Grétry, Méhul, d'Alayrac, Dézèdes, Devienne, puis un grand nombre de traductions qui eurent l'avantage de faire connaître au public français plusieurs chefs-d'œuvre de Mozart, Rossini, Weber et autres compositeurs étrangers : *les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *Tancrède*, *le Barbier de Séville*, *la Dame du Lac*, *Othello*, *la Pie voleuse*, *Robin des Bois (le Freischütz)*, *Preciosa*, sans compter *Marguerite d'Anjou*, de Meyerbeer, *les Noces de Gamache*, de Mercadante, *l'Eau de Jouvence* et *la Folle de Glaris*, de Conradin Kreutzer, *le Sacrifice interrompu*, de Winter, etc. Cette situation dura environ cinq années, au bout desquelles l'Odéon, renonçant à ses aspirations lyriques, redevint simplement, et comme devant, le second Théâtre-Français, se préparant à jouer son rôle, et un rôle important, dans la grande mêlée romantique dont on pressentait déjà les ardeurs et les impatiences.

On ne saurait retracer les annales du théâtre à cette époque sans évoquer le souvenir de cette fameuse querelle des romantiques et des classiques, si oubliée aujourd'hui, mais qui souleva alors de si ardentes colères, fit couler tant de flots d'encre, et, en enflammant le monde littéraire, émut si profondément le public lui-même. La prétention serait inopportune de vouloir refaire ici ce chapitre si mouvementé de notre histoire littéraire. Il me suffira de rappeler que les jeunes apôtres du romantisme combattaient, après tout, pour la saine et large doctrine de l'indépendance et de la liberté dans l'art, et qu'ils se révoltaient contre les

formules surannées, les règles trop inflexibles et le conventionnalisme trop étroit de la vieille école classique. Mais ce ne fut ni sans luttes ni sans combats qu'ils vinrent à bout des résistances acharnées qu'on leur imposait, et nos théâtres, à l'heure de cette bataille mémorable, virent des soirées singulièrement agitée et bruyantes. Chacun, dans ce champ clos, défendait ses idées avec vigueur, et dans cette mêlée ardente, où les paroles outrageantes se croisaient dans l'air, où les injures répondaient aux injures, où les bons mots qui, le plus souvent, étaient des gros mots, s'élançaient et rebondissaient d'un spectateur à l'autre, plus d'un horion aussi s'échangeait, les paroles demeurant insuffisantes à soutenir les principes que chaque parti prétendait faire prévaloir.

Nul n'ignore que le feu avait été ouvert par la préface aussitôt devenue célèbre de *Cromwell*, manifeste éclatant qui formulait en termes énergiques et précis les théories de l'école nouvelle. Pourtant, ce n'est pas le glorieux auteur de *Cromwell*, ce n'est pas Victor Hugo qui eut l'honneur de planter le premier le drapeau du romantisme au théâtre : il fut devancé par Alexandre Dumas, qui, en faisant représenter *Henri III et sa Cour*, donna le signal de la première grande manifestation publique contre les doctrines qu'il s'agissait de battre en brèche. Vinrent ensuite *le More de Venise*, d'Alfred de Vigny, et *Christine à Fontainebleau*, de Frédéric Soulié. Mais on attendait *Hernani* avec une impatience fiévreuse, *Hernani* parut enfin à la Comédie-Française, et ce fut là surtout que la lutte prit un caractère homérique. Le jour de la première représentation fut un véritable événement, auquel voulut assister tout le Paris artiste et lettré. Dès le début de l'œuvre, les classiques se révoltèrent à l'audition de ce vers suivi d'un enjambement :

> Serait-ce déjà lui ? c'est bien à l'escalier
> Dérobé...

— On casse les vers pour les jeter par la fenêtre, s'écrie l'un d'eux. Jamais Racine n'eût fait cela.

— Racine est un polisson ! réplique aussitôt un romantique.

Et cela continua ainsi durant cinq actes — et durant nombre de représentations, car on sait le succès final d'*Hernani*.

Mais un seul effort ne suffisait pas pour enlever définitivement la victoire, et, bien que l'issue de la lutte ne fût pas douteuse, celle-ci reprenait avec plus de violence et d'âpreté à chaque nou-

velle manifestation des poètes romantiques, jusqu'à ce qu'ils restassent enfin maîtres du terrain. Pendant dix années, cette grande question préoccupa le public parisien, et l'apparition de chaque œuvre nouvelle était comme un nouvel événement. Ces œuvres se produisaient surtout sur trois théâtres, qui prirent la grande part du mouvement : la Comédie-Française, l'Odéon et la Porte-Saint-Martin. Pendant que Victor Hugo frappait des coups répétés avec *Marion Delorme*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy Blas*, Alexandre Dumas donnait successivement *Charles VII chez ses grands vassaux*, *Antony*, *Richard d'Arlington*, *la Tour de Nesle*, *Catherine Howard*, *Kean*, *Don Juan de Marana*. Puis, c'était Casimir Delavigne avec *Marino Faliero*, *Louis XI* et *les Enfants d'Édouard*, Alfred de Vigny avec *le More de Venise*, *la Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*, Frédéric Soulié avec *Christine*, *Clotilde*, *Diane de Chivry*, Lockroy avec *Périnet Leclerc*, Félicien Mallefille avec *les Sept Infants de Lara*...

Ce fut une époque vraiment brillante pour le théâtre, d'autant que ces écrivains étaient soutenus et servis par un groupe de comédiens merveilleux, d'artistes pleins d'audace, de fierté, de grandeur, que rien n'effrayait, et dont l'admirable talent semblait fait pour livrer les plus nobles combats. A la Comédie-Française, c'était Geffroy, Firmin, Provost, Joanny, Beauvallet, Mlle Mars, et ensuite Mme Dorval; à l'Odéon et à la Porte-Saint-Martin, dirigés tour à tour par Harel, dont le dévouement généreux pour la jeune école était sans bornes, c'était Frédérick-Lemaître, Bocage, Ligier, Lockroy, Duparay, Jemma, Delafosse, Stockleit, Mélingue à ses débuts, Mlle George, Mme Dorval, Mme Moreau-Sainti, Mlle Ida (qui devint la femme d'Alexandre Dumas), Mlle Noblet. Parmi tous ceux-là il en est trois surtout qu'il faut tirer de pair, parce qu'ils étaient excellents parmi les meilleurs, et que leurs trois noms restent glorieux entre tous : Frédérick-Lemaître, Bocage et Mme Dorval. Frédérick, qu'on pourrait appeler, lui aussi, le grand Frédérick, était depuis plusieurs années déjà l'objet de l'admiration du public : il s'était révélé surtout, d'une part dans le Robert-Macaire de *l'Auberge des Adrets*, de l'autre dans *Trente ans* ou *la Vie d'un joueur*, où, avec Dorval, il avait fait frémir tout Paris, et où le triomphe des deux artistes avait été complet. Il fut sublime dans *Richard d'Arlington*, dans *Kean*, dans *Ruy Blas*, dans *Lucrèce Borgia*, comme il devait l'être plus tard dans tant de drames vulgaires auxquels il prêtait

la puissance de son incomparable talent : *le Chiffonnier de Paris*, *Don César de Bazan*, *le Vieux Caporal*, *Paillasse*, *le Marchand de coco*, *le Maître d'école*, *le Crime de Faverne*... Théophile Gautier disait de lui : « C'est toujours un noble et beau spectacle que de voir ce grand acteur, le seul qui chez nous rappelle Garrick, Kemble, Macready, et surtout Kean, faire trembler de son vaste souffle shakespearien les frêles portants des coulisses des scènes du boulevard. Frédérick a ce privilège d'être terrible ou comique, élégant et trivial, féroce et tendre, de pouvoir descendre jusqu'à la farce et monter jusqu'à la poésie la plus sublime comme tous les acteurs complets ; ainsi il peut lancer l'imprécation de Ruy Blas dans le conseil des ministres et débiter le pallas de Paillasse dans une place de village. Richard d'Arlington, il jette sa femme par la fenêtre avec la même aisance qu'il cuisine la soupe aux choux du saltimbanque et porte son fils en équilibre sur le bout de son nez. Dans Robert Macaire, ce Méphistophélès du bagne, bien plus spirituel que l'autre, il a élevé le sarcasme à la trentième puissance et trouvé des inflexions de voix inouïes et des gestes d'une éloquence incroyable. Il a été plus beau que jamais dans Paillasse. »

Frédérick, c'était Robert-Macaire, et Kean, et Richard, et Ruy Blas. Bocage, ce fut Antony, Buridan, Didier. Acteur puissant, vibrant, passionné, plein de fougue et d'élan, ardent et nerveux, il entraînait la foule et la laissait haletante sous l'impression de sa parole, de son jeu admirable de pathétique. Dans *la Tour de Nesle*, il était d'un chevaleresque idéal ; dans *Marion Delorme*, il arrachait des larmes aux yeux les plus rebelles. Mais c'est surtout dans *Antony* qu'il remporta, avec Mme Dorval, l'un des succès les plus prodigieux dont le théâtre ait conservé le souvenir. Il faut voir comme Alexandre Dumas parle de l'un et de l'autre dans ses *Mémoires*, à propos de cet ouvrage, et avec quelle émotion, quel souvenir reconnaissant. Mais l'éloge peut-être le plus complet qu'on puisse trouver de Bocage est dans ce passage des *Lettres sur la France*, de Henri Heine : « Bocage, dit-il, est un bel homme, distingué, dont les manières et les mouvements sont nobles. Sa voix métallique, riche en inflexions, se prête aussi bien aux éclats les plus tonnants du courroux et de la fureur qu'à la tendresse la plus caressante des murmures amoureux. Bocage n'est pas autrement organisé que le reste des hommes : il se distingue seulement d'eux par une plus grande finesse d'or-

ganisation. Ce n'est point un produit bâtard d'Ariel et de Caliban, mais un être harmonique, figure élevée et belle comme Phœbus Apollon. Son œil a moins de valeur, mais il peut produire des effets immenses avec un mouvement de tête, surtout quand il la rejette dédaigneusement en arrière; il a de froids soupirs ironiques qui vous passent dans l'âme comme une scie d'acier. Il a des larmes dans la voix et des accents de douleur tellement profonds qu'on croirait qu'il saigne intimement; s'il se couvre les yeux avec les mains, on croirait entendre la Mort dire : Que la nuit soit! Puis, quand il sourit, c'est comme si le soleil se levait sur ses lèvres! »

Arthur Pougin.

(A suivre.)

TABLE DES MATIÈRES

Du 2e volume (10 juillet au 25 septembre 1896).

ROMANS ET THÉATRE

René Bazin..... *Madame Corentine* (Illustré par L. Métivet). 337, 465, 573

Paul Bourget ..... *Un Scrupule* (Illustré par Lecoultre). 11, 194, 303

Charles Foley ..... *Les Cornalines* (Illustrations de José Engel). 133, 256, 400, 521, 599

Paul Hervieu..... *Les Tenailles* (Portraits des interprètes et illustrations de L. Métivet, Cayron, Léandre). 42, 178, 316

Gyp..... ..... *Le Journal d'un Philosophe* (Illustrations de Léandre) 82, 211

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

François Coppée..... *Les Hirondelles* 517

Alphonse Daudet.... *Les Étoiles*..... 420

Henry Fouquier..... *La Vie du Cœur*..... 449

Edmond de Goncourt *Le Père Thibaut*..... 249

Lord Lytton..... *La Rose et la Ronce*..... 619

Georges Servières... *Croquis de Bretagne* (Ouessant)..... 208

André Theuriet..... *L'Horloge*..... 561

POÉSIES

Paul Bourget..... *Aurore parisienne*..... 398

ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

Gustave GEFFROY . . . *L'Enfermé* (Nombreuses illustrations). 57, 158, 282, 369, 490, 621
Jules SIMON..... *Souvenirs du 1 Septembre 1870*..... 97

FANTAISIES HUMORISTIQUES

Alphonse ALLAIS..... *Complet*..... 130
Georges COURTELINE. *Cumul*..... 515
Paul GINISTY..... *La Gloire*..... 191

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

F. NANSEN..... *Vers le Pôle Nord* (Illustré)..... 113

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Arsène ALEXANDRE... *Gustave Geffroy* (Avec portrait)..... 5

VARIÉTÉS ILLUSTRÉES

J.-H. AUBRY..... *Le Cyclisme* (Nombreuses illustrations)..... 34
LEMOSOF..... *La Femme en Chine* (Avec portraits)..... 330
Hugues LE ROUX .... *Les Ramasseur de Mégots* (Illust. de Huard). 363
Arthur POUGIN..... *Acteurs et Actrices d'autrefois* (Avec un très grand nombre de portraits et reproductions de gravures et lithographies.. 225, 426, 537, 654

Gérant : F. JUVEN.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 73 9.96.

AP
20
L4
sér.2
t.2

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

24